Prof. Dr. Th. BRADER
GROESBEEKSCHEWEG 191
NIJMEGEN

a: 1913

REVUE CELTIQUE

TOME VI

P
LaCelt
R

REVUE CELTIQUE

PUBLIÉE

AVEC LE CONCOURS DES PRINCIPAUX SAVANTS

DES ILES BRITANNIQUES ET DU CONTINENT

ET

DIRIGÉE PAR

H. GAIDOZ

Directeur à l'*École des Hautes Études*, Professeur à l'*École des Sciences Politiques*, Secrétaire correspondant de la *Cambrian Archæological Association*, Membre honoraire de la *Society of Cymmrodorion*, Membre de la *Royal Archæological Association of Ireland*, etc.

Tome VI.

Prof. Dr. Th. BAADER
GROESBEEKSCHEWEG 181
NIJMEGEN

a: 1913

F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
67, rue de Richelieu, PARIS
1883-1885

581462
6.4.54

ADIEUX AU LECTEUR.

Lorsqu'en 1869 nous conçumes la pensée, quelque peu ambitieuse, de donner un organe à la philologie celtique, notre projet fut accueilli avec quelque scepticisme. Pour les uns, les langues et les littératures celtiques étaient chose sans importance et curiosité de dilettantes ; pour les autres, ces études se résumaient dans le néo-druidisme et dans le Barzaz-Breiz dont ils avaient quelque défiance ; d'autres, enfin, reconnaissaient qu'il y avait là matière à une étude scientifique, mais ils se demandaient si la philologie celtique était désormais assez sûre d'elle-même pour prendre possession de ce domaine et pour alimenter une revue spéciale : on se demandait si nous n'allions pas inaugurer une nouvelle période de Celtomanie, et on semblait dire : quelque chose de bon peut-il venir de Nazareth ?

Notre premier numéro, paru en mai 1870, dissipa ces craintes grâce au concours bienveillant et désintéressé des celtistes de l'Europe entière, dont la collaboration donna dès le premier jour à ce recueil sa valeur et son autorité. Nous ne pouvons prononcer ici de noms, car ce serait nommer tous les collaborateurs de notre recueil, mais nous devons les remercier d'avoir rendu notre œuvre possible en nous prêtant leur concours et en honorant cette entreprise de leur nom. Grâce à eux, la *Revue Celtique* a pris place parmi les revues savantes de l'Europe ; elle a élargi le domaine de la celtologie et elle a revendiqué pour les Celtes la place qui leur appartient dans les études philologiques et historiques. Notre mérite fut de demander des articles aux hommes compétents — et de n'en demander qu'à ceux-là — et de ne pas chercher à ce recueil de vaine popularité par des articles de « littérature facile », par des amplifications enthousiastes sur les Druides, les Bardes, leur philosophie et leurs mystères, bien que le prestige de noms célèbres, de paroles éloquentes et de poésies charmantes eût pu recommander notre œuvre au

grand public et l'y intéresser. Mais nous aurions cru démériter de la sévère divinité que nous voulions servir en cherchant à attirer la foule dans son sanctuaire.

La philologie celtique est aujourd'hui fondée et organisée ; aussi ce recueil a-t-il maintenant moins d'utilité qu'il n'en avait à l'origine, quand les savants travaillaient isolément et sans encouragement, quand les études celtiques n'étaient représentées dans aucune université, et quand d'un pays à l'autre on ne pouvait se tenir au courant des travaux et des publications de ses confrères, bien plus, de ses devanciers. C'est ainsi qu'en France on ne savait rien des travaux de ces grands érudits irlandais des quarante dernières années, Todd, Petrie, O'Donovan, O'Curry (nous ne nommons que les morts). Les services rendus par ce qu'on pourrait appeler l' « École de Dublin » ne sont encore que bien peu connus du public savant du continent, et nous regrettons aujourd'hui de n'avoir pas essayé d'en tracer l'histoire : c'est une lacune qu'il conviendrait de combler ici-même.

Notre revue a créé l'unité celtique, une sorte de *Zollverein* scientifique. Notre tentative ambitieuse de 1869 est aujourd'hui justifiée [1].

Des raisons d'ordre privé, parmi lesquelles le désir de repos, nous ont décidé à abandonner la direction de la Revue. Mais nos lecteurs n'ont pas le droit de s'en plaindre ; car un des maîtres de la philologie celtique, un érudit dont ils ont pu dès le premier jour apprécier la haute critique et la féconde activité, M. d'Arbois de Jubainville, va reprendre et continuer notre œuvre ; entre ses mains expérimentées, la *Revue Celtique* aura bientôt acquis une importance nouvelle.

C'est l'idée qui nous console en abandonnant une œuvre qui, pendant seize ans, a été l'objet de nos soins et de nos pensées ; mais ce n'est pourtant pas sans regret que nous prenons congé de nos collaborateurs et de nos lecteurs, et que nous nous séparons de la *Revue Celtique ;* et en lui disant adieu, nous lui adressons les paroles du poète latin :

Sine me, liber, ibis in orbem, ...
Vade, liber, verbisque meis loca grata saluta !

H. Gaidoz.

Paris, juillet 1885.

1. Nous renvoyons le lecteur au passage de notre prospectus de 1869 reproduit dans la préface de notre t. I.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Adieux aux lecteurs, par M. H. Gaidoz. v
Errata et corrigenda. x
La date de la naissance de Gildas, par M. Arthur de la Borderie. . . . 1
Notes on the Language of Old-Welsh Poetry, by Prof. John Rhys. . . 14
Formules initiales, intercalaires et finales des conteurs en Haute-Bretagne, par M. Paul Sébillot. 62
Charmes, oraisons et conjurations magiques de la Basse-Bretagne, par M. L.-F. Sauvé. 67
L'accentuation de l'ancien verbe irlandais, par M. R. Thurneysen. . . 129
Early Celtic History and Mythology, by David Fitzgerald Esq. 193
On the Metre *Rinnard* and the Calendar of Oengus as illustrating the Irish verbal accent, by Whitley Stokes, Esq. 273
On Irish Metric, by the Same 298
Zur Irischen Accent- und Verslehre, von Prof. R. Thurneysen. 309
De quatre manuscrits des Évangiles conservés à Dublin, par M. S. Berger. 348
Remarks on Mr. Fitzgerald's Early Celtic History and Mythology, by Whitley Stokes, Esq. 358
Mélanges Irlandais, par M. R. Thurneysen. 371
Taranis et Thor, par J.-F. Cerquand. 417
Taranis, à propos des marteaux d'Uriage, par M. H. Gaidoz. 457
L'émigration bretonne en Armorique, par M. Arthur de la Borderie. . . 460

MÉLANGES.

Des pronoms infixes, par M. H. Gaidoz. 86
Irische Miscellen, von Prof. R. Thurneysen. 91
Saltair na Rann, von Prof. R. Thurneysen. 96
Les manuscrits irlandais d'Édimbourg, par M. H. Gaidoz. 109
Le mot Gallo, par M. J. Loth. 114
Goëllo, Vellavi, par M H. Gaidoz. 116

The conversion of Loegaire and his Death, by Ch. Plummer, Esq. . . . 162
Anecdota from the Stowe Ms. n° 992, by Kuno Meyer, Esq. 173
Addenda to Mr. de Jubainville's Catalogue, by the Same. 187
Varia, by the Same. 191
Note sur le nom de la ville d'Evaux, par M. J. de Cessac. 260
Extracts from the Franciscan *Liber Hymnorum*, by Wh. Stokes, Esq. . . 264
Mythological notes, by the Same. 267
Gloses Bretonnes. 357
Sur la forme de quelques noms géographiques de la péninsule ibérique, par M. A. Coelho 482
Les noms de lieu du pays de Malmédy, par M. E. Ernault. 484
A propos des Lugoves, par H. G. 487
Eleuthère et le roi breton Lucius, par M. l'abbé L. Duchesne. 491
A propos des Tours rondes d'Irlande, par H. G. 493
Traditions populaires de la Basse-Bretagne; intersignes et présages de mort, par M. L. F. Sauvé 495
Gouspero ar Raned, par M. N. Quillien. 500
Folk-Medicine in Wales. 505

CELTIC NOTES AND QUERIES.

The sons of the Lord of Clare (D. F.). 127
Black Spancel Sunday (D. F.). 128
Une vieillle devise bretonne (H. G.). 415
Une lettre inédite de J. Grimm (H. G.). 416
Les missions galloises en Basse-Bretagne. 481
Le Madoc de Th. Stephens. 507
Le musée de Saint-Germain-en-Laye (H. G.). 525
Mots gallois dérivés du latin (H. G.). 527
La prière du chat (E. Ernault). 528
Les huit parties de l'homme. XI

BIBLIOGRAPHIE.

Abbot, 348; — Arbois de Jubainville (D'), 187, 406; — Ascoli, 121; — Atkinson, 298, 416.

Bapst, 377; — Barthélemy (A. de), 271; — Bonnejoy, 385; — Baudrillart, 517; — Bye-Gones, 409.

Chants populaires de la Haute-Bretagne, 516; — Corpus poeticum boreale, 379.

Daremberg et Saglio, 404; — Decombe, 386; — De la Borderie, 118, 126, 384, 410; — Desaivre, 122; — Desjardins, 374; — De Vit, 393; — Duchesne, 409.

Ernault, 508; — Esser, 377, 484.

Feiz ha Breiz, 411; — Flouest, 513.
Gaelic Journal, 406; — Gaelic Society of Inverness, 408; — Gaidoz, 391. 409, 411; — Geisler, 404; — Gréau, 512.
Kerviler, 410.
Lassalle, 127; — Lecoat, 382; — Lecoy de la Marche, 411; — Lièvre, 271; — Loth, 381, 460.
Mackinnon, 270; — Maine, 127; — Maxe-Werly, 513; — Meyer (Kuno), 405, 514.
Olden, 406.
Paris, 260; — Plaine, 384; — Powel, 379: — Pseudo-Turpin, 409.
Quicherat, 401.
Robert (Benjamin), 404; — Robert (Charles), 403, 404; — Rolland, 391: Ruelle, 403, 518.
Saglio, 404; — Scarth, 271; — Sébillot, 124.
Thurneysen, 388, 406.
Vigfusson, 376.
Windisch, 395, 405.

NÉCROLOGIE.

Becker, 413; — Campbell (John Francis), 414; — Du Chatellier, 524; — Gaultier du Mottay, 272; — Glück, 521; — Mac Hale, 524; — Martin (Henri), 272; — Rees (Th.), 415; — Richards (Brinley), 524; — Roberts (John Askew), 414; — Rosenzweig, 412; — Troude, 523; — Vallentin (Florian), 117; — Williams (Jane), 525; — Zeuss, 519.

ERRATA.

T. V.

P. VI. — Dans la table des matières l'article de M. Windisch devait être intitulé *Der Irische ARTIKEL.*

P. 500, l. 28, *au lieu de* So *lire* To

T. VI.

P. 75, note, *au lieu de* sanatile, *lire* saxatile.

CORRIGENDA.

Revue Celtique, t. VI.

P. 264, line 18, for *Epscoip* read *Epscop.*
265, — 4, for « Hebreu » read Hebrew.
— — 12, for con;dmó read *conidmó.*
— — 15, for *aforuáslegud* read *aforuáslegud.*
— — — *corofuaslig* read *corofuaslig.*
— — 24, for « deliʌered » read « delivered ».
266, line 20, for « tohim » read to him.
274, — 6, *for* « tree » *read* « three ».
277, — 29, for *sechtn-éich* read *secht n-éich.*
278, — 19, for *slúca* read *slùca.*
279, — 1, for *lāsid* read *lāsid.*
279, — 30, for *chúnguam* read *chúngnam.*
280, — 9, for *cēin-ni-co* read *cē-ni-co.*
— — 9, omit *ōre* (*ūare*),
omit lines 25, 26.
— — 33, for *ivarmo* read *ei-armo.*
— — 34, for *tarmo-ei* (= *tarn-pì*) read *tarmi* (= *tarmo-ei*).
281, — 16, 17, 18, omit *in cath* ... 59.
— last line, omit *ōre* (*ūare*).
283, line 24, for *as-r-ĕrarcht* read *as-r-ĕracht.*
284, note 1, line 3, omit « licence ».
— — 2, line 2, for *tu-airim* read *do-áirim.*
286 — line 2, for *feded* read *fedid.*
288, — 8, for *tet(h)ib* read *-thetib.*
291, — 4, line 3, after *sech* inters *uair*, *uaire.*
292, — 25, for √*sec* read √*scag.*
295, — 16, for *Mil con-tessed* read *Milcon tèssed.*
— — 26, for *Gádtar co-tíssad* read *Gádatar tíssad.*
— note 1, *for* LN *read* LH.
— — 4, omit « *Mil* stands for ».
— — 7, *for* « pass. » *read* « act. » and before *-e insert* « suffixed pron. »
— — 10, after *gadatar* insert *cotissad in noeb.*

296, lines 10, 11, for *lía*[*d*]*s*, *fogníad* read *lía*, *fo gnías*.
— line 16, for *rachéss* read *rochéss*.
297, — 14, for *ássoid* read *assóid*, and cancel note 9.
— — 15, for *'Uair*[*e*] *ássoid la hÉssu* read *'Uair assóid la h*['*I*]*èssu*
300, — 24, *for* « nine » *read* « eight. »
303, note 1, line 3, *for* « the » *read* « he » ; *for* « s. » *read* « i. ».
— — 2. — 1, for « *báthadh* » read *bathadh*, and for « *bathadh* » read *báthadh*.
305, last line, *for* « over » *read* « own ».
306, line 24, for *Sennir* read *Sennis*.
307, — 4, for *salar* read *galar*.
— The notes should be numbered respectively 1, 2, 3.
— second note, line 8, for *comvaticastu* read *comovaticastu*.
308, line 15, *for* « scholars » *read* « students. »
— note 1, *for* Mlilan *read* « Milan ».
354, headline, for *mauuserits* read *manuscrits*.

LES HUIT PARTIES DE L'HOMME.

M. Haupt a publié d'après un ms. de Vienne (Bibl. imp., ms. n° 1118) le texte latin *Adam de octo partibus, etc.*[1]. Il ne connaissait pas le texte irlandais publié par M. Stokes dans notre recueil (t. I, p. 261), non plus que la note de M. R. Köhler sur le même sujet (*ibid.*, p. 502). Il se borne à renvoyer au texte français cité par Grimm, en faisant remarquer que son texte latin en est sans doute l'original, et que la légende de la création de l'homme en huit parties est reportée ainsi du XVe siècle au XIIe, date du ms. de Vienne.

Ici, comme dans bien d'autres cas, le moyen âge ne fait que nous transmettre une tradition savante de l'antiquité. Voici, en effet, ce qu'on lit dans Plutarque (*Des opinions adoptées par les philosophes*, liv. IV, ch. IV) : « Les Stoïciens veulent que l'âme se compose de huit parties, dont cinq répondent à nos sens corporels : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher. La sixième partie est la voix ; la septième est la propriété d'engendrer. La huitième dirige toutes les autres : elle se les rattache par des organes spéciaux et particuliers, qui rappellent les bras du polype. »

Nous avons lu récemment un passage analogue aux textes cités au début de cette note dans un petit livre très populaire au moyen âge, *l'Enfant sage à trois ans*. Voici le passage :

« D[emande]. De combien de choses fut formé l'homme ?

« R[éponse]. De six. La chair fut faite du limon de la terre, le sang de l'eau de la mer, les os de pierre, l'haleine du vent, le poil du Soleil, et l'âme du S.-Esprit. »

H. G.

1. *Zeitschrift für deutsches Alterthum*, t. XXIII (1879), p. 356.

Chartres. — Imprimerie DURAND, rue Fulbert.

LA DATE

DE LA

NAISSANCE DE GILDAS.

I.

Par son livre, son rôle, son caractère, Gildas, l'auteur du *de Excidio*, le premier historien national des Bretons, l'âpre censeur de leurs vices et le Jérémie de leurs misères, le docteur des deux Bretagnes et de l'Irlande, tient une telle place dans l'histoire de la race celto-bretonne qu'il serait superflu d'insister sur l'utilité des recherches tendant à fixer, à éclaircir autant que possible la chronologie de sa propre histoire, spécialement la date de sa naissance.

Il existe deux Vies anciennes de Gildas, l'une publiée par Bolland au 28 janvier et ensuite par Mabillon au Siècle Ier des *Actes des Saints de l'ordre de S. Benoît;* l'autre citée en extrait par Usher et imprimée en entier par Stevenson, en 1838, en tête de son édition du *de Excidio :* celle-ci remontant pour le fond au-delà du Xe siècle, mais interpolée ; celle-là rédigée au XIe, avec sérieux et candeur, sur les traditions et les documents anciens de l'abbaye de Ruis, qui avait pour fondateur Gildas.

Au dernier siècle on croyait généralement que ces deux Vies s'appliquent à deux Gildas différents, l'un qu'on appelait *l'Albanien*, qui serait mort au commencement du VIe siècle, presque au moment où on faisait naître l'autre, auquel les inventeurs de cette dualité avaient donné le surnom de *Badonique*.

Aujourd'hui le système des deux Gildas est fort en baisse. M. C.-G. Schœll et M. Skene admettent que les deux Vies, malgré quelques divergences, se rapportent au même personnage. Nous n'avons d'ailleurs pour le moment nul intérêt dans ce débat : le Gildas dont nous allons parler (supposé qu'il y en ait deux) est et ne peut être que l'auteur du *de Excidio*, et ce que nous voulons chercher exclusivement, c'est la date de sa naissance.

D'après le témoignage même de cet auteur, dont nous citerons bientôt le texte, il naquit dans l'île de Bretagne l'année d'une grande bataille, la bataille du Mont Badon, cruelle déroute infligée aux envahisseurs saxons par les Bretons indigènes.

Pour cette bataille les documents anciens de l'histoire bretonne donnent deux dates diverses : 493 dans Bède (*Histor. eccles. gentis Anglor.*, lib. I, cap. XVI), 516 dans les *Annales Cambriæ* (voir *Monumenta Historica Britannica*, I, p. 830).

Bien que la date de Bède compte parmi les critiques d'illustres adhérents, la grande majorité des auteurs — surtout des auteurs anglais depuis Usher — adopte celle des *Annales de Cambrie*. Elle est ainsi exprimée dans le texte original :

« LXXII annus (æræ christ. 516). Bellum Badonis, in quo Arthur portavit crucem Domini nostri Jesu Christi tribus diebus et tribus noctibus in humeros suos, et Brittones victores fuerunt [1]. »

Le plus ancien manuscrit des *Annales Cambriæ* s'arrête à l'an 954. Cette chronique a donc été rédigée au xe siècle. On l'a formée en y compilant autant que possible les dates et les notes historiques inscrites, au fur et à mesure des événements, sur les mémoriaux des principales églises de la Cambrie. Mais avant le VIIIe siècle, surtout pour les faits qui ne sont pas de l'ordre religieux, les sources des *Annales Cambriæ* semblent un peu mêlées, parfois sujettes à caution. Sur l'origine de la note que nous venons de transcrire, il n'y a nulle hésitation. Dans son chapitre relatif aux douze victoires d'Arthur, l'*Historia Britonum* attribuée à Nennius porte :

« Octavum bellum fuit bellum in castello *Guinnion*, in quo *Arthur portavit imaginem crucis Christi* et sanctæ Mariæ perpetuæ virginis *super humeros suos*, et pagani versi sunt in fugam in illo die..... Duodecimum fuit bellum *in monte Badonis*, in quo corruerunt in uno die nongenti sexaginta viri de uno impetu Arthuri [2]. »

1. *Monum. Hist. Brit.*, I, p. 830. L'année initiale (« Primus annus ») des *Annales Cambriæ* répond, selon l'opinion généralement admise, à l'an 444 de l'ère chrétienne.
2. *Mon. Hist. Brit.*, p. 73, 74.

Pour former sa note de 516, l'Annaliste cambrien a copié Nennius, en l'amplifiant et l'altérant à la fois : il a confondu ensemble la bataille de Guinnion[1] et celle du mont Badon, en sorte qu'on ne sait trop de laquelle il entend parler. Fondé d'ailleurs, comme il l'est ici, uniquement sur Nennius, son témoignage perd singulièrement de sa valeur. Car malgré l'autorité que plusieurs historiens anglais s'efforcent de lui attribuer au-dessus de Bède et même (à quelques égards) de Gildas ; malgré les assertions répétées qui prétendent faire de l'*Historia Britonum* une œuvre du VIIe siècle, pas un argument sérieux n'est venu infirmer les résultats solidement acquis par M. C.-G. Schœll, développés, confirmés en tant que besoin par nos propres recherches, et d'après lesquels ce livre a été écrit seulement au IXe siècle, en 822, par un auteur dont le nom véritable est inconnu et la valeur exactement appréciée dans les termes suivants :

« Aux mains de cet écrivain tout se change en fables..... Quels renseignements nouveaux, ou quel genre d'utilité nous offre son ouvrage ? Aucun, sinon de nous faire connaître le caractère de l'époque, ce qui n'est point à dédaigner. Alors tout souvenir des choses passées s'était presque entièrement évanoui. Toute vérité était mêlée de fables, obscurcie par des motifs de fausse gloire, totalement défigurée par la haine ou la faveur. Dans la composition d'une œuvre historique on ne cherchait qu'à plaire au peuple, nullement à l'instruire. L'*Historia Britonum* offre une telle ignorance de la chronologie, une telle absence de discernement dans le récit, que si d'autres ouvrages de ce genre ont été perdus, il n'y a pas lieu de les regretter[2]. »

L'origine de la note des *Annales de Cambrie* est donc fort peu propre à recommander la date de 516, assignée par l'annaliste à la bataille du mont Badon, ou peut-être à celle de Guinnion, — puisqu'il confond les deux événements. Appliquée à la naissance de Gildas, cette date donne lieu à de très graves difficultés.

1. La plupart des auteurs anglais voient dans le *castellum Guinnion* la *Vinonia* de Ptolémée, qui est aujourd'hui Binchester, dans l'évêché de Durham (voir Nennius, édit. de Stevenson, p. 48). M. Skene voudrait placer Guinnion plus au nord, dans la vallée de la Tweed, et dans la situation de la paroisse actuelle de Stow (*Four ancient Books of Wales*, I, p. 54-55). Cette hypothèse nous semble mal appuyée.

2. « Inter istius manus scriptoris omnia in fabulas sunt versa..... Quid igitur *Historia Britonum* habet, quod nobis vel novum sit vel usui alicui esse possit ? Nihil profectò, nisi hoc, ut ætatis illius indolem perspiciamus, quod haud parvi est ducendum..... Tanta est in *Historia Britonum* temporum inscitia, narrandique levitas, ut alia ejusdem generis scripta, si qua fuerint, perdita esse non est quod doleamus. » C.-G. Schæll, *De ecclesiasticæ Britonum Scotorumque historiæ fontibus* (Berlin, 1851), p. 37 ; cf. p. 31 et 34-35. Voir aussi *l'Historia Britonum attribuée à Nennius et l'Historia Britannica avant Geoffroi de Monmouth*, par Arthur de la Borderie (Paris, Champion ; Londres, Quaritch, 1883).

La Vie de Gildas de l'abbaye de Ruis [1], la Vie de saint Paul Aurélien rédigée au IXe siècle par Wrmonoc [2], font de Gildas un disciple de saint Iltud ; et suivant le biographe de saint Samson, dont le témoignage sur ce point est irrécusable, saint Iltud avait reçu la prêtrise des mains de saint Germain d'Auxerre [3], c'est-à-dire au plus tard en 447, date du second voyage de saint Germain dans l'île de Bretagne : ce qui met forcément la naissance d'Iltud vers 420, et sa mort (en le supposant quasi-centenaire) au plus tard vers 515. Si Gildas était né en 516, comment aurait-il pu être disciple d'Iltud ?

Il fut aussi en relation avec sainte Brigite. Sur la renommée de la science et de la vertu de Gildas, l'illustre abbesse de Kildare envoya d'Irlande dans l'île de Bretagne un messager solliciter de lui un gage de sa charité [4]. Brigite, d'après toutes les annales irlandaises [5], mourut en 523. Si Gildas était né en 516, il eût donc été docteur — docteur fameux — dès l'âge de six ans ?

Un autre Irlandais célèbre, saint Finnian, fondateur du monastère de Clonard, passa vers l'âge de trente ans d'Hibernie en Bretagne (Grande-Bretagne), où il reçut les enseignements de saint Gildas ; ses Actes ajoutent qu'il vécut encore trente ans depuis lors [6], et comme il mourut [7]

1. *Acta SS. Ord. S. Benedicti*, sæc. 1°, p. 139-140.

2. Biblioth. nat. Ms. lat. 12942, f. 115 r°. Cf. *Analecta Bollandiana* (Paris, 1882), t. I, p. 215.

3. Nous parlons ici de la Vie donnée par Mabillon dans les *Acta SS. Ord. S. Benedicti*. L'auteur vivait très peu de temps après saint Samson (mort vers 565) ; il écrivait tout au commencement du VIIe siècle sur le témoignage d'un diacre, cousin et disciple de ce saint. En ce qui touche saint Iltud, le biographe était allé dans le célèbre monastère fondé par ce saint recueillir directement les documents qui le concernaient, et d'après lesquels il dit : « Ipse Eltutus de discipulis erat S. Germani, et ipse Germanus ordinaverat eum in sua juventute presbyterum. In cujus magnifico monasterio ego fui : referentibus nobis catholicis fratribus qui in loco erant, publicamus in medium. » (*A. SS. O. S. B.* sæc. 1. p. 168). Cette *Vie de saint Samson* est l'une des sources les plus importantes de l'histoire des Bretons au VIe siècle ; c'est le seul document sérieux qu'on ait sur saint Iltud, la légende de ce saint donnée par Rees dans les *Cambro-British Saints* étant une œuvre d'imagination individuelle, ou au moins une amplification tellement fantaisiste et fabuleuse, qu'il n'y a rien à en tirer pour l'histoire.

4. Vita S. Gildæ ex Cod. Ruiensi, dans *A. SS. O. S. B.* sæc. 1, p. 141-142.

5. « An. 523. Dormitatio S. Brigidæ » (Tigernachi Annal., p. 130), « DXXIII. Obitus Brigidæ sanctæ » (Annal. Inisfalens., p. 14), dans O'Conor, *Rerum Hibernic. Scriptores*, t. II.

6. Vit. S. Finniani, dans Colgan, *Acta SS. Hiberniæ*, p. 393. Cf. M. Skene, *Celtic Scotland*, II, p. 50 ; et Boll. Febr. I, p. 115-116, Comment. præv. in Vit. S. Brigidæ, § 100.

7. M. Reeves (*Life of Columba*, édit. 1874, p. xxxv) place la mort de saint Finnian de Clonard en 549. Les *Annales d'Inisfallen*, du ms. de la bibliothèque Bodléienne, portent : « An. DXLII. Quies Finniani Cluana-Iraird. » Mais dans ce ms. beaucoup de dates sont reculées de sept ou huit ans : ainsi la célèbre bataille de Culdreimne est mise en 553 et le passage de saint Columba à Iona en 555, au lieu de 561 et 563, dates véritables données par Tigernach. Un autre ms. des Annales d'Inisfallen, du fonds Harléien, met la mort de saint Finnian en 551 (v. O'Conor, *Rer. Hib. Script.*, II, Annal. Inisfal., p. 6 et 7). Le mieux est de s'en tenir à la date adoptée par M. Reeves.

vers 550, cela met sa rencontre avec Gildas quelques années au moins avant 520, c'est-à-dire avant plutôt qu'après la naissance de Gildas, si on fait naître celui-ci en 516.

Il s'agit bien ici de l'auteur du *de Excidio*, car saint Colomban, le fondateur de Luxeuil, dans sa lettre au pape saint Grégoire le Grand (en 590), nous apprend que Finnian, devenu abbé (de Clonard), conserva ses relations avec Gildas, le consultant sur les difficultés de son administration monastique, et qu'il lui demanda, entre autres, le parti à prendre si un moine voulait quitter son couvent pour s'élever à une vie plus austère [1]. Et dans un ancien recueil de canons hibernois, compilé au VIIIe siècle, publié par d'Achery, entre onze articles qu'on attribue à Gildas, il en est un qui répond justement à cette question [2]. De plus, dans cette même lettre, Colomban, parlant des simoniaques, invoque contre eux l'autorité de Gildas, qui, dit-il, les traite de pestes [3] : allusion incontestable aux invectives du *de Excidio* [4]. — Comment admettre que l'auteur de ce livre, s'il était né seulement en 516, eût pu être écouté comme un maître, consulté comme un docteur, plus de trente ans avant 550, par saint Finnian de Clonard ?

En présence des difficultés graves — on peut dire insolubles — soulevées par la date de 516 appliquée à la naissance de Gildas, force nous est de revenir, avant de conclure, à la date de Bède — 493, — de voir sur quel fondement elle repose et quelles objections on y peut faire.

1. « Responde adhuc, quæso, quid faciendum est de monachis illis qui, pro Dei intuitu et vitæ perfectionis desiderio accensi, contra vota venientes, primæ conversionis loca relinquunt, et invitis abbatibus, fervore monachorum cogente, aut laxantur aut ad deserta fugiunt. *Vennianus* auctor *Giltam* de his interrogavit, et elegantissimè ille rescripsit » etc. (S. Columbani Epist. VI ad S. Gregorium Papam, dans *Bibliothec. veter. Patr.* de Galland, édit. de Venise, 1778, t. XII, p. 346). Sur l'identité du nom exprimé par les formes Finnian, Vinnian ou Vennian, voir *Vit. S. Columbæ* auct. Adamnano, lib. I, cap. I, et lib. III, cap. V, dans l'édit. Reeves, 1874, p. 266 et 286; et aussi Usher, *Brit. Eccl. Antiq.*, p. 493-494.

2. « Ex libro XXVIII, *De Monachis*. Cap. VI, *De monacho non retinendo ab abbate*. Gildas dicit : Abbas remissus non retineat monachum suum ad districtiora se tendentem. » (L. d'Achery, *Spicileg.*, édit. 1723, in-fol., I, p. 500.)

3. « Ceterum, de episcopis illis quid judicas interrogo, qui contra canones ordinantur, id est, quæstu. Simoniacos [tu] et *Giltas auctor* pestes scripsistis. » (S. Columbani Epist. VI ad S. Gregor. Pap., dans *Biblioth. vet. Patr.* de Galland, XII, p. 346.)

4. A ce passage, entre autres, du début de la troisième partie du livre de Gildas, intitulée dans les anciennes éditions *Acris correctio in clerum* : « Sacerdotes habet Britannia ... sedem Petri apostoli immundis pedibus usurpantes, sed merito cupiditatis in Judæ traditoris *pestilentem cathedram* decidentes. » Et dans le chapitre spécialement consacré aux simoniaques, Gildas reprend : « Sed forte heu ! qui ambitores istos ordinant... Judam quodam modo in Petri cathedram, Domini traditorem, statuunt. » Gildas, édit. Stevenson, § 66, 67, p. 72 et 75 ; édit. Petrie dans *Mon. Hist. Brit.*, p. 30.

II.

Voici d'abord le texte de Bède. Après avoir mentionné les victoires d'Ambroise Aurélien, chef des Bretons, sur les Saxons envahisseurs de l'île de Bretagne, il dit :

« Et ex eo tempore nunc cives (i. e. Britones) nunc hostes (i. e. Saxones) vincebant, usque ad annum obsessionis Badonici montis, quando non minimas eisdem hostibus strages dabant, *quadragesimo circiter et quarto anno adventus eorum in Brittaniam* [1]. »

Dans le précédent chapitre de son *Histoire*, Bède rapporte l'arrivée des Saxons en Bretagne, sur l'invitation de Vortigern, à l'an 449 ; il met donc — d'après le texte ci-dessus — la bataille du mont Badon, et par suite la naissance de Gildas, en 493.

Si Bède avançait cette date de son propre fonds, comme le résultat de ses recherches et de ses informations personnelles, il serait impossible, en bonne critique, de ne pas préférer l'autorité d'un historien savant, sincère, judicieux, écrivant au commencement du XIIIe siècle (de 702 à 731), à celle d'une compilation anonyme (les *Annales Cambriæ*) rédigée dans la seconde moitié du Xe siècle.

Mais la question est moins simple. Bède, dans cette partie de son *Histoire*, spécialement dans ce chapitre, ne fait guère qu'abréger Gildas ; on prétend qu'ici il a mal compris, mal interprété le texte correspondant de son auteur ; il faut donc d'abord connaître ce texte, le voici :

« Et ex eo tempore nunc cives nunc hostes vincebant, usque ad annum obsessionis Badonici montis novissimæque fermè de furciferis non minimæ stragis, quique quadragesimus quartus, ut novi, oritur [2] annus, mense jam uno [3] emenso, qui [4] et meæ nativitatis est [5]. »

C'est dans ce texte, on le voit, que Gildas indique le synchronisme de sa naissance et de la bataille du mont Badon. Bède omet ce synchronisme, cela importe peu. Ce qui importe, c'est qu'il donne pour point de départ à la période de 44 ans ici mentionnée l'arrivée des Saxons en Grande-Bretagne, dont le texte de Gildas, comme nous l'avons aujourd'hui, ne dit absolument rien. De là on conclut que, Bède s'étant

1. Bedæ, *Hist. eccl. gent. Angl.*, lib. I, cap. XVI, dans *Mon. Hist. Brit.*, I, p. 122.
2. *Variante :* orditur.
3. *Var.* primo.
4. *Var.* qui jam.
5. Gildas, *de Excidio Britanniæ; Historia*, cap. XXVI, édit. Gale, p. 9 ; édit. Stevenson, p. 33-34 ; édit. Petrie dans *Mon. Hist. Brit.*, I, p. 15.

mépris sur le sens de ce passage de Gildas, la date qu'il assigne, en conséquence de cette erreur, à la bataille du mont Badon, est non avenue.

Il ne suffit pas de critiquer Bède : pour prouver qu'il a mal compris ce texte, il faut en donner soi-même le véritable sens. On prétend le faire en affirmant que la période de 44 ans ici marquée indique le temps écoulé entre la bataille du mont Badon et le moment où Gildas écrit son livre, et l'on soutient que le membre de phrase : *quique quadragesimus quartus oritur annus, mense jam uno emenso,* doit se traduire ainsi : « Et l'année qui commence actuellement, depuis un mois passé, est la quarante-quatrième après le siège du mont Badon. »

Malheureusement, cette traduction est inconciliable avec la construction du texte de Gildas, tel que nous le possédons aujourd'hui.

Ce texte comprend trois phrases, une principale et deux incidentes, ces deux-ci reliées chacune à la principale par le pronom relatif *qui.*

Phrase principale : *Et ex eo tempore nunc cives nunc hostes vincebant, usque ad annum obsessionis Badonici montis.....*

Première incidente : *quique quadragesimus quartus oritur annus, mense jam uno emenso.....*

Deuxième incidente : *qui et meæ nativitatis est* [sous-entendu *annus*].

Le *qui,* sujet de la seconde incidente, se rapporte à *annum obsessionis Badonici montis ;* par conséquent « *qui* et meæ nativitatis est » = « et *annus obsessionis Badonici montis* meæ nativitatis est [annus]. » Là-dessus tout le monde est d'accord.

A plus forte raison, le *qui*, sujet de la première incidente, placée avant la seconde, immédiatement après la phrase principale, représente aussi nécessairement *annum obsessionis Badonici montis ;* car il n'est aucun autre substantif auquel ce pronom relatif se puisse rapporter. En substituant à ce pronom le nom qu'il représente, la première incidente s'établit ainsi :

« *Annusque obsessionis Badonici montis* quadragesimus quartus oritur annus, mense jam uno emenso. »

Quadragesimus quartus annus est manifestement l'attribut d'*annus obsessionis Badonici montis.*

Donc, la quarante-quatrième année, ici mentionnée, de la période dont Gildas entend parler est *l'année même du siège du mont Badon ;* et ceux qui prétendent y voir la quarante-quatrième année *après ce siège* font un contre-sens inadmissible, on pourrait même dire, impardonnable.

Essayons de leur venir en aide. Rompons le lien qui enchaîne les deux incidentes à *annum obsessionis Badonici montis.* Modifions pour cela

la ponctuation de ce passage adoptée par tous les éditeurs, et écrivons-le ainsi :

« Et ex eo tempore nunc cives nunc hostes vincebant, usque ad annum obsessionis Badonici montis novissimæque fermè de furciferis non minimæ stragis. *Quique quadragesimus quartus, ut novi, oritur annus, mense jam uno emenso, qui et meæ nativitatis est.* »

Laissons de côté la première partie de ce passage (« Et ex eo tempore ..... non minimæ stragis »), sur laquelle il n'y a pas de difficulté. Et pour la seconde essayons une construction qui se rapproche le plus possible du sens qu'on voudrait lui imposer. En mettant les choses au mieux (même en les forçant un peu), voici à quoi on arrive :

« Annusque qui oritur, mense jam uno emenso, quadragesimus quartus est, qui et meæ nativitatis. »

Ce qui, dans le système des adversaires de la date donnée par Bède, doit se traduire ainsi :

« Et l'année qui commence [actuellement], depuis un mois passé, est « la quarante-quatrième [après le siège du mont Badon], et est aussi « celle de ma naissance. »

Non seulement les mots mis entre crochets, indiquant le siège du mont Badon pour point de départ de la période de quarante-quatre ans, sont une addition gratuite, nullement fondée, au texte de Gildas ; mais on fait ainsi dire à Gildas qu'il écrit le *de Excidio* l'année même de sa naissance !

Il est donc bien évident que cette construction est inadmissible, qu'on ne peut séparer la seconde incidente, ni (par une conséquence forcée) la première, de la phrase principale ni d'*annus obsessionis Badonici montis*, qui est, comme on l'a prouvé, le véritable sujet de l'une et de l'autre incidente.

Cette construction, que nous venons de tenter, pour être la plus favorable au système des adversaires de Bède, n'en met pas moins au grand jour le vice incurable de ce système, — à savoir que la deuxième incidente (*qui et meæ nativitatis*) ne saurait avoir un autre sujet que la première (*quique quadragesimus quartus oritur annus*), — en d'autres termes, que ce *quadragesimus quartus annus* et le *meæ nativitatis annus* sont nécessairement une seule et même année : donc, tournez la chose comme vous voudrez, si de cette année quarante-quatrième vous faites l'année où Gildas a écrit son livre, vous dites et vous faites dire à Gildas qu'il a écrit son livre dans l'année de sa naissance : ce qui est absurde.

— Mais vous-même, nous dira-t-on, comment entendez-vous ce passage ?

Pour toute réponse nous l'allons traduire littéralement, après avoir demandé la permission de le reproduire encore, afin d'en rétablir la vraie ponctuation, celle de tous les manuscrits et de tous les éditeurs :

« Et ex eo tempore nunc cives nunc hostes vincebant, usque ad annum obsessionis Badonici montis novissimæque fermè de furciferis non minimæ stragis, quique quadragesimus quartus, ut novi, oritur annus, mense jam uno emenso, qui et meæ nativitatis est. »

Traduction : « Et depuis ce temps (le temps d'Ambroise Aurélien) « tantôt les citoyens (les Bretons), tantôt les ennemis (les Saxons) « avaient l'avantage, jusqu'à l'année du siège du mont Badon et de la « grande déroute de ces brigands qui faillit être la dernière ; année qui « étant, je le sais, la quarante-quatrième, commence depuis un mois « passé, et est aussi l'année de ma naissance. »

Tel que nous l'avons, ce passage signifie cela, rien de plus, rien de moins [1]. Ce qui en ressort clairement, c'est que Gildas voulait y marquer la date de l'affaire du mont Badon et la date de sa naissance en désignant l'année de cette bataille et de cette naissance comme la quarante-quatrième d'une période dont le point de départ devait être quelqu'un des grands événements de l'histoire de la race bretonne. Mais, dans l'état actuel de ce passage, la mention de cet événement, c'est-à-dire du point de départ de ces quarante-quatre ans, fait défaut.

Cette mention étant indispensable pour donner un sens complet à la phrase, il est clair comme le jour que ce texte, en l'état actuel, est altéré, tronqué, incomplet.

III.

Le texte correspondant de l'*Histoire* de Bède, au contraire, est entier,

1. En regard de cette traduction littérale il est bon de mettre la plus récente traduction inspirée par le système qui fait naître Gildas en 516. Elle est de M. Charles Elton, dans son remarquable ouvrage *Origins of English history* (Londres, Quaritch, 1882, p. 366), et ainsi conçue : « So, after the coming of Ambrosius, sometimes our citizens « and sometimes the enemy prevailed, until the year of the siege of Mount Badon, the « last and not the least of our blows against those brigands ; *and this is now* the 44th « year, and one month already gone, *since the year of the siege*, in which too I myself « was born. » — Pour justifier cette traduction, il faudrait que la dernière partie du texte de Gildas (après les mots « non minimæ stragis ») portât : « *Et nunc* quadrage- « simus quartus oritur annus, mense jam uno emenso, *post annum obsessionis Badonici* « *montis*, qui et meæ nativitatis est. » — Cette traduction ne serait donc légitime qu'au moyen d'une addition et d'une modification parfaitement illégitimes, constituant une double altération du texte de Gildas. Addition : *post annum obsessionis Badonici montis*. Modification : *Et nunc*, substitué à *quique*, lequel *quique* représente, comme on l'a vu, *annum obsessionis Badonici montis* et rase ainsi par le pied tout système qui prétend faire de *quadragesimus quartus annus* la 44e année *après* le siège du mont Badon.

complet dans sa lettre et dans son sens, ainsi qu'on peut s'en convaincre en le relisant :

« Et ex eo tempore nunc cives nunc hostes vincebant, usque ad annum obsessionis Badonici montis, quando non minimas eisdem hostibus strages dabant, quadragesimo circiter[1] et quarto anno *adventus eorum in Brittaniam.* »

Ici, pas d'obscurité. Le point de départ des quarante-quatre ans est nettement marqué, c'est l'événement capital de l'histoire de la race bretonne au ve siècle, l'arrivée des étrangers sur le sol breton, le début de l'invasion saxonne : événement dont (on l'a vu) le texte correspondant de Gildas, en l'état actuel, ne souffle mot.

Et cependant — cela est incontestable — Bède dans ce chapitre ne fait qu'abréger Gildas. Comment expliquer une différence aussi essentielle entre son abrégé et le document qu'il abrège ?

Les adversaires de la date marquée par Bède donnent de cette différence une explication, une seule, qui leur semble péremptoire : c'est que Bède s'est trompé et a mal compris Gildas.

A l'appui de cette assertion, ils rappellent une autre circonstance où, abusé par une métaphore de Gildas prise de la chute des feuilles, Bède a mis en automne la seconde expédition des Romains dans l'île de Bretagne, sur l'appel des indigènes, contre les incursions scoto-pictiques antérieures à l'invasion saxonne[2].

Dans cette dernière circonstance, outre qu'il n'est pas parfaitement sûr que Bède ait tort, sa méprise a en tout cas une cause tangible, très apparente, qui lui sert d'explication et d'excuse. Cette méprise prouverait seulement que Bède n'est pas impeccable.

Ici, le cas est tout autre. Ce n'est point une erreur, une méprise, un contre-sens, qu'il faut attribuer à Bède; c'est une invention complète. Le passage de Gildas, dans le texte actuel, ne renferme ni le moindre mot ni la moindre allusion ayant trait à l'arrivée des Saxons en Bretagne ; l'esprit le plus aventureux n'y saurait trouver le moindre prétexte pour faire de cet événement le point de départ de la période de quarante-quatre ans mentionnée dans ce passage. Aussi un auteur anglais, plus logique que les autres, n'osant cependant accuser Bède d'invention ni de mensonge, le taxe dans cette circonstance d'*hallucination*[3].

1. Notez ce *circiter*, qui indique que la quarante-quatrième année n'était pas complète, et répond (en abrégé) au *mense jam uno emenso* du texte de Gildas.

2. Cf. Gildæ *Histor.* § 17 édit. Stevenson, XIV édit. Gale et Petrie ; et Bedæ *Hist. eccl.*, lib. I, cap. XII.

3. « Pugna (montis Badonici) facta est anno 516, secundum *Annales Cambriæ*. Quod vero *Beda hallucinatus fuerit*, omnes fere nunc consentiunt. » (Note sur Bède dans *Monum. Histor. Brit.*, I, p. 122, note *d*.)

Mais Bède, de l'aveu de tous les critiques, est l'un des auteurs les plus savants, l'un des historiens les plus véridiques, les plus sincères, les plus judicieux de tout le moyen âge. Contre un tel homme, l'accusation d'hallucination est aussi inadmissible que celle d'invention et de mensonge.

Donc, ces prétendues explications n'expliquent rien.

En réalité, pour que Bède se soit permis de placer l'affaire du mont Badon quarante-quatre ans après la venue des Saxons en Bretagne, il faut, ou qu'il ait connu cette date en dehors de Gildas par ses recherches et ses informations personnelles, alors son autorité l'emporte de haute lutte sur celle des *Annales Cambriæ ;* — ou, ce qui est bien plus probable, qu'il ait eu sous les yeux un texte de Gildas contenant ce renseignement.

Le texte actuel de Gildas dans ce passage — nous l'avons prouvé — ne forme pas un sens complet. Il y a donc là certainement, par la faute des copistes, quelques mots omis, qui devaient servir à compléter le sens, c'est-à-dire à indiquer le point de départ de la période de quarante-quatre ans mentionnée par l'auteur.

Ces mots, aujourd'hui perdus, se trouvaient nécessairement dans le texte primitif, original, du *de Excidio.*

Bède, né cent ans à peine après la mort de Gildas[1], avait sans nul doute entre les mains ce texte complet et original ; il y trouva nécessairement la mention destinée à indiquer le point de départ de la période de quarante-quatre ans et la date de la bataille du mont Badon, et nécessairement aussi il la reproduisit dans son abrégé.

Une dernière preuve — très décisive — que les mots *adventus eorum in Britanniam,* conservés par Bède, existaient primitivement dans le texte de Gildas, c'est qu'ils y ont leur place marquée, qu'ils s'y logent d'eux-mêmes, sans avoir à changer une syllabe, et lui donnent immédiatement un sens clair et complet. On va en juger :

« Et ex eo tempore nunc cives nunc hostes vincebant, usque ad annum obsessionis Badonici montis novissimæque fermè de furciferis non minimæ stragis, quique quadragesimus quartus *adventus eorum in Britanniam*, ut novi, oritur annus, mense jam uno emenso, qui et meæ nativitatis est[2].

1. Gildas mourut en 570. Bède, né en 672, mort en 735, écrivit ses ouvrages de 702 à 731.

2. Traduction de ce passage, avec les quatre mots restitués d'après Bède, qui complètent le sens : « Et depuis ce temps la victoire favorisait tantôt les indigènes et tantôt nos ennemis, jusqu'à l'année du siège du mont Badon et de la grande déroute de ces brigands qui faillit être la dernière ; année qui est, je le sais, depuis leur arrivée en Bretagne la quarante-quatrième, dont un mois avait déjà passé, et qui est aussi l'année de ma naissance. »

Quant aux manuscrits actuels de Gildas — par où il faut entendre et ceux qui existent encore et ceux qui ont servi pour les éditions du *de Excidio* antérieures à notre siècle, — s'ils sont en ce passage comme en bien d'autres fautifs et incomplets, il n'y a nullement à s'en étonner : aucun n'est plus vieux que le XIIe siècle [1].

IV.

Résumons en quelques mots cette discussion.

1° La phrase de Gildas où se trouvent les mots *quadragesimus quartus oritur annus*, n'indiquant pas le point de départ de cette période de quarante-quatre ans, est, dans l'état actuel, tronquée et incomplète.

2° L'opinion qui voit dans la bataille du mont Badon le point de départ de cette période et dans le *quadragesimus quartus annus* l'année où écrivait Gildas, cette opinion n'est pas soutenable ; car, d'après les exigences grammaticales, ce *quadragesimus quartus annus* est forcément le même que le *nativitatis meæ annus*, et par suite on fait dire à Gildas qu'il écrit le *de Excidio* l'année de sa naissance.

3° L'introduction des mots *adventus eorum in Britanniam* dans le texte correspondant de Bède ne peut être due à une erreur d'interprétation du texte actuel de Gildas, car ce texte n'offre pas le moindre prétexte à une telle erreur.

4° Le caractère de Bède ne permet pas de voir là une addition gratuite, c'est-à-dire une invention de sa part.

5° Mais Bède avait certainement un texte de Gildas complet, c'est-à-dire contenant l'indication (aujourd'hui absente) du point de départ de la période de quarante-quatre ans ; les quatre mots *adventus eorum in Britanniam* contiennent justement cette indication, ils s'adaptent parfaitement à la phrase de Gildas et ils en achèvent le sens de la façon la plus naturelle : comment douter que Bède — qui dans ce chapitre fait profession d'abréger Gildas — ne les ait trouvés dans le texte primitif, complet, du *de Excidio ?*

6° Ce n'est donc pas Bède seulement, c'est Gildas lui-même qui assimile l'année de sa naissance et celle de l'affaire du mont Badon à la quarante-quatrième année après la venue des Saxons en Bretagne, c'est-à-dire à 493 ; et dès lors cette date doit être sans hésitation préférée à celle de 516 des *Annales de Cambrie*.

1. On ne connaît aujourd'hui en Angleterre que deux manuscrits de Gildas, sur lesquels Stevenson et Petrie ont donné leurs éditions, tous deux dans la bibliothèque de l'université de Cambridge, l'un du XIIIe siècle, coté F. f. i. 27 ; l'autre, coté D. d. i. 17, de la fin du XIVe ou du commencement du XVe.

7° Si, par impossible, Bède n'a pas trouvé cette date dans le texte primitif du *de Excidio*, — comme on ne peut lui imputer de l'avoir inventée, — il faut qu'il l'ait tirée de ses recherches et de ses informations propres; dès lors l'autorité personnelle de Bède, très supérieure à celle du compilateur des *Annales de Cambrie*, doit encore faire prévaloir la date de 493 sur celle de 516 :

8° D'autant plus que, sur l'affaire du mont Badon, l'Annaliste cambrien ne s'est renseigné qu'auprès de Nennius et de ses interpolateurs, et encore avec tant de négligence qu'il a mêlé ensemble cette bataille et celle de Guinnion;

9° D'autant, surtout, que la date de 516, appliquée à la naissance de Gildas, est repoussée (nous l'avons vu) par plusieurs circonstances bien avérées de la vie de ce saint, entre autres par ses relations avec saint Iltud, sainte Brigite, saint Finnian de Clonard, relations qui au contraire s'accordent très bien avec la date de 493.

Arthur DE LA BORDERIE.

NOTES ON THE LANGUAGE

OF OLD WELSH POETRY.

Some exceedingly good articles on the peculiarities of the grammar of old Welsh poetry were published in 1872 and 1873 in the *Archæologia Cambrensis* by Professor Evander Evans, but they were cut short by his untimely death. Since then nothing of the kind has been printed so far as I know, excepting that the Cymmrodorion Society have begun publishing Thomas Stephens's work on the Gododin. In response to the Editor of the *Revue Celtique's* pressing invitation I have undertaken to put the following jottings together.

I. *Certain verb forms in* i, ydd *and* y.

1. As some Welsh nouns make their plurals indifferently in *i* or *ydd*, such as *tref*, a town, plural *trefi* or *trefydd* and *plwyf*, a parish, plural *plwyfi* or *plwyfydd*, so also *i* and *ydd* are used as equivalents in verbs in the old poetry. Thus in the Book of Taliesin[1] (p. 184) we have :

Uryen yr ech6yd.
Haelaf dyn bedyd.
Llia6s a rodyd
Y dynyon eluyd.

Urien of the West,
Most generous of Christians,

1. The references are to the second volume of Skene's Four Ancient Books of Wales but, thanks to the generosity of W. R. M. Wynne, Esq. of Peniarth, since these remarks have gone through the printer's hands, I have had facilities for collating the printed texts from the Black Book and the Book of Taliesin with the original manuscripts : I have done the same with the Red Book ; and I may also state here that this paper was perused by Mr. Stokes, so that I am kindly permitted to add some valuable notes and suggestions of his.

Much dost thou give
To the men of the world.

The final words would now be *echwydd*, *bedydd*, and *elfydd*, excepting *rodyd* which would have to be *roddi* 'givest'. But this equivalence of *i* and *ydd* is not confined to the second person, as we have it frequently in *bi*, 'erit', now always written and pronounced *bydd*. Take for instance the following couplet in the Book of Tal. (p. 148) :

G6raged a ui ffraeth.
Eillon a ui kaeth.

Women will be loquacious,
Swains shall be captive.

So in the compounds, one of which occurs in the same book (p. 205) in the line *6ythuet lin x a dyui*, (i. e. *6ythuet lin dec a dyui*) 'an eighth will come, a man of fair lineage'. These are the words which led Mr. Skene to invent a phantom dynasty called by him « Kings of the Line of *Dyfi* or Dovey ».

In the old poetry *bi* and *bydd* are used according to the bard's whim or the convenience of the rhyme. Both *i* and *ydd* represent here a *ja* formation the corresponding Irish form being *bia* 'erit'. It is probable that *i* is as old a representative of the *ja* termination in Welsh as *ydd*, which suggests, that the endings of such abstract nouns as *diogi* 'laziness' and *llawenydd* 'gladness', stand for one and the same ancient affix. In the case of *trefi* and *trefydd* and the like, the abstract noun terminations have simply been used to supply Welsh with plurals, where the vowel changes did not suffice after the old plural terminations had disappeared. But before leaving this point it may be worth our while to mention the fact that some verbs appear to have at times had, besides *i* and *ydd*, an intermediate termination *y* given them. I have in view the following instance in the Black Book of Carmarthen (p. 57) :

Mi nyd adwaen *y* gurhy[1]
ametev tan a gveli.
tec a chuec *y* diwedi.

I know not the bold man,
That owns hearth and bed —
Fair and sweet thou speakest.

The words *hy* and *gveli* are now *hy* and *gwely*, while the verb has to be written *dywedi* 'sayest'. *Dywedy* which is the form required by the rhyme, reminds one of the dialect of a part of Dyfed where such words

1. The *y* is usually dotted in the Black Book and in that of Aneurin, but less frequently in the Book of Tal. than Mr. Skene makes it appear.

as *newydd* are prononced *new*y, etc. Whether this implies an ancient pronunciation *newi* or is a shortening of *newydd* it is not easy to decide, since *y* in such positions has the sound of *i* in that part of the Principality.

2. The old poems not unfrequently give instances of an *i* termination in the imperfect tense, where we now have *ai* for an older *ei :* several instances in point will be found in a short poem in the Book of Aneurin (p. 90):

Ef gelwi gwn gogyhwc
He used to call his dogs...

and

Eff lledi bysc yng corwc.
He used to kill fish in his coracle.

Here *gelwi* and *lledi* might also have been written *gelwei* and *lledei*, which would now be *galwai* and *lladdai*. Neither is this option confined to the verb : the prepositional words *arni* 'on her', *ohoni*, 'from her', are found written in old Welsh *arnei* and *ohonei ;* but here it is the diphthong that has to give way, as *arni* and *ohoni* are the only forms now intelligible. But these prepositions probably take their endings from the verbs and the *i* in such forms as *lledi* belongs to the *ja* conjugation, while the *ei* of the others strictly appertains to the *a* conjugation : the remaining conjugation or the consonantal one was effaced by being mostly made to take the terminations of the *a* one as in *pryneit* 'emebatur' (Mabinogion, IIII, p. 153) for *prin-at-ja :* eventually this was also given up for the *ja* form, since it is now *prynid* for *prin-it-ja, id* being in fact the only ending here recognised in Modern Welsh.

II. *Some Welsh Perfects.*

Those verbs may take the lead, which have this tense marked only by the lengthening of the vowel : take first those of them that have *ĕ* in the present and *aw* (for *ā*) in the perfect, such as (1) *rhedeg* 'currere'. This enters into the compound *gwaredu* 'succurere', the perfect of which is to be found in the Book of Tal. (p. 126) : *Ryn g6ara6t y trinda6t or tralla6t gynt*, 'The trinity delivered us from the affliction of yore'. It also occurs in the Black Book (p. 13) where we have in a line to be mentioned later the words *Duu anguaraud*, 'God, who delivered us'. A still older form occurs in one of the triplets in the Juvencus Codex (p. 1) :

Gur dicones remedau
Elbid anguorit anguoraut
Niguru [*read* nigaru] gnim molim trinta[ut].

He who made the massive (?) world
Will succour us — he has succoured us :
No rough toil is it to praise the Trinity.

The Félire of Oengus published by Mr. Stokes contains instances of the corresponding Irish forms such as *foraith* or *foraid* of the same meaning and formation as *guaraud*. Still more interesting is the simplex *raith* 'ran', i. e. *ráith :* see Jan. 6, 15, Sep. 18, 19. Professor Windisch gives the third person of the plural as *do rertatar* 'they ran', with the reduplication retained : see his Ir. Gram. p. 75. It is not improbable that we have the perfect of two other Welsh compounds of this verb in the Book of Tal. pp. 134, 135, where the words *amgyffra6d* and *gogyffra6t* respectively occur ; but the passages are obscure.

2. Another instance of a verb with *ĕ* in the present and *aw* in the perfect is *dywedyd* dicere', with its old perfect *dywawt* or *dywawd* 'dixit': this occurs for instance in the Black Book (p. 15), and in the Book of Tal. (p. 120) ; but as *aw* in such positions was liable to give way to *o*, we have oftener perhaps *dywod* as in the Black Book, pp. 23, 27. With the modern preference for *wa* over *wo* the word is still used in Gwynedd, as *dywad :* in the Snowdon district I have often heard it used in such a sentence as *Pwy ddywad hyny*, 'Who said that ?'.

3. Next come verbs with a root which appears in the present indicative as *wg* and in the perfect as *ûg*, formerly *ŭc* and *ûc* respectively. The best known is *dwg*, which means, 'brings, bears, carries' and colloquially 'steals', with a perfect *dûg* 'tulit' ; but the infinitive is *dwyn* which implies a stem of the form *ŭgn*. *Dwyn* is treated as a simple verb for the formation of further compounds such as *dyddwyn*, the perfect of which occurs in the Book of Tal. p. 111, also p. 179, where the following line occurs :

Dyduc oeir deill abydeir o pop aelet,
He brought by his word the blind and the deaf from every affliction.

4. Another compound is *amwyn* 'to contend on behalf of, to defend or protect'. The present in its old form was *am6c* as in the Book of Tal. p. 149 : *An ren du6 an ry am6c* 'May God, our Lord, defend us'. The perfect *amuc* occurs in the Black Book, p. 13 :

Duu anamuc. Duu angoruc. Duu anguaraud,
'God has defended us, who made us, who succoured us'.

The infinitive *amvin* will be found, for instance, in the Black Book, pp. 18, 24, 51, 52. Besides these and more common forms, there was a *t* preterite, that is to be mentioned presently.

5. To the same root is probably to be referred the perfect *guoruc*, which comes down into modern Welsh as *gorug* 'fecit'. But no related forms such as *gorwg* or *gorwyn* are known to me; nor does Irish seem to offer an instance of the compound that should correspond to it[1].

6. The simple form will, I think, be recognized in the *6c* which occurs in the Book of Tal. pp. 148, 9 :

Megedorth run yssef a 6c.
R6g kaer rian achaer ry6c.
R6g dineidyn. a dineid6c.
Eglur dremynt awyl gol6c.
Rac ryna6t tan dychyfr6y m6c.
An ren du6 an ry am6c.

It is the funeral pile of Rhun, that takes away
(Between Caer Rian and Caer Rywc,
Between Dineidyn and Dineidwc)
The clear vision that sight gives :
From much fire smoke ascends (?).
May God, our Lord, protect us !

The simple form is also known in Irish, as for instance in *ro-uic* 'tulit' Wb. 27 a; but it is mostly compounded with the prefix *do* as in *amal do-n-uic* 'ut protulit', *Gram. Celtica*, 462, and *daucci*, *dahucci*, *tuicci* occur in the same, 12 c, 12 d, 13 a. The later Irish form is *tuigim* 'I understand', whence, as Mr. Stokes points out, the English slang to *twig*. I am not aware that a perfect of the same formation as the Welsh one has been found in Irish. Lastly there is some difficulty as to the original form of the root : at first sight it would seem to have been *unc* possibly *nc*, but as we have here an Irish *c* (or *cc*) equated with Welsh *c* (liable to be reduced to *g*), it is more likely to have been *ung*, while the infinitives *dwyn* and *amwyn* postulate *ugn*[2]. On looking about as to what

1. But we seem to have another compound of the same root in the Welsh *cychwyn* 'a start, to start,' in the Black Book, p. 24, *kyhuin*, where the *h* may have been evolved by the accent, once probably placed on the root. A parallel offers itself in *buchedd* 'a life', in the Black Book, p. 22, *buhet*, i. e. *buhedd*, Breton *buhez* or *buez*. It is probably to be equated with the Sanskrit *jivya* 'life'. The passage of *h* into *ch* is not unknown in Welsh, as in *cyhyd* 'so long as', variously made into *cychyd* and *cyd* in the colloquial.

2. I should like to equate with this the O. Irish *uain* in the gloss on *benignas* in Wb. 31 c, where we have the words *ocuain* et *airlicud*, and to compare *buain* the infinitive of *bongaim* 'I break or cut', *comboing* 'confringit'. But the original meaning of *uain* is too uncertain : see *Gram. Celtica*, pp. 1040, 22, and 634 (not in Güterbock); also the Sup. to O'Reillys Dict. s. v. *airlecud* and Stokes in Kuhn's Beitr. VIII, 339, where *uain* is equated with ὠνή, Skr. *vasna-m*.

verbs in the related languages this is cognate with, I find none agreeing so well in point of meaning and of stem variation as the German *fangen:* perhaps one may add the Latin *pango*, and the Greek πήγνυμι, on which the reader should consult Prof. Joh. Schmidt's *Vocalismus*, I. p. 146. The same phonetic relation that exists between *dwg* and *dwyn* is to be found in another group of words, namely those involving *llwg* (for an older *lŭc*) as in *amlwg* 'conspicuous', *cyflwg* and *eglwg*, the same, and *golwg* 'sight, eyesight'. For with these must be ranged in point of etymology the imperative *atolwg* or *adolwg* 'prythee', *adolwyn* 'to implore', the idea involved probably being that of looking favourably on : this is somewhat confirmed by the fact that *erdolwg* was used in the same sense as *atolwg*, though it is probably to be analysed into *er-dy-olwg* 'by thy sight, by the light of thine eyes!' Probably *cyflwyno* 'to present to one' is to place the gift before one, the verb being as it would seem cognate with *cyflwg*, an obsolete word meaning visible or conspicuous. *Cynllwyn* 'to lie in wait' suggests itself as another of the group, but I am in doubt, whether it be not a word formed from *llwyn* 'a grove or bush' under the influence of such words as the Eng. ambush and Ital. *imboscare*. The perfect of *llwg* should be *llûg* but I am not aware that it occurs; however a word with the same vowel offers itself in *llùg*, which Davies gives as a noun meaning light; but I am not sure that it was not rather an adjective meaning bright. As far as concerns cognates the Latin *lux, lūceo*, and *lŭcesco* would seem to come nearest in point of meaning; but in point of phonology the Sanskrit verbal root *raj*, *rañj*, the original meaning of which is said to have been that of colouring or becoming red, seems to afford a better parallel.

7. The most common of all Welsh perfects is of course that of the verb 'to be', which I give at length with the other Brythonic forms (*Gr. Celt.* pp. 362, 3) together with the Irish ones :

Welsh	Cornish	Breton	Irish
1 *buum, bûm.*	1 *fuef, fuf, vef.*	1 *viof, viouf.*	1 *bá.*
2 *buost.*	2 *fues, ves.*	2	2 *bá.*
3 *bu.*	3 *bue, fue.*	3 *voe, voue.*	3 *bói, bái.*
1 *buom, buam.*	1 *fuen.*	1 *viomp.*	1 *bámmar.*
2 *buoch.*	2 *fugh, feugh.*	2 *vioch*	2 *báid.*
3 *buont, buant* [1].	3 *vons, fons.*	3	3 *bátar.*

1. *Buost* comes in the Black Book, pp. 8, 48, and *buum*, p. 55, also at p. 20 in *trafuvm* (printed by Skene *trafu vm*), i. e. *tra fuum* 'while I was', while *buam* occurs in Williams' *Seint Greal*, p. 32, and in *darfvam* in the Black Book, p. 59.

The Cornish and Breton forms are found mostly in positions where the *b* had to be mutated into *v* (written also *f*) ; so for our present purpose they may be treated just as if they were *buev, bues, bue,* etc., and *biov, boe, boue,* etc., respectively. The first person singular of the Welsh probably involves the first personal pronoun represented by the final *m* of *bûm;* but it is not clear why that was not mutated into *v* (or *f*) as was done in the Cornish *buev* and the Breton *biov* or *biouv :* further these last suggest that *bûm* is a contraction of *buom* and in fact *buom* 'fui' or more usually *buom-i* (accented on the *u*) is a living word, which I have heard both in South and in North Wales. It may be added that the relation between Welsh *bûm* and Breton *biov* is the same in point of vowels as that between the Welsh *buch-od* 'cows' (*buwch* 'cow'), and the Breton *bioc'h* 'cow'. Then as to the second person *buost*, this is doubtless to be analysed into *buos-t* with the *t* of the second personal pronoun attached : in fact the entire pronoun *ti* 'thou', or *te* as it is written in the Black Book, is employed, as for instance in *ceuntoste* 'cecinisti' and *awdosti* 'num novisti', which will be mentioned again presently. Thus *buost* is found to stand for *buosti* of which the verbal portion is *buos*, the counter part of the Cornish *bues* (*fues, ves*), excepting in the vowel preceding the *s*, and that was doubtless fixed more or less by the analogy of the other persons, such as *buom, buoch*, etc. But the colloquial of parts of South Wales has the form *bues-ti* (for *buost*), or rather *bïes-ti* as it is there pronounced. It is not improbable then that in the *s* of *buos-t* and *bïes-ti* we have the representative of the *st* of the Latin *fuisti, cecinisti*, and the like; but this leaves the question unanswered, how it is that the corresponding Irish form is *bá* and not *bás*. Possibly Welsh was more retentive of the final sibilant than Irish : compare the Welsh *gwares* 'may (he) rescue' and the Irish *tair* 'veniat' of the same *s* formation as *tairset* 'venient'. One of the most important points about the perfect of the verb 'to be' is the fact that it has exercised considerable influence over the form of the past tenses of other verbs.

8. Here should be mentioned a perfect *goreu* 'fecit' ; but it will be more convenient to discuss it after some of the related forms of the *t* preterite have been touched upon.

9. The verb with the infinitive *gwybod* (for *gwydd-bod*) 'savoir' has a present perfect like its German equivalent *wissen* 'to know'; thus *gwyddost* is '(du) weisst', *gwyddom* '(wir) wissen' and so with the rest of the plural. But the singular is very patched, as will be seen from the following forms (*Gram. Celt.* pp. 602-4) :

Welsh	Cornish	Breton
1 *gwnn, gwn*	1 *gon,* (*g*)*won*	1 *goun,* (now *gouzonn*),
2 *gwyddost*	2 (*g*)*wothes*, (*g*)*wothas*	2 *gousot,* (now *gouzoud*).
3 *gwyr*	3 (*g*)*wor.*	3 *goar.*

Let us begin with the apparent discrepancies between the three languages: the Breton *gousot*, later *gouzoud,* owes its ending to the analogy of *s* preterites, and further regularity seemed to be introduced by changing *goun* in the modern language into *gouzonn*. In modern Welsh forms like *gwyddost*, beginning with *gwydd-*, have their *w* treated as a semi-vowel, but I strongly suspect that the *wy* in them was formerly a diphthong as it still is in *gwyr;* for there is a tendency in Welsh to reduce the diphthong *wy* into the semi-vowel plus *y* in words of more than one syllable. That this has taken place here is probable both from the diphthong still holding its place in the noun *gwydd* in the phrase *yn ei wydd* 'in his sight or presence', and from the Breton here having *gous-* or *gouz-*, whereas it usually gives *gwes-* or *gwez-* where we should have *gwydd-* with *w* semi-vowel: however assonances ought to be found in old Welsh poetry to decide the question. Now if the *wy* was formerly a diphthong in *gwyddost, gwyddom* then we have here *wēd* of the same origin as the *vīd* (of the etymologically corresponding Latin verb) in *vīdisti* and *vīdimus*[1]. *Gwnn*, now written *gwn*, I should regard as standing for *gwenn,* just as *gwr* 'vir' stands for *gwer* as would seem to be proved by the Old Irish form *fer* 'a man'; *gwenn* in its turn would have to be taken as immediately derived from *vinda* or *winda,* a curtailed form of *ve-vinda* obtained by reduplication. The stem *vind* appears to have been a by form of *vid* 'to see, to know'. This verb occurs in Old Irish as in *finnad* 'sciat' and other forms given in the *Gr. Celtica*, p. 502, and in the Gl. to Windisch's *Ir. Texte*, s. v. *finnaim:* see also the remarks on *finnatar* in Zimmer's *Kelt. Studien*, pp. 39, 42. Lastly *gwyr* calls for some remarks, but I defer them till the deponents are brought under the reader's notice.

10. *Adwaen* a present perfect of the same origin and signification as the Latin *novi* (for *gnovi*), is the next to be mentioned. Its formation differs from that of the Latin verb and it is somewhat difficult to explain. I should analyse it into *ad-wa-en* for an older *at-gwo-gn-*; but the corresponding compound is not known in Irish, where *aith-gén* (without the *fo* intervening, which should answer to our *gwo*) means exactly the

1. It may be questioned, however, whether such a form as *gwddam* be not older than *gwyddom*: if it be, it would imply a theme (*vi*)*veda* for *vivida*.

same thing as *adwaen*. Further I have not met in Welsh with the simpler compound *gwo-gn-*, though *gwo* is found prefixed to the somewhat synonymous root *vid* which yields *gwn* 'scio' already mentioned, and forms with it *gwo-gwn*. This seems to have meant indifferently 'je sais' and 'je connais', as in a poem in the Book of Tal., where it occurs a good many times as in the lines (p. 134) :

Auon kyt beryt.
Gog6n yg6rhyt.
Gog6n pan dyuein6.
Gog6n pan dylein6.

The river, though it rage,
I know its valour,
I know when [? why] it ebbs,
I know when [? why] it fills.

Or in this on the same page — *Gog6n da a dr6c* 'I know good and evil'. So far I had supposed *adwaen* to be derived from *adwoen* in the same way that *dywod,* already mentioned, has yielded *dywad;* but I had no instance of *adwoen, atwoen* or *atgwoen*, until my eye accidentally fell on the opening lines of a poem, ascribed to Elaeth, in the Black Book, p. 35. It consists of triplets the first of which runs thus :

Cantreghis wiguisc amhoen.
O amryues neus adwaen.
Nym gunaho douit duy poen.

Now that my dress and vigour have perished,
By . . . . . which I know,
May the Lord not inflict on me two pains!

The whole piece consists of 7 triplets and the other 6 give no instance of such an assonance as *adwaen* and *poen,* so I have very little hesitation in correcting the former into *adwoen*. Without wasting words on what may have been the original Aryan form of the root here in question, suffice it to say that the most tangible part of it was, in the Celtic languages, *gn* as in the Latin *(g)nosco, (g)novi*, the Greek γιγνώσκω, and English *know*. In old Welsh the *gn* of *at-(g)wo-gn-* would be reduced to *ĭn,* and the whole word might become either *adwoen* (whence *adwaen*) or *edwyn*, according as the vowel of the termination dropped was broad or slender. Now *edwyn* is actually the third person singular of the same tense, while *adwaen-* is the base for all the remaining forms : thus (1) *adwaen,* (2) *adwaenost,* (3) *edwyn,* plural (1) *adwaenom,* (2) *adwaenoch,* (3) *adwaenant*. This has its parallel in such nouns as Welsh *oen* 'a lamb' (Irish *úan*) for **ognos,* plural *wyn* for **ogni,* and Welsh *croen*

'skin' (Breton *croc'hen*, Ir. *croccenn*) for *croccenos*[1], plural *crwyn* for *croccen-i*.

So *adwaen* and *edwyn* testify to exactly the same difference between the vowel of the termination of the first person and that of the third in Early Brythonic as in Early Goidelic. The three persons of the singular of this tense were in O. Irish *aithgén*, *aithgén*, and *aithgéuin* respectively; but the distinction is to be seen to somewhat better advantage in the case of such a verb as *cechan*, 'cecini' and *cechuin* 'cecinit'. Let us add a Greek perfect with the terminations intact and the harmony will be found complete :

1 πέπραγα	Irish *cechan*	Welsh (*adwoen*) *adwaen*
2 πέπραγας	*cechan*	*adwaenost*
3 πέπραγε	*cechuin*	*edwyn*.

This may at first sight seem to be marred by the fact that in the case of *aithgén* for instance the *e* is long; but that is not an inconsistency that cannot be accounted for, as the two languages set out from a reduplicated base *gegna*; but it may be inferred that the Goidels accented it, as the Greeks would, *gégna*. This would allow them to curtail it into *gegn*, which according to analogy could not but yield *gēn*. The Brythons on the other hand seem to have laid the stress on the root part and then reduced *gegná* into *gna* in the compound, just as the Romans said *cucurri*, *succurri*, and not *succucurri*. Besides *gn*, and *gna*, the still longer form *gnā* supposed to be involved in the Greek γιγνώσκω, the Eng. *know* and others, is evidenced also in the Old Welsh *amgnaubot* in the Glosses on Ovid's Art of Love : the whole gloss is *hep amgnaubot* 'sine mente'. The modern forms have reduced *gnau* into *na* as in *adnabod*, which is treated now as the infinitive mood of the same verb as *adwaen*. It is formed from the root with a single prefix, and that the same one we had in the Irish *aithgén* : then this *ad-(g)na(u)-* is conjugated by attaching to it the verb 'to be', *bod*, *bydd*, etc. To return to the question of the accentuation of *gegna* in Early Welsh and Irish respectively, it will be found that the hypothesis above suggested is favoured by the correspondence between another Welsh perfect and an Irish one : the former is

11. *cigleu*, which is to be mentioned next. It is both the first and the third person singular, the meaning being 'I heard' and 'he heard' : the other persons are unknown to me. *Cigleu*, being the old spelling, represents doubtless what we should now write *cygleu*. The first singu-

1. However it may be an old neuter, but hitherto it has not been proved.

lar sometimes has the pronoun appended as *fi* to it, and it is also curtailed into *cigle*, just as *boreu* may become *bore* 'a morning', so that one may meet with *cigle fi* written *cigleui*. This is probably what has led Prof. Windisch to attempt to explain the word wrongly, as though one had to set out from *cigle*.

The full form is proved by abundance of old rhymes and assonances to have been *cigleu* and not *cigle* : take as instances at random the Black Book, p. 19, and the Book of Tal. pp. 158, 174. The full form of the reduplication postulated by *cigleu* and its Irish counterpart *cúala* 'audivi' was either *cuclava* or *coclova*. It is hard to avoid the conclusion that the Irish accented it *cúclava*, which would regularly become *cúala*. On the other hand the Welsh as certainly seem to have treated it as cucláva, whence the further weakening of the vowel of the reduplication. The Irish third person was *cuale*, but the Welsh stem vowel was incapable of being here influenced by the terminal one. A singular parallel offers itself in the case of the Welsh noun *glo* 'coal', originally, it may be supposed, 'charcoal' : the Irish is *gual* 'coal', and the common starting point may be presumed to have been the reduplicated form *guglo-* or *goglo-*. The root is probably *ghar* or *ghal* 'to glisten, to glow', whence Fick's *ghalgha*, *ghalghi* 'metal, ore' and to which χαλκός is probably to be referred : see Brugman *Ueber die gebrochene Reduplication* in Curtius' *Studien*, VII, pp. 311-14.

III. T *Preterites*.

1. One of the most common of these is *cymerth* 'took' from the root *ber* ; it appears also sometimes in the form of *cymyrth* in the Black Book, as in the sentence tortured by Skene into (p. 14), *Duu andiffirch ban kyinirth cnaud*, which anybody who knows anything about Welsh will take to stand, as it does in the Ms., for :

Duu andiffirth ban kymirth cnaud.
God vindicated us when he took flesh.

Here we have another *t* preterite from the root *ber* in a compound the infinitive of which is written *diffryd* 'to defend' [1], while *diffirth* would now be written *diffyrth* had it been still in use ; for even in the early poetry the more common form was a slightly different one, *differth*, as in the Book of Tal. p. 147 :

1. This is instructive as to the Welsh accent not having been confined to the root ; nor does it stand alone, as what is now written *cymeryd* was formerly *cymryd*, which is still the prevailing pronunciation.

Dv6 differth[1] nef6y
Rac llan6 llet ofr6y.

God defended . . .
Against the . . tide.

This is, however, translated by the late Canon Williams in Mr. Skene's first volume, p. 269, thus :

« God preserve the heavens
From a flood wide spreading. »

2. Another common *t* preterite is *cant* 'cecinit' : the first person was *ceint*[2], which begins several lines in the poem in the Book of Tal. called Cad Goddeu, pp. 137-144. The second person singular was *ceintost*, which, with the personal pronoun fully expressed in the form of *te*, is met with as *ceuntoste* in the Black Book, namely in the line (p. 8) :

Ni cheuntoste pader na philgeint na gosper.
Thou sangest a paternoster neither at cockcrow nor at vespers.

Here the diphthong *eu* for *ei* is singular and due most likely to the analogy of other forms to be mentioned presently, as was also probably the termination *um* which *ceint* sometimes takes making it into *ceintum* 'cecini', as for instance in a poem by Einion ab Gwalchmai who flourished about the end of the twelfth century : the line I allude to will be found at page 230 *a* of Gee's Myv. Arch. of Wales — it runs thus :

Keintum gert i Nest kyn noe tregi.
I sang a song to Nest before her death.

3. On the same lines as *ceint* and *cant* follow *gweint* 'I stabbed, pierced or wounded', and the third person *gwant* which is more common ; the former however, occurs, more than once in *Cad Goddeu*.

4. We come next to stems ending in mutes, all probably gutturals, and we begin with *amwyn* the preterite of which occurs as *amwyth* in the Book of Tal., p. 183 :

Pan amwyth ae alon. yn llech wen
Galystem.

When he contended with his foes at Llech Wen
Galystem.

Or possibly this is the meaning — 'When he defended Galystem against his foes at Llech Wen' ; but the passage is obscure and the

1. It is right to add that there was a noun *differth* (printed *diffeith* by Skene) 'protection, shelter', which occurs in the Book of Tal. p. 128. Hence another rendering of the line here in question is possible.
2. But a *ceint* of the third person also will be found in the Book of Tal. p. 129.

Canon has rendered it — « When he furiously attacked his foes at the white stone of Galystem. »

We have a noun which is cognate and homonymous with the verb *amwyth* in the Red Book in the following triplet, p. 282 :

Stauell gyndylan nyt esmóyth
Heno. ar benn carrec hytwyth :
Heb ner. heb niuer. heb amóyth.

Kynddylan's chamber, not confortable is it
To-night, on the top of Careg Hydwyth,
Without lord, without host, without defence.

It was this word that gave rise to *Amwythig*, the present Welsh name of Pengwern Amwythig or Shrewsbury : it would be as it were ἀμφιπηκτικός but with the sense of hedged or fenced around.

5. The next is *dyrreith*, which occurs several times, in the Book of Tal., in a poem occupying pages 181-2 : take for instance the lines :

Tri lloneit prytwen yd aetham ni idi.
Nam seith ny dyrreith o gaer sidi.

Three freights of Prydwen went we into it :
Only seven returned from Caer Sidi.

The verbal root from which *dyrreith* comes was *reg*, and we have it in the imperative *dyre*, colloquially *dere* 'come' ; and the third person singular indicative also occurs as *dyre* in the Red Book, p. 260 : *Eidyl hen hóyr y dyre* 'feeble is an old man, late he comes', or else 'a feeble old man comes late'. The Irish has *doreg* 'I shall come' and related forms, together with the simple *rega* or *ragat* used in the same sense. Further, Irish has a *t* preterite to match our *dyrrèith* in *éracht* 'surrexit' from the present *éirgim* 'surgo' : now *éirgim* implies the base *ex-r(e)g ;* but what would be the Welsh form ? Analogy is wanting as to what would become of the combination of consonants *csr ;* but probably they would be reduced to *sr* like *nocts* becoming *nots* whence the actual Welsh *nos* [1] 'night'; then it is not quite clear what form *sr* would finally take, but it would probably be either *ĭr* or *r* the former is favoured by *castra* having, as I should suppose it to have done, successively become in Welsh **casra, *cair,* and *caer* 'a fortress'. In that case the Irish *éirgim* should be in Welsh *eire(g)af*, with the third person plural *eire(g)ant* or *eirëant :* I mention this last because I am inclined to think that I have

1. This, I am quite aware, is a stock instance of the alleged reduction of *cs* into *s* in the Brythonic languages.

found a trace of it in the Book of Tal. in a passage describing the resurrection, p. 120 :

Drychafant o vedeu.
Eirant o dechreu.
Eirant k6n coet.
Argymeint adoet.
Arewiny6ys mor.

They will ascend from their tombs,
They will rise from the beginning
They will rise . . . . forest
And as many . : . . as
The sea has undone.

In both instances the line containing *eirant* [1] is a syllable too short as measured by the one it rhymes with : so I should propose to read *eirëant*, on the supposition that the scribe who wrote this was only acquainted with the verb in a shortened form like *dwyrein* or *dwyrain* as compared with the longer forms *dwyrëein* and *dwyrëain* which preceeded them. The verb has the structure, of the Latin *erigere* with the meaning of *surgere*, and recalls the Welshman who aired his Latin on the Llanhamlech stone in the 10th century or so thus : *Iohannis Moridic surexit hunc lapidem* (Hübner, 44). *Dwyrain*, now means the east or the orient and it goes with the verb *dwyre* which is also formed from the root *reg :* an instance of this is quoted in Dr. Davies' Dictionary from Prydydd y Moch s. v. *dwyre*, thus : *Dewr egin dwyreawdd yn ddas,* 'Brave blades, they have grown into a rick'. An instance of it is also to be met with in the Book of Tal., p. 189 :

E bore du6 sad6rn kat ua6r a uu.
Or pan d6yre heul hyt pan gynnu

The Canon translates :

« In the morning of Saturday there was a great battle,
From when the sun rose until it gained its height. »

Here there are several difficulties : I cannot see how *hyt pan gynnu* can mean « until it gained its height », as the final word must be either

1. This was written before I knew that Skene's *k6u* should be *k6n :* so I am now forced to regard the second *eirant* as repeated by mistake by the scribe for some such a word as *ayss6ys :* the meaning then will be :

They will ascend from their graves,
They will rise from the beginning.
Those whom the dogs of the forest [devoured],
And all the (victims of) fate
Whom the sea overwhelmed, etc., etc.

gynuu or some other perfect derived from the verb 'to be'. In the next place *dwyre* cannot be any kind of a past so far as I can see, though the sense seems to suggest it. The length of the lines does not afford much aid in this instance, since the first is 10 syllables, and the second 9, as are also those immediately following, which makes it probable that the first is a syllable too long rather than the second too short; so I suppose *dwyre*, which can hardly be correct, to have been originally *dwyreith*, parallel to *dyrreith*, except in the matter of the *rr*, which will be touched upon later. *Dwyre* enters into *arddwyre* 'to extol', and begins three short poems in the Black Book, p. 13 : Take for example the following :

Arduireaue dev. yssi vn a deu.
Yssi tri hep. ev. hep haut y amhev.

I extol two that are one and two,
That are three without falsehood, without being easily doubted.

A difficult instance occurs in the Book of Tal. where a poem begins, p. 190, with the lines :

Ard6yre reget rysed rieu
Neu ti rygosteis kyn b6yf teu.

The Canon has taken *ard6yre* as an imperative and translated thus :

« Extol the career of the kings of Reged.
Was I not an expense to thee, though I am thine. »

He was probably right in regarding *ard6yre* as an imperative, but the poet seems to invite Rheged to extol its princes somewhat to this effect :

Extol, Rheged, thy kings of abundance :
It is thee I have chosen, as I am thine.

We set out from *dwyre*, which contains the prefix *do, dy, d'* : when this is discarded, we have *wyre*, whence (a) *arwyre* of much the same sense as as *arddwyre*, but also used of water springing from the ground ; (b) *cyfwyre*, for which Dr. Davies has *cyfwyrain*, which he explains « Cooriri, coortus ; in unum cooriri » — the former occurs in the Book of Tal. p. 163, where we have *Rac kadarn gyf6yre*, 'against a powerful rising', and the latter written *kywyrein* begins several pieces of the Gododin, pp. 79, 80; (c) *kynwyre*, which had probably much the same meaning as *cyfwyre ;* (d) *dadwyrein*, is applied to the resurrection in the Black Book, p. 9, where we have the line :

A daduirein obet guydi hir gorwet.
And resurrection from the grave after long lying.

So much of the compounds, into which *wyre* enters and which

serve in a measure to define its meaning; I am unable to fix it more exactly, for though the word occurs in the Gododin, p. 74, the passage is too obscure to settle anything; it is probable that it was like *arwyre* applicable to the rising and flowing of water, so that the Cardiganshire river-name *Yr Wyre* is to be referred to this origin. When one comes to analyse *wyre* one finds, that it must consist of the prefix *gwo* and *eire* or *ere* : in the former case we should have to suppose *gwo-eire* reduced to *gwo-ire*, for which analogy is wanting, but granting the stage *gwo-ire* the analogy of *edwyn* is perfect as far as regards its passing into *wyre*. On tho other hand if we set out from *gwo-ere*, the matter is simpler, and for its resulting in *wyre* we have an exact parallel in the word *wyneb*, which is on the whole better accredited than the form *gwyneb* for which modern Welsh shows a preference : they are forms of one and the same word meaning 'the face'. Now *wyneb* is derived from a simpler form *enep*, which occurs in Old Cornish and in Breton meaning likewise the face : the Irish of the same origin and meaning was *enech*, which shows that the common Celtic form was *aniqv-*, to be equated letter for letter with the eastern forms, Sanskrit *anîka* 'the face', Zend *ainika-*, the same, on which see Stokes in Kuhn's Beitræge, V, p. 449, also a short but clear and masterly article by Prof. Bréal in the *Mémoires* of the Paris Philological Society, I, p. 405. Now *gwo-enep* became *gww-yneb*, but as the Welsh are not in the habit of combining the semi-vowels with their cognate vowels the first *w* (and with it optionally the *g*) disappeared before the diphthong *wy*. In modern Welsh this diphthong has a tendency to be resolved into the semi-vowel *w* plus a simple vowel *y*, whence it is that *gwyneb* strongly tends to oust the other form.

6. Another *t* preterite from a root ending in a guttural is *maeth;* the modern verb to which this would have to be referred is *magu* 'to rear or nurse'. We have the preterite in a poem in the Book of Tal. p. 206 :

Deudec meib yr israel buant gytuaeth.
Deudec da [1] dinam. teir mam ae maeth.
Vn g6r ae cre6ys crea6dyr ae g6naeth.
Mal y g6na a vynho a uo pennaeth.

The twelve sons of Israel were brought up together,
The twelve good ones without blemish, three mothers nursed them :
One person created them, the creator that made them,
As he, who is lord, does what he pleases.

1. The Canon seems to have read *da* 'good', which is the right reading, but Mr. Skene has had *du* 'black' printed.

Two instances of this occur in the Black Book, one of which comes at p. 49 :

> Y gur a rithao duv. o rigaeth
> carchar . rut y par o penaeth
> owein . reged am ryvaeth.

> Thou man whom God may free from too close
> A prison, thou of the red spear from the domain
> Of Owen, it is Rheged that nurtured me.

The other is a difficult passage on p. 46, which runs thus :

> Duv. y env in nvfin impop ieith.
> Dyllit enweir meir rymaeth.
> Mad devthoste yg corffolaeth.

> God—his name is deep in every language,
> The originator (?) of energy (?) that Mary nursed —
> Well it is thou camest in bodily form.

7. I had almost forgotten some of the most common verbs in the language, those derived from the root *ag*, of which *aeth* 'ivit' and *daeth* 'venit' may be mentioned first. In the mediæval Welsh of the Mabinogion for instance *euth* is to be met with for *aeth* and *deuth* for *daeth* (Guest's Mab. I, pp. 27, 237) ; but the modern tendency is to confine *ae* to the monosyllabic forms and to use *eu* in the others, such as *euthum* 'ivi', *deuthum* 'veni' and *euthost* 'ivisti', *deuthost* 'venisti', of which an example occurs in the last line quoted from the Black Book. This represents the prevalent pronunciation in North Wales, though some insist on writing *ae ;* but the use of *eu* as a subsidiary diphthong to *ae* is attested in other words such as *maes* 'field', plural *meusydd*, also written *maesydd*. Besides *daeth* there is also in use an equally old form *doeth* 'venit', and the *oe* extends through all the persons. This is to be explained as standing for *dog-t-* = *do-(a)g-t-*, with the vowel of the prefix prevailing over that of the root. The same thing comes out very clearly in the present-future of the two verbs in point : for while *a(g)-af* made *aaf*, now *af* 'ibo', do-(a)g-af makes *deuaf* 'veniam', *eu* bing the representative of Old Welsh *ou* and that, in certain words, of an earlier *og*, *ug*, or *āg*. Thus Irish *márach* or *bárach* is in Welsh *boreu*, of the same origin as the German *morgen* and the English *morn*, *morrow ;* Irish *mug*, genitive *moga*, a slave appears in Welsh as *meu* in *meudwy* 'a hermit', literally '*servus dei*, Irish *céle dé* or Culdee' ; the Latin *pugillares* yield in Old Welsh *poullor-aur* and in later Welsh *peullawr* [1], which occurs in the

1. The passage occurs in the Cad Goddeu and is to this effect :
Der6 buana6r.

Book of Tal. p. 141 ; and Irish *bráge*, genitive *brágat* 'the wind-pipe' was in Old Welsh *brouant*, now *breuant*. What determined this change I cannot exactly say : it will suffice for my present purpose to mention the fact. Lastly it is of importance to notice that quite another root is used as synonymous with *ag*, and this, as it appears in Welsh, is *el* : thus for *aa* or *a* 'ibit' and *daw* 'veniet' one may say *êl* and *dêl*, and this optional use of the root *el* enables one to identify another very common Welsh verb, namely, *gwneyd* or *gwneuthur* 'to do or make'. For it would be too much to suppose two such roots as *vnag* (whence the preterite *gwnaeth* 'fecit', and the present-future *gwna* 'faciet') and another *vnal*, whence *gwnel* which also means 'faciet'. So we are forced to the conclusion that *gwn* in these forms, although it no longer makes a syllable in them, is a prefix. There is, however no such a prefix, but it reminds one of *gwr* one of the contracted forms of *gwor*, Irish *for*, Gaulish *ver* and Latin *uper* in *super*, Sanskrit *upari*, English *over*. We turn to the sister-dialects of Welsh and find that Welsh *gwnaf* (pronounced as one syllable) was in Cornish *gvraf* or *guraf* and in Breton *groaff* or *graf* 'facio' : in fact the verb shows no trace in either language of the *n* of the Welsh. Here then Welsh has changed *gwr* as part of a syllable into *gwn* [1] ; but has it retained no trace of the older form ? It will be found that it has, namely, in the *goreu* or *gworeu* already alluded to : this fits in exactly as representing an early perfect *ver-āge*, like the Latin *ēgit* as to its stem and covering both it and *fēcit* in point of meaning. The accent of the *t* preterite was most decidedly, and is still, on the verbal stem, and the fact that the prefix forms a syllable in *goreu* [2] and its Breton equivalent *gue-*

Racda6 crynei nef alla6r.
Glelyn gle6 drussya6r
Y en6 ym peulla6r.
The Oak . . . . .
Before him trembled sky and earth :
Glelyn the Valiant door-keeper
(Is) his name in books.

Peullawr is interesting as being probably one of the Welsh words borrowed from Latin during the Roman occupation and as having been later borrowed (most likely from the Welsh) by the Irish who made from it their *poolire* 'a book-satchel'.

1. Another instance offers itself in the old Breton *gruiam* 'suo' later *gria* 'to sew', in the dialect of Tréguier *grouiañ* (pronounced in 2 syllables *groui-añ*), and in that of Vannes *gouriein* : in North Wales this is *gwnīo* (pronounced as 2 syllables *gwní-o*) 'to sew', but in South Wales the accent is thrown forward and the word becomes *gwn-io* with the accent on the *w;* compare the Northwalian *gweddio* with the Southwalian *gwéddio* 'to pray', from *gweddi* 'a prayer', Ir. *foigde*.

2. There is in Welsh another word *goreu*, 'best', which occurs in the older form *guoreu* in a passage (in the Book of Aneurin) to be mentioned presently ; but the full superlative was *goreuhaf*, where the ending *av* was found superfluous as there was no cognate positive or comparative with which it could be confounded ; but since it was accented on the termination, as the *h* proves here and in other old superlatives, it

reu is not quite enough to prove that our prefix bore the stress in this perfect. To return to the meaning : when one looks at the diversity of signification of which the Latin *agere* was capable, there is no great difficulty in seeing how the Brythonic languages should have formed a verb from the same root meaning 'to do or make' : the Latin verb especially helps to explain how it was fitted for the functions of an auxiliary. For it is constantly used somewhat in the same way as the English word *do* as in *do go* or *he did not come*, but without the restrictions to which *do* is subject, whence arises the too lavish use of *do* and *did* by Welshmen speaking English with an imperfect grasp of that language. In Cornish this verb was nearly confined to its functions as an auxiliary and that is almost the case in Breton, while colloquial Welsh is also loaded with it. Thus the Brython is not only able to render pretty literally into his own tongue the Latin *quid agis*, but to go so far as approximately to make *quid rides* into *quid agis ridere* or perhaps more exactly *quid ageris ridere*, since there are reasons to think that the Brythonic verb was a deponent.

Here may also be mentioned the probable fact, that we have the verbal root here in question used as the common means of forming derivative verbs, as they are usually regarded, such as the Welsh *glanhau* 'to cleanse' from *glan* 'clean'; where *glanhau* stands for *glan-ag-u* with the *g* dropped and an *h* evolved by the accent which always remains on the *a* in this numerous class of words. The same thing may be said of their frequency in Irish, which formerly treated them as deponents, as for instance, *cruthaigedar*, 'that shapes or fashions' from *cruth* 'form or shape', *beoigidir* 'vivificat' from *beo* 'vivus'. But even supposing this analysis is correct, it is not to be assumed that these formations follow the conjugation of *ag* in the verbs *aeth*, *daeth*, *gwnaeth* and the like; for they do not, at least any further than that they are all deponents in

was reduced to *goraf*, which the bards still occasionally use ; or rather this represents a by-form *guora(g)haf*. *Goreuhaf* occurs in a line in the Black Book, p. 14 :

Erbin oed *y* dit. *y* del paup oe
Bet iny devret in devraw.
Mal *y* bu ban fu oreuhaw.
In vnllv ir vn lle teccaw.

By the meeting of that day, when each shall come
From his grave, in his bravery most bravely,
As he was when he was best,
In one host to the one spot most fair.

It would thus appear that as the verb *goreu* stands for *ver-āge*, so the adjective stands for *ver-āgo-s* or *ver-ogo-s* and meant leading, pre-eminent or best. Had there been reasons to suppose Am. Marcellinus' *euhages* to be a genuine Gaulish word and not merely a bungle, it would be natural to derive it from this same root *ag* and the element *evo* of such names as *Evolengi*, *Evoiurix*, etc.

Irish. Before dismissing the root *ag* it may be as well to point out that *gwneuthur* and its cognates are probably not the only Brythonic words which are derived from *ag* and yield the sense of doing or making. For we seem to have another instance in the Welsh word *gwaith* 'work', which has hitherto defied analysis ; but, if this surmise turn out well founded, we have in it the prefix *gwo* of the same origin as the Irish *fo*, 'sub'. Now as *gwor* and *for*, Gaulish *ver*, seem to have originally had *e* [1] and not another vowel, it may be presumed that *gwo* and *fo* represent an early *we* as in *verēdos* 'a horse', a Gaulish word which found its way into Latin : so *gwaith* = *vect-* for *ve-(a)g-t-*, with the root vowel dealt with in the same way as in *deuaf* 'veniam' and *doeth* 'venit' [2]. What the termination of *vect-* was I cannot tell : the word may have been in full *vecto-n* or *vecto-s*, or else *vectio-n* or *vectio-s*, but *gwaith* meaning work is a masculine. The word also means a battle or an *action* in the field of war : of what gender it then is, I am unable to say ; but there is a feminine *gwaith* used in such compounds as *unwaith* 'once', *dwywaith* 'twice', *dengwaith* 'ten times', and the O. Irish exactly corresponding is *fecht*, as in the adverbial phrase *in fecht so* 'nunc', literally perhaps 'this go'. In the *Gr. Celtica* this *fecht* is translated 'progressus' and the adjective *fechtnach* 'prosper' is there derived from it ; but the latter would rather seem to postulate a *fechtiu*, genitive *fechten*, of the declension corresponding to the Latin *actio*, *actionis*, and one cannot at present say whether the three meanings of the Welsh *gwaith* belong to one or more than one derivative from the root *ag*. The *disjecta membra* of this verb will probably take some time to be all recognized in Irish, but we seem to have the reflex of *daeth* or *doeth* 'venit' in the Irish *dorocht* of the same meaning, *Gram. Celt.* 455, but with the temporal particle *ro* infixed, which is the case also in the plural *doruachtatar* 'advenerunt' *ibid.* 457 ; nor is an Irish perfect similar to *goreu* wanting, as we seem to have an instance in *dodechommar* 'we have come', *Gr. Celtica*, 457 [3] ; I take it to be compounded in the same way as the Welsh *dyddaw* 'adveniet'.

1. The Welsh form is '*gorwydd*' a horse, and a place in the North of England is called in the Ant. Itinerary *Vereda*, also *Voreda :* this may be compared with *Epeiacum* in the same district. I am not sure that it was not another name of one and the same place (see my 'Celtic Britain', p. 295). However that may be, *ve* may be here regarded as preceding *vo* and not *vice versa*.

2. Since writing the above it has occurred to me that we have the simple base *agt-*, *act-* in *inaeth* 'then, at that time', Black Book, pp. 25, 39, in *odynaeth* 'from that time' Red Book, p. 229, and in *etwaeth* 'yet, again', Book of Tal. p. 148 : it is written *eddwaeth* in the Black Book, p. 46 ; but what is the *a* in *yna*, *oddyna*, *etwa?*

3. Three instances occur on page 457 of the *Gr. Celtica* quoted from Wb : the first occurs on folio 24 c : *cruth ropridchissem* et *dondechommar cuciubsi itossogod* 'how we preached and came to you in the beginning' ; the second is 23 d *ciadodchommar foi*

Before leaving this tense it may be well to say a word or two as to what may have been its ancient form, and in the first place something may be learnt from bringing under one view the words that have chiefly occupied us here :

Singular.

1	*euthum. deuthum.*	*gwneuthum.*	*ceint, ceintum.*	*gweint.*
2	*euthost. deuthost.*	*gwneuthost.*	*ceintost, ceuntoste.*	—
3	*euth, aeth. deuth, daeth.*	*gwnaeth.*	*cant, ceint.*	*gwant.*

Plural.

1	*euthom. deuthom.*	*gwneuthom.*	—	—
2	*euthoch. deuthoch.*	*gwneuthoch.*	—	—
3	*euthant, deuthant.*	*gwneuthant,*	—	—
	aethant, daethant.	*gwnaethant.*	—	—

Here analogy has evidently played a considerable part : to it is doubtless due the diphthong *eu* instead of *ei* in the *ceuntoste* already cited, and so probably is *ceintum,* which belongs to a verb the first and third persons of which might be confounded without adding *um* to the form of the first person. The question as to the ending of the second person is a more difficult one ; but it is not improbable that *-ost* did not originally belong to this tense. The Irish *t* preterites know nothing of it : take for example Windisch's instance :

Ir. 1	*asruburt* 'dixi'	Welsh *ceint* 'cecini'
2	*asrubirt* 'dixisti'	*ceint-ost* 'cecinisti'
3	*asrubert,* or *asrubart* 'dixit'	*ceint, cant,* 'cecinit'.

The vowels here, however, indicate two different terminations immediately attached to the *t*, one beginning with a vowel and with the dental making, let us say, *ta*, and the other with the semi-vowel *j* making, let us say, *tja*. The variation would have to be arranged thus :

	Ta	Tja
1	—	*ceint, gweint* (B. Tal. p. 138).
2	—	*ceint-ost*
3	*cant, gwant, cymerth, differth.*	*ceint, cymyrth, diffyrth.*

Whether *aeth, daeth, gwnaeth* should be ranged under the *ta* forms, and *euth, deuth, gwneuthum* under the others, I cannot say, as the

'although we came under it' ; the third is to be found on fol. 25 a, *isarchennfocheda dodechommar* 'it is on account of tribulation that we have come' : in the *Gr. Celtica* this, besides being placed under the wrong tense, is grievously mistranslated — 'usque ad tribulationem pervenimus'.

influence of a *ja* termination on the diphthong preceding is to me an unknown quantity, but practically zero. The interesting point, however, is, that as the Welsh had a *ta* and a *tja* preterite, so also had the Irish, the former ending in *t* as in *asruburt,* etc. and the other in *ta* or *tai* as in *sénta* 'benedixit', *alta* 'educavit', and *bentai-seom* 'he cut' : see *Gram. Celtica* p. 456, Stokes[1] in Kuhn's *Beitræge* VII, p. 27, Windisch's paper on the *t* preterites in the same publication, VIII, pp. 442–470, and his *Ir. Gram.* § 309.

IV. *Some Welsh forms of the future.*

In modern Welsh the future and the present are as a rule confounded, but a distinction is kept up in a few verbs, such for instance as the verb 'to be', which has its conjugation made up of forms not etymologically connected : thus the present is *wyf* 'am', *wyt* 'art', etc., while the future is *byddaf*, *byddi*, *bydd*, etc. On the whole, however, these last are perhaps less used as futures than as consuetudinals : thus *bydd* could not be called a future in such a sentence as '*ni bydd efe yn myned*' 'he is not wont to go'. In this sense the verb has a regularly formed imperfect *byddwn*, *byddit*, etc. 'I was wont', 'thou wert wont', etc. It may be said, then, that in *bydd* and the cognate forms we have to do with a derivative verb from the same root as *bu* 'fuit' rather than with a tense directly formed from it. Let us now place the Welsh and the Old Irish forms side by side :

Singular.		Plural.	
Welsh *byddaf.*	O. Irish *bíu.*	Welsh *byddwn.*	O. Irish *bimmi.*
byddi.	*bi.*	*byddwch.*	
bydd.	*biid.*	*byddant.*	*biit.*

One sees at a glance that they are all derived from a theme in *ja*, but there is some difficulty as to the form of the root, since *bhu-ja* could not account for the Welsh or the Irish tenses : so we are forced to regard both sets as immediately coming from *bhi-ja*. They approach in point of meaning about equally the Æolic Greek φυίω, for the more usual φύω, and the Latin *fīo* 'I become', while they agree in point of phonology somewhat more closely with the latter ; and the question remains, whether we are to suppose Celtic and Latin to have had a root *bhi* as well

1. Mr. Stokes is inclined to regard the *ta* of the Irish forms as standing for *taja* rather than *tja*.

as *bhu*, or that the *u* of the latter was assimilated into *i* under the influence of the affix, whereby *bhu-ja-* would become *bhi-ja-* whence Latin *fī-*. The latter process, which is the more probable one, would have to be regarded as pre-Celtic : at any rate I do not happen to know of anything like a Celtic parallel to it. If, then, we admit only one root *bhu*, the way the Celtic *bĭj-* and the Latin *fī-* were derived from it may in some measure be illustrated by the rule in Sanskrit as to the weakening of the verbal base before the affix *ya* in passives and intensives, as when *dâ* 'to give', *gai* 'to sing', and *so* 'to finish' make in the passive *dîyáte*, *gîyate*, and *sîyáte* respectively : see Max Müller's Sanskrit Grammar, §§ 389-392, 400.

2. The next instance is of a very different kind : it appertains to the so-called *s* future — I allude to *gwares* (for *gwo-ret-s-*), which belongs to the same verb as *gwarawd* already discussed and occurs in the Red Book, p. 220 :

Kyfli6 dy benn ac aryen
Gaeat. g6ares du6 dy anghen.
P6y wledych wedy uryen.

Thy head is of the hue of the frost
Of winter — may God succour thy need!
Who will reign after Urien?

Another instance is to be found in the Book of Tal., p. 109 :

Ren nef rymawyr dy wedi.
Rac ygres rym g6ares dy voli.

Lord of heaven permit my petitioning thee,
May my praising thee save me from torment!

An instance is also quoted in Pughe's Dictionary s. v. *aeled* from Llywelyn Fardd — I have not been able to trace the passage to its author but there can be no doubt as to its genuineness :

Cyn bwyf gwr gweryd boed gwr gwared
A'm gwares o boen, o bob aeled.

Ere I be a man of the sod, may the man of rescue
Rescue me from pain, from every affliction.

The corresponding Irish verb has an *s* future as for instance in Stokes's *Goidelica*, p. 86, where we have *air fumré-se infer*, 'for the man will rescue me', possibly 'for the man would rescue me'. These have been termed futures but I am not sure that they ought not rather to be regarded as aorists, the preponderating use made of them in Irish, so far as I have observed being that of subjunctives, conditionals or optatives, and it is to

be noticed that *gwares* has an optative force in the three instances I have given, while in the one from the Book of Tal. it is coupled with the optative *rymawyr*, about which there will be occasion to speak later. Professor Windisch has a number of forms of this tense as indicatives future in his grammar, pp. 70-73, but as I am not sure of the passages where he has found them, I cannot say whether they be all such or not : on the whole I am inclined to think that not many of them will turn out to be indicatives occurring in independent clauses.

3. Next may be mentioned one or two reduplicated futures belonging to the verb *can-u* 'to sing' or its compound *gorchan-u*. From the former we have *cygein* 'will sing', which occurs twice in a poem in the Book of Tal. pp. 147-9 : one of the passages is to the following effect :

Dydeuho kynrein
O amtir rufein.
Eu kerd agygein.

Warriors will come
From about the land of Rome :
Their lay they will sing.

The next instance occurs in the Book of Aneurin, in a poem called Gorchan Cynfelyn, which is exceedingly obscure. The first 7 lines run thus as printed in Mr. Skene's second volume, p. 94 :

Pei mi brytwn
Pei mi ganwn;
Tardei warchan gorchegin.
Gweilging torch trychdrwyt
Trychethin trychinfwrth.
Kyrchessit en avon
Kynn noe geinnyon.

Mr. Silvan Evans who rightly finds in these words a reference to the fabulous hunt of Twrch Trwyth, renders them thus in Skene's first volume :

« Were I to praise,
Were I to sing,
The Gwarchan would cause high shoots to spring,
Stalks like the collar of Trych Trwyth,
Monstrously savage, bursting and thrusting through,
When he was attacked in the river
Before his precious things. »

In a note in the second volume, p. 393, he adds that more literally rendered the first lines would be 'If I were to poetise, if I were to sing,

my superior lay would cause luxuriant buds to spring up'. With very great diffidence I would propose to treat *gorchegin* as a reduplicated future in form, but with the sense of an ordinary present-future : I should say that it means 'sings or chants', but then there is a difficulty about *tardei*. In modern Welsh it has the sense Mr. Evans has ascribed it in this passage, but in the old poetry it has, not unfrequently, the contrary sense of 'falling or coming down', as for instance in the Book of Tal. p. 119 :

Ef tardho tala6r.
Terdit nef yla6r

The . . will fall,
Heaven falls to the ground.

My interpretation would imply a contest such as often took place between the bards, and that the words making up the fourth line were the title, or a paraphrase of the title, of a poem on the hunt of Twrch Trwyth. The sense in that case would be this : If I were to poetize, if I were to sing, the incantation would fall [excelled], that chants 'the Stalks of Twrch Trwyth's Collar', etc. But as there is no rhyme to *gorchegin*, I am rather persuaded that a line has been lost between 2 and 4. Further the least correction necessary would be to make *drwyt* into *drwyth* and to make *fwrth* into *frwyth* 'fruit or crop' in reference to the venom which the Twrch Trwyth spread around him when he shook himself, as Menw ab Teirgwaedd had reasons to know when he set himself to watch near the T. Trwyth's lair. To make line 4 of the same length as the one following, I should insert *twrch* and regard *trych* as a part of a compound and derived from *trwch* 'horrid, dreadful'. Moreover the scribe should have given us *warchan gwarchegin* or *orchan gorchegin*, and in fact both *gwarchan* and *gorchan* (in mutation *warchan* and *orchan*) occur later in the piece. Embodying these conjectures in one version, we have something of the following kind as the result :

Pei mi brytwn,
Pei mi ganwn,
Tardei orchan gorchegin
. . . . . .
Gweilging torch Twrch Trych-drwyth
Trychethin trychinfrwyth
Kyrchessit en avon
Kynn noe geinnyon.

If I were to poetize,
If I were to sing,

The incantation would fall (surpassed), that chants

. . . . . .

The stalks of the collar of dire Twrch Trwyth,
(Of him) of the rugged aspect and the baleful crop,
(Of him) that was attacked in the river
Before his trinkets.

The *keinnyon* were the things called in the Mabinogi the *tlysseu* or precious things of Twrch Trwyth, consisting of a comb, a razor, and a pair of scissors that he carried between his ears, and for which he was hunted. He was forced into the Severn, when some of them were taken from him, but he made his escape into Cornwall with the rest. I am by no means satisfied that I have hit on the right meaning of these lines, but I find nothing that militates against the view I have given as to the signification of *gorchegin*. In Dr. Davies' Dictionary the word *gorchan* has an asterisk prefixed to it, and the meaning given is that of *incantatio;* the next article has also an asterisk and reads thus : « *Gorcheiniad*, Lib. Land. *Magus, incantator.* » By *Liber Landavensis* he seems to have meant the manuscript containing the Cornish Vocabulary published in the *Gr. Celtica*, pp. 1065-1081, where « *Incantator*, vurcheniat » will be found at p. 1071. Now there are no less than four poems in the Book of Aneurin severally called a *gorchan*, of which that of Cynfelyn is one. The four differ greatly in length and the nature of their contents : thus Gorchan Adebon is a short piece made up of a string of proverbs such as *Ny phell gwyd aval o avall* « not far falls the apple from the apple-tree ». The last of the four, Gorchan Maelderw, numbers, though incomplete, 338 lines, and it would seem to have included most of the topics dealt with in the Gododin. The one we are more especially concerned with is mostly warlike, but some parts of it remind one of an incantation in the ordinary sense of the word : take for instance lines 20 to 29, which are to the following affect :

By a spike, by —
By —, by a gyve,
And gold on thorns,
And deep mourning will happen
To Gwynassedd the Yellow —
His gore around him,
Foam concealed,
Mead — yellow,
Like gore around him,
Because of the battalions of Cynfelyn.

I do not wish the reader to understand that I would lay much stress

on the rendering of *gorchan* as an incantation or spell; but it is of interest as throwing some light on the history of Welsh poetry : for *gorchan* is a technical term in use to this day among the bards. The *gorchan* was a very loose metre — hardly any requirement being constant but that the lines should be of certain lengths and it is out of the *gorchans* that all the later metres with all their complexities and restrictions have been elaborated. The conclusion which suggests itself to me is, that the earliest essay in verse among the Welsh was meant for magical purposes, and that the name *gorchan* survived the original uses of the composition so called. The corresponding Irish words are to be found in *forchanim* 'doceo, præcipio', the reduplicated future of which is *forcechun* 'docebo', *forcechnae* 'docebis', *forcechna* 'docebit', etc. (Windisch's *Ir. Grammar.* § 275). It is to the same tense in Welsh that I would refer *gorchegin* [1] if it be a verb. It is in any case to be regarded as far less certain than *cygein*.

V. *Some Welsh Deponents* [2].

1. The first place may here be given to a deponent of the present indicative, namely *rhuddir* from *rhudd* 'red' : it occurs in the Book of Tal. p. 134 : Ny 6yr neb pan rudir y bron huan 'Nobody knows why the sun reddens her breast'. Here it may be noticed in passing that *huan* is feminine, and that the more common word *haul* 'the sun' also used to be feminine formerly : rather I might say that it is so still in some parts of the Principality, such as the neighbourhood of Ystrad Meurig in Cardiganshire. The verb here in question occurs also at p. 190, in the line :

Rudei vrein rac ryfel g6yr.
Ravens grew red from the warring of men.

2. The next is a future from the root *ag*, namely *dydeuhawr* of the same meaning as *dyddaw* already mentioned : it occurs twice in the Book of Tal. in the *Gwawd* (or *Vati*cination) of Lludd Mawr, pp. 212, 213; take for instance the following :

1. I may just as well frankly tell the reader at once, that when I began writing about *gorchegin* I felt very sure that I understood it, but as I went on I felt much more doubtful, and I should have struck the whole paragraph out, but that it occurred to me that some of the remarks might possibly help to lead somebody else to the right interpretation of the passage.

2. Mr. Stokes has long since found several deponents in Cornish and Breton, but I cannot lay my hand on the passages.

Yn wir dedeuha6r
Ae lu ae longa6r.

Verily will he come
With his host and his ships.

3. The next brings us to the second person singular, namely, in the case of *roth6yr* in the Book of Tal. p. 109 :

Archaf wedi yr trinda6t.
Ren am roth6yr dyvola6t.

I will ask a petition of the Trinity :
Lord, grant me the praising of thee.

Here *roth6yr* is of the same tense and mood as *rothwy*[1] which occurs in the Book of Tal. at page 165, where we have the following lines :

Y g6r am rodes y g6in ar c6r6f ar med.
Ar meirch ma6r modur mirein eu g6ed.
Am roth6y etwa mal diwed.

The man who gave me wine, ale, and mead,
And great, swift steeds of fair appearance —
May he give to me again as the end.

The whole tense is called « Conjunctivus (et Optativus) » in the *Gr. Celtica,* p. 512 ; but there is little to be learnt there and one should consult Evander Evans' remarks in the *Arch. Cambrensis* for 1873, pp. 147-149. It seems to be an optative rather than a conjunctive and it frequently passes into the sense of a mild imperative. The modern Irish verb is patched up of active forms with a deponent one here and there especially and regularly in the second person singular as in *dúnair* 'shuttest' *dúnfair* 'wilt shut', and *go n-dúnair* 'that (thou) mayest shut'.

4. The poem in the Black Book, p. 59, forming the oldest Welsh version of the counterpart of the Irish legend of the Overflowing of Lough Neagh, gives an instance of a deponent, *edrychwyr,* in its opening triplet, which pictures the advance of the sea over the Bottom Hundred as an army's front line of attack, thus :

Seithenhin sawde allan.
ac edrychuirde varanres mor.
maes guitnev rytoes.

Seithenhyn stand thou forth,

1. What can have made anyone think that the Welsh confound the forms of this tense with those of the present-future I cannot discover ; but this curious error is the foundation of an Article by M. Loth in the last number of the *Mémoires* of the Paris Société de Linguistique.

And behold the vanguard of the sea :
Gwyddno's field hath it covered.

Here *edrychuir* is coordinated with the imperative *saw*.

5. The next occurs in the case of the verb 'to be' : it is *bwyr* in the following passage in the Book of Tal., p. 114 : An b6yr g6ar anwar g6ledic 'mayest thou be gentle to us, ungentle Lord'.

6. In Irish *cloor* 'I hear' is a deponent and I have noticed some instances of this in the case of its Welsh equivalent : take for example the future in *awr* which occurs in the Red Book, in the following stanza, p. 221 :

G6lat kadwalla6n 6ryt ma6r.
Pedryuael byt. ryglywawr
Dyg6ydit penn eigyl y la6r.
A hyt[1] byt[h] y hetmycca6r.

Tho reign of Cadwallon of great valour,
The world's four corners will hear of :
Angles' heads fall to the ground,
And for ever shall it be admired.

We seem to have another, like *edrychwyr* and *rothwyr* in the *cluir* which occurs in the Black Book, p. 6, in the sentence *cluir vir aedan . kywlavan lev,* which I take to mean : 'hear descendant of Aeddan, thou lion of the slaughter'.

7. The next is a vocable of every day use in the language : I mean *gwyr* 'knows', which has already been instanced in a line quoted from the Book of Tal. p. 134 : it occurs also in the same poem as *cluir* in the Black Book. But what may be the derivation of the word? At first sight one might be tempted to equate it with the Irish *fiastar* 'will know', but this is one of the cases where Welsh has not confounded the present and the future, *gwyr* being restricted to the former and a different form, *gwybydd*, used for the latter. So we seem to be forced to fall back on the Irish form of the same meaning, namely *fitir* '(he) knows'. The tense is complete and has been discussed by Windisch in Kuhn's *Beitræge*, VIII, pp. 464-8, where he shows it to be a deponent *t* preterite, following in its terminations the deponent perfect. This tense, which I had been wont to regard as peculiarly Irish, is, I now think, the only one capable of explaining *gwyr*. The Welsh reflex of the Irish *fitir* should have been *gwethĭr* or *gwethyr :* this with *we* made into *wo*, as in Welsh *gwor-*, *gor-*, Breton *wor-*, *gour-*, for Gaulish *ver-*, would yield us *gwothĭr*,

1. This is printed *byt* by Mr. Skene, but it is *hyt* in the manuscript, col. 578.

and if we could dispose of the *th*, the steps have already been pointed out, whereby *gwoir* would become *gwyr*, with *wy* diphthong. The elision of the *th* is not usual, but here is a parallel : the Welsh *crair*, formerly *creir* 'a relic', is, according to Villemarqué's Le Gonidec, *kreirio* 'reliques' in the Breton of Tréguier ; and it can hardly be doubted, that the Irish *cretar* 'a relic' is etymologically the same word, as suggested by Mr. Stokes in his *Three M. Irish Homilies*, p. 133. The above guess may be accepted until a better explanation has been offered of the Welsh *gwyr*, and it applies to the Breton and Cornish forms likewise.

(8) I have purposely kept the most difficult example to the last : it is a word read *rymawyr*, which I take to mean 'mayest thou grant or give to me'. The old poetry contains several instances of it and I begin with one already cited from the Red Book, p. 304 :

Reen nef ryma6yr dywedi.
Rac ygres rymg6ares dy voli.

Lord of heaven, permit my praying to Thee,
May my praising Thee save me from torment !

The next is conceived in the same spirit and occurs in the Book of Tal. p. 158 :

Ren ryma6yr titheu.
Kerreifant om karedeu.

Lord give thou to me
Shrift from my faults.

Earlier in the same book and a few lines after the passage from which *roth6yr* was instanced, come the following curious lines, p. 109 :

Rex nef b6yf ffraeth o hona6t.
Kyn yscar vy eneit am knavt.
Rymawyr ym pa.. ym pecha6t.

Rex of heaven may I be eloquent of Thee!
Before the parting of my soul and my flesh
Grant me an *in-pace* to my sin.

Of course *in pace* is a guess suggested by the abbreviated formula IN PA at the end of ancient epitaphs, such for instance as that on a stone at Llanerfyl in Montgomeryshire (see Hübner's Inscr. Brit. Christ. No. 125). As to how *pax* came to mean absolution, pardon, or admission to the privileges of the church, see the article in Ducange's Dictionary, where he also says that the word got to be the name of an « instrumentum, quod inter missarum solennia populo osculandum praebetur. » Mr. Stokes in his Three Mid. Irish Homilies, p. 136, shows that *pax*

was used in this sense in Irish. Further from the oblique case stem of *pax*, the Irish have made their verb *pogaim* 'I kiss', and the Bretons their word *pok* 'a kiss', while the old Welsh and Cornish must have adopted the whole phrase *in pace* as they had *impog*, *impoc* meaning 'a kiss'. If *ym pa* was ever a Welsh term it must have arisen in a very irregular fashion by confounding *pax* and *pace* in the phrase *in pace*[1]. But what was the sort of occasion on which *in pace* was said and accompanied with a kiss? It may have been only during the mass, but I rather think it was also at the parting of friends, and that this was at the root of the Celtic words *pok* and *impoc*; if so the line *Rymawyr ym pa ym pecha6t* would be more accurately rendered into English as 'Grant me a 'farewell' to my sin' than 'Grant me absolution to my sin'[2]. This is however by the way, and I now return to the verb, for I have noticed two more instances of it, though not in a deponent form.

The one occurs in a curious line beginning a poem in the Black Book, p. 5, thus:

Devs ren rimawy awen. amen fiat.
May *Deus*, the Lord, grant me *awen*, etc.

The other is to be found repeated in several lines of the Elegy to Cunedda in the Book of Tal. p. 201:

Kyn kymun cuneda.
Rymafei bi6 blith yr haf.
Rymafei edystra6t y gayaf.
Rymafei win gloy6 ac ole6.
Rymafei torof keith rac vn tre6.

Before Cunedda's communion
He used to give me milch cows in summer,
He used to give me horses in winter,
He used to give me sparkling wine and oil,
And a troop of slaves against any sneeze, [i. e. ill omen].

As yet I have not found this verb excepting with the particle *ry* and the first personal pronoun prefixed to it, but *awyr* and *afei*[3] decidedly seem to involve forms of the verb 'to be', compounded, it would appear, with

1. Since writing the above I have found that the Ms. has here been damaged leaving part of a letter to be seen following *pa* — it seems to have been a *c* or an 6, so the word was either *pa6c* or *pac*.

2. Mr. Stokes suggests the question whether the INRI found on an inscribed stone by M. de la Villemarqué may not have been IN PA or IM PA.

3. But for the Red Book instance I should have no hesitation in rendering *rymafei* by *erat mihi* and *rymawyr* by *sit mihi*. At the last moment I have noticed an *auei* in the Book of Tal. p. 174: it begins line 11, but it is open to two explanations like the others.

the unusual prefix *a*. It enters, however, into *addef* 'to confess', which stands for *a-dem*, while the Irish have made *aith-dem* or *ad-dem* convey the same meaning; we have it also in *addysg* 'instruction, teaching' from *dysg* 'learning' and perhaps in *allan* 'outside, out of doors, out', from *llan* the original meaning of which was that of an enclosure as in *ydlan* 'a corn or stack-yard', Irish *ithlann*. *A* is a preposition in common use in Breton as in *leun a zour* 'full of water' and *kalz a vara* 'a good deal of bread' : in Welsh, which mostly replaces *a* by *o*, these would be *llawn o ddwfr* and *llawer o fara;* but *a* may still be heard in parts of South Wales, as for example in *ahana-i* for the written *ohonof i* 'from me', and it is occasionally to be met with in the old poetry as in one of the first lines of the Gododin, p. 62, where we have *A dan vordwyt megyr was* 'Under the thigh of a slender youth' : here we should now say *o dan ;* similarly we should say *o* for the preposition in the following, which also occurs in the Gododin, p. 66 :

Bu tru a dynghetven anghen gywir.
A dyngwt y dutvwlch a chyvwlch hir.

It was a sad destiny . . . .
That was sworn for Tudvwlch and Cyvwlch Hir.

It is not improbable that the preposition *o* is very nearly related to *a* and that it is the equivalent in point of origin and meaning of the Irish *úa* or *ó* 'from', both being of the same stock as English *of*, Latin *ab*, Greek ἀπό, and Sanskrit *apa*. Supposing this conjecture well founded the Brythonic *a* would go rather with the Latin *ab*, while Welsh *o*, Irish *úa* or *ó*, would best be explained by means of an early form like the Greek ἀπό with the accent on the final syllable. Of course *o* and *ó* are not to be confounded with the Celtic preposition *od*, of the same origin as the English *out*, German *aus*, which we have for instance in *oper* (for ob-ber = od-ber) the oldest form of the word otherwise written *aper* and *aber*, the mouth of a river, where its water is carried out into another river or into the sea, its out-put or, if one might venture to be still more literal, its *out-bear*.

9. Mr. Evander Evans has enumerated several cases of the past participle being used with the verb 'to be' : at p. 153 of the *Arch. Cambr.* for 1873, he gives the following *managad-oedd* 'had been told' *ganad-oedd* 'had been born', *dyscad-oedd* 'had been taught', *archad-oedd* 'had been commanded', *magad-oedd* 'had been bred', *defnyddad-oedd*[1] 'had

1. By the way hardly any of these really involve the ancient participles of their respective verbs, certainly not *ganad* and *magad*. These are now *ganed* and *maged*, while etymologically they should have originally been *gnawt*, and *maeth*. But the former was

been composed'. He said nothing however, so for as I know, of the instances which will be found in the *Gram. Celtica*, pp. 594-97 : I have in view mainly such forms as *daethoed* or *doethoed* 'was come', *doethoedynt* 'were come', *athoed* (for *aethoed*) 'was gone', to which I would add others with the present of the auxiliary, such as *ethyó* (for *aethyó*) 'is gone', to be met with twice in the Red Book, p. 220. In none of these have we a passive participle, although we have the participle which literally corresponds to *actus* in the compounds of *agere* in Latin ; for the Welsh ones were deponents as we have already found in *dydeuhawr* for example : this will be seen still more clearly in the case of *gwneuthur* 'to do or make', à propos of which the *Gram. Celtica*, p. 594, gives the following sentences from the Mabinogion « *oed digawn o drwc a wnaethoed duw ynni* (erat satis mali, quod fecerat deus nobis) », and « *y gwyr a wnathoedynt lit a goueileint achollet udunt kynno hynny* (viri qui fecerant iram et maerorem et detrimentum eis antea) » : here it is quite impossible to make anything whatever of the forms *wnaeth*, *wnath*, but a deponent participle with an active meaning, though a passive one might be imparted the whole phrase by giving the verb 'to be' the passive form, that is to say, *gwnaethoeddit*, as in the sentence *arsom a wnathoedit idaw* 'et contumeliam quae facta erat ei' *Gr. Celtica*, p. 596. *Managadoedd* and the others already mentioned give us the participles passive used with the verb 'to be' as in Latin, but Welsh in the long run contracted the habit of omitting the latter, as Irish also seems to have always done so far back as the language can be traced. The result of this was that *managad* and *ganad* or *ganed* as one now writes and speaks came to be fully recognized as the complete expression of the so-called preterite passive : thus *ganed* now means 'was born' and one can no longer use the verb 'to be' with it as it would not be intelligible. Further as the Celtic passive has no distinct forms for the three persons of the verb, it supplies Welsh with the model for all impersonal locutions, and every verb whether transitive or intransitive may therefore assume the passive from : take as instances of the latter *cysged* 'dormitum est' and *aed* 'itum est'. Further, one may add, that almost every verb in the language admits of a passive form to match each of its tenses in the active voice; but before proceding further let us see how these passives are formed

ousted by *gnawt* (= lat. *gnotus*) 'known, customary' from *gna* 'to know' (unless this word should be interpreted as meaning *nature* or *natural* and regarded as the etymological equivalent of Latin *natus*), and the latter by the preterite *maeth* or by the noun *maeth* 'nourishment'. The existence of the later formations, however, tends to show that passive participles were once much more used in Welsh than is generally supposed.

for the secondary tenses. With a view to this a comparison of certain Welsh and Irish tenses will be useful and the imperfect may be taken as the most convenient. The Irish verb *berim* 'I bear' and the Welsh *cym(m)eryd* (for con-ber-yd) 'to take' will do as well as any other : their imperfect active is as follows respectively :

Welsh	1 *cymerwn.*	Irish	1 *berinn.*
	2 *cymerit.*		2 *bertha.*
	3 *cymerai.*		3 *bered.*
	1 *cymerem.*		1 *bermmís.*
	2 *cymerech.*		2 *berthe.*
	3 *cymerent.*		3 *bertís.*

Among other things it will be seen that the two languages differ in the third person singular, where Irish seems to retain an older form. Welsh according to its usual rule would throw off the termination, which would reduce the word to *cymer* of the same form as the third person of the present indicative and of the second of the imperative : to obviate this a new termination *ei* (later *ai*) or *i*, already mentioned, of the same origin as that met with in the prepositions *ohoni* 'from her' *arni* 'on her' formerly also *ohonei* and *arnei*. The affix seems to have been added to avoid confusion; but where there could not be any it was needless; so we have *oeddwn* 'eram', *oeddit* 'eras', and *oedd* 'erat', for there was no other *oedd* that it could coincide with. If then we take off the syllable *ai* from the end of the third person singular and replace it by the *et*, modern *ed*[1], which the Irish *bered* implies we get for *cymerai* the theorical form *cymered* (for *con-ber-et*) : add to this the syllable *ja* and we get *cymerid* 'it was or used to be taken' with a somewhat irregular *i* for *y*; or rather we should say the *i* belongs to the *ja* conjugation but is extended to the others as may be seen from the corresponding forms in the other Bry-

1. Of course it should be *at*, *ad* in verbs of the *a* conjugation; and these extended to the other conjugations may be detected in the *pryneit* already noticed at p. 3, and in the *gwyddad* still used in South Wales for what is in North Wales *gwyddai* 'sciebat' : the former is, in the Mabinogion, *gwyddyat*, as in II pp. 43, 211, 214, 243, 244; III, 267, 300; see the *Gram. Celtica*, p. 602, where *atwaenat* 'noverat' is also cited from the Mab II, 53; and add to them *pieuat* 'used to own' which occurs in the Red Book, p. 282 and *ambwyat* 'mihi erat', p. 264 = *am buei* p. 282. The same *y* appears before the ending of the first person singular in *mi a wydy6n* 'I should know' in the Book of Tal. p. 180; also in *ny wydywn* 'I knew not' in S. Greal, p. 11, where *wydyat* likewise occurs, and *atweynat* at page 36, together with *cawssoedyat* 'had had'. pp. 30, 46. The semi-vowel appears regularly in Old Cornish in this tense, as in *wothyen* 'sciebam', *wothie* or *wothya* 'sciebat' etc., instanced in the *Gram. Celtica*, p 603. The *y* is interesting as proving this verb to have originally been of the same conjugation as Latin *video*. The Irish root *gab* was also inflected like its Latin reflex *habeo*, as proved by such forms as *gaibi* 'habes'. On Celtic ground such verbs as these would be regarded as partly of the *ja* conjugation and partly of the consonantal one.

thonic languages, such for instances as we have in the Cornish *pan thybrys* 'quando edebatur' (*Gr. Celtica*, p. 533), and in the Breton *ne gallet quet nepret ma remediff* 'non poteram unquam sanari' Ibid. : this last would be in Welsh *nis gellid byth fy iachau*'. The Irish *bered* (for older *beret*) yields with *ja* the actual *berthe* 'ferebatur' of the old language without any irregularity whatever. If it be asked what the *ja* means which I have supposed to have been here added to the active form to make it passive, I have no answer to give ; but I guess it to be possibly the same which is used to make passives in Sanskrit, only that there it was placed between the verbal root and the personal termination of the atmanepada forms : See Max Müller's Sanskrit Grammar § 398-400, and compare the Latin *fio* and Greek φυίω already alluded to. To return to *cymerid* the same termination is added to intransitive verbs in passive-impersonal forms such as *oeddid* in *gwnaethoeddid* 'factum erat', the passivity of which is concentrated in the auxiliary in Welsh and not in the participle *gwnaeth* which is a deponent active. *Oeddid* was, however, not the only form of the verb 'to be' which took this termination; for we have in compounds an element *bwyt*, *bwyd* formed after the analogy of *oeddid* and the like, from the root *bu* (Aryan *bhu*), possibly from the perfect, the third person of which is *bu* 'fuit'. Now this *bwyd* is attached to the participles *aeth-*, *daeth-*, *gwnaeth-* to make *aethpwyd* 'itum est', *daethpwyd* 'ventum est', *gwnaethpwyd* 'factum est'. These should perhaps be rather called quasi-compounds ; but there are also many real compounds where a verbal root is conjugated wholly or in part by attaching to it the verb 'to be' with its usual inflections : take for instance the root *clu* 'hear' from which we have *cly-bu* 'audiit' or the root *gna* 'know', which with the prefix *ad* yields *adna-bod* 'to know' *abnebydd* 'will or shall know', and many more of the same kind, all of which were possibily deponents as was the case with *clu*. So almost any verb might formerly have a preterite passive formed in this fashion, such as *dycpwyd* 'was brought' *dywedpwyd* 'was said'. But beside these two classes which may be represented by *aethpwyd* and *dycpwyd* a third is found consisting of such compounds as *ducpwyd* 'was brought' and *gorucpwyd* 'was made', where we have beyond doubt the perfect active *dūc* and *goruc* : so the *s* preterites have yielded others of the same description, such as *gwelspwyd* 'visum est' from *gwels-* 'vīdit'[1]. But these are no more capable of being logically explained than would a Latin compound be, which com-

1. Still more remarkable are the forms *kawssoedynt* 'habuerant' in the S. Greal p. 11, and *kawssoedyat* 'habuerat, habuisset', pp. 30, 46.

bined *vīdit* and *est*, and the key to their origin is to be sought in the verbs *aethpwyd*, *daethpwyd*, and *gwnaethpwyd* in which the participle happened to have the same form as the third person singular of the *t* preterite. In a few verbs the preterite passive has still *ed* as in *ganed*, which is more usual than *ganad* 'was born', *aed* 'was gone' which was invented to avoid confusion with *aeth* 'went', but as a rule both *ed* and *bwyd* are now nearly superseded by *-wyd*, so that for *aed* we have *awd* (for *awyd*) and *dygwyd* instead of *dycpwyd*, while *bwyd* is unknown as an independent verb, its place being supplied by a curious form *buwyd* from *bu* 'fuit'. There is however no reason to suppose *-wyd* less ancient than *bwyd* : at any rate it occurs in the early poetry for *a dyngwt* quoted from the Gododin stands for what would more correctly written be *a dyngwyt* 'that was destined', literally 'that was sworn'. The origin of this *wyt*, *wyd* (with *wy* diphthong) is obscure, but it would seem to stand in somewhat the same relation to *wyf* 'sum', *wyt* 'es', *oes* 'est', *oeddwn* 'eram', etc. as *bwyd* does to *bu*. We have here to do either with reductions from *bwyd* into *vwyd* (or *fwyd*), then into *wyd*, and so in the others, in which case the intermediate forms ought to be found; or else another root is to be assumed, synonymous with that of *bu*. The verb 'to be' is similarly used in Irish as in *carfidir* 'amabitur, with a conditional *carfide* 'would or should be loved'. But in that language the so-called preterite is always the participle used without an auxiliary, while periphrastic locutions like *aethpwyd* and *dygwyd* [1] are altogether unknown to it.

1. So far as I can guess the only root that would phonologically fit to explain *wyd* is that of the English *was*, and Sanskrit *vas* 'to remain, to dwell' : it would make *vi(s)* or *wi(s)* in Welsh and Irish : it is entire in the Welsh *gwis-g* 'a garment', for *gwis-t* as indicated by ihe Latin *vestis*. Before a vowel the *s* disappears regularly and with a prefixed *a* or *o* which would have to be postulated, we shouid have *ovi* or *owi*. This might be treated in various ways : (1) it might yield *wy* like *Conovium*, now *Conwy*, or *oe* as when we have *noe* 'a hollow wooden dish' corresponding to the Irish *nó*, a boat, and Latin *navis* ; (2) the *i* might become the semi-vowel *j* liable to a variety of treatments (a) as in Welsh *heibio* 'past, alongside of', Irish *sceo* 'also', both for *seqves-ā* or *seqves-ō* (compare Prof. Zimmers's Ir. *scél* for *seqvetl*) with *seqves* = Latin *secus*, for *seqves* in *seqvester*, and as in Welsh *ty* 'a house' which comes from the oblique stem (as for instance of the genitive neuter which must have once been *tegisos* like the Greek τέγεος, τέγους) *tegj-*, where the *j* counts as part of a *ja* termination which has been dropped after influencing the stem vowel ; (b) as in *tyddyn* 'a house with the land around it, a small farm', which I had long suspected of having *dd* for *j* and of standing for *tegj-inn*, when I found the necessary proof the other day in the old form *tegdin* in the Welsh Laws, — the word is commonly shortened to *tyn* in names of farm houses all over Wales such as Tyn Llwyn, Tyn Simdde etc. (c) As *i* in Welsh *gweddi* 'a prayer' Irish *foigde*, and in W. *tai* 'houses' for older *tei* = *tege(sa)* — we have evidence that *tei* was a dissyllable in the modern *beu-dai* 'cow houses' being accented *beudái* and not *béudai* and that the ancient accentuation was : genitive singular *tégjos*, plural nom. *tegé(s)a*. It may here be added that there was besides *teg* another stem, which was *tog* as in Welsh *to* 'thatch, a cover', Ir. *tugim* 'I cover' and the O. Welsh *toulu*, now *teulu* (for *togo-slog-*) 'the family' literally the 'house-host', or shall we say the 'protecting

VI. *Some notes on Welsh infixed Pronouns.*

The *m* representing the first person singular has already been noticed in *rymawyr* and *rymafei*, and I pass on to some of the forms not mentioned in the *Gr. Celtica*. The possessive pronoun for *his*, *her* was *i* in Old Welsh as in the Capella gloss (11 a, b) *issemi anu* 'it is his[1] name'; and it is so still in the spoken language of every day life, in which it covers both the *ei* and *eu* of the written language. Now a pronoun of this form makes with the old particles *no* and *ro* what is written in the Black Book *nuy* and *ruy* as in the following instances in a short poem at p. 5 — *nuygelho* 'would conceal it', *nuydalho* 'would hold it', *nuy hatnappo* 'would know it', *nuybo* 'woud be it'. The following occur in the Book of Tal. p. 138 :

Y ren r6y digonsei
The Lord who had made him.

p. 147 :

Hutlath vathon6y.
Ygkoet pan tyf6y.
Ffr6ytheu n6y kymr6y.
Ar lan g6yllyon6y.
Kynan ae kaff6y
Pryt pan wledych6y.

Mathonwy's magic wand,
When it shall grow in the forest,
Fruit shall envelop it
On the bank of Gwyllionwy
May Kynan get it
At the time when he shall reign.

host' ? Further a form *taige* occurs in Irish instead of *tige* the regular genitive of *teg*, *tech* 'a house', which is a neuter of the same declension as the Greek στέγος or τέγος. Thus I have sufficiently shown that *ovi* or *owi* would explain *-wyd*, *wyf*, *wyt*, *oeddwn*, etc. but I must confess that I do not quite see why we have *oes* (and not *wys*), if we are to suppose it to stand for *oves-ti* or any form ending with a narrow vowel; but possibly the verb was originally a deponent and ended otherwise. If the noun *oes* 'a generation of men, an age', Irish *áes*, *óes* 'a generation of men, a class of men' as in *áes ciuil* 'musicians' or rather 'pipers' from *ce l*, now 'music', bui originally a 'musical instrument' (see the glosses on fol. 2 b of the Milan Codex in Ascoli's *Archiv. Glottolog.* V, p. 5 (2 b); and the chief musical instruments of the Goidel seem to have always been the pipes in spite of « The harp that once through Tara's hall » etc. : I take *ceól* (genitive *ciuil*) to stand for *qviqvlon* of the same origin as the Welsh *pib* and *pibell* 'a pipe'; but the sound of the pipes has lured me far away from my subject.

1. This is to be divided — *iss em i anu :* there is no word *emi*.

p. 158 :

Detwyd douyd r6y goreu.
The prosperous man, God made him.

or else

It was prosperous that God made him.

In the Red Book we have, at page 233, another combination *ry6* in a stanza which runs thus :

Escut gorwyd r6yd g6ynt
Amchymynaf. vy eirioes
Vra6t y ren ry6 goreu.
Kymer gymun kynn agheu.

Active is the horse, swift is the wind :
I recommend my fair brother
To the Lord that made him —
Take communion before death.

Here the 6 of *ry6* is doubtless of the same origin as the *w* in *i'w* 'to his, to her, to their' as in *i'w ben* 'to his head', *i'w phen* 'to her head'. This goes, with other things, to shew that *ei* 'his, her' and *eu* 'their' which in Irish are all three *á*, do not, as usually supposed, represent Aryan *asya*, *asyâs*, *eshâm*, 'ejus, eorum', but some pronoun with a stem consisting of *av* or *au* as in the Greek αὐ-τός or still better the O. Bulgarian *ovŭ* hic, οὗτος [1].

2. The most puzzling forms have been kept to the last : I allude chiefly to *dymbi* or *dimbi* and its infixed pronoun. The difficulty consists in the fact that the word may have several meanings : thus the *m* may stand for the first personal pronoun of the singular, or, if we suppose it to represent an *n* assimilated by the *b* following, it may be regarded as the same person of the plural, so that *dymbi* would mean either 'there will be to me = I shall have' or 'there will be to us = we shall have'. There remains another way of construing *dymbi* ; for the nasal may be the exponent of the relative pronoun, which, as a distinct word, is in Irish *an* and in Welsh *a* : a fourth explanation would suit some verbs, namely, that in *dym* we have the compound prefix *dy-ym*, but I am not aware that this occurs anywhere with the verb 'to be' and I proceed to cite instances in which *dymbi* seems to me to contain the relative, premising, that in rendering *dymbi*, so understood, into modern Welsh,

1. Mr. Stokes has, he tells me, long since detected the same pronoun in the Irish *dau*, *do*, 'to him', and also in *occo* 'apud eum'. We seem to have a genitive *aó-n* « eorum », in LH. 56 b, in *ocaó nairfitiud*.

we have to use the separate relative and say either *a ddyfydd* or *y dyfydd* according as the relative is construed as nominative or accusative (*a*), or else as of an oblique case (*yr*) : in the Book of Tal. pages 211-13, no less than five short pieces of prophetic drift begin with the words *yn wir dymbi*, and the fourth passage in question is as follows :

Yn wir dymbi teithia6c mon.
Ffa6 dreic diffredyat y popyl brython.

Verily Mona's rightful owner will come,
A dragon of fame, protector to the Brython people.

The former line would in more usual Welsh be *yn wyr y daw teithiawc Môn*, though we have in the authorized Welsh version of the New Testament *Yn wir, yn wir meddaf i chwi*, for 'Verily, verily I say unto you', but it is elliptical and Salesbury had it : *Yn wir y dywedaf wrthych.* It is possible of course that one should translate the foregoing prophecy thus : 'Verily I shall (or we shall) have the rightful owner of Mona', but there is nothing in the context to require or even to favour this construction, but rather the other way, as two of the pieces in the same poem have practically the same commencement without the pronoun : one of them, already cited, is to the following effect, p. 213 :

Yn wir dedeuha6r
Ae lu ae longa6r.

Verily will he come
With his host and his ships.

Supposing even that the *m* in *Yn wir dymbi teithia6c etc.* represented either *mihi* or *nobis*, it could hardly be regarded as anything but a sort of *dativus ethicus ;* but that would hardly do in the following instance at p. 205 :

Pymp pennaeth dimbi
O 6ydyl ffichti.

Five chieftains will come
Of the Ffichti Goidels.

The same remark would also apply to another case of *dymbi* at p. 208, where we have :

Eil coet cogni
Antared dymbi.
Pa6b y adonai
Ar weryt p6mpai.

Here I fancy from the metre, that a word is lost in the first line, and

that it was *deil* 'leaves' : the meaning of *cogni* and *antared* is quite uncertain, but I would suggest the following translation :

Eil [deil] coet cogni
Antared, dymbi
Pawb y Adonai
Ar weryt Pwmpai.

Like as forest leaves a storm
Were drifting together, will
Every one come to Adonai
On the soil of Pwmpai.

The words y *Adonai* seem to exclude the personal pronoun, and the same thing may be said of another instance on the same page :

Brython ar gyghyr.
Y vrython dymbi.

A Brython on (errands of) counsel
To a Brython will come.

In these two last examples the relative would have to be *y* and *a* respectively in modern Welsh; and so in the previous one *pymp pennaeth dimbi*, it would be *a*, and the line would run thus : *Pump pennaeth a ddyfydd*. The poem in which this occurs ends with the usual prayer, that the bard and his hearers may finally get safe to heaven; but it is somewhat intricately worded and contains the vocable here in question, p. 205 :

Iolón eloi
Pan ynbo gan geli
Adef nef dimbi.

Let us adore Elohim
That for us, through God, it may be
The habitation of heaven that will come.

There is here probably a faint re-echo of the words 'Thy kingdom come', but I find it a hopeless task to try to translate the subtle twists of such sentences as this into English. They are readily put into modern Welsh or Irish, and they can be expressed without much difficulty in French, which has inherited the *Qu'est-ce que c'est* tricks of its syntax from the Celtic language of the ancient Gauls. If we resolve *dimbi* in the usual Welsh fashion and translate literally into French, we have the following :

Iolón Eloï
Pan ynbo gan Geli
Adef nef dimbi.

Adorons Élohim
Afin que ce soit à nous, de par Dieu,
L'habitation du ciel qui viendra.

We have not yet done with the poem already cited from page 205, in which we have a form *dymgoi :* so much of the passage as appears to be in point is to the following effect :

Pymp pennaeth dimbi
O 6ydyl ffichti
O pechadur kadeithi
O genedyl ysci.
Pymp ereill dymgoi
O nordmyn mandi [*sic*].
Whechet ryfed ri.
O heu hyt vedi.

Five chieftains will come
Of the Ffichti Goidels
Of . . . . sinner
Of . . . race :
Five others will be born
Of the Normans of Normandy :
A sixth, wonderful king,
From sowing till reaping.

In *dymgoi* we seem to have the future of a compound not hitherto noticed of the verb 'to be', standing apparently for a longer *dymgofi;* for the perfect occurs at page 207, in the words :

Deudeg meib yr israel a wnaeth cul6yd.
Mal y g6na a vynho auo argl6yd.
Deudec meib yr israel awnaeth dofyd.
Mal y g6na avynho avo keluyd.
Deudec meib yr israel dymgofu
O ganhat iessu.
Ac vn tat ae bu
Atheir mam udu.

The twelve sons of Israel did God make,
As he who is lord does what he will :
The twelve sons of Israel did God make,
As he who is ingenious does what he will :
The twelve sons of Israel were born
By the permission of Jesus;
And one father they had
And three mothers were theirs.

The verb occurs also in the Book of Tal. in a poem which begins all its lines with the formulæ *pleasant is* and *another pleasant* (*thing*) *is* : thus at page 117 :

At6yn lloer llewycha6t yn eluyd.
Arəll at6yn pan vyd da dymgofyd.

Pleasant is the moon that shines in the world.
Another pleasant thing is when good is brought forth.

Or possibly we should rather say : 'when a good (man) is born'.

These passages suggest that *dymgoi* etc. had at any rate the meaning of existing or coming to existence, and I have ventured to give them the more definite one of 'being born' on the strength of the probability that they are of the same origin as *moi*, which would then have to be regarded as standing for *ym(g)oi* : it is the word used in the Mabinogi of Pwyll when allusion is made to Teyrnon's mare that brought forth a fine colt every first day of May : see Guest's Mabinogion III, p. 30. If this be correct, we have to dismiss *dymgoi* etc. as involving the compound prefix *dy-ym* and incapable of giving the relative distinct expression, even where it was understood as in the three instances quoted above, as anyone will see who will take the trouble to turn the verbs in question into modern Welsh. The same poem begins with this couplet :

Atuyn rin rypenyt y ryret.
Arall at6yn pan vyd du6 dymg6aret.

Pleasant is the virtue of extreme penance to extreme luxury,
Another pleasant thing, when God is going to deliver me.

Here *dymg6aret* is possibly what would now be written *i'm gwared.* But there is an instance in the Gododin, p. 83, where nothing but the relative seems to fit : I allude to the word *dimcones* from *dicones* now *digones* '(he) satisfied or satiated' : the substance of the passage is given also in Gorchan Maelderw, p. 106, but without the verb used in the Gododin. For convenience' sake I here give the two versions with my guesses as to the meaning, and they are nothing but guesses — Gododin, pp. 82, 83 :

Ardyledawc canu claer orchyrdon.
A gwedy dyrreith dylleinw aeron.
Dimcones lovlen benn eryron.
Llwyt; ef gorevvwyt y ysgylvyon.

It is incumbent to sing of the brilliant . . .,
And after his coming of the influx of varriors

That satisfied the grip of grey eagles'
Beaks : he made food for the seekers of prey.

Gorchan Maelderw, p. 106.

Erdyledam canu icinon cigueren
In guauth ac cin bu diuant dileit aeron
Riuesit i loflen ar pen erirhon
Luit em rannuit guoreu bwyt i igluion

Proposed reading.

Erdyledam canu i Cynon cigvereu
In guant; a chin bu diuant dileit aeron
Riuesit i loflen ar penn erirhon
Luit : em rannuit guoreu bwyt i isgliuion.

It is most incumbent to sing to Kynon of the flesh-forks
In the fight, how, before he waned, battalions were blotted out
That his grip numbered as the portion of eagles grey :
The best of food was given to the seekers of prey.

In spite of the obscure nature of these lines, there can be very little doubt that *dimcones* is what I have suggested, and this starts the somewhat difficult question as to the exact form of the relative : Irish would lead one to expect it to have been *an*, and not *am*[1] as this and the other instances would suggest, excepting *dymbi* in which *an*, subjected to the assimilating influence of the *b*, would fit just as well as an original *am*. Be that as it may, we seem to have the relative in the preterite *dyrreith* in *gwedy dyrreith* 'after he came' (p. 82) and in the poem containing it six times in the Book of Tal. pp. 181, 182, to which attention has already been called. In all these passages the relative would have found its proper place, and its presence probably it is that explains the doubling of the *r* in *dyrreith* in every one of them. At the same time I am not sure that either *nr* or *mr* would make *rr* in Welsh; so it is possible that the relative had been reduced to a sort of nasalized *a*. This, however, I would leave until further and more varied instances have been detected, and I would now only add another decided instance of the doubling of the consonant owing to the presence of the infixed relative : it occurs in *rymaeth* already cited from the Black Book, p. 46, as occurring in the sentence *meir rymaeth* 'that Mary fostered' : for in the poem in question every vowel-flanked *m* means *mm*, every single *m* so situated having been reduced to *v* (or *f*), so that

1. But on the whole it seems safer to prefer *an* to *am* and to regard *dimcones* as a scribe's misspelling of *dincones* or of *duncones* : I have not yet seen the Ms.

without the relative we could only have had *ryvaeth*, which in fact happens to occur only two pages later in the words, p. 49, *am ryvaeth*, 'that reared me'. There is a relative in this last instance also; it is, however, not infixed but prefixed as *a* according to the universal practice of later Welsh. The sum and substance of these remarks may be given in very few words : there can be no doubt, that Welsh at one time made use of an infixed relative as was the habit of Irish; at the same time the exact form of the Welsh relative is not evident, nor is it easy to decide in certain cases whether it be present or not.

VII. *Some Welsh prepositions, etc.*

An early Celtic preposition of the form *quo-* would in Welsh have to appear as *po* liable to be veakened into *py ;* moreover as little words of this kind are submitted to an initial mutation which has never been satisfactorily accounted for, as for instance, in *dan* for *tan* 'tenus' and *dros* for *tros* 'over', it might be expected to occur as *bo* or *by* and these last are not merely hypothetical forms; for *bo* with the article *yr* makes regularly enough *bwyr*, as in the following sentence in the Gorchan of Maelderw, p. 99 :

ny weleis or mor
Bwyr mor marchauc avei waeth no odgur.
I have not seen from the sea
To the other sea a worse knight than Odgur.

In every-day Welsh it makes *bwy* with the pronoun *i* 'his, her' in such phrases as *o'r cwr bwy gilydd* 'from one end to the other' literally 'from the end to its fellow [-end]', *o'r ty bwy gilydd* 'from one house to another', and *o'r wlad bwy gilydd* 'from one country to another'. In old Welsh it entered into composition with another preposition making *byhet* or *bet* : here the *h* was due to the accent and the *y* for *o* in *bo* to the absence of the accent, to which the curtailed *bet* bears still stronger testimony. It is written *behéit* in the tract on Weights and Measures printed in the *Gr. Celtica* p. 1060, and at page 691 instances are given from the *Liber Landavensis* and the Lichfield Codex of the compound as *behet* and *bet :* it means 'usque ad' and appears in Cornish as *bes* and *bys*, while in Breton it enters into *beteg*, all of which have the same meaning of 'usque ad'. It is suggested in the *Gr. Celtica*, p. 691, that *behet* involves the word *hyd* 'length', but I should rather regard the second element as being the same *et* that we have in *eto* 'still, yet', which consists of *et-ho* compounded with *ho* as in *acw* or *yco* 'yonder,

there' from *ac-ho* like the Irish *aig so* 'at that = there', and *aig sin* 'at this = here'. We have the other element in the Song of the Wind in the Book of Tal. p. 159, in the passage :

Ny byd hyn ny byd ieu.
No get y dechreu.

It is no older, no younger,
Than at the beginning.

Here *no get* is to be divided etymologically into *nog et ;* but we have the word also in the Red Book, p. 219, in rather an elliptical passage — Myrddin :

Ryderch hael gymynat gelyn
G6an te6 y wan ac 6y
Dyd g6ynwyd ynryt tawy.

Rhyddech Hael, the hewer of the foe,
A sturdy fight was his fight with them
The day lamented at Towy's Ford.

Gwenddydd :

Ryderch hael dan yspeit gelyn.
Dinas beird bro glyt
Kwd. aa ef et a yr ryt.

Rhydderch Hael during the . . . of the foe,
The stronghold of bards of a secure land,
Where will he go after he goes to the ford?

Myrddin :

Mi aedyweit y wendyd.
Kan amkyueirch yngeluyd.
Na byd ryderch hael drennyd.

I shall tell it to Gwenddydd —
Since she asks me ingeniously —
That Rydderch Hael will not be (living) the third day.

The preposition *et* probably enters into *gwedi* 'after' and its meaning may be said to be '*at* or immediately *after*'; but what relation, if any, it bears to the modern Welsh *at* 'towards', or to Greek ἔτι, and Latin *et* and *etiam*, I know not; and I now wish to return to the formula *bwy gilydd :* this is mostly expressed in Irish without the pronoun and it occurs as *cu céle* for instance in *Tochmarc Etaine*, § 17, in Windisch's *Ir. Texte*, p. 129. The whole phrase in *bliadain on ló cu céle* 'a year from the day to (its) fellow(-day)', which would in Welsh be *blwyddyn o'r dydd bwy gilydd*, but *co chéle* occurs as for instance in the Annals of Tigernach, A. D. 165, where we read : *Randta on Ath-cliath co chele*

ittir Cond. c. cathach 7 Mogh-nuadhad '(Érinn) was divided from the one Ath-Cliath to the other between Conn the Hundred-fighter and Mogh-Nuadhad'. Here the mutation of *céle* to *chéle*[1] shows the pronoun to have been intended since *co* coming directly before a consonant has the effect of retaining it in its unmutated form. It is needless to add that like the Welsh *bo-* it means 'usque ad'; it also resembles it in entering into composition with another preposition, namely, the Irish *co* 'with': now *co* 'usque ad' governs the accusative, while the other, which becomes *con* before a vowel, governs the dative and proves itself of the same origin as Latin *cum*, *con-*. The compound *con-co-* with the personal terminations appears as *cuccum* 'towards me', *cuccut* 'towards thee' etc. and Prof. Windisch suggests the possibility of *cuccum* being a reduplication of *co*; but the view here advanced is preferable and has, I may add, the approval of Mr. Stokes. Curiously enough *cuccum* etc. began early to undergo the initial mutation whereby Welsh *po-* became *bo-*, and the modern language has always *chugam* 'unto me', *chugad* 'unto thee' and so in the other persons. It has been already remarked that *co* prevents the mutation of a succeeding consonant: this means that it originally ended in a consonant itself, but which was it? Windisch hesitatingly suggests *t*: he was possibly thinking of the Greek ποτί but I am more inclined to think that the Celtic form was at first *qvos* and I have no hesitation in equating it with one of the most common prepositions in the Slavonic languages, namely that represented by the O. Bulgarian *kŭ*. This last it is true is always used with the dative, but its meaning is sufficiently near that of the Irish word; for it is used as the equivalent of the English *to* both in 'Speak to me' and 'Come to me', while Pfuhl in his *Lausitzisch-Wendisches Wœrterbuch* gives instances which remind one of the Irish formula *co céle*, such as *wot muža k mužej* 'from man to man', and Mr. Morfill kindly favours me with the following line from Poushkin (Stikhotvorenia, i. 385, St. Petersburg, 1859) — *Ko mnê, moi droug, siouda, siouda*, 'To me, my love, hither, hither'. Here Russian *ko* is used without the verb of motion, as was frequently done in Irish, in sentences like the following from the *Lebor na hUidre* (facsimile, fol. 131 b) — *Ambátar for ambriath*raib *conaccatár mid*ir *chuccu* 'as they were at their talk, they beheld Midir towards them, i. e. coming to them': or take this from Stokes's Goidelica, p. 86.

1. We have a parallel to this dropping out of the pronoun in colloquial Welsh commonly enough, and I have noticed it in the S. Greal (Williams), p. 85, where we have *or pechawt py gilyd* 'from one sin to another'.

— *Amalimmendráitset conacatar fiacc find cuccu* 'as they were thinking of him, they beheld Fiacc Finn (coming) to them'.

It is needless to say that the word *kwd* in the last quotation from the Red Book has nothing whatever to do with the preposition which has just been discussed : it occurs not unfrequently in Welsh poetry as for example in the Book of Tal. p. 127 :

A cherd aralluro affo beunyd.
Ny 6yr kud ymda c6d a c6d vyd.

With the stranger on the move and in flight every day —
He knows not where to walk, where to go, where to be.

Or take this from the same book, pp. 145, 146 :

Eilewyd keluyd
Pyrnam dywedyd.
A6dosti c6d uyd
Nos yn arhos dyd.

Ingenious singer,
Why tellest thou me not;
Knowest thou where is wont to be
The night awaiting the day.

In all these instances *cwd* is made up of *cw* with the *yt* or *yd*[1] which frequently comes before verbs; but the simpler form occurs twice in the same book, at p. 127, in a poem about the *Saeson :*

P6y meint eu dylyet or wlat a dalyant:
C6 mae eu her6 pan seilyassant.
C6 mae eu kenedloed py vro pan doethant.

How much is theirs of the country they hold?
Where is their acre whereon they laid their foundation?
Where are their nations, what land came they from?

This *c6* or *cw* is derived doubtless from the same pronominal origin as the words *pwy* 'who', *pa* 'what', *pan* 'when, why' and many more, all beginning with *p* except this adverb alone. It is easy, however, to see how this would become an exception, if we may venture to suppose that the vowel was *u* as in the Sanskrit *ku* in *kutas* 'where, whither' and similar instances : the early Celtic form would in that case have been *qvu*, where the *v* would probably be dropped and the word would become *cu* written *cw* or *c6*, nor would there be any thing left to occa-

1. As to the mutation after *yd* I have nothing to say, but that it occurs also in the Black Book, p. 43, 47, also 33, in *ydvei*, printed *y dvei* by Skene, but to be regarded as made up of *yd vei*, in a later spelling *yd fai*, but completely replaced now by *y bai* or *y byddai :* so also *yd gan* 'sings' occurs at p. 60, for what would now be *y çân.*

sion the change of the initial into *p* : we have practically the same thing in the Welsh *cwn* 'dogs' and Greek κύνες as compared with the Sanskrit forms — nominative *çvânas*, accusative *çunas* [1]. I cannot see my way to equate *cw* with the Greek ποῦ, though these words are derived, no doubt, from a common source, whence we have also Welsh *po*, used in the same way as Latin *quo* with comparatives : this is in Irish *co* ; but Irish has also *co* meaning 'how' as in *co acci* 'how seest thou' in LH. 55 b. This is exactly the Greek πῶς as proved a few lines earlier in the same MS. by *cobbia*, 'πῶς φύσεται'.

John Rhys.

Postcript. — Had Prof. Windisch's article on the Irish *Præsens Secundarium* in Kuhn's *Zeitschrift*, xxvij. pp. 156-167, 223, 4, reached me in time, I should have expressed myself somewhat differently on the forms touched upon at p. 47. However that article contains several things which I am as yet unable to accept : among other things I find the assumption that Welsh *carei* stands for *caretê* rather startling in point of phonology, and some kind of proof would seem desirable ; but even then forms like Welsh *gwyddyat* would have to be taken into account. Further he is induced by the example of Ebel to regard the *ei* in *meneich* 'monachi' as due to the influence of the *î* of the latter : I have claimed this influence for *ja* terminations (Welsh Phil., pp. 116-118), for which a for better case can be made out than for *i*.

1. On this Mr. Stokes remarks : 'We have a trace of the distinction between *çvânas* and *çunas* in the Irish derivatives *cuanart* and *conart*, each meaning dogs'.

FORMULES

INITIALES, INTERCALAIRES ET FINALES DES CONTEURS

EN HAUTE-BRETAGNE.

Les contes ne débutent pas comme les romans ou les nouvelles par une description ou un dialogue. Le conteur n'a pas besoin de tant d'apprêt ; il introduit tout de suite ses auditeurs *in medias res ;* mais en général il les avertit dès le commencement que le récit est du domaine de la fiction.

Parmi les formules initiales, les plus fréquentes sont : « Il était une fois, » ou « Il y avait une fois. » Elle n'est pas particulière à la Haute-Bretagne, et je crois qu'on la retrouve à peu près textuelle dans tous les pays. Les conteurs savent d'ailleurs tellement qu'elle est en quelque sorte sacramentelle, que j'ai entendu plusieurs de mes conteurs débuter ainsi : « Il y avait une fois, par une bonne fois, — c'est le commencement de tous les contes. » C'était une des formules favorites, à un membre de phrase près, de la conteuse habituelle de M. Luzel, qui s'est occupé des formules initiales et finales des conteurs bas-bretons (cf. *Revue celtique*, t. III, p. 336-341).

« Une fois il y avait, une fois il y aura.

(C'est) le commencement de tous les contes. »

La formule que je cite d'après M. Luzel est en vers, ainsi que plusieurs autres de son article. Je ne connais — sauf dans les contes de bord — en Haute-Bretagne, aucun commencement de conte qui soit rimé. Les fins de conte le sont parfois, mais rarement. C'est dans le milieu des récits qu'on trouve assez fréquemment des vers, deux ou quatre le plus habituellement.

Les marins qui sont facétieux débutent ainsi quelquefois : « Il était une fois — car il n'y a pas de fois sans *courée* (*chorée*) ni de quartier de mouton sans rognons. »

« Au temps jadis, » est un début usité. S'il s'agit d'un récit facétieux et invraisemblable, comme les Joyeuses Histoires des Jaguens par exemple, le conteur dit : « Au temps jadis où les poules pissaient par la patte ; » ou « Au temps jadis où les poules pissaient dans un bassin. »

Voici d'autres formules qui indiquent que la chose s'est passée il y a longtemps :

« Au temps où les grands-pères des plus âgés de la paroisse n'étaient pas encore en culottes. »

« Du temps de la grand'mère de la grand'mère de ma grand'mère. »

« Autrefois, du temps de nos bonnes mères les fées. »

Parfois le conteur introduit ses auditeurs dans le lieu où va se passer le récit : « Dans la houle de la Teignouse sont les chambres des fées, etc. » Mais la description est toujours sobre et succincte : les conteurs ne s'attardent point à décrire des paysages, et les vêtements des héros sont à peine indiqués : c'est aux auditeurs de se les représenter, chacun suivant sa fantaisie.

Certains récits sont en quelque sorte datés : « C'était avant la grande Révolution ; » plus rarement : « C'était pendant la grande Révolution. » C'est lorsque l'on raconte, non un conte de féerie, mais une apparition ou un événement surnaturel, auquel le conteur croit, et qu'il date pour lui donner en quelque sorte de l'authenticité. Voici deux autres formules de ce genre, dont la seconde est quelque peu sceptique :

« Il y a des contes qui ont été inventés par les anciens pour se divertir ; mais ce que je vais vous raconter est une histoire vraie qui est arrivée à mon grand-père ; il n'était point homme à mentir, et voici le récit qu'il nous en a fait mainte et une fois. »

« Je m'en vais vous raconter une histoire que je tiens de mon grand-père : elle s'était passée du temps qu'il était jeune ; mais il n'aurait pas voulu jurer qu'elle était vraie, n'ayant point été là quand la chose arriva. »

Souvent les contes de marins, — lorsqu'ils sont racontés à bord, — sont précédés d'une sorte de préface. Le conteur la commence, les auditeurs lui répondent, tout en s'arrangeant pour l'écouter à l'aise et sans faire de bruit :

« Il y avait une fois ;

— Cric, — Crac, — Sabot, — Cuiller à pot ! — Soulier de Dieppe, — Marche avec, — Marche aujourd'hui, marche demain.

« A force de marcher on fait beaucoup de chemin.

« Je passe par une forêt où il n'y avait point de bois, par une rivière où il n'y avait pas d'eau, par un village où il n'y avait pas de maison.

« Je frappe à la porte et tout le monde me répond ;
« Plus je vous en dirai,
« Plus je vous mentirai,
« Je ne suis point payé pour vous dire la vérité.
« Il y avait une fois, — par une bonne fois, — etc. »

L'énumération des choses invraisemblables varie suivant les conteurs ; et aussi suivant la hâte que les auditeurs mettent à prendre leurs places et à faire silence. Il y en a de très longues, parfois remplies de rimes grossières et obscènes.

Les formules *intercalaires*, par lesquelles le conteur coupe son récit, ou qui reviennent de temps en temps sans être bien motivées, sont moins nombreuses que les formules initiales. Elles sont plus employées par les marins que par les terriens.

Il y a d'abord :

Marche aujourd'hui, marche demain,
A force de marcher on fait beaucoup de chemin.

qui revient très fréquemment. Le narrateur l'enjolive quelquefois en ajoutant : « Et si on ne tombe pas le nez dans la poussière, on n'a pas la peine de se relever. »

Lorsque l'attention des auditeurs semble se lasser, le conteur dit : « Cric ! » — Si on lui répond « Crac ! » il continue son récit ; mais si personne ne lui donne la réplique, c'est signe que l'auditoire est endormi, et il remet la suite à une autre veillée.

J'ai connu des marins, — surtout des mousses, — qui entraient tellement dans leur sujet que, s'ils venaient à parler d'une princesse, ils s'écriaient : « Ah ! *était-â* (était-elle) belle ! » comme s'ils la voyaient réellement.

De même que les romanciers, les conteurs disent : « Laissons pour le moment un tel. » Ou s'ils ont à appeler l'attention sur un certain détail : « Il est bon de vous dire que la particulière en question (c'est souvent une princesse) faisait, etc. »

De toutes les formules, celles qui terminent les contes sont les plus nombreuses et les plus variées. Les plus habituelles sont relatives au bonheur du héros après ses aventures : « Depuis il n'eut que du bonheur jusqu'à la fin de ses jours. » ou : « Il vécut très heureux avec les présents des fées. » « Ils se marièrent et vécurent heureux. »

Dans beaucoup de contes, le personnage principal devient riche ; mais comme c'est un brave homme, il veut que les siens et parfois même ses amis aient leur part dans sa nouvelle fortune. Un des caractères des contes de la Haute-Bretagne, c'est la bienveillance du héros des contes envers les faibles :

« Il retourna vivre avec ses parents qu'il mit à leur aise pour le restant de leurs jours. »

« Il fit sa fortune, et donna à ses matelots de quoi se mettre à l'aise. »

« Et depuis ce temps, il n'eut jamais que du bonheur dans sa navigation. »

« Il prend avec du poisson autant qu'il en veut, et tant qu'il vivra, il en prendra. »

Plusieurs légendes de houles se terminent par une allusion à la mort ou à la disparition des fées.

« Et, depuis ce temps-là, on n'a jamais vu les fées. »

« Elles ont disparu depuis longtemps, et on dit qu'elles sont toutes mortes en une nuit. »

« Depuis ce temps-là, toutes les fées ont disparu du pays. »

Parfois le conteur avoue qu'il ignore ce que sont devenus depuis ses héros :

« Et je ne sais pas si la jeune fille est depuis retournée voir les fées de la Houle du Châtelet. »

« Et je ne sais ce qu'ils sont devenus depuis. »

Cette formule est fréquente en Basse-Bretagne, d'après M. Luzel :

« Jusqu'à présent, j'ai pu les suivre (les héros du récit), mais, à partir de ce moment, je ne sais ce qu'ils sont devenus. »

« A partir de ce moment, je n'ai plus entendu parler d'eux. »

Parfois, mais assez rarement, la formule finale contient une moralité :

« Quand j'aurai un secret, je ne le dirai pas à ma femme, et vous tous qui m'écoutez, je vous engage à en faire autant. » Ou celle-ci, par laquelle j'ai entendu terminer plusieurs légendes de revenants : « Voilà ce qui doit apprendre à respecter les morts. »

A la fin de quelques contes on trouve une sorte de réflexion mélancolique et philosophique :

« Misère redescendit sur la terre, et il y est toujours resté en compagnie de son petit chien Pauvreté. »

« Et Misère revint sur la terre, et il n'est pas mort. »

Voici encore deux finales très usitées :

« N. I, ni
Mon petit conte est fini. »

« Et s'ils ne sont pas morts
Ils vivent encore. »

Mais de toutes les formules qui terminent les contes, les plus variées et les plus usitées sont celles où l'on décrit de grandes ripailles :

« Les petits cochons couraient par les rues, tout rôtis, tout bouillis,

la fourchette sur le dos et la moutarde au cu, qui voulait en coupait un morceau. »

« Il y eut à cette occasion des noces si copieuses que, le lendemain sur toutes les routes, on voyait des invités *égaillés* (étendus) sur des *mètres* (tas) de pierres et ronflant comme des bienheureux. »

Les conteurs bas-bretons parlent aussi de repas plantureux, et plusieurs traits de mœurs épulaires sont communs aux deux Bretagnes ; mais les descriptions sont bien plus détaillées en Basse-Bretagne que dans la Bretagne de langue française : on en jugera par la suivante, rapportée par M. Luzel, p. 339-40, et qui n'est pas la plus longue de celle qu'il cite :

« C'est là qu'il y eut alors de belles fêtes, pendant quinze jours, et de beaux festins, auxquels furent conviés les pauvres comme les riches. — Il n'y manquait ni massepains ni macarons, — Ni crêpes épaisses, ni crêpes minces, — Ni bouillie cuite, ni bouillie non cuite ; — Un homme faisait le tour (des tables) avec une cuillère à pot, — Demandant : Faut-il de la bouillie par là ? — Il y avait là jusqu'à un cochon, — Cuit par un bout, tout vif de l'autre, — Avec couteau et fourchette dans son derrière : — Coupe chacun où il lui plaira ! — Moi j'étais aussi par là, avec mon bec frais, — Et, comme j'avais faim, j'attaquai vite. — Un cuisinier qui se trouvait là, — Avec ses sabots à pointes de Saint-Malo, — M'en porta un grand coup dans le derrière, — Et me lança sur la montagne de Bré. — De là, je vins jusqu'ici — Pour vous conter tout ceci. »

Voici maintenant quelques finales de contes de la Haute-Bretagne, où, comme dans la citation précédente, les conteurs assurent qu'eux aussi ont assisté au repas de noce de leur héros.

« Ils firent une belle noce. Je me trouvai avec les cuisinières et je voulus goûter aussi moi un peu de fricot ; mais il y en eut une qui me dit que je l'embêtais ; elle me donna un coup de poêlon sur la figure et m'envoya raconter tout ceci à M***. »

« Et moi qui y étais et qui avais bu un coup de trop, j'y dansai tant que j'en perdis ma coiffe. »

« Ils firent une belle noce : il y avait des barriques de vin à tous les coins des rues, des cochons rôtis qui couraient par les rues avec des fourchettes sur le dos, du poivre et du sel dans les oreilles et la moutarde sous la queue, et qui voulait en coupait un morceau. — J'étais chargé de faire la sauce, mais j'eus la sottise d'y goûter et l'on me mit dehors ; alors je m'en allai par sur le pont de Gouédi, — Et voilà le conte fini. »

Paul Sébillot.

CHARMES,

ORAISONS ET CONJURATIONS MAGIQUES

DE LA BASSE-BRETAGNE.

La croyance à la vertu des mots, à l'efficacité des formules magiques est toujours vivace dans les campagnes bretonnes. Que l'on s'en défende ou non, tout le monde y tient peu ou prou, depuis la châtelaine, qui guérit les malades par l'oraison, jusqu'aux clients de la vieille mendiante qui fait commerce d'amulettes et passe pour jeter des sorts. C'est affaire de tempérament et de milieu. Il n'est pas un accident de la vie, pas une erreur de la fortune que l'on ne puisse prévenir ou corriger, dit-on, si l'on prononce à temps *les paroles puissantes*, suivant certains rites déterminés. La difficulté est de connaître ces secrets merveilleux, propriété exclusive d'un petit nombre de familles et, parmi celles-ci, de quelques privilégiés seulement. Un avare ne garde pas avec plus de soin son trésor. Et c'en est un aussi que la science de ces traditions mystérieuses : si elle ne sert pas toujours à battre monnaie, elle donne, même aux plus humbles, de l'importance et du crédit.

Il existe ainsi, tout au fond du *Folk-Lore* breton, un petit coin muré dont l'accès est interdit aux profanes. Qui voudrait y pénétrer, à l'aide des moyens de persuasion ordinaires, risquerait fort de les épuiser en pure perte. Mieux vaut essayer d'entrer par surprise. Avec de la patience et du temps on y réussit quelquefois.

La *Revue celtique* a déjà publié plusieurs pièces empruntées de la sorte au grimoire de nos modernes sorciers (*Lavarou Koz*, nos 899-910) ; en voici de nouvelles qui les complètent ou leur font suite :

I. — Pater noster, penijen ann eal,
Me offr va ene da sant Mikeal,
Ene va mamm, ene va zad
E-tre ho divrec'h, va eal mad.
— Klevit 'ta, kousket oc'h ? 5
— Sant Fiakr, petra fell d'ehoc'h?

— Gwella remed a rofenn,
Mont d'ar zul d'ann oferenn,
Asista en-hi penn-dre-benn.
En iliz pa antrefot, 10
Dour beniget a gemerfot,
'N em prosternfot devotamant
Dirag Jezus er Sakramant.
Ar garnel pa bassefot
Pennou tud varo a welfot : 15
— Debonjour d'ehoc'h, eskern tud,
Me ho kav aze gwall astud ;
Mar e-maoc'h er baradoz
O veuli Doue deiz ha noz, 19
Chasseit ann dersienn diwar-oun-me
Pe chomit en ifern 'pad ann eter-
[nite.

Pater noster, pénitence de l'ange, — J'offre mon âme à saint Michel, — L'âme de ma mère, l'âme de mon père — Entre vos bras, mon bon ange. — Ecoutez donc, êtes-vous endormi ? — Saint Fiacre, que voulez-vous ? — Le meilleur remède que je donnerais — (Ce serait d')aller le dimanche à la messe, — D'y assister d'un bout à l'autre. — Dans l'église quand vous entrerez, — De l'eau bénite vous prendrez, — Vous vous prosternerez dévotement — Devant Jésus dans le Sacrement. — Dans le cimetière quand vous passerez, — Des têtes de mort vous verrez : — Bonjour à vous, ossements humains, — Je vous trouve là bien misérables ; — Si vous êtes dans le paradis — A louer Dieu jour et nuit, — De la fièvre débarrassez-moi — Ou restez dans l'enfer pendant l'éternité.

Cette prière, qui a la vertu de chasser les fièvres intermittentes, doit être récitée le soir, à voix basse, à l'oreille du malade par le guérisseur ou sorcier. Il suffit ensuite de se conformer, de point en point, aux prescriptions qu'elle renferme et de faire une offrande à saint Fiacre et aux trépassés, pour recouvrer promptement la santé.

II. — Il n'est fièvre pernicieuse qu'une personne née un vendredi de mars, pourvu que ce vendredi ait été l'un des jours impairs du mois, ne puisse guérir radicalement en la conjurant ainsi qu'il suit :

Un ober vad pa her gran
Dre zin ar groaz e komansan.
En eur antreal en ho ti
E lavaran : *In nomine patris et fili*...
Hag evit achui va feden : 5
Et spiritui santi. Amen.
Tersienn maluruz, tersienn c'houe-
Da ober petra e teuez er vro ? [ro,
C'hoas em beuz bet da chasseet,
War e welan ne rez van e-bet ; 10
Ha koulskoude, tra difeson,
Me da wel gwall direzon
O tont endro d'am vilajenn ;
Ann dra-ze ne aseptin bikenn.
Dre natur va louzaouen, 15
Me reï d'id sec'ha da c'hlaouren.
Rag-ze 'ta, te ia inkontinant
Er-meaz ann ti, tra dizamant.

Quand bonne œuvre je fais, — Par le signe de la croix je commence. — En entrant dans votre maison — Je dis : *In nomine patris et fili*... — Et pour achever ma prière : — *Et Spiritui santi. Amen.* — Malheureuse fièvre, fièvre

amère, — Dans le pays que viens-tu faire ? — Je t'ai chassée déjà, — Je vois que tu n'en fais aucun cas ; — Et cependant, être hideux, — Je te trouve étrangement déraisonnable — De venir de nouveau dans mon village ; — Cela, jamais, je ne l'accepterai. — Par la nature de mon remède, — Je te ferai sécher ta bave. — Donc, va-t'en incontinent — Hors de la maison, toi qui de rien ne prends cure.

Le conjurateur frotte alors avec un bouquet d'absinthe toutes les parties du corps du fiévreux, sans en excepter aucune, après quoi, prenant le ton de la menace, il s'écrie :

Sorti, sorti, tra miliget,
Kea d'ann dezert gant da vignoned
Ha ne zistroes mui d'ar vro,
Me da gonjur dre va hano.
Amen.

Sors, sors, être maudit, — Va-t'en au désert avec tes amis — Et ne reviens plus au pays, — Je te conjure par mon nom. — Amen.

III. — On donne le nom de *denedeo* ou de *delideo* en Cornouaille et en Léon, de *deredewez* en Tréguier, à une sorte de dartre vive réputée très dangereuse. Rebelle, le plus souvent, à tous les remèdes qui sont du domaine de la médecine, elle cède comme par enchantement à la sommation que voici :

Denedeo, + denedeac'h [1] ! +
Ne ket ama + ema da leac'h, +
Nag ama nag e neb leac'h ; +
E-tre nao mor + ha nao menez +
E-ma ur feunteun a drugarez : + ʃ
Kea di da ober da diegez. +

Dartre maligne, † dartre, va-t'en ! † — Ce n'est point ici † qu'est ta place, † — Ni ici ni en aucun lieu ; † — Entre neuf mers † et neuf montagnes † — Est une fontaine de merci : † — Vas-y faire ta demeure. †

Cf. *Revue celtique*, Lavarou Koz, n° 909.

1. *Variante :* Deredewez, tec'h !
N'ê ket aze ema da lec'h,
Nag aze nag e neb lec'h ;
Dreist nao mor menek
Ha funtun gloarek, ʃ
Pelec'h ne peuc'h buc'h na ne gan belek.

Dartre maligne, au large ! — Ce n'est point là qu'est ta place, — Ni là ni autre part ; — (C'est) au-dessus de neuf mers pleines de récifs — Et de la fontaine du clerc, — Où vache ne paît et prêtre ne chante.

Les pratiques qui forment l'accompagnement obligé de cette conjuration diffèrent, suivant les pays. A Paimpoul, auprès de Saint-Pol-de-Léon, le conjurateur, assure-t-on, doit la réciter sans reprendre haleine, en soufflant sur le siège du mal, à chacun des neuf repos indiqués par une croix.

Il lui suffit, prétendent les habitants de Saint-Pol, de la répéter chaque matin, à jeun, pendant trois jours consécutifs, en opérant neuf fois de suite sur la dartre une légère friction avec son pouce humecté de salive.

Dans d'autres localités, à Plouvorn par exemple, on regarde comme indispensable que le conjurateur soit né au mois d'août (le 1er, suivant quelques-uns). Avant de prononcer la formule, il souffle fortement sur la dartre et y trace une croix avec le pouce. L'opération magique doit être renouvelée neuf fois, sans interruption, tous les matins, pendant trois jours. Ici, c'est le malade, et non le guérisseur, auquel il est recommandé de se tenir à jeun. A la fin du troisième jour, la guérison est assurée.

IV. — Le mot breton *gwerbl*, nom spécifique du bubon, sert aussi à désigner toute tumeur douloureuse, tout abcès qui affecte l'aine, les aisselles et le cou. Le *gwerbl* est regardé par nombre de gens comme un être animé, une sorte d'esprit malfaisant qui s'implante chez nous, dans notre corps, pour vivre à nos dépens en nous torturant. On l'oblige à battre en retraite en récitant, sans reprendre haleine, la formule qui suit :

Ar Werbl hen deuz nao verc'h :
Deuz a nao a zeu da eiz;
Deuz a eiz a zeu da zeiz
Deuz a zeiz a zeu da c'houec'h,
Deuz a c'houec'h a zeu da bemp, 5
Deuz a bemp a zeu da bedir,
Deuz a bedir a zeu da deier,
Deuz a deier a zeu da ziou,
Deuz a ziou a zeu da unan,
Deuz a unan a zeu da c'hour, 10
Torret he goug hag êt er mour.

Le Bubon a neuf filles : — De neuf elles sont réduites à huit, — De huit à sept, — De sept à six, — De six à cinq, — De cinq à quatre, — De quatre à trois, — De trois à deux, — De deux à une, — D'une à rien, — Après s'être brisé le cou et s'être jetée dans la mer.

C'est ce que l'on appelle décompter le bubon, *diskounta ar werbl.* Cette énumération doit être répétée neuf fois ; au début et à chaque reprise, le *décompteur* trace une croix sur la tumeur avec son pouce gauche, qu'il a préalablement noirci en le frottant contre un trépied ou un chaudron.

Cf. Grégoire de Rostrenen, Dict. françois-celt., au mot *aine*, et *Rev. celt.*, III, p. 203, n° 908.

M. F.-A. Coelho a publié, en 1878, dans la revue portugaise *A Renascença*, un très intéressant article dans lequel il compare la formule bretonne à la suivante, que nous a transmise le médecin de Théodore le Grand, Marcellus de Bordeaux (Liber de medicamentis empiricis, physicis ac rationalibus, ch. xv) : Glandulas mane carminabis si dies minuetur, si nox, ad vesperam, et digito medicinali ac pollice continens eas dices :

Novem glandulae sorores,
Octo glandulae sorores,
Septem glandulae sorores,
Sex glandulae sorores,
Quinque glandulae sorores,
Quattuor glandulae sorores,
Tres glandulae sorores,
Duae glandulae sorores,
Una glandula soror.
Novem fiunt glandulae,
Octo fiunt glandulae,
Septem fiunt glandulae,
Sex fiunt glandulae,
Quinque fiunt glandulae,
Quattuor fiunt glandulae,
Tres fiunt glandulae,
Duae fiunt glandulae,
Una fit glandula,
Nulla fit glandula.

En insistant sur la profonde coïncidence qui existe entre la formule bretonne empruntée à la tradition populaire et celle donnée par le médecin du IVe siècle, M. Coelho fait remarquer avec raison que, si l'on ne peut en tirer un argument décisif en faveur de l'origine celtique de la plus ancienne, on y voit du moins la preuve évidente de la grande antiquité de la formule bretonne.

V. — On contraint ainsi le panaris à laisser en paix le malheureux qu'il tourmente :

Laerez biskoul, klenved difeson,
Muntrerez ar memprou, me raï d'ehoc'h entent rezon :
Laerez — laretus, biskoul — biskoulus,
C'houi a zeu deuz ann ifern, euz a famill Plutus.
Dre ann drez hag ar spern, 5
It buhan d'hen em zispenn ;
It buhan deuz ar vro,

D'ann ifern gant ann diaoulou.
Pa z-eo gwir ez oc'h kondaonet
Da veva gant-ho, it ha chomet. 10

Larron de panaris, mal affreux, — Destructeur des membres, je vous ferai entendre raison : — Larron-laretus, panaris-panarisus, — Vous venez de l'enfer, de la famille de Plutus. — A travers les ronces et les épines — Allez vite vous mettre en pièces ; — Sortez vite du pays, — En enfer rejoignez les diables. — Puisqu'il est vrai que vous êtes condamné — A vivre avec eux, allez et restez-y.

Après avoir achevé cette formule magique, le conjurateur fait faire trois fois au malade le tour d'un buisson d'épines ; trois fois aussi il intime l'ordre au panaris de s'arrêter en ce lieu :

Laerez — laretus, biskoul-biskoulus,
Aze 'ma da blass assamblez gant Plutus.

Larron-laretus, panaris-panarisus, — C'est là qu'est ta place en compagnie de Plutus.

VI. — Pour combattre les maux d'yeux, le guérisseur plonge, dans une écuelle remplie d'eau, neuf grains de froment qu'il a recueillis ou plutôt mendiés dans neuf maisons différentes. Avec chacun de ces grains il trace une croix sur les paupières du malade, en disant chaque fois :

Dre vertuz ho kroaz beniget,
Me ho suppli, Salver ad bed,
Da gonservi ar sklerijen
D'an den-ma pini 'zo kristen.

Par la vertu de votre croix bénie, — Je vous supplie, Sauveur du monde, — De conserver la lumière — A cet homme qui est chrétien.

L'opération terminée, il jette au loin les neuf grains, en évitant de les suivre du regard, car *il ne doit pas savoir* où ils vont tomber. Les mêmes pratiques se renouvellent, chaque matin, jusqu'à parfaite guérison.

VII. — Dans le traitement de la *goutte sereine,* on emploie plus spécialement le procédé suivant : A chacun des neuf grains qu'il importe, dans ce cas, de garder bien secs, on fait faire neuf fois le tour de l'œil endommagé, en partant de l'extrémité gauche de la paupière supérieure et en appuyant légèrement sur tout le parcours. Pendant que chaque grain accomplit ses neuf évolutions, on récite pieusement cette prière :

Banne — impi —,
Me da ampech — da virvi — ;

Dre vertuz — va greunen ed —,
En dour — te vo — beuzet —.
Amen.

Goutte — impie, — Je t'empêche — de bouillir; — Par la vertu — de mon grain de blé, — Dans l'eau — tu seras — noyée. — Amen.

On dépose les grains de blé dans un verre d'eau, au fur et à mesure que le charme s'accomplit, et l'on jette ensuite le tout au feu. Tant que le mal n'est pas enrayé, il est prudent de réclamer fréquemment le secours du conjurateur.

Si l'on en croit nos paysans, tout grain de froment porte gravée sur l'un de ses bouts l'image de la sainte Vierge. Il ne serait peut-être pas inutile d'ajouter qu'il faut l'y chercher avec les yeux de la foi.

VIII. — Un remède assez fréquemment employé contre les maux de dents peut être qualifié d'héroïque : il consiste dans la mastication prolongée d'une plante amère et armée de piquants que le patient ne doit pas voir, afin de ne pouvoir la reconnaître plus tard, mais qui n'est autre que l'*eryngium maritimum*. On comprend dans quel état se trouvent, sans tarder, le palais et la langue du malheureux. C'est une véritable torture. Elle prend fin seulement lorsque le sorcier a répété neuf fois l'oraison suivante :

Santez Appolina beniget,
Diouz boan-dent hor prezervet.
C'houi o poa eun tad dinatur
Hen doa great d'ehoc'h souffr heb skrupul,
En eur denna d'ehoc'h ho tent,
Hini hag hini, tout diouz renk.
Grit ma teuï va foan da galmi
Ha me a bromed oc'h enori.

Sainte Appoline bénie, — Du mal de dents préservez-nous. — Vous aviez un père dénaturé — Qui vous a torturée sans scrupule, — En vous arrachant les dents — Une à une, toutes à la file. — Faites que ma douleur vienne à se calmer — Et je vous promets de vous honorer.

Sainte Appoline a de nombreux autels en Bretagne. Dans l'église de Beuzec-Cap-Sizun, où elle est figurée sous les traits d'une jeune princesse, une tenaille qu'elle tient à la main étreint une molaire de la grosseur d'un œuf.

Cf. la prière citée par Reinsberg-Düringsfeld (Trad. et lég. de la

Belgique, I, 108) et qui est populaire dans quelques-unes de nos provinces :

« Sainte Appoline étant assise sur une pierre de marbre, Notre Seigneur passant par là lui dit : Appoline, que fais-tu là ? — Je suis ici pour mon chef, pour mon sang et pour mon mal de dent. — Appoline, retourne-toi ; si c'est une goutte de sang, elle tombera ; si c'est un ver, il mourra. »

Deux formules récemment publiées par F.-R. Marin (Cantos populares españoles, Sevilla, 1882, I, 445, nos 1063 et 1064) reproduisent la même croyance.

IX. — Pour se débarrasser de la teigne, il faut s'emparer d'un corbeau gris, au moment où cet oiseau construit son nid. On le descend au fond d'un puits desséché et on l'y retient trois jours prisonnier, en ayant soin, chaque matin, avant le lever du soleil, de l'interpeller de la sorte :

Pe leac'h e kavin al louzaouenn
Evit parea ann tign em penn ?
Gan-ez-te ha gant da gonsorted
Kals tud er vro a zo abimet.
Hag araog mas pô liberte
Da zortial deuz ar puns seac'h-ze,
Te a ranko d'i-me lavaret
Petra 'm euz-me da ober 'vit beza pareet.

Où trouverai-je le remède — Pour guérir la teigne que j'ai dans la tête ? — Par toi et ceux de ta bande — Grand nombre de gens dans le pays sont abîmés. — Avant que tu n'aies la liberté — De sortir de ce puits desséché, — Tu devras me dire — Ce que j'ai à faire pour être guéri.

Vers la fin du troisième jour, le malade trouvera près du puits une herbe nommée *pao-bran* = patte de corbeau [1], que les frères du captif auront apportée pour obtenir sa délivrance. Il s'en frottera la tête, tous les matins, à jeun, pendant une semaine entière et se trouvera guéri.

Cette herbe n'est pas rare, mais celle que l'on cueillerait soi-même à la surface des mares ou des étangs serait sans efficacité, dans les cas de l'espèce.

X. — Les *nævi materni* sont attribués en Bretagne, comme dans un grand nombre de pays, à des désirs que les femmes enceintes n'ont pu

1. *Hydrocharis*, L.

satisfaire. Ces taches cutanées sont connues sous le nom d'*anviou* = envies. D'après la croyance générale, elles se produisent sur le corps de l'enfant, à l'endroit même où la mère a porté la main sur elle, quand le désir inassouvi s'est manifesté pour la première fois. Aussi, les femmes prévoyantes s'empressent-elles, dès que cet accident menace leur progéniture, de se pincer les cuisses, les reins ou telle autre partie du corps que recouvrent les vêtements. Si des macules sont inévitables, on acquiert du moins ainsi la certitude qu'elles ne seront pas apparentes. Quand, par oubli, négligence, ou pour quelque autre cause, la précaution n'a pu être prise à temps, il est de toute nécessité d'appeler le conjurateur. Celui-ci, qui doit être né au mois de mai, pour que le charme réussisse, frotte les parties le plus ordinairement visibles du corps de la femme avec une herbe appelée en breton *anviez* [1], pendant qu'il interpelle ainsi le mal redouté :

Anvi, dianvi,
Pe eur e tisparissi ?
Kuita buhan
Ar plass-man
Ha kea d'ar mor da veuzi.
Chench a liou ha chench a blass,
Te gavo frankiz er mor bras.
Un O, diou O,
Anvi eo da hano;
Ann trede ne brononsan ket;
Hennez a raï d'id tec'het.
Evel-se bezet great.

Envie, désenvie, — Quand disparaîtras-tu ? — Quitte vite — Cette place — Et va dans la mer te noyer. — Change de couleur et change de place, — Tu trouveras (à t'ébattre) librement dans la grande mer. — Un O, deux O, — Envie est ton nom ; — Le troisième, je ne le prononce ; — Celui-là te mettra en fuite. — Ainsi soit-il.

Ce *troisième* que le conjurateur ne veut pas prononcer est le nom de la chose que la femme a désirée vainement.

XI. — Quand on rencontre un chien enragé, on n'a rien à craindre de lui, si l'on se hâte de faire le signe de la croix et de lui dire :

(*a*) Ki klaon, tro ann hent,
Ne grog ket en-oun gant da zent;
Erru ar baniel hag ar groaz,
Hag ann aotrou sant Nikolaz.

(*a*) Chien malade, débarrasse le chemin, — Ne me déchire pas avec tes dents; — Voici la bannière et la croix, — Et monseigneur saint Nicolas.

(*b*) Ki klaon, kez en da hent,
Sao er park ha torr da zent;
Erru ar groaz hag ar baniel,
Hag ann aotrou sant Tuchen.

(*b*) Chien malade, poursuis ta route, — Monte dans le champ et brise-toi les dents ; — La croix et la bannière arrivent, — Ainsi que monseigneur saint Tujean.

1. *Galium sanatile*, L.

Cf. *Revue celt.*, Lavarou Koz, n° 903.

XII. — Si la santé est un bien convoité par tout le monde, la pauvreté est un mal dont chacun voudrait se préserver. Le travail opiniâtre ne mène pas toujours à la fortune, il faut savoir encore se ménager les bonnes grâces des génies tutélaires, et ce secret n'est pas à la portée du grand nombre.

Sous les doigts de certaines femmes, la pâte semble se multiplier; il en est même d'assez heureuses pour tirer d'un sac de mouture deux ou trois pains de plus que le boulanger le plus expérimenté. Ce don tient uniquement à la connaissance d'une prière aussi courte que facile, et qu'il suffit de réciter en travaillant la pâte, après avoir fait trois signes de croix. Voici cette prière :

Dre ho kras, sant Alour ha sant Riwal,
Evit ma kresko a-benn warc'hoas kement all !

Par votre grâce, saint Alor et saint Rioual, — Qu'elle s'accroisse du double pour demain !

XIII. — Il est aussi telle ménagère qui, possédant une vache pour toute richesse, réussit souvent à lui faire donner plus de beurre que certaines de ses voisines ne peuvent en obtenir de deux ou trois laitières de choix. Les commères ne manquent pas d'attribuer, dans leur mauvaise humeur, ce résultat à un commerce avec le démon. Il serait plus juste d'en faire remonter l'honneur à saint Herbaud. Ce bienheureux comble, en effet, de ses faveurs toute femme qui l'invoque en ces termes :

Aotrou sant Herbot beniget,
A greiz va c'halon me ho ped
Da skuilla ho penediksion,
War al leaz a c'horaon,
Evit ma savo kalz dienn
Da gountanti va bourc'hizienn,
Ha, da vloaz, mar bezan en buhez,
Me a bromet d'ehoc'h eul leue.

Seigneur saint Herbaud béni, — Du milieu de mon cœur je vous prie — De répandre votre bénédiction — Sur le lait que je trais, — Pour que la crème s'y lève abondante — Afin de contenter mes bourgeois (mes maîtres), — Et, l'année prochaine, si je suis en vie, — Je vous promets un veau.

XIV. — Pour avoir de bons chevaux et les mettre à l'abri de toute influence pernicieuse, on offre communément à saint Eloi, leur patron, du crin, des cierges et de l'argent. La veille de sa fête, au tomber de la nuit, on allume aussi des feux de joie dans un grand nombre de villages. Le lendemain, dès l'aube, toutes les écuries se vident et l'on peut voir, sur les routes qui conduisent à l'une ou à l'autre des chapelles du saint,

de véritables processions de chevaux. On fait faire à ces animaux trois fois le tour du sanctuaire, on répand sur leur tête et sur leur croupe, on verse dans leurs oreilles de l'eau puisée à la fontaine sacrée, qui est voisine, et l'on espère ainsi leur assurer santé, souplesse et vigueur. Ces moyens sont bons ; saint Eloi ne manque pas d'être sensible à toutes ces prévenances, mais il ne se laisse réellement attendrir que par la prière suivante :

Aotrou sant Alar beniget,
Hoc'h asistans 'zo goulennet
Da brezervi diouz peb-tra
Hor loëned ar re wella ;
Da genta hor c'hezeg kened, 5
Pere 'zo sujet d'ar c'hlenved.
Ar strakouillon hag ann ekart
'Ampech out-ho da labourat ;
Gant ar c'horbezenn ha poussed
Hanter-briz ne vent ket guerzet. 10
Ma teu d'ezho beza tik koat
'Vent kavet re goz 'raog ho oad.
Rag-se, sant Alar, ni ho ped
Da brezervi d'eomp hor c'hezeg.
Evel-se bezet great. 15

Seigneur saint Eloi béni, — Votre assistance nous requérons — A l'effet de préserver de tout mal — Nos bêtes les meilleures ; — En premier lieu nos juments pleines — Qui sont sujettes à la maladie. — L'étranguillon et la mémarchure — Les empêchent de travailler ; — Avec la courbature et la pousse — Moitié prix on ne les vendra. — S'il leur arrive d'avoir le tic (qui fait ronger le) bois, — On les trouvera trop vieilles avant l'âge. — C'est pourquoi, saint Eloi, nous vous prions — De garder de malheur nos chevaux. — Ainsi soit-il.

Cette oraison secrète, ou tout au moins peu connue, est particulièrement efficace, quand elle est récitée devant la flamme expirante des bûchers dressés en l'honneur du saint. En prononçant les dernières paroles, on doit sauter, à pieds joints, par-dessus les restes du brasier.

XV. — Les carrefours sont, on le sait, les lieux de prédilection des mauvais esprits et des animaux malfaisants. Comme il y a, presque partout, le carrefour du barbet, de la génisse blanche et du bouc-lutin, on trouve aussi, dans diverses localités, le carrefour du loup. C'est là que les loups se rassemblent, à certaines époques de l'année, pour s'entretenir de leurs affaires, se raconter leurs exploits ou tramer de nouvelles scélératesses. On montre, à Sibiril, un carrefour où ces animaux accourent de tous les bois du pays, à la mort de leur roi, pour lui choisir un successeur, auquel ils donnent le surnom ironique de *roi des brebis*. Il est aisé de comprendre combien un tel voisinage est inquiétant pour les bergers. Et pourtant, si la plupart d'entre eux se tiennent, non sans raison, en tout temps sur le qui-vive, quelques-uns aussi peuvent dormir

sans crainte sur les deux oreilles. Le loup a toujours la gueule fermée et barrée quand il passe auprès de leurs troupeaux. Cette circonstance s'explique par la protection dont saint Jean couvre les bergers qui ont confiance en lui, et lui rendent hommage d'après les us et coutumes du vieux temps. Chaque année, quand arrive le 24 juin, ces serviteurs fidèles n'ont garde d'oublier de se rendre, un peu avant le jour, au carrefour du loup le plus rapproché de leur demeure. Ils attendent là, pieusement agenouillés, que le soleil se lève, et, dès qu'ils peuvent saluer son premier rayon, ils réclament ainsi la puissante intercession du défenseur des moutons :

Aotrou sant Iann, ni ho ped
Da gaout truez ouz ar bastored
A zo noz-deiz holl expozet
Da veza gant ar bleiz devoret.
Hor prezervet, ni ho ped, 5
Koulz hag hor bandennad deved,
Diouz eul loën ker furiuz,
A zo er vro ken noazuz,
A zo kaoz euz a vil maleur
Dre tout ar vro hag ann holl kartier. 10
Rag-ze 'ta, sant Iann beniget,
Eur zell a druez ouz ar belerined.

Seigneur saint Jean, nous vous prions — D'avoir pitié des bergers — Qui sont nuit et jour exposés — A être par le loup dévorés. — Nous vous prions de nous défendre, — Ainsi que notre troupeau de brebis, — Contre un animal si furieux, — Dans le pays si nuisible, — Qui est la cause de mille malheurs, — Dans tout le pays et tous ses environs. — Pour ce donc, saint Jean béni, — (Jetez) un regard compatissant sur les pèlerins.

XVI. — Les personnes qui connaissent la prière suivante et la récitent, quand il tonne, n'ont rien à redouter du feu du ciel, ni pour leurs biens, ni pour leur vie :

Santez Barba, petra glevomp ?
Eun trouz spountuz a-ziouz-omp.
Strafillet holl omp dre hor c'hêriou
O klevet kement a gurunou.
A greiz hor c'haloun ni ho suppli
Da zont c'hoaz eur weach d'hor prezervi ; 5
Grit treï ar gurun d'ar mor doun,
Evit he veuzi, ann dra direzoun ;

Ann douar gant-han a grenn
Hag ann holl a zo en anken. 10

Sainte Barbe, qu'entendons-nous? -- Un fracas effroyable (retentit) au-dessus de nous. — Nous sommes tous épouvantés dans nos villages, — D'entendre tant de tonnerres. — Du milieu de notre cœur nous vous supplions — De venir encore une fois nous préserver; — Faites tourner le tonnerre du côté de la mer profonde, — Pour le noyer, l'être sans raison ; — Il fait trembler la terre — Et tous sont dans l'angoisse.

Cf. Sébillot, *Trad. et superst. de la Haute-Bretagne,* II, 359-60 ; — *Mélusine,* col. 369; — Marin, *Cantos populares españoles,* I, 427, n°s 998 et 999 ; — Maspons y Labros, *Jochs de la infancia,* 60-61.

XVII. — Il n'est pas rare de voir, dans une même pièce de terre, le lin croître vigoureux et dru d'un côté, maigre et rare de l'autre. On peut dire avec une entière certitude que ce champ, sans division apparente, appartient à deux maîtres distincts, et, pour s'en convaincre, il n'est pas nécessaire de rechercher la pierre bornale qui délimite leurs propriétés. Pourquoi donc cette différence et comment se fait-il que l'un soit si favorisé, alors que le sort se montre si rigoureux pour l'autre ? La prière ci-après en donnera l'explication :

Santez Jenovefa, hor patrounez,
C'houi a zo eur gwall nezerez;
Hoc'h euz gounezet ho kurunenn
Noz-deiz o neza 'vit ober lienn,
Evit gwiska ar beorienn, 5
Evit ann holl c'houi rea aluzenn.
Me a deu eta gant fizians
Da c'houlenn aman hoc'h assistans,
Da brezervi d'in-me va lin
Dioc'h ar reo, ar skourn, ar skar- [nil. 10
Ha, mar am beveuz-me lin mad,
Evit ar paour me a reï dillad.
Ne rin ket e-giz va amezek,
A gar muioc'h goloï he gezek
Eget dont da ober aluzenn. 15
Rag-ze me hen kav eun den kruel
Hag evel-se ne d-eo ket din
E ve prezervet d'ezhan he lin.
Mez me a bromet war va hano,
Mar bez roët d'in, me a roïo. 20

Sainte Geneviève, notre patronne, — Vous êtes une intrépide fileuse ; — Vous avez gagné votre couronne — En filant nuit et jour pour faire de la toile, — Afin de vêtir les pauvres — Et de faire à tous l'aumône. — Je viens donc avec confiance — Réclamer ici votre assistance, — A l'effet de préserver mon lin — De la gelée, de la glace, de la sécheresse. — Et, si j'ai de bon lin, — Je donnerai des vêtements au malheureux. — Je ne ferai pas comme mon voisin, — Qui aime mieux couvrir ses chevaux — Que de venir faire l'aumône. Pour cette raison, je le trouve un homme cruel, — Et ainsi n'est-il pas digne — D'avoir son lin préservé. — Quant à moi, je le promets sur mon nom, — S'il m'est donné je donnerai.

Pour produire son effet, cette oraison doit être récitée au moment où l'on sème la dernière poignée de graine de lin. Quand on arrive à l'engagement de la fin, on fait une croix, avec le dos du râteau, sur le dernier sillon.

XVIII. — Les sorciers assurent qu'ils peuvent retrouver les choses perdues, à l'aide d'une certaine plante propre à divers enchantements et connue sous le nom de *aour iaotenn*, herbe d'or. Cette plante, qui est très rare, paraît-il, et croît seulement au milieu des foins, sans qu'il puisse dans le même lieu en exister deux pieds à la fois, doit être cueillie, pour la circonstance, dans une prairie à trois cornières aussi rapprochée que possible de l'église de la paroisse. Pour arriver à la distinguer des autres herbes, deux choses sont nécessaires : la première, de choisir un vendredi pour entreprendre cette recherche ; la seconde, de savoir combien de vendredis se sont écoulés depuis la dernière fenaison. Ce nombre connu et la première condition observée, le sorcier se rend sur le terrain qu'il a étudié d'avance, en ayant soin de l'aborder par le côté de l'ouest. Se dirigeant alors vers l'est, il compte autant de pas, plus neuf, qu'il y a de vendredis révolus, s'arrête à l'endroit précis où il est ainsi conduit et arrache à ses pieds autant d'herbe que peut en contenir son bonnet ou son chapeau. Cela fait, il n'a plus qu'à abandonner sa cueillette au ruisseau le plus voisin : pendant que les plantes sans valeur sont emportées en aval, l'herbe d'or remonte le courant. Il doit s'en emparer sans tarder et réciter la prière qui suit :

Dre ho vertuz, aour iaotenn [1],
Ar sant patroun hag he woalenn,
E esperan donet a-benn
Da zizolo va c'holladenn.
N'euz fors dre beleac'h ez in
D'ann aour iaotenn em rekomandin,
Hag a roïo d'in da anaout
Ar pez a vo sur 'n he galloud.
Ann hini 'refuzo renta d'in
Ann dra pehini a glaskin,
Zo sur da veza punisset,
Pa-z-eo gwir eo anavezet.
Rag-ze, tud vad, m'ho avertiz
Da renta d'in 'r pez a golliz.

Par votre vertu, herbe d'or, — Le saint patron et sa baguette, — J'espère venir à bout — De découvrir ce que j'ai perdu. — N'importe où j'irai, — A l'herbe d'or je me recommanderai, — Et elle me fera connaître — Tout ce qui sera, certes, en sa puissance. — Celui qui refusera de me rendre — L'objet de ma recherche — Est certain d'être puni, — Puisqu'il est vrai qu'il est connu.

1. Quelques personnes prononcent *ir, ore* et *ur* au lieu de *aour* (*iaotenn*), mais cette dernière forme est assez répandue pour qu'il semble permis de lui donner la préférence.

— Pour ces raisons, bonnes gens, je vous avertis — De me rendre ce que j'ai perdu.

Ces paroles dites, il se tourne successivement vers chacune des trois cornières de la prairie et prononce à haute voix le nom de l'objet en possession duquel il veut rentrer. La personne qui l'a ramassé se sent tout à coup, en quelque lieu qu'elle puisse être, poussée par une force inconnue vers le porteur de l'herbe merveilleuse.

L'herbe d'or ne fait pas seulement retrouver les choses perdues, elle décuple les forces du travailleur, assure la victoire à la lutte, rend infatigable à la course, et, comme l'*herbe au pivert*, avec laquelle on la confond quelquefois, mais à tort, donne l'intelligence du langage des animaux. Le jour où on la coupe, il pleut abondamment. C'est ainsi que, dans la grande prairie de Plomarc'h, auprès de Douarnenez, et dans celle de la Salle, à Braspartz, où sa présence a été de tout temps signalée, on n'a jamais vu, de mémoire d'homme, couper les foins une seule fois, sans que les faucheurs n'aient été mouillés jusqu'aux os. On dit qu'elle brille, la nuit, comme un cierge, mais que, quand on s'approche d'elle pour la cueillir, sa clarté pâlit et disparaît.

Cf. *Barzaz Breiz*, Merlin (notes, 11) et le *Tribut de Noménoé*.

XIX. — La race des charmeurs de vent n'a pas encore complètement disparu. Conjurer les effets de la tourmente la plus implacable est pour eux un jeu d'enfant, s'ils ont eu la précaution de mettre en réserve deux pommes jumelles étroitement unies et ayant conservé le lien unique qui les tenait suspendues au même rameau. Si rare qu'elle soit, la chose n'est pas introuvable. Dès que le vent commence à souffler en tempête, on retire du bahut de chêne la petite boîte qui renferme le talisman et on la dépose sur la table. Au second coup de vent, on ouvre la boîte, en faisant le signe de la croix. Au troisième coup, on regarde attentivement les pommes, et, si elles remuent quelque peu, on se hâte d'avoir recours à l'oraison que voici :

Avel spontuz ha dichadennet,
Gan-ez ann holl draou a vo draillet.
Nag en ti, nag er mez,
Ne vô sûr mar kontinuez.
Ha koulskoude, daoust da c'hourdrouzou, 5
Nin hor beuz aman evid-oud louzou.

Vent effroyable et déchaîné, — Par toi tout sera bouleversé. — Ni dans la maison, ni au dehors, — Sûreté ne sera si tu continues, — Et cependant, malgré tes menaces, — Nous avons ici contre toi remède.

Les assistants se passent alors de l'un à l'autre les deux pommes merveilleuses, puis reprennent en chœur :

Frouezen mad ha delisiuz,
Grit ouz-omp eur zell truezuz ;
C'houi a goumand war ann amzer
Kouls er vro-man 'vel e peb kar-
[tier.
Er-mez c'houi a zo bet furmet, 5
E beg ar wezen oc'h bet darevet,
Hag hoc'h euz gallet bepred regli
Ann avel, ha pa ve' furluc'hi.

Fruit bon et délicieux, — Jetez sur nous un regard de pitié ; — Vous commandez au temps — Aussi bien en ce pays qu'en tout quartier. — Aux champs vous avez été formé, — A la cime d'un arbre vous avez mûri, — Et toujours vous avez pu faire la loi — Au vent, si courroucé qu'il fût.

A ce moment, les pommes circulent une seconde fois dans toutes les mains, après quoi les voix s'élèvent de nouveau :

E miz abrel, oc'h bet bleuvetet ;
E miz maë ez oc'h bet furmet ;
Even, gouere, hoc'h euz passeet
Heb kavout droug deuz avel e-bet;
E miz eost, c'houi oc'h bet ruziet 5
En despet d'ann avel miliget,
Hag en gwengolo, pa-z-oc'h an-
[treet,
E dorn ann den oc'h hen em daolet.

Au mois d'avril, vous avez été en fleur ; — Au mois de mai, vous vous êtes noué ; — Vous avez traversé juin, juillet, — Sans éprouver d'aucun vent dommage ; — Au mois d'août, vous êtes devenu rouge — En dépit du vent maudit, — Et, en septembre, quand vous êtes entré, — Dans la main de l'homme vous vous êtes jeté.

Ici encore le talisman fait le tour de l'assemblée, et l'oraison se termine ainsi :

Breman eta pa hor beuz ar bonheur
D'ho possedi en hor c'hever,
Ni a c'houlen, en hoc'h hano,
Ouz sant Matulin ar Ponthou,
Diouz eun tourmand ken diremed 5
Ma vizimp evel-d-hoc'h prezervet.
Hon ti, hor granch hag hor c'hreier,
Hor foën, hon ed, en hor parkeïer,
Ha mar bezont holl d'eomp miret,
En ho voestik vihan c'houi vo sar-
[ret. 10
Evel-se bezet gret.

Maintenant donc que nous avons le bonheur — De vous posséder au milieu de nous, — Nous demandons en votre nom — A saint Mathurin du Ponthou, — Que, d'une tourmente si impitoyable, — Nous soyons comme vous préservés. — Notre maison, notre grange et nos étables, — Nos foins, le blé dans nos champs, — Si tous (ces biens) nous sont conservés, — Dans votre petite boîte vous serez renfermé. — Ainsi soit-il.

XX. — Il existe plusieurs moyens de se rendre le sort favorable, soit au jeu, soit dans toute autre circonstance. Avant les dernières lois mili-

taires, les conscrits en avaient un, à leur disposition, d'une grande efficacité pour échapper à l'impôt du sang ; c'était de se faire recommander à saint Maurice par une sorcière *ayant le don*. Pour avoir le don, la sorcière devait être née au mois d'août. La nouvelle législation a causé un irréparable préjudice à l'industrie assez lucrative qu'exerçaient ces intéressantes matrones. Non contentes de se faire grassement payer leur peine, elles exigeaient pour le saint divers dons en nature, tels que blé, poulets, œufs, andouilles, morceaux de lard salé. Ces présents étaient prudemment renfermés sous clé, en attendant leur remise au destinataire, et la cérémonie commençait par cette invocation :

Sant Mauris, me ho ped
Da reï d'am feden reked ;
Deuït da ober eur zell a druez
Ouz eur baourez maluruzez
Pehini a zo dre ar vro 5
O reï meuleudi d'hoc'h hano.

Saint Maurice, je vous prie — De faire à ma prière accueil ; — Venez jeter un regard de pitié — Sur une malheureuse pauvresse — Qui parcourt le pays — En louant votre nom.

Amen, répondait le conscrit dévotement agenouillé près de la sorcière, laquelle lui tenait alors ce langage : — Si tu ne veux damner ton âme, tu ne répéteras à qui que ce soit la prière que je vais t'apprendre. Le numéro que tu dois amener sera plus ou moins élevé, selon le nombre de fois que tu la diras, mais sache bien que, si tu cherches à connaître ce nombre ou gardes l'arrière-pensée de trahir le secret que je m'apprête à te confier, saint Maurice, au lieu d'être pour toi, sera contre toi. Et maintenant que tu es averti, suis bien mes paroles et fais-les entrer dans ta mémoire :

Me a zo eun den iaouank
A denn d'ar billet inkontinant,
Hag a zo a galoun vad
O c'houlenn chomm en ti he dad,
Hag a c'houlenn tenna eun gwenn, 5
Evit na rankin partial bizikenn.
Diouz va zud ha va mignoned
Ne fell ket d'in beza separet,
Rak ar vuez soudard a zo garo,
Ha kouitaat ar ger a zo c'houero.
Rak-ze d'ehoc'h-c'houi, den a [vrezel,
Grit m'hen dô ann tad he vugel.

Je suis un jeune homme — Appelé à tirer au sort sans tarder, — Et qui, de bon cœur, — Demande à rester dans la maison de son père. — Je demande à tirer un blanc (un bon numéro), — Pour n'être jamais forcé de partir. — De mes parents et de mes amis — Point ne veux être séparé, — Car la vie de

soldat est rude — Et quitter le village est amer. — C'est pourquoi, homme de guerre, — Faites que le père conserve son enfant.

La leçon apprise, c'était à la sorcière de répondre à son tour *amen*, à chaque oraison récitée. La séance se prolongeait jusqu'à ce que l'épuisement du conscrit fût à peu près complet. L'événement ne répondait pas toujours aux assurances données ; il y avait bien parfois quelques déceptions, mais elles s'expliquaient si naturellement par les mauvaises dispositions du client, ou par son manque de foi, que ce dernier était le plus souvent le seul à s'en étonner et à s'en plaindre.

XXI. — Si l'on invoque souvent les saints pour obtenir grâces et faveurs, certains hommes, paraît-il, ne craignent pas de s'adresser dans le même but au diable. D'aucuns même seraient assez peu soucieux de leur âme pour la lui abandonner en toute propriété, en échange de quelques misérables sacs d'argent. Pour se mettre en rapport avec le *vieux Guillaume* ou le *vieux Pol*, comme on appelle communément l'esprit du mal, il faut attraper une grenouille verte, le jour de la pleine lune, et la déposer dans une fourmilière, en disant :

Heb aoun na spount,
Gweskler glaz, kê en da roud ;
Gra konesans gant ann diaoul,
Evit ma zigaso d'in eun neubeut aour,
Hag evit ma vezo moïenn 5
Da choum hep labourat da vizikenn.

Sans peur ni effroi, — Grenouille verte, poursuis ta route ; — Fais connaissance avec le diable, — Pour qu'il m'apporte un peu d'or — Et que j'aie le moyen — De rester à jamais sans travailler.

Après ces préliminaires, on se rend dans un carrefour où viennent aboutir cinq chemins, et l'on prononce, quand sonne minuit, la formule d'engagement suivante :

Aman, bemdez, d'ann anternoz,
E vezin kavet ouz da c'hortoz ;
Aman, e rin arranjamant
Gant ann diaoul fasilamant.
Me a bromet fidelite 5
Da Zatan ha d'he vugale,
Ha, dre bevar c'horn ar bed,
Evit-han me ielo da redek.

Ici, chaque jour à minuit, — On me trouvera à t'attendre ; — Ici, je ferai arrangement — Avec le diable facilement. — Je promets fidélité — A Satan ainsi qu'à sa lignée, — Et, par les quatre coins du monde, — Pour lui j'irai courir.

A ces derniers mots, le diable arrive par l'un des cinq chemins, puis accourent successivement un chat noir, par celui qui lui fait face; une poule blanche, par un autre ; la grenouille verte et une armée de fourmis par le quatrième. Quant au cinquième chemin, qui est celui par lequel l'évocateur est entré dans le carrefour, il lui est réservé, pour qu'il puisse se retirer sans être inquiété, après que les conditions du contrat, longuement débattues, ont été acceptées de part et d'autre. Un des témoins du pacte, chat, poule ou grenouille, appartient de droit à la personne qui a vendu son âme, et la suit pour rester attaché à son service. La préférence est généralement donnée au premier de ces animaux[1]. Quand on veut que le chat noir aille quérir de l'argent, il faut, avant d'aller se coucher, placer le soir près de lui une bourse remplie d'un seul côté et lui commander de faire son devoir. Dès que la chandelle est éteinte, le chat se met en campagne, emportant l'argent, et l'on peut être sûr de le voir, le lendemain ou l'un des jours suivants, rentrer au logis avec le double de la somme qui lui a été confiée. Lorsqu'on renouvelle l'expérience, on doit prendre bien soin de ne mettre dans la bourse aucune pièce d'or ou d'argent qui y ait déjà figuré, car celles qui ont servi une fois à cet usage ont perdu toute leur vertu.

L. F. Sauvé.

1. Ces traditions relatives à la poule blanche et à la grenouille verte n'existent plus guère qu'à l'état de vagues souvenirs. On assure que l'une et l'autre peuvent procurer de l'argent, mais on ne sait plus comment il faut s'y prendre pour obtenir ce résultat.

MÉLANGES.

DES PRONOMS INFIXES.

L'ancien irlandais nous présente fréquemment des cas d'infixation des pronoms personnels, surtout comme régime. Ce pronom s'infixe :

1° Entre la conjonction négative et le verbe. Ex. : *nibtá* = *ni-b-tá* 'non vobis est' ; *nittá* = *ni-t-tá* 'non tibi est'.

2° Entre un préfixe verbal et le verbe. Ex. : *romsóirsa* = *ro-m-sóir-sa* 'me salvavit' ; *ro* est un préfixe verbal (= gr. προ) et *sa* une enclitique augmentative de la 1re pers. du singulier ; *nonmoidemni* = *no-n-moidem-ni* 'nous nous louons' ; *no* préfixe verbal (= gr. νυ), *ni* est le pronom 'nous' répété comme 'nota augens'.

3° Dans l'intérieur même du verbe, entre son préfixe et son thème. Ex. : *atotchiat* = *ad-do-t-chiat* 'ils te voient'. Le verbe est *adchiat* 'vident', *t* est le pron. 2e pers. sg. Pour mettre ce pronom en relief et en quelque sorte en lumière, pour l'empêcher de se perdre dans l'ombre du préfixe, on le fait précéder de la particule verbale *do* qui n'a aucun sens par elle-même, mais qui forme en quelque sorte le clou auquel s'attache le pronom. Les deux *d* consécutifs de *ad-do* se combinent en un *t* et l'on a le mot *atotchiat*. *Cotobsechaim* = *Co-do-b-sechaim* 'je vous blâme'. Le verbe est *cosechaim ; to* pour *do* le préfixe inerte que nous venons de signaler, *b* est le pronom de la 2e pers. pl.

Voilà les trois classes de pronoms infixes décrits par les celtistes depuis Zeuss qui, en découvrant l'ancien irlandais, a découvert et analysé ces formes. Mais il y a là une confusion et nous avons réparti nos exemples en trois classes justement pour la faire plus aisément remarquer.

Si dans les deux premiers cas le pronom paraît soudé au verbe, c'est purement une affaire d'écriture. Supposons qu'en français nous écrivions en un seul mot *nelfêtpâ* pour 'ne le faites pas', nous aurons dans le français actuel un exemple de pronom infixe parfaitement identique à l'ancien

irlandais *nibta* 'non vobis est' : dans l'un et l'autre cas le pronom est non pas exactement infixe, mais proclitique. Dans l'écriture française il n'y paraît pas, parce que notre système d'écriture repose — en jugeant la chose du point de vue scientifique — sur deux superstitions : 1° elle ne tient pas compte de la prononciation ; 2° elle distingue ce qu'on appelle les parties du discours, et l'écriture donne, non pas le phonème, mais le résultat de l'abstraction et de l'analyse. Nous ne nous en apercevons pas, parce que par suite de notre éducation grammaticale c'est justement ce qui est philosophique et raisonné qui nous paraît naturel et simple; mais c'est une pure illusion. Notre écriture est une abstraction, de même, à un autre point de vue, que, si au lieu d'écrire : 'cette eau est glacée', nous écrivions : HO près de 0°.

Pourquoi ces groupes où le pronom figure sont-ils écrits d'une seule teneur en ancien irlandais ? Parce que, lorsqu'on écrit une langue barbare pour la première fois, les grammairiens n'en ont pas encore analysé les éléments, et qu'on écrit en un seul mot ce qui paraît former un seul mot à l'oreille, c'est-à-dire ce qui se prononce d'une émission de voix absolument continue. C'est ainsi qu'en ancien irlandais on écrit l'article et le pronom possessif avec le substantif, etc., et que se forment des groupes de mots dans lesquels les sons s'influencent les uns les autres comme s'il ne s'agissait que d'un seul mot. C'est là la cause des faits de phonétique syntactique[1]. L'ancien irlandais, en écrivant d'une seule teneur ces groupes de mots, était, à certains égards, dans sa spontanéité instinctive, plus près d'une écriture scientifique que nos langues modernes où nous distinguons tous les mots, c'est-à-dire des éléments abstraits[2].

A parler rigoureusement, il n'y a pas de mots ni de parties du discours. Ce sont des abstractions créées par les grammairiens. Les mots n'existent que comme les éléments en chimie. On constate la présence des éléments dans les composés que nous fournit la perception, on les isole dans le laboratoire ; quelquefois, quoique bien rarement, la nature nous les livre à l'état simple ; mais le plus souvent nous ne les connaissons que dans les corps composés où l'expérience les constate et où l'analyse en déter-

1. Un écrivain français du siècle dernier, Restif de la Bretonne, avait entrevu qu'il serait rationnel d'écrire les enclitiques et les proclitiques avec les mots auxquels ils se joignent dans la prononciation. Il avait imaginé d'écrire ensemble, séparés seulement par des traits, les mots qui se prononcent ensemble. Par exemple, dans le volume intitulé *les Contemporaines* (Ed. Assézat. Paris, Lemerre, 1876), nous trouvons les graphies suivantes : p. 36, assés-raisonnable ; p. 37, quelque-soit ; — elle aurait-ensuite-voulu ; — elle était trop-fière pour s'en-inquiéter ; p. 53, je n'en-veux-pas ; p. 55, au-premier-jour ; p. 56, je n'en-ferai-rien ; p. 58, les plus-indispensablement-nécessaires, etc. passim.

2. Sans aller aussi loin dans cette voie que l'ancien irlandais, l'ancien gallois écrivait ensemble certains groupes de mots. On peut s'en assurer à chaque ligne des Mabinogion.

mine la proportion. De même il n'y a pas de parties du discours, il n'y a pas de mots, il y a des phonèmes plus ou moins prolongés, dans lesquels, par la faculté d'abstraction, nous distinguons des éléments divers que nous appelons des mots et que nous répartissons dans différentes catégories grammaticales. Puis, par suite de l'éducation et de l'habitude, quand nous voulons représenter ce phonème par un signe qui le conserve, nous le traduisons — je dis *traduisons* — par la notation des divers éléments auxquels nous l'avons réduit[1].

Je n'ai pas étudié ces langues éloignées et sauvages dans lesquelles règnent, nous disent les linguistes, ce qu'ils appellent l'agglutination, ou l'incapsulation, ou l'emboîtement, mais je suis tenté de croire que c'est une opinion chimérique et que ces linguistes se nourrissent d'illusions. Comme ils ne possèdent pas de formes anciennes de la langue et qu'ils la notent par l'oreille, ils écrivent en un seul mot des phonèmes continus, et, comme la langue est usée par de longs siècles de déformation phonétique, ils n'y distinguent pas les différents éléments qui se sont soudés par l'usage. J'ai idée qu'en écrivant le français comme il se prononce et en faisant abstraction de ce que nous en savons, en le traitant comme une langue américaine ou océanienne, on arriverait à le classer parmi les langues agglutinantes ou encapsulantes. Par exemple, que l'on suppose un instant notre conjugaison avec ses pronoms et ses proclitiques ou enclitiques écrite comme elle se prononce, et l'on aurait pour cette langue de 'Paris en Amérique' des séries comme celles-ci :

jèm ('aime)	jlèm (je l'aime)	jlèmpâ
tèm (t'aimes)	tulèm (tu l'aimes)	
ilème (il aime)	imème (il m'aime)	imèmpâ
alème (elle aime)[2]	amèm (elle m'aime)	amèmpâ

Dans la philologie excentrique, j'entends par là la philologie des langues excentriques, ce sont là différentes variétés de conjugaisons qui ont chacune un nom spécial.

Comme on peut s'en convaincre en jugeant ainsi les choses de haut, c'est une illusion de voir des pronoms infixes dans des formules comme

1. Sur ces questions nous renvoyons au remarquable article de M. Sweet 'Words, Logic and Grammar' dans les *Trans. of the Phil. Society*, 1875-76, p. 470 et sq. Si M. Sweet avait connu les langues celtiques, elles lui auraient fourni des exemples et des arguments par le groupement dans l'écriture des 'full-words' et des 'half-words', et par les mutations de consonnes initiales qui résultent de ces groupements phonétiques. L'ancien irlandais lui fournira des exemples de la méthode qu'il recommande p. 482, en ajoutant qu'il ne sait pas de langue où elle ait été appliquée dans l'écriture.

2. Nous donnons ainsi cette personne, parce que dans le français populaire de Paris et de ses environs le pron. fém. de la 3e pers. du sg. est *al* devant une voyelle et *a* devant une consonne.

nibta 'non vobis est' et *romsóirsa* 'me salvavit'. C'est une illusion analogue à l'illusion d'optique qui fait voir brisé le bâton que l'on plonge dans l'eau. Dans l'un et l'autre cas le raisonnement doit réformer le témoignage erroné des sens.

Il n'y a donc de pronoms vraiment infixes que dans notre troisième classe *atotchiat* 'vident te' *cotobsechaim* 'vitupero vos'. Encore faut-il remarquer que, dans ce cas même, le terme de 'pronom infixe' n'est que le point de vue d'un âge postérieur, lorsque la préposition servant de préfixe s'est intimement soudée au verbe qu'elle venait modifier. Nous avons un exemple de cet état du langage sous nos yeux même en allemand, dans ce qu'on appelle les verbes séparables[1]. Ce sont des verbes dans lesquels la préposition-préfixe se sépare du thème verbal. L'ordre des *disjecta membra* est seul différent en irlandais et en allemand. En irlandais le préfixe se sépare du verbe pour presser entre eux deux les pronoms[2]. En allemand cela n'a lieu que pour intercaler la préposition *zu* 'à'; p. ex. : *abschreiben* 'copier' *abzuschreiben* 'à copier'. Lorsqu'on exprime un régime, substantif ou pronom, la préposition-préfixe se transporte de l'autre côté, p. ex. : *schreiben Sie es mir ab* 'copiez-moi cela'; *ich sage es Ihnen voraus* 'je vous le prédis' du verbe *voraussagen*. Que l'on suppose ces exemples allemands écrits en un seul mot et quelque peu contractés par la rapidité de la prononciation, et l'on aura un parfait parallèle aux particularités de l'ancien irlandais.

Mais sont-ce même des particularités de l'ancien irlandais ? N'y a-t-il pas là seulement la survivance d'un temps où les éléments du langage n'étaient pas encore soudés, et où la préposition n'était pas encore un préfixe, mais seulement un modificateur ? Nous avons le droit de l'affirmer en voyant qu'il en était ainsi dans le plus ancien âge de la langue latine. Les grammairiens anciens nous en fournissent des exemples qui leur paraissaient des singularités au temps où ils vivaient. Festus (Ed. Müller, p. 190) nous dit : Ob vos sacro, in quibusdam precationibus, est pro vos obsecro, ut sub vos placo, pro supplico. « *Ob vos sacro* se trouve dans quelques prières — c'est le caractère hiératique de la prière qui avait conservé l'archaïsme — pour *vos obsecro*, de même que *sub vos placo* pour *vos supplico*. » Ailleurs encore (p. 309, éd. Müller) Festus

1. La préposition *ass*, lat. *e ex*, est quelquefois employée en irlandais d'une façon qui rappelle l'emploi d'*aus* en allemand, *out* en anglais : *lotar ass* 'they went out'; *tabair ass hi* 'take her out'; *tug a ossnam ass*, litt. 'il poussa sa respiration dehors', c'est-à-dire 'il soupira', etc.

2. L'anglais a aussi des verbes séparables, où la préposition s'écrit séparément du verbe : 'take it out', 'bring the man in', etc.

cite le même exemple *sub vos placo* (in precibus fere cum dicitur) et en donne deux autres empruntés aux Lois : *transque dato* pour *traditoque*, et *endoque plorato* pour *imploratoque*[1] (*endo* est la préposition contenue dans d'anciennes formes comme *endoperator* plus tard *imperator*). M. L. Havet a fait remarquer[2] qu'il faut interpréter ainsi un passage du chant des Frères Saliens *præ tet tremonti* qui est pour *prætremunt te*, et, à l'occasion d'un vers de Nævius qu'il veut restituer en y introduisant une infixation de ce genre[3], M. Havet observe que cette tmèse se rencontre jusque dans des écrivains classiques : *disjectis disque supatis* et *indignos inque merentes* dans Lucrèce, *inque salutatum linquo* dans Virgile, *argento post omnia ponas* dans Horace. La tmèse par *que* est la plus fréquente et les poètes classiques ont plus d'une fois profité de la licence qu'elle leur donnait dans leurs vers.

Atotchiat et *sub vos placo* sont des exemples absolument identiques.

On peut encore trouver d'autres emplois de pronoms infixes, en élargissant le cadre de la comparaison, en prenant des formes verbales, aujourd'hui soudées, mais qui à une époque historique ont été des périphrases, p. ex. le futur dans les langues romanes. Le français *j'aimerai* est pour *je aimerai, ego amare habeo*. Dans le bas-latin de France on trouve des formes de futur décomposé avec pronom infixé, p. ex. : non sis tristis, domni pater, quia deus *satisfacere tibi habet*[4], au VIIIe-IXe siècle. Le français, non plus que l'italien, ne paraissent pas s'être permis cette liberté, mais on en trouve des exemples en provençal, p. ex. : *deslivrar los ai* 'je les délivrerai'. — *E livrar lo m'etz au Chabert* pour *E livraretz lo me*... 'vous me le livrerez à Chabert' litt. Et liberare illum habetis[5]. — *Mudar lanz em* pour *mudarem nos lai* 'nous nous rendrons là-bas' litt. mutare illac nos habemus[6]. — Il en est de même en espagnol et en portugais[7].

On voit par ces exemples qu'il ne faut pas se hâter de revendiquer pour une langue le monopole de telle ou telle particularité grammaticale, et qu'il ne faut pas, d'après les caractères de l'époque où on la connaît, l'emprisonner à jamais dans une catégorie fixe et rigoureusement déter-

1. Le ms. et les éditions de Festus portent *edendoque plorato*. La lecture *endoque plorato* est une correction tout à fait justifiée de M. Bréal, Mém. Soc. Ling. T. IV, p. 379.
2. L. Havet : De Saturnio Latinorum versu, p. 252.
3. Ibid. p. 388.
4. *Vita S. Euphros*. Ed. Boucherie, cité par Diez. Gram. des lang. Rom. trad. franç. T. III, p. 257.
5. Paul Meyer, *Guillaume de la Barre*, p. 36. Cf. Diez, t. III, p. 258.
6. *Flamenca*. Éd. P. Meyer, v. 3521.
7. Diez, t. II, p. 155 et 171.

minée. La juxta-position, l'agglutination, la flexion sont bien loin de s'exclure dans la vie des langues ; elles passent incessamment l'une dans l'autre, et si une langue se modifie dans ses transformations successives, c'est comme l'homme qui du berceau à la tombe voit se renouveler sans cesse le tissu et les molécules de son être, qui, lorsqu'il meurt, a souvent usé plusieurs corps, et qui pourtant reste *unus et idem*.

H. Gaidoz.

IRISCHE MISCELLEN.

I.

DIE *SIGEN SATUIRN* IN *TOGAIL TROI*.

In Stokes' Ausgabe der *Togail Troi* (s. *Rev. celt.* V, 398 ff.) læsst die Uebersetzung besonders viele Lücken offen bei der Erzæhlung von der Entdeckung der *sigen Satuirn* durch den jungen Hector (l. 950-980) ; auch in seinen Addenda (*Rev. celt.* V, 401 ff.) hat er dieselben nicht ausgefüllt. Wie mir scheint, rühren dieselben daher, dass Stokes nicht beachtet hat, dass die *sigen*, welche l. 1729 erwæhnt wird, mit der früher genannten identisch ist. Diese zweite Stelle lautet (p. 43) :

Is andsin rogab in leoman luath londferggach 7 in t-ardmilid aigthidi Hectair .i. in sigin Satuirn a ṡenathar ina láim : gai side slindlethan sithremur sithard, na cumcitis curaid comlúth. Ratuaslaicit a secht secheda coidlidi coirtchidi di, 7 rastócaib leis ri aiss, amal ṡeolchrand sithluṅgi sithlibri, 7 rasturn arṇa sluagaib co rachuir droṅga diarmithi dona deglaechaib i fannligib fola .rl.

Das heisst nach Stokes (p. 109) :

Da nahm der rasche jæhzornige Lœwe und der furchtbare Hauptkrieger Hectoir die *sigen* Saturns, seines Grossvaters, in die Hand ; das war eine breitklingige, dicke, lange und hohe Lanze, welche Helden nicht zu bewegen vermochten. Ihre sieben hæutigen, gegerbten Felle wurden von ihr abgelœst ; und er hob sie auf den Rücken wie den Mastbaum eines sehr langen Schiffes ; und er senkte sie gegen die Heere, so dass er ungezæhlte Schaaren von den wackeren Kæmpen in das weiche Blutlager niederstreckte u. s. w.

So ist auch an der ersten Stelle die *sigen* kein Gœtzenbild (*statue* übersetzt Stokes), sondern diese selbe Lanze, also vielmehr ein « Feldzeichen ». So ist die Stelle (p. 24) verstændlicher :

Isna laaibsin raérig Hectoir mac primalaind Priaim ara baethair báisi 7 ara luagaill rebartha ar srátib na senchatrach 7 ar marggad na mórchatrach, 7 tanic istech irrabi in tsigen Shatuirn sádail cona sigenchometaid úasal ón amsir riam rempu anall, 7 rasconnaic 7 rasiarfaig 7 iss ed raráid. « Ca rét » arse « in sét slessa suachnid sainemail sármorsa thall? » — « A meic », arse « cid táisiu da iarfaigid? Sigen do senathar Sátuirnd sádail, dasitled na senchatha saethracha sírmóra na hamsiri ríam remut. » — « Dammanicsea miand mannair fuirthi, dammad líth latsu. » — « Is líth im., a meic, » arse ; « acht atá ní nidamlaindsea : lánbrostud ar nech etir da indsaigid, acht cách cona thoga trénacnid chena. » Is andsain tánic saigted santi 7 drichta gaile donti do Hectoir, 7 raérig da indsaigid, 7 rasgabastar chuci ara balcbolgán, 7 rastarraing da corranaib crúaidi cuara cromsrona, 7 ica tarraing dó raérig fetgaire na n-dea 7 golgaire na n-airdemna adiú 7 anall 7 cechtar díb taebaib di impi ; 7 is and tuc leiss ar chomarsing (?) in láir 7 in tigi hí, 7 rabenastar a seicheda sentascidi senchiathaidi dí, 7 rasgab cocomthrom 7 rasfeg remi 7 'na diaid, 7 daringni rethrean rebach bossi di, dáig ba fortail furthi, co romaidestar lánairmidi cét do gránáiblib teined trichemruadi dar cach n-aird n-airegda n-airchendchaidi dí, 7 rascuir úad ara airdérgud taisceda doridisi co rastisad eicen adbul ingluaisti chuci. Is andsin rachonnaic in sigenchometaidsain, 7 rucastar atlugud buidi dina deib, 7 tanic immach 7 rainnis do Priaim mac Lamidóin 7 do thuathaib tunidi Troianna, 7 ni racreited leosum sain co tucad Hectoir 7 in tsigen mór sain leis. Co rasimmir 7 co rasmannair, co rastócaib 7 co rastoraind 7 co rascroith asa cathurlaind 7 co rascuir uad ara dérgud taisceda dorísi ; 7 o rachondcatarsum sain rucsatar atlugud budi dona deib, co rancatar néoil co neillchiachaib nimi. « Bermait a budi dona deib. Dariacht chucaind fiugair na fírfastini fírmóri 7 drumchla díganid dílend in betha 7 cend anratachta uli Assia. »

Der Sinn dieser Erzæhlung scheint der folgende zu sein, wenn auch manches Einzelne fraglich bleibt :

In jenen Tagen machte sich Hectoir, Priam's erster, schœner Sohn, in seiner tollen Laune und *ara luagaill* der Regsamkeit auf durch die Strassen der Altstadt und den Markt der Grossstadt und kam in das Haus, in welchem das Feldzeichen Saturn's des Bequemen war bei dem hohen Feldzeichen-Bewahrer seit altvergangener Zeit ; und er sah es und fragte darnach und sprach : « Was ist » sagte er « dieses auffallende, merkwürdige, übergewaltige Kleinod von einem Schafte[1] dort ? » — « O Knabe ! » sprach er « weshalb frægst du darnach ? (Es war) das Feldzeichen deines Grossvaters, Saturn's des Bequemen, da er die

1. Cf. Windisch, Ir. Texte, p. 781 s. v. 2. *sliss*, *slissén*. Zum Ausdruck vgl. *set a détgni dianim*, ib. 69, 5.

mühevollen, langen und gewaltigen alten Schlachten gewann[1] ehedem vor deiner Zeit. » — « Mich hat der Wunsch ergriffen, es zu schwingen, wenn es dir ein Glückstag scheint. » — « Freilich ist es ein Glückstag, o Knabe », sprach er, « aber es giebt etwas, was ich nicht wagen[2] mœchte : überhaupt jemand geradezu aufzufordern ihm zu nahen, sondern jeder (soll es) ohne das (thun) nach der Wahl seines kræftigen Charakters. » Da traf ihn, den Hectoir, der Pfeilschuss der Begierde und *drichta*[3] der Tapferkeit, und er gieng auf es zu und nahm es an sich an seinem starken Futteral[4]; und er zog es von seinen harten, gebogenen, krummnasigen Haken[5], und da er es zog, erhob sich das pfeifende Geschrei der Gœtter und das Jammergeschrei der Luftgeister diesseits und jenseits und auf beiden Seiten ringsum. Und dann brachte er es mit sich in den freien Raum mitten im Hause und entfernte die altgeschnürten[6], vom Alter geschwærzten (?)[7] Hæute von ihm und ergriff es im Gleichgewicht und betrachtete es vorn und hinten und machte ein geschicktes Handrædchen damit — denn er war seiner mæchtig —, so dass ein vollgezæhltes Hundert von rothsprühenden Feuerfunken aus jeder hervorragenden End-Ecke von ihm hervorbrach ; und er legte es von sich zurück auf das Lager seiner Hülle[8], bis dass ein grauser, unabwendbarer Nothfall ihn befiele. Da sah diess der Feldzeichen-Bewahrer, und er sagte den Gœttern Dank und kam hinaus und berichtete es Priam, Lamidon's Sohn, und den Stæmmen des trojanischen Besitzthums ; und sie glaubten es nicht, bis er Hectoir brachte und mit ihm jenes gewaltige Feldzeichen. Nun liess er es spielen und schwang es, hob es in die Hœhe und senkte es nieder und schüttelte es vom Schlachtgriff aus[9] ; und er legte es von sich zurück auf das Lager seiner Hülle[8]. Und als sie diess sahen, dankten sie den Gœttern, bis Wolken mit Wolkennebeln des Himmels kamen. « Wir sagen den Gœttern Dank dafür. Zu uns ist gekommen die Gestalt der wahren, wahrhaft grossen Weissagung und die feste First (die hervorragt aus) der Weltsündflut und das Haupt der Kriegerschaft von ganz Asien. »

Februar 1883. R. THURNEYSEN.

1. *dasitled* eigentlich « als » oder « womit er die Schlachten seihte ; » *sithlaim* steht hier für das gewœhnliche *maidim*, weil die Alliteration ein verbum mit anlautendem *s* verlangt.
2. *nidamlaind* für *ni-dalmaind*, wie *damdatar* für *dadmatar* (Fél.).
3. Cf. *dreachd* « a wile, trick, stratagem » Dict. Highl. Soc.?
4. *bolgán* eigentlich « ein kleiner Sack » ; es sind die 7 oben erwæhnten Hæute, in welche die Lanze gehüllt war.
5. *corrán* eigentlich « ein kleiner Kranichsschnabel ». Die Lanze war damit an der Wand befestigt.
6. Oder « lange aufbewahrten » ; *taiscim* aus *do-faiscim*.
7. l. *senchiachaidi* « altumnebelt ? »
8. Oder « damit es in Bewahrung gelegt werde. »
9. d. h. indem er es am untern Ende, am Griffe, hielt.

II.

FRITAMMIOR-SA.

On s'est habitué dans la philologie celtique à comparer la forme *fritammiorsa* (gl. me adficiet) Ml. 32*d*, 27 et quelques autres au verbe gaulois ειωρου *ieuru iorebe*, v. Gramm. celt.[2] p. 35. M. Windisch (Ir. Texte, p. 579) en construit un présent *frith-iúraim* que M. Stokes (*Rev. celt.* V, 119) dit « almost certainly cognate with the Gaulish verb ». C'est une erreur.

On sait que l'ancien irlandais possède deux futurs en *s*, l'un simple, l'autre redoublé. La seconde formation ne se trouve jamais seule dans un système verbal, elle est toujours accompagnée de la première ; v. les exemples Stokes, Beitr. zur vrgl. Sprachf. VII, 50 s., Windisch, Ir. Gramm. §§ 288, 323. Ces doubles formes ont-elles un seul et même emploi ? Cela serait bien surprenant, et en effet ce n'est pas le cas.

M. Brugman a démontré dans un savant mémoire (Morpholog. Untersuchungen III, 28 ss.) que le futur en *s* des langues occidentales n'est autre chose que le subjonctif de l'aoriste indo-européen. Les formes du futur irlandais sont, comme on sait, en même temps des futurs et des subjonctifs ; il y a de plus le « futur secondaire » avec toutes les fonctions du conditionnel roman. En examinant les formes des verbes qui possèdent ces deux futurs en *s*, nous observons que les formes simples sont presque toujours employées comme subjonctifs, tandis que le futur est exprimé par les formes redoublées. Il est probable que ces dernières ont été créées justement pour distinguer le futur du subjonctif ; le modèle était peut-être fourni par les futurs redoublés sans *s* qui sont, originairement, des subjonctifs du parfait, comme *fodidmat*, *forcechun*. Je ne citerai que les verbes dont nous connaissons assez de formes pour déterminer leur signification.

Guidim (je prie) :

I. Futur simple : a. comme subjonctif, après des conjonctions : *annongeis cách* Wb. p. 181, 14 ; *annogessid* 146, 6 ; *diangessidsi* Ml. 53*b*, 19 ; *conroigset* Wb. p. 109, 14 ; *ciagessir* 115, 8 ; après la conjonction *n* « que » : *nondages* Ml. 21*b*, 8 et 9 ; *nundatges* 21*b*, 5 ; *ṅges* 39*b*, 3 ; *ṅgesar* (gl. orari) 51*a*, 17 ; — b. comme impératif : *nigessamni* Wb. p. 68, 9 ; *nigessid* 159, 1. Citons encore *anasrugeset* (gl. obtasse

eos) Ml. 48*a*, 17 et le futur secondaire *nongesmais* (gl. non aliter novimus *supplicare*) Ml. 21*b*, 1.

II. Futur redoublé, comme futur : *nogigius* (rogabo) Ml. 46*b*, 12 ; *gigsesa* (gl. supplicabo) Ml. 47*d*, 4 ; *giges dia* (gl. supplicem) Ml. 53*c*, 3 ; *gigestesi* (vous prierez) Wb. p. 93, 11 ; conditionnel : *ised rogigsed* Ml. 32*d*, 5.

Fo-long-, *fo-com-long-* (supporter) :

I. Futur simple, comme subjonctif : *follós* (pour *fo-n-lós*, gl. *ferre* vix possum) Ml. 62*b* ; *fulós* (gl. necesse est *me sustinere*) 33*a*, 2 ; *cofullos* (gl. ad ferendum) 58*c*, 12 ; *follo* (gl. aspera *ferre* non refugit) 32*d*, 18 ; *am. fundló* (gl. non commotius quam modus *patitur*) 32*d*, 2 ; *arafulsam* Wb. p. 93, 11 ; *cua* (?) *follosat* (gl. ut perferant) Ml. 69*a* ; *fochith nadfochomolsam* Wb. p. 92, 5 ; *fochith nadfochomalsid* 68, 13.

II. Futur redoublé, comme futur : *folilusa* (je supporterai) Wb. p. 140, 19 ; *folilsat* (gl. poenas solvent) 156, 9 ; *lase folilsat* (gl. sustinendo) Ml. 80*a* ; *coremifoil* (gl. ut severitatem ultionis *anticipiet*) Ml. 23*a*, 8 est un exemple du subjonctif ; *-foil* vient de **folil(o)*, cp. *remfolaingsiu* (gl. anticipa) 44*c*, 24.

Conriug (je lie) :

Fut. simple : *condarias* (gl. quae *alligare* compellor) Ml. 21 *b*, 7 ; — fut. redoublé : *coririssiu* (gl. ligabis) Ml. 134*d* ; je ne sais si *cotanrirastarni* (gl. obligemur) Ml. 51 r. est un futur ou un subjonctif.

Le futur en *-s* du verbe *orgim* (je frappe) doit avoir eu pour thème primitif **orx-* qui devient en irlandais **ors- orr-*. Cette forme n'est pas rare ; elle est presque toujours employée comme subjonctif : *cacha orr* Sg. 12*b*, 7 ; *frisnorr*[1] (gl. pestilentiae proprium est *inficere* corpora) Ml. 15*a*, 10 ; *docomar* (gl. aterat) 23*d*, 5 ; *dufuarr* (gl. deterere) 48*c*, 31 ; *ciadu[n] fuarraidni* (gl. si nos ateratis) 78*d* ; une fois comme futur : *dodaessarrsom* (elle les délivrera) Wb. p. 32, 31.

Quel devait être le thème du futur redoublé ? Evidemment *iorr* ; et c'est lui qui s'est conservé dans la forme que nous avons donnée pour titre à notre article. *Frisoirctis* traduit « adversabantur » Ml. 67*b*, *frisnorgar* « afficitur » Ml. 77*d*. Nous venons de citer le subjonctif en *-s* : *frisnorr*. Il n'est donc pas douteux qu'il faut voir le futur redoublé du même composé dans *frissiurr són* (gl. aversabor) Ml. 37*c*, 12 ; *ciaerat*

1. Mon ami Güterbock s'est donc trompé en parlant d'une assimilation de *g* à *r* dans cette forme (*Lateinische Lehnwœrter im Irischen* I p. 87) ; je ne crois pas qu'une telle assimilation se trouve en irlandais ; le cas de *comroirnich* pour *comroircnich* (*ib.*) est tout différent.

fritammiorsa (gl. quandiu me adficiet) Ml. 32*d*, 27; *ised aerat fritammiurat* 33*a*, 1.

Il ne reste donc plus que la forme *iúrad* (gl. factum est) L. Ardm. 189*b*, 1 qui puisse se comparer au gaul. ειωρου, et seulement dans le cas où la glose serait la simple traduction du mot latin; je ne suis pas en état de m'en assurer.

Peut-être faut-il voir un ancien futur en *-s* dans *niriat* (qu'ils ne vendent pas!) Wb. p. 172, 8, du verbe *renim*; *s* entre deux voyelles a disparu. Futur redoublé: *asririusa* (gl. inpendam) Wb. p. 115, 15; *asriri dia* (dieu donnera) 152, 6; *asriri* (gl. adpendat) Ml. 30*c*, 13; *isdoib asrirther* (à eux sera payé) Wb. p. 5, 27. Cette explication n'est pas sûre, mais la flexion irrégulière de *asririu* la rend probable; v. Windisch, Ir. Gramm. § 278.

R. Thurneysen.

Mars 1883.

SALTAIR NA RANN[1].

Der irische « *Strophenpsalter*» hat seinen Namen daher, dass er die biblische Geschichte von der Weltschœpfung bis zu Christi Tod in 150 Gedichten erzæhlt. Die Zahl der Strophen in den einzelnen Gedichten ist sehr verschieden; die kürzesten zæhlen 3 Strophen, das længste (No. XI) 138. Die Strophe besteht aus 4 paarweise gereimten Versen von 7 Silben. Der Reim hat die Eigenthümlichkeit, dass jeweilen im ersten Vers der Assonanz-Vocal betont, im zweiten unbetont sein muss; ist also das Reimwort im ersten Verse einsilbig, muss das Schlusswort des zweiten mindestens zweisilbig, ist jenes zweisilbig, muss dieses dreisilbig sein. Ausnahmen sind sehr selten, fehlen jedoch nicht ganz, z. B.

7217 *Ri tarlaic inlíc o*-chéin
hicenn nadeilbi dont-sleib.
7641 *Ri rohic*, *amra* tola,
mnai truaig dindrobur fola.

Andere Fælle sind leicht zu corrigieren, z. B.

7497 *Hua Jobe cenathis* cinn
dorinscann bathis ṁblaith bind (l. *ṁblaithbind*).

Die letzte Zeile jedes Gedichts muss wenigstens ein Wort der ersten

1. *Saltair na Rann*, edited by Whitley Stokes (Anecdota Oxoniensia. Mediaeval and modern series, vol. I, part III). Oxford (Clarendon Press), 1883, 4°, pgg. vi and 155.

Zeile wiederholen. Zu weiterem Schmucke wird sehr hæufig Alliteration und Binnenreim verwendet, doch ohne feste Regeln. Man sieht, des Dichters Aufgabe war keine leichte. Dass durch solche Verskünstelei auch das Verstændniss der Dichtung nicht gerade erleichtert wird, ist selbstverstændlich. Doch læsst sich zugeben, dass der Dichter die Schwierigkeiten verhæltnissmæssig geschickt überwunden hat. Abgesehen von den immer wiederkehrenden Flickwœrtern und Versfüllseln, welche nun einmal in der irischen Poesie unvermeidlich scheinen, schreitet die Erzæhlung munter vorwærts. Auch der Plan des Ganzen ist gut angelegt. An die Schœpfung reiht sich die Beschreibung der Welt, als Schlussstein die Schilderung des 7ten Himmels, des *riched*, wo Gottes Thron steht. Auf den Sturz Lucifers folgt die Beschreibung seiner Wohnung, der Hœlle. Dann werden wir in's Paradies eingeführt, und nun entrollt sich die ganze biblische Geschichte, eingerahmt durch den Sündenfall einerseits und andrerseits durch die Erlœsung von Adams Geschlecht aus der Hœlle durch Christus.

Das vollstændige Gedicht, aus 7788 Versen bestehend, hat sich, nach Stokes, in einer einzigen Handschrift (12. Jahrh.) erhalten; und dieser Text wird in seiner Ausgabe mit grœsster Genauigkeit wiedergegeben; nur die naheliegendsten Correcturen sind aufgenommen[1]. Angehængt finden sich 12 weitere Gedichte in verschiedenen Metren; CLI ist ein Gebet um Vergebung der Sünden; CLII handelt von den Ræthseln der Schœpfung, CLIII–CLXII vom jüngsten Tag und den Zeichen, die ihm vorangehn. Als Verfasser des *Saltair* wird *Oengus Celi-De* genannt; dass diese Angabe unrichtig ist, zeigt Stokes in der Vorrede pg. I. Es fragt sich, ob die beigefügten Gedichte den gleichen Verfasser haben. Sicher ist, dass der Dichter von CLII den *Saltair* kennt, indem er ihm stellenweise genau folgt. Da er sich aber V. 8009 selbst *Oengus céle Dé* nennt, ist es mir wahrscheinlicher, dass dieses Gedicht zu einer Zeit entstanden, als der Psalter bereits dem Oengus zugeschrieben wurde; der Dichter, welcher diesen nachahmte, übertrug dann den vermeintlichen Namen seines Vorbildes auf sein eigenes Machwerk.

Die Zeit, in welcher der Psalter verfasst wurde, hat Stokes nicht zu bestimmen versucht. Und doch macht uns der Dichter selbst einige Angaben V. 2337 ff. Nachdem er von den verschiedenen Weltaltern bis auf Christus gesprochen, fæhrt er fort: von Christi Geburt bis zur grossen Viehseuche sind es 988 Jahre, von Adam an gerechnet 6184 Jahre (s. unten); zu dieser Zeit herrschten folgende Fürsten:

1. [Eine lange Liste von Nachtrægen s. *Academy*, 14 Juli 1883, No. 584 p. 31*f*.]

Cinaed mac Maelcholaim über Schottland.

Briain über Munster.

Donncad über Leinster.

Cathal über *Cruachan* (Connaught).

Eochaid über Ulster.

Fergal mac Conaing meic Neill, sil Eogain, über *Ailech.*

Othalinus, Sohn *Otha* des Grossen, war rœmischer Kaiser.

Hlothair (ms. *Blothair*) herrschte über die Franken.

Etgair über die Sachsen.

Maelcoluim mac Domnaill meic Eogain über die Mark der Britten.

Da mir keine irischen Annalen zu Gebote stehn, kann ich die Regierungszeit von *Donncad*, *Cathal*, *Eochaid*, *Fergal* nicht bestimmen.

Kenneth, Sohn Malcolm's, war Kœnig von Schottland 969-994.

Brian Boroimhe Kœnig von Munster 975-1002, wo er Kœnig von Irland wurde.

Otto II 973-983.

Lothar Kœnig von Frankreich 954-986.

Edgar Kœnig von England 959-975.

Die Verwaltung des Brittenlandes *Cumbria*, welches durch Kœnig Edmund der Herrschaft der Schottenkœnige unterstellt war, wurde gewœhnlich dem praesumptiven Thronfolger übertragen. Wæhrend der Regierungszeit des Kenneth finde ich zwei Malcolm's als Herrn dieses Bezirks verzeichnet, deren Stammbaum aber nicht zu dem obigen stimmt (s. Buchananus, Rerum Scoticarum Historia, lib. VI cap. LXXX). Der erste ist *Milcolumbus*, Sohn des Kœnigs *Duffus*, Grosssohn des *Milcolumbus*. Diesen vergiftete *Kennethus* und brachte seinen eigenen Sohn *Milcolumbus* an seine Stelle; der hatte dieselbe bis zu Kenneth' Tod inne. Wie die Divergenz zu erklæren, weiss ich nicht. Gab es vorher noch einen dritten *Milcolumbus?* Oder hat der Verfasser einen spæteren *Milcolumbus* mit dem ersten dieses Namens verwechselt, welchem Edmund im J. 945 die Herrschaft über das Brittenreich übertrug? Dessen Vater hiess *Donaldus,* aber sein Grossvater nicht *Eugen* (*Owen*), sondern *Constantin.*

Es muss befremden, mitten unter diesen Fürsten aus der zweiten Hælfte des 10ten Jahrhunderts *Dubdaletha*, den Nachfolger des heil. Patricius, auftreten zu sehn, welcher nach Stokes (Vorrede I) im J. 1061 gestorben ist. Diess ist aber ein offenbares Versehn. Unter den *Comarbada Patric* (Book of Leinster, Facs. 42b) werden zwei Mænner dieses Namens aufgeführt. Der erste *Dubdalethe* war Abt von Armagh 965-998, der zweite Bischof von Armagh 1049-1064 (nach O'Curry, Lectures p. 19). Sicherlich ist hier vom ersteren die Rede.

Ferner fællt auf, dass die Regierungszeit der genannten Fürsten nicht durchgængig bis zum Jahre 988 reicht. Otto II ist schon 983 gestorben, Lothar 986. Und wenn man auf diese weiter entfernten Fürsten kein Gewicht legen will, so bleibt doch der Name Edgars, der nur bis zum Jahre 975 regierte. Der Ire kœnnte die Namen Edgar und Eduard verwechselt haben; aber auch Eduard II kam schon 979 um's Leben; sein Nachfolger Ethelred regierte bis 1013. Es læsst sich doch nicht annehmen, dass der Regierungswechsel im benachbarten England den Iren 9 Jahre lang unbekannt geblieben sei. Ich vermuthe eher einen Fehler in der Jahreszahl 988; welches Jahr gemeint ist, wird sich wohl aus der Regierungszeit der erwæhnten irischen Fürsten genauer bestimmen lassen.

Es fragt sich weiter, ob dieses Jahr die Verfassungszeit des Gedichtes ist. Ganz sicher ist diess nicht. Die Zeitbestimmung kann ebensowohl der Vorlage angehœrt haben, welcher der Dichter bei seinen chronologischen Notizen sklavisch gefolgt ist (s. unten). Dahin kœnnte man auch das Praeteritum in V. 2345 ff. deuten : « Als die Seuche *kam*, wer *waren* damals die Fürsten ? » etc. Immerhin liegt die Annahme næher, dass der Psalter in der That gegen Ende des 10ten Jahrhunderts verfasst ist. Auch der Zustand der Sprache scheint mir in diese Zeit wohl zu passen, wenn man von der Orthographie des spæteren Copisten absieht.

Einige wenige Abschnitte des Psalters existieren in jüngeren Abschriften (Vorrede I); ob diese aus dem selben Codex copiert sind, sagt Stokes nicht. Er bemerkt, dass No. X im Lebar Brecc, p. 111b des Facsimile, enthalten ist; dagegen scheint er übersehen zu haben, dass dieses Bruchstück daselbst mitten in einer fast vollstændigen Prosaauflœsung unseres Psalters steht[1]. Dieselbe erstreckt sich von p. 109a–132a. Da wir für das Gedicht nur eine einzige Handschrift haben, lohnt es sich wohl, das Verhæltniss dieser andern Quelle næher zu untersuchen. Ich habe sie Prosaauflœsung genannt; man kœnnte von vornherein vermuthen, wir besæssen darin vielmehr eine Copie der Vorlage, aus der unser Dichter geschœpft. Allein schon ein oberflæchliches Durchgehn der Prosa (B) zeigt, dass das Verhæltniss umgekehrt ist, dass B aus dem Psalter geflossen. Ich brauche nur auf Fælle zu verweisen, wo B das Gedicht missverstanden hat, wie z. B. V. 7241 ff., wo die zehn Stunden, welche die Sonne zurückgeht, um Ezechias verlængertes Leben anzuzeigen, auf das Stillstehn der Sonne bei Josua's Kampf mit den Cananitern gedeutet werden (131b, l. 9 v. u.).

1. Zwar führt er im Wortindex s. v. *drochte* die Uebersetzung eines Ausdrucks aus dem Lebar Brecc an; aber nirgends wird auf den vollstændigen Parallelismus der beiden Texte hingewiesen.

Die Prosaversion hat bedeutend gekürzt, manche Capitel ganz weggelassen, hie und da nach anderen Quellen erzæhlt und hæufig kleine Zusætze und Erklærungen gegeben. Im Allgemeinen folgt sie aber dem Psalter so nahe, dass ihr Ursprung unverkennbar ist, wie sie ja auch das Gedicht X in seiner poetischen Form herübergenommen hat. Hier nur ein paar Zeilen zur Veranschaulichung :

V. 353. Fail ann, *cotrichim trethan*, cathir *chrichid*, chomlethan, *fail inti*, *frisid solus*, *set sir* cethriprimdorus.	B. 109a. *Fil cathir and 7si comlethan cocethri primdoirsib furri.*
V. 357. Met cachdoruis dib *foleith* *donacethriprimdoirsib*, *toeb fritoeb*, *dini iar*tomus mili *darcachn-oendorus*.	*Ise met cechdorais dib sin .i. mile ceimend friathomus.*
V. 361. Fail crois d'ór incachdorus *frisella slog sirsolus*, *ri rosdelba centalgga*, hite remra roárdda.	*Fil di. cros de or incechdorus dib sin. hite remra roarda*
V. 365. En dodergor forcach crois *oschind lerglor nach anfois*, incachcrois *friernól cuir* gemm dermor doleic logmuir.	*7 en dergóir for cech crois 7 gemiu dermair dolica logmair cecha croise.*

Bisweilen werden auch poetische Ausdrücke beibehalten, vgl. V. 6509 :

Intrath rothaitne ingrian *glan* *os cechrían* imdreich talman...	B. 129 b. *Intan tra rothaitin grian dardreich in talman arabarach...*

Wir haben somit in B die Ueberarbeitung einer ziemlich genauen Prosaauflœsung des Psalters. Letztere war nicht nach der von Stokes edierten Handschrift verfasst. Sie vermeidet Fehler derselben, z. B. V. 1586 *hicomlabrae* (von Stokes in *cenchomlabrae* verbessert) B *cen comlabra ;* V. 1360 ist in der Hdschr. *napalme* in *nafiche* corrigiert, B hat *na pailme*. Auch No. X zeigt Abweichungen in B. Ich kann hier nicht auf Einzelheiten eingehn ; doch will ich zur Erleichterung der Vergleichung die entsprechenden Seitenzahlen des Facsimile von B geben, zugleich auch eine etwas eingehendere Inhaltsangabe des Psalters, als die in Stokes' Vorrede.

I (V. 1-336) Schœpfung ; Beschreibung der Welt. (Den genaueren Inhalt s. Vorrede III.)

Fehlt in B.

II (337-656) Beschreibung des *riched.*

B. 109a, l. 1-109b, l. 16 v. u. Die Verse 589-604 und 617-624 sind umgestellt.

III (657-832) Die himmlischen Heerschaaren.

B. nur : *Atat im̄ IX nuird 7 IX ngrada for ainglib.*

IV (833-868) Lucifers Ungehorsam und Sturz.

B. 109b, l. 14 v. u. — 110a, l. 4. Zusatz : nach einem anderen Dichter betrægt der Zeitraum zwischen Lucifers Erschaffung und Uebertretung nicht 1000 Jahre, sondern nur 13 1/2 Stunden (ib. l. 4-13).

V (869-960) Die Hœlle.

B. fehlt.

VI-X (961-1468) Paradies ; Adam und Eva geschaffen ; Sündenfall und Ausweisung.

B. 110a, l. 14. — 111b, l. 13 v. u.

XI (1469-2020) Adam und Eva's Busse ; Eva abermals vom Teufel überlistet. Geburt von Cain und Abel ; Cains Brudermord, Brandmarkung und Tod. Geburt von Seth (s. Vorrede III f.).

B. 111b, l. 12 v. u. — 113a, l. 37 folgt nur bis zum Verse 1896 ; dann bricht es plœtzlich mit « *etc.* » ab und verlæsst eine Zeit lang die Folge des Psalters.

XII (2021-2388) Adams Tod. Noah's Abstammung. Berechnung der verschiedenen Weltalter (s. Vorrede IV f.).

XIII-XXI (2389-2672) Sündflut ; Noah und seine Sœhne.

XXII-XXIV (2673-2780) Die Menschen wieder gœtzendienerisch. Nimrod. Thurmbau zu Babel.

XXV und XXVI (2781-3080) Abraham, Isaac und Jacob.

B. hat eine kurze Berechnung des zweiten Weltalters gegeben, wie es scheint, nach dem *Leabhar Gabhála* ; 113a, l. 8 v. u. — 113b, l. 11 stimmt genau überein mit *L. U.* Facs. 2b, l. 14-33. Nachdem B. von Abraham und Isaac erzæhlt hat, schliesst es sich 113b, l. 33 (= V. 2825) — 115a, l. 7 wieder an den Psalter an. Es fügt die Deutung der hebræischen Namen bei und citiert (114b unten) ein Gedicht über Jacobs Geschenke an Esau.

XXVII-XXXIV (3081-3692) Joseph.

B. 115a, l. 7 — 117a, l. 11.

XXXV-LXX (3693-4980) Moses; Volk Israel in der Wüste. Als Episode wird V. 3993-4010 die Fahrt des *Gaidel Glass* und seines Weibes *Scotta* aus Aegypten nach den caspischen Gebieten eingeschaltet.

B. 117a, l. 12-123b, l. 17.

Die irische Sage bringt B. an anderer Stelle (118b unten) und in anderer Gestalt. Vor dem Durchzug durch das rothe Meer trifft Moses den *Fenius Farsaid* und heilt dessen Sohn *Goedel Glass* von einem Schlangenbiss. Aber erst des letztern Enkel *Sru*, Sohn des *Esru*, wandert aus ;

auch hier wieder ist B. in Uebereinstimmung mit dem *Leabhar Gabhála.* — Auch sonst zeigt der Text von B. hie und da Abweichungen, so beim Bericht über die Katastrophe des Pharao im rothen Meer; 121a unten giebt er eine Notiz über die erste Paschafeier und 121b das Bild des siebenarmigen Leuchters u. a. m.

LXXI–LXXXIV (4981-5512) Josua; Zeit der Richter; Samuel.

B. 123b, l. 17 — 128b, l. 4. Seite 128a unten wird ganz unmotiviert der Stammbaum Heman des Sængers (I Paralip. VI, 33–39) eingeschoben. Für LXXXIV hat B. nur den Satz: *Iarsin tra roentaigset m̄ isrl. frisamuel doridise coradhairset incoimdiu isu cr.*

LXXXV-CXXVI (5513–7044) Saul, David, Salomo.

B. giebt 128b, l. 4-11 kurz den Inhalt von LXXXV. Dann zæhlt es die drei Arten von Obrigkeiten auf, unter denen die Iuden von Moses bis zur rœmischen Herrschaft gestanden. Hierauf folgt ein kurzer Bericht über Saul und David. Erst von v. 6169 an schliessst sich B. wieder an den Psalter an, stellt jedoch die Strophe 6177-6180 voran. Diess erstreckt sich von 128b, l. 11 v. u. — 130b, l. 14 (130a werden Davids Verwandte aufgezæhlt). Nach V. 6704 giebt B. eine vom Psalter unabhænggige Erzæhlung vom Weibe des Urias, von Absaloms Empœrung, von der Regierung Salomo's.

CXXVII-CXXXIII (7045-7192) Die getrennten Reiche.

B. 131a, l. 1 — 131b, l. 26. Der Inhalt von CXXVII ist etwas ausführlicher erzæhlt; 131a unten wird Elias' Kampf mit dem Antichrist beigefügt.

CXXXIV (7193-7216) Babylonische Gefangenschaft.

B. 131b, l. 26–39.

CXXXV (7217–7252) Nabuchodonosor, Holofernes, Sennacherib, Ezechias.

B. 131b, l. 39 — letzte Linie. Dann schliesst B. das alte Testament mit einer Betrachtung über die Unterstützung der Glæubigen durch Gott und über die Bestrafung der Unglæubigen und endigt mit einem Gebet 132a, l. 22. Die Geschichte des neuen Testaments wird nach andern Quellen sehr ausführlich erzæhlt.

Der Psalter füllt die Lücke zwischen dem alten und dem neuen Testament mit einer Lobpreisung der Werke Gottes aus (CXXXVI-CXLI).

CXXXVI (7253–7272) Aehnlichkeit und Verschiedenheit der Thiere.

CXXXVII (7273–7296) Die verschiedenen Eigenschaften der Pflanzen.

CXXXVIII (7297-7424) Die Frommen, die Gott errettet hat (ein Gebet in der Art der Rev. celt. V, 94 ff. besprochenen).

CXXXIX (7425–7444) Was Gott seinem Volke geleistet.

CXL (7445-7464) Die Erzvæter, die Propheten und die Maccabæer.

CXLI (7465-7484) Die gottbegnadeten Weiber.

CXLII (7485-7500) Johannes der Tæufer.

CXLIII (7501-7528) Christi Empfængniss.

CXLIV-CXLVIII (7529-7696) Christi Geburt und Leben bis zum Palmsonntag.

CXLIX (7697-7732) Das Abendmahl.

CL (7733-7788) Iudas' Verrath. Christi Leiden und Tod. Er führt Adams Stamm aus der Hœlle in's Paradies und sitzt nun auf dem himmlischen Thron.

Wenn also der Psalter nicht aus B. geflossen ist, so fragt sich weiter, woher der Dichter seinen Stoff genommen. Er scheint keine einheitliche Quelle benutzt, sondern mehrere gemischt zu haben. Ich bin nicht im Stande, die einzelnen genau zu bestimmen; ich führe an, was sich mir nach dem cursorischen Durchlesen des Gedichts ergeben.

In I ist offenbar ein Buch « *De natura rerum* » mit dem Schœpfungsbericht vermengt. Doch stimmt das Gedicht weder zu Isidor's noch zu Beda's Schrift dieses Namens, wenigstens durchaus nicht genau. Noch weiter liegt es ab vom Gedicht des Avitus « *De initio mundi* » oder von spæteren festlændischen Werken, wie des Honorius Augustodunensis « *De Imagine Mundi.* » Ueber dieses negative Resultat bin ich einstweilen nicht hinaus gekommen.

Auch woher in No. III die Berechnung der Engel des 9ten Grades = 700,000 Millionen genommen ist, weiss ich nicht. Die Namen der Vierundzwanzig um Gottes Thron, welche der Dichter mit den obersten Engeln identifiziert, differieren von den Engelnamen der jüdischen Tradition (s. Van Dale, Dissertationes de origine ac progressu idolatriae et superstitionum, p. 168). Ausser den vier biblischen Engeln *Gabriel, Michél*, *Raphiel*, *Urel* finden sich einige sonstige hebræische Namen darunter : *Raguel*, ein anderer Name von Moses' Schwiegervater Jethro, Exod. II, 18, Num. X, 29 ; *Barachel*, Vater des Eliu, Job XXXII, 2 und 6. Andere haben wenigstens hebræischen klang, so *Rumel* (für *Rumiel*), *Sarmichiel* (*Sar-Michael*), *Sarachel*, der zweimal aufgeführt wird (cf. *Zarahia*), *Sariel*, *Darachél*, *Arachél* etc. Viele dagegen sind ganz abenteuerliche Bildungen, sæmmtlich auf *-el*. Es ist nicht unmœglich, dass diess alles der Phantasie des Dichters entsprungen ist. Darauf kœnnen die Worte deuten V. 713 f. « Gott hat mir etwas von den Verhæltnissen der verschiedenen Grade kundgethan » und V. 818 ff. « Herr ! wenn ich zu viel oder zu wenig gesagt habe, verzeih mir meine Indiscretion, meine Unkunde. Obschon es indiscret war, die gewaltige Zahl der verschiede-

nen Grade zu besprechen, ist doch, was ich gesprochen, zu Deinem Lobe [gesprochen], mein gewaltiger Fürst! » Dem Verfasser von B scheint die Sache unlauter vorgekommen zu sein; er hat dieses Capitel, sowie die Beschreibung der Hœlle (No. V) überschlagen. — Die Aemter der neun Grade sind verschieden von denen, die Renan aus der « Apocalypse d'Adam » anführt[1].

Dass No. XI und XII auf der *Vita Adae et Evae* beruhen, bemerkt Stokes in der Vorrede p. II, ohne næher auf das Verhæltniss einzugehn. W. Meyer[2] hat zwei verwandte Texte besprochen, die lateinische *Vita* und eine griechische Apocalypse, welche unter dem Titel *Apocalypsis Mosis* von Tischendorf herausgegeben ist[3]. Der Psalter folgt der *Vita* im Berichte von Adam und Eva's Busse. Aber von dem Punkte an, wo die Erzæhlung der Apocalypse einsetzt, schliesst er sich eng an diese an; so verkündet Gabriel die Geburt Seth's — freilich hier *vor* dem Tode Abels — und auch Adams Tod liegt der Fassung der Apocalypse sehr nahe. Die Apocalypse hat nicht im griechischen Text oder in irischer Uebersetzung dem Verfasser vorgelegen, sondern lateinisch. Diess geht deutlich aus einigen unverændert aufgenommenen lateinischen Wœrtern hervor : *in tertio caelo* V. 2205 (ἕως τρίτου οὐρανοῦ, Apoc. p. 20, 37) und *ornamentum* V. 2218. Es gab also damals in Irland einen lateinischen Text, welcher die Bestandtheile der *Vita* und der Apocalypse in sich vereinigte. Von lateinischen Bearbeitungen der Apocalypse sprechen jedoch weder Tischendorf noch Meyer.

Freilich folgt der Psalter diesen Quellen nicht ganz genau; die næheren Umstænde der Geburt Cains (*Vita* § 18–21) fehlen. Auch spielt Seth durchaus keine Rolle; nur seine Geburt wird erwæhnt. Von dem Gange nach dem Paradies ist nicht die Rede; Alles spielt sich zwischen Adam und Eva allein ab. Dagegen ist ein erster Keim der Kreuzlegende vorhanden : nur Adams Seele kommt in den dritten Himmel, sein Leib wird in *Ebrón* neben Abel begraben; die Sündflut wühlt die Erde auf und schwemmt Adams Haupt vor[4] Jerusalem, so dass « spæter das Kreuz Christi in Adams Fleisch gepflanzt wurde » (V. 2229-2240). Diess erinnert sehr an die Ueberführung von Adams Leiche nach Golgatha durch Sem und seinen Urenkel Melchisedek im « Christlichen Adambuche des Mor-

1. *Journal asiatique*, V^e^ série, t. II, p. 458.
2. Abhandlungen der philos.-philol. Klasse der kgl. bayer. Academie der Wissensch. XIV, 3te Abtheilg. p. 187 ff.
3. In den *Apocalypses Apocryphae*. Leipzig, 1866, p. 1 ff.
4. *indorus Hierusalem* übersetzt Stokes « in the gateway ». Doch læsst sich mittelir. *indorus* an den meisten Stellen nur durch « vor » übersetzen, wenn auch die ursprüngliche Bedeutung « im Thore » ist.

genlandes[1] ». Man beachte auch die nahe Verbindung des Melchisedek mit Sem in den Stammbæumen V. 2256 und 2277; auch in den mit dem Adamsbuche in enger Beziehung stehenden Annalen des Eutychius Patriarcha[2] heisst Melchisedek *filius Phaleki filii Eberi f. Shalechi f. Kainani f. Arphachsadi f. Semi*, entgegen der gewœhnlichen Tradition, welche ihn zum Hamiten macht. Der lat. Text muss also mehr enthalten haben, als die *Vita* und die Apocalypse.

Diese Quelle hat der Dichter in weiterem Maasse verwendet, als Stokes angiebt. Auch No. IV, Lucifers Sturz, ist aus der *Vita* ausgezogen und vorangestellt; die Erzæhlung erscheint daher zweimal, einmal im Laufe der Geschichte, das andere Mal dem Teufel in den Mund gelegt. Ebenso ist No. VIII und IX, der Sündenfall und Gottes Gericht, gleich Apocal. § 15 ff., nur an die historisch richtige Stelle gerückt.

Eva's Tod wird von Adam vorhergesagt, aber im Gedichte nicht erzæhlt. Dasselbe geht vielmehr nach Adams Begræbniss mit V. 2241 ziemlich abrupt auf Noah und seine Vorfahren über und schliesst daran die Eintheilung der verschiedenen Weltalter. Diese sind aber nach einem wahren Hexen-Einmaleins berechnet; fast keine einzige Zahl trifft zu. Stokes übergeht diess mit Stillschweigen. Damit sich kein fernerer Leser den Kopf darüber zerbreche, bemerke ich, dass die Rechnungsfehler schon auf einer falschen Vorlage beruhen. Es kœnnen keine Schreibfehler der Copisten unseres Gedichtes sein, da die meisten Zahlen durch das Versmass gesichert sind. Die Eintheilung zeigt auf den ersten Blick, dass die Berechnung mittelbar auf der Chronik Isidors beruht. Beda kommt nicht in Betracht, da seine Berechnung schon beim zweiten Zeitalter vœllig abweicht. Dagegen habe ich eine andere Tabelle gefunden, deren Fehler mit denjenigen des Psalters viel Verwandtschaft zeigen, næmlich in der *Historia Britonum* des Nennius. Ich citiere dieselbe, wo nichts anderes bemerkt wird, nach der æltesten Hdschr., Harleian Ms. 3859 (10. Jahrh.), in den *Mon. Hist. Brit.* p. 47 ff. mit X bezeichnet. Ob die Zahlen auch in den irischen Nennius übergegangen sind, vermag ich augenblicklich nicht zu bestimmen, da mir kein Exemplar von Todd's Ausgabe zur Hand ist[3]. Ich stelle die 3 Tabellen unter einander, indem ich jedoch bei Isidor die Monate vernachlæssige und mich auf Angabe der Jahreszahlen beschrænke.

1. übers. von Dillmann, in Ewald's Jahrbüchern der bibl. Wissensch. V p. 103 ff., besonders p. 114.
2. ed. Pocockius, Oxoniae 1658, p. 68 f.
3. Auch ist mir unbekannt, ob sich dieselben etwa in ælteren Versionen des *Leabhar Gabhála* wiederfinden. In der Redaction der O'Clery's sind die Zahlen correct (s. O'Curry, Lectures, p. 172).

Isidor :	von Adam an :		
I^a *aetas* (bis Sündflut) . .	2242 ;		
II^a *aetas* (bis Abraham). .	3184 ;	von Sündfl. bis Abrah. . .	942.
III^a *aetas* (bis David) . . .	4125 ;	von Abr. bis David . . .	940.
IV^a *aetas* (bis babyl. Gef.) .	4610 ;	von David bis bab. Gef. .	485.
V^a *aetas* (bis Caesars Tod)	[5155];		
im 42ten Jahre des Augustus Christi Geburt, also	5197 ;	von bab. Gef. bis Christus.	587.

Saltair (V. 2293–2344) :			
Adam — Sündflut. . . .	2240 ;		
Adam — Abraham . . .	3184 ;	Sündfl. — Abraham. . . .	962.
Adam — Auszug aus Aeg.	3792 ;	Abr. — Ausz. aus Aeg. . .	540.
Adam — David	4164 ;	Auszug — David	500.
Adam — babyl. Gef. . .	4749 ;	David — bab. Gef	569.
Adam — Christi Geburt .	5196 ;	bab. Gef. — Christus . . .	566.
[Adam — Viehseuche. . .	6184 ;	Christi Geb. — Viehseuche	988.]

Nennius (Cap. I) :			
Adam — Sündflut. . . .	2242 ;		
		Sündfl. — Abraham. . . .	942.
		Abraham — Moses. . . .	640.
		Moses — David	500.
Adam — babyl. Gef. . .	4779[1];	David — bab. Gef	559.
Adam — Passion Christi.	[5228];		
Nennius setzt die Passion in's 32te Jahr Christi[2]; also :			
Adam — Christi Geb . .	5196 ;	babyl. Gef. — Christus . .	566.

In der Angabe des Jahres von Christi Geburt stimmen Nennius und der Psalter mit Isidor ungefähr überein. Die meisten Chronisten, Eusebius, Isidor, Beda, Nennius, bezeichnen einstimmig 2242 als Jahr der Sündflut. Auch für den Psalter ist diese Zahl anzusetzen, da er noch in der Berechnung des zweiten Zeitalters (3184) mit Isidor übereinstimmt. Vielleicht war die Vorlage richtig; aber der Dichter konnte die letzte 2 nicht mehr in die Strophe hineinbringen. — Ein offenbares Versehen des Dichters oder seiner Vorlage liegt dagegen in

1. hier hat X 4879.
2. X in's 35te.

der Zahl 962 vor, der bei Isidor und Nennius 942 entspricht; XLII ist in LXII verlesen worden. — Das dritte Zeitalter Isidors von 940 Jahren ist in zwei Theile gespalten, ursprünglich wohl in 440 + 500 : die erstere Zahl ist in beiden Texten entstellt. Isidor giebt den Abstand von Abraham bis zum Auszug aus Aegypten auf 430 Jahre an. — Wie die übrigen falschen Zahlen entstanden sind, ist gleichgültig. Bei beiden keltischen Autoren steht an letzter Stelle 566, und die Parallelen 4749 und 4779, 569 und 559 weisen ebenfalls auf denselben Archetypus; welcher Art dieser gewesen, bleibt noch zu erforschen. Richtig berechnet ist im Psalter nur das Alter der Welt bis 988 n. Chr.

Wir sehen also, dass der Dichter seine Vorlage in Verse gesetzt hat, wie er sie fand, ohne sich im Geringsten durch die Disharmonie der Zahlen beirren zu lassen. Die Zahlen scheinen für ihn überhaupt nicht viel Bedeutung gehabt zu haben; so læsst er V. 1097 f. den Adam 1000 Jahre und 6 Stunden im Paradiese leben bis zum Sündenfall, was diesen nicht hindert, nach Vers 2021 f. im Alter von 930 Jahren zu sterben.

Die weitere Erzæhlung ist nicht direkt der Bibel entnommen; es finden sich hæufig kleine Abweichungen und Zusætze, besonders im Anfang. Manche derselben erscheinen auch sonst in der irischen Tradition; *Goedel Glass* ist der *vir nobilis de Scythia* des Nennius (Cap. IX); die Namen von Noah's Frau und Schwiegertœchtern *Percoba*, *Olla*, *Oliua*, *Oliuane* (V. 2485 ff.) finden sich im *Leabhar Gabhála* und daher bei Keating wieder als *Cobba* oder *Coba*, *Olla*, *Oliba*, *Olibana*. Enger schliesst sich die Zeit der Kœnige an den biblischen Bericht an, und die Geschichte des neuen Testaments ist dem Evangelientext ganz conform, ohne Beimischung der Apocryphen. Um so mehr befremdet es, dass, nach dem Dichter, Jesus geboren ist *domulluch nahIngine*, was man nicht wohl anders übersetzen kann als « aus dem Scheitel der Jungfrau » (s. Vorrede V).

Die Nummern CLIII-CLIX handeln von den Vorzeichen des jüngsten Tages. Von den von Nœlle[1] angeführten Texten scheint nach der kurzen Analyse der 59te (p. 457), « Debate between the Body and the Soul, » am næchsten zu liegen. Auch hier sind die Zeichen auf die Tage der letzten Woche vertheilt; auch die Anordnung ist æhnlich.

Ausser für die Entwicklung der Legenden ist der Psalter namentlich wichtig für die irische Metrik; besonders betreffs der Gesetze der Elision von Vocalen vor Vocalen wird eine vollstændige Sammlung der Fælle

1. « Die Legende von den fünfzehn Zeichen vor dem jüngsten Gericht » in Paul und Braune's Beitrægen zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur VI, 412 ff.

viel neues zu Tage fœrdern. Die Reime geben uns manchen Aufschluss über die Aussprache. Ich kann darauf nicht næher eingehn, will aber einen Fall erwæhnen. Man führt hæufig die Nebenformen *laithe* und *láa*, Dat. *laithiu* und *láo* als Beweise dafür an, dass die Orthographie schon im Altirischen eine historische, den gesprochenen Lauten nicht genau adaequate war. So wenig ich im Allgemeinen an letzterem Satze zweifle, so verdæchtig kommt mir stæts dieses Beispiel vor. Nun reimt in No. CLV der Dativ *lóho* mit *gréne goho*, dagegen in CLIV *laithiu* mit *as-dathiu ;* die zweite Form kann also nicht *lóo* oder *láo* gesprochen worden sein, da dieses nicht mit *dathiu* assoniert, und dass der Dichter nicht für's Auge reimt, geht aus mehr als einem Beispiele hervor. Wenn also in verhæltnissmæssig spæten Gedichten beide Aussprachen vorkommen, kœnnen die beiden Formen nicht identisch sein. *Laithe* und *láa* sind nicht weniger weit von einander entfernt als *aidche* und *adaig ;* es sind eben verschiedene Bildungen, das erstere aus letzterem erweitert.

Auch für das Lexicon fællt natürlich Manches ab. Leider ist aber die genaue Bedeutung neuer oder seltener Wœrter oft kaum zu bestimmen, da dieselben in dunklen Strophen und besonders hæufig in zusammenhangslosen Floskeln erscheinen. Die Prosaauflœsung hilft uns nicht viel, indem sie diese Wendungen meist übergeht. Auch der Index von Stokes genügt nicht vollkommen. Den Gebrauch erschwert, dass hæufig bei schon belegten wie bei neuen Wœrtern die Bedeutung gleichermassen fehlt ; wer also nicht den gesammten Wortschatz vollstændig gegenwærtig hat, ist fortwæhrend gezwungen Stokes' frühere Glossare aufzuschlagen, um sich klar zu werden, ob ein Wort schon erklært oder noch zu erklæren ist. Ferner sind die Belegstellen bei den einzelnen Wœrtern nicht vollstændig aufgeführt, so dass der Leser doch der Mühe nicht überhoben ist, sich einen selbstændigen Index anzulegen. Welche Umstænde den Herausgeber bewogen haben, von seiner altbewæhrten Sitte abzuweichen, ist uns nicht bekannt. Hoffen wir, dass der Belesenste der Celtologen bei zukünftigen Ausgaben zu seiner schætzenswerthen Methode im Anlegen trefflicher Indices zurückkehren wird ; er wird damit seinen Collegen einen grossen Dienst leisten !

Nur zwei Wœrter will ich hier besprechen. Das erste ist *tráth*. Es wird gewœhnlich durch « Stunde » wiedergegeben, und zweifellos bezeichnet es sehr hæufig die canonische Stunde. Nun lesen wir V. 1045 *Bai corp Adaim trib-trathaib cen-anmain*, dagegen V. 1049 *Issin-tres-ló iarn-a-gein rodelbad anim Adaim ;* also erscheint hier *tráth* und *láa* identisch. Diess ist wohl auch der Fall bei Windisch, Ir. Texte p. 97, 6 ; und mit Recht schreibt O'Donovan im Supplement zu O'Reilly : *tráth* « a natural day of

twenty four hours ». Im Lebar Brecc p. 190 a glauben die sieben Schläfer von Ephesus beim Erwachen, sie hætten bloss eine Nacht geschlafen. Sie senden ihren Genossen *Malcus* wie gewœhnlich nach der Stadt, und dieser sagt daselbst : *Inniso inEffis ? uair ata amchuimne nach mou na ditrath atú inahécmais.* Da er am Tage vorher dagewesen zu sein glaubt, bedeutet hier *trath* weder Stunde noch Tag, sondern die Hælfte von 24 Stunden, daher *di-trath* = Tag + Nacht. Man sieht also, dass *trath* je nach Umstænden sehr verschiedene Zeitabschnitte bezeichnet.

« *Béim forais* = *céim forais* » schreibt Stokes im Index und übersetzt das letztere mit « path of knowledge ». Diess ist wenigstens nicht der gewœhnliche Sinn von *béim foris.* Es kommt im Altirischen hæufig vor, Wb. p. 54 v. 13; 59, 17; 70, 31; 83, 40; 154, 14; 170, 15; Sg. 138a, 7; überall bezeichnet es « das Zurückkommen auf etwas, eine Recapitulation », vgl. die Glosse *recapitulatio* Wb. p. 11 v. 11. Im Ml. steht dafür *aithbeim* 56b, 37. Der Vers 6468 im Psalter : *co-bráth combad beim forais* scheint zu bedeuten : « damit man ewig darauf zurückkomme, damit man den Gebrauch immer wiederhole ». Stokes trennt diesen Ausdruck von *béim* « Schlag »; das ist nicht die Ansicht der Prosaauflœsung, welche ihn durch *buille forais* wiedergiebt.

R. THURNEYSEN.

Iena.

LES MANUSCRITS IRLANDAIS D'ÉDIMBOURG.

Le Catalogue de la littérature épique de l'Irlande que vient de publier M. d'Arbois de Jubainville[1] forme un très utile complément aux travaux d'O'Curry sur le même sujet, et il présente les références aux mss. de la façon la plus claire et la plus commode. Le Catalogue des mss. irlandais de Londres dressé par O'Curry est inédit : il en est de même de celui des mss. de l'Académie d'Irlande dressé par O'Curry, O'Longan et O'Beirne Crowe, et de celui des mss. de Trinity College dressé par O'Donovan. Ces deux derniers catalogues ne sont pas achevés, et on n'a fait d'index que pour une partie de leur contenu. Avec leur aide, M. d'A. de J. a dressé un catalogue systématique de tout ce qui, dans ces mss., se rapporte à la littérature épique de l'Irlande. Sous chaque

1. *Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande*, précédé d'une étude sur les manuscrits en langue irlandaise conservés dans les Iles Britanniques et sur le continent, par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, professeur au Collège de France, CLV-282 p. in-8°. Paris, Thorin, 1883.

titre d'œuvre, de poème ou de romance, M. d'A. de J. nomme par ordre chronologique les mss. des collections d'Angleterre et d'Irlande qui la contiennent, lors même que les versions des mss. des deux ou trois derniers siècles ont peu d'utilité quand un texte est contenu dans des mss. anciens. C'est l'index raisonné des catalogues manuscrits que nous venons de signaler ; et en effet les mss. dont les savants irlandais n'ont pas encore fait le catalogue descriptif ne figurent pas dans ce dépouillement. A ce titre il n'est donc que provisoire[1] ; il n'en sera pas moins utile aux philologues ; et pour mener à bonne fin une compilation aussi pénible et aussi aride, il ne fallait rien moins que l'enthousiasme si ardent de M. d'Arbois pour les choses celtiques, et son expérience consommée d'archiviste.

D'anciennes notes nous permettent de faire à ce catalogue les courtes additions suivantes :

Eachtra Mhic na miochomhairle, p. 120. M. d'A. de J. omet de dire qu'il en existe une traduction anglaise manuscrite par Edward O'Reilly dans un ms. de l'Académie Royale d'Irlande $\frac{24}{D.15}$.

Eachtra Thoirdhealbhaig, Mhic Stairn, p. 125. Il en existe aussi une traduction anglaise par O'Reilly dans le ms. $\frac{24}{C.12}$ de l'Académie Royale.

Faghail Craoibhe Chormaic, p. 128. Traduction anglaise par O'Reilly dans le ms. $\frac{24}{D.3}$ de l'Académie Royale d'Irlande.

M. d'A. de J. a fait précéder cet ouvrage d'une longue introduction sur les manuscrits en langue irlandaise conservés dans les bibliothèques des Iles Britanniques et du Continent. C'est comme une concordance bibliographique des travaux dont ces collections et les mss. qui les composent ont été l'objet jusqu'ici. Pour les mss. à gloses du continent il ajoute peu de chose à la publication de M. Zimmer sur le même sujet[2], mais M. d'A. de J. signale plusieurs mss. de Laon, de Paris et de Rouen qui n'étaient pas encore connus des celtistes. On est heureux aussi d'avoir sur l'antiquité de ces mss. l'opinion de M. d'A. de J. et celle de plusieurs paléographes français qu'il a consultés, M. N. de Wailly, M. Quicherat, et surtout M. Delisle. M. d'A. de J. a aussi donné des notices sur les

1. C'est ce que M. d'A. de J. déclare lui-même tout le premier : « La bibliothèque du collège de la Trinité à Dublin a, suivant O'Curry, 140 mss. irlandais, au lieu de 63 que nous avons mentionnés, et, outre ses 559 mss. catalogués. l'Académie royale d'Irlande en possède, paraît-il, environ autant de non catalogués, dont un seul, le livre de Fermoy, nous a été signalé comme digne de notre attention. Ainsi le travail que nous avons fait est bien loin d'être définitif. » P. CIII.

2. Cf. *Rev. Celt.*, t. V, p. 146.

collections de mss. irlandais dans les bibliothèques publiques et privées des Iles Britanniques. — Les celtistes trouveront réunis là un grand nombre de renseignements dispersés de différents côtés, et les débutants auront désormais un guide qui leur épargnera bien des études et bien des tâtonnements[1].

Parmi les bibliothèques du continent qui contiennent des mss. irlandais M. d'A. de J. ne mentionne pas Copenhague. D'après une notice publiée dans l'*Archæological Journal* (XVI, 1859, 249-252), et rédigée avec des notes fournies par O'Donovan et le Dr Reeves, la bibliothèque danoise contient deux mss. : un fragment des lois irlandaises, sur parchemin (12 p. in-4°), et un ms. de poésie irlandaise, moitié parchemin, moitié papier.

Aux bibliothèques des Iles Britanniques dont ne parle pas M. d'A. de J. il faut ajouter la Marsh's Library à Dublin qui contient : 1° Le ms. original de la Traduction irlandaise de la Bible par Bedel ; 2° Dictionnaire latin-irlandais, ms. de Plunkett, 1660 ; 3° Dictionnaire latin-irlandais-anglais, ms. de Walsh et Nechtain, 1740.

Et il faut surtout ajouter :

La collection assez riche de la bibliothèque de la Faculté des Avocats à Édimbourg, dont les celtistes du continent ne paraissent pas soupçonner l'existence, et dont les celtistes d'outre-Manche ne tiennent pas le compte qu'elle mérite. Pourtant les plus importants des mss. de cette collection ont fait l'objet d'un article de M. le Dr Graves dans les *Proceedings of the Royal Irish Academy*, t. IV (1850), p. 255-260. Une notice sur cette collection aurait donc été plus utile que des détails sur des collections déjà connues et décrites ; et sa place était toute marquée dans le livre de M. d'A. de J., car la plus grande partie de ces mss. sont irlandais et souvent même proviennent d'Irlande. On sait que jusqu'à la Réforme il y eut unité littéraire entre l'Irlande et l'Écosse, et que les traditions de l'Écosse sont encore aujourd'hui les mêmes que celles de l'Irlande.

Cette collection étant fort peu connue, nous saisissons cette occasion d'en dire quelques mots, en nous aidant de notes rapides prises, il y a quatorze ans, surtout dans le catalogue (manuscrit lui-même) que M. Skene a dressé de cette collection.

Ces mss., au nombre de 63, forment trois fonds distincts : 1° le fonds

1. P. XCVII-XCIX. A propos de l'Évangéliaire de Mac Durnain, on peut ajouter qu'il est décrit dans *Kershaw's Manual of the Art Treasures of Lambeth Library*, p. CIX. — L'auteur, dont M. d'A. de J. écrit à plusieurs reprises le nom Binden, doit s'écrire Bindon.

appartenant à la Faculté des Avocats (nos I-IV, sur parchemin, l'un d'entre eux avec quelques feuilles de papier) ; 2° mss. ayant appartenu au major Mac Lachlan, de Kilbride en Argyllshire ; ces mss. étaient la propriété héréditaire de la famille Mac Lachlan et avaient été recueillis en Irlande et dans les Highlands ; sur cette collection voir une lettre de lord Bannatyne dans le célèbre rapport de Mackenzie, p. 280-284[1] (nos V-XXXI, sur parchemin) ; 3° mss. ayant appartenu à la Highland Society of Scotland, et réunis par elle lorsqu'elle ouvrit une enquête sur l'authenticité des poèmes ossianiques ; ces mss. proviennent de différentes sources, cinq d'entre eux venaient du major Mac Lachlan de Kilbride (nos XXXII-LXV, 7 mss. sur parchemin, 1 parchemin et papier, et 24 papier).

Les nos XXXII et XXXVI sont aujourd'hui perdus (depuis 1841). Leur perte est d'autant plus regrettable que le n° XXXII, sur parchemin et fort ancien à ce qu'il paraît, contenait une copie du Táin Bó Cualngé. Il est décrit dans le rapport de Mackenzie, p. 285-293. Les planches I et II de Mackenzie donnent en fac-similé des spécimens de ses miniatures et de son écriture. Le n° XXXVI était de la fin du XVIIe siècle et peu important, à ce qu'il paraît par la note de Mackenzie, p. 296.

Sur ces 63 mss., comme on voit, 37 sont sur parchemin, et vont du XIVe au XVIe siècle. Deux sont partie en parchemin, partie en papier. Il faut noter qu'un grand nombre de ces mss. ne se composent que de quelques feuillets, souvent de provenance diverse et cousus au hasard par leurs anciens propriétaires.

Un grand nombre sont exclusivement médicaux, ce sont les mss. cotés III, X, XI, XII, XIII, XIV, XVII, XVIII, XX, XXI, XXIII, XXVII, XXXIII, XLI ; sont en partie médicaux les mss. II, IV, XXVI. Ces mss. sont tous en parchemin : le n° XXXIII est partie en parchemin, partie en papier.

Voici quelques indications sur plusieurs de ces mss. qui pourront servir à compléter le catalogue de la littérature épique de l'Irlande dressé par M. d'A. de J. Nous donnons en même temps l'indication d'autres textes dont il nous paraît utile de signaler l'existence à Édimbourg. Nous suivons l'ordre des cotes des mss.

1. Ce rapport est bien connu des personnes qui se sont occupées de littérature écossaise et de la question ossianique ; mais comme M. d'A. de J. ne paraît pas en avoir eu connaissance, peut-être est-il bon d'en donner le titre d'une façon complète : Report of the Committee of the Highland Society of Scotland, appointed to inquire into the nature and authenticity of the poems of Ossian ; drawn up, according to the direction of the committee. by Henry Mackenzie. Esq., its Convener or Chairman. With a copious appendix, containing some of the principal documents on which the report is founded. Edinburgh, 1805, x-343 p. in-8°, et 3 planches.

V. Parchemin, xve siècle. Congrès de Drom Ceata.

XV. Parchemin, xve siècle. Histoire de Jason, d'Hercule, d'Hector, etc. — Serait-ce un fragment du Pseudo-Darès de Phrygie ?

XVI. Parchemin, xve (ou xive ?) siècle. Fragment du Dinn-senchus.

XIX. Parchemin, xve (ou xive ?) siècle. Poème sur l'expédition des Argonautes. — Fragment du Dinn-senchus.

XXXI. Parchemin, xve siècle. Congrès de Drom Ceata.

XXXII. Parchemin du xvie siècle et papier du xviie. Ce ms. est médical. Il a été décrit dans le rapport de Mackenzie, p. 293-295, et dans les *Proceedings of the Royal Irish Academy*, vol. IV, part II, p. 259.

XXXVIII. C'est un ms. sur papier du xviie siècle, dont il a été question déjà dans la *Rev. Celt.* T. II, p. 470, n. Mort de Cúchulainn. — Description de son chariot. — Education de Cúchulainn. — Histoire des enfants de Lir.

XL. Parchemin, xvie siècle. Ms. décrit dans le rapport de Mackenzie, p. 311-312, et dans les *Proceedings of the Royal Irish Academy*, vol. IV, part II, p. 256. Fac-similé dans Mackenzie, pl. I, n° 4, et pl. III, n°s 2 et 3. Vie de saint Columba[1]. — Pénitence d'Adam[2]. — Táin bó Fraich — plusieurs romances relatifs à Cúchulainn, entre autres le *Toch marc Emere.*

XLV. Parchemin, fin du xve siècle. Romances relatives à Cúchulainn et à Conall.

XLVI. Parchemin, xve siècle, décrit dans le rapport de Mackenzie, p. 305-310, et dans les *Proc. R. I. Acad.*, vol. IV, part II, p. 258. Traite de l'histoire romaine et de l'expédition de César en Bretagne.

XLVIII. Papier, xviie siècle. Histoire des enfants d'Usnech.

LIII. Parchemin, xve siècle. Ms. décrit dans le rapport de Mackenzie, p. 296-299, et *Proc. R. I. Acad.*, vol. IV, part II, p. 259. Fac-similé dans Mackenzie, pl. III, n° 4. Histoire des enfants d'Usnech. — Táin Bó Flidais.

LVI. Papier, xviiie siècle. Histoire des enfants de Turenn. — Histoire des enfants de Lir. — Histoire des enfants d'Usnech.

LVIII. Papier, xviie (ou xviiie) siècle. Fragment de l'histoire de Keating. — Bataille de Ventry. — Château enchanté du sorbier sauvage.

LXII. Papier, xviiie siècle. Poème sur les fils d'Usnech. — Mort de Conlaoch. — Dialogue entre Ossian et Patrice.

Nous serions heureux si ces indications sommaires suggéraient à

1. La même que celle du *Lebar Brecc* et du Ms. de Lismore.
2. Se trouve aussi dans le *Lebar Brecc.*

quelque érudit l'idée de dépouiller d'une façon systématique et détaillée cette collection de mss. négligée et presque ignorée.

La littérature galloise n'est pas aussi familière à M. d'A. de J. que la littérature irlandaise. Dès la toute première page de son livre, il s'empresse de faire savoir à son lecteur qu'il possède l'exemplaire du dictionnaire gallois de Davies qui a appartenu à deux celtomanes français, Latour-d'Auvergne et Éloi Johanneau. C'est vraiment une relique laïque, et elle pourrait figurer à côté du sabre du même Latour-d'Auvergne, que récemment les héritiers du général Garibaldi ont offert au conseil municipal de Paris dans une cérémonie qui rappelait les 'translations de reliques' du vieux temps. En annonçant qu'il possède cet exemplaire du dictionnaire de Davies, M. d'A. de J. dit que c'est le plus ancien des dictionnaires imprimés dans les langues néo-celtiques. C'est une erreur. Le plus ancien de ces dictionnaires est le dictionnaire gallois de W. Salesbury, imprimé en 1547 à Londres et tout récemment réimprimé en fac-similé. (Cf. *Rev. Celt.*, V, 408.)

H. Gaidoz.

LE MOT *GALLO*.

Nous n'avons pas à revenir sur l'orthographe et la signification de ce mot qui a donné lieu à un si intéressant débat dans le dernier numéro de la *Revue celtique :* le directeur de la *Revue* l'a résumé et tranché avec sa sûreté de jugement habituelle. Nous voudrions dire un mot de la valeur du suffixe de Gallo.

M. A. de La Borderie y voit un pluriel ; la forme la plus ancienne étant *Gallou*, au point de vue phonétique l'hypothèse est admissible. Mais une objection invincible se présente tout de suite à l'esprit : pourquoi les Bretons ne se seraient-ils pas contentés d'un suffixe pluriel en pleine vigueur, qui a toujours été, pendant toute la période historique bretonne, la marque habituelle du pluriel dans les substantifs ? Si le suffixe *-ou* était tombé à une époque quelconque en désuétude ou, par suite de raisons phonétiques, avait perdu sa valeur significative, on comprendrait qu'on eût éprouvé le besoin de le remplacer ou de le renforcer. Le suffixe *-ou* de Gallou doit, selon nous, être identifié à un suffixe *-āvo* qu'on trouve assez fréquemment dans les noms gaulois et qui a servi en britannique à former des adjectifs et des substantifs (voir Zeuss, Gram.

celt. 2e éd., p. 783, 831-832). Un des exemples les plus intéressants est *genou*, la bouche, remontant à une forme *genav-*; cf. Genava. Ce suffixe paraît avoir été très fréquemment employé en gaulois pour désigner des peuplades et des territoires : *Vellavii*, *Vellavum territorium*, *Vellava urbs* (Greg. Tur. 4, 47; 10, 25); *pagus Berravensis* (ibid. 6, 12), etc. En Armorique un pagus se présente avec le même suffixe ; dans un document du IXe siècle, la vie de Winwaloe par Uurdisten, le pays actuel de Goello (ancien évêché de Saint-Brieuc), porte le nom de *Velaviensis pagus :* Velaviensis suppose nécessairement une forme *Velavus*. On retrouve également en Grande-Bretagne un fleuve et un pagus *Guilou* (Wiltshire) cité par Asser : ... in meridiana ripa fluminis *Guilou* de quo flumine tota illa paga nominatur[1]. Il est probable que ce sont des émigrants insulaires qui ont apporté ce nom en Armorique. Si ce suffixe *av* si usité dans les noms de pays est venu se joindre au mot *Gal* étranger, ennemi, en Armorique seulement, tandis que les Gallois ne connaissent que le singulier *Gal* et le pluriel *Galon*, c'est qu'en Armorique le mot a changé de signification ; il est devenu un nom de nationalité ; le *Gal*, c'est le Français ; le pays Gallou, la Bretagne *Gallou*, c'est le pays Français. Entendant continuellement joindre à leur pays l'épithète *Gallou*, les Français de Bretagne ont conservé de préférence cette forme. L'expression Bretagne Breton nous paraît confirmer notre hypothèse ; Breton est ici une sorte d'adjectif de la déclinaison consonantique ayant même forme pour le féminin que pour le singulier. Le suffixe *-av* doit être soigneusement séparé du suffixe *-ovius*, la forme *Golovia*, dans la Chronique de Nantes, a été faite sur *Gvelou ;* c'est d'ailleurs une forme de toute façon défectueuse, l'*e* n'y apparaissant pas. Les mots en *-ovius* ont donné en breton *-iu*, *ew ;* ex. : *Plebs Telmedovia*, Plondalmezeau ; *Kornovia*, en bas-vannetais *Kernèw*, en gallois *Cernyw*. Il faut également mettre de côté le suffixe *ĭăvus* par *a* bref qu'on trouve dans les noms *Suliavus*, *Thuriavus*, prononcés aujourd'hui en vannetais *Thuriaw*, *Suliaw* (prononcez *w* comme *u* français). Les noms d'homme en *-av* sont encore nombreux ; on trouve dans le Morbihan breton beaucoup de *Le Gallo*, de *Kervinio* (Winiavus), etc. L'orthographe, il est vrai, dans ces noms a pu uniformiser deux suffixes différents, le suffixe *āv* et le suffixe *iăv*.

J. Loth.

1. Asserus, *De rebus gestis Aelfredi*, éd. Petrie, p. 477. — L'*ĭ* de Guilou est sans doute pour *e*, la dérivation amenant en gallois l'affaiblissement de l'*e* non accentué en *-i : hinham* à côté de *hen*. Oxf. 2 (pens) Zeuss, p. 1063, 45*a*.

GOELLO, VELLAVI.

Puisque le nom de *Goëllo* se trouve amené ici par M. Loth, — et ce très ingénieux rapprochement donne, selon nous, la véritable explication de *Gallo*, — il n'est peut-être pas inutile de remarquer que le nom de *Vellavi* a laissé plusieurs descendants dans la toponomastique des pays autrefois celtiques.

C'est d'abord le Velay, *Civitas Vellavorum* [1].

C'est peut-être Velay, nom d'une ville légendaire avec ruines, près de Beneuvre, canton de Recey, Côte-d'Or [2].

C'est le pays de Goëllo, *Velaviensis pagus* [3], dont vient de parler M. Loth. Ce nom est-il autochthone, c'est-à-dire præ-breton, et par conséquent gaulois? Est-il au contraire apporté de Grande-Bretagne par les émigrants? Il ne nous paraît pas qu'on trouve le nom de *Vellavi* en Grande-Bretagne. Nous ne croyons pas que le *Guilou* cité par M. Loth ait rien à faire ici, d'autant que c'est une rivière et non un *pagus* : '*The Willy* in pago Wiltoniensi', dit l'index géographique des *Mon. Hist. Brit.;* et le texte même d'Asser, cité par M. Loth, affirme que le pagus a reçu son nom du fleuve, « de quo flumine tota illa paga nominatur. » C'est « la *Willy* dans le pagus de Wilton », et non de Wiltshire (car il n'y avait pas encore de Wiltshire) ; il s'agit de la ville de Wilton dont le nom signifie clairement « la ville sur la Willy » [4].

Une inscription de la Grande-Bretagne [5] mentionne un *pagus Vellavus* dans un monument érigé par une cohorte de soldats tongres. C'est probablement ce nom qu'il faut voir conservé dans la localité de *Veluwe* dans la province hollandaise de Gueldre, au moyen âge *pagus Felaowa* [6]. On a objecté que les Tongres ne s'étendaient pas sur la rive droite du Rhin : il nous paraît pourtant bien difficile de rejeter cette identification [7].

Comment se fait-il que ce nom de peuple se rencontre ainsi sur plusieurs points de la Gaule? Faudrait-il voir là les ramifications et les colonies d'un même peuple? Nous ne le pensons pas. Il s'agit probablement là d'une épithète empruntée à la langue courante, d'un qualificatif qui s'est localisé en plusieurs endroits à la fois. Les philologues ont vu

1. Cf. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la Table de Peutinger*, p. 304.
2. *Mém. de la Comm. des Ant. du département de la Côte-d'Or*, t. IV, p. XXXII ; cf. Courtepié, nouvelle édition, t. IV, p. 247.
3. Cf. de Courson, *Cartulaire de Redon*, p. CXCVI.
4. *Gu* dans Guilou correspond à un *V* ancien, comme *Guenedotia* pour *Venedotia*, etc.
5. *Inscr. Brit. lat.*, éd. Hübner, n° 1072.
6. Fœrstemann, *Namenbuch*, II, 489.
7. Bergk, *Zur Geschichte... des Rheinlandes*, p. 123-4.

dans ce nom de *Vellavi* un dérivé par le suffixe *-av-* de la racine VAR par laquelle s'explique le gallois et breton *gwell*, l'irlandais *ferr*, le sanscrit *varijans*, mots qui tous signifient « meilleur ». Ce nom de *Vellavi* signifierait donc 'boni', c'est-à-dire 'fortes'[1]. Cette explication est tout à fait vraisemblable. Au nom de *Vellavi* il faut rattacher celui de *Vellauni* qui en dérive lui-même et qui a le même sens ; c'est celui d'un peuple des Alpes de Provence. Le terme *Vellaunus* se rencontre aussi comme élément composant un grand nombre de noms gaulois d'hommes et de peuples[2].

Notre toponymie contient un grand nombre de vestiges gaulois : il serait utile de les réunir et de les classer sous les noms gaulois dont ils proviennent. Ce serait même utile pour l'étude historique des dialectes français, car dans l'altération phonétique de ces noms l'influence littéraire n'a eu aucune place[3].

H. G.

1. Glück, *Keltische Namen*, p. 164.
2. Voyez Glück, p. 178 et sq.
3. Nous ne mentionnons que pour mémoire le pays de Goële dans la Brie, appelé au moyen âge *Goela regnicula* (*Bull. Mon.*, t. XIV, p. 375). Il nous faudrait avoir une forme plus ancienne de ce nom et avoir dans cette région des exemples de *V* devenu *G* ou *GU*. Nous en connaissons un exemple, mais dans la région alpestre, *Vapincum* devenu Gap.

NÉCROLOGIE.

M. Florian VALLENTIN est mort le 20 mai 1883, dans sa trente-deuxième année, à Montcaud-Sabran (Gard) : il a succombé aux suites d'une maladie dont il avait pris le germe dans une récente visite aux monuments de l'Italie. M. V. était l'auteur de travaux remarquables sur l'épigraphie et la mythologie de la Gaule ; l'un d'eux avait paru ici-même (t. IV, p. 1). Il y a trois ans, il avait fondé le *Bulletin épigraphique de la Gaule* qui rendait les plus grands services et faisait honneur à la science française devant l'étranger. M. V. était magistrat, et ce sont les loisirs que lui laissait cette grave profession qu'il donnait à l'érudition et aux lettres. La mort prématurée d'un homme de ce mérite, et qui promettait tant, est une grande perte pour l'archéologie française et pour notre vieille Gaule.

H. G.

BIBLIOGRAPHIE.

L'**Historia Britonum** attribuée à Nennius et l'**Historia Britannica** avant Geoffroy de Monmouth par Arthur DE LA BORDERIE, membre du Comité des travaux historiques, VII-132 p. in-8°. Paris, Champion (Londres, Quaritch), 1883.

M. A. de la Borderie continue la série de ses Études historiques bretonnes, comme nous en émettions le vœu, il y a quelques mois, en rendant compte dans cette Revue de sa publication : Les deux saints Caradec. Il était difficile d'apporter plus de lumière dans un sujet plus troublé, plus de conscience dans l'examen d'une œuvre où la fantaisie des interpolateurs et des compilateurs semble avoir pris à tâche de dérouter la critique.

Dans la première partie de son travail, consacrée tout entière à l'Historia Britonum mise sous le nom de Nennius, M. A de la Borderie commence par éliminer tout ce qui est venu s'ajouter à l'œuvre primitive. Huit morceaux ou opuscules composent l'œuvre entière de Nennius, mais deux seulement se trouvent dans tous les manuscrits connus jusqu'à ce jour : *Historia Britonum*, *Civitates Britanniae*. M. A. de la Borderie en conclut que c'est là le noyau de la compilation. L'Historia Britonum a été composée vers l'an 822, d'après ce passage : « A primo anno quo Saxones venerunt in Britanniam usque ad annum quartum Mermini regis supputantur anni CCCC XXIX. » Suivant la remarque de M. A. de la B., si cette supputation aboutit à la quatrième année du roi Mermin, qui ne fut marquée par aucun événement saillant, c'est que cette quatrième année était sans doute celle où écrivait l'auteur. Or, d'après les Annales Cambriae, Mermin serait mort en 844, et d'après le *Brut y Trywysogion*, il aurait commencé de régner en 818. Cette date de 822 est contredite, il est vrai, quelques lignes après par une sorte de commentaire, d'où il résulterait que l'œuvre aurait été écrite en 859, mais c'est une interpolation évidente, comme il résulte du ton même du morceau, du désaccord avec la supputation donnée si catégoriquement plus haut, et du fait

que le passage manque dans le manuscrit du Vatican, un des plus importants de l'Historia Britonum.

La date de la composition de l'ouvrage ainsi établie, M. A. de la B. passe en revue les différentes parties qui composent l'*Historia*, et commence par éliminer la vie de saint Patrice, sans rapport avec ce qui précède et ce qui suit, et rejetée dans le manuscrit du Vatican en dehors du texte de l'*Historia*. Restent cinq parties :

1° Description de l'île de Bretagne ;

2° Origine des Pictes et des Scots ;

3° Histoire de la domination romaine en Bretagne ;

4° Histoire du roi Vortigern comprenant l'établissement des Saxons et la mission de Saint-Germain en Grande-Bretagne ;

5° La lutte des Bretons contre les Saxons et sous les ordres du roi Arthur.

La partie la plus originale est la quatrième : l'histoire de l'établissement des Saxons en Bretagne. La conquête se serait faite, suivant l'*Historia*, par la ruse et la perfidie. M. A. de la B. nous semble trop dur ou trop élogieux pour l'auteur quand il s'écrie qu'on a rarement vu un mensonge plus audacieux, et, à certains égards, plus habile. L'auteur nous semble simplement l'écho des légendes et des traditions populaires sur ce sujet. Il n'a pas plus inventé ces traditions que les savants Scots, dont il avait recueilli les récits, n'avaient imaginé les légendes concernant la colonisation de l'Irlande. Au point de vue historique pur, on ne peut que souscrire au jugement de M. A. de la Borderie, qui est celui de Schœll et de Stevenson : « Quand l'*Historia Britonum* avance seule un fait qui ne choque ni la vraisemblance ni le témoignage des auteurs sérieux, tels que Bède, Gildas et les documents de l'histoire romaine, ce fait, après examen, est acceptable. Dans le cas contraire, il doit être rejeté. » Tout le monde reconnaîtra aussi avec M. A. de la B. que, dans l'ordre littéraire, l'*Historia* est un document capital : « C'est le premier et le plus ancien recueil des légendes populaires de la Bretagne qui ont donné plus tard naissance aux romans du Brut, de Merlin, d'Arthur, en un mot à ce cycle immense des épopées chevaleresques de la Table-Ronde. » L'*Historia* n'est pas d'un intérêt moins grand pour la littérature irlandaise.

En somme, la partie la plus importante, au point de vue historique de toute l'œuvre mise sous le nom de Nennius, n'appartient pas à l'œuvre primitive : nous voulons parler des *Genealogiae regum Saxonum*, composées sans doute vers 685-690, quoique les noms qui y sont contenus nous soient arrivés sous une forme du IXe-Xe siècle, et dont M. A. de la

Borderie (p. 10) met en lumière la grande valeur. L'*Historia Britonum*, dans sa partie la plus originale, représente la légende, la tradition populaire; les *Genealogiae*, comme les *Annales Cambriae*, sont des documents historiques rédigés par des lettrés, probablement par des bardes : nous savons, en effet, par Giraldus Cambrensis[1], qu'une de leurs fonctions était d'écrire, en Cambrien, la généalogie des chefs; à certains indices, on peut même, sans invraisemblance, supposer que les Généalogies ont d'abord été écrites en breton.

Dans la seconde partie de son travail, M. A. de la Borderie se propose d'établir qu'il y a eu entre l'*Historia Britonum* de Nennius et l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth une œuvre intermédiaire qui n'est que le développement de la première. Il est question en effet, dans une vie de saint Goeznou, d'une *Ystoria Britanica* dont l'hagiographe résume certains passages où on relève des différences marquées avec les passages correspondants de Nennius : c'est ainsi que l'*Historia Britonum* attribue la conquête de l'Armorique à Maxime, sans nommer Conan Mériadec, tandis que l'*Historia Britannica* ne cite que Conan, etc. L'extrait de la vie de saint Goeznou cité par M. A. de la Borderie a été tiré par lui d'une compilation manuscrite du xve siècle, connue et souvent mise à profit par les Bénédictins, D. Briant, D. Lobineau et autres, sous le titre de *Vetus collectio manuscripta Ecclesiae Namnetensis*. M. A. de la B. a eu le bonheur de retrouver cette précieuse collection et de la sauver des rats qui avaient déjà détruit la moitié du premier feuillet.

L'extrait de la vie de saint Goeznou contenu dans la collection porte en tête le même nom d'auteur, la même dédicace, la même date qu'une vie du même saint composée par Guillaume, chapelain d'Eudon, évêque de Léon, dédiée au prélat en 1019 et dont Albert le Grand affirme avoir vu le manuscrit original, conservé dans la bibliothèque du chapitre ou dans celle de l'évêque de Léon. Geoffroy de Monmouth paraît avoir profité non seulement de l'œuvre de Nennius, mais encore de l'*Historia britannica* : sur *la plupart* des points où l'*Historia britannica* diffère de Nennius, elle concorde avec Geoffroy. L'argumentation de M. A. de la B. nous paraît irréfutable. Il nous reste cependant un scrupule à l'égard des assertions d'Albert le Grand; il est difficile qu'il ait vu l'original d'une vie écrite en 1019. La forme *Goeznou* ne saurait être de cette époque. Le *d* dans cette situation n'est devenu *z* que vers la fin du xiie siècle, au plus tôt. La vie de saint Paul Aurélien, composée au

1. Girald. Cambr. Cambriæ descript. C. 3.

IXe siècle et conservée dans des manuscrits postérieurs, nous donne le nom de ce saint sous une forme du IXe siècle Uuohednovius ; on aurait eu au commencement du XIe siècle Guuohednovius. Il est regrettable aussi qu'on ne trouve nulle part ailleurs mention d'un Eudon, évêque de Léon. Il y a un abbé de Saint-Mathieu de ce nom, mais on ne sait à quelle époque au juste il a vécu.

L'*Historia britannica* n'est pas plus d'origine bretonne armoricaine que l'*Historia Britonum :* les légendes ou plutôt les inventions de lettrés qui y sont rapportées sur l'établissement des Bretons en Armorique sont en contradiction formelle avec l'opinion courante en Bretagne au IXe siècle : tout le monde y savait que l'émigration avait été causée par les invasions saxonnes, comme l'atteste Uurdisten (Gurdestin), l'auteur de la vie de Winwaloe (Guénolé). Nous n'avons pu donner qu'une analyse fort incomplète du travail si touffu de M. A. de la B. On y trouvera nombre de détails intéressants sur les emprunts plus ou moins déguisés faits par Nennius à Eusèbe, à Bède, etc., sur la date de l'arrivée des Saxons en Grande-Bretagne, etc., et enfin un appendice traitant des éditions et manuscrits de l'*Historia Britonum*. Nous ne pouvons mieux résumer notre impression qu'en disant que l'étude de M. A. de la B. doit être entre les mains de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des deux Bretagnes.

J. LOTH.

Note Irlandesi, concernenti in especie il codice Ambrosiano, di G. J. ASCOLI. 60 p. in-8°. Milano, Rebeschini, 1883.

Bien que ce travail soit peu étendu et qu'il se présente sous le nom modeste de Notes, il n'en a pas moins une grande importance pour les celtistes comme tout ce qui sort de la plume de l'illustre linguiste de Milan.

Après une dissertation sur l'irlandais *cétbaith*, où l'auteur voit un composé non de *buith* 'esse' mais du thème verbal de *banim* βαίνω *venio* (c'est-à-dire d'un thème indo-européen GVA-NA) avec le suffixe féminin -TI, M. A. s'occupe des erreurs des scribes du ms. de Milan.

Les gloses irlandaises que contient ce ms. ont été pour le plus grand nombre copiées d'autres mss. et par des scribes qui apportaient dans ce travail la plus grande négligence, comme un écolier qui fait son *pensum* en hâte en pensant à autre chose. Un vieux scribe irlandais n'avait pas tort quand il écrivait en marge de son manuscrit : *Sudet qui leget*. Il faut donc appliquer les règles de la critique verbale à ces gloses qui semblaient l'expression naïve et pure de la plus ancienne langue irlandaise.

M. A. a classé ces erreurs en plusieurs classes : omission de lettres et de syllabes, — répétitions, — changements, — fautes de pure négligence. Parmi ces dernières, il y en a qui peuvent s'expliquer par la distraction; mais lorsque le scribe, prenant des lettres l'une pour l'autre, arrive à des graphies vides de sens, on peut se demander s'il était Irlandais. Nous eussions voulu que M. A. examinât cette dernière hypothèse et nous donnât son avis là-dessus. Il est fort possible qu'un moine du Continent, copiant un ms. latin, copiât en même temps par excès de zèle les gloses celtiques que contenait ce ms. et quoiqu'il ne les comprît pas. Les anciens clercs irlandais avaient un plus grand respect pour leur langue.

On rirait bien si on voyait nos romanistes prendre pour 'testo di lingua' la correspondance des soldats et des cuisinières, et fonder des théories grammaticales sur des graphies singulières. C'est ce que font les Irlandistes, ayant pourtant cette excuse d'être forcés de chercher dans les débris la forme la plus ancienne de la langue, et d'arriver à expliquer par là les plus anciens monuments de la littérature. C'est un dévouement dont il faut leur savoir gré, pourvu qu'ils n'exagèrent pas la valeur éthique de cet utile nettoyage et qu'ils ne bâtissent pas de théories linguistiques sur des cas isolés. Il n'y a pas de science du particulier, c'est un principe qu'il ne faut jamais perdre de vue.

La pénétrante étude de M. A. ne diminue pas l'importance du ms. de Milan, mais elle en affaiblit l'autorité, et elle montre que ses gloses ont besoin d'être contrôlées par des gloses originales ou plus fidèlement copiées des autres manuscrits.

H. G.

Le Mythe de la Mère Lusine (Meurlusine, Merlusine. Mellusigne, Mellusine, Mélusine, Méleusine). Etude critique et bibliographique, par le Dr Léo Desaivre. Saint-Maixent, impr. de Ch. Reversé, 1883. 216 p. in-8o, et 1 planche.

C'est avec plaisir que nous voyons un savant poitevin s'occuper de la grande fée poitevine. Ces traditions ne pouvaient être réunies et étudiées avec plus de soin que dans leur pays natal, et plus d'un travail inséré dans les revues locales a montré dans M. Desaivre un esprit qui sait apprécier la valeur des traditions et aime à en chercher l'origine.

Mélusine, dit M. D., « ne fut tout d'abord qu'une simple fée gauloise, tout le reste de sa légende résulta de la lente assimilation d'éléments qui lui furent étrangers au début. Humble divinité agreste, elle régnait sur le rocher où les Lusignans vinrent bâtir leur forteresse, ils prirent son nom et son culte; en retour elle partagea leur brillante des-

tinée, » c'est le résumé du livre de M. Desaivre. Celui-ci est partagé en trois parties : I. Le Livre des Lusignans, c'est-à-dire le roman de Jean d'Arras, ses imitations et l'influence que cette œuvre lettrée a exercée sur la propagation de la légende de Mélusine. — II. Le Mythe de la Mère Lusine. — III. La Bibliographie.

Tout en recommandant le livre de M. D. aux amis de la mythologie française, nous devons sur quelques points faire des réserves ou des critiques.

Nous aurions voulu que M. D. résumât l'histoire de la famille de Lusignan, et des familles qui lui ont été apparentées ou qui plus tard ont repris ce nom ; ce qu'il dit à cet égard ne ressort pas assez nettement. Quelques tableaux généalogiques eussent été les bienvenus. On eût vu plus aisément comment le nom de Mélusine s'est répandu avec la race et le nom des Lusignans. Nous attendions cela d'un érudit poitevin.

On voit par le titre que M. D. rejette dans l'ombre le nom de Mélusine, et qu'il adopte celui de Mère Lusine. *Mère Lusine* nous paraît être une corruption populaire par fausse analogie (et comme disent les philologues par étymologie populaire) d'un autre nom, Mélusine ou Merlusine. M. D. y voit au contraire la forme ancienne et suppose une *Mater Lucinia*, du nom d'homme Lucinius que l'étymologie devine dans le nom de lieu Lusignan. La question du nom de Mélusine n'est pas éclaircie pour nous, et elle est trop obscure, faute de documents, pour qu'on arrive peut-être jamais à la résoudre d'une façon satisfaisante.

M. D. adopte dans sa conclusion la théorie de M. Blachère[1] qui identifie Mélusine et Pressine avec deux personnages féminins de la mythologie Védique, Milushi et Priçni. Ce sont là des rencontres fortuites de sons, et la distance est trop grande, sinon dans l'espace, au moins dans le temps, entre les noms français et les noms sanscrits pour qu'on puisse les identifier : ce serait contraire à toutes les lois de la linguistique. Nous ne pouvons admettre davantage les autres rapprochements et théories védiques de M. Blachère. C'est un pur mirage.

La Bibliographie est très étendue, nous lui ferons seulement quelques additions, pour la plus grande gloire de Mélusine :

Légendes historiques des princesses Melusine et Mazurine, par Raymond Dupriez. Metz, imp. Ch. Thomas, 1877, 10 p. in-12. Cette publication assez étrange prétend donner des légendes d'Hellering, dans notre ancien département de la Moselle, mais on ne sait ni d'où elles proviennent ni comment elles ont été recueillies.

1. Et non Blacher, comme écrit M. D.

Une *Histoire de la Reine Mélusine et de ses merveilleux enfants*, en russe, a été signalée par le P. Martinov parmi les publications de la Société des Anciens Textes Russes (*Polybiblion*, novembre 1879, p. 433).

Deux des peintures de Maurice de Schwind ont été gravées en France. Elles se trouvent dans la biographie de Schwind dans l'*Histoire des peintres* publiée par la librairie Renouard.

Aux opéras que M. D. signale, p. 209, ajoutons un ballet représenté à Vienne en 1882. Le libretto en a été publié dans une plaquette de luxe, accompagnée de reproductions photographiques des peintures de Schwind : MELUSINE Ballet in 2 Akten und 3 Abtheilungen, nach dem Bilder-Cyclus M. von Schwind's, von, *, Musik von Franz Doppler. Wien, Wallishauser, 1882.

La bibliothèque du Musée Germanique à Nuremberg possède un ms. qui contient la traduction allemande de Mélusine par Thüring von Ringolting de Berne; ce ms. est daté de 1468 et remarquable par ses miniatures. L'*Anzeiger für Kunde der Deutschen Vorzeit* a reproduit récemment plusieurs de ces naïves illustrations (décembre 1882 et 1883, passim).

Empressons-nous d'ajouter que malgré ces critiques nous regardons le livre de M. D. comme une très utile contribution à l'étude des traditions françaises.

H. G.

Gargantua dans les Traditions populaires, par Paul SÉBILLOT, XXVIII-342 p. in-18. Paris, Maisonneuve, 1883. — Prix : 7 fr. 50.

M. S. a interrompu un instant ses utiles et intéressantes publications sur la Haute-Bretagne pour nous donner un volume sur Gargantua. Il y a été amené par les traditions qu'il avait recueillies sur ce géant dans le pays où il fait une si abondante moisson. A ces traditions gargantuesques de la Haute-Bretagne il a eu l'idée de joindre les traditions analogues qui existent dans le reste de la France et de reprendre à nouveau la question de Gargantua.

Mais une enquête de Folk-Lore local suffit-elle quand il s'agit d'une question d'histoire ? Du moment que M. S. abordait ce sujet, ne devait-il pas approfondir et creuser plus profondément le sillon tracé par ses devanciers ? Or, dans son introduction, il s'est surtout borné à citer et à reproduire ce qui a été dit avant lui ; et le lecteur regrette d'autant plus cet excès de modestie que M. S. a très bien résumé et caractérisé le type de Gargantua dans les quelques pages de son cru par lesquelles il a terminé cette introduction.

Le volume lui-même comprend les légendes et appellations populaires relatives à Gargantua. On en avait déjà recueilli une certaine quantité : M. S. en a grandement augmenté le nombre grâce à ses lectures et aux communications de ses amis et de ses correspondants. Il a classé tous ces documents par provinces. Etait-ce bien utile ? et une table classée de cette façon n'aurait-elle pas suffi à montrer tout aussi bien la dispersion et l'étendue géographique des légendes gargantuesques ? M. S. aurait de la sorte évité bien des répétitions, et allégé considérablement son volume. A notre avis, M. S. aurait dû prendre pour division de son livre, non pas les provinces et les pays, mais les traits, les incidents et les épisodes de la légende gargantuesque.

Et encore, que devient avec cela la question d'histoire ? qu'il y ait vingt *palets de Gargantua* en France, ou qu'il y en ait trente, ou même quarante, cela n'a qu'un intérêt assez secondaire : cela ne résout pas la question que le lecteur se pose tout le long de sa lecture sans que sa curiosité soit satisfaite : Quelle est l'origine de cette popularité ? d'où vient la propagation de ce nom par toute la France ? M. S. écarte dans sa préface (p. XXIV) l'hypothèse de l'origine rabelaisienne. Plus loin, p. XXXII, il semble penser que l'origine est populaire, et que la littérature du colportage n'a fait que reprendre et répandre une histoire déjà populaire. C'est là le nœud de la question et nous aurions voulu voir M. S. l'aborder plus résolument. Il ne mentionne qu'en passant, dans le cas de rapports incontestables, les livres et les images du colportage, et il a négligé d'en dresser la bibliographie. Voilà pourtant une question sur laquelle une « enquête » serait utile : combien y a-t-il eu dans les derniers siècles d'imprimeurs de province qui aient imprimé la *Vie du fameux Gargantua* (ou *Gargantuas*) ? Quelle différence, en modification ou en addition, tous les livrets présentent-ils ? A quelle époque remontent les images populaires de Gargantua dont Epinal et Metz inondent encore la France ? L'histoire des Enseignes ne peut-elle aussi fournir des renseignements[1] ? M. S. ne semble pas s'être préoccupé de faire ces recherches. C'est là une lacune grave, et nous saisissons cette occasion de faire notre *mea culpa ;* car, dans l'essai que nous avons publié en 1868 sur ce même sujet, nous nous sommes trop peu occupé de cette question spéciale qui est d'une grande importance dans l'espèce.

Il y a cependant un point de vue nouveau dans le livre de M. S.,

1. Le *Soleil*, dans son n° du 13 juin 1883, cite un article d'un autre Journal sur les rues de Paris : j'y lis qu'on voit mentionnée rue du Petit-Carreau, avant 1725, une enseigne *A la Pinte de Gargantua*. M. Sébillot pourrait peut-être en savoir davantage sur ce sujet en consultant les livres consacrés à l'ancien Paris.

ce sont ce qu'il appelle les histoires des géants similaires qu'il a recueillies ou notées concurremment avec celles de Gargantua. Mais alors, pourquoi M. S. n'a-t-il pas suivi cette direction et étudié les géants de nos traditions populaires, Gargantua étant le plus célèbre du cycle, celui qui a peu à peu absorbé et effacé les autres ? Il y avait là une façon de renouveler l'étude de Gargantua par la nouveauté du point de vue, et c'était peut-être là — sauf pour le nom même de Gargantua — le bon chemin à prendre.

Il y a un point sur lequel M. S. ne nous dit rien et sur lequel nous voudrions qu'il s'informât ; car personne ne sait mieux que lui retrouver et interroger la tradition populaire vivante encore dans la campagne : N'y a-t-il pas un Gargantua phallique, et ne raconte-t-on pas sur lui de joyeuses histoires et de mirifiques exploits amoureux comme les Grecs en racontaient sur Hercule ? Il doit y avoir là matière à une « enquête » à publier dans les Κρυπτάδια.

M. S. nous répondra peut-être qu'il n'a voulu que faire une enquête sur la popularité de Gargantua ; mais ses travaux antérieurs et sa réputation de folk-loriste donnent à la critique le droit de lui demander davantage, et de lui réclamer l'histoire de la légende de Gargantua. Personne ne peut mieux utiliser que lui les matériaux qu'il a recueillis. Involontairement, nous nous rappelons le mot de Catherine de Médicis lorsqu'elle apprit le meurtre du duc de Guise : « Voilà qui est bien taillé ; maintenant il s'agit de coudre ! »

H. G.

Les véritables prophéties de Merlin : Examen des poèmes bretons attribués à ce barde, par Arthur de la Borderie, membre du Comité des travaux historiques, 80 p. in-8°. Paris, Champion (London, Quaritch), 1883.

Le sujet qu'aborde M. de la B. dans ce travail est un des plus délicats que présente l'histoire des littératures celtiques parce qu'on a affaire à des textes obscurs, sans doute corrompus, en tout cas d'une intelligence très difficile et souvent contestable. Nous avouons ne pas nous sentir assez de compétence pour suivre M. de la B. sur ce terrain et pour juger les conjectures qu'il oppose à celles de Stephens ou de M. Skene ; nous disons *conjectures* parce que sur ce terrain mouvant il nous paraît difficile d'arriver au roc où l'on bâtit solidement. En tout cas, ce que nous pouvons louer sans réserve, c'est la critique et l'érudition dont M. de la B. fait preuve à chaque page. Les historiens de la littérature galloise devront tenir grand compte de son travail. Notons seulement que M. de la B. prend pour point de départ les traductions anglaises données dans les *Four Ancient Books of Wales* de M. Skene ; or, on a vu quelques pages plus haut par l'article de M. Rhys comme ces traductions prêtent à la critique

et demandent des corrections. Dans cette question, la philologie n'a pas encore déblayé le terrain pour l'histoire.

H. G.

Études sur l'histoire des Institutions primitives par Sir Henry Sumner MAINE, traduit de l'anglais avec une préface par M. Durieu de Leyritz, et précédé d'une introduction par M. d'Arbois de Jubainville. Paris, Thorin, 1880, XLIII-494 p. in-8°. — Prix : 10 fr.

Nous avons annoncé cet important ouvrage lors de son apparition (voir t. II, p. 499). Il nous suffit aujourd'hui de dire qu'une traduction le met à la disposition du public français. L'intérêt du livre est augmenté par une préface du traducteur et une introduction de M. d'Arbois de Jubainville.

Origin of the Western Nations and Languages showing the construction and aim of Punic, Recovery of the Universal Language, Reconstruction of Phœnician Geography, Asiatic Source of the Dialects of Britain; Principal Emigrations from Asia, and Description of Scythian Society. With an Appendix upon the Connection of Assyrian with the Languages of Western Europe and Gaelic with the Languages of Scythia, by Charles Lassalle. London, Heywood, 1883, XI-431 p. in-8°.

Il nous suffit de copier ce titre en entier pour que le lecteur puisse apprécier le caractère et la valeur de l'ouvrage.

BRAUMANN : **Die Principes der Gallier und Germanen bei Cæsar**. Jahres-Bericht über das Kœnigliche Friedrich-Wilhelms-Gymnasium und die Kœnigliche Vorschule zu Berlin. Ostern 1883. Berlin, C. Heyn, 44 p. in-4°.

CELTIC NOTES AND QUERIES.

A l'instigation de M. David Fitzgerald, nous ouvrons une section de « Demandes et Réponses, » et nous désirons que nos collaborateurs nous aident à la remplir et à en faire une source toujours jaillissante de faits et de renseignements. Il ne s'agit pas de questions banales sur des faits connus des savants, mais d'*enquêtes* sur des points qu'il est utile d'élucider par des comparaisons, et où les celtistes peuvent s'aider les uns les autres.

The Sons of the Lord of Clare.

The brave sons of the Lord of Clare, they left the land to mourning,
Mobhrón ! for they were banished, with no hope of their returning ;
Who knows in what abodes of want those youths were driven to house?
Yet *you* can give yourself these airs, O Woman of Three Cows !

What is the legend to which the ballad *Bean- na- dtrí- mBó* refers here ? The Tíghearna- an-Chláir figures in various old Irish traditions. Cf. « the Lord of Clare » (*Iarll y Clar*), Iolo MSS., 194, 607, and the flood legend there given.

Black Spancel Sunday.

That much- abused, indispensable book, the Irish Dictionary of Edward OReilly, refers (s. v. *buarach*, a spancel or fetter for cows) to « domhnach na mbuarach ndubh, a pagan pastoral festival ; the early « feeding of cows, or rising to feed. » This pagan festival bears a Christian or quasi-Christian name, for *domhnach* is dies dominica. However it is not unreasonable to assume that we have here such a name as Domhnach Chroim Duibh and other festival names of heathen associations.

Can any reader of this Review state or suggest what Sunday is meant ? I would invite the observations of German scholars, who have so large a mass of Calendar lore.

I may add my own surmise that the day meant is the same known as *D. Chroim Duibh* in Munster, and there made the last Sunday in July or first in August. This is the day on which stations are made at the various Sunday's Wells. It is also called *Domhnach na bhFhear* (the Men's Sunday. Why ?) ; Black Stook Sunday (cf. Crom Cruach) ; Garlig or Garland Sunday; Cromduff Sunday. *Dia- domhnaich- Chruim- duibh* in Lochaber is *Easter* Sunday. The association of *Crom Dubh* (Black Worm ?) with the Paschal egg (Nicolson, 167) reminds one of the Celtic superstition of the ovum anguinum.

D. F.

Le manque d'espace nous force d'ajourner au prochain numéro un mémoire de M. R. Thurneysen sur l'accent dans le verbe irlandais (dont le ms. est entre nos mains depuis le mois de décembre dernier) et un article de M. D. Fitzgerald 'Early Celtic History and Mythology'. — Ce dernier article comprend un compte-rendu du récent ouvrage de M. d'Arbois de Jubainville : *Introduction à l'étude de la littérature celtique.* (Un vol. in-8°. Paris, Thorin, 1883.)

Le gérant : F. VIEWEG.

Imprimerie Daupeley-Gouverneur, à Nogent-le-Rotrou.

L'ACCENTUATION DE L'ANCIEN VERBE IRLANDAIS.

I. — LA LOI DE L'ACCENT.

Dans une glose comme *arandernaid andogniamni et arnadernaid annaddenamni*, W. 106, 3, ce qui étonne d'abord le novice, c'est la diversité des formes d'un seul et même verbe dans une seule et même phrase. Il risque de se perdre dans le labyrinthe de la conjugaison irlandaise, si on ne lui tend pas le fil d'Ariane pour se dégager. Eh bien ! ce fil, c'est la loi de l'accent. Cette loi, il est vrai, ne diminue pas la quantité des formes verbales, mais elle explique leur variété, et elle fait disparaître l'irrégularité qui, de prime abord, semblait régner absolument dans le domaine du verbe irlandais.

Personne ne méconnaît l'importance du rôle que joue l'accent dans le vieux irlandais ; mais je ne trouve pas que l'on ait jamais essayé d'en fixer les lois[1]. Et pourtant, les syllabes posttoniques, et surtout celle qui vient immédiatement après la syllabe accentuée, étant raccourcies et estropiées en toute façon, la place de l'accent est facile à déterminer. C'est donc une simple affaire de statistique. Pour être sûr de mon fait, j'ai réuni toutes les formes verbales du mscr. de Wurzbourg et du mscr. de Saint-Gall et celles du mscr. de Milan jusqu'à la feuille 35^{d} où l'édition de M. Ascoli s'arrête. Je marque la main principale du mscr. de Wurzbourg par W, la seconde main, celle qui a écrit les feuilles 33^{a}-34^{a}, par W^{2} ; je cite les pages de l'édition de M. Zimmer (*Glossae Hibernicae*, p. 1-198) et les versets de la bible auxquels les gloses se rapportent, p. ex. W. 106, 3 = Wb. 16^{a} (dans la *Grammatica Celtica*). Pour les mscrs. de Milan (M.) et de Saint-Gall (G.) j'adopte la notation

1. M. Zimmer nous l'a promis (*Kelt. Stud.*, p 123, note), mais il n'y est pas encore arrivé. [M. Ebel a déjà connu les lois que j'expose ici, v. Kuhn *Beitr. z. vergl. Sprachf.* VIII, 372 ; mais sa mort prématurée l'a empêché de publier les résultats de ses recherches].

de M. Ascoli. Il serait inutile de citer tous les exemples ; je me bornerai aux plus significatifs. Mais je citerai toutes les exceptions, s'il en est.

Voici les résultats :

I. *Chaque forme verbale est accentuée*[1].

Exception : Les formes du verbe « être », employées comme copules, sont toujours proclitiques ou enclitiques (*is, ba, -da*[2]). Nous ne nous occuperons donc pas de ces formes.

II. *Dans le verbe simple, c'est la première syllabe qui est accentuée.*

III. *Dans le verbe composé*[3], *l'accent frappe généralement le second élément de la composition.*

Exceptions :

1. *Dans l'impératif le premier élément porte l'accent.*
2. *La première syllabe est accentuée :*
   A). *Après les particules négatives :* ní (coni, mani, etc.), ná, nád, nách.
   B). *Après le pronom relatif* (s)a(n), *composé avec une préposition* (y *compris* in- « *dans lequel* » *et les conjonctions* ar-an-, di-an-, co-n-[4]).
   C). *Après la particule interrogative* ind-, inn-, in-.
3. *L'accent frappe la syllabe qui suit le pronom infixe.*

Quand il y a conflit entre 3. et une des autres règles, c'est toujours 3. qui est vainqueur, c'est-à-dire que la syllabe après l'élément intercalé est *toujours* accentuée.

Je n'ai pas besoin de donner des preuves pour les règles I et II dont les exemples abondent, et qui sont, je crois, généralement admises. Je me bornerai à notre loi III. Comme le signe ´ est employé pour marquer la voyelle longue[5], je noterai la voyelle accentuée par l'accent grave `.

III. — *Règle générale : le second élément du verbe composé est accentué.*

A. — Composé simple : l'accent frappe le thème verbal : *asóircc* W.

1. Nous ne nous occupons ici que de l'accent principal du mot, non des accents secondaires qui, sans doute, n'ont pas manqué à l'ancien irlandais.

2. De là la différence phonétique entre *-da*, qui sert à lier l'attribut au sujet, et *-ta*, qui désigne l'existence (Windisch, *Ir. Texte*, p. 800).

3. Il n'y a pas de différence entre les particules verbales *ro*, *no* et les autres prépositions. Les participes et le nom verbal, qui tient lieu de l'infinitif, n'entrent pas dans le système de la conjugaison : ils ont l'accent sur la première syllabe comme la plupart des mots irlandais.

4. V. plus bas.

5. Nous verrons cependant que l'accent aigu est assez souvent employé pour marquer simplement la voyelle tonique, même devant une consonne simple (surtout dans W.). C'est là peut-être l'usage primitif provenant des grammaires latines ; ´ comme marque de la voyelle longue serait alors une innovation postérieure des grammairiens irlandais qui, dans nos textes, n'aurait pas encore tout à fait prévalu sur l'ancien usage.

67, 26; *dodíut* (sisto) G. 152[b], 1; *dogníu* W. 113, 16; 145, 13; *dogníu-sa* W. 116, 19; *dogní* W. 36, 3; 40, 22; M. 20[a], 19; 23[c], 20; G. 46[b], 10; 49[a], 5, etc.; *fogní* G. 149[a], 4; *ɔgní-som* W. 162, 29; *dogníam* W. 103, 14; *dogníith-si* W. 56, 6; *dogníat* W. 183, 6; *dognít* G. 63[a], 14; *dogné* W. 78, 8; *rogníith* W. 75, 2; *dugníth* M. 30[a], 3; *dognither* W. 56, 8; 94, 17; G. 59[a], 8; 157[b], 1; *dogníthær* G. 29[a], 11; *dogníter* G. 35[b], 13; *fogníther* W. 165, 5; *adchí* W. 21, 24; *atchí* W. 40, 22; *adcí* G. 149[b], 6; *adrími-som* W. 96, 1; *dorímem* M. 14[d], 6; *adrímed* M. 21[a], 4; G. 69[a], 5; *adrímter* G. 202[a], 5; *rohí* W. 126, 6; *robói* W. 11, 14; 41, 8; M. 18[a], 8; G. 75[b], 2; 163[b], 8, etc.; *robé* W. 35, 17; *robámmar* W. 128, 7; *arégi* M. 29[d], 10; 30[d], 5 et 20; *ɔéchta* (congemiscit) W. 21, 22; *arthá* W. 184, 8; *artáa* G. 215[b], 4; *adgládur* G. 146[b], 9; *adgládathar* G. 211[b], 11; *imrádi* W. 110, 7; *imrádat* W. 6, 15; *rurádi* W. 46, 10; *tremitíagat* W. 156, 8; *notésed* M. 23[b], 12; *dodálim* G. 146[b], 6; *fodáli* G. 107[a], 5; 121[b], 1; *infé* M. 30[b], 12; *infét* M. 14[b], 12; *adfét* G. 18[a], 1; 103[a], 1; *nolégad* G. 148[a], 6; *rolégsid* W. 44, 17; *forása* M. 29[a], 10; *roásaiset* M. 2[a], 6; *dodúrgimm* G. 54[a], 3; *dodúrget* G. 68[b], 9; *rolàa* G. 75[a], 4; *rolàad* W. 88, 46; G. 153[b], 6; *rochéssusa* W. 114, 31; *rochéess* W. 39, 15; *adcóidemmar* G. 43[a], 6; *docói* W. 176, 24; *nofóid* W. 143, 19; *rofóided* W. 138, 22; *rofóitea* W. 168, 9; *roléiced* W. 29, 8; *rochúala* W. 173, 6; *ɔnói* W. 180, 12; *rocét* M. 25[b], 6; *fulós* M. 33[a], 1; *foéitsider* M. 34[d], 4; *doscéulaim* G. 145[b], 2; *adgúsi* G. 148[a], 4; *conéit* W. 39, 15; — *ma-arí* M. 30[d], 24; *çia-dognéo* W. 113, 21; *ce-dugnén* W. 64, 1; *ce-choníis* W. 60, 21; *ce-chonístis* G. 138[a], 9; *ol-rofásiged* W. 100, 14; *co-arlégthar* W. 155, 27; *ar-dofór* W. 4, 13; *ho-aricc* W. 33, 33; *hu-duuíc* M. 30[b], 10[1].

B. — Composé double : l'accent frappe la deuxième préposition : *dofórbiat* M. 27[a], 10; *dodéchuid* W. 112, 3; *asrúbart* W. 60, 25; *dofùibnimm* G. 12[a], 1; 22[a], 10; *dufùibniter* M. 24[c], 6; *arfóim* G. 51[a], 4; 201[b], 17; *duròilged* W. 11, 14; *doròlgetha* W. 161, 14; *doròlgida* M. 32[c], 15; *forchòngrimm* W. 59, 10; *doròg rad* W. 59, 17; *dofórmgat* G. 53[a], 11; *dofòirmsed* M. 35[a], 17; *atrùirmed* W. 11, 10; *conòsna* G. 206[a], 3; *ɔòsna* G. 22[a], 4; *conòsnat* G. 38[a], 4; *ɔòsciget* G. 65[b]. 9; *doèsmet* W. 186, 12; *dofòirṅde* G. 9[a], 12; 59[b], 1; *dofóirṅdet* G. 71[b], 6; 202[a], 5; *dofoirndea* M. 2[d], 2; *doròg bad* M. 17[a], 13; *doròg bat* M. 28[d], 11;

1. Ces exemples, dont le nombre serait facile à augmenter, ne prouvent pas tous indubitablement que la syllabe marquée par ′ était accentuée; car nous rencontrons beaucoup de formes où une voyelle atone a conservé sa quantité. Mais nous trouverons plus loin une grande quantité d'exemples qui prouvent bien que, dans ces mots, l'accent frappait réellement le second élément.

dirògbad G. 9[b], 16; *doàidbdetar* W. 164, 18; *duàidbdetar* M. 30[b], 2; *dorónta* G, 65[a], 1; 216[a], 1; *dorónta-si* W. 106, 3; *imfòlngi* W. 27, 10; 57, 18; *imfòlṅgai* G. 209[b], 12; *inárbenim* G. 146[b], 10; *innárbantar* M. 15[c], 5; *forcùimsed* W. 26, 29; *farcùimsitis* G. 148[a], 5; *adchòmaltar* G. 71[b], 12; *adcòmaltar* G. 148[b], 9; *incòisged* M. 24[c], 14; *docòischifed* W. 60, 25; *doáirci* W. 19, 2; 101, 12; *doáircci* W. 77, 4; *doàidlibem* M. 14[d], 5; *arròilgither* W. 168, 16; *rochùingid* W. 47, 20; *adròrsat* W. 5. 23; *inròrthatar* M. 35[a], 21; *ɔùcbad* M. 35[c], 6; *remièpur* G. 222[a], 1; *cunùtgim* G. 141[a], 1; — *ma imfòlṅgi* W. 63, 13; *ma-durògbusa* M. 23[a], 13; *ma-imròimsid* W[2]. 195, 6; *ma eterròscra* W. 59, 11; *ma-docòisgedar* G. 16[b], 2; *ci-adcòmaltar* G. 63[a], 17; 220[a], 9; *ci-asìngbat* G. 44[b], 3; *ce-imròimsimmis* W. 55, 3; *ar-ced-durónath* W[2]. 194, 12; *ho-durògbad* M. 32[c], 9.

C. — Composé triple : l'accent frappe la deuxième préposition : *do-diusgibther* W. 57, 14; *doècmalla* W. 57, 16; *doècmoised* W. 35, 16; *doécomnacht* W. 95, 20; *doárbith* W. 121, 22; *doárbas* W. 19, 2; 99, 7; *dofùismim* G. 112[b], 1; *dofùisemar* G. 61[a], 2; *dofùislim* G. 146[b], 1; *dofùisledar* M. 30[c], 10; *conùargabad* M. 32[c], 1; *remiaèrburt* M. 23[c], 24; *remiérbart* W. 33, 2; *imfòrling* W. 30, 15; 108, 2; *imfòrlinged* W. 104, 21; *doàrrchet* W. 28, 21; 41, 9; *cetathùidchetar* W. 130, 20; *duàirn-gerthe* W. 11, 15; *doǽrbai* (concidit) G. 60[b], 18; *ɔtòchmairt-siu* (contrivisti) M. 19[c], 7; — *ar-doècmalla* W. 57, 16.

Toutes les formes verbales de cette classe peuvent se prononcer et ont été prononcées de cette manière; nous n'aurons à parler plus bas que de deux ou trois exceptions. L'accentuation de *frècndircigesme* W. 21, 26 n'est pas irrégulière; car ce n'est pas un composé des prépositions *frith-* et *con-* et d'un verbe **dircigim*, qui n'existe pas, mais c'est un dérivé direct de l'adjectif *frecndirc* [1]. L'accent reste donc toujours sur la première syllabe. De même on ne trouve que des formes comme *còmalnas* W. 48, 8, *còmalnatar* W. 127, 16, jamais **comlánatar* (cp. Zimmer, *Zeitschr. f. vergl. Sprachf.* 24, 541 sv.). Ce verbe ne vient donc pas directement de l'adjectif *lán*, composé avec *con-*, mais d'un adjectif *còmall* de **còm-lānas* qui a pris plus tard le sens de « enceinte ».

Les formes *dorigéni* G. 209[a], 10, *dorigénsam* W. 93, 9, *dorigéensat* W. 29, 3, *dorigénsat* W. 46, 10, *dorigénsat-som* W. 68, 11, semblent former une exception réelle; on pourrait croire que c'est le troisième élément qui porte l'accent. Mais l'accent de *dorígeni* W. 68, 11; 73, 18,

1. [La forme *frecndircigesme* n'existe pas; au lieu de *ma trète frecndircigesme* l. *mat rète frecndirci gesme* (subj. de *guidim*).]

an-dorígensam W. 149, 3, *dorígensat-sidi* W. 174, 1 (cp. *forúigeni* W. 84, 10) nous montre que l'*i* y est accentué; c'est simplement un des cas où *ē* atone s'est conservé.

Les exceptions régulières.

1. — Dans les formes de l'impératif le premier élément est accentué : *tàbair* M. 27[c], 12; *tàibred* W. 34, 10; 167, 6; *tàibrith* W. 37, 6; *àirbir biuth* W. 176, 23; *dénad* W. 171, 1; *dénad-si* W. 174, 1; *dénid* W. 142, 2; 154, 13; *tòmil* W. 39, 15; *dìlich* W. 190, 18; *còcart* G. 193[a]*; 194[b] * *; *ìndnite* (exspectato) W. 60, 21; *còmid* W. 163, 6; *àtligid* W. 166, 15; *fòmnid-si* W[2]. 194, 12; — *àithirgid* W. 53, 21; *íroimed* W. 41, 7.

2. — *A.* — Le premier élément porte l'accent après les particules négatives : *ní : ní airmi* W. 145, 13; *ni áirmi-som* W. 88, 51; *ní-ármisom* W. 36, 1; *ní fòdmat* W. 127, 12; *ni-fòdlat* G. 197[a], 21; *ni fòdlatar* G. 72[b], 1; *ní dìlgaid* W. 56, 8; *ni-dílgibther* W[2]. 195, 6; *ní ròilgius* G. 148[a], 10; *ní fòircnithàr* G. 6[b], 28; *ní chùmcam-ni* W. 21, 26; *ní cùmcat* M. 23[a], 5; G. 220[a], 7; *ni-cùmcat* G. 33[a], 16; 198[a], 2; *amal ni cùimsin* W. 111, 9; *amal ni-cùimsimmis* W. 113, 21; *ní-ròlsat* M. 16[d], 2; *ni-tàrtsat* W. 147, 15; *ní tàrtisset* W. 4, 21; *air-ni-chòimnactar* M. 19[c], 5; — *ní fòrcmi* G. 188[a], 30; *ni-fòrcmat* G. 157[b], 9; *ní àrrbartatar bith* G. 40[b], 9; *ni-àisndiusa* G. 47[a], 13; *ní-tòrmult* W. 115, 13; *ni-àirdben* G. 30[a], 4; *ní dèrscaigi* G. 40[a], 6 et 17; *ní dèrscigem* W. 8, 9; *ar-ní-fàrnic-sede* W. 9, 12; — *ní-èrngaib* M. 32[d], 19; — *coní-ècmi* W. 31, 21; — *mani tàibred* M. 35[c], 26; *mani èple* G. 181[a], 5; — *cani-ràlsid* W. 98, 1; *cani èpir* W. 64, 8.

ná : cona-ròib W. 109, 14; 128, 17; 158, 7; — *arna-ròib* W. 29, 3; G. 2[a], 8; *arna fòirbret* M. 27[c], 6; *arna-fòircnea* W, 125, 15; *arna-tòmnathar* W. 86, 27; *arna-tòmnammar-ni* M. 15[d], 5; *arna-tòmnitis* W. 26, 1; *arna-èpret* W. 46, 10; 182, 12; *arná-còscrad* W. 62, 2; *arna-tàrta* W. 69, 24; *arná érbarthar* W. 65, 12; *arna-érbarthar* W. 187, 5; W[2]. 195, 11; *arna-ǽrbarthar* W. 177, 1; *arna-érbarat* W. 166, 22; *arna-dèrnmis* G. 203[a], 6; *arna àithirrestar* M. 32[d], 13.

nád : nad-cùmcu-sa M. 18[b], 5; *nád cóimnacaid* W. 53, 6; *nád-tòmnibther* W. 153, 2; *nád cùintgim* W. 94, 13; *an-nád fòirpret* G. 48[b], 5; *nád fòrcmat* G. 50[a], 6.

nách : arnách-róllca W. 97, 7; *arnach-érbalam-ni* W. 22, 34.

2. — *B.* — Après le pronom relatif, précédé d'une préposition, l'accent frappe le premier élément du composé : *intí dian-dílgid-si* W. 97, 10; *ind-fochuinn dia-ràgbtha* M. 35[b], 24; *intí dian-éprem* G. 208[a], 7;

cethir dian-érbart W. 86, 32; *cid-dian-èpir som* W. 123, 9; — *indí frisan-érbrath* G. 220ᵃ, 10; — *dondí cosa-tùidches* G. 199ᵇ, 1; — *intí fora-tàibre* W. 176, 22; — *fua-ròghad* M. 24ᵈ, 12; *foní fua-tàbarr* M. 35ᵇ, 16; — *airmm in-àisńdethat* G. 70ᵇ, 13; *aimser in-ròghath* M. 24ᵈ 10.

Mais après le pronom relatif simple l'accent reste sur le deuxième élément : *an-rochlúinetar* W. 69, 15; *an-dogníu-sa* W. 145, 17; *an-dorígensam* W. 149, 3; *ar-rogáid* G. 209ᵇ, 26; *an-adrùirmed* W. 12, 24; *an-dofùismet* G. 69ᵇ, 9.

Les conjonctions qui se composent d'une préposition et du pronom relatif sont assujetties à la même règle 2, *B*.

dian- : *dian dènmis* G. 203ᵃ, 6.

aran- : *ara-ròib* W. 28, 15; *aran-dèrlaigthe* M. 32ᵉ, 17; *ara-fùlsam* W. 93, 11; *ara-tàrt-sa* W. 97, 5; *ara-tàrtar* W. 99, 7; *ara fòrcmatis* G. 149ᵃ, 5.

Il y a en irlandais deux conjonctions, *con-* et *co-*, qui ne se distinguent pas par le sens (Windisch, *Ir. T.*, 431), mais dont l'usage syntaxique est différent; *con-* attire l'accent sur le premier élément du verbe composé, après *co-* il reste sur le deuxième, cp. *con-róbad* W. 41, 8; *con-ròib* W. 74, 27; 117, 13; G. 4ᵇ, 1; 59ᵃ, 17; *con-èpred* M. 28ᵇ, 11; *con-àipred* M. 33ᵉ, 17; *con-aèrbara* G. 209ᵇ, 30; *con-ròchra* W. 41, 5; *con-ròigset* W, 109, 14; *ɔn-árlægthar* W. 168, 16; *con-dàrtar* W. 127, 13; *con-dèrgensat* G. 187ᵇ, 6; *con-fòrcmat* G. 21ᵇ, 14; — mais : *co-dudí* M. 35ᵉ, 30; *co arlégthar* W. 155, 27; *co-duàircem-ni* M. 35ᵇ, 3; *co-immánad* Beda Cr. 39ᵈ, 3 (Zimmer, *Gloss. Hib.*, p. 249). Comme la conjonction *co* n'est autre que la préposition *co* (jusque), on ne peut guère douter que l'*n* de *con-* représente le pronom relatif, cp. les conjonctions *hó-* et *huan-* : *hó-bói* à côté de *huan-èrbirmis* (*Gr. Celt.*², p. 713). Toutefois le résultat de *co*(*t*) + *san* devrait être **cosn-* et non *con-*; mais on peut comparer *in-* « dans lequel » au lieu de **isn-*. Peut-être doit-on admettre que dans ces deux formes un autre élément pronominal (sans *s*) a remplacé *-san-*. Il ne faut pas confondre avec notre *con-* la particule négative *nicon-*, sortie de *ni-co-no-* (*Gr. Celt.*², p. 417, l. 10 a. i.; Zimmer, *Kelt. Stud.*, p. 77), qui aspire la consonne suivante; l'accent de *ní con-chòscram* W. 10, 31, provenant de *ní-co no-chòscram*, est régulier.

2. — *C.* — Après la particule interrogative *ind- inn- in-* le premier élément du composé est accentué : *dúus ind-àithirset* W. 182, 26; *inn-àci* G. 15ᵇ, 6; *in-còscram-ni* W. 10, 31.

3. — Un pronom infixe quelconque attire l'accent sur l'élément qui le suit immédiatement. Il est inutile de donner des exemples pour les composés simples; chaque forme confirme clairement la règle. J'en citerai

quelques-uns pour les composés doubles et triples : *da-ròlgea* W. 185, 16; *na-còsgid* W. 160, 15; *do-da-àidlea* W. 57, 16; *ata-ròigrainn* M. 30[b], 2; *fo-da-ròrcenn*[1] W. 68, 10; *ar-a-fóimat* G. 50[b], 17; 51[a], 5; *imm-a-fòlngi* W. 107, 9; *imm-a-fòlnget* W. 154, 9; *imm-an-árladmar* W. 179, 4; *as-n-éirsid* W, 153, 17; *fo-n-ròchled* W. 122, 23; *imm-id-àircet* M. 2[b], 5; 2[d], 4; *ma-imm-id-àrnactar* M 17[b], 19; *imm-id-fòrling* W. 131, 7; 146, 21; *fo-d-úacair* W. 70, 28; *ma-ru-d-chòiscset* W. 172, 13; *amal fo-n-d-ròdil* W. 59, 17; *do-m-fàrcai*[2] G. 203[a·b] *; *con-dom-àrrgabad-sa* W. 114, 13; *ciofut du-n-dam-ròimnife-se* M. 32[d], 5; *imm-um-rùidbed* W. 144, 5; *imm-um-fòrling* W. 84, 10; *for-tan-ròichan-ni* M. 22[c], 3; *imm-un-ròrdat* W. 128, 5; *co-tob-árrig* W. 54, 10, etc.

L'accent reste sur la même place dans l'impératif ou après les conjonctions de 2, *B* : *d-a-ròlged* (gl. donate) W. 115, 13; *arn-do-m-ròib-se* W. 65, 12; *con-do-n-ròib* W. 126, 9; *con-d-a-ríccad* W. 26, 1; *ɔ-did-tàrla* W. 145, 13.

A présent que nous avons déterminé la place de l'accent, il nous reste la seconde partie de notre tâche : l'explication de la variété des formes verbales par la loi de l'accent.

II. — EFFETS DE L'ACCENT.

Je ne parlerai pas de la syncope des voyelles posttoniques qui est connue; mais nous nous occuperons des changements que subissent les prépositions sous l'influence de l'accent.

AD.

A. — *ad-* prétonique devant *r, c* (*ch*), *g, m, s* reste intact; quelquefois il est écrit *at-*, ce qui nous montre que le *d* prétonique n'est pas aspiré.

1. Il est curieux de voir que la langue irlandaise elle-même se trompe quelquefois dans l'analyse de ses formes. On connaît l'exemple *do-d-fongad* M. 36[a], où la langue a confondu les deux premiers sons de *tongim* gall. *tyngu* avec *tô-* provenant de *do-fo-* (*Rev. celt.*, V, 252 sv.). L'ancien irlandais possède deux préfixes *for-*; l'un est la préposition *for-* gall. *gor-*, par exemple dans *forcenn* « la fin » gall. *gorphen;* l'autre est composé des deux prépositions *fo-ro-*, par exemple dans *forfiat* M. 23[a], 19, de *fo-ro-biat* (*f* pour *b* aspiré comme dans *carfid*). Les deux préfixes se sont confondus; on ne trouve plus de forme simple avec l'accent sur le second élément *fo-rò-*, mais on a gardé l'analyse *fo-ro-* dans des formes comme *hobu rorbaither* (l. *ho-furòrbaither*) M. 15[a], 16. Et d'après de tels exemples on a formé *fo-da-rorcenn* de *for-cennim*, *fo-da-raithmine* (l. *-raithminedar*) M. 25[c], 5, de *for-aithminiur*, comme si le préfixe n'était pas *for-*, mais *fo-ro-*. J'explique par cette même confusion que les consonnes après *for-* tantôt sont aspirées, tantôt restent intactes.

2. De *do-m-fòr-ad-ci*, cp. Stokes, *Fel.*, CCL s. v. *dôfaircî*.

B. — *àdr-* accentué[1] devient *àr-* ; *àdc-*, *àdg-* : *àcc-*; *àdm-* : *àmm-*; *àds-* : *às-*.

ad-rím- (compter) : *adrìmi-siu* M. 24[b], 6; *adrími-som* W. 96, 1; *adrìmi* M. 24[a], 13; *adrímed* M. 21[a], 4; G. 69[a], 5; *adrìmfem* M. 14[d], 5; *adrímter* G. 202[a], 5; *adrùirim* M. 28[d], 5; *an-adrùirmed* W. 12, 24; *atrùirmed* W. 11, 10; — *ní-sn-àirmim* G. 205[a], 2; *ní-ármi-som* W. 36, 1; *ní aírmi* W. 145, 13; *ni áirmi-som* W. 88, 51; *coní-àrim-se* W. 97, 5; cp. *aírmithi*, *áram*.

ad-ro-ill- (mériter) : *attròilli* W. 13, 8; *ci-atròillet* W. 188, 2; *adròilliset* W. 25, 22; *atròillisset* W. 24, 13; — *cini-àrillet* W. 188, 2; *arni-àrilsem* W. 128, 7; *ní àrilsid* W. 129, 1; *ní àrilset* W. 26, 30; *cini-d-àrillset* W. 25, 23; cp. *àirillti*, *àirilliud*. Devant le pronom infixe *-id-*, *ad* est remplacé par *ass* dans *ass-id-ròilliset* W. 110, 2.

ad-cī- (voir) : *adcí* G. 149[b], 6; *adchí* W. 21, 24; *atchí* W. 40, 22; *adchì* W. 7, 29; *atchì-side* W. 152, 13; *adcíi* W. 76, 12; *adcìam-ni* W. 76, 12; *an-adcìam* M. 16[c], 5; *ma-adcèd* W. 70, 27; *adcèthe* W. 121, 1; *adcìchitis* W. 42, 20; *an-adchìther* W. 76, 12; *adcìther* G. 149[b], 6; *adcèter* M. 3[a], 4, *adchèss* W. 142, 2; — *inn-àci* G. 15[b], 6; *cani-àccai* M. 25[b], 14; *in-nad-n-àccai* M. 17[b], 17; *conach-n-àccaitis* M. 32[d], 12; *ɔdid-àccadar* W. 109, 24; *ní-àccatar* W. 159, 6; *nád-n-àcastar* W. 153, 2; *cini-d-àccastar* W. 158, 7; cp. *àicsiu;* — devant *-id-* on trouve *as-* pour *ad-* : *ci-as-id-cìam-ni* M. 2[b], 4.

ad-com-la- (joindre) : *adcòmla* W. 16, 4; *atcòmla-som* W. 20, 12; 153, 14; *adchòmaltar* G. 71[b], 12; *adcòmaltar* G. 148[b], 9; *ci-adcòmaltar* G. 63[a], 17; 220[a], 9; *adchòmlatar* M. 35[b], 2; *adcòmlatar* G. 51[b], 13; 190[a], 6; *adròchomolta* G. 188[a], 16; — *dian-àccomoltar* G. 188[a], 15; *dian-àcomoltar* G. 197[b], 17; *trisañ-àcomoltar* G. 215[a], 11; *dian-àcomlatar* G. 29[b], 8; *frisan-àcomlatar* G. 198[a], 20; cp. *àccomallte*, *àccomol*.

ad-cobr- (désirer) : *adcòbraim* G. 146[b], 12; *adchòbra-som* W. 170, 4; *adcòbra* W. 170, 5; *adcòbrat-sidi* M. 27[b], 15; *madcòbra* M. 35[a], 1; *ci-adcòbrinn* W. 114, 1; — *nád-àccobra* W. 39, 13; cp. *àccobor;* devant *-in-* (*-an-d-*) on trouve *as-* : *amal as-in-chòbra* W. 62, 36.

ad-glād- (appeler, aborder) : *adgládur* G. 146[b], 9; *adgládathar* G. 211[b], 11; *adglàdathar* M. 30[d], 10; — cp. *àccaldam*.

ad-mid- (penser à, faire un projet) : *admìdethar* Stowe Missal (*Zeitschr. f. vergl. Sprachf.*, 26, p. 503, 33); *at-tam-midethar* M. 17[b], 2; — *ɔàm-madar-sa* W. 160, 10; cp. *àmmus*.

ad-slig- (persuader) : *adslìg* W. 97, 11; — cp. *àslach*.

1. Nous laissons de côté la forme posttonique qui, en général, s'accorde avec la forme *accentuée*.

La permutation de *ad-* en *as-* se trouve encore dans *as-id-grènnat* M. 18[d], 2, à côté de *adròigegrannatar* M. 25[b], 11; *ata-ròigrainn* M. 30[b], 2.

AITH.

A. — *aith-* prétonique devient *ad-* (*at-*); *ad-* reste intact devant *c*, *g* et *b*.

B. — *àith-* accentué = *aith- ed- id-; àithc- àithg-* = *ec-; àithb-* = *ep-*.

aith-air-reg- (corriger, se corriger) : *adèirrig* W. 135, 13; *cho-adèrsetar* M. 30[d], 11; — *àithirgid* (impér.) W. 53, 21; *diand-àithirsid* W. 53, 21; *dúus ind-àithirset* W. 182, 26; *arna àithirrestar* M. 32[d], 13; cp. *àithirge*.

aith-od-ber- (offrir en sacrifice) : *adròbart* M. 32[b], 23; *adròbartat* M. 14[a], 16; *adòparar* W. 69, 21; 128, 7; *adòbarar* W. 69, 20; *an-adòbarar* W. 63, 7; *adòpartar* W. 62, 2; *adòparthe* W. 104, 21; *adròpredsom* W. 104, 21; — *foran-ìdparat* W. 29, 9; *con-ìdbarat* W. 5, 24; cp. *ìdpart, èdpart*.

aith-an- (? déposer, donner à garder) : *adròni* W. 180, 12; *adròneestar* W. 25, 22; — cp. *àithne*.

aith-cōd- (annoncer) : *o-adcùaid* W. 132, 1; *intan adcóidemmar* G. 43[a], 6; — *con-éicdid* W. 148, 9.

aith-com-ang- (avenir) : *adcùmaing* M. 19[c], 11; *atchòmaing* M. 24[c], 16; *at-tot-chòmnicc* W. 38, 4; — *conì-ècmi* W. 31, 21; *nad-n-ècmai* M. 15[d], 5; 22[c], 8.

La contraction de *àithc- àithg-* en *ec-* n'a pas toujours lieu :

aith-gn- (reconnaître; au parfait, connaître) : *adgén-sa* W. 76, 12; *adgeuin* W. 77, 12; *adgènammar* W. 97, 11; — *hua[n-ài]thgnintar* G. 29[b], 10; cf. *àithgne* et *écne*.

De même : *doràdchiúir* (redēmit) W. 9, 24; *do-r-ràidchíuir* W. 192, 16; cp. *tàidchricc*; — *an-do-n-àithchuiredar* (gl. redeunte) G. 18[b], 6. Pour ce dernier verbe on peut admettre qu'on l'ait voulu distinguer de *adcùirethar* (ajoute) G. 73[b], 2; *adcùireddar* G. 202[b], 3. Peut-être y avait-il aussi deux composés différents **aith-gninim* et **ad-gninim*. Mais il reste toujours l'exception de *taidchricc*.

aith-bal- (mourir) : *atbàil* W. 26, 33; G. 4[b], 6; *adbàill* W. 107, 10; *atbàllat* W. 57, 16; *atbél* W. 65, 10; *atbèla* M. 16[c], 10; *ci-atbèla* G. 30[a], 3; *atbèlaid-si* M. 29[c], 4; *atbélat* W. 6, 13; *atbélmis* W. 26, 29; — *ni-èpil* W. 184, 8; G. 28[b], 20; 30[a], 3; *mani èple* G. 183[a], 5; cp. *èpeltu*; devant *ro- aith-* est remplacé par *ess-* dans *arnach-érbalam-ni* W. 22, 34.

AIR.

A. — *air* prétonique = *ar.*

B. — *àir* accentué = *air* (*ar*), *er*, *ir.*

air-ber- (effectuer, former; *arbiur biuth*, employer) : *arbèir* W. 63, 10; *ci-ar-id-bèram* G. 26[b], 2; *arb(èr)at* G. 198[b], 7; *ar-am-bère* W. 172, 15; *ar-am-b(èr)a* G. 192[b], 2; *ar-am-b(èr)am* G. 148[a], 1; *ar-m-b(èr)tis* G. 196[b], 5; *arrùbart* M. 35[b], 11; *arròbert-som* W. 179, 9; *an-arrùbartatar* M. 34[c], 4; *ar-am-b(èr)ar* G. 148[b], 13 et 14; *arb(èr)tar* G. 33[a], 19; — *àir-bir* (impér.) W. 176, 23; *asan-àrbaram* G. 40[a], 11; *arná àirbirid* W. 70, 28; *ní-àrbarat* W. 62, 2; *ni-àirbéer* W. 190, 19; *ní àrrbartatar* G. 40[b], 9; *ní àirb(er)ar* G. 192[a], 1; *asan-àirb(er)ar* G. 39[a], 26; *ni àirbertis* W. 61, 31; — cp. *àirbert.*

air-cel- (ravir) : *arcèlim* G. 9[a], 7; *arcèlith* W. 58, 8; *ar-a-chèla* M. 31, 13; *ar-as-cèlatais* M. 26[b], 19; *ar-a-chèlfea* M. 18[c], 9; *ar-id-ròchell* G. 202[a], 7; — *ní èrcheltar* M. 21[c], 12; cp. *àirchellad.*

air-fo-em- (accepter) : *arfóim* G. 51[a], 4; 201[b], 17; *ar-a-fóim* W. 87, 38; *ar-a-fóimat* G, 50[b], 17; 51[a], 5; *arfòemat* W[2]. 198, 5; *ar-a-fòima* M. 17[c], 3; *co-arfèmat* M. 15[d], 4; *ar-a-fòimtis* M. 28[c], 18; *ar-om-fòimfea* W. 185, 18; *arfèmthar* W. 173, 4; — *íroimed* (impér.) W. 41, 7; *ní èróim* G. 139[a], 5; *maní èroimet* M. 30[d], 13; *diand-èróimtis* W. 158, 10; *nád-àrróimsat* W. 158, 10; *hon-èroimer* M. 17[c], 7.

air-lēg- (lire) : *arlèga* G. 211[b], 13; *co arlégthar* W. 155, 27; *ar-a-légatar* G. 213[a], 9; *arróilgither* W. 168, 16; — *àirléch* (impér.) G. 24[a], 14; *on-árlægthar* W. 168, 16.

air-icc- (atteindre, trouver) : *ho-aricc* W. 33, 33; *ma-arí* M. 30[d], 24; *arècar* G. 59[a], 7; 66[b], 16; *ar-an-ècatar* G. 8[a], 5; 65[a], 11; *ar-an-ísar* G. 209[b], 13; *arìsta* G. 184[b], 8; — *ní àiricc* W. 54, 12; G. 137[b], 4; *ní àiric* W. 120, 21; *maní n-àiri* M. 30[d], 24; *ní àirecar* G. 20[a], 9; 145[b], 3; *ni àirecar* G. 162[a], 1; 173[b], 6; *cid arna àirecht* G. 198[b], 3.

air-bāg- (se vanter) : *ar-a-bágim-se* W. 109, 2; — *ni-ìrbágam* W. 111, 11; cp. *ìrbág.*

air-cess- (avoir pitié) : *arcèssi* W. 24, 16; *co-arcèssea* W. 31, 21; — *dian-àirchissi* W. 24, 16; *nád-n-àirchissa* W. 31, 21; cp. *àirchissecht.*

air-gar- (prohiber) : *argàir* W. 27[c], 21; *ar-an-gàiret* W. 7, 15; *ar-id-gàrad* G. 72[b], 6; *ar-a-rògart-som* W. 33, 3; *arrògrad* W. 54, 7; — *maní àirgara* W. 11, 15; *ar-ni-àrgart* W. 188, 3.

air-od-salc- (ouvrir) : *aròsailcther* M. 14[c], 15 et 19; 27[b], 3; *ar-an-òsailcea* M. 24[d], 19; — *nicon-àirsoilset* M. 31[b], 9; cp. *ìrsolcoth*, *èrsolgud.*

air-siss- (s'appuyer) : *ar-a-sìsedar* G. 213[b]; — *forsan-àirisedar* G. 139[b], 1; *dú in-àiresetar* G. 209[b], 21; *do-n-àirissid* W. 96, 23.

air-fo-od-gar- (commander) : *ar-a-fòcair, arfòcarar* W. 109, 1; — cp. *ìrfócre, àirocre.*

air-ēg- (se plaindre) : *arégi* M. 29[d], 10; 30[d], 5 et 20; *ar-an-èiget* M. 20[b], 8; *ar-an-èged* M. 24[c], 11; — cp. *àirégem, èregem.*

CON, COM-.

Il y a des verbes qui ne changent jamais la préposition *con*, prétonique ou accentuée, par exemple : *condàig* — *na-cùindig*, *ɔscéra* — *nì con-chòscram*, *forchòngrimm*, etc. Mais beaucoup d'autres remplacent *con-* par *com-* chaque fois que la préposition porte l'accent.

con-od-scag- (mouvoir, changer) : *conòscaige-siu* M. 32[a], 3; *co-tammòscaig-se* M. 29[d], 3; *conòscaigth(er)* G. 162[b], 3; *conròscaigis-siu* M. 21[d], 7; *ɔròscaiged* G. 19[a], 1; 205[b], 2; — *ni cùmsciget, mani cùmsciget* G. 65[b], 8; *ni-cùmscichther* G. 162[a], 7; *coní-cùmscaigther* G. 23[a], 4; *ní còmarscaiged* G. 205[b], 2; cp. *cùmscugud.*

con-od-tog- (bâtir) : *cunùtgim* G. 141[a], 1; *ɔròtaig* W[2]. 193, 5; *ɔ-idròtig* W[2]. 193, 3; *conrótgatar* G. 32[b], 6; — *ní adchùmtig* (non adstruit) G. 211[a], 8; cp. *cùmtach;* mais aussi : *ol adɔrotaig* (gl. quod adstrueret) M. 35[b], 13.

con-od-tang- (construire, corroborer) : *conutunig* (l. *conùtuing*) W. 50, 15; *conùtuinc* W. 62, 1; *no-chonùtangar* M. 14[c], 5; — *còmtangad* (impér.) W. 187, 11.

con-od-sān- (reposer) : *conòsna* G. 206[a], 3; *ɔòsna* G. 22[a], 4; *conòsnat* G. 38[a], 4; — cp. *cùmsanad; in-rùchumsan* M. 32[d], 26.

con-od-gab- (exalter) : *ɔùcbad* M. 35[c], 6; *conòcæba* M. 20[b], 5; *conúargabad* M. 32[c], 1; — cp. *cùmgabal; nad-rùchumgab* M. 20[a], 7.

con-ō- et *for-con-ō-* (conserver) : *co-ta-óei* W. 180, 12; *ɔn-ói* W. 180, 12; — *còmid* W. 163, 6[1]; *for-ta-còmai-som* M. 29[a], 3; *for-t-chòmi* G. 176[b], 2; *cia-forcòmam-ni* G. 9[a], 22; *forcòmat* G. 167[b], 1; *forcòmaidder* G. 11[a], 2; *for-don-chòmaither* G. 139[b], 2.

con-air-lēc- (admettre, permettre) : *ɔàirleci* M. 27[d], 10; *conràirleic* M. 32[c], 4; *ɔàirleicther* M. 32[d], 17; *ɔnàirleicthea* M. 34[d], 21; — *na-chòmairlecea* M. 32[d], 5; *an-nad còmairleciuɔ* M. 31[c], 15; *airna còmarleicthe* M. 32[d], 5; cp. *còmairleciud.*

1. *de-brath no-m choimmdiu côima* G. 204[ab], peut se traduire : « Que le Seigneur me préserve du jugement! » Quant à la tmès[c] *nom-côima*, cp. Stokes, *Rev. celt.*, V, p. 352.

con-to-fo-org- (écraser) : *contúarcar* M. 34ᵃ, 27 ; — *còmtuairc* (impér.) M. 29ᵇ, 6.

con-rig- (lier) : *ɔrìug* G. 181ᵇ, 1 ; *conrìg* M. 23ᶜ, 12 ; — cp. *cùimrechti, cùimrech.*

con-ētig- (être indulgent) : *ɔéitgid* W. 133, 22 ; *conéit* W. 39, 15 ; 183, 13 ; *conèit* W. 39, 13 ; — *nád-chòmetig* W. 133, 13 ; *na còméitged* W. 59, 15 ; *mani còméitis* W. 39, 15 ; cp. *còmetecht.*

con-suidig- (composer) : *consùidigther* G. 201ᵃ, 10 ; *ɔsùidigedar* G. 49ᵃ, 9 ; — *nad còmsuidigther ;* cp. *còmsuidiguth.*

con-air-org- (errer) : *conrèrortatar* G. 210ᵇ, 4 ; — cp. *còmrorcon.*

con-ēicnig- (contraindre) : *co-tamm-eicnigther-sa* M. 21ᵇ, 10 ; — *ní-còm-éicnigedar* G. 61ᵃ, 9 ; *nád-còmeicnigther* W. 170, 4.

con-to-sō- (transformer) : *ɔtòrád* G. 106ᵇ, 4 et 5 ; — *nád còmthoet* G. 163ᵃ, 1 ; cp. *còmthóud.*

con-aith-deg- (demander, chercher) : *ɔòitechtatar* W. 47, 25 ; — *ní còmtachtmar-ni* W. 147, 15 ; mais aussi : *nád cùintgim* W. 94, 13 ; cp. *cuintechti* (ou peut-on lire *cùmtgim, chùmtechti* Tur. 146?).

Le verbe « pouvoir » ne change pas seulement la préposition sous l'influence de l'accent, mais encore le thème verbal ; l'accent frappe-t-il la préposition, on a *cùm-ang-;* si le thème est accentué, on a *con-ìcc- : conìcimm* W. 127, 17 ; *conìcc* W. 22, 31 ; 37, 5 ; *conìc-som* G. 199ᵇ, 5 ; *conècat* G. 33ᵃ, 12 ; 208ᵇ, 6 ; *conìcub* W. 190, 19 ; *conìcfid-si* W. 81, 29 ; *conìcfed-si* W. 82, 33 ; *ɔìcfed* M. 14ᵃ, 6, *ɔìcfimmis* W. 110, 6 ; *ce-choníis* W. 60, 21 ; *ce-chonístis* G. 138ᵃ, 9 ; — *nad-cùmcu-sa* M. 18ᵇ, 5 ; *nád chùmaing* G. 209ᵇ, 13 ; *nád cùmaiṅg* G. 50ᵃ, 14 ; *ni-cùmáing* W. 69, 19 ; *ni cùmuing, ar-ni-cùmuing-side* W. 58, 4 ; *ní chùmcam-ni* W. 21, 26 ; *ní cùmcat* M. 23ᵃ, 5 ; G. 220ᵃ, 7 ; *ni-cùmcat* G. 33ᵃ, 16 ; 198ᵃ, 2 ; *con-cùmai-són* M. 32ᵈ, 15ᵇ ; *coni-cùmai* M. 31ᶜ, 19 ; *ni cùimsin* W. 111, 9 ; *cu-cùimsed* M. 33ᵇ, 21 ; *ni-cùimsimmis* W. 113, 21 ; *ar-ni ɔ-chòimnu-cuir* W. 122, 21 ; *nád cóimnacaid* W. 53, 6 ; *air-ni-chòimnactar* M. 19ᶜ, 5 ; *nad-còmnactar* W. 47, 25 ; cp. *cùmachte, forcòmnucuir forcòmnacair.*

DE, DI.

A. — *de- di-* prétonique se change en *do- du-*.

B. — *de- di-,* sous l'accent, est conservé.

di-gnī- (faire) : *dogníu* W. 113, 16 ; 145, 13 ; *dogní* G. 49ᵃ, 5 ; W. 181ᵃ, 6 ; *dogníam* W. 103, 14 ; *dognìam* G. 160ᵇ, 3 ; *dogníith-si* W. 56, 6 ; *dognìith* W. 154, 11 ; *dogníat* W. 183, 6 ; *an-dugnìat* W. 64, 4 ; *dugníth* M. 30ᵃ, 3 ; *dognìtis* M. 22ᵃ, 4 ; *cia-dognéo* W. 113, 21 ; *ma-du-*

gnèu M. 23[c], 24; *dogné-su* W. 36, 21; *dogné* W. 78, 8; 190, 21; *do-gnèith* W. 35, 16; *cia-dugnèid* W. 135, 6; *dognèin* W. 60, 25; *ce-dugnén* W. 64, 1; *dugnèth* M. 33[c], 12; *dognèd* W. 110, 7; *ce-dugnèmmis* W. 64, 4; *dognìther* W. 56, 8; G. 59[a], 8; *dugnìther* W. 32[d], 6; *dogníter* G. 35[b], 13; *dognìthe* W. 99, 7; *dognèther* W. 176, 21; *dognèither* W. 83, 40; *ma-dugnèther* W. 33, 3; *dognèthe* W. 56, 7; 58, 7; *dorìgniussa* W. 146, 9; *do-m-rìgnis* W. 25, 20; *dorìgni* W. 25, 21; *an-durìgni* M. 24[c], 8; *dogéni* G. 185[b], 4; *dorígeni* W. 68, 11; *dorìgéni* G. 209[a], 10; *dorìgénsam* W. 93, 9; *an-dorígensam* W. 149, 3; *durìgensid-si* W[2]. 197, 10; *dorìgénsat* W. 46, 10; *dorígensat-sidi* W. 174, 1; *do-n-d-rón* W. 30, 14; *dorónta-si* W. 106, 3; *do-r-róntar* W. 89, 53; *dorònad* W. 100, 14; *ar-ced-durónath* W[2]. 194, 12; *dorónta* G. 65[a], 1; *cid dugén-sa* M. 30[b], 9; *dogéna* W. 158, 9; *dogénat* W. 82, 33; *ar-an-dogènad-som* W. 158, 7; *dogènmis* G. 203[a], 6; *dogéntar* W. 25, 25; G. 27[a], 13; — *ní dènim* (* *dè-gnīim*) W. 76, 11; *ní déni* G. 220[a], 9; *con-déni* G. 191[a], 3; *nád dènam* W. 111, 12; *dian-dènid-si* W. 49, 4; *ni dénat* W. 75, 30; *forsan-dènat* M. 18[b], 4; *mani déne* W. 60, 19; *nad-n-dène* M. 23[c], 20; *con-dèna* M. 20[a], 14; *mani dèna* M. 35[d], 14; *dénad* (impér.) W. 171, 1; *dénad-si* W. 174, 1; *dénid* W. 142, 2; 154, 13; *dian dènmis* G. 203[a], 6; *frisan-dénte* W. 56, 8; *cid aran-déntar* W. 8, 7; *frissan-déntar* W. 67, 25; *mani-dénatar* W. 47, 22; *arna-dèrna* W. 20, 10; *ɔ-dèrna* W. 74, 25; *con-dèrnam* W. 133, 13; *aran-dèrnaid*, *arna-dèrnaid* W. 106, 3; *ni-dèrnat-sidi* W. 137, 6; *nach-dèrninn-se* W. 47, 17; *arna dèrnmis* G. 203[a], 6; *nád-dèirgenus* W. 145, 13; *nád-dèirgéni* W. 85, 15; *ɔ-dèrgéni* G. 100[a], 11; *nad-n-dèrgini-som* M. 23[c], 15; *nad-n-dìgni* M. 23[b], 10; *con-dèrgensat* G. 187[b], 6; *in-dìgén* W. 57, 15; *ni dìgnem* W. 111, 12; *ni-dìgnem-ni* W. 103, 12; *ní-dìgenam-ni* M. 30[c], 9; *ni dìgned* M. 14[b], 4; *ni ɔ-dìgénte* W. 57, 19; cp. *dénum dénom*, *dénti*. Après *ni-* on trouve deux fois *t-* pour *d-* : *ni-ténat* W. 145, 17; *mani-tèntis* M. 35[c], 18.

di-lug- (pardonner) : *dolùigim-se* W. 97, 10; *do-d-lùgi* W. 97, 10; *d-a-ròlgea* W. 185, 16; *d-a-ròlged* W. 115, 13; *d-a-lùgub-sa* W. 97, 10; *duluigte*[*r*] M. 32[c], 15; *duròilged* W. 11, 14; *dorùlgetha* W. 161, 14; *dorùlgida* M. 32[c], 15; — *ni dìlgaid* W. 56, 8; *dian-dílgid-si* W. 97, 10; *nad-n-dilga* M. 30[d], 3; *dìlich* (impér.) W. 190, 18; *nad-n-dìlgub* M. 31[c], 15; *ni-dilgibther* W[2]. 195, 6; *con-dèrliged* W. 193, 17; *con-dèrlaig* M. 21[b], 8; *aran-dèrlaigthe* M. 32[c], 17; *ni dèrlaichta* W[2]. 195, 6; cp. *dílgud*.

di-fech- (venger : *dofèich* W. 37, 5; *dofìch* W. 57, 13; 99, 6; M. 19[d], 3; *dufèsed* M. 33[b], 12; *dufìastar* M. 27[c], 4; *ar-dufèsatar* M. 24[b],

19; *co-dufèssar* M. 32[c], 20; *dofèstais* M. 29[c], 7; — *ni-m-dìchim-se* M. 38[c] (Goidelica[2], p. 38); *ní-sn-díg* M. 24[b], 17; cp. *dìachti, digal.*

di-cōd- et *to-di-cōd-* (parf. et fut. aller, venir) : *dochòod* W. 114, 26; *docòad-sa* W. 118, 1; *dochòid* W. 90, 11; 97, 13; 172, 6; *dochòid-som* W. 94, 16; *docòid* W. 129, 20; 189, 1; G. 217[b], 16; M. 32[d], 10; *docòith* W. 68, 5; *docòtar* W. 175, 15; *docói* W. 176, 24; *du-còistis* M. 34[a], 9; — *ni-dèchud-sa* W. 95, 23; *ní dèchuid* G. 148[b], 3; *con-dèchuith* W. 134, 2; *cid dian-dèchuith* W. 108, 6; *dodéchuid* W. 112, 3; *dodèchuid* W. 148, 6; 166, 22; M. 16[c], 5; G. 199[b], 1; *do-n-dèchommar* W. 148, 9; *arna-dècha* W. 172, 6; *arna-dìch* W. 58, 5; *dodìchse(d)* G. 18[a], 4[1].

di-slund- (nier, faire renier) : *doslùindi* W. 40, 21; *doslùindet* W. 181, 8; *doslùinfider* W. 173, 1; — *arna-dèrlind* W. 63, 13.

di-ro-mon- (oublier) : *du-n-dam-roimnife-se* M. 32[d], 5; — *arnach-n-dèrmanadar* M. 32[d], 5; *con-dèrmanammar-ni* M. 21[c], 3; *nach-am-dèr-mainte* M. 32[d], 5; cp. *dèrmet.*

di-don- (consoler) : *dodònaimm* G. 53[b], 7; *co-dodònat* W. 162, 2; — cp. *dídnad díthnad.*

di-reg- (dépouiller) : *durìg* M. 28[a], 19; — *ni dèrgemar* W. (pr. m.) 101, 8; cp. *dèrachtae.*

di-gab- (ôter, diminuer) : *dogaibther* G. 28[b], 20; *durògab* M. 34[d], 18, *doròg bad* M. 17[a], 13; — *arna-dèrgaba* W. 65, 2; cp. *dígbál.* On disait aussi *diròg bad* G. 9[b], 16, sans doute pour éviter la confusion avec *do-ro-gab-* (commettre).

On trouve *di-* prétonique au lieu de *do-* dans d'autres cas où la raison n'est pas si facile à trouver :

di-roscag- (distinguer, se distinguer) : *doròscaithar* G. 43[a], 2; *du-n-dròsced* M. 33[c], 5; *doròscaimis* M. 32[a], 21; mais aussi : *diróscai* G. 40[a], 18; 42[a], 1; *diròscai* G. 40[a], 17; *dirósci* G. 42[b], 2 et 3; *di-t-róscibea* W. 7, 27; *diróscaither* G. 42[b], 1 et 11; — *ní dèrscaigi* G. 40[a], 6 et 17; *nad-dercsaigi* (l. *-dèrscaigi*) G. 40[a], 7; *ní dèrscigem* W. 8, 9; cp. *dèrscugud.*

di-mecc- (dépriser) : *dommèiccither* W. 7, 23; *an-dummècitis* M. 34[c], 6, à côté de *demècimm* G. 39[b], 1; *dimèccither* W. 49, 14; — cp. *dí-miccem.*

On a aussi *di-* pour *do-* dans *disrùthaigedar* G. 198[b], 3, à côté de *huan-dìrrudigeddar* G. 33[a], 23, et dans *disàmlathar* M. 21[b], 2; ce sont

1. *dodech indairitiu* W. 188, 4 (l. *dodechuid airitiu*; *cia-dodchommar* W. 144, 2, l. *dodechommar.* L'infinitif est *dochum* et non * *dechum,* parce qu'il est presque toujours proclitique comme les prépositions.

des traductions littérales des termes latins : *derivatur* et *dissimulat*. Dans *dèirchóintea deròchóinet* W. 129, 1 le verbe est sous l'influence du substantif précédent. Citons encore *dicòitsea* (qu'il écoute jusqu'à la fin) W. 81, 29.

DI-, DE- devant une voyelle.

di-aith-cī- (regarder) : *do-nn-éicci* W. 52, 9; *do-n-ecad-som* W. 89, 53; *dóècastar* G. 188[a], 6; — *ní déccu* W. 145, 13; *déicce-siu* (impér.) W. 186, 12; *décce* W. 64, 2; *décad* W. 116, 5; *na-dècad* W. 142, 4; *décith* W. 126, 11; *mani-dècamar* G. 26[b], 9; cp. *déicsiu*.

di-ell- (décliner) : *do-n-èlla* G. 114[a], 4; *do-n-èlltar* G. 109[a], 4; *doèllatar* G. 109[a], 4; *ar-doèllatar* G. 148[b], 9; *ma-duèllatar* G. 4[b], 1; *ma-duèlltis* G. 4[b], 4; — cp. *dìall*.

di-ess-reg- (quitter) : *dorérachtid* W. 117, 6; — *ní-sṅ-dèrig-si* W. 57, 16; *con-déirsid* W. 157, 2; *ni-dérsid* W. 125, 13; *naich-ṅ-dèirsed* G. 209[b], 27.

di-od-ber- (frauder) : *doòpir* G. 221[b], 1 à côté de *diòiprid* (indic.) W. 56, 8; — *na tìubrad* W. 58, 5 avec *t* pour *d;* cp. *dìuparthe*, *dìupart*.

di-īlt- (nier) : *doríltiset som* W. 32, 30; *dorìltiset* W. 152, 12; — *ní díltai* G. 201[b], 10; *aran-díltad* W. 114, 29; cp. *díltud*.

ní dè intamladar-som (gl. non disimulat) M. 27[d], 12.

ESS.

A. — *ess-* prétonique se change en *ass-*, *as-;* les groupes *asr-*, *asl-* restent intacts.

B. — *ess-* accentué est conservé; *èsr-*, *èsl-* deviennent *ērr-*, *ēll-*.

ess-ess-reg- (ressusciter) : *asrèracht* W. 27, 7; 84, 12; *ar-asrèracht* W. 103, 15; *as-n-éirsid* W. 153, 17; *asséirset* W. 153, 14; *assèirset* W. 85, 23; — *mani èsersitis* M. 15[c], 7; *ceni èsærsitis* M. 15[c], 8; *in-èséirset* W. 87, 35; cp. *èsséirge*.

ess-ind-gab- (excéder) : *ci-asìngbat* G. 44[b], 3; *asìngaib* M. 23[a], 13; *asrìngba* G. 71[a], 2; 169[a], 1; 187[a], 1; *asrìngaib* M. 32[d], 8 et 10; *hu-asrìngaib* M. 22[d], 9; — *arna-èsngaba* M. 22[c], 8; *ní-èrngaib* M. 32[d], 19; cp. *èrngabthi* (l. *esngabthi?*) M. 16[a], 5.

ess-org- (frapper) : *asóircc* W. 67, 26; *asòirc* G. 33[a], 2; — *do-da-èssarr-som* W. 32, 31; cp. *èsartae*, *èsorcun*.

ess-len- (souiller) : *aslènaimm* G. 54[a], 8; *aslènnim* G. 173[a], 4; *aslèntae* G. 64[a], 18; *asrùlenta* M. 28[a], 22; — *ní-èilnithe* W. 136, 24; cp. *éilnithe*, *hǽllned*. Devant le pronom infixe *-d-* *ess* est remplacé par *ad-* (*aith-*) dans *atléntaisom* M. 22[a], 4.

ess-ri- (dépenser, donner) : *asrènat* G. 27[a], 2; *asrènad* M. 32[b], 10; *asrìriu-sa* W. 115, 15; *asrìri* W. 152, 6; M. 30[c], 13; *asrìrther* W. 5, 27; — *èrrenaid* (impér.) M. 20[c], 2.

ess-ro-col- (destiner) : *asròchoili* W. 62, 37; M. 35[d], 22; *asrothoilsem* (l. *asròchoilsem*) M. 22[c], 3; *asròchoiled* W. 164, 14; — cp. *érchoilti*, *érchoiliud;* — *ad-* pour *as-* devant *-dom- : atam-ròchoil-se* (impér.) M. 24[a], 15.

ess-con-lā- (avancer) : *asrùchumlae* M. 17[b], 2; *an-asròchumlai* G. 7[b], 19; — *ní aèscomlai* G. 3[a], 6.

Le seul verbe qui ne connaisse pas la forme *ess-* est *asindiut* (expliquer) : *assìndet* W. 36, 3; 67, 4; *asìńdet* M. 23[c], 12; *assìndet-som* W. 121, 7; *as-n-ìnd* M. 23[d], 2; *cid asìndisem* M. 35[a], 6; *asìndisset* W. 184, 3; *as-n-ìndised* M. 31[a], 22; *asìndedar* M. 17[a], 9; *as-ń-ìndedar* W. 83, 3; — *dú in-àsńdét* G. 103[a], 1; *ní àisndedat* M. 31[b], 19; *airmm in-àisńdethat* G. 70[b], 13; *ni-àisńdiusa* G. 47[a], 13; cp. *àisndissi*, *áisndís*. Pourquoi?

Le futur *esgebtit* W. 157, 4, serait une autre exception; mais ce mot est sans doute mal lu (v. Zimmer, *Gloss. Hib.*, p. 157[3]).

Nous avons rencontré plusieurs fois dans nos exemples le changement de *aith-* ou *ad-* en *ess-;* les prépositions *ess-* et *aith-* alternent régulièrement dans la conjugaison du verbe *asbiur* (dire). *Ess-* a sa place dans la syllabe prétonique et dans la syllabe accentuée devant la particule *ro-; aith-* se trouve dans la syllabe accentuée devant le *b* du thème verbal. Devant les pronoms infixes, les deux prépositions sont usitées, mais *aith-* seulement devant *-d- : asbìur* W. 13, 7; G. 50[a], 4; *asbìr* G. 66[b], 10; *asbìr-siu* W. 79, 16; *asbèir* W. 27, 6; M. 17[c], 6; *asbèram* M. 14[a], 19; *asb(èr)am* G. 55[b], 1; *asbèrid-si* W. 29, 6; *an-as-bèrith* W. 78, 9; *asbèrat* W. 91, 18; M. 20[c], 5; *ci-asbèr-sa* W. 106, 3; *cid asbère siu* W. 79, 16; *an-asbère* W. 181, 15; *asbèra* W. 52, 17; *asb(èr)a* M. 31[d], 9; *an-asbèrinn* W. 111, 9; *asbèrad* G. 202[a], 7; *an-asbèred* W. 99, 7; *an-asbèrmis* W. 116, 19; *asbèrtis* W. 153, 1; *asbèirtis* W. 24, 18; *asb(èr)t* M. 16[c], 10; *asbéer* W. 190, 20; *asbéra* W. 79, 11; *asbéram* W. 113, 23; *asbérat* W. 80, 23; *an-asbérat* W. 79, 15; *asbèrar* W. 17, 7; *asb(èr)ar* G. 29[a], 3; *asbèrr* W. 130, 21; *asbèrtar* W. 170, 19; *asb(èr)tar* M. 27[b], 19; G. 10[a], 8; *ci-asb(èr)thar* G. 71[a], 10; *an-asbèrthar* W. 34, 9; *ci-asbèrthe* W. 104, 21; *asròbrad* W. 17, 12; M. 16[a], 14; *asrúbart* W. 60, 25; *asrùbart* W. 26, 33; G. 22[a], 3; M. 21[d], 4; *asrùbartmar* W. 51, 6; G. 188[a], 29; M. 34[b], 8; *asrùbartatar* W. 118, 17; M. 16[c], 5; exceptions : *adbèir* W. 28, 19; *adrùbartmar* G. 197[b], 16; — *ní aèrbara* M. 31[b], 24; *con-aèrbara* G. 209[b], 30; *ni-érbarid* W. 86, 33; *ɔ-érbarid-si* W. 103, 12; *arna-érbarat* W. 166, 22; *air-ní aèrbarad són* M. 31[b], 20;

dian-érbart W. 86, 32; *ni-sn-ærbatar* (l. *aèrbartatar*) M. 29ᵃ, 4; *arna-érbarthar* W. 187, 5; W². 195, 11; *frisan-érbrath* G. 220ᵃ, 10; *ni-èr-brad* W. 191, 10; — *ni-èpur* W. 51, 6; *ó-ní-èpur* G. 217ᵃ·ᵇ *; *in-did-èpiur* W. 23, 1; *ni-èpeir-som* W. 114, 29; *cani-èpir* W. 64, 8; *cid-dian-èpir som* W. 123, 9; *dian-èprem* G. 208ᵃ, 7; *arna-èpret* W. 46, 10; 182, 12; *na-èpred* W. 60, 18; *con-èpred* M. 28ᵇ, 11; *con-àipred* M. 33ᶜ, 17; *ceni-d èp(er)tais-som* M. 28ᵈ, 8; *ni épéer* W. 190, 9; *ní èp(er)r* G. 73ᵃ, 11; *in-èper* M. 24ᵈ, 14; *dian-èper* W. 132, 15; *dian-àip(er)* M. 14ᵈ, 13; *ɔ-èp(er)tar* G. 3ᵇ, 6; *aran-èpertar* W. 27, 15; *cini èperthe* W. 119, 10; *arna-èperthe* W. 144, 3; cp. *èperthi, èpert;* — *as-ṁ-bìur* G. 151ᵃ, 3; *ci-as-id-bìur-sa* G. 106ᵇ, 4; *amal as-in-d-bìur-sa* W. 83, 39; *as-ṁ-bìr siv* G. 208ᵇ, 5; *as-m-bèir* W. 171, 2; *ass-id-bèir* W. 124, 2; *as-m-bèram-ni* W. 8, 8; *as-m-bèrat* W. 145, 18; *as-n-don-bèrat* W. 8, 8; *as-n-da-ròbartis* M. 31ᵇ, 22; *ci-as-id-rùburt* G. 75ᵇ, 2; *as-id-rùbart* G. 220ᵃ, 10; *as-ṁ-bèrar* W. 62, 38; *as-m-bèrr* W. 194, 15; *as-m-bèrtar* M. 23ᵃ, 12; — *at-bìur* W. 54, 11; *at-bèir* W. 64, 8; *at-bèir-som* W. 167, 2; *at-b(èr)am* G. 129ᵇ, 1; *ci-at-bèra* W. 29, 4; 72, 3; *at-bèirmis* W. 160, 10.

IND.

On aura remarqué dans les exemples précédents que la consonne devant la voyelle accentuée n'est souvent pas aspirée, trop souvent pour que ce ne soit qu'une faute du scribe, tandis qu'après l'accent l'aspiration est presque toujours marquée; cp. *adcí* et *adchí, adcòmaltar* et *adchòmaltar, adcòbra* et *adchòbra, docòid* et *dochòid,* etc. C'est presque une loi pour *f* (v. *air-fo-em-* et *di-fech-*) et pour *s*[1]. D'après les lois phonétiques *ind-* prend la forme *in-* devant *s, int-* devant *ś*.

ind-saml- (imiter) : *insàmlathar* W. 52, 17; G. 30ᵃ, 14; *ci-insàmlar* G. 1ᵇ, 1; — *in-ìntsamlammar-ni* W. 69, 22; *cid nách ìntsamlid* W. 91, 15; *ìntamlid* (impér.) W. 52, 16; *duús in-ìntamlitis* W. 30, 14; cp. *ìntamil, ɔ-ròintsamlithe* W. 110, 7.

TO, TU.

A. — *to-*, *tu-* prétonique devient *do-*, *du-*.

B. — *to-*, *tu-* accentué reste; seulement après la conjonction *con-* on trouve quelquefois *do-*, *du-*.

to-mon- (penser) : *domòiniur* W. 90, 7; *domùinur-sa* G. 209ᵃ, 10; *do-*

1. On pourrait attribuer à la même cause la forme *-t-* pour *-d-* du pronom infixe : *co-t-ècat* (ils le peuvent) G. 173ᵇ, 4. Mais les formes : *ar-co-td-ìcc* (car il le peut) W. 31, 23, *cò-td-ôith-si* (vous le conservez) W. 45, 6, montrent que c'est plutôt une contraction de *-did-* ou *-tid-;* cp. *fo-t-dâli* W. 72, 8.

mòinter-so W. 6, 3; *do-d-màinetar* G. 5[a], 6; *doménar-sa* W. 17, 8 et 9; *durùmenar som* M. 32[d], 10; *an-dumènmar-ni* M. 15[d], 5; *dorùmenatar* M. 35[b], 18; *domènad* G. 207[b], 4; — *na-tòmnathar* W. 110, 7; *arna-tòmnathar* W. 86, 27; *arna-tòmnammar-ni* M. 15[d], 5; *intòmnatar* (gl. putent) M. 18[a], 5; *arna-m-tòmnad* W. 114, 6; *arna-tòmnitis* W. 26, 1; *arna-tòmnitisom* W. 154, 10; *arna-tòmontis* W. 79, 18; *nád-tòmnibther* W. 153, 2; cp. *tòimtiu*.

to-mel- (manger) : *an-dumèlam* W. 86, 32; *d-a-mèlat* W. 63, 7; *ce-dumèlmis* W. 64, 4; *domèltis* W. 63, 7; — *tòmil* (impér.) W. 39, 15; *nach thòimled* W. 69, 24; *ní-tòrmult* W. 115, 13; cp. *tòmalt*.

to-rīm- (mentionner) : *dorímem* M. 14[d], 6; *durimét* (l. *durímet*) M. 19[b], 13; *dorìmiub* M. 26[c], 7; *dorìmther* M. 16[c], 10; M. 23[b], 8; — *ni-s-tùirmi* W. 183, 8; *i-tùiremar* W. 81, 24.

to-gar- (appeler) : *dogàir* M. 29[c], 6; 30[c], 17; *dorògart* W. 131, 11; *do-da-rògart* W. 135, 13; *dorògrad* W. 59, 17; 60, 22; *do-n-rògrad* W. 127, 4; *do-b-rògrad* W. 148, 4; — cp. *tògairm*.

to-con-org- (écraser) : *docòmartatar* M. 22[d], 4; *docòmar* M. 23[d], 5; — *contòchmairt-siu* (gl. contrivisti) M. 17[a], 2; *ɔtòchmairt-siu* M. 19[c], 7; cp. *tòchmarc*.

doròchair (il tomba) G. 29[a], 8; 29[b], 7; — *an-na-tòrchar* M. 34[c], 14.

to-gu- (choisir) : *doróigu* W. 23, 4; *doròigu* W. 24, 14; 30, 11; *do-b-róigu* W. 158, 12; *doròigaid* W. 124, 21; *doròigatar* W. 30, 11; *dogèga* W. 141, 23; *do-n-gègat* W. 184, 3; — cp. *tùicse tògu*.

to-scēl- (apprendre) : *doscéulaim* G. 145[b], 2; — cp. *tòscelad*.

to-tluch- (demander) : *d-a-thlùchethar* M. 30[a], 10; *do-n-tlucham* W. 132, 20; — *cid ara-tòdlaither* M. 32[a], 5.

to-di-cōd- (venir) : *dodèchuid*, etc., v. *di-cōd-*; — *cosa-tùidches* G. 199[b], 1; *dia-tùidched* W. 60, 25; *ɔ-tùidchissed* W. 102, 4.

to-ro-gab- (gratifier W., commettre M.) : *dorògaib* M. 16[c], 13; *dorò-gbat* M. 28[d], 11; *an-dorògba* W. 134, 32; *an-dorògbid* W. 165, 13; *ma-durògbusa* M. 23[a], 13; *ho-durògbad* M. 32[c], 9; — *ho-tòrgab* (de *ho-an-*) M. 32[a], 23; cp. *tòrgabál*, *tàrgabál*.

to-gaith- (décevoir) : *dogáithaimm* G. 24[a], 7; *dogàithaim* G. 24[a], 11; *dogáithim* G. 145[a], 5; *dogàitha* M. 31[a], 13; *du-n-gàitha* M. 28[c], 15; *du-n-gàitis* M. 31[c], 20; *dugàithatar* M. 31[c], 8 et 25; — *ni-m-thògaitha* W. 23, 1; *ni-thòrgaitha* W. 152, 6; *ho-nu-n-tògaitar-ni* M. 32[a], 6; *co-ni-n-tòrgáitar* W. 97, 11; cp. *tògas*.

to-to-fo-ēt- (tomber) : *dothùit* W. 26, 33; *lase dotùit* G. 71[a], 9; *do-ròthuusa* M. 23[c], 23; — *con-tòtsat* M. 16[a], 19; cp. *tòthim*.

to-math- (menacer) : *domàthi* M. 31[c], 24; *dommàthi* M. 18[c], 7; — cp. *tòmad.*

to-sech- (nourrir) : *do-m-ròisechtatar* W. 112, 8; — cp. *tòschith.*

to-cur- (apposer, citer, inviter) : *docùirethar* G. 61[a], 7; 191[a], 2; *do-chòirethar* M. 29[b], 1; *du-n-d-chùirethar* M. 35[d], 22; *doròchurestar* M. 16[c], 6; *doròchuiristar* M. 25[c], 13; *doròchuirsemmar* G. 4[b], 18; *docùirifar* M. 3[a], 1; — *tarsa-tòchuirther* M. 22[c], 1; cp. *tòchur, ní-rùthochurestar* M. 18[d], 6.

to-rat- i. e. *to-ro-dath-* (parf. et subj. donner) : *cia-doràttid-si* W. 108, 9; *doràtus* W. 49, 2; *doràt* W. 22, 31; G. 23[b], 5; M. 22[d], 19; *doràtsam* W. 88, 49; *doràtsid-si* W. 147, 15; *doràtath* G. 7[b], 18; *doràtad* W. 121, 9; G. 31[a], 6; M. 24[d], 31; *duràtad* W[2]. 195, 6; *doràdad* (l. *doràtad*) W. 143, 4; — *ara-tàrt-sa* W. 97, 5; *arna-tàrta* W. 69, 24; *ní tàrtisset* W. 4, 21; *ni-tàrtsat, sech-ni-thàrtsat-som* W. 147, 15; *ara-tàrtar* M. 99, 7; mais *ɔ-dàrta* W. 172, 7; *ɔ-dàrtin* G. 209[b], 26; *con-dàrtar* W. 127, 13.

to-di-od-sech (éveiller) : *dodiusgibther* W. 57, 14; *doròdiusgad* W. 57, 14; 129, 5; mais : *toddìusgat* G. 7[a], 10 (l. *dodìusgat*[1]); — *tòdiusgadar* (impér.) W. 33, 1; cp. *tòdiuschud tòdiusgud.*

Le verbe *dobiur* (donner) a la particularité que la forme accentuée de la préposition n'est *to-* que par exception; la forme régulière est *ta-*. D'où vient cet *a* qui ne s'explique pas par l'influence de la syllabe suivante comme dans *-tàrta* de *-tòrata;* est-ce le reste d'une seconde préposition?

dobìur W. 90, 12; G. 163[a], 3; *dobèir* W. 27, 6; W[2]. 196, 4; G. 3[b], 5; *dobèr* W. 92, 5; *dobèram* W. 84, 15; 156, 11; *dobèrid* W. 147, 14; *dobèrat* W. 9, 14; *dob(èr)at* G. 45[b], 9; *dobèrad* W. 115, 11; M. 35[c], 26; *cia-dobèrthe* W. 103, 13; *dobèrt* M. 23[b], 10; *dobéer* W. 78, 6; *do-m-béra* W. 156, 10; *dobérat* W. 39, 11; *do-sm̓-bérthe* W. 124, 15; *dob(èr)ar* G. 45[b], 9; *dobèrr* W. 16, 23; *dob(èr)r* G. 21[b], 5; *dobèrtar* W. 65, 15[2]; *dobèrthar* W. 81, 26; *dobèrthe* W. 65, 13; *dobérthar* W. 65, 15; 105, 3; — *ni-tòibre* W. 176, 21; *mani-thobrea*[3] W. 24, 16; *ara-tòbarr* W. 80, 22; mais : *ní thàbur* G. 179[a], 4; *ní-tàbur* G. 19[b], 2; *ní-s-tàbor* G. 204[b], 5; *ni-tàbir* W. 92, 5; 105, 8; *ní-tàbair* G. 214[a], 5;

1. Le premier scribe aura voulu corriger *t* en *d*, et le copiste aura intercalé ce *d* à la mauvaise place; *to-d-diusgat* est une forme impossible dans G.

2. Le *t* dans : *indfa ssine rochet tall, tobèrtar desmreta...* M. 25[b], 6 est peut-être dû à l'influence du *l* précédent, cp. *accaldam* et *acaltam*, *meldach* et *melltach*, si ce n'est pas une simple faute d'écriture.

3. M. Zimmer veut lire *-chobrea.*

ni-tàbair M. 21[b], 2; *ni-tàibrem* W. 102, 18; *ni-tàibre* W. 176, 22 et 24; *fora-tàibre* W. 176, 22; *arin-tàibrid* W. 43, 2; *tàbair* (impér.) M. 27[c], 12; *tàibred* W. 34, 10; 167, 6; *tàibrith* W. 37, 6; *ni-tàibrid* W. 39, 13; *mani tàibred* M. 35[c], 26; *ni-tàbarr* M. 30[a], 9; *fua-tàbarr* M. 35[b], 16; *dia-tàbarr* W. 110, 2; *ni-tìbérthar* W. 116, 7; cp. *tabart*, *tabairt*.

to-dūrg- (exciter, séduire) : *dodúrgimm* G. 54[a], 3; *dodúrget* G. 68[b], 9; *co-dudùrset* M. 33[b], 14; — cp. *tùdrach*, *tùdrachtaid*. On trouve une forme irrégulière *todúrgim* G. 24[a], 2, et même *totúrgimm* G. 60[b], 10, que je ne m'explique pas.

TO- FO-.

A. — *to-fò* devient *dofò-*, *dofò-*.

B. — *tò-fo-* se contracte en *tó-*.

to-fo-rind- (désigner) : *dofòirndea* M. 2[d], 2; *dofòirnde* G. 66[b], 10; *dofòirnde* G. 9[a], 12; 59[b], 1; *dofòirnde dofòirde* G. 203[b], 4; *am(al) ṅ-do-n-d-fòirde* G. 26[b], 12; *dofóirṅdet* G. 71[b], 6; 202[a], 5; *dofòirṅdet* G. 26[b], 16; 202[a], 5; *dofòirdet* G. 203[b], 11; — *nád-tòirṅdet* G. 25[b], 12; cp. *tórand*, *tórant*. Dans *beos tofòirṅdet* G. 72, 5, le *t* s'explique par le *s* précédent; cp. *cistae*, *ciclasta* (Gramm. Celt., p. 791); *tòròran-som* M. 29[b], 8 est une faute pour *doróran-som*[1], ou bien il a subi l'influence du substantif *tórand*; sur *dineuch thórṅther* G. 59[b], 18 voir plus bas.

to-fo-bi- (inciser, entamer) : *dofùibnimm* G. 12[a], 1; 22[a], 10; *co-dufùbath* M. 35[c], 1; *co-dufòbither* M. 2[a], 10; — cp. *tóbe*.

to-fo-org- (battre le blé) : *dofùaircc* W. 64, 9; *dofùaircitis* G. 184[b], 8; *dufuiarctis* (l. *dufùairctis*) M. 33[a], 6; — cp. *tùarcun*.

to-fo-od-salc- (résoudre) : *dufùasailce* M. 29[b], 10; *dofúasailcet* G. 27[a], 2; *dofùasalcat* G. 19[a], 1; *dofùasailgther* G. 71[a], 19; — cp. *tùasulcud*.

to-fo-ess-sal- (glisser) : *dofùislim* G. 146[b], 1; *dufùisledar* M. 30[c], 10; — *ho-tùislider* (*ho-an-*) M. 2[d], 6; *nicon-tùslifea* M. 27[b], 18; cp. *tùisel*.

to-fo-ess-sem- (engendrer) : *dofùismim* G. 182[b], 1; *ní dofùisim* (*ní* « ce qui ») G. 61[a], 2; 64[a], 14; *an-dofùismet* G. 69[b], 9; *dofùisemar* G. 61[a], 2; *dofùisémthar* W. 23, 7; — cp. *tùistiu*.

to-fo-ēt- (tomber) : *dufùit* Carm. S. Pauli (Windisch *Ir. T.*, p. 316,

1. Remarquez que la « prima manus » de W. (*Gloss. Hib.*, XIII) écrit toujours *tu-to-* pour *do-* prétonique : *tùèrcômlasat*, *to-n-còmrit*; de même : *ni-tam toirsech* pour *ni-dam*. Il ne faut donc pas trop s'y fier que ses gloses sont « magis sonui vivae linguae applicatae. » (*Ibid.*, XIV.) [La même manière d'écrire se trouve dans les ms. de Cambrai et de Berne, cp. *tuthègot*, *tuèsmot*; *togluâset* (*Gloss. Hib.*, p. 216. 263)].

14; Zimmer, *Gl. Hib.*, p. 267)[1]; — *fora-tùit-som* W. 26, 33; *ɔtùitet* (gl. concidentibus) G. 205ᵃ, 4; *nád-tùiter* G. 71ᵃ, 13; mais *con-dòsitis* W. 30, 11.

On voit par ces exemples que *dúthracht* « volonté » ne peut pas contenir les prépositions *to-fo-* qui demanderaient un *t* au commencement, et que la langue s'est trompée en formant *dofùthractar* W. 127, 13; *dofùthris-se* W. 189, 13, à côté de *dodùthractar* W. 159, 2; *dodùthris* W. 125, 12; *d-a-dùthraccar, dian-dùthraccar-sa* W. 92, 1; *nad dùthrised* W. 26, 1.

TO-FOR-.

A. — *to-fòr-* devient *dofòr-*, *dofòr-*.

B. — *tò-for-* se contracte en *tór-*, *tuar-*.

to-for-mag- (ajouter, augmenter) : *dofórmgat* G. 53ᵃ, 11; *dofórmágar* G. 188ᵃ, 14; *dofòrmagar* G. 67ᵃ, 12; *dofòrmagar* G. 28ᵇ, 20; 58ᵃ, 1; *dofòrmagddar* G. 28ᵇ, 18; *dofòirmsed* M. 35ᵃ, 17; — *mani-tórmais* G. 208, 2 et 3; *ni-tórmagar* G. 202ᵃ, 2; *ceni-tòrmastar* M. 20ᵃ, 19; *dia-tòrmastar* M. 20ᵃ, 19; cp. *tórmach*.

to-for-gab- (proférer, avancer) : *dofùrcabar* G. 43ᵃ, 3; *dofùrgabtais* G. 7ᵇ, 8; *dorùrgabtha* G. 61ᵃ, 15; — *con-da-túargabusa* W. 162, 26; *ní-t(ùr)gabar* G. 4ᵇ, 14; *nád-tuárgabar* W. 93, 8; cp. *tùrgabthi, t(ùr)cbál*. Dans W. la deuxième forme s'est généralisée : *tùargab* W. 162, 26; *túargabad* W. 93, 8.

TO- devant une voyelle.

A. — *tò-* accentué : le *t* reste (*d* après *con-*), l'*o* se joint à la voyelle suivante ou disparaît; *tò-air-* devient *tair-*, *tò-ess-* : *tess-*, *tò-ind-* : *tind-*, *tò-imm-* : *timm-*, etc.

B. — *to-* prétonique : la syllabe *do-* se maintient, ou bien il y a contraction des deux voyelles, et alors le *t*, placé devant la voyelle accentuée, ne se change pas en *d*. Ces deux formations se trouvent dans des conditions tout à fait identiques, par exemple au commencement de la phrase; je n'ai pas trouvé de règle; cela dépendait probablement du sentiment rythmique de celui qui parlait ou écrivait.

to-ad-bed- (montrer) : *tàidbdid* (impér.) W. 97, 8; *hi-tàdbadar* M. 32ᵇ, 18; cp. *tàibsiu;* mais : *ɔn-dárbastar* G. 211ᵃ, 10; — *doàdbit* G. 159ᵃ, 2; *doàdbat* M. 19ᵈ, 21; G. 198ᵃ, 24; *doárbith* W. 122, 22; *doàdbadar* W. 15, 17; G. 207ᵇ, 9; *doàidbdetar* W. 164, 18; *duàidbdetar* M. 30ᵇ, 2;

1. On lit plus souvent *dothùit*, v. plus haut.

doárbas W. 19, 2; 99, 7; mais aussi : *tàdbat som* W. 26, 30; 161, 1; *tàibsed* G. 6[b], 25; *tàdbadar* G. 63[a], 9; *tàbadar* M. 24[d], 25.

to-ad-ro-icc- (effectuer W.; apporter, citer M. [1]) : *ni-táirci* W. 164, 18; *ni-táircet* W. 181, 16; *ní-tàrcat* W. 188, 9; *táirced* (impér.) W. 142, 3; *na-táirged* W. 142, 3; *ní-tàircither* M. 17[d], 5; cp. *táirciud, tàrcud;* — *doáircci* W. 77, 4; *doáirci* W. 19, 2; 101, 12; *co-duàircemni* M. 35[b], 3; *duàircibed* M. 29[c], 11; mais aussi : *tàirci* W. 77, 5; *táircet* W. 15, 12.

to-air-can- (prophétiser) : *nad-tàirchechnatar* W. 27, 14; cp. *tàirchital;* — *doàurchanaimm* G. 60[b], 12; *doèrchain* M. 21[a], 7; *doàirchet* W. 39, 11; *duàircet* M. 24[d], 5; *doàrchet* W. 25, 27; 158, 6; *doàrrchet* W. 28, 21; 41, 9; mais aussi : *tàirchechuin* W. 25, 24; 26, 29; *a-tàirchet* W. 100, 15; *tàirrchet* W. 41, 8; 42, 20; *tàrrchet* W. 162, 25.

to-air-ber- (amener, mettre) : *ni-m-thàrberar* W. 57, 12; — *doàirbertar* W. 136, 22; *tairbertar* (impér.?) W. 155, 17.

to-aith-con-ang- (arriver, avenir) : cp. *tècmang;* — *doècmoised* W. 35, 16; mais : *tècmaing* G. 30[a], 17 et 18; G. 156[a], 2; *tècmaiṅg* G. 9[a], 11; 29[a], 1; 212[b], 3; *tècming* G. 161[a], 1; *donaibhí thècmoṅgat* G. 2[a], 10; *tèccomnocuir* W. 59, 14.

to-aith-con-nag- (répartir) : *frisa-téicomnacht* W. 122, 29; — *doécomnacht* W. 95, 20; mais : *tècomnacht* W. 162, 2.

to-aith-con-ell- (accrocher, mettre de côté) : *tècmallid* (impér.) W. 89, 1; cp. *tècmallad;* — *doècmalla, ar-doècmalla* W. 57, 16.

to-aith-men- (faire mention) : *ni-tàithminedar* G. 13[b], 4; — *tàidminedar-som* G. 22[b], 10; *tàidmenadar* W. 56, 11.

to-ēt- (aller) n'a jamais conservé l'*o* de la préposition; cp. *teit* M. 24[d], 30; 27[c], 10; *tét* M. 21[c], 3; *téte* G. 30[b], 12; 129[a], 1; *tete* M. 22[b], 1; 28[c], 19; *hóre déte* W. 71, 27 (l. *téte,* ou de *hóre n-téte*? cp. *intain diagma-ni* W. 14, 4).

to-ess-tā- et *to-ess-bu-* (manquer) : *mani-d-tèsarbi* W. 175, 10; cp. *tèsbuith;* — *doesta* M. 35[d], 20; mais : *tèsta* Beda Cr. 18 1/2 d. (*Gloss. Hib.*, p. 233)[2]; *tèsarbæ* W. 114, 24; *tèsarbae* M. 34[c], 16.

to-etar-rath- (?renfermer) : *ɔtètarrat som* (gl. comprehensivum) G. 29[b], 2; *ɔtètarthet* G. 73[a], 14; — *duètarrat* M. 30[c], 6; *doètarrid* W. 122, 22; *ar-duètarrid* W. 32, 32.

1. Peut-être faut-il distinguer deux verbes; le second pourrait être *to-air-icc-*.

2. *ishéd di. desta* W. 162, 24 est une faute pour *dodesta*, la seule forme que connaisse W.; elle se trouve dans la même glose. C'est probablement un composé triple *to-di-ess-ta*, plutôt que *do-d-esta* avec un pronom infixe. L'abréviation *di.* ne doit pas être lue * *dino* (Zimmer, l. c., LV) qui n'existe pas, mais *didiu* (*Gr. C*[2]., 712). Le sens de cet adverbe est sensiblement différent de celui de *dana dono*, du moins dans les textes les plus anciens.

to-ind-sō- (traduire) : *nad-tìntae-siu* M. 3[a], 15; *mani-tìntáith* W. 78, 9, *mani-tìntither* W. 78, 8; cp. *tìntuúth;* — *ar-doìntám* G. 26[b], 4; *olma-duìntae-siu* M. 3[a], 13.

to-ind-scan- (commencer) : *hua-tìnscana* G. 157[b], 3; *hua-tìnscanat* G. 162[b], 1; cp. *intìnscana;* — *ce-doïscana* G. 6[a], 5; *doìnscann-som* W. 113, 14.

to-ind-nag- (répartir) : *mani-tìndnised* W. 22, 32; cp. *tìndnacol;* — *doìndnaich* G. 27[b], 12; *doìndnagar* W. 110, 5; *doìndnasatar* W. 110, 11; *doìnnasatar* M. 30[c], 17; mais : *tìndnagtar* W. 101, 15.

to-imm-org- (opprimer, restreindre) : *ni-tìmmorcar* G. 3[a], 4; cp. *tìmmorte;* — *doìmmurc* G. 181[b], 3.

to-icc- (venir) n'a jamais conservé la voyelle de la préposition; cp. *artìcfea* W. 26, 27; *resíu tìsed* W. 166, 22; *tánicc* W. 184, 6; *tànicc* W. 14, 20; 27, 6; G. 66[b], 17; *tànaic* M. 35[d], 1. Quant à la forme accentuée sur la première syllabe, notons *ɔ-dànicc* W. 17, 9, à côté de *ɔ-tànicc* W. 177, 1; *ɔ-tànic* W. 13, 13.

to-ucc- (apporter, citer) : *fuan-tùic* M. 35[a], 9; *ní tùic* G. 209[b], 29; *na tùic* (impér.) W. 61, 27; *cid dia-tùiced* W. 74, 27; *ní-tùc* G. 100[a], 7; *ni-tùcsam* W. 177, 7; mais : *con-dùcthar* G. 200[b], 13; *con-dùcad* G. 17[a], 5[1]; — *hu-duuíc* M. 30[b], 10; *dohùcthar* G. 210[a], 4; mais : *tùic som* M. 30[c], 5; *tùic-som* W. 131, 10; *tùic* G. 209[b], 29; *a-tùc-side* W. 147, 18; *tùccad* W. 147, 18; 169, 9; *is do thùcad* G. 45[b], 19; *infae thùcad* G. 41[a], 7; une fois *duic* M. 25[d], 18 (l. *duùic?*).

to-ucc- (comprendre, savoir) : *ni-thùcci* W. 78, 8; *ní-thùcci* W. 79, 14; *ar-ni-tùcci* W. 79, 11; *con-id-tùccid* W. 131, 4; *ni-thùcat* W. 100, 15; *ar-ní-thùccat* W. 77, 2; *ní-thùcat-som* W. 47, 21; *ara-tùicce* W. 174, 13; *con-did-tùcce* W. 181, 7; *ara-tùcca* W. 166, 16; *conitùcca* (*con-id-tùcca*) W. 77, 5; *ara-tùcid* W. 189, 6; *con-did-tùcmis-ni* W. 128, 9; *con-did-tùctis* W. 131, 9; *ar-ni-tùcsid-si* W. 72, 3; *nad-tùicset* W. 99, 13; *ni-tùcsat* W. 100, 14; *ar-ní-thùcfa* W. 81, 28; *ar-ni-tùcfa* W. 78, 9; *ní-tùcthar* W. 78, 8; *ní-tùcatar* W. 78, 7; *ní-tùccfither* W. 47, 17; mais : *con-dùcaid* W. 128, 17; — *doùic* M. 18[c], 5; mais : *tùicci* W. 77, 4; 81, 26; *tùcfa* W. 79, 15; 100, 16.

Nous voyons par ces exemples que le verbe *astòasci* (il exprime) G. 189[b], 2; *astòascther* G. 148[b], 7 doit avoir perdu une consonne après *to-;* c'est un dérivé de *faiscim* (presser), cp. *èstosc* (pressurage) M. 24[d], 9.

1. Doit-on séparer *dûus in-duccatar* ou *ind-uccatar* W. 54, 10?

REMI-, TREMI-, CETA-, SECHMO-.

remi-, *tremi-* est la forme des prépositions prétoniques; sous l'accent elles deviennent monosyllabiques : *rem-*, *trem-*.

remièpur G. 222[a], 1; *remiaèrburt* M. 23[c], 24; *remiærbart* (l. *remiaèrburt*) M. 33[a], 1; *remiérbart* W. 33, 2; *remeèrbart* M. 15[b], 3; *remitéc* (l. *-tét*) G. 17[b], 10; *remi-ta-tét* G. 197[b], 5; *co-remièrgnaitis* M. 19[b], 8; *cid remi-n-ètarcnaigedar* M. 18[c], 12; *ar-remiròid* M. 31[c], 9; *co-remifòil* M. 23[a], 8; *remièscsed* M. 33[d], 20; *remitàat* W. 154, 12; *remiriérchoil* (l. *remirérchoil*) W. 22, 29; *cid-reminòta* M. 18[c], 12; *remisùidigddis* G. 28[a], 9; — *ní rèmdechutar* W. 29, 6; *diand-rèmthiasat* W. 29, 6; cp. *rèmeperthae*[1], *rèmfoiti*, *rèmsuidigthe*, *rèmsuidigud*, *rèmthechtas*.

tremibèrar W. 47, 17; *trimibèrar* M. 21[c], 3; *trimibèrar* M. 31[b], 22; *tremitiagat* W. 156, 8; *trimirùcad* M. 2[b], 17; *trimiròthorndius-sa* W. 51, 6; — *ní trèmfeidliget* M. 21[d], 4; *ní trèmfeidligfet* M. 21[d], 5; *diatrèmdirgedar* G. 190[a], 5; cp. *trèmfeidligud*.

ceta-, *cita-* est la forme prétonique, *cét-* la forme accentuée : *citabìat* G. 3[a], 1; M. 22[d], 7; *cetabìinn* W. 76, 11; *cita-m-bètis* M. 29[c], 13; — *co-t-chétbanam* W. 102, 8; cp. *dia-còcéitbani* W. 6, 1; *lase cocéitbani* W. 5, 1; *cétbuid* (v. Zimmer, *Kelt. Stud.*, p. 112 ss., et cp. Stokes, *Beitr. zur Kunde der vergl. Sprachforschung*, III, 76).

Le préfixe *cetu-*, *ciatu-*, *ceta-*, *cita-* (en premier lieu) ne se change pas sous l'accent : *ceturùpridach* W. 161, 7; *cetaruchreti* W. 43, 5; *ciaturùchreitset* W. 91, 15; *cetathùidchetar* W. 130, 20; — *adcìtaacae* Cod. Taur. 60 (*Gloss. Hib.*, p. 202).

sechmo- et *sèchm-* alternent dans le verbe *sechmo-ell-* (passer outre, manquer de) : *sechmoèlla* G. 196[b], 2 (bis); — *nad sèchmalla* M. 35[d], 13; *ni con-sèchmallad* M. 33[c], 21; *ní-sèchmalfam-ní* M. 25[a], 3; *ni-sèchmalfaider* M. 14[d], 3.

IMM-, IMME-.

Quelle est la différence entre *imm-* et *imme-*? La forme accentuée est toujours *imm-*, mais devant l'accent *imm-* et *imme-* alternent; voici les exemples : *con ìmmolngai* G. 199[a], 5; *dian-ìmmolngaithar* G. 3, 2, *ìmdibnem* (impér.) W. 100, 2; *ní ìmdibthe*, *nád ìmdibthe* W. 7, 25; *ìmcaib* (impér.) W. 173, 7; *ìmgabaid* W. 57, 18; *na ìmchomarcad* W. 171,

1. La forme *remieperthe*, citée *Gramm. Celt.*[2], 881[b], n'existe pas.

11; *ni-ìmbresnat* W. 178, 1; *ni ìmthesid* W. 135, 15; *na-ìmroimser* W. 126, 1; *arna-ìmromastar* W. 67, 1; *ìmdílgid* (impér.) W. 165, 13; *ní ìmirchói* W. 42, 29; *do-b-ìmchomartt* W. 15, 17; *air-d-an-ìmmart* M. 14[b], 14; *in-ìmfogni* M. 27[c], 10; — *imfòlngi* W. 27, 10; 57, 18; *ma imfòlṅgi* W. 63, 13; *imfòlṅgai* G. 209[b], 12; *imfòrling* W. 30, 15; 108, 2; *imfòrlinged* W. 104, 21; *imdìbenar* G. 143[b], 4; *immìmgabaim* G. 50[b], 8; *imìmgaib* M. 22[c], 11; *imchomchomarcam* (l. *imchòmarcam*) M. 18[a], 1; *ma-imròimsid* W[2]. 195, 6; *ce-imròimsimmis* W. 55, 3; *ar-imrùmadir* W. 86, 24; *imràdim* G. 155[b], 3; *imrádi* W. 110, 7; *imràdi* M. 35[d], 22; *imrádat* W. 6, 15; *imfrèsnat* W. 187, 16; *imtíagam* W. 37, 12; *immàircet* M. 17[b], 20; *imlùadi* M. 33[d], 16; *imlùadad* M. 33[b], 25; *imtìmcélfam-ni* M. 24[a], 7; *immrèra* G. 62[b]. 7; *imtrénigim* G. 146[b], 4; mais aussi: *immefòlngi* M. 34[a], 27; *immefolṅgai* G. 157[b], 8; 199[a], 2; *immefòlṅget* W. 73, 14; *immefòlngat* W. 34, 4; *immefòlṅgat* G. 3[a], 11; *immefolnga* M. 27[d], 20; *immefòrling* W. 100, 1; *immefòlngither* M. 23[c], 5; *immerùidbed* W. 119, 3; *immechòmairc* M. 27[d], 4; *immechòmairsed* M. 20[b], 18; *immechòmarcar* G. 27[a], 2; 197[b], 10; *immechòmarcatar* G. 138[a], 4; *immeràdi* M. 33[d], 2; *immeràda* W. 140, 18; *immeràdin* W. 94, 17; *immeròraid* G. 197[b], 15; *immeràither* W. 94, 17; *immeàiric* M. 35[a], 7; *immeàrnaic* M. 24[d], 5; *immechùretar* W, 27, 15; *immæsàitar* M. 27[d], 13.

L'alternation entre *imm-* et *imme-* ne peut donc pas être l'effet de l'accent. Un examen détaillé de tous les passages où la forme *imme-* est employée m'a montré qu'elle ne se trouve que dans les propositions *relatives*. Je suppose donc que l'*e* de *imme* cache un élément pronominal, tenant lieu du pronom relatif, cp. *immafòlngi* W. 107, 9; *immafolṅget* W. 154, 9; *immafòlnget* W. 163, 11; *immofòrling* W. 64, 1; *immarádat* W. 172, 8; *immaìmgaib* G. 59[a], 13; *immafresnat* M. 20[d], 6; *immabèra* W. 81, 26, et pour la voyelle *e* cp. *imm-en-ìmgabam* M. 35[d], 1; *imm-en-àiri* M. 27[b], 12, à côté de *imm-an-ìmcab* W. 184, 14; *imm-an-àccai* M. 17[b], 6 où nous avons clairement le pronom relatif (*s*)*an*. Toutefois la forme *imme-* n'est pas *obligatoire* dans les propositions relatives, cp. *as-mug*, *imrádi* W. 110, 7.

FRITH-, FRISS-.

La relation entre *friss-* et *frith-* n'est pas la même que celle entre *aith-* et *ad-*, *air-* et *ar-*, *ess-* et *ass-*, *to-* et *do-*, etc., c'est-à-dire que ce ne sont pas deux formes de la même préposition. *Friss* est un adverbe composé de la préposition *frith-* et d'un pronom, tandis que *frith-* est une

simple préposition ; *friss* est donc opposé à *frìth* comme l'adverbe *ríam* et le préfixe *remi-* à la préposition *ré(n)*, comme *iarum* et *iarm-* (dans *do-d-ìarmorat*, etc.) à *iar(n)*, comme *imme-* à *imm-*. Mais *friss-* n'a pas la fonction syntaxique de *imme-*. Tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'on ne trouve jamais la forme *frith-* dans une syllabe prétonique, sinon devant les pronoms infixes *-dom-*, *-da-* ; *friss-* est la forme prétonique par préférence, mais elle se trouve aussi dans la syllabe accentuée, cp. *na-frìdoirced* W. 91, 14 ; *ni-frìttáit* W. 185, 1 ; *coni-frìthtaised* M. 34[a], 8 ; *coni-frìthsuidiged* ; *nad-frìthta : gat* M. 17[c], 5 ; cp. *frìthorcon*, *frìtobairt*, *frècre*, *frìtuidecht*, etc., mais cp. aussi : *frèscsiu*, *ni rùrescesset* M. 34[c], 11 ; *ni rùfrescachtar* M. 26[b], 25 ; *ni rùfrescechtar* M. 34[d], 17 ; *frèsngabal*, etc. ; — *frisòrcat* M. 15[a], 8 ; *frissòrcar* W. 40, 21 ; *frisòrthe* W. 63, 12 ; *fristàit* W. 90, 9 ; M. 23[c], 11 ; *ni-fristàit* (*ní* « ce qui ») W. 81, 24 ; *frestài* M. 31[d], 6 ; *ma-frisàiccid* W. 157, 1 ; *friscòmurt-sa* W[2]. 194, 10 ; *friscòmartatar* W. 30, 11 ; *frisròdúnsat* M. 22[a], 2 ; *frisdùntar* M. 14[c], 17 ; *fristìnfet*, *frisbrùbdi* M. 28[b], 8 ; *frisgní* W. 164, 23 ; *frisgnìat* G. 33[a], 25 ; *fristùichetar* M. 21[c], 2 ; *fristàirissed* M. 33[b], 28 ; *frisgàir* G. 193[b], 6 ; *frisàig* W. 13, 8 ; *frisbiur* G. 22[b], 6 ; *friscòirter* M. 21[d], 3 ; — *fris-n-òrr* M. 15[a], 10 ; *a-fris-n-òirc* M. 28[a], 20 ; *fris-m-bèrat* M. 14[c], 21 ; *fris-ta-cùirther* G. 21[b], 4 ; mais : *fritamm-ior-sa* M. 32[d], 27 ; *fritamm-ìurat* M. 33[a], 1 ; *fritum-chòmart-sa* W[2]. 194, 10 ; *fritum-thìagar* G. 183[a], 3 ; *frita-tàibret* G. 183[b], 3.

La langue tend évidemment à distinguer une forme prétonique, mais non sans hésitation.

RO-.

1. — *ro-* devant une voyelle.

Il n'y a pas de règles strictement observées ; les exceptions sont fréquentes.

ro- prétonique se maintient en général, cp. *roásaiset* M. 2[a], 6 ; *roàdbartaigset* M. 26[b], 20 ; *roèrpad* W. 66, 17 ; 185, 3 ; *roèrbad* W. 65, 13 ; 156, 10 ; *roàirptha* W. 49, 5 ; *roètarcnaigestar* M. 32[b], 5 ; *roèrbirigsem* M. 35[a], 5 ; *roìrladigsetar* W. 45, 27 ; *roìthfiter* M. 15[c], 18 ; *róòirdned* M. 14[a], 3 ; *roùiccius* W. 53, 3 ; *roùic* W. 164, 15 ; *ruùcthar* M. 35[b], 10 ; mais cp. *quia rohucad airechas innarómæ co constantinopoil, rucad da. aainmm* G. 174[a] ; *airimmou ruicim les* M. 22[c], 14 ; *neich roiccu aless* W. 143, 25 ; *icach réit rohí aless* W. 126, 6 ; mais : *aní ricu aless* W. 189, 8 ; *sechihed rii aless* W. 43, 2 ; *neich risid aless* W. 146, 5 ; en dehors des trois exemples nommés, le verbe *ricu* a toujours perdu l'*o* de *ro-* prétonique.

rò- accentué est conservé en général après les particules *con-*, *ní-*, *ná- : cor-ròaitrebea* W. 37, 14; *ɔ-ròintsamlithe* W. 110, 7; *con-ròadamrigther* W. 80, 22; *ɔ-ròissinn* W. 162, 29; *ní-rùanus* W. 97, 12; *ní-ròimdibed* W. 119, 3; 144, 3; *ni ró[i]s* G. 229[a·b]; *cona-rùaigsetar* M. 35[c], 4; mais : *ɔ-ríctar* W. 32, 25; *arna-rìmfolngar* W. 63, 13.

L'*o* tombe après d'autres particules : *nád-ràirigsiur* W. 17, 9; *nad-ràn* W. 97, 13; *nád rìarfact* W. 8, 11; *nad-rùcsat* M. 23[b], 5; *dús inríctar* W. 59, 13; *ho-rèsarta* M. 34[b], 13.

rò- après une autre préposition ou après un pronom infixe perd le plus souvent son *o : inràrpatar* M. 23[d], 8; *doràirngert* W. 95, 20; *dorètarracht* M. 33[c], 20; *asrìngaib* M. 32[d], 8; *doríltiset som* W. 32, 30; — *do-r-rèractid* W. 117, 6; *nach-imrìndarpai-se* W. 28, 1; *ni-n-rùc* W. 129, 3; *do-d-rìmthirid* W. 192, 1. Le verbe *ad-ro-ill-* conserve l'*o* quand il est accentué; *o* postonique a disparu : *atròillisset*, *ass-id-ròilliset*, mais *ní àrilset* (v. plus haut). Dans le parfait du verbe *air-em-* (recevoir) le *o* de *ro-* forme avec la voyelle du thème (*ē*) la diphtongue *oe*, *oi*, qui reste toujours, accentuée ou posttonique : *arróet* G. 154[a], 1; *arróit* W. 192, 16; *arroét* M. 17[c], 7; *ma-arroéit* W. 175, 10; *arróiitid* W. 83, 1; *ar-ároét* M. 25[d], 10; *ar-a-róit*, *ar-a-róitmar* W. 55, 3; — *hon-àrroet* M. 25[d], 11; *ní-sn-àrroétmar-ni* G. 16[a], 8. Citons encore *inròimdibed* W. 11, 11 (l. *imroimdibed?*).

2. — *rofò-* se maintient, *ròfo-* devient *rō- :*

rofóided W. 138, 22; *ar-rufòitea* W. 58, 1; — *ní ròitea* W. 27, 15; *ni-fóiret* W. 169, 4; — *con-róiret* W. 175, 16; *ròerthar* (impér.) W. 117, 13.

3. Après *rò-* accentué (ou posttonique) placé devant un parfait redoublé, la consonne du redoublement tombe et la voyelle *e* forme avec l'*o* du préfixe la diphthongue *oi : doróigu*, *doròigaid*, *doròigatar*, v. plus haut (cp. le fut. *dogèga*); *forròichan-sa* M. 17[d], 1; *for-tan-ròichanni* M. 22[c], 3 (cp. *tàirchechuin*); *ar-ob-róinasc* W. 112, 2 (cp. *ronènaisc*); *forròichlaid* M. 24[c], 18 (cp. *rocèchladatar*); *inròigrainn* M. 26[d], 3; *ata-ròigrainn* M. 30[b], 2; *inròigrainn* M. 26[b], 24 (l. *-ròigrainn*); *as-a-tòróimed* W. 68, 4 (cp. *memaid*). Il y a une exception : *adròigegon-sa* (gl. repugi) G. 181[a], 7. Si la forme *adròigegrannatar* M. 25[b], 11 n'est pas une faute, elle présente un mélange des deux formations.

FO- devant une voyelle.

fo- prétonique s'est conservé dans : *foàlgim* G. 146[b], 14; *foéitsider* M. 34[d], 4; *foìndarlid* W. 13, 20.

fò-a. = *fa. : arna-fàcabtis* W. 188, 12.

fò-e. = *foi. : nì-fóiret* W. 169, 4; *a-confòirem-ni* W. 48, 13.

arfóim G. 51[a], 4; 201[b], 17; *ar-a-fóim* W. 87, 38; *ar-a-fòima* M. 17[c], 3; *ar-a-fòimtis* M. 28[c], 18; *ar-om-fòimfea* W. 185, 18; mais aussi : *co-arfèmat* M. 15[d], 4; *ci-arfèmtha-so* W. 51, 7; *arfèmthar* W. 173, 4.

ní fòindarpaide M. 26[a], 1.

Citons encore deux verbes pour illustrer la loi et l'effet de l'accent :

III. Sg. du parfait de *biu : robói* W. 11, 14; G. 75[b], 2; M. 18[a], 8; *rubòi* W[2]. 197, 10; *ro-m-bói* W. 10, 10; M. 19[d], 17; *ru-m-bói* W[2]. 194, 3; M. 31[a], 3; *ra-m-bái* W. 11, 13; *ol-ṁ-bói* W. 55, 3; *ro-d-bòi* W. 109, 1; *ce-ru-d-bói* W. 22, 32; *cia-ru-d-bói* M. 2[a], 3; *ro-n-d-bòisom* M. 21[d], 4; *ma-ru-s-bói* W. 175, 10; *ru-sm-bói* W[2]. 194, 9; — *ní-rùbai* G. 7[b], 3; *ni-rùbai* M. 20[d], 4; *hi-ròbae* M. 24[a], 17; *nad ròbae* M. 15[d], 9; *dia-ròbae* G. 197[a], 6; *i-róbe* W. 19, 3; *ni-ròbe* W. 119, 2; *ar-ni-ròbe* W[2]. 197, 13; *nád-ròbe* W. 97, 12; *dia-ròbe* G. 197[b], 12; *ni-rùbi* W. 71, 11; G. 21[b], 13; *ní ràbae* M. 28[d], 3; *ni-s-ràbæ* W[2]. 194, 2.

(*ro-*)*lā-* et *to-ro-lā-* (mettre, poser, se placer) : *rolàa* G. 75[a], 4; *rolàad* W. 88, 46; G. 153[b], 6; *rolàsid* W. 103, 12; — *ɔ-ràl* W. 42, 24; *arna-ràla* W. 69, 25; *du-s-ràle* M. 23[c], 16; *cani-ràlsid* W. 98, 1; *ní-ròlsat* M. 16[d], 2; *doràlad* W. 88, 46; M. 14[b], 12; — *ɔ-did-tàrla* W. 145, 13.

A présent que nous connaissons les formes régulières des verbes composés, parlons des exceptions.

W. 136, 22, on lit : ... *combí iarum·coscitir indfir et doairbertar foréir dæ ;* le verbe *coscitir* devrait accentuer le second élément, comme *doàirbertar ;* on attendrait donc **consèchitir,* cp. *indí ɔsèchat* W. 36, 3; *ɔsèchtar* W. 136, 1. Peut-être n'avons-nous pas ici le verbe primitif, mais un dérivé de *cosc,* ce qui expliquerait l'invariabilité de l'accent. Sinon, c'est la seule exception réelle à la loi [v. la note 2, p. 157].

W. 90, 11 : *deducite autem illum in pace .i. dofoidid illei resiu rissa.* L'impératif accentue la première syllabe; *dofoidid* semble donc une faute pour **tóidid ;* mais elle n'est qu'apparente. La glose devant contenir l'équivalent du latin « *illum* », nous analyserons *do-n-fòidid,* et l'accent vient toujours après le pronom infixe.

Nous devons parler à part de deux passages; ce sont : *cipcruth tra olse irmith* « de quelque manière, dit-il, que vous jugiez » W. 80, 19, et *islán dineuch thórṅther tresinnaimmnigudsin* « il est plein de ce qui est dé-

signé par cette désignation » G. 59[b], 18. *Irmith*[1] et *thórṅther* ont l'accent sur la première syllabe; dans les deux cás le verbe est placé au commencement d'une proposition relative sans intervention d'un pronom relatif, et il se rapporte au dernier mot de la proposition principale. Comme nous trouvons le même usage en moyen irlandais (cp. « *cia, a gillai,* » *ol Cond fria mac,* « *àcailli?* » Windisch, *Ir. Gramm.*, p. 119), il n'est pas permis d'y voir une faute. Nous ajouterons donc à notre loi III une exception 4 : *un verbe qui introduit une proposition relative sans intervention d'un pronom relatif peut accentuer le premier élément.* Je dis « peut », car ce n'est pas une règle obligatoire; au contraire, l'accentuation du second élément est plus fréquente, cp. p. ex. *do neuch dofòirṅde* G. 72[a], 1. — Nous pouvons peut-être citer comme autres exemples de notre exception *donaibhí thècmoṅgat* G. 2[a], 10; *is do thùcad* G. 45[b], 19; *infae thùcad* G. 41[a], 7, où la forme de la préposition ne permet pas de décider si celle-ci était accentuée ou atone[2].

Nous voici à la fin de notre tâche. Il resterait, il est vrai, mainte remarque à faire, maint détail à examiner. Nous n'avons cité que les exemples les plus simples et les plus clairs. Mais comme tous les autres s'expliquent facilement d'après le même principe, on nous saura gré de ne pas être plus long. Nous nous sommes borné aux trois textes les plus étendus de l'ancienne langue, car c'est seulement par la comparaison d'un grand nombre de mots que l'on peut distinguer ce qui est une faute de ce qui est une propriété du scribe.

Ces lois que nous avons constatées dans les gloses les plus anciennes ont-elles été en vigueur partout et toujours? — Oui, en général. Je citerai comme preuve les formes des verbes composés dans le « Book of Armagh » (Stokes *Goid.*[2], p. 84-88) : 1. *con-rìci, atrópert;* 2. *conggàb*[3], *fácab* (anc. irl. **foácab*); 3. *duécastar, dubbèr* (qui ne peut pas être un impératif « put », mais qui est la III. sg. du passif pour *dubberr* « is put »); 4. *adòpart;* 5. *immráni, immràṅsat;* 6. *dirróggel, tìnoil, digéni* (la pre-

1. Pour *ìrmidith*, cp. *ar-ni-ìrmadadar* W. 170, 20; *ni-ìrmadatar* W. 25, 7; *con-ìrmissid* W. 167, 6.

2. Le « *còscitir* » dont nous venons de parler un peu plus haut, et qui, lui aussi, se trouve au commencement d'une proposition subordonnée, se rapporterait-il à la même loi? Il faudrait alors changer dans notre règle « relative » en « *subordonnée* » et ajouter après « d'un pronom relatif » : « *ou d'une conjonction* » (Cette règle est confirmée par les exemples suivants : *am. bid nech tòchorad* M. 44[a], 19; *india fòrgeni* M. 44c, 9; *is mou cech èrchoat domsa* M. 47[c], 4].

3. Ce texte aime à redoubler les consonnes *b, g, l, r* prétoniques, ce qui montre que les deux premières n'étaient pas aspirées dans cette position. On trouve rarement le même usage dans les gloses : *robbói* G. 178[b], 4; *dollèicet* W. 84, 13 : *rollámar* G. 171[b], 1; *rollàad* M. 29c, 1.

mière syllabe ne contient pas la forme *di-;* le *i* est le même que dans *do-r-ígeni*) ; 8. *dutét, dullùid, con-còngab, fàcab, con-còngab, fàcib, dullùid, dullòtar, fu-s-òcart, ránic, ara-tàilced, adcòteda;* 9. *dullòtar, attáa, con-tùltatar;* 10. *adòpuir, cor-rìci, dubbèir d-a-bèir-side, congàib;* 11. *dullùid, conráncatar, du[n]-na-rrùcthæ, frisgàrt, duchòoid, imm-in-d-ráitset, conàcatar, asbèrt, tair* (impér.), *fu-m-ré-se, furráith, dubbèrt, citarùoirtned* (ou *cita ruòirtned?*), *dubbèrt, fácab;* 12. *congàb, con-tòrchartar;* 13. *dullùid, asbèrt, atá, i-fùirsitis, furrùimtis, hi-fùirsitis, furrùimtis, asbèrt, na-n-d-rìgad, con-tísed, nuggàbad, dullùid, durìnd, cu-t-sècar, forrùim, adòpart, dubèrt, adrànact;* 14. *dufòid, du-t-fìdedar, it-é immelòtar, conèpert, tùcad, ó rufìtir;* 15. *dubbèrt, adòpart, fàccab, con-tùbart.*

Dans les textes plus modernes nous trouvons encore les mêmes règles. Il y a cependant une exception à noter : la particule verbale *ro-* n'est pas toujours traitée comme les autres prépositions; elle reste souvent atone, et l'*o* peut tomber là où il porterait l'accent dans l'ancienne langue. Voici les formes du « Fotha Catha Cnucha » dans le Leabhar na h-Uidhri (Windisch *Ir. Gramm.*, pp. 121-123) :

1. *ar-rofitir, dobèir, rothòg;* 2. *rochùmtaiged, rocòmled, nobèth, dianèbrad, mar-nogàbad, tùc, atà, robói, tùcad, roàdnacht, dian-èbrad, rocùinnig;* 3. *tànic, roácaib, robói, roàs, com-bìtis, dobrèth, ar-rofitir, nobìad, tìc, ar-ní-thùcad;* 4. *tìc, asbèrt, na tìbred, iscachní dobérad, atbèrthe;* 5. *tìnolaid, dobèrar, dofùit, co-rmìll, ro-d-lìl, asbèrt, día-rgæt, ó rogæt, con-rate, robói, robátar;* 6. *ar-rodiúlt, ni-rleic, asbèrt, ni-rlam, robòi, dogènad, asbèrt, eirg* (impér.), *dèntar* (impér.), *co-ránic, rofèrad, rohàsaited, dobrèta;* 7. *fùacraid, asbèrt, co-tìbred, rùcad, robói, dorònad, rofàcaib, tànic, roàitreb, asbèrt, cùinchis* (*cuingim* est traité comme un verbe simple), *rofàc(aib), mar-robòi;* 8. *docòid, roàittreb, doròni, doràtad, noco-tàrla, dían-èbrad, dorònsatar, co-tòrchair.*

Si nous descendons plus bas, jusqu'à la langue d'aujourd'hui, nous voyons encore les traces de l'ancienne loi. Seulement les préfixes atones sont tombés. Je citerai comme exemple instructif la conjugaison du verbe *jannoo* (anc. irl. *dénum*) en manks (Kelly, *Gramm.*, pp. 59-61).

Futur (le prés. de l'anc. irl.) : *nee' m* je ferai, *nee oo* tu feras, *nee eh* il fera, *nee ad* ils feront (anc. irl. *dogníu, dogní, dogníat*). Mais l'impératif est : *jean* fais (a. i. *déni*) pl. *jean-jee* faites. De même après une conjonction : *dy jean-ym* que je ferai, *dy jean eh* qu'il fera, ou après la négation : *cha jeanym* je ne ferai pas, III. sg. *cha jean eh* III pl. *cha jean ad* (anc. irl. *nicon-dénim*, m.-irl. *nochon-dénim, -déni, -dénat*). De même en demandant : *jeanym?* ferai-je, *jean eh? jean ad?* (a. i. *in-dénim? indéni? in-dénat?*). Condit. *yinnin* je ferais, *yinnagh eh* il ferait (anc. irl.

prés. second. *nodéninn nodénad*). Le « preterimperfect » n'a qu'une seule forme : *ren eh* il fit, et *cha ren eh* il ne fit pas (anc. irl. *dorìgni*, mais : *nicon-dèrgeni*).

M. Zimmer (*Kelt. Stud.*, 123, note) dit en parlant des deux formes *èpeir* et *adbèir* : « Der grund liegt in der doppelten *indogermanischen betonung* des verbs. » Je n'entrerai pas ici dans la question sur la provenance de l'accentuation irlandaise; je me contenterai de signaler la grande différence qui existe entre le système indo-européen primitif[1] et le système irlandais.

1. — En sanscrit la loi de l'accent est basée sur l'opposition de la proposition subordonnée à la proposition principale; cette loi n'a rien à faire en irlandais.

2. — Devant la forme verbale atone, c'est toujours la *dernière* préposition qui porte l'accent en sanscrit et en grec; en irlandais nous trouvons bien souvent l'accent sur l'avant-dernière préposition.

3. — En sanscrit ce sont le thème verbal et les prépositions qui sont mis en contraste; en irlandais c'est le premier et le second élément de la composition, à quelque classe de mots qu'ils appartiennent.

Dans une grammaire à l'avenir on devra partout énumérer les deux formes du verbe composé, de même dans un glossaire, si l'on ne veut pas ranger les composés sous le verbe simple, ce qui me paraît préférable. La loi de l'accent permet de corriger quelques traductions erronées; par exemple dans les incantations de Saint-Gall (*Gl. Hib.*, pp. 270 sv.), M. Zimmer traduit *dobìr* et *dogní* par « *da* » et « *fac* »; c'est « *das* » et « *facis* » qu'il faut traduire, comme le montre d'ailleurs la forme *cani* « *canis* » et non « *canas* ».

En voyant passer devant nos yeux toutes les formes citées plus haut, n'admirons-nous pas la mémoire linguistique des Irlandais qui, non contents de leurs cinq temps et de leurs trois modes, possèdent encore, pour un grand nombre de verbes, deux séries de formes différentes par tout le système?

R. Thurneysen.

Décembre 1882.

---

1. V. Wackernagel, *Zeitschr. f. vergl. Sprachf.*, 23, 457-470.

En exposant, dans l'article précédent, la loi de l'accent irlandais, je n'ai pas tenté d'en donner l'explication, ne voulant mêler l'hypothèse à la statistique. J'ajouterai ici quelques remarques sur ce point.

Nous nous rappelons la loi de l'accent verbal de la langue-mère indo-européenne : dans la proposition principale l'accent frappe le (dernier) préfixe du verbe composé, dans la proposition subordonnée il frappe le thème verbal.

Pour expliquer l'accentuation irlandaise il suffit d'admettre un seul changement; le rapport qui existait entre le préfixe et le verbe se retrouve ici entre le premier et le second élément de la composition. Remarquons que cette différence est nulle pour les simples composés qui ne contiennent qu'un seul préfixe; ils forment la grande majorité. Nous admettrons donc comme loi de l'irlandais préhistorique : l'accent frappait le premier préfixe dans la proposition principale, le second élément, soit préposition, soit thème verbal, dans la proposition subordonnée.

L'irlandais, comme d'autres langues, notamment le grec, n'a conservé en général qu'une seule manière d'accentuer : ici c'est l'accent de la proposition subordonnée qui a prévalu. Voilà pourquoi, dans la plupart des cas, le second élément porte l'accent.

Mais il y avait un groupe de formes qui, par leur nature même, ne se trouvaient jamais dans la proposition subordonnée; c'étaient les impératifs. Ils ont donc conservé l'accent de la proposition principale, c'est-à-dire que le premier élément y est accentué.

L'accent frappe l'élément qui suit la négation. Cela nous montre que la particule négative est entrée en composition avec la forme verbale, un procédé bien connu dans la langue latine; cp. *nescio nequeo nolo*[1].

L'élément précédé par le pronom infixe est toujours porteur de l'accent; c'est que le pronom infixe est en général inséré après le premier préfixe, que celui-ci soit une préposition ou la négation.

Les conjonctions et le pronom relatif ne se composent pas avec le thème verbal. Comment expliquer alors l'accentuation du premier préfixe après le pronom relatif composé avec une préposition, par exemple *frisan-érbrath* de *asbìur*, *dian-dènmis* de *dogníu?* — Evidemment il y a eu confusion de deux groupes syntaxiques différents. Je prends comme exemple la préposition *frith-*. Quand le verbe était composé avec *frith-*, on accentuait régulièrement *fritatàibret* (*frith-da-tàibret*) inf. *frìtobairt*, *frisnàiccai-siu* de *frisàiccim*. On a confondu ces expressions avec des formes comme *frisan-érbrath*, *frisan-àcomlathar* inf. *àccomol*,

1. Cp. Delbrück, *Die Grundlagen der griech. Syntax*, p. 147.

frissa-ròscar inf. *scarad*, où la préposition n'appartient pas au verbe et où, par conséquent, on attendrait **frisan-asròbrad*, **frisan-adcòmaltar*, comme on trouve régulièrement après le pronom relatif simple *an-asbèrith*. Le mélange constaté pour *frith-* a eu lieu pour toutes les prépositions. De là aussi la faculté du pronom infixe de se placer directement après les conjonctions qui contiennent le pronom relatif; cp. *dian-d-rèmthiasat*, *arin-d-èpur*.

La syntaxe n'a donc plus rien à faire au changement de l'accent irlandais; mais nous voyons encore les traces de la loi indo-européenne.

R. THURNEYSEN.

Février 1883.

IRISH MISCELLANIES.

THE CONVERSION OF LOEGAIRE, AND HIS DEATH.

This short tale is found in the Leabhar na hUidhre, pp. 117-8, of the facsimile.

After narrating the conversion of Loegaire to Christianity, in consequence of the victory of Patrick over the Druids, it relates how a committee of nine persons was appointed, consisting of three bishops, three kings, and three learned men, to revise the Brehon law, with a view to bringing it into harmony with the dictates of Christianity.

The result of this revision was the Senchus Mor, though that name does not occur in the present tale. A much more diffuse account of the events which led to the drawing up of that famous body of law, is to be found in the introduction to the Senchus Mor, vol. I of the Ancient laws of Ireland. Another version has been published by Dr Petrie, (Tara, pp. 71, ff) from MS. T. C. D. H. 3-18. which in the earlier part closely resembles that which is here given, though in other parts it conforms more nearly to that printed in the Ancient Laws. A brief reference to the same events may be found in the Four Masters. A. D. 438. As however the account here given is certainly the oldest, and as it has preserved some curious words and facts which have disappeared from the later versions, I have thought that it might be interesting to the readers of the *Revue Celtique*. Among the facts alluded to may be mentioned the strange fate of the Druid, and the putting away by the Irish of their native superstitions in obedience to the dictates of Christianity.

The later portion of the story, which relates the wars and death of Loegaire, has been already printed by Dr Petrie in his « History and Antiquities of Tara. » This I did not discover, until after I had made my own transcription and translation. I have however carefully compa-

red his version, and in one or two points I have derived assistance from it. Very interesting here are the traces of nature worship contained in Loegaire's oath and in the vengeance which overtook him for violating it : interesting too the specimen here given of those prophecies, so common in legendary history,

> « That palter with us in a double sense;
> « That keep the word of promise to our ear,
> « And break it to our hope. » —

While the description of the burial of Loegaire « in his armour with his face towards the South, fighting against the men of Leinster, for he was their enemy in his life », can hardly fail to appeal vividly to the imagination of those, who are familiar with the commanding situation of many of the ancient tumuli and dolmens, and who have realized in the presence of those mighty structures the immense place which the chieftain must have filled in the thoughts and feelings of his followers.

I transcribed and translated the present tale after reading it in lecture with Professor Rhys, whose eminence as a scholar is equalled by his patience as a teacher, and his kindness as a friend.

To him therefore almost entirely is to be ascribed any correctness in the translation, and any interest in the philological portion of the notes. But on the other hand he is not to be held responsible for any mistakes which I may have made, either out of the abundance of my own ignorance, or through misunderstanding of his instructions.

Charles PLUMMER.

Oxford, May 7 1883.

COMTHOTH LOEGAIRI CO CRETIM

7 *a aided adfét* in *scel so.*

Bai comthinol fer n-Erend hi Temraig in amsir Lóegaire mic Neill. Is de immorro bói in comthinolsin occo im dála na creitmi. O desid iarom ógi na cretmi la firu hErend, 7 o ropridcastar Patraic soscela dóib, 7 rosáraiged Loegaire cona drúdib hi fertaib 7 hi mírbailib, dermáraib do neoch doróni

Patraic hi fiadnaisi fer n-Erend; — *conid iarom rochreti, 7 forusestar Loegaire óg reír Patraic. Ro[s] luic dano in talam Loegaire druí tria brethir Patraic, conid na chend chacait na huli coin tecait hi Temraig. As rochongrad iarom o Loegairi formna flathi fer n-Erend do thudecht in oenmagin fri hóentaid n-imacallma im chorus am bescna 7 a rechtgai.*

Dochós uadib co Patraic, co tudchised don dáil. Allathe dino re tichtain do Patraic cucu immusnarlasatar fir hErend etorro monetir. Cest, or Loegaire friu, cid as andsa[1] *lib ropridchastar in clerech dúib? Ninsa. Cáin dilguda, or siat. Ar ond úair gebas cach duine céill for dilgud dó a neich dogéna di ulc, ni bia commus for foglaid desin, 7 genaid*[2] [118a] *cach fer araile, ár ni bá hecal leis a ait[h]ber fair. Cest dino, cid dogénaid frissin? or Loegaire. Cade do airlisiu immi? ol íat. Issed arric mo airle de, ol se, mas a chomarli libsi .i. formthar a aicned fessin ocaind immonní roforcan .i. gontar nech dia muintir ar a bélaib. Mád dialoga, bemitni for a breith. Mani loga immorro, ni bemni forsind rechtsin.*

Rosudiged dino a comarli Loegairi 7 fer n-Erend, fer[3] *sainredach do guin ind arad boí ar bélaib Patraic amal tísad isin dáil. Dorigned iarom samlaid.*

Iarsindi dino robíth in fer do muintir Patraic ar a belaib oc tairléim dó asa c[h]arput. Dorecacha Patraic dochum nimi, ar ba hand bói a socraiti. Lasin rogab crith 7 talam-chumscugud mór insi h-Erend 7 a firu, 7 rolá in slúag bói isin dáil tar a cend, 7 rosgab crith 7 ómun dofulachta, 7 doronait márbtís máirb.

Lassin dino slechtais Lóegaire co dutrachtach co formnu fer n-Erend do Patraic. Ainmne, ainmne, a Patraic, oldat fir h-Erend, ropridchais dilgud, tabair dilgud dún. Tuc iarom Patraic óg n-dilguda dóib. Gabthus iarom Lóegaire ainmchairdine Patraic andsin, 7 bennachais Patraic hé 7 a síl. Tabair tra, oldat fir h-Erend fri Patraic, comarli dún immonnisea .i. im cangin dilgotha, cid dogénam immi. Ar in caingen forsa tairisfe ocainni innossa, for siat, is fair bías túath 7 eclas. 7 dano, ol fir h-Erend, recmait ales súdigud 7 ordugud cach rechta lind, cid in ecmais na caingnisin. Adénam samlaid, ol Patraic, tasfenad cách a dán hi fiadnaisi fer n-Erend. Is andsin tra tarchomlad cach óes dána in h-Erind, cortasfen cách a chérd fiad Patraic 7 fiad firu h-Erend. Rocurit dano a forbonna andsin uadib, 7 rocóraigit inatéchtu.

Do Dubthach mac Ulugair dano ro herbad coceirt am breth iárna benna-

1. dolgi.
2. gonfid.
3. Nuadu Derg dalta Loegairi isse rosgon.

chad do Patraic, 7 íar senad a gena co tánic rath in spirta naim fair. Conid *hé ro taisfen filidecht 7 brethemnas 7 recht fer n-Erend olchéna hi fíadnaisi Patraic. Nonbur airegda ro bói ocond ordugudsin, Patraic 7 Bénen 7 Cairnech o eclais .i. tri epscoip. Loegaire mac Neill ri h-Erend, 7 Dáiri rí Ulad, 7 Corc mac Lugdech ri Muman, na tri ríg. Dubthach mac Ulugair, 7 Fergus* [118b] *fili, 7 Rus mac Tricim sui berla Féni. Issed tra árricht occo andsin im dála dilgotha .i. in bibdu 7 in cintach na chinaid, 7 logad da anmain .i. aithrigi do lecun dó, 7 cen logad día churp .i. bás dimmirt fair. Ro ordaigset dano fir h-Erend a nemthiu andsin .i. cloc 7 salm do eclais. Geill do rígaib. Tre foclæ techtæ do filedaib. Aithgabáil do fennetháib. Ní thabairthe tra co tanic Pátraic erlabra* acht *do triár .i. fer cumocni cumnech, díambad éolfresneis 7 áisneis 7 scélugud. Fer cerda fri molad 7 áir. Brithem fri brithemnas ar roscadaib 7 fasaigib. O thánic Patraic immorro, is fómammus atat nahíseo .i. do fir in berlai buain .i. inna canoni náimi. Bói Lóegaire tricha m-bliadna iarsin irrigi h-Erend hi comling fri Patraic, 7 bá do réir Patraic chena bóiseom.*

Luid iarom Loegaire slogad co Laigniu do chuincid na boromi foraib. Rothinolset Lagin, 7 doratsat cath dó, 7 maiti for Loegaire in cath. .i. cath Atha Dara. Rogabad Loegaire sin chath, 7 dobretha ratha fri Laigniu .i. grían 7 esca, usci 7 aer, lá 7 adaig, muir 7 tír, conna *iarfad in m-boromi céin bad béo. Roleced ass iarom. Issed tra rotairgired do Loegairi, combad eter Erind 7 Albain fogebad a aidid,* conid *desin na deochaidsium muirchoblach riam. Luid tra Loegaire doridisi slogad már co Laigniu do saigid na boromi faraib. Ní thuc immorro a ratha di oid. O ranic iarom Grellaig n-da Phil for táb Chassi im maig Liphi eter na dá cnoc .i. Eriu 7 Albu an anmand, atbath andsin ó gréin 7 o gaith 7 ona ráthaib ar chena; ar ní læmthe tudecht tairsiu isind amsirsin.* Conid *desin asbert in fili :*

> *Atbath Lóegaire mac Neill For táb chassi, glas a tir,*
> *Duli Dé, adroegaid raith, Tucsat dalbáis forsin rig.*
> *In cath in Ath Dara déin Irragbad Loegaire mac Neill.*
> *Násad fír na n-dúla De Issed romarb Loegaire.*

Tucad dano corp Loegairi anes iartain, 7 rohadnacht con armgasciud isin chlud imechtrach airther descertach rig ratha Loegairi hi Temraig hé, 7 a aiged fo des for Laigniu oc cathugud friu, or ropó namasam na bíu do Laignib. Básí dano ráith Loegairi tech Midchúarta in tansin, 7 is airi conaitechsam a adnacul and.

THE CONVERSION OF LOEGAIRE TO THE FAITH,

and his death, this story relates.

There was an assembly of the men of Erin in Tara, in the time of Loegaire Mac Neill. It was about this then that this assembly was held among them, viz about the matter of the faith. When the integrity of the faith settled among the men of Erin, and Patrick preached the Gospel to them, and Loegaire and his druids were vanquished by the mighty signs and wonders which Patrick did in the presence of the men of Erin; then Loegaire believed, and conceded to Patrick his full wish.

The earth then swallowed up Loegaire the druid through the word of Patrick, so that on his head — all the dogs that go to Tara. Then were summoned by Loegaire the chief princes of the men of Erin to meet together to deliberate about the settlement of their customs and of their legislation.

A message was sent from them to Patrick, that he should come to the meeting. On the day then before Patrick's coming to them, the men of Erin deliberated upon it among themselves. What is it, said Loegaire to them, that you find most difficult in what the clerk preached to you? That is soon told. It is the rule of forgiveness, said they; for as soon as any one understands that there is forgiveness to him for any evil he may do, there will be no power over the reaver any more, and every man will kill his fellow, because he does not fear having to make it good. What then will you do about it? said Loegaire. What is thy counsel in the matter? said they. This is what my counsel has arrived at about it, said he, if it be your determination : i. e. let his own nature be tested by us in regard to the matter which he taught : i. e. let some one of his following be killed before his face. If he forgives it, we will be under his decree; if he does not forgive however, we will not be under this law. So then the resolution of Loegaire and of the men of Erin was established, that a particular man should kill the charioteer who should be in the presence of Patrick, as he came into the assembly. [Gloss. marg. i. e. Nuadu the Red a foster-child of Loegaire was the man who killed him.] And thus it was done.

After this then a man of Patrick's following was killed in his presence, as he was leaping from his chariot. Patrick looked towards heaven, for it was there that his help was. Thereupon a great trembling and earth quake seized the isle of Erin, and its men, and threw the host which was in the assembly on their faces, and trembling and intolerable

fear seized them, and they became as if they were dead. Thereupon then Loegaire with the chiefs of the men of Erin knelt willingly to Patrick. « Have patience, have patience, O Patrick, » said the men of Erin : « thou didst preach forgiveness, grant forgiveness to us. » Then Patrick gave fulness of forgiveness to them. Then Loegaire took soulfriendship to Patrick, and Patrick blessed him and his seed. Then said the men of Erin to Patrick, give us counsel about this thing; i. e. about the rule of forgiveness, what we are to do about it. For the rule upon which thou shalt stand with us now, said they, it is on that that tribe and church shall be [based.]. And then said the men of Erin we want the settling and ordering of all our laws, even apart from this rule. We will do thus, said Patrick. Let each man display his craft in the presence of the men of Erin. Then was assembled every class of craftsman in Erin, and displayed their arts before Patrick, and before the men of Erin. They put away then their superstitions from them there, and arranged matters duly. To Dubthach Macculugair then was entrusted the revision of their judgements after Patrick had blessed him, and after his mouth had been signed [with the cross], so that the grace of the Holy Spirit came upon him. So that it was he who showed forth the poetry, and judgement, and law of the men of Erin also in the presence of Patrick. Nine eminent men were [employed] in settling this. Patrick and Benen, and Cairnech on the part of the church : i. e. three bishops. Loegaire mac Neill king of Erin, and Dairi king of Ulster and Corc mac Lugdech king of Munster : the three kings. Dubthach Macculugair, and Fergus the poet, and Ross mac Tricim learned in the Fenian tongue. This then was what was come to by them there in the matter of forgiveness : i. e. the guilty and the criminal for his crime [to be forfeit], and forgiveness for his soul : i. e. to leave repentance to him, but not to forgive his body : i. e. to inflict death upon him. The men of Erin then ordained their privileges there : i. e. a bell and psalm to the church. Hostages to kings. Three rightful words to poets. Right of distraint to warriors. For before Patrick came, freedom of speech was not granted except to three men : i. e. the man of capacity and memory to whom there should be witty answer, and narration, and story-telling; the artist for praise and satire; the judge for judgement (founded) on commentaries and precedents. But when Patrick came, these became subject i. e. to the man of thé lasting tongue : i. e. of the sacred canons. Loegaire was thirty years after this in the kingship of Erin, in agreement with Patrick, and was at the will of Patrick in other respects. Loegaire afterwards went on a hosting to Lein-

-ster, to exact the Boru from them. The Leinster men assembled, and gave battle to him; and Loegaire was defeated in battle, i. e. the battle of Ath Dara. Loegaire was captured in this battle, and pledges were given to the Leinster men; i. e. the sun and the moon, water and air, day and night, sea and land, that he would not demand the Boru during his life. Thereupon he was released. Now this had been foretold to Loegaire, that it would be between Erin and Alba that he would find his death: and hence he never went on a naval expedition. Loegaire then again went on a hosting to exact the Boru from them. He did not however bear his pledges in mind. When he came then to Grelach da Phil on the side of Casse in the plain of Liffey, between the two knocks which are called Erin and Alba, he died there of the sun and of the wind, and of the other pledges; for one durst not transgress them at that time. So that hence the poet said : Loegaire Mac Neill died on the side of Casse, green is the land. The elements of God, which he invoked as a pledge, brought the fatal encounter on the king; the battle at Ath Dara the Swift was that in which Loegaire Mac Neill was captured. The just sanction of the elements of God, it is this which killed Loegaire.

The body of Loegaire was then brought from the south and he was buried in his armour in the outmost grave (to the south east of the royal palace of Loegaire in Tara this is), with his face looking south towards Leinster making war upon them, for he was an enemy to the Leinster men in his life. The Palace of Loegaire was at that time the house of Midchuaird, and it is for this reason that he requested to be buried there.

NOTES.

cona drudib.] For Patrick's contest with the Druids of Loegaire, v. Stokes, *Three Homilies*, pp. 24, ff.

forusestar.] fosisiur literally to confess : for the meaning cf. Stokes, *Three Homilies*, p. 18. Dosgni Dichu aithrige 7 slectais i fiadnaise patraic co tarut a ógreir do.

ro sluic, etc.] for this cf. Stokes, *Three Hom.*, p. 20. The man is apparently conceived of as turned to stone, with his head projecting from the ground. In *Three Hom.*, p. 22, a druid is turned to dust and ashes.

chacait.] cf. *cacc*, excrementum. *Ir. Glosses*, 1075.

corus bescna (customary law) is one of the divisions of the Sench. Mor., vol. III, p. 3.

immusnarlasatar.] from *immarlasar* with infixed pronoun, cf. arle, arlasar.

monetir.] for *immonetir* « mutually ». The latter occurs Sench. Mor., ii, 280. cp. Z² p. 614.

génaid.] 3nd sing. redupl. future fr. *gonim,* for *gegonaid, *gegnaid. It is glossed by *gonfid,* which is the 3nd sing. B. fut. of the same verb.

aithber.] The facs. has *aitber* = W. *adfer* restitution.

mo airle.] The facs. has *airse.* At first I had very little doubt that this was simply a scribal error for *airle.* Prof. Rhys has however suggested to me that it may be for *sairse,* which occurs in the *Milan Codex,* f. 42c (Ed. Ascoli, I, p. 145) as a gloss on ars.

sainredach.] The facs. has *sainrodach.* The correction is due to Mr Whitley Stokes. For the word cf. W. gwa-*hanredawl.*

crith.] W. *cryd :* which means a shaking; an ague or fever; also a cradle. The English word *cradle* is in fact probably only a diminutive of *cryd.* For the earthquake, etc., cf. *Three Hom.*, p. 22.

doronait.] literally : « they were made ». For the form cp. Atkinson : *Book of Leinster.* Preface, p. 57. Stokes : *Togail Troi.* p. xiii. Windisch in *Kuhn 's Zeitschrift :* XXVII. 158.

ainmne.] W. *amynedd.* Cf. *anaim* to remain. cp. Z² pp. 1004-5.

og n-dilguda.] The neuter of *og* is here used as a substantive. Cf. Togail Troi 1650, *og bar carat :* the whole of your friends.

ainmchairdine.] *i. e.* he took Patrick as his confessor. *anmchara.* soul-friend. *i. e.* confessor. cf. no fœmtis a n-amnchardine dó. Fis. Ad. Windisch, Texte, p. 193.

cid in ecmais.] lit. even in the absence of.

tarchomlad, etc.] This seems like a reminiscence of *Acts,* 19, 19. The curious fact about « putting away the superstitions » is omitted in both the later versions.

téchtu.] W. *teithi.*

coceirt, etc.] *i. e.* the revision of their case law. Or, as it is in the longer version, Sench. M. i, p. 16. the revision of the judgements given by Brehons and Poets in accordance with the law of nature, by the standard of the written law of God.

conid hé, etc.] because he was both chief poet; (*ardfile*) and chief Brehon of Ireland.

Nonbur, etc.] Hence the Book was called *No-fis.* i : *fis nonbur* (The knowledge of nine persons). Sench. M., i, p. 16. Cf. *ib.*, p. 4. On all these nine persons cf. the Prefaces to the first two volumes of the Senchus Mor. Petrie in his work on *Tara,* pp. 69-71, has raised various chronological difficulties with reference to the alleged co-operation of these nine persons, which the Editors of the S. M. have attempted to

get over. For Bénen v. *Three Hom.*, p. 20, and compare the curious story in the *Martyrology* of Donegal, p. 300, how that *Earcnat*, daughter of Daire, for venturing to love him was smitten with disease and died; but was raised to life again by holy water sprinkled on her by Benen; and afterwards contented herself with loving him spiritually. *Cairnech* may be the same name as the *W. Carannog*, in *Llangarannog*. On *Dub thach Maccu-lugair* v. Rhys, *Celtic Britain*, pp. 73-4, from Stokes. *Goidelica* (Ed. 2), pp. 86, 126. The name has generally been explained *Mac-u-Lugair*, it really is *Maccu Lugair*. *Maccu* a descendant. For Ross cf. *Three Hom.*, p. 20. Ros, Dubthach, and Fergus, are called by O'Clery in his preface to the Book of Invasions « the sustaining pillars of the History of Erin. » O'Curry, *Ms. Mat.*, pp. 170, 555.

berla Féni.] The fenian tongue : supposed to be the language in which the most ancient laws were couched. Cf. Sench. M., II, p. 32. Sometimes *berla* alone is used for *berla féni*. e. g. S. M., I, pp. 16, 42; III, 224, 544. Just as in modern Irish *béarla* means specifically the English Language. According to S. M., III, 88, the four chief languages « *prím-berlai* » are Greek, Hebrew, Latin, et Goidelic.

in cintach, etc.] This is the regular formula, cf. Cormac, *Gloss. s. v. mogheime;* Stokes, *Three Glossaries*, pp. 29, 30; and Stokes, *Transl. of Cormac*, p. 112. Cf. also *Petrie's Tara*, p. 219, from the Leabhar Gabhala : Atiet breatha no coicerta ag riogaib Erenn go sin, « gach rop in a chionaid. » These are the judgements which had been given by the kings of Erin hitherto, Every animal (*i. e.* the animal which does the injury or trespass; *not* criminal as D^r^. Petrie translates) for its trespass.

nemthiu.] privileges. This seems to be the pl. accusative of a derivative noun from *nemed* a privileged or distinguished person. There is a law tract called *Bretha Neimedh, i. e.* the laws of such persons, *vid.* S. M., I, p. 113. This tract has not yet been published. Cf. *nemthes* gen. *nemthesa*, dignity. O'Don., Suppl.

fer cumocni.] This phrase occurs in S. M., I, 18, as *fer comgne* which is translated « Chronicler »; while in Dr Petrie's version (*Tara*, p. 74) it appears as *fer coigne* which is rendered « chronologist ». *cumocne* is for *con-od-gne* cp. *écne* for *aith-gne*.

eolfresneis.] seems to be a compound.

ar roscadaib 7 fasaigib.] These two words occur in S. M., I, p. 18, where they are translated as here. *Fasach* occurs S. M., I, 228, where it is translated « maxim ». V. O'Don., Suppl., *Duil Rosgadhach*, « the Commentary book » is the title of Cennfaela's Commentary on the laws quoted by Petrie, *Tara*, pp. 41, 44. Cf. Cormac, *Trans.*, p. 144.

bérlai buain.] Very possibly a mistake for « *berlai bain* », *i. e.* « the bright language » which is found as the description of Christianity in S. M., I, 16, 18; III, 30.

hi comling.] literally « jumping together. »

boi Loegaire, etc.] At this point commences the portion of this tale printed and translated by Dr Petrie, *Tara,* p. 169.

boromi.] This was the tribute payable by the Leinstermen to the over-king of Tara. It was paid as it's name implies in cattle. On it's alleged origin *vide* O'Curry, *Ms. Mat.,* pp. 181, 230; *Manners and Customs,* I, p. xxxiii. The attempts to enforce the payment of it were a frequent cause of war. Thus we read that Lugaid son of Loegaire tried to exact it but was defeated at Mag n-Ailbi « airmit eolaig nar thabaig Lugaid in boroma acht oen [f]echt co heasbadach ». « The learned state that Loegaire never exacted the Boru but once, [and that] imperfectly. » Petrie, *Tara,* pp. 86-7, from the Book of Lecan. But Muirchertach, Lugaid's successor, defeated the Leinster men : cor thoboig ceneath in boroma in cén ro ba beo. « So that he raised the Boru without a battle as long as he lived ». Petrie, pp. 48-9, also from the Book of Lecan, f. 306 r°, a.

Ath Dara.] *i. e.* ford of the Oak.

dobretha ratha, etc.] cf. the Book of Lecan, f. 296, in Petrie, *Tara,* p. 34. « no gob som tra ratha greni 7 esca 7 cach cumachtaich for nim 7 for talmain... conaptais fri a c[h]loind sin co brath. » « He then exacted pledges, the sun, and the moon, and every power in heaven and earth... that they would never contend with his descendants. » Dr Petrie (u. s.) gives a still more elaborate formula in verse from king Cormac's Psalter as quoted by O'Dunegan, of which I cite the first four lines as illustrating our passage.

Ate ratha ro gob Tuathal,
Tren fri tobach,
Nem, talam, grian, esca idan,
Muir, tir, torad.

« These are the pledges which Tuathal took, mighty at exacting; heaven, earth, sun, pure moon, sea, land, harvest. »

atbath, etc.] On the death of Loegaire cp. also the *Four Masters,* s. a., 457, 458, A. D.

ar ni laemthe, etc.] This in the reflexion of the Christian scribe with reference to the days when heathenism was still prevalent.

adroegaid raith.] Dr Petrie translates this « whose guarantee he had violated. »

dalbais.] « The doom of death » (Petrie).

in ath.] The facs. has *iniath*. Correxit Stokes.

nasad.] « Vengeance. » Petrie, but it is rather *sanction,* and seems to be connected with the Latin *nexus*. *honaib nessaib* (gl. sanctionibus) occurs Milan Codex, f. 38ᵃ (éd. Ascoli, I, p. 124).

rath Loegairi.] On the *Rath* of Loegaire v. Petrie's *Tara,* p. 137, where a description of it and of Loegaire's burial is given from the Dinnseanchus, which in many points resembles closely the description given here. A poetical description of it from Ms. T. C. D., H. 3, 3, is given, *Tara,* p. 146; cf. *ib.,* pp. 168-170. Note also the excellent plans facing pp. 129, 152; the former representing the hill of Tara as it actually was in 1837, the latter as it has been conjecturally restored by Dʳ Petrie from ancient documents.

tech Midchuarta.] On this cf. Petrie, *Tara* pp. 140, 184-212; and the curious plans of it there given from the book of Leinster (Facs. p. 29.), and the book of Lecan. We find it also called *long na laech* « house (*lit :* ship) of the heroes », *ib.,* p. 184. And *long nam-ban, i. e.* « house of the women », *ib.,* p. 140. These probably refer to the two parts into which the house was divided. We find the same arrangement in the house of Bricriu LU., p. 100ᵇ, Windisch Texte, p. 257. « Leth in tige... do Conchobur co láthaib..., 7 alleth n- aill do bantrocht. » *i. e.* « One side of the house for C. and the heroes, and the other, for the women. » And we know that the house of Bricriu was modelled on the Tech Midchuarta, LU., 99ᵇ; Windisch, p. 254. « Sudigud Tige Midchuarta fair. » *i. e.* « the plan of the Tech Midchuarta was upon it. »

isin chlud.] This is translated « rampart » by Dʳ Petrie : and we have *murclodh* « ramparts », in Togail · Troi, 2113. The making of an earth-wall implies the digging of a ditch ; and that the two things are related, not only in fact, but also in language, is shown by the forms *dike* and *ditch* in English, of which the first has been appropriated to the former, and the second to the latter aspect of the fact in question. The idea contained in *clad* or *clod* is possibly that of digging, and I have ventured to translate it *grave,* especially as the W. *claddu* means « to bury. »

ANECDOTA

FROM THE STOWE MS. Nº 992.

Last summer, I had an opportunity, through the kind permission of the Earl of Ashburnham, to make extracts from one of the most important Irish MSS. of the Stowe collection, which was at that time deposited for sale in the British Museum. This MS. which was formerly marked XXXVI, is now numbered 992. It has been described by O'Conor in his *Bibliotheca Manuscripta Stowensis*, but neither exhaustively, nor correctly. It is a vellum folio, containing 91 leaves, complete, with one or two exceptions, from beginning to end, and written by very good scribes, I should say, towards the end of the 14th century. The texts here printed have never been published before in any form.

COMPERT CONCHOBUIR.

There exist two entirely different versions of this tale, a shorter one preserved in the Yellow Book of Lecan and in T. C. D., H. 3. 18, according to which Conchobur was the son of Cathbad, and a longer one which makes him the son of Fachtna Fathach. Of this latter version the most complete and elaborate copy I have seen is that printed here from fo. 47 a. 2 — 48 a. 1 of our Ms. The copies in the Book of Leinster, in Egerton 1782, and another in the Y ellow Book of Lecan (cf. Jubainville, *Catalogue*, p. 92) are in the main identical with it, but leave out two interesting poems. I add the principal variants from Eg. and Lec., passing over those of the LL. copy which will be in the hands of most readers of this Review. Of the poems contained in our text, the first is composed in the same metre as five poems in the *Comrac Firdiad* (LL. 81 *b*, 82 *b*, 83 *a*, 83 *b*) viz. 6 *a* — 6 *a* — 6 *a* — 5 *b* — 6 *c* — 6 *c* — 6 c — 5 b. There is a poem in the *Cath Ruis na Ríg* LL. p. 174 *b*, which has almost the same metre, leaving out one of the 6 *a* lines. The rhymes *a* and *c* are dissyllabic, *b* is monosyllabic. As Mr Hennessy points out to me, there is in Hardiman's Irish Minstrelsy a poem on *Seaghan O'Duibhir an Ghleanna*, the metre of which bears a striking resemblance to that of these ancient poems. The second poem in our text has the following

system: 5 a — 5 *b* — 5 *c* — 5 *b*, the rhyme *b* being monosyllabic[1]. Here again, the same metre is employed in two poems in the *Comrac Firdiad* LL. 87 *a* and 88 *a*, and in the poem beginning *A maccáin na ci* LL. 147 *a*. It is noteworthy that in the latter poem as well as in that of our text every new *rann* begins with the last line of the foregoing *rann*.

Coimpert Concobuir in so.

Boi ri for Ultaib .i. Eochu Salbuidhe mac Lóich. Breatha iarum *ingen do sidhe .i. Neas ingen Eochach Salbhuidhe* 7 *ro ghabsat da aide* déc *for altrum hi. Assa a hainm ar tus, uair ro bo soghnasach* 7 *ba hailghin oc a haltrum. Is i sin aimsir doluidh* araile *feinnig assin leath*
5 *deiscertach de Ultaib ar feinidhecht fo Eirinn* 7 *tri nonbuir a lín .i. Cathfad drai deghamra comainm in feinidha sin. Is amlaid boi dono co moireolus* 7 *draighecht* 7 *treinfeirdecht lais* 7 *bá dé Ultaibh a bhunudhus, acht bá a n-easboi doib.* Contarrla *dono Cathbad i n-araile dithrub cona tri nonbaraib. Is ed tra dorala ann feinnig aile isin*
10 *dithrub cetna cona tri nonbaraib aile. Feraid tra imairig a tosuch comdar scitha* 7 *dogniad cora fa dheoigh, uair ro bo comthuitim doib mine derndais, ar ba coimlín doibh. Dothaet iarom Cathbad cona muintir* 7 *in feinnid aile cona muintir co hUltaib con-marbsat dá oidi déac na hingine, ar batar uile i n-oentigh oc fleghugud* 7 *ní thérna nech as acht*
15 *an ingen nama* 7 *ni feas cia doroine in argain. Teid in ingen co n-égaine moir lé dochum a hathar. Atbert in t-athair ni chaemnacair a dighail, air ni feas cia doroine in argain. Ba lonn dono in ingen* 7 *ba hogla imon sgel sin. Doluidh iar sin in ingen for feinidecht tri nonbuir a lín do dhighail a haidedh. Nos slaided* 7 *nos airceadh cocrich ar uair*
20 *iarom. Assa a hainm gó sin anald, ar ba hailgen. Nihassa* tra *a hainm iar sin ar andsatu a gaile* 7 *a gaiscid. Bá bés disi dono sgel feinnid do chuingidh ar gach n-aighidh ticedh dia docum, dús in fesadh ainm in fir ro ort in argain. Fecht n-aen and dono bói sí i n-araile dithrubh co n-dernsat a muinter biadh doib. Teit si dono a haenur ambach co ró*

1. The metre of the first *rann* seems corrupt; one could reconstruct it by throwing out *aigidh* and *so*.

1. *Breth ingen do suidiu. Noss gabsat side da aiti* dec *for a haltromm* Eg. *berthea ingen dosaidhe. Ros gabad di aidi* dec *dia haltrom* Lec. — 3 *huairi ba sognasuch* Eg. — 6 *Cathbad drái a ainm sidiu. Sech ba feinnith ba druíd* Eg. — 8 *cid tesrobai a threbad* Lec. — 13 *ortatur da aite* dec *ina hingini* Eg. — 15 *cia du duinib domuin ortt ind orccuin hi sin* Eg. — ib. *co coini moir* Eg. — 16 ogus *ispertt-sim ni coemnugair he de a n-digail, huair nat fitir cia rottnort hin n-orccuin* Eg. — 17 *ba lunn inn ingen iarum donni sin* ogus *forrummaidi iarum co m-bui for feinnithecht* Eg. — 19 *do diguil a haiti* Eg. — ib. *no oirgid gach crich* Eg. *no slaiged* 7 *no thuairged cach crich ar uair* Lec. — 21 *ar annseta a gaisccid* Eg. *lasna tuatha ar andsatu* Lec. — 22 *in feissith in n-imniuth dotocoemnacair* Eg. *dus in fesad in t-immed dosneacmaing* Lec. — 24 *argniat* Eg. *airgniad* Lec.

25 *thsir in díthrubh amail ba bes di cach dithrub i teighedh do siriud. Amail boí sí and con-ḟacaig in lochtobur cáin alaind ar lár in dithruib. Teit sí iar sin ísin lochthobur dia fotragadh 7 facbais a harm 7 a hédach for tir. Dotaet dono Cathbad do tsiriud in dithruibh cetna, co riacht in tobur ait i m-bai in ingen oc a fotragad. Cathbad* tra *tainic*
30 *itir in ingin 7 a hédach 7 a harm 7 nochtais Cathbad in claidheab os cind na hingeine. « Nom aín dono » ol in ingen. « Mo thri drinnrosc dam-sa » ol Cathbad. « Rod bía » ol in ingen. « Ar is ed ro cinded dam, inillius frim » ol Cathbad « .i. sídh 7 córa do beth edraind 7 do beith do aenmhnai ocum cein nod mair. » « Fearr lium 'na mo marbad*
35 *i n-eccmuis mh' arm duit » ar in ingen. Cumascait a n-eninadh cona muinnteraibh iar sin. Dotaet iarom Cathbad do ṡenuair co hUltu 7 co hathair na hingine. Fearaid sidhe failti friu 7 dosbeir fearand doib .i. Raith Cathb*aid *(.i. lá Cruithintuaith) i comḟochraibh don abaind dianad ainm Concobur i Crich Rois. Do forbuir dono íttu romhor co Cath-*
40 *bad i n-araile trat do aidhche. Teit dana Nes do cuingidh dighi dó sechnón in duine uile 7 ni fuair lind dighi dó. Doluidh iar sin do Concubur .i. don abainn 7 sithlais in uisci isin cuach tria chailli 7 beris do Chathbad iar sin. « Fursainter caindeald dun » ar Cathbad « co fegum in uisci. » Is ann batar dá dhuirb isin uisci. Nochtais dono*
45 *Cathbad in claidheb os cind na mna dia marbad. « Ib-siu fein dana » ar Cathbad « in duthracht sa rob ail leat do ól damh-sa no bia-su marb mina eabha in uisci. » Ibidh iarum in bean a dha digh don uisci 7 ibid duirb cacha dighi. Ro toirrchedh in ben iar sin in fedh bis cach ben torrach 7 comad dona duirbaib ro toirrchidhthea in ben iar foirinn*
50 *ann sin. Fachtna Fathach tra is é ba maclendan don ingin 7 is e doroine in toirrcis sin fria dar cenn Cathb*aid *chaemdhrai. Luid dono Cathbad fecht n-aen ann do accalldaim in ríg .i. Fachtna Fath*aig maic *Rudraighe, co riachtatar co Madh n-Einis. Nos gab idhain in mnai for a fecht. « Mad dia m-beith at cumang, a ben, » ol Cathbad*
55 *« in ghein fil fat bruindi gan a breith có abhárach, daigh ro budh ri Ulad no Erenn uili do mac 7 forbía a ainm fa Eirinn co brath, uair is a comainm in lae cétna geinfis in gein irrdairc ro leth a clú 7 a cu-*

30 itir ocus *a* hetach Eg. — ib. *do nocht a claidim n-di* Eg. — 31 *amuin in anmuin* Eg. — ib. *dar mu tri drinnruiscc dam so* Eg. — 32 *bes ro thacath dim .i. inilli frimm, ol se,* ocus *do chairdiusium* ocus *mu chuimitect gein ba beo. Rotmbia huili, oll si. Bid gusin argcairdius in fecht so, al in feinnith aili fria Kathbad* Eg. *bes ro togad inilli frim* etc. *cen nom beo i m-biu* Lec. — 38 *la Cremthuinne* Eg. — ib. *.i. aub fil i Crich Rois* Eg. — 42 *issin cuag hummae* Eg. *isin coch* Lec. — 43 *connfacumar dus in fuil mil issind uisqi* Eg. *in fil mila isin n-usci* Lec. — 44 *dofuasuilgi* Eg. — 45 *ip-si th'ol [ol] eissium a n-duthrugais damso* Eg. *ib-seo tra, ol se, a n-dothargais dam-sa* Lec. — 54 *mad ro* beth *do chumung* Eg. — 56 *forbiad firu h*Erinn *a ainm* Eg.

machtu dar in domun .i. Isu Crist mac dé bithbi. « Doden-sa trath inni sin, » ar Neas « acht mina thí triam taebh sechtair, ni targa
60 *conair aile co tí in feadh sin. » Is ann sin doluid Neas docum na léna boi im bord na habund dianadh ainm Conchobur. Nos fuirim iarum for in licc cloichthi boi for bru na habunn, conadh ann sin tangatar guire na n-ighan cuicci. Conadh ann atbert Cathbad in rithoiricc oc taircedal geine Conchobuir cond-ébert inní so sis :*

65 *« A Neassa, atai a n-gabad,*
eirgidh neach red lamnadh,
ni faghaidh do talghud,
alaind lí do glacc.
A inghen Eachach Buidhe,
70 *na bí oc doghra, a dhuine,*
bud cend cét is cuire
domuin e do mhac.

Inann sen is solud
do is do rí in domuin :
75 *biaigh cach oc a molud*
co lá bratha sist.
Inand adhaigh berthar,
ag laechaib ni lemthar,
a n-geill nocha gebthar
80 *seissim* ocus *Crist.*

A Muidh Inis bera
ar in leicc 'san lena,
bid irrdhairc a scela,
bidh é so in rí raith.
85 *Bidh he seo cú Ulad,*
gebus gialla curudh,
bidh adhbul in pudur
a thoitim doclaith.

Conchobur a ainm-sim
90 *gibe raib 'ga ghairmh-sim,*

60 *in ed sin* Eg. — 62 *Fusrumui iarum for licc cloìchi ann ina suidiu in ûen issind lenu biucc fria hairgdig anair im-Muig hInis* Eg. *i Maig, nis fri Dun Lethglaisi aniar imbarach Aircdigi* Lec.

bid derga a airm-sim
con *feibfidh mor n-ár.*
And fogébha a aididh,
ac dighail dé dhoilidh,
95 *bidh leir slicht a cloidhim*
os leirg leatrach Laimh.

Ni bá mac do Chathbad
in fear alaind athlamh,
ni lim-sa nach carthair,
100 *uair it ráe rem léas.*
Bidh mac d' Fhachtna Fhathach,
mar ro fidir Scathach,
gébaidh geill co gnathach
atuaigh is andeas. An Neas.

105 *Is and sin dono rucc an ingen in gein boi fa bruindi .i. an ghein án irrdhairc 7 in mac tharrngartaigh ro leath clú fa Eirinn. 7 mairid fos in leacc forsa ro geanair .i. fri hAirgdhigh anfar. Is amlaidh iarum ro geanair in mac sin 7 duirb cecha lamha dó. Co tarrla druim tar ais dochum in t-srotha dianad comainm Conchobur 7 dobreatha in sruth*
110 *dar ais, conus táraigh Cathbad iar dain 7 dobretha ainm fair o anmum in t-srotha .i. Conchobur mac Fachtna. Ro ghab Cathbad in mac ina ucht 7 ro boi oc buidhi uime 7 oc faisdine dó, cona ann itbert in láid :*

Mochean aigidh doriacht ann,
atfiadatar daib,
115 *bidh he so in ruadh rathmur,*
*macan Cathb*aid *caeim.*

*Macan Cathb*aid *coeim*
ocus *Neassa nua,*

96 *In Ua Artacain's poem, beginning* Fianna bátar i n-Emain, *of which there is a copy in Laud* 610, *fo.* 74 *a.* 2, *we read :*

Atbath mac Nessa in ri
For tóeb letrach Lamraigi.

In the LL. copy (p. 31 *a) this verse is illegible. See O' Curry MS. Mat. p.* 643.

105 *Is ann sin genuir Conchobur d' adaig iarum. Ata ann sin ind lecc forso ro genuir* Eg. — 108 *duirb i cectur a da lam* Eg. *doirb ceachtar a da dorn. hit e no ibestar a máthair i n-uisci Chonchob*uir Lec.

uas dind brig na m-brat,
120 *mo mhac* ocus *m' húa.*

Mo mac ocus *mh' ua,*
maisi in domuin dian,
bidh rígh ratha line,
bidh file bidh fial.

125 *Bidh file bidh fial,*
bid cend laech tar lear,
mu buidhén on bhrudh,
mu cuilén, mu cean. Mo. chen.

Ro hailed in mac sin iar sin la Cathbad, cona[d] aire atbertha Con-
130 *chobur mac Cath*baid *fris. Gab*ais *iarom Conchobur righi n-Ulad iar sin ar thochus a máthar 7 a athar .i. Fachtna Fath*ach *mac Rudraighe rí Erenn a athair 7 is e dorigne Conchobur dar cenn Cath*baid. *Cona[d] tria nert a ghaile 7 a draighechta in fir sin .i. Cath*baid *ro brised in cath irrdairc uathmur ar Oilill 7 ar Mheidb Forgáirigh 7 Ilgháirigh oc*
135 *tabairt tána bó Cuailngi a coiccid Ulad. Finit.*

THE CONCEPTION OF CONCHOBUR.

There was a king over Ulster, called Eochu Salbuide mac Loich. A daughter was born to him, called Ness, daughter of Eochu Salbuide, and twelve tutors took her in fostership. Assa was her name at first, for she was of good manners and gentle to educate. This was the time that a certain Fenian knight from the southern part of Ulster went on a Fenian expedition through Erinn, with three times nine men. Cathbad, the illustrious druid, was the name of that knight. Thus was he, endowed

130 *Rigi in choi*gid Eg. — 132 *Dongenisim dia chinn* Kathbaid Eg. — *a tochus a mathar* ocus *tria dan 7 fisidecht a athar 7 tria nert a gaili 7 a gaiscid fesin corbo ri amra* Lec. — 133 *mebuid cathugad for Ailill 7 Meidb Forgairig* ocus *Ilgairig oc tain bo Cuailngniu.* ocus *gabais* Conchubur *rigi hErinn iar tain coeca bliadna. Finit.* Eg. *Acht cheana ni hamlaid sin indisit aroili libair gen Chonchobuir acht fon indasa. Bai Neasa ingen Echach Salbuidi ina rigsu gi amuig ar Emain 7 a righingena impi. Doluid in drai seca .i. Cathbad drai, do Tradraigi Maigi Inis do ut aili. Aspert inn ingen fris : Cid diamad maith i n-aimsir sa? (indorsa intosa* H. 3. 18) *ol si. Is maith do genum rig fri rigein, ol in drai. Iarmafocht an ingen in bo (im bai* H. 3. 18) *fir do. Asnai (isno* H. 3. 18) *in drai na dea (dar deo)* H. 3. 18) *ba fir. Mac (o* Concobur H. 3. 18) *dogenta isan uair sin, forbiad a ainm (a anmaim* H. 3. 18) *os* (om. H. 3. 18 *Erinn co brath* (om. H. 3. 18 . *Do curetar (tocuirustar* H. 3. 18 *iarum inn ingen ina dochom, uair nad (inna* H. 3. 18) *faca nach fearscal cheana i focus (ind ocus* H. 3. 18) *di. Ba torrach iarum inni (inti* H. 3. 18) *Neas. Bai an gen (in gein* H. 3. 18) *for (fo* H. 3. 18.) *a bru tri misa for teora bliadna. Oc fleid Uthair maic Forduib ba halacht.* Lec.

with great knowledge and druidical skill and bodily strength, and his origin was from Ulster, though he was absent from there. Now, Cathbad came into a wilderness with his three times nine men. They then begin to fight, until they grow weary, and at last they make a covenant, for they would all have fallen together unless they made it, as they had equal numbers. Thereupon Cathbad with his people and the other Fenian knight with his people went into Ulster, and killed the twelve tutors of the maiden ; for they were all in one house feasting. And none of them escaped but the maiden only, and it was not known who had wrought the slaughter. The maiden then went with great wailing to her father. The father said it was not possible to avenge her, as it was not known who wrought the slaughter. Now the maiden was angry and wroth at this. She then went on a Fenian expedition with three times nine men to avenge her tutors. She destroyed and plundered every single district. Till then her name was Assa, for she was gentle. But Nihassa was her name after that, because of the greatness of her proweess and valour. It was her custom to ask news of Fenian knights from every stranger that she met, to see whether she would find out the name of the man that wrought the slaughter. Once upon a time, she was in a wilderness, and her people were preparing their food. Then she went forth alone on quest into the wilderness as she was wont to go on quest in every wilderness that she came into. As she was there, she saw a clear beautiful spring in the midst of the wilderness. Thereupon she went into the spring to bathe, and left her weapon and her dress on the land. Now Cathbad came on quest to the same wilderness, and he reached the spring where the maiden was bathing. Cathbad then went between the maiden and her dress and her weapon, and he bared his sword over the head of the maiden. « Now spare me, » cried the maiden. « Grant my three requests, » said Cathbad. « Thou shalt have them » said the maiden. « For this I have determined, » said Cathbad « that thou must be under my protection, and there must be peace and covenant between us, and thou must be my only wife as long as thou livest. » « It is better for me than to be killed by thee, and my weapons gone, » said the maiden. Then they and their people unite in one place. At a propitious hour Cathbad then proceeds to Ulster and to the father of the maiden who makes them welcome and gives them land, namely Raith Cathbaid in the country of the Picts, near the river called Conchobur in Crich Rois. Now, at a certain hour in the night, a prodigious thirst fell upon Cathbad. Then Ness went through the whole fort to seek a drink for him, but found no drink for him. She went to the river Conchobur and

strained the water in the cup through her veil, and then brought it to Cathbad. « Let a light be kindled, » said Cathbad « that we may see the water. » Then there were two worms in the water. Cathhad bared his sword over the head of the woman with intent to kill her. « Drink thyself, then, » said Cathbad « what thou wouldst have me drink, or thou wilt be killed, if thou drink not the water. » Then the woman drinks of the water twice, and she drinks a worm at either draught. Thereupon the woman grew pregnant for as long a time as every woman is pregnant, and some say that it was by the worms that she was pregnant[1]. But Fachtna Fathach was the leman of the maiden, and he caused this pregnancy instead of Cathbad, the noble druid. Now Cathbad on a time went to talk with the king Fachtna Fathach, the son of Rudraige, and they came to Mag Inis. The pangs of childbirth came upon the woman on her journey. « O would it were be in thy power, » said Cathbad, « O wife, not to bring forth the child that is in thy womb till to-morrow, for thy son would then be king of Ulster, or of all Erinn, and his name will last in Erinn for ever, for it is ... of the same day that the illustrious child will be born whose glory and power has spread over the world, namely Jesus Christ, the son of God everlasting. » « I will do so, » said Ness. « If it do not come out through my side, it shall not come out any other way until that time arrive. » Thereupon Ness went to the meadow that was on the bank of the river Conchobur. There she sat her down on a flagstone that was on the brink of the river. So there came the pangs of childbirth upon her. Then Cathbad spoke this poem prophesying the birth of Conchobur, and he said this here below :

« O Ness, thou art in peril.
Let everyone rise at thy birth-giving,
Not. . . . . to soothe thee.
Beautiful is the colour of thy hands,
O daughter of Eochu Buide.
Be not sorrowful, O wife,
A head of hundreds and of the hosts
Of the world will he be, thy son.

The same propitious hour

1. In the *Cophur na muccide* LL. 240 *b*, this engendering power is in the same way attributed to two worms (*di dorbbi*) that are swallowed by two cows, and thus beget the famous bull, called the Dond Cualngi, and the cow called Findbennach Ai. Note the feminine gender of *dorb*. In LL. 329 a, the nom. sing. *duirp* and *duirb* occurs, which seems to be the accusative used instead of the nominative.

To him and to the king of the world.
Everyone will praise him
For ever to the day of judgment.
The same night he will be born,
Heroes will not defy him,
As hostage he will not be taken,
He and Christ.

In the plain of Inis thou wilt bear him,
Upon the flagstone in the meadow.
Glorious will be his story,
He will be the king of grace,
He will be the hound of Ulster,
Who will take pledges of knights.
Awful will be the disgrace
When he falls. . . . .

Conchobur his name,
Whoso will call him.
His weapons will be red,
He will excel in many routs.
There he will find his death,
In avenging the pitiable god.
Clear will be the track of his sword
Over the slanting plain of Laim.

He will be no son to Cathbad,
The beautiful active man.
Yet by me he is beloved
Because ... useful to me.
He will be a son of Fachtna Fathach,
As Scathach knows,
He will often take hostages
From the north and from the south ».

Then the maiden gave birth to the child that was in her womb, namely the glorious illustrious child and the promised son whose fame spread over Erinn, and the stone still remains on which he was born, to wit, to the west of Airgdig. Thus the boy was born, with a worm in either of his hands. Then he went head over heels towards the river Conchobur, and the river went over his back, until Cathbad seized him, and he was called after the name of the river, namely Conchobur mac

Fachtna. Cathbad took the boy in his bosom, and gave thanks for him and prophesied to him, so that it was then he uttered this song:

« Welcome the stranger that has come here,
As they have told you,
He will be the gracious lord,
The son of noble Cathbad.

The son of noble Cathbad,
And of Ness, the strong,
Above. . . . . .
My son and my grandson.

My son and my grandson,
The ornament of the world. . .
He will be a king of grace. . .
He will be a poet, he will be just.

He will be a poet, he will be just,
He will be the head of warriors over the sea,
My beloved bird from the.....
My kitten, my head. »

The boy was then reared by Cathbad, so that therefore he was called Conchobur the son of Cathbad. Afterwards Conchobur assumed the kingship of Ulster in right of his mother and his father, for Fachtna Fathach the son of Rudraige, the king of Erinn, was his father, and it is he that begat Conchobur in Cathbad's stead. And through the strength of the valour and of the druidical knowledge of that man Cathbad was the battle of Forgarach and Ilgarach gained upon Ailill and Medb at the cattlespoil of Cualnge from the province of Ulster.

The two following texts, preserved on fo. 50 b., and fo. 84 b. 2 respectively, relate two adventures of Cuchulaind, which I have not found mentioned anywhere else. The verses I leave untranslated, as they contain much dubious matter.

Comracc Conchulaind re Senbecc hua *n-Ebricc a Segais in so.*

Feacht n-aen dino do Choinculainn[1] *la taeb na Boine ina charput* 7 *Laeg mac Rianngabra 'na farrad* 7 *cles niadh nonbur uaso oc guin na*

1 Chonchulainn MS.

n-iach il-Lind Feig. Confacatar in fer m-becc i n-edach corcra 7 *luingin creduma foi fri troisc na Boinne gan imram itir. Dobert Cúchu-*
5 *laind for a bois cona luingin. « Dotrala ind » ar Cúchulaind. « Is docha » ar se. « Dober logh n-anacail .i. mo brat* 7 *mo leine* 7 *atat buada leo .i. at coimsi do cech duine itir becc* 7 *mor. Ni baitir, ni loisctir cein beit imme. Ni raga urcra forro na ar inti imbá m-bía* 7 *cech dath is maith ré neach bid forro. » « Acum atat ceana » ar Cúchu-*
10 *laind. « Beir mo sciath* 7 *mo ghai* 7 *ní co n-gébtar cath* no *comlonn frit* 7 *nit gonfaidhthar do ghres gin bes in sciath ar do scáth. » « It lim uile, » ar Cúchulaind « atat acuil mo duirnn ». « Is tromda atai rim » ar Senbecc. « Cé raed sut acut ? » ar Cúchulaind. « Timpan becc » ar Senbecc « 7 in sepainfidhtir duit-si he » ? « Maith lium » ar*
15 *Cúchulaind. Atnaigh-sium a mher tharse* co m-*boi Cúchulaind oc sir-chuí lásin n-golltraighes. Rot sephain dono gentraighes* co m-*boi Cúchu-laind oc sirgaire. Ro seinn suantraighes* co m-*boi Cúchulaind on trath co ceile ina suan* 7 *i sircodlad. Luidh Senbecc dia thigh* 7 *nom beir a breig a durnn Cuculaind. Is do sin dono ispert Aengus mac Muilduin*
20 *maic Aedha mhaic Neild :*

Fuair hua Eibricc forsin sruth
itir sceoil ainscelu gugud
Séphain Senbecc sal iar sruth
do Coinculaind chostadhach.
25 *Ni hagh a ṡeinm na suainchi*
Senbecc na seghsa siancha
for bruinnib Bonne braiche
do dhalta Scathchi sciathcha.
Senbecc ua hEibric a Seghais
30 *is é ro ṡepaind a seinm. Finit.*

The combat of Cuchulaind with Senbecc, grandson of Ebrecc, from Segais.

Once upon a time Cuchulaind was in his chariot on the bank of the Boyne, and Loeg, the son of Riangabar, with him. And he was performing the feat of the nine heroes over the river, killing the salmon of Lind Feic, when they saw a little man in a purple dress, and a small boat of bronze under him..... on the Boyne, without rowing at all. Cuchulaind took him on his hand together with his boat. « Thou art in it » said Cuchulaind. « The likelier then, » said he « that I shall give a ransom,

to wit, my cloak and my shirt, and they have their virtues, in that, they fit any man, be he small or great. He is not drowned nor burnt, as long as they are on him. No decay comes upon them, nor upon him on whom they are, and any colour you like will be on them. » « They are mine without that » said Cuchulaind. « Take my shield and my spear, and thou wilt not be beaten in battle or combat, and thou wilt never be wounded as long as the shield is protecting thee. » « They are all mine » said Cuchulaind. « They are..... of my fist. » « Thou art heavy upon me » said Senbecc. « What little thing is that with thee? » asked Cuchulaind. « A small harp », said Senbecc « and shall I play it to thee? » « I am pleased » said Cuchulaind. Then he van his fingers over it, in such wise that Cuchulain kept shedding tears at the melancholy tune. Then he played the merry tune, and Cuchulaind kept laughing continually. He played the sleepy tune, and Cuchulaind was in sleep and continuous slumber from one hour to the other. Senbecc went home, and.....

[*Aithed Emere le Tuir n-Glesta mac rig Lochlann.*[1]]

Luid Cúchulaind laithi n-aen ann do forom ar enlaithib la taeb Tragha Baile im cenn t-Shlebe Breg 7 Laegh ina farradh ann 7 facbad Eimer i n-Dun Delgan. Conud e sin in la tainic .i. mac rig Lochlann .i. Tuir Glesta 7 o tainic dochuaid do Dun Delgan, co facaid Emir é 7 tuc grad dichra do. 7 dogluais leis cona[2] *comail coimidechta. 7 do crechad Mag Murthemne 7 Crich Conaill 7 ferand Subaltaig maic Roig 7 rucsat leo a*[3] *crecha co cuan 7 do desetar a longa 7 rucsat a crecha co Manuind 7 co hindsib Gall 7 co Dun Monaig. Et rainic fis in sceoil sin co Coinculaind 7 tainic roime co hairm i m-bai inibrach 7 luid fein 7 Laeg co Dun Monaig 7 ro focair comracc ar Tuir n-Glesta 7 ro [f]reagair mac rig Lochlann in comrag sin 7 ba brighmar in comrac do ferud eturru*[4] *and sin 7 ro marbad mac rig Find-Lochlann isin comracc sin 7 do toglad in dun la Coinculaind 7 tucad Emir ar culu*[5] *doridisi amal asbert na runna sa :*

A Emir, nirsam runa,
dorinnis gnim n-ardula :
imtecht uaim le Tuir n-Glesta
is mer inimat sula.

1 There is no heading in the MS.
2 *coa* MS.
3 *i* MS.
4 *aturadh* MS.
5 *culud* MS.

In t-eathar bis ar in linn,
is cuma leis cia teit ind :
as mar sin d' ethar na mna,
cuma le cia nos mela.

Tancamar turus dar lear
*co Dun Monaig na mil*ed
ocus *ro marbsumar t' fear*
acsin íceann, a Emir. A Emir.

THE ELOPEMENT OF EMER WITH TUIR GLESTA, SON OF THE KING OF NORWAY.

Once upon a day Cuchulaind went to chase birds by the side of Traig Baile near the head of Slieve Breag, and Loeg was with him there, and Emer was left in Dundalk. Now this was the day that the son of the king of Norway, called Tuir Glesta, came, and when he came, he went to Dundalk where Emer saw him and fell fervently in love with him. And she went with him, accompanied by her maid in waiting. And the plain Murthemne was plundered, and Crich Conaill, and the land of Subaltach mac Roig, and they took their spoil with them to the harbour, and embarked in their ship. And they conveyed their plunder to the Isle of Man, and to the Isles of the foreigners, and to Anglesey. And the news reached Cuchulaind. And he went where....., and he went himself with Loeg to Anglesey, and challenged Tuir Glesta to combat. And the son of the king of Norway accepted fight, and mighty was the combat that was fought between them there. And the son of the king of Norway was killed in that fight, and the fort was ransacked by Cuchulaind, and he took Emer back again, when he spoke these verses.

The following poem which is ascribed to Oisin, son of Finn, is found on fo. 66 *a*, 2. It is composed in a very elaborate and fine metre, the system of which is : 7 *a* — 7 *b* — 7 *c* — 7 *b*, *a* and *b* being trisyllabic, and *c* monosyllabic. There is, besides, perfect correspondence between two syllables of the first and two of the second line (*loiscit* — *coiscit*, *-lochar* — *sochur*, *áille* — *táite*, *brúarán* — *trúagán*), and between *c* and a word of the fourth line (*tráig* — *báid*, *trúaig* — *úair*, *bith* — *rith*, *chnáim* — *lár*). Lastly there is alliteration in almost every line. Mark also the entire absence of a cheville which usually disfigures even the shortest Irish poem. As to the contents of the poem, this seems to be the oldest com-

position extant, in which Oisin is introduced as an old man converted to christianity, complaining of the loss of his powers, and remembering the glory of the days of old. Indeed, in these four short *ranns*, the key-note is struck of all those later socalled Ossianic compositions, which are known as Dialogues between Oisin and Patraic.

I do not understand the fourth verse which I leave untranslated.

OISIN MAC FIND CECINIT.

Ro loiscit na lama sa,
Ro choiscit na gnima sa :
Dochuaid tuili, tainic traig,
Co ro baid na briga sa.

5 *Atlochur don duilemain,*
Fuair sochur co sármedair :
Fata mo lá i m-bethaid truaig,
Ro bá uair co haillemail.

Ropsam aille airechta,
10 *Fuair mna taide tabarta :*
Ni tlaith ata ic triall don bith,
Ro scáig mo rith rabarta.

In bruaran becc brisisiu,
Don truagan traisc thisea :
15 *Mir ar cloich de mír ar chnaim,*
Mír ar in lar loiscthsea. Ro. l.

OISIN, THE SON OF FINN, SANG.

Withered are these arms, — Quelled are these deeds : — The tide has come, it has reached the shore, — And has drowned these powers.

I offer thanks to the Creator, — He has found solace with great joy : — Long is my day in the sad life, — Once I was joyful.

We were fair assemblies, — . . . . . — I am not weak in departing from this world, — Gone is my sportive course.

Kuno Meyer.

Hamburg, January 1884.

ADDENDA

TO M. DE JUBAINVILLE'S CATALOGUE DE LA LITTÉRATURE ÉPIQUE DE L'IRLANDE.

The following addenda to this most valuable book I am enabled to give from my notes and extracts from several of the principal MSS. of the libraries of great Britain and Ireland where they must somehow have escaped the notice of M. de Jubainville.

P. 18. The *Aided Conróí* is also found in the Bodleian codex Laud 610, f°. 117 a. 2 — 117 b. 1, though not under this heading. As this is an old version of this interesting tale, which has never been published except in Keating's History, I insert it here [1].

Cia so thucait ar-ro marbsat Ulaid Coínrúi mac Dáre? Ni ansa. *Hi cinaid*[2] *saraigthe Chonchulaind im Blathnait ingin Minn* no *Phuill maic Fidaig tucad a forbais fer Falga* 7 *im na teora erca Iuchnai* no *Echdai*[3] 7 *im na tri firu ochaine .i. eoin beca bitis for óaib na m-bo .i. inna n-erc in tan no thaltais isin coire, air ni thaltais cena .i. co m-beth a coire fiadaib* 7 *co m-betis an eoin for a n-óaib oc ciul doibh. Ar iss e in coire no gebed greim laig doib. Tricha haige lucht in choire sin* 7 *a lán cacha trátha iss ed no bligthe huadib-seom. Unde Cucul*aind *cecinit*[4] *:*

Ro bói choire isin dún : loeg na teora m-bó,
Tricha aige inna croes, nir bo luctlach do.

Tathigthis in coire sin (ba mellach in bag)
Ni theigtis huad atherruch co farbaigtis lan.

Bai mor n-oir is argait and (ba mellach in frith [5]*)*
Dobiur-sa in coire sin la ingin ind rig.

*Curoí ro rade fria mnai dia n-acca Ultu isin matain ac taidecht dochum a chatrach cucai tre chiaich na maitne : « Náchat sluaig sút ? » « Nidat sluaig, » ol in ben « act almai bo. » Un*de *Curui cecinit*[6] *:*

1. The same story is told in the *Dinnsenchus* LL. 169 b s. v. *Findglas*.
2. *cinaig* MS.
3. Cf. Cormac's Glossary s. v. *fir*, and the Dinnsenchus LL. 160 *b* s. v. *Adarca Iuchna*.
4. These three *rann's* are part of the poem spoken by *Cúchulaind* in the tale *Siaburcharpat Conculaind* LU. 114 *b*, and supply some good variants to that copy.
5. *Frith .i. édáil* O' Cl. It occurs in the *Serglige Conculaind* 41 (Ir. T.) : *ni pad* [*fh*]*rith lat-su mo lecun-sa*.
6. Compare the following verses spoken on a similar occasion in the *Mesce Ulad*, LL. 265 *a*, and Edin. XL. p. 55 :

Masat elta co n-dath elta ni himmirgi oenéoin
atá bratt brec co n-dath búnóir darlet im cach n-oenéon.

« Matsat almai is condat almai nidat almai choelbo
Atta fer bec bertais faebra for *muin chaca hoenbo. »*

Ro haslach iarum cotlud fair-seom, co ro doirt si in tan sin blegon na n-erc isin glaissi. Ar iss e[1] *sein comarda dorat si do Choinculaind .i. in tan bad oslaicthe in chathir 7 coidelad*[2] *in fer no dortfed si blegon na n-erc issin glaisi. Dognith samlaid. Unde Finnglaissi uocata* est. *Dollotar iarum Ulaid 7 ro marbsat Coinrui inna cuimriuch iarna chuimriuch dissi 7 ro loiscset in cathraig. Unde quidam uidens ait :*

« Coich in macan astói
Hi toib chathrach Choinrói ?
Mad i m-bethaid mic Dáre,
Ni loiscfed ceni mále. »

O samain co medón erraig ro hast ind imguin Ultu 7 triar for leith a sluag foracbaiset.

Then follow the *Bríathra Ferchertne triana codlud,* a poem which is, not as might be supposed, identical with the *Amra Conroi.* The beginning is :

Atchiu da choin ac congail.

There are 36 *rann's* of it. It ends on the top of fo. 118ᵃ. 2, where it is followed by the verses :

Curui ro chan in so in la ro marbad :

He amae fet gae geir
Osnad mór mórmaic Neill :
Muin ar mug, run do mnai,
Mairg dogni cechtar n-ai 3.

P. 21, the *Aided Derbforgaill* has been omitted, yet it is found in LL. p. 125 *a*, though without a heading, which is supplied by another copy in the Stowe MS. 992, fo. 54 *b*, 1.

P. 69, instead of *Irgairig* read *Ilgáirig.* This is a, to me, obscure designation of the last great battle in the *Táin Bó Cúalnge,* repeatedly referred to as such in the LL., e. g. p. 91 *b : Airm condricfaitis cethri ollchoicid hErenn Forgáirig 7 Ilgarig i cath Tána Bó Cualgne feib ra tharngirset druidi fer n-hErenn.* This same battle is thus referred to in the

1. *ariaisse* MS.
2. *condelad* MS.
3. The same sentiment is expressed in nearly the same words in the *Scél mucci Mic Dáthó,* Ir. T. p. 97, but is there ascribed to a certain *Crimthand.* Compare also LL. 174 *b*, 4 :

ni innisfind i fail ban in scél bad áil dam do chleith.

Compert Conchobuir (Stowe MS. 992, 48 *a*. 1) : *cona tria nert a gaile* 7 *a draighechta in fir sin .i. Cathbaid, ro brised in cath irrdairc uathmur ar Oilill* 7 *ar Mheidb Forgáirigh* 7 *Ilgháirigh oc tabairt tána bó Cuailngi a coiccid Ulad.*

P. 93, add the *Compert Conlaich,* which forms an episode in the *Tochmarc Emere.*

P. 135, instead of *Fercuitbid Medbe* read *Ferchuitred M.* This tale is not lost, as M. de Jubainville supposes, but is found in Rawl. 512 fo. 1 *a*, 2. O'Grady, in his MS. list of contents, prefixed to this codex, calls it « the Story of Queen Medb's three husbands. »

P. 151, instead of *Immarcor* read *Immathcor,* as is the reading of the MS.

Some omissions seem to have been caused by the circumstance that several tales which are commonly known as episodes in larger narratives, occasionally occur as separate pieces. Thus, the tale *Echtra Macha* which relates the origin of the name of Emain Macha is found separately in Laud 610, fo. 84 *a*, 2, corresponding to LL. 20 *a* (where it comes under the head of *Do flathiusaib hErend*, whilst it also forms an episode in the *Tochmarc Emere*, Stowe MS. 992 fo. 81 *a*, 2.

In the same way, the correspondence between Alexander the Great and Dindimus, the king of the Brahmans, is a separate piece in Rawl. 512 fo. 99 *a* - 100 *b*, whilst it forms part of the story of Alexander in the Lebar Brecc and in the Book of Ballymote.

The *Togail Dúine Geirg* which is an episode in the *Tochmarc Feirbe* LL. p. 254 *a*, is found separately, though not under this, or any heading, in Egerton 1782 fo. 69 *b*-70 *a*.

The *Aided Finn* is not lost. There are even two different stories that bear this title. It occurs as an episode in the *Cath Finntrága* which in Rawl. 487 is headed : *Cath Finntragha ann so sios .i. Oighe Finn le fianaibh Eirionn* 7 *bas Duiri Duin rig an domhain moir.* However, Finn does not actually die in this fight, but after having killed Ogarmach, the daughter of the king of Greece, he falls on his « *cosair cró* 7 *ba marb he asa aithli acht ge do eirig aris* » i. e. « he was dead, but that he rose again. » The title *Aided Finn* seems more properly to belong to a story which is found in Egerton 1782, fo. 24 *b*. 2, and Laud 610, fo. 121 *b*. 1, and which has also been overlooked by M. de Jubainville. In the former MS. it is headed : *Tesmholta Corbmaic ui Cuinn et aighed Finn maic Cumail sunn,* whilst in the latter there is no heading.

This tale, after a short account of the justice and splendour of Cormac's reign, which is illustrated by some « *tesmolta* », begins to turn to Finn in this way (Laud) : *Ba mor tra a smacht-som* 7 *a cumachta* [scil.

Cormaic] *for feraib Erenn, air ni lamadh nech d' feraib Erenn beth fo dimaine acht mina beith a n-amsaine la Cormac. Is e iarum ba taisech teglaig 7 amus 7 ba gilla con la Cormac .i. Finn mac Cumaill. Air is i cethern is dech la ri Temra do gres a gilla con.* It is then told how Finn in his old age lived in Almain with his wife Smirgat, a daughter of Fothad Canand. She it was who, being a *banfaid* 7 *banfisid*, prophesied to her husband that he would die if he drank out of a horn. So Finn never drank out of a horn, but out of cups always. It so happened, however, that he was once in the place called *Adarca Iuchna* [1] (the Horns of Iuchna) and drank out of a well there ; and when he put his thumb under his wisdom tooth he knew that his death was near. Then follows an account of the battle of Brea on the Boyne in which Finn is killed by Aiclech mac Duibrend, the grandson of Urgrend. « *Is i sin iarum aigid Finn iar firinne in sencasa amal adfiadat na heolaig* ».

P. 203, There is a prose version of the *Selg Sléibe na m-Ban Finn* in Egerton, 1782, fo. 20 *b*, 1.

P. 227, it ought to have been mentioned that Rawl. 512 contains but a small fragment of the *Tochmarc Emere*, curiously enough just what is wanting in the LU. copy. The Stowe MS. 992 fo. 80 *a*. 1 — 84 *b*. 1 has a perfect and very good copy of the whole story which I hope to publish soon.

In conclusion, I add a list of the tales found in the Stowe MS. 992 which are not mentioned either by O'Conor, or in the catalogue of 1849. Those marked with an asterisk I have never met with before.

Aided Conchobuir fo. 54 *a*, 2.

* *Aided na trí n- Aed* fo. 54 *b*, 1.

A story which might be headed : * *Aithed Emere le Tuir n- Glesta mac ríg Lochlann* fo. 84 *b*. 2.

Compert Conchobuir fo. 48 *a*, 2–48 *b*, 2.

* *Comracc Conculaind re Senbecc hua n-Ebricc* fo. 50 *b*, 1.

* *Finghala chlainne Tanntail* fo. 76 *b*, 2.

* *Riss in mundtuirc dorinde Ulcan do Eismione .i. do seitcid Chaitim* fo. 77 *a*, 1. The story of the famous necklace wrought by Vulcan, and presented by Cadmus to his bride Harmonia.

* *Sgél ingnadh for Mhaelosdan* fo. 50 *b*, 1.

* *Merugud Iuliux mic Leirtis* fo. 59 *b*, 2-61 *a*, 2.

* *Sgél in Mhinaduir* fo. 61 *a*, 2.

Togail Bruidne Dá Derga fo. 85 *a*, 1–89 *b*, fo. 91, and fo. 63 *a*, 1.

1. *Iuchbaa* Laud, *Iuchbad* Eg.

* *Tiumna Neill mic Echach dia macaibh* fo. 54 *a*, 1.

* *Bruiden Atha* fo. 66 *a*, 1-66 *a*, 2.

* *Tucait ḟagbála in fesa do Finn* 7 *marbad cuil duib* fo. 66 *a*, 2.

The *Remscéla* of the *Táin Bó Cúalnge* which are thus enumerated on fo. 49 *b*, 2 : *Do remscelaib na Tána .i. faillsiugud Tána Bó Cuailgni, do ghabail in t-sidha, do caupur in da mucaid, do thain bó Reghamna, do coimpert Conculaind, do thain bó Dartada, do aislingthi Conchobuir, do thain bó Flidhaisi, do tain bó Fraich, do fochonn loingsi Ferghusa, do aislingthi Aengusa* (*Aengha* Ms.) *mhic in Dagha, do feis tigi Beccfoltaigh,* **don t-seirc ro char mac in Oicc Chaire hEabarbaithi,* * *do comairle Connacht o ro ghab Medhbh liudh* 7 *biadh di.*

Kuno Meyer.

Hamburg, Dec. 1883.

P.-S. — Since writing the above, I have, acting on a suggestion of Prof. Gaidoz in this Review, p. 114, paid a visit to Edinburgh and reexamined the Irish Mss. in the Advocates' Library. Reserving the publication of a complete catalogue of this most important collection for some future occasion, I shall now only give some addenda and corrigenda to Prof. Gaidoz communications on p. 113.

XV. *Togail Troi*, 55 folio pages, the most complete copy I know.

XXXVIII. *Aided Conculaind, Oilemain Conculaind* 7 *Aided Conlaich, Cath Maighe Mucruimhe.*

XL. *Aided Conchobuir, Aided Ailella* 7 *Conaill Cernaig, Aided Fergusa maic Roich, Aided Medba Cruachan, Aided Ceit maic Magach, Aided Loegairi Buadaig, Aided Celtcair maic Uithechair, Geasa* 7 *ilberta no bidis for Coinculaind, Aided Guill maic Garbada* 7 *Aided Gairb Glinde Rige, Cennach ind Ruanada* (the only complete copy known to exist), *Mesce Ulad* (not *Tochmarc Emere*).

XLV. *Aided Conculaind*, 12 quarto pages.

XLVI. *Cath Catharda*, 7 leaves and a half.

Leipzig, July 1884.

K. M.

VARIA.

The existence of an Irish verb *íuraim* in the sense of « facio », which has been questioned by Dr Thurneysen (*Rev. Celt.*, VI. p. 96) is proved by the occurrence of the following middle-Irish forms, in addition to the gloss in the Book of Armagh *íúrad* « factum est. »

3. sg. rel. ind. praes. act. *mairg íuras in n-orgain sa! for Lomna.* LU. 87 *b*, 37, and about twenty times more on the following pages.

3 sg. imper. pass. *iurthar ind orgain.* LU. 88 *a*, 5. *iurtar lat ind orgain, ib.*, 21.

3. sg. praes. sec. pass. *ro iurtha mac secht m-bliadan di cech brothairniu.* LL. 252 *b.*

3 sg. b-fut. pass. *mad mo chomarle dognethe and, ní iurfaithe ind orgain.* LU. 88 *a*, 42.

On p. 504 of vol. V. of this Review Prof. Gaidoz, in criticising an essay by Sir S. Ferguson on the Legend of Dathi, has given it as his opinion that the geographical poem by Mac Cosse, LL. p. 135, is nothing but some Latin treatise on geography put into Irish verse, and that therefore it cannot be regarded as representing the geographical notions of the Irish people at that time. I am glad to be able to substantiate this view of Prof. Gaidoz by drawing attention to the perfect harmony that manifestly exists both in plan and execution between Mac Cosse's poem and the Chorographia of Mela. The former opens with an introduction of four *rann's* (being written in the metre called Deibide) which correspond to Mela I, 4-8 (ed. *Fricke*). The five zones (*cóic cressa*) are described, it is stated that the northern temperate zone is by the Tyrrhene Sea divided into three parts which are named *Euraip, Affraic is Asia.* Then follow 29 *rann's* about Asia. Compare the verses :

Asia ní terc thair a ti
dar airther in mesraigthi,
bec nach ruc leth lena slait
o Eoraip is o Affraic.

with Mela I, 9 : ipsa ingenti ac perpetua fronte versa ad orientem tantum ibi se in latitudinem effundit quantum Europe et Africa et quod inter ambas pelagus immissum est. Asia is on three sides surrounded by the ocean; the river Tanais (*Danai*) divides it in the west, as well as the Maeotis (*muir Méoit*), and the Tyrrhene Sea, and so on. Then follow 15 *rann's* on Africa, and 19 on Europe. It is clear, however, from many particulars not to be found in Mela that Mac Cosse must have had other sources. *Pardus Adaim, Mag Sennair in-diernad in tor Nebrúaid, Felistina cusin glóir* etc. are, of course, biblical allusions which occur with a wonderful sameness in every Irish poem where there is the least opportunity of introducing them. But the etymologies given of Asia, Africa, and Europe, the mention of the Saracens, of Pentesyria, of Lugdunum, of Belgica, of the *sruth Liguir* (the Loire ?) coming from the Alps together with the Rhine and Rhone, and many other particulars must be referred to other sources which I have not as yet been able to trace.

Kuno Meyer.

EARLY CELTIC HISTORY AND MYTHOLOGY [1]

INTRODUCTORY

The recent works enumerated below, which will suggest the materials for this paper, all, in their way, deal with early Celtic history, with Celtic literature, old Celtic speech or tradition, with the accounts the Celtic races give of their own beginnings. Now these accounts, though sometimes accepted as history still, have in truth often nothing of the historical character about them beyond that they come to us from ancient times. They are old cosmogonical tales, myths of the forces of nature, mythological legends attaching themselves to certain powerful tribes. If we speak here of historical facts, or the historical study of language, we shall have to say much more of Celtic myths, for till they are better understood the history of the Celts cannot be written.

The first of our works deals with interesting subjects, the Celtic bards and druids ; the origin of druidism ; the druids of Ireland in particular, the old Irish judges, poets, storytellers ; the Irish epic mythological literature, etc. Unfortunately it consists almost entirely of citations, now from classical authors, as Caesar, or Pliny, or Lucan, now from writers on Irish antiquities, as OCurry and ODonovan, or from such Irish MSS., or portions of MSS., as have been already translated.

Introduction à l'Étude de la Littérature Celtique. Par H. D'Arbois de Jubainville, Professeur au Collège de France (Paris 1883).
Études sur le Droit Celtique : le Senchus Mor. By the same (1881).
Essai d'un Catalogue de la Littérature Épique de l'Irlande. By the same (Paris 1883).
Le Cycle Mythologique Irlandais et la Mythologie Celtique. By the same (Paris 1884).
The Book of Leinster ed. R. Atkinson, Professor etc. T. C. D. (Dublin 1880).
On Irish Metric. By the same (Dublin 1884).
Origins of English History. By Charles Elton, etc. (London 1882).
Celtic Britain. By J. Rhys, M. A., Professor of Celtic in the University of Oxford (London 1882).
Gargantua dans les Traditions Populaires. Par Paul Sébillot (Paris 1883).
Gaelic Proverbs. By Alexr. Nicolson (Edinburgh 1881).
Celtic Scotland. By W. F. Skene. (Edinburgh 1876-1880).

These references or authorities are thrown together in a useful form, and they have of course permanent interest; but, far from being new, they are often very well-worn. The author thus announces (p. 35) the real subject of his book :

... La langue, les mœurs et les institutions de l'Irlande ancienne, telles que sa plus vieille littérature nous les conserve, se rapprochent beaucoup de la langue, des mœurs et des institutions que nous trouvons chez les Celtes continentaux. Il n'est donc pas téméraire de chercher dans les plus anciens monuments de la littérature irlandaise la solution d'une partie des difficultés qu'a offertes jusqu'ici l'histoire des Celtes continentaux. Tel sera le sujet de ce cours. Ce sont les origines mêmes de notre histoire nationale.

As the Irish, apathetic, indolent, or ignorant as is their attitude towards their ancient native literature, have alone among the Celtic races a vast corpus of MS. relics thereof; alone the copious *débris* of a Celtic mythology, and an epic tale in very ancient language, full of curious details of early manners, wherein the warriors fight from chariots, and paganism and druidism are everywhere present; we agree that Ériu must, as Zeuss said, have the first place in such inquiries, — primum locum sibi vindicat primamque diligentiam ; — that the key to much of the Celtic past is in these Irish vellums. Thus M. D'A. de Jubainville might have pointed out that the word COMEDOVI, which alternates in inscriptions with DOMINI, seemingly as a name for the Lares, must be explained by the Ir. *coimdiu* (dominus); that the MARS COCIDIVS, MARS CATVRIX of inscriptions answer to *cocad, cath,* battle; that the PROXVMAE, PROXVMI, may reasonably be compared with the ancestral spirits, one's « own people », friends in the other world, of Irish superstition ; that APOLLO MAPONOS can be nothing but the Mac 'Oc, or Celtic child god; that the epithet (Pollux) VINTIVS, or VINTVS, of a nautical deity, may be the Irish *Find;* that the name — an historic name — BORVO, BORBO, BORMO, found associated with various hot springs, has its parallel in that of the « boiling Bearbha » or Barrow (*Book of Rights* 203 [1]) ; that the Gallic mallet-bearing Mercury or Dis Pater has an Irish analogue; that Usnech, the Irish central hill, has associations which recal the Gallic assembly at that sacred spot (locus consecratus) among the Carnutes « quae regio totius Galliae media habetur. » An account, then, critical or expository, of this ancient literature would be as valuable as interesting ; but we look for the ori-

1. Welsh *berw,* boiling, seething (Richards). Cf. the Eng. name Bolingbroke.

ginal labour of competent men, new Irish texts, adequate illustration ; not mere compilation, or what is much worse, old work reheated.

In treating of the Celtic *origines* (19 etc.) M. D'A. would not seem to have had the advantage of Mr. Elton's learned book. The remarks of the former (*Lit. celtique*) on the Roman conquest of Gaul (36-37) ; on the assembly of the Galates (113); on the Aithech-Tuatha (276) ; on the knowledge of Greek among early Irish monks, and the general superiority of their learning to that which they found before them in Gaul ; on the severe yet cultivated Columbanus, — an Adonic ode by whom is printed here, — are judicious, and the ninth chapter generally (Les Écoles d'Irlande) highly interesting. We cannot ourselves see anything in *drunemeton* (113) but sacred place of the oaks, sacred oakgrove. Comparisons between the old Irish life and that of equally rude peoples would not be out of place. Thus the champion's bit (curat-mir, 301) is a feature of Abyssinian banquets ; and the notion that blotches were raised by a poet's satire has, or had, South African analogies [1]. An *aeir* by Davydd ab Gwilym caused Rhys Meigen to fall a corpse on the floor : and *rats* were rhymed to death in Ireland by compositions of which we possess some modern specimens ourselves. An Icelandic rhymer, Hallgrim Peterson, sang a fox to death. For the details of the Irish chariot M. D'A.'s authority might be, not that he quotes, but Crowe's tract *The Phantom Chariot of Cú-Chulaind;* and as a specimen of the old Irish muse he might have chosen, not the dull and sometimes a little opaque verses on pp. 78-79, but either part, say, of Broccán's Hymn (*Goidelica*[2] 137) or Liban's melancholy lay « Beneath Lough Neagh an abode for me », in *The Tragic End of Eochaid mac Mairedo,* of which its editor spoke with just praise. *Tochmarc Etaine* is hardly « les Amours d'Etain » (157) ; nor is that epic tale which still lies dumb between the covers of the Book of Leinster the « Enlèvement du Taureau de Cûalngé », but the driving of the Kine of Cuailnge, — starry kine, or days, they probably are. Cf. the carrying off of Froech's cows, etc.; or of the three Earca Iuchna of Mog Nuadat, and the spilling of their milk into the stream (Senchus Mór, vol. I 64, 66, BL. 169 b.) — an old Milky Way legend. Side by side with corrections of ODonovan (284), OCurry (73), Crowe (75), we meet here « *Leabhar Breacc* » — neither old Irish nor new ; « *L. nah h Uidhre* », or « *h Uidhri* » ; « *Carnn-Conaill* » ; « *Cûalngé* » *passim* for the name of that Irish Colchis ;

1. Compare the Herero saying « Although they speak of us night and day a boil will not break out. » *S. A. Folklore Journ.* I Part 6.

« *Donmall O'Neill* » for Domnall 'O Néill (399), « *ôir is-argait* », « *na-dâ cnoc* (182) », « *ag-na-geintibh* » (why the hyphens ?), « *d'oib* », « *d'ô* », for *dóib, dó* (illis, illi, 57). We have no liking for this work, and pass a number of misprints; as where Mr. OLooney discourses on Polite Litterature, or Claudian's strong lines are quoted, Tot*um* cum Scotus Iernen Movit etc. (237); or the consulate of Ausonius is fixed as late as A. D. 739 (108). These things disfigure a book which aims at academic exactitude; and which *is,* taken on the whole, a learned and respectable volume enough.

We turn from these minutiæ to speak of those portions of the volumes referred to which deal with Celtic mythology. For the reasons we have given above, because of the intrinsic interest of the subject, and because what we have to offer is new, we shall here have to speak more at large.

First, however, it is our duty to remark that the volumes under review, like several others which have recently appeared, illustrate the practically stationary position of Celtic studies, in so far at least as relates to the literature of the Goidel. Really studied, that isolated and characteristic literature will throw light on many curious things, on the history of the Celts, on their ancient religious beliefs, on the origins of European romantic fiction. But we are not sure that one single new Irish text has been translated since the death of Crowe. Now to neglect these things for such familiar stuff as the (Irish) Destruction of Troy (of which two editions are or were promised to a world which could exist without either), to be reprinting with microscopic exactitude — crossing *t*'s and dotting *i*'s — what was already done by OCurry and others well enough for the use of the man who is in earnest about the study, to be issuing Irish texts without translation and without commentary, this is the veriest trifling in the name of learning, and the sooner it ends the better.

The truth is that learned men have been long enough sucking the bone of pure Celtic philology to extract what marrow was to be gotten therefrom , and that if these studies are to advance they must get a different treatment from the treatment now in fashion, which is more arid than the sands of the Libyan desert. OCurry is corrected in the books before us; and it is easy to correct him. But OCurry at least broke new ground. Opinions will differ on these matters; but if, as critics, we are to offer our own it is this. Throw in one scale the *Manuscript Materials of Irish History* or the *Manners and Customs of the Ancient Irish* (errors and all); pile in the other *all* the philological publications of the

new and more exact school, excepting always Zeuss's great book, and perhaps the *Wörterbuch* of his Leipzig disciple, — and all those learned productions will violently kick the beam.

This is not meant to slight the value of grammatical or philological studies, or the sound and scholarly way in which the Celtic philology has latterly been treated, and a basis thus laid for exact general historical inquiry. Nevertheless one great end of philological study is, we presume, to translate, and this is a duty our Celtic philologists rather decline. Of the *Amra Choluim Cille* we read in the *Goidelica* of Mr. Stokes, « Old Irish scholarship is not yet sufficiently advanced to justify anyone in attempting to translate this wilfully obscure composition. » Crowe's answer to that was to translate the *Amra* out and out. So we have an edition of the *Félire* — based on a translation by OCurry; and a promised edition of the *Cath Finntrágha*, a modern version of which in English may be bought as a chapbook for a shilling or so. We have OCurry's labours, and even Keating, set forth with wearisome iteration by M. D'Arbois; and the more valuable *Texte* of Professor Windisch also contain much old work done anew: probably we shall have ODonovan reëdited next. We are not aware of anything particularly new which is likely to appear at present except the *Bruden Dá Derga*, a tract which has been, we think, something longer in the hands of Mr. Hennessy than the Achaians sat round the walls of Troy.

I

M. d'Arbois's book, *Le Cycle Mythologique* etc., which has appeared since most of the above was put in type, does contain some new efforts on this slippery ground, speculations here and there examined in the course of our own inquiry. If the following explanations can be accepted, or partly accepted, they may throw light 1. on the old religious conceptions of the Celtic races generally: 2. on some points never yet explained in other mythologies: 3. on the origin of European romance, and on the origin and interpretation of the mythological popular tale. As to the *method*, it should be, wherever possible, the method of history and comparison. Things unknown or dubious should be compared with things known. We have to remember that an explanation, if true, is not necessarily exclusively true. The figures, never sharply defined, are faded, the legends euhemerized or rationalized in Christian times; confused, intertangled, sometimes contradictory. Some of the myths as we now have them we perhaps could never explain were not popular tra-

dition at hand to supplement the circumstantial bardic chronicle. It is desirable too, like Grimm and Kuhn, to know this material at first hand. But inasmuch as those divine or semi-divine figures are, so far as is yet known, everywhere primarily but personifications of various powers or phenomena of nature, and as these are themselves constants in the midst of infinite variety and confusion of conception, it is often possible enough to explain the several features which make up the portrait of the Irish « little good god » (or Good-Hand) ; Culand's Hound ; the little shorn dog (Conán Maol) ; Lug Longhand, son of Three Hounds and master of all arts ; the Child (Mac 'Oc) ; the Salmon of Knowledge, the Fish-man Find, Fintán ; Cormac Longarm, son of Art; the White-Cow (Boind, Bó-find) ; Hound-of-the-Elbow (Cú-Rígh) and his Bull ; Servant-of-the-Hand or Fist, Mog-Láimhe, Mog-Duirn, and many more. Irish mythology clearly had the same barbarous and childish beginnings as the mythologies of much more advanced peoples. A deal of it — as might be expected among shepherds and ploughmen — seems to be systematized star legend. What most struck the eye that would most stimulate the mythopœic fancy of a rude people — the Giant, the three stars of the Belt, the Wain; and in Celtic tradition these seem to be the centres of whole cycles of mythological legend. The living Irish names of the three stars lead us into the heart and throw significant light on the origin of these fables.

Our remarks will contain certain inevitable repetitions ; and we shall be obliged all through to write in positive terms because brevity will not permit of our qualifying them.

1. Viewed as one group the Belt stars of Orion are called in Westmeath *The Three Wandering Brothers*. The Greenlanders and Algonquin Indians have the same conception ; and it may be recognised in a legend preserved by Keating of the three Spanish sailors that first discovered Ireland [1]. We shall ourselves, further on, offer this legend in a form which is more archaic, and which seems clearly to connect it with the Belt. *The Three Children* in the boiler o' lead [2] : God put them up there to guide the sailors (Also Westmeath). Or the *Sailors' Stars ;* the *Leading Stars* (*ibidem*).

2. The figure is a measuring rod, or a rod of rule. *The King's Rod* (Slat-a'-Righ. Tyrone) [3] : or, an important name, *The Merchant's Rod*

1. Keating c. 5.
2. *Al.* the fiery furnace. This conception has points of resemblance to oral versions of the *Fate of the Children of Uisnech.*
3. We shall see these stars associated or identified with « The Three Kings of Cologne

(Slat-a'-Cheannaidhe, Mayo, Donegal, etc.) ; or the Pedlar's Rod, or the Tailor's Yard-wand (as in England); or the Weaver's Yard ; or *The Yard.* Or in Leitrim this figure is *The Lady's Ell.*

This list of known historical conceptions (in Ireland) of the Belt may safely be extended by examination of the native legendary literature, popular tales, etc. There the same object recurs as the Beilt Buidhe (Yellow Belt) — often the object of a long search, etc. — or the *Bata* Buidhe, the Yellow Staff of (O) Dubh-da and other magicians or giants. One of these, a certain « O Donnell » (*Domnall* [1]), keeps the magic staff *under his elbow* while asleep. Or it is the *Bachall* Buidhe ; or a wonderful Sword of Light, Glittering Swoord o' the World, White Sword. Such was Cú-Chulaind's sword, which shone in the night like a candle [2]. As these objects, sword, elbow-staff, belt, alternate in different versions of the same tale it is fair to conclude that generally we have to deal with different conceptions of the one thing. And if we find these same conceptions (belt, rod, *slat*, ell or elbow) even now associated with a striking figure in the sky, we may regard *that* as the object round which gathered these primitive fancies. In one tale of a frequent type, « The Three Dogs » we find two wonderful *bears*, a Big Bear and a Little Bear. These, and the magic Sword-and-Belt of the hero, make up the whole wonderful or magical machinery, and we regard them as nothing but Ursa Major, Ursa Minor, and — the Belt again.

We find this last object associated, to all appearance, as a *rod*, wand or the like, with (O) Dubh-da, or Da-dubh, with a magician whose name we may venture to read as Domnall (as in the Tochmarc Emere), with the Ceannaidhe Fionn (or White Merchant) ; as a *sword* or spear, with Nuada, Lug, Cú-Chulaind, Macha, Oengus, Cormac ; as a *club* with the Dagda and his daughter, Brigit ; as a *belt* with the Dagda, with Brigit, and with Cú-Chulaind. Other conceptions are a *wheel* or ring ; a *hammer*, or anvil, or *axe ;* a *plank* or *table.*

(or Milan) ; » and in France the Delphin editor of Manilius calls them « tres (stellae) in (Orionis) cingulo quas vulgus vocat *les Trois Roys* » (53).

1. Domnall, Lat. Dovenaldus (W. Dyfnwal) apparently from the word now meaning « world », seen in Dumnorix, etc., and *flath, gwlat, vlatos.* (Cf. Rhys *Lectures* 75, 407). This enchanter Domnall suggests « Righ-an-Domhnaigh », of whom we shall hear below as a sort of lord of the underworld, and Righ-an-Domhain (king of the world) in the romances. Cf. the mythical Dyfnwal Moel or Moelmud, one of the Three Wise Kings (Iolo 37); Ebher Donn, the King (I. Nennius 54); and the « Three Dons (or Donns?) of the Bridge. » With the name « the King's Rod » cf. Bel the Lord, and Adonis (the Lord).

2. OCurry *M. and C.* II 322. With these magic weapons cf. the famous sceptre spear of King Zeus, of King Hermes, of Agamemnon and other masters, which the Chæroneans honoured above all gods and *fed* every day. (Pausanias *Bœotica* 40).

One who has carefully examined the oldest legends of Ireland and Wales would probably admit that the most striking features in these Celtic traditions are 1. the extraordinary prominence of names derived from the Dog: Cú-Chulaind, Conchubhar, Maelgwn, Cynfael, Conán, Conall Cearnach, Cú-roígh, Cuneglas, Cú-glas, Ber-chon (Spit-Dog), Cú-dinasc (Hound-let-loose), Cú-gan-máthair (the motherless, as Cú-gan-ainm the nameless, Hound), Concancness (Hound-without-skin). 2. Names and mythological legends relating to the Hand: Nua-da Silverhand, Mog-Láimhe (Servant-of-the-Hand), Mog-Duirn (Servant-of-the-Fist) [1], Fuil-dergdóid (Bloodredhand), etc. 3. The recurrence of a flood legend, the bursting forth of a well, a lake, etc., and its consequences. 4. The very numerous triads. The Hand, to take it first, was clearly an ancient national symbol. It occurs on the seal of ONeill; and on Hiberno-Danish coins (London numismatists were recently at a loss to explain it) [2]. Passing from the ONeills, it is a familiar English heraldic charge; and — what is much to our purpose — it occurs sometimes on church windows etc., as in the coat of the Astons, *with three fingers*. Several Irish families beside the ONeills allude to this hand in their mottoes or coats — especially the Ui Súildhubháin, among whom the Hand of OSullivan is an oath of some weight [3], and who account for it by a Three Brothers legend in which we find both the hand feature and a story of the Cyclops or Three-eyes cycle. We have again the « three wandering brothers » and Hand associated in the following legend, from the oral tradition of Donegal, professing to account for the Red Hand of ONeill.

Three brothers long ago were the first men to come to Ireland, Fergus, Navel (Imlicín), and Whiteknee (Glúngeal). To be able to claim the newly discovered isle as having touched it first Fergus cut off his hand and threw it ashore. We hear much of this hero again, Fergus or Froech, son of Arm (Roígh), in connexion with the *origines* of the Táin Bó Chuailnge, — Fergus the King (F. Fál), Fergus Phallus (F. Bot), or the *Three* Ferguses, or F. Ulad (Long-Elbow). Readers of Petrie know that the stone on Tara Hill which that antiquary identifies with the King's Stone

1. Mac Firbis understood the mythological name Mog-Ruith as Magus Rotae (I. Nenn. 265).

2. Numismatic Society, December 1882.

3 Croker has also remarked this, and he gives a Latin rhyme about the Manus Sulivanis. The O Neills had a legend that when in S. Peter's of Monte d'Oro seven years after his death fieret translatio excellentissimi domini Comitis Tir Eoghain e sepulcro Apostolorum inventae sunt ambae manus integrae. The margin adds « Manus O Nelli. » (Martyrology of Donegal xxxiii).

(Lia Fáil) is called Phallus Fergusii (B. Fhearghais)[1]. The name Fergus we shall see reason to explain as Bigfoot, and to class, — with 'Oengus, Gurgust, Gorwst (« the swiftest man of foot that ever existed, » Iolo 336), Argentocoxus (silver-foot ?), and many more — in the Oedipus cycle. The great Hand believed among the Hidatsa Indians to come down out of the sky to steal infants appears in the Irish tales collected by ourselves. It is bitten off by a famous or enchanted dog, as in a Colonsay legend (*The White Wife* etc. Lond. 1865. « The Black Dog and the Monster Hand »), and as Tyr's hand by the Fenris wolf and the finger of Hercules by the Nemæan Lion. This collocation or opposition of the Hand and the Dog reappears in the ancient division of Ireland into Conn's Half (the North) and Mog-Nuadat's Half (the South) : for Mog-Nuadat is but the Servant-of-the-Hand — like Mog-Láimhe, or Mog-Duirn — and there is reason to suspect that in effect the other name is the Dog's (or wolf's) Half. The division was « Longarm Ridge » (Eiscir Righada), and that name also seems to belong to the cycle we are investigating, reminding us as it does of the « Lady's Ell » and the « Elbow of Maui » (Orion's Belt). The Chæronean sceptre, a possible localization of the « King's Rod » (the Belt), was also found at a boundary (Paus. ix 40).

The Hound and Hand, or Arm, again appear in the legend of Mog-Eime (Servant of the Haft), which has been published more than once, and which therefore need not occupy space here : and in such names as Cú-roígh, Cú-helin, names which apparently mean Hound-of-the-Arm (*righ*, forearm, wrist), Hound-of-the-Elbow. The famous name Cú-Chulaind seems to be of the same class, for we take its second part, Culand, Culann, to be Cú-uilinn (Hound-of-the-elbow = W. Cyhelin). Uilenn, or Uilinn, or Ulend, occurs by itself as the name of this smith or smith god, and it could be identical with Velint or Wayland. We may further compare Arganteilin (« Silver-elbow », *supra* I 338); and this with ARGENTOCOXUS (= ? *arget-coss*) « silver foot.[2] »

The texts published by M. D'Arbois de Jubainville from the Book of Leinster (283) speak of the Three « De Danann », or De Domnand, or De Dana, sons of Bress son of Longelbow (Elada). They are explicitly said to have been gods (BL. 11 b), and to have given name to Sliab-na-

1. Confirmed to the present writer on the hill itself, 26 October 1872. Cf. the names for Ireland and Britain, Fail-Inis, Inis-Fail, Fel-Ynys (Iolo MSS 3).

2. *Argant-hael, Argant-louuen, Argant-monoc* (*ibid.*) = silver-heel, s.-glove ? With *Argant-moet* cf. the I. *mat* = hand. We do not know if these Celtic compounds would even warrant a doubt whether the first *g* is radical in *Gargantua*, the significance of which seems still open to question. We claim, it is hardly necessary to say, very little weight for unsure speculations of this kind.

trí-ndee « mountain of the three gods » (*ibid.* 10 a). These three wise brothers develope afterwards into three *tribes*, the magic-working Tuatha De Danann of many a legend. They have a connexion which cannot be mistaken with the west. They first landed in Crich-Corcu-Belgatan, which is Conmaicne-mara today [1], coming to wrest Ériu from the Fir-Bolc (« Men of the bags » according to the old explanation) — a giant race connected, like themselves and like the Fomore, with the storm and the western waves, not impossibly an old embodiment of the Winds [2]. The name De-Danann, De-Domnand, appears again in the Fir Domnann of western Iorrus (Erris). It occurs too in Dumnonii or Damnonii, the present Devon, a district having on its east the shire « Somerset », Gwlad yr Haf, the summer country. Now, in English as in German place-names, Somer- Winter- mean « Eastern », « Western » ; and the district of the Dumnonii may mean the western, winterly district, and our Irish name have a cognate signification. The middle element (*de, ded*) was, as we have seen, understood « gods » [3], and the T. D. D. made « Plebes Deorum » (I. Nennius 44); but one thinks of *déad*, *diad* (finis, Z² 57), and of Fer-Diad (or F. Déad) « the great and valiant champion of the men of Domnand » (OCurry *Fight of Ferdiad* 421). The « Three De Danann » are called in the *Leabhar Gabhala* (B L. 10) « the three last » (in the genitive, *in triir dedenaig*) though « the three lastnamed » could be the meaning here. We do not affirm that a secure conclusion is suggested by all this, but our own present explanation would be that one constant underlying the legends of the Tuatha De Danann is three *stars*. With this are seemingly coördinated conceptions of three western ends of the earth, perhaps the isles of the blest, and myths of time.

It is curious to find three stars developing (by our view) into three tribes. We find however the notion in Westmeath at this hour that the Seven Stars are the seven best families were out long ago : God put them up there as a reward [4]. Keating says of the Tuatha De Danann,

1. Cath Muighe Tuiridh *init.*

2. Cf., so far as the name goes, the VOLCAE, or as the form sometimes occurs BOLGAE.

3. Brian Iuchurba is Iuchair and
Trì dee Tuathe De Danand

(BL. 11 b.).

4. In New Zealand the Pleiades are seven departed Maories whose left eyes only are visible (Nicholas's *Voyage* I. 52). This conception of the stars as eyes is found *a.* in Ireland, as is shown by certain humorous verses which we believe are from the hand of Gerald Griffin (*Dublin and London Magazine* 1825 p. 454). The stars are here said to be popularly believed to be the eyes of codfish. *b.* We find the notion in a Welsh triad (Iolo 89) where they are called « eyes of serenity. »

« what others say is that the reason why they are called the De Danann « tribes (tuatha) is because they were in three bodies (dronga) when co- « ming on this expedition to Ériu. »

With the conception of the Tres Fines Occidentales (if we may venture - if only provisionally - thus to read the name Trí Dedomnand), we may compare the old names for Ireland itself, *Fuined* and *Crioch-na-b Fuineadach* (from being, as Keating says, in the extremity, *fuined*, or end, western end, of the three parts of the world then known); the Venet-i (Guened, Vannes) of westernmost Gaul, Venedotia (Gwynedd)[1], Fanait in Northwestern Ireland (Ptolemy's Vennicnium?). There are modern legends from the very land of the Three De Domnand, Iorrus Domnann, Erris, of the western land of youth, Inis-na-mBeó, etc. « the three kingdoms behind, that is beyond Ireland » (C. Otway *Erris and Tyrawley* Dublin 1841, 251-254). In Welsh tradition we meet the « three Islands adjacent » to the British Isles (*Mabinogion* : *passim*).

In the western confines of Europe there were, as every one knows, three Gauls; and we find them personified, as on a medal of Galba. Cf. further the association (*supra* ii 248) with Vannes of the Three Kings; and cf. the old Celtic name Tryphine, the Three Findemna, the « Three Bright Kings of the Island of Britain » etc.

There is another famous triplicate figure connected with the west which must have relations to the foregoing conceptions. This is the giant Geryon, Geryoneus, of whom Servius says, Ideo trimembris fingitur quia tribus insulis praefuit quae adiacent Hispaniae (*Aen.* vii 662). M. d'Arbois de Jubainville compares Geryon with Balor and his two brothers, « Gavida » and « Mac Samhthainn », and the carrying off of Geryon's cattle with the story of the cow, the Glas Goibhnenn, or Goibhniu's Gray. With him, as with M. Bréal, « Héraclès est une personni- » fication du soleil, les vaches sont les rayons de cet astre. »... Balor is « une personnification de la nuit », « dieu de la Foudre et de la Mort » (112); or even by a confusion « le dieu du jour. » Our own view is that Balor does indeed answer to Geryon, to the Cyclops, Triopas, and the modern Greek Trimmatos (three-eyes), for a reason stated below. The cattle are Manandán's seven dying and revivescent swine[2], the pigs that are eaten and never destroyed in the Land of Youth, the boar-swine of Odysseus (360 in number. *Odyss.* xiv), the cows of Helios (in

1. Mr. Rhys connects Veneti and Gwynedd, but reads the root differently, suggesting the A. S. *wine* Ir. *fine* a sept. (*Celtic Britain* 307).
2. M. d'Arbois de J. reprints a long legend about these from Mr. OGrady.

the threecorned island of Sicily), the herds of Aïdes, the horses killed and revived by Oengus, the children of Cronus swallowed and disgorged, the seven kids swallowed and disgorged by the wolf in a German and Irish story.

They are mentioned in jocular allusion by an English poet :

there sure did raine
A cow or two from Charles his Wain[1].

We take the constants to be 1. the seven stars of Ursa Major 2. the days of the week and year. Geryon we make a winter and time giant. Whether M. d'Arbois is right in connecting his name with the TARVOS TRIGARANVS we do not undertake to say. That group we would identify with Taurus and the Belt stars of Orion, and compare with Greek gems whereon the three Charites (note the approximation in sound) are shown standing on the Bull's head[2]. Compare the three-headed divinities in various Gallic sculptures. The tricephalous termini are embodiments of time (cf. Hermes Trikephalos), three periods of the year, of human life etc. Egyptian sphinxes, with three heads, are thus explained by Macrobius (*Sat.* i 20). Other time myths are Hecate, Cerberus and the Chimaera. *Vide infra* 207.

M. d'Arbois understands Tuatha De Danann as « gens du Dieu dont la mère s'appelait Dana » (144), and he makes them « dieux du génie artistique et littéraire » (*ibid.*), « dieux de la vie, du jour et du soleil » (103), as opposed to the « Fomôré », « dieux de la mort, de la nuit et de l'orage ». He further remarks — rightly, as we think — a relation between the legends of Balor, the Cyclopes, and the Tuatha De Danann[3], without apprehending what (according to our own view) is a common basis of the myths. Balor in the oral tradition of Donegal is sometimes a giant with three eyes; the modern Greek representative of the Cyclops (the Trimmatos) is such another; and in a bronze head of the Cyclops in the British Museum this three-eyed conception seems plain enough too. It may be derived from Orion's Belt. Balor suggests the Cornish Bellerus[4]; and M. d'Arbois refers to Belleros and Bellerophon.

1. William Browne *Works* ed. Hazlitt.

2. One of these gems, formerly in the Tassie collection, has been often engraved. The three Charites stand on the Bull's head ; the seven Pleiad stars are arranged along his back. Cf. Preller[3] I 571 n. 3.

3. In these legends the giant Mac Samhthainn = Mac Samhna ? *Samhuin* is the first day of winter.

4. *Lycidas* 160. Cichol the Fomorian may be the Cyclops.

The King of the Tuatha Dé Danann is Nuada of the Silver Hand, identified by Mr. Rhys with a Romano-British deity NODENS. The fight between the T. D. D. and Fir-Bolc, etc. seems to turn, in part at least, on the possession of the fruits of the earth. It is at the Calends of Winter, as the Welsh call Samhuin ; and the (lean, slim ?) giant Sreng, who cut off the Hand, answers to the wolf in the Eddaic legend, « the swallower of the loaf of the heavens ». So Bress the Fomorian is a stingy king ; and the Fir-Bolc and « Danes » in tales in our own collection starve the Irish heroes. *Mag Itha,* which occurs in these Irish mythological legends and also in Norse tradition, could be « Wheat Plain ». *Mag Tuirid,* a no less famous battle plain, suggests *mag tuirinn,* which again would be « Wheat Plain ». We do not know whether Nuada (gen. Nuadat) is one name with Nodens ; but the Irish name belongs to a large class, Nua-da, Al-dai, Dag-da (or Dag-dae), In-dae [1], Enda (= Oenda), Sír-lámh, Buan-lámh, Ol-lámh Fodla, Oilell (= Ildán) Olum (= ? Ol-lámh), Al-dóid, etc. These, or most of them, can only be compounded with *dae,* a hand (*dae* .i. *lámh,* OClery), and the better-known *lámh* and *dóid;* and the senses we take to be Stronghand (*nua ;* see O R. *s. v.*), Great-hand, Good-hand, One-hand or Only-hand, Long or Constant-hand, Great-dividing-hand (*fodail* divisio, Z² 874), Great-hand-of-many-arts, etc. Nuada is the Welsh Nudd, the father of little Gwyn ; and this last is the Irish Find or Manandán son of Aldóid (Great-hand).

The Hand again is often met with in the old royal genealogies. Eogan Mór — or Mog-Nuadat, the Silverhand (the Lagenian Iugaine Mór ?) — is the leading figure in the Munster lines [2]. His father's name, Oilell Olum, suggests Illan, *Ildán Ol-lámh* Great-Hand-of-Many-Arts (?). The name of the Northern province *Ulad,* and that of the royal races *Dál-Riada,* seem both to mean the clans of the Long-Arm (*ule,* or *ulind,* elbow, *righ,* wrist, forearm). In the east of the island the Lagenian kings — *riograid Laighen cland Caithaoir* — were from Cathair Mór of the Red Hand. Nor is the element absent from Connacian tradition.

The Median Emperor dreamt his daughter
Had — all Asia under water,
And that a vine sprung from her haunches
O'erspread his empire with its branches —

1. *In Dui. Cycle Mythol.* 14, where *mac Indui* is rendered « fils de Dê ou Dieu. »
2. *a.* This Eogan Mór, whom we suggest to be the same figure with the Iugaine Mór of other genealogies, recals the legendary Owain son of Arthur of Britain.
b. We take this Owain to be one and the same with the hero of the legend of Saint Patrick's Purgatory. This again reminds us of Oisín in Tír-na-n'Og.

as the rough Butler has the Herodotean legend. Just such a dream had the Geirreógín, mother of Cathal of the Red Hand, in Irish tradition a hero of the type of Triptolemus, of Sir John Barleycorn, of Cearbhall O Dála', and « John Duvyer Esquire, » — corn and growth heroes. The dream incident here suggests the birth of Orion [1]; and Cathal's birth is obstructed in a way which recals the birth of Hercules.

In this place should be mentioned the inedited Irish tales of the Three Wise Brothers, *al.* King Solomon and his Three Wise Servants (thieves); or the Three Wise Dogs, whose nest was in a tree. In an Odenwald story these elements become The Little *Tailor* and his Three Dogs (Wolf *Deutsche Hausmärchen* Gottingen 1851), — recalling the common name for the Belt, the Tailor's Yard-wand — and in English rhymes, King Arthur and his three sons, or three serving-men [2].

These conceptions bring us within the Thumbling cycle. The youngest of the Three Wise Brothers has the magic thumb, otherwise an attribute of Find, and of Conán (the little dog). We meet the strong mid-finger of the giant Goll or the Fer Ruadh (red man), the first madman in Ériu. As Isis feeds her son with her finger we find a famous Irish « Hag of the Finger » — a legend however perhaps arising from a false popular etymology.

If we are to recognise in the Irish hand with three fingers Orion's Belt we may compare the unexplained myth of the three (*al.* five or ten) Dactyles, or Fingers, of which by some accounts Hercules was one. Another triad, the Hindu Trimurti, were born from a blister on Bhavani's hand. We would suspect the same basis here as for the notions of Siva's three eyes and trident — old childish fancies about the Belt. The Cape Dutchmen have a solemn oath by the Three Kings of Cologne (always associated with the Belt) in making which they hold aloft the middle finger of the right hand. The Kings are sometimes shown making such a gesture in old representations of the Adoration of the Magi. Boys in York may be seen playing a variation of « Bocca, Bocca, quot sunt hic? » in which they successively hold up three fingers,

1. Cf. the mediaeval riddle :

Dic mihi quod flumen soleat conscendere montes;
Hoc mihi si solvas Oedipus alter eris.

The story of Orion and his three fathers has again a parallel in the generation of Lug *a.* by three dogs, whence his name *Lugaid mac tri con*, or *b.* by the Three White (or bright) Brethren, the *Findemna*. The three stars of Orion's Belt may be the determinant in these legends.

2. We are prepared to find a triplication of the figure of Solomon himself (Noel *Dictionnaire de la Fable* s. v. *Gian i. e.* the notion of Three Wise Kings).

which bear very unbecoming names. Ormuzd marked with three fingers the time the world endure. The week is sometimes a « hand » (*infra* 217) ; the fingers days, and Thumbkin the hero of the family.

There may not be any thing in the phrase « hand gods », found in the heroic tales, but it suggests the red hand and three wandering brothers, and the Three De Danann. Again the « Arm of Nuada's Wife » (*Righ Mná Nuadat*) on the Boyne seems a mere localization of « the Lady's Ell » (Leitrim) and « Maui's Elbow » (New Zealand). These are living names for Orion's Belt; but the two Bears were « Rhea's Hands ». We meet the « gold and silver hands » of a witch in certain Irish lake Belt. The legends related by Otway.

The triplications associated with the Belt of Orion (cf. the triplicate national symbols, shamrock, lilies, etc., of Ireland, Wales, Mann, and France) may be related to two very ancient riddles. One is that of the Sphinx about the three ages of man. This notion of three ages is found in the Indian Trimurti ; and that triad, like Siva's three eyes, three-pointed spear, and « lotus footprint », we refer in part to the Sphinx is on other grounds Time.

The second riddle is propounded by Damoetas to his fellow shepherds in Virgil's third Eclogue :

> Dic quibus in terris — et eris mihi magnus Apollo —
> Tris pateat caeli spatium non amplius ulnas.

With these « three ells » in the heavens cf. our Leitrim name for the Belt, « the Lady's Ell ».

We meet a magician called indifferently Dubh-da or Da-dubh (Black-Hand ; cf. Melampus) owner of the Yellow Rod, and connected, like Manandán or Oengus or Marcach or the Dagda himself, with enchanted swine or horses which disappear when they come to the water—days, clouds, or streams. Compare again the classification of the Irish tribe on the basis of the *Geil-fine*. The word is understood as Hand-Family ; and at all events there can be no mistaking the allusion of such fanciful names as *Ingen-for-méraib*, « Nail-on-fingers, » for the youngest branch. Lastly note how, as Hand and Dog divide 'Eriu between them (« Mog-Nuadat's Half » and the « Hound's Half ») so the same ideas appear to survive in the provincial names. *Ulad* is Long-Arm or-Elbow. The *Connachta*, like the Conmaicne, are the Dog-Tribes. We shall show reason for believing that the *Laigne* must mean the *Whelp-Tribes* (They are named *e. g.* with the Saithne, or Bitch-Tribe, in the legend of Cormac Galeng). The old Momonian name suggests Big-

Hand (*mó* and *mán*. i. *lám:* Cormac), for Lug is called indifferently *lámh-fada* (Longhand) and Lug(aid) *Muman* [1].

Having said thus much, in sufficient detail to justify what must seem at first a bold induction, — and duly admitting the hazardous character of such speculations, where no man is safe but the critic who is careful to offer nothing new -- we suggest whether the wise Dagda, Dagdae, and his three sons, Brigit and her three sons, the Three De Domnand, or the three Brigits, Fergus and his two brothers, the Three Ferguses, Medb and her three sons (Fergus, Lugh the Whelp, and Conall), etc., are not different old conceptions of which the Belt and its three stars are the determinant, to be compared with the Wise King and his three servants, or the *Three* Wise Kings, or, again, the Tailor and his Three Dogs.

ODonovan rendered the Dagda's name as « the great good fire ». M. d'Arbois de Jubainville makes it « good god » (« Dagdê = 'Dagodêvos ou bon dieu... le Zeus ou l'Ormazd de la mythologie irlandaise » (15). Our own view is that (as already said above) the unexplained element in Dagda, Dagdae son of « Long-elbow » (El-ada), is the same element found in Nua-da, Én-da, etc., a word (*dae*) which is explained by O Clery by *lámh* (hand) and by ODavoren by *righ* (forearm) or *guala* (shoulder). Cf. the Strong Hand, Working Hand, adored under that name and image by the Mayas and other races of central America [2].

This analogue of the Dagdae (Cukulcan) has not been explained; and generally the things which are obscure in Celtic mythology belong to a class which await explanation elsewhere. Thus the Dagda and the Mac 'Oc are Cronus and young Zeus. Irish tradition asserts that the first, like Saturnus, was an earth god [3]. As Eochaid Ollathair (allfather) he answers to Allfather Odin; and (as pointed out by ourselves some nine years ago) he answers to the Gallic Mercury or Dis Pater. He is identical with Lug Longhand, master of all arts [4], whom again we believe to be one and the same with Loki. He is « the good man » (we have an inedited tale, « Goodman's House and Noman's Land »); the little good hero (Dagán); Ruad Rófhesa (the exceeding-cunning red one) — suggesting Robin Goodfellow. In the untranslated *Cath Muighe Tuiridh*, which M. d'Arbois does not quote, the Dagda is called Fer Benn (man of the horns). He thus answers to

1 In the ancient romance *The Story of Mac Datho's Swine:* Lugaid Mumán mac Trí Con.

2. Bancroft *Native Races of the Pacific States* III c. 11.

3. D'A. de J. *Introduction à l'Étude de la Litt. Celt.* 282.

4. Ildanach. With Sab-ildanach (Lug, Cu's father) cf. Sualtam (also Cu's father), and Illan or Oilell.

Cernunnos; perhaps to Cornán the fool, that escaped the flood (= Fintán?)[1]; to Pan; to Epaphus; to the horned Siegfrît, and his English form, Hycophrix, Hycothrift, Tom Hickathrift; to the horned Cú-Chulaind (Cú na hadhaircc)[2]; to brute-eared kings like Labrad, Midas, and King Eselohr. In the *Cath Muighe Tuiridh* Dagda, like his daughter, « Brigit the great eater », makes a monstrous meal, and, like Cronus and Gargantua, disgorges it. Again he carries a swineherd's goad, and his pigs must be Manandán's Circe's and Odysseus's swine, Dá-Dubh's pigs[2], Helios's oxen, Proteus's herd, Oengus's horses, O Donoghoe's and Geróid Iarla's white horses (*supra* IV 196), Loki's goats, Achilleus's ants, Labrad's regiment of badgers[2], Maelgwn's white dogs.

II.

It is not strange that the acute and learned men who have written on the myths of Cronus and Circe should have often gone very near the solution of them, without wholly clearing them up. Welcker rightly explains Kronos as Time (die Zeit. *G. G.* I 274); and he appears to recognise, with Heyne, in the swallowed children (*ibid.*), as Preller in the eaten oxen of Helios, etc. (*G. M.*[3] I 316), the days. Preller has an unlucky etymology of Cronus, but he is otherwise, as always, judicious, and he points to a Maori parallel to the violent divorce of Heaven and Earth *op. cit.* I 46). Mr. Tylor cites several versions of the swallowing myth, Maui, who (he thinks) is « among the clearest and completest personifications of the sun », Jonas (who, need we say, is another), Tom Thumb, and Little Red Riding-hood (*E. History of Mankind* 1865, 336-338). Sir George Cox has at least a just comparison of the Cronus story with the Wolf and Seven Little Goats — the days of the week (Grimm, *K. und H. M. n°* 5. *Myth. Ar. Nations* I 358). Explanation seems to have gone no further than this : and we have to learn why Cronus is a hooded figure; why the stone was muffled up; the meaning of the sickle, the mutilation, the horse and dragon features, and the association with the number seven[3].

We will endeavour to answer these questions here, because the myth

1. *Fate of Eochaid Mac Mairedo* ed. Crowe 98.
2. Inedited tale.
3. See the views of recent writers in the *Academy*, 1883-1884. These views (which are delivered with much emphasis) leave, so far as we can see, the myth of Cronus exactly where Preller, Welcker, and Heyne left it. However there is some negative criticism.

is of a type the most important; because it admits of a full and satisfactory explanation; because, above all, to explain the myths of the Cronus and Circe cycle, and to clear up the relations of the Dagda pointed out above, will be to illustrate the chief features and deal with the chief difficulties of Celtic mythology. Thus « a Saint-Juliac », as at Delphi, we meet the muffled stone, « un menhir ... un mètre de » haut est une dent que Gargantua se brisa en avalant trop précipitam- » ment une pierre emmaillottée qu'il croyait être un de ses enfants »[1].

The Hödeken myth — the myth of a hooded, capped, or cloaked hero — is common in Celtic countries. Dom Martin engraves an ancient Segusian medal where a little cloaked figure appears, just as in familiar representations of Telesphorus[2]. In ancient Ireland we meet Cruimchend and his cloak, Cian (= Lug) and his caul, the cloaked Manandán (or little Find), and the Cailleach (cucullata). In modern inedited Irish tales, the Thief of the Black Cap, Mághnus Carrach, the Paistín Cúl-carrach (puerulus scabiosus) — who recals King Énda Cennselach (foulhead), — Red Riding-hood and her gold arm, etc. In France, Coiffette (= Mother Redcap)[3] and Perrault's Petit Chaperon Rouge. The superstition of special luck attending a child with a caul (coiffé) is found everywhere.

The oxen, swine, or the like, « Manandán's magical swine which » reappeared as often as they were killed and eaten » are, as Mr Hennessy observes, everywhere in mediaeval and modern Irish romance (*supra*, II 92), and everywhere in the much older traditions of the Celtic Hercules[4], Geryon, etc. The ancient tales, the *Táin Bó Chuailnge*, *Táin Bó Fraich*, etc., clearly had a similar original basis. We meet the animals again as enchanted white cattle with red ears, and as the Breton and Norman Bœufs des Fées, « qui ne pouvaient travailler ni avant le lever du soleil ni après qu'il était couché[5]. »

Our own view is that the above myths have been built upon, and have adjusted themselves to, a few leading constants, — the stars, especially Ursa Major and Orion; light and darkness; time; the year; winter and summer; the days, the shortest day. These are often

1. Sébillot *Trad. H. Bret.* I 16. The name of the giant has been explained « le dévorant » (*supra* I 139). Shakespeare speaks of a « Gargantua's mouth ». *Vide supra.*
2. *Rel. des Gaulois* II 23.
3. « Coiffette est morte » (Sébillot *op. cit.* 139) = « Great Pan is dead ». *Merlusines*, figures of Mélusine made of pastry and sold at fairs, were also *bien coiffées*. *Histoire de Mélusine*, tirée des Chroniques de Poitou (Paris 1698).
4. See them set forth by Preller (*G. M*[3] II 202 sqq.).
5. Sébillot *op. cit.* I 120. Cf. Pryderi's pigs (*Mabin.*).

conceived of in savage and childish ways, and the survivals of these wild conceptions are the things that perplex us in mythology.

In offering an explanation of the *hooded* figures we cannot separate the myth from that of the *child* or *dwarf* god or hero. We must class together Maui the *Baby* ; the Mac 'Og (child) or little Find ; Manandán, Mongán (My-little-Find) ; the Mac Beg or Cú-Chulaind ; Conán Maol (the little bare *dog* ; Lug (the whelp ? = laogh) ; little Gwyn ; Ogma (= the youngest ?), Ogmios ; Liber (the child) ; Wäinämöinen ; Dagán ; Staffan (Stephen) and his foals ; Loki and his goats ; Marcach (Manandán) and his horses ; Find (or Conán) sucking knowledge out of his *thumb ;* Brahma, little Mercurius, and Harpocrates in a like posture ; the little *thief* Hermes, the young thief Yehl, the Thief of the Black Cap ; *Hödeken*, Friar Rush, the Cleric of the Goatskin (Irish), the Cleric of the Rain (Breton), the Clerk of the Weather (English), the monk Charos, the Neapolitan Monaciello, Coiffette, Telesphorus, Hakelbärend, the cloaked Hermes, the cloaked « Wormhead » (? Cruimchend), the cloaked Manandán, the Black Thief, etc. ; *True* Thomas, the True Old Man of the Sea, Donn Fírinne, Siegfrît [1], the truthful Hycophrix, Thomas Hickathrift ; the *Scabbypolled* Child (Páistín Cúl-carrach), Mághnus Carrach (Magnus Scabbypoll : inedited Irish tales), Scabbypate (modern Greek), le Petit Teigneux (Corsican) ; *Ashypets* — Caeculus [2] ; Hermes [3] ; Indra [4] ; Rhodopis ; Askovitz ; Ashenclâs ; the Cauld Lad, etc. ; heroes and heroines of a *shoe* or *footprint* story, Oedipus ; Iason, « the man with the one shoe » [5] ; Fear-na-leathbróige (man of the one shoe) [6] ; the Luprachán [7] ; Helena [8] ; Bertha Bigfoot ; Mélusine [9] ; the bigfooted Find ; Singlefoot ('Oengus) ; the bigfooted Charlemagne ; the Splayfoot Knight

1. From *Sicker* (segur, securus) sure ?
2. So called from his blinking eyes. Cf. Billy Blin (*Border Minstrelsy*).
3. Callimachus *Hymn to Artemis* 69.
4. Indra took the guise of a naked beggar bedaubed with ashes when he was stealing the sacrificial horse. This episode is apparently the theft of the cow by Hermes, and that of the White Mare or the Steed o' Bells by the Black Thief. Indra's car seems to be the Wain. Indra, again, recovering the oxen answers to Hermes.
5. Apollodorus, I 9, 16 : μονοσάνδαλος. Pindar *Pyth.* IV : μονοχρήπις.
6. Inedited tales. Fear-na-leathbroige is an ogre or vampire of the same family with Barbe-Bleue and L'Ome a las Dens Roujos in the Agenais tale of M. Bladé.
7. There is a traditional explanation of Luprachan, Leprachan, Lubrican, as man of the « one shoe ». « A pigmy sprite supposed to be always employed at making or » mending a single shoe, from *leith.* one, or half a pair, *brog*, a shoe ». O Reilly. The shoe figures in Luprachan stories very much as in the Cendrillon cycle, *e. g.* in Croker's *Fairy Legends*, « The Little Shoe ». This is essentially the same with Arndt's tale from Rugen, the Dwarf and the lost Glass Shoe, *Mærchen*[2] I 197. *Vide infra.*
8. Helen's shoe fell off when Paris was following her, and the place at Sparta was called τὸ Σανδάλιον (Ptolom. Hephaest. IV).
9. She left the print of her foot on the window-stone when leaving Lusignan.

(Ridire-an-Spleadha); Sálfhada; Sálmhór. *Drivers of a car or wain*, or men condemned to drive, or hunt, or wander for ever, Corbmac (Wormchild?) Longelbow (Ulfada), Bryan the Carman [1], Cruimchend and his coach, « Saint Martin's Car », « Jack and his Waggon », the Unresting Waggoner, the Wild Huntsman, the Night Raven (the same), Sisyphus, Seán Tincéiridhe [1], Jacky the Lantern [1], Odysseus, the Wandering Jew. The figure is found also theriomorphic, as the Wandering Ox (Beugle Errant), Night Ox (Bugle Noz), Veau Blanc, Bête Blanche, Ourse Blanche — which are associated with midnight.

Lastly a miscellaneous class (including the grain heroes) Eulenspiegel, Pan, Priapus, the priapic « Jack » the baker's boy [1], Adonis Pygmaion, John Barleycorn, Peppercorn, Cock Robin, « the little Drean » (wren) « that lay in the cradle for seven years long » [1], the smith's boy (= Kedalion), Aithirne, or Amargen [2], or Cú-Chulaind.

Our present conclusions on some of these myths, the chief difficulties of mythology, would be summarized in the following generalizations.

1. The *child* or *dwarf* is (a) the Thumbling star in the Wain (b) the young light or day, young week, year, or sun (c) the shortest day (S. Thomas, S. Stephen, S. Nicholas, Yule).
2. The hero muffled in a *cloak*, *hood*, or cowl; or half hidden in the ashes, is sometimes the same dim hardly discernible star. With this are coördinated conceptions of the dawning or contracting light. See examples *infra*, p. 252.
3. The *shoe* in the extensive Cendrillon cycle seems an otherwise forgotten conception of Ursa Major. It is further connected with time.
4. The *huge foot* of Oedipus, Find, Tuirbhi Bigfoot, SOLIMARA = Seachrán Sálfhada (long heel) and Sotal Sálmhór (great heel), Berta Bigfoot etc. is the same as (3).
5. The myth or mythological popular tale is often the coördination in one series of different conceptions of the same phenomenon.
6. The constants and determinants are few: the differentiations without number.

Proceeding to apply these propositions in detail we would class Cronus as a *hooded* god with like figures just enumerated; a classification which implies that the Cronus myth partly relates to Ursa Major. Such a connexion is manifest in some of the figures we have grouped above. Wäinämöinen is always said to dwell in this constel-

1. Inedited tales. *Char S. Martin* and *Jack and his Waggon* are Ursa Major.
2. *Book of Leinster* 117 b.

lation. Pan, deus Arcadiae, is the young bear, Arcas, son of Callisto, or Ursa Major. The Unresting Waggoner, Wild Huntsman, the *nun* Tutosel, the Night Raven, these are all most distinctly identified in German tradition with the driver-star, « Jack Thumbling », of the restless midnight Wain, which is called, we are informed, in Buckinghamshire « Jack and his Waggon. » The Holstein version of the tale of Hans Dümkt (which is told in Ireland of Crom Dubh) was published by Müllenhoff (*Sagen Märchen und Lieder* Kiel 1845). Hans was a serving man to Our Lord (as Crom Dubh to Saint Patrick), and an illconducted one. « Darüber ward der liebe Gott endlich so böse dass er ihn auf die Deich- » sel des Himmelwagens setzte, wo er jeden Abend zu sehen ist » (p. 360). MM. Kuhn and Schwartz (*Norddeutsche Sagen.* Leipzig, 1848) have equally clear accounts of the Dümkewagen, Dümekens Fuhrmann, Nachtrabe, etc. The legends are referred to by Grimm ; they are collected in English in Thorpe's *Northern Mythology* (London 1852) ; and they have been partly studied by M. Schenkl (*Germania* 1863) and M. Gaston Paris *Le Petit Poucet et la Grande Ourse* (Paris 1875).

We might show in the same way that the wain of Thomas Hickathrift is Thumbling's celestial Wain, « Jack and his Waggon » ; that Harpocrates is the young year or weakling sun born in winter ; that the « little Wren », and « Tom Thumb », and « Staffan », are the shortest day (S. Thomas, S. Stephen) ; and that the notion of a thief carrying off oxen and reversing the tracks could come from the backward and forward movement of the Wain, which the Biscayans in a story regard as two cows carried off by robbers, the owner, his family, and his dog (the little star) being in pursuit[1]. The inedited Irish tale, *Baa síar Uí Ríagáin as baa aníar Uí Ríagáin,* « O Regan's cows (driven) west and O Regan's » cows east », has, we believe, the same ancient basis.

We may point out in this place the forms in which the Thumbling myth is found in Celtic legend. Find is the best-known. M. d'Arbois de J., writing of a certain spell performed by Find, where, as usual, he put his thumb in his mouth, says « Pour executer ...*teinm lôida* il fallait « mettre un pouce dans la bouche, poser un bâton » etc. (*Introduction* 251)... « Ce geste semble être un des éléments du rituel magique du *teinm lôida* (*Ibid.* 250). This however is not the sense of the legend. M. Liebrecht long ago pointed out that Find sucking his magical thumb is the same with Brahma or Vishnu sucking wisdom out of his thumb as he floats on the pipala leaf (*Gervasius von Tilbury* 156. Cf. Grimm *D. M.*

1 *Le Folk-Lore du Pays Basque.* Par J. Vinson (Paris 1883) 8-9.

II 451). There is a legend of the Saint Brandan cycle wherein a thumb-long man thus floats on a leaf (Grimm *D. M. loc. cit.* Engl. translation).

The magical thumb is again, in inedited tales, attributed to Conán. And sometimes we meet a « strong midfinger » in which all the giant's strength lay. In France Perrault's story, *le Petit Poucet,* is without doubt an old Celtic tale ; and in Wales we meet « Eirchion the Thumb-warrior » (Iolo 3) ; Twm Gelwydd Teg (= True Thomas, or Hickathrift. *Ibid.* 202) ; and Twm Sion Catti. See our remark *supra* 207.

Cronus's *sickle* may be a conception of Ursa Major, or of the Belt, as the latter is called by the Finns « Wäinämöinen's Scythe »[1] and in Germany the « Three Mowers. » The Great Bear is as much like a sickle as a « dipper » (ladle ; the name for the constellation in the United States)[2]. Gargantua's ladle, localized at Saint-Brieuc, Gahard, and elsewhere[3], is the same thing; and the Dagda's ladle, big enough to allow a couple to lie down in the middle of it[4]. It is mentioned by Reginald Scot, and by the old playwright Middleton, in *The Witch :*

Hecate. Urchins, elves, hags, Satires, Pans, Fauns, silence. Kit-with-the-candlestick, tritons, centaurs, dwarfs, imps, *The Spoon,* the Mare, the Man-i'the Oak, the Hell-Wain, the Fire-Drake, the Puckle...

It is probably the proverbial « long spoon » of the Devil ; and it occurs in an English child's rhyme, with other celestial fancies :

..... the Cat in the Tree (or the Cat and the Fiddle)
The Cow jumped over the moon ;
The little Dog Rover he laughed at such sport,
And the Dish[5] ran away with the Spoon[6].

The « Spoon », « Hell-Wain », and « Fire-Drake » are the same [*supra* 212 (5)]. Cf. the Mecklenburg Frû Wågen.

The *mutilation* of Cronus reappears in the Egyptian Typhon-Osiris or Two Brothers tale ; in the Adonis cycle ; and we find it, or something very like it, in the story of the Dagda given below. Ursa Major is called by a name meaning the ἀεροφαλλός among the Chippeways (*Mélusine* II 32). The mutilation story could arise from the blending of this conception

1. *Al.* « sword ». Castren *F. M.* 320.
2. *Webster's Dictionary* s. v. *dipper.*
3. Sébillot *Gargantua dans les Traditions Populaires* 9, 67, 186.
4. *Cath Muighe Tuiridh* Harl. 5280, 56a.
5. « The Broken Dish » or « Dervish's Dish » is Corona Borealis (See Mr. Higgins's *Arabic Star Names* Leicester 1882 p. 22). Cf. the Mwys Artur, and Mwys Tudno.
6. A Suffolk oral version.

and that of a sickle [*supra* 212 (5)] : but it is also implied in the violent separation of Uranus and Gaea, as in the Maori tale (Grey *P. M.* 4 Schirren *Wandersagen* 41-42).

It occurs also in the Thumbling legends. The toe (*pollex*) of the Black Thief (= Hermes-Thumbling) is cut off by the giant [1]. The driver of the Bloody Coach (*Blutkutsche*) at Antwerp (one of the many forms of the Wain) kidnaps seven-year old children and cuts off their great toes [2]. Of Müllenhoff's hero, Hans Dümkt, it is expressly said that he was punished (lopped short ?) for cutting chaff too long [3]. The Cailleach Bhéara (in an inedited tale), the Manx Phynnodderee, and a Northamptonshire bogie are all described, now as taken to task for cutting the grass too long, now as cropping it dangerously close. This trait then has reference in certain legends to the harvest; sometimes the cropping of the daylight may be meant. Thus a Greek poet has the expression

> When youthful reapers lop Demeter's limbs
> Τῆμος ὅτ' αἰζηοὶ Δημήτερα κωλοτομεῦσιν 4.

John Barleycorn, the ballad says, was « cut by the knee »; and to this cycle, whatever the origin, must belong the wounding of Odysseus, of Tsui-Goab [5], and many more, in the knee. The cutting off of the children's toes was « im August, als das Korn hoch stand [6]. » The wound may also be a conception of the red dawn.

The *muffled stone*, swallowed by Cronus and Gargantua, is Little Red Riding *Hood* or Rothkäppchen swallowed by the Wolf (= Ursa Major), which swallows the seven kids (= the seven stars) in another version. Thumbling himself coördinates the conceptions : « Ich war in einem Mauseloch, in einer Kuh Bauch, und in eines Wolfes Wanst » (Grimm *K. und H. M.* 37). Daumesdick is known to be « Hans Dümkt », the star 80 by ζ ; the « mouse » in this story, in the myths of Apollon Smintheus, Persephone, the horned god of the Saintes altar, the goat Púca (who appears in inedited stories as a rat with long tail), the rat or mouse which carries Thumbling to the hunt and Cendrillon to the ball [7],

1. *The Hibernian Tales* (chapbook).
2. See the legends given by Wolf from oral tradition, *Niederlændische Sagen* (Leipzig 1843) pp. 522-523.
3. Zur Warnung für alle Knechte die den Heckerling zu lang schneiden (360).
4. Plutarch *De Iside et Osiride* c. 66.
5. The dawn, according to some. Cf. « Whiteknee » *supra* 200.
6. Wolf *op. cit.* p. 522.
7. It seems more reasonable to regard this as an old traditional element of the legend. Cf. the diminutive size of Cendrillon also implied, and the Danish Cendrillon, « The Girl in Mouseskin. »

the rat associated with the legendary Saint Martin (from whom Ursa Major is called Char Saint Martin), and the mouse swallowed by the dog or horse Labrad (in a legend preserved by Keating) should all relate to the same little star. Among the Karens, as with the Burmans and Hindus, the Great Bear is « the Elephant », and a little star (explained by a mistake to be the pole-star) runs up it trunk [1]. In the Haute-Loire the little star (sometimes called Alcor) in Ursa Major is « un rat qui vient » manger les *julhas* (leathers) du joug des bœufs [2]. » An English rhyme points to a like conception

> ..... The mouse ran up the clock,
> The clock struck one (in the night),
> Down the mouse ran.

So in the tale *Der Wolf und die sieben jungen Geislein* the youngest creeps into the clockcase (in den Kasten der Wanduhr). This very constellation is used to tell the time of night by — how much before or after midnight — in Westmeath, etc., as in Schleswig the country-people observe Orion [3].

Thumbling in the « wolf » or « cow » is the little Conán in the mountain called Corann's Swine (Céis Corainn) ; and Charles (*a quo* the Charleswain) in the Kyffhaüser, which has its midnight sow also [4]. And the sleeping warriors confined in Muc-ais, the « Swine's back » mountain, the Seven Sleepers and their Dog (= Conán), the heroes in the Wooden Horse (Greek) or Elephant (Hindu), little Find and his seven heroes swallowed by the Red Ox (Damh Derg), seem all conceptions of the starry bear, « elephant », « swine », « cow », « wolf », « dog », « horse », or the like, regarded, as among the Irish and the Finns, as the abode of dead heroes. Cf. Mac Mathgamhna, *i.e.*, literally, the bear's son, enchanted in the Giant's Stairs. This notion of the little hero (Alcor) or the seven champions (the stars αβγδεζη) swallowed by a bear, cow, or swine, is modified in Cendrillon-Peau d'Ane in the *skin* of a bear (Italian), ass (French), cat (English), or swine (Indian and Russian). Cf. further Corbmac « son of the Bear » (*mac Airt*).

The feature however in the Cronus myth which has the widest analogies, Celtic and other, is no doubt the *swallowed children*. We have

1. Mason *Religion among the Karens*.
2. *Mélusine* II 33.
3. Müllenhoff p. 360.
4. It alternates in legends with Charlemagne's white horse — very much as Indra now bestrides a white horse, now an elephant, sometimes (like Tom Thumb, Conan, and Hercules) a pig.

seen that Gargantua and the Dagda answer to Cronus in this feature. So in an inedited Westmeath tradition referred to below old Fionn (= Dagda) used to be making away with his children, and ordered the drowning of young Fionn (= Mac 'Og). The Dagda, or old Fionn, and his three sons in these stories answer to Cronus and the three Cronides. Cronus, again, must be a parallel myth to Moloch. The child-swallowing or child-slaying myth reappears in the Odyssey alone in some half-dozen distinct forms, of which the most important is perhaps that of Circe, which we possess in ruder and more intelligible versions.

Beyond the suggestion[1] that Odysseus is a solar hero and Circe the moon (Preller *G. M*[3]. I, 355) nothing seems to have been done to explain these famous myths. The newest view is that advanced by a writer in the *Saturday Review* that they are (as we understand him) hardly myths in the ordinary sense at all, but merely or chiefly romantic stories, Circe being less of a goddess than an ordinary woman in love with a stranger visiting her island, and Odysseus's history a sailor's return, after the type of the Chinese story of Jên Kuei[2]. The same views appear to have been held by the latest English translators of the Odyssey (fourth edition, 1883), who attempt no explanation of the myths. The first legend which, in our own view, throws light on the Circe story is related by Ovid (*Met.* xiv 320-415). Ovid does not say that the enchanted swine which lured Picus to follow it was the enchantress Circe herself, but this is clearly implied. *Partenopex of Blois* and the legend of Count Baldwin of Flanders open with the same incident, and in Irish inedited tales the Lady of the Northern Island leads the hero such a chase in the form of a white doe with golden horns.

Circe then is here a swine; and in the Indian version (Gerland, *Alt-Griechische Märchen in der Odyssee*) she devours the beast-men. The Black Pig was an Irish magician who kept school. One of his scholars (a day) was missing every evening. In other legends we find the magician Manandán and his seven pigs (the days of the week).

This story reappears in Dr. Faustus (or « Dr. Hand »? Cf. « Black-hand », Dá-dubh, and his magic pigs) or the Devil, teaching school at Salamanca or elsewhere, and claiming the last scholar to leave the class-room. This scholar (day) escapes, but leaves his shadow (night) behind.

1. Adopted by M. d'Arbois de Jubainville (204). « Le dieu solaire Odusseus ... Hermès vainqueur est comme Lug le crépuscule, Argos comme Balar est la nuit, » etc.

2. Stent *The Jade Chaplet* (London 1874). « The story of Odysseus is a romantic » myth », « one of the earliest novels of the race, » etc. « Circe represents the power of all savage witches and medicine-men ». Her character is best « explained by the theory, souvent femme varie. (*Sat. Rev.* 10 November 1883.)

These notions survive in the remarkable counting-out rhymes used by boys in Scotland, rhymes which point, as Robert Chambers saw, to the idea of decimation, or the death of one man in the tale[1]. The explanation is confirmed by the name « Bloody Tom », in the common Scotch game of this decimation class[2]; and « Bloody Jack » killing his wives in the Shrewsbury legend preserved by Radulphus de Diceto[3]. These names point to the shortest and longest day (S. Thomas, S. John). Two other figures of this class are the Welsh Ieuan Fawr, « Big John son of the Dewless », born on and personifying Saint John's Day (Iolo MSS. 88), and the Northamptonshire Jack o' the Lantern, « a great long fellow striding through the mist with a lantern », as we have found him described by natives of that county.

Circe or the Black Pig is one and the same with the Pigfaced Lady, and Heanri Aimhréidh ONéill's swinefaced sister, on whose account so many suitors were hanged. Such a story is especially common in Holland. In one form of it the monster is born with a pig's head in consequence of a beggar woman's curse on the mother. In another more significant variation that mother bore as many children as there are days in the year[4].

The *sailors* reappear in an inedited popular tale from Kerry turning on the killing of the black men (nights) and preservation of the white men (days) by an artificial arrangement of the crew by the captain's wife, who then counts out every ninth man. This is found as a sort of riddle in Ozanam's Mathematical and Philosophical Recreations (1694, English version), and elsewhere. With this class of notions must, we believe, be in some way connected the origin of cards and chequers. 1. The « tree of the chequers » (a tavern sign) is a conception of the year, its days and nights, such as we find *a* in a riddle of Straparola's (ed. Jannet II 283); (*b*) in the classical tree of the pied dreams. 2. In an Irish story Nugent the magician turned the ace of hearts into a hare and sent the other fifty-one cards as dogs in pursuit of it.

There must be allusion to the weeks and days here, and Celtic tradition is full of such conceptions. We have published (*supra* IV 181-185)

1. *Popular Rhymes* 1870, 120 sqq. This throwing out of the tenth, or ninth, or seventh, is apparently related to the death and renewal of the week (a) Cf. various popular rhymes respecting the death of « Sunday » or « Monday. » (b) The Russian Baba Jaga's 41 daughters, the 41 chambers in the house of the Greek Drakos (= Barbe-Bleue), and the 40 robbers in the *Ali Baba* tale seem to be *weeks* of nine days (c) We shall find the same constant in the weekly transformation of the dragon-woman, Mélusine.
2. *Ibid.*
3. Barham has a well-known modern version.
4. Wolf *Niederlændische Sagen* p. 57. *So viel Kinder als Tag' im Jahr.*

stories of the White Women, « The White Women's Mountain is afire ». Now in the Russian version of this the women are *days*, Mother Friday, Mother Wednesday (Ralston 200-203). Again, the words addressed to the sevenspotted ladybird (*Coccinella septempunctata*) by children resemble words occurring in the Russian and Irish tales (Ralston, *ibid.*). Various conclusions are suggested here.

1. Must not the *Mothers* (Matres, Dominae, etc.) of the inscriptions be in one aspect these same « white women », « dames blanches », « dames noires », and the like [1], whom we find to be the days and nights, or the seven stars of Ursa Major considered in relation to the week?

Of course much more than this would have to be said about the Mothers. Sometimes they are Fates, MATRIBUS PARCIS; sometimes the collective souls of men, trees, springs, etc. (Nymphae); or we have the notion of dead kindred (*mná sídhe,* PROXVMAE, spirits of one's people). Even here we may suspect the influence of stellar notions in the Irish phrase *seacht sinnsir,* seven generations of ancestors.

We meet again, as in India, the notion of the Mothers as demons, or divine women, who when upon earth died in childbirth. The ancient Mexicans deified all such women, believing them, like the *mná fionna*, Dames Blanches, Dominae Nocturnae, etc., « to move through the air » by night, haunting their former dwellings, or the cross roads, spinning and weaving. Their images were « painted very white » [2]. Petronius mentions these « night-hags [3] »; and in Camden's time the Irish lamented the soul's departing « to these kinde of haggish women that appeare by night and in darknesse ». The German conceptions answer to the Celtic. Müllenhoff has the Wittfruen (white women), who carried off unchristened children (579). The Weisse Frau, a German *bean-sídhe*, appears before the death, the fatal *day*, of a Hohenzollern. In Bavaria we hear of the Schwarze Frau (a night, or the *atra dies*), as at the death of Queen Theresa. Or we meet the dwarf « Jack Thursday » paying his addresses to a milkmaid at Depenau, who surprised him one morning singing and capering by a hedge [4]. The White Women (Witte Wijven)

1. The traditions will be found stated in D. Monnier *Traditions Populaires Comparées* (Paris 1854) 439-490.

2. Bancroft III 362-363.

3. Miramur nos, et pariter credimus, osculatique mensam rogamus nocturnas ut suis se teneant dum redimus a coena (*Satyr.* lxiv 1). The Arabians, murdering a female child, called it « carrying her to her mothers » (Sale). The expression suggests polygamy.

4. Uns Margréit
Dat nich wéit
Dat ik Hans
Donnersdag héit.

Müllenhoff 578.

of Friesland are malignant : the White Maidens (Witte Juffers) are friendly. Sometimes (Grimm *D. M.* c. xxxii 965) we meet black-and-white women ; and the Hohenzollern colours (argent and sable) must, we suspect, have something to do with some of these traditions. Heraldry often influences or is adopted by popular tradition.

This close connexion between the days and the Good People appears again in an Anglesea story given by Howells (118). It was a prolific mother who, ashamed of the great number of her children (the days), hid half of them (the nights?) when Our Lord was passing. They could never be found since, and from them are the Tylwyth Teg. Cf. the English rhyme of the old woman

> ... who lived [like Hermes] in a shoe,
> She had so many children, etc.

In the Schleswig version of the above story the children were five fair and five illfavoured (Müllenhoff 279. *Vide sup.* 217). In the Danish version half were clean-faced (bright), half dirty (dark. Thiele II 175). The hand conception should be noticed here.

2. Cf. the Breton Korrigan Korrigwen Korreg Korred and the Welsh Ceridwen with *gwraig wen* (white woman) *gwr gwyn* (white man)[1]. Cf. Béfinn (white woman). As possible instances of the *multiplication* of a stellar conception cf. the Luprachàns, the Centaurs and Cyclopes.
3. The familiar story, *Di-lun di-meurs di-merc'her* (Souvestre *Foyer Breton,* « les Korils de Plaudren »; Croker *Fairy Legends,* « The Legend of Knockgrafton ») is based on the conception of the seven stars in Ursa Major as the days of the week, and the little star as a dwarf or hunchback.

The robbers, in the Arabian story, who enter and come out of a rock cave at the words « Open Sesame » seem to be the days of the week let out of their dark prison. In the Spanish version of « Lundi Mardi Mercredi » the names of the hunchbacks (Pepito and Cyrillo) may be significant, the feasts of Saint Joseph (19 March) and Saint Cyril of Jerusalem (18 March) falling at the vernal equinox. In the Picard version the dwarf is « Thomas » (Carnoy, 25). In the good Corsican variation of « Open Sesame » the robbers are seven, and the hero

1. M. Sébillot (158) mentions a spectre seen at Saint-Brieuc-des-Iffs, *la Guenne.* Cf. the Welsh *dames blanches*, the « ladies *wen* » (Howells *Cambrian Popular Superstitions* Tipton 1831). *Korr* in *korrigan* etc. is explained as « dwarf. »

is « Stevanu »; *i. e.* again the shortest day[1]. They reappear (*a*) in Grimm's *Fürchten lernen* no. 4) in the seven men hanging on the gallows-tree at midnight; (*b* in the story of Myrene Serv. *Aen.* iii 23).

As implied above these explanations are confirmed by an examination of the other mythological bases of the Odyssey, where this notion of the death of the days returns again and again. When the sailors were eating the oxen of the sun they were « killing time » or « knocking » days « on the head », as weary labourers say yet. So the fruit of the tree of the sun[2] conferred length of days on those that ate of it; and we find Hercules bringing the golden apples as well as the day oxen. As we have seen, these 350 oxen (*Odys.* xii 129-130) are Odysseus's 360 boar-swine (*ibid.* xiv 20); and the herds of Proteus; of the Cyclops (like Triopas a three-eyed giant of the Orion type, Orion's Belt being the probable determinant); and of Circe.

The name of Circe it is not our business here to discuss, but in the Black Pig story as in the Circe tale the transformation is effected by the stroke of a magic rod. This then may give Circe her name, the enchantress of the wand (κερκίς). It is perhaps Orion's Belt, *Slat-a'-Cheannaidhe.* Circe's isle (Αἰαίη)[3] has Celtic parallels (*infra*).

Some English scholars, unable to make anything of Odysseus, the Daktyloi, the Kuklops, Oidipous[4], regard these as non-Hellenic, and say we must look for non-Hellenic explanations of the names, and of the myth of Heraklês, etc. In so far however as we have to mention these myths here, for necessary comparison with the myths of our own Celtic race, we would take the names for what they have always been taken to mean, the grievous (or grieving, troubled hateful one ὀδύσσομαι; the Fingers; Roundeye, or Eye-in-round; Swollenfoot. Odysseus is 1. one and the same with his father, the crafty Sisyphus, and his son, Pan. Now Pan is Arcas, the little star in Ursa Major, a little horned god because his mother was Callisto, the starry goat, doe, or bear. Sisyphus is the same as the Unresting Waggoner, the Wild

1. Ortoli *Contes Populaires de l'île de Corse* (Paris 1883) 137-148. Another version from Picardy (« Jean-Marie porte, ouvre-toi »), Carnoy, « la Caverne des Sept Voleurs » (273-283). The skin of the cow in this version belongs to the Peau d'Ane – Catskin cycle.

2. Mentioned in the alleged *Alexandri Magni ad Aristotelem epistola de admirabilibus Indiae.*

3. Lamentation Isle, the land of the sad ghosts? Cf. *Aen.* vi 426.

4. Thus a writer already quoted. « Such names as Kuklops, Palaimon, Daktyloi, » Korybantes ... belonging to another language ... Greek explanations of such names » as Odysseus and Œdipus are quite as absurd as the various readings of English » seamen » (*Sat. Rev.* 30 June 1883.)

Huntsman, the Wandering Jew; and these, as we shall see more plainly when we have to consider the Celtic analogous figures in detail, are the same Thumbling star. 2. The return of Odysseus (in mid-winter, as some think; Hahn 403) seems to be the return of the shortest day (with us Thumbling's day, Saint Thomas), and the return of unwelcome winter. The little wren, which is hunted at the shortest day in several Celtic countries, was clearly sometimes an embodiment (a) of the shortest day (b) of winter: *Winterkoninjk* is one of its names. Sometimes there is the contradictory conception of the newborn year, or young sun[1]. The return of the husband from the other world is indeed a common Irish popular tale, but the basis of that tale seems to be the very same as the basis of the Odyssey. Thus the returned Irish husband houses with the pigs, being excluded from his own house. Odysseus takes up with the swineherd. And this swineherd about his feet was fitting shoes, cutting a good ox hide:

αὐτὸς δ᾽ αμφὶ πόδεσσιν ἑοῖς ἀρᾴρισκε πέδιλα
τάμνων δέρμα βόειον ἐϋχροές.

(xiv 23-24). So the Wandering Jew, who, like the swineherd, is the same personage with the wandering Odysseus, is a shoemaker. Many myths imply, as we shall see below, an old conception of Ursa Major as a shoe, which the little Thumbling or Hödeken star is working at (the Odyssean swineherd; Wandering Jew; Luprachán), or hid in (Hermes); or leaves behind (Cendrillon, Helena).

The slaughter of Penelope's suitors, another myth of the death of the days, is the slaughter of the suitors of ONeill's swinefaced sister; the sailors devoured by the swine-Circe; the scholars eaten by the Black Pig.

The Odyssey is an elaborate composition of dubious age in which here and there a secondary and didactic sense seems to be attached to elements which originally never had it.

Per varios casus, per tot discrimina rerum
Tendimus in Latium, sedes ubi fata quietas
Ostendunt.

This secondary sense comes out at least distinctly in the related legends, the Wandering Jew, Sintram, Misery; and figures and names taken up by later poets and romancers, as the White Tyrant, the White Pilgrim, Pilgrim Sorrow, the White Merchant, etc.

1. Sometimes again it is a thief of fire, etc. *Vide infra.*

So Penelope spinning has a plain counterpart in the widow spinning the flax to make her absent son's vestments (unaware that he is dead) in the inedited Meath story, « The Flax of the People that never had » Trouble. » In Italian and other versions this becomes the *shirt* of the man that never knew trouble. In Moore's ballad « The Highborn Ladye » the woman who repulses so many suitors is at last claimed by bridegroom Death : so that we have the returning figure now Winter or the shortest day ; now Misfortune ; now Death. Originally there can have been no allegory, and, we believe, no invention : only a tale of which the elements and the outlines were prescribed in various natural phenomena.

The return of Odysseus has a Welsh parallel in the late story of Einion ap Gwalchmai (Iolo MSS. 587-591). Like the Grecian hero he comes back as a beggarman ; and the beggar's *ffon wen* (white staff) figuring in the story suggests Orion's Belt. So « the track of hoofs of marvellous and » monstrous size as if journeying towards the north » points to the northern Wain and its oxen. The harp which only Einion can play answers to the bow which only Odysseus can draw [1]. We might multiply confirmations of these interpretations. In Irish fairy tales the Good People and witches fly through the air by night « to the North Pole », and the hero of such a story accompanies them on a plough (the celestial Plough). The Dutch Odysseus, Reginald of Falkenberg, must « ever journey towards » the north » till he finds no more earth on which to tread [2]. Odysseus was to wander till his oar should be mistaken for a winnowing fan : here he was to fix it in the earth (*Odys.* xi 129). Gargantua, in Plévenon, « au retour de ses voyages, piqua sa canne auprès du château en disant, « Tant que le monde sera monde elle y restera [3]. » The corresponding Irish figures we take to be Partolanus (*infra*) and the White Merchant (Ceannaidhe Fionn). Cf. « the Merchant's Rod » (Orion's Belt). « White » must refer 1. to the light 2. to the snow, as « White Brigit » means snowy Brigit. At all events we take Odysseus, Oedipus [4], and Gargantua to be, from one side, Winter. « Il cracha sur la terre »,

1. It may be noted that the Lapps called the Great Bear the bow of their Orion. (Castren *F. M.* 320.) Such a conception throws light on the Apollon myth, which on other grounds is connected with the seven stars. Angharad's hoofs in the Welsh story seem to have the same meaning as Pan's horns and Midas's ears. They point to the blending of theriomorphic and anthropomorphic conceptions of the same thing, Ursa Major, Callisto.

2. Wolf *N. S.* pp. 209-212.

3. Sébillot *Tradd. H. Bret.* I 16.

4. So Preller *G. M.*[3] II 343.

says one legend given by M. Sébillot, « et aussitôt elle se couvrit de neige » (83).

Penelope with her loom suggests the spinning Bertha, — lo tiempo che Berta filava [1], — and the spinning Reine Pédauque. The older figures are theriomorphic. Pan is a goat; Lycaon, Apollon Lyceius, and Leto wolves; Conán, Cú-Chulaind, Conn Cedcathach, hounds; Arthur, Odin, Yehl, Cú-Chulaind (in some legends), ravens; Picus a woodpecker; Cernunnos and Dagda horned. The *Saturday Review*, noticing facts of this class, compares various savage animal or totem legends. This comparison however, though it cannot be neglected, does not bring us much nearer to the common *explanation* of the traditions of modern savages and the equally savage myths of the Greeks, the Celts, the ancient Egyptians, etc. The view suggested to ourselves by the present evidence is that to explain a large proportion of these animal myths we must look to the skies. Lucian says, for example, that the animals which played such an extraordinary part in the religion of Egypt were stellar animals. So the shewolf Leto, the mother of the immortal twins, Day and Night, Sun and Moon, Apollon and Artemis, — exactly as the Roman shewolf suckles the same pair under the names of Romulus and Remus, — we make that image of the course of time, Ursa Major and her seven stars — the Wolf and seven kids of the popular tale. And the « Mouse » Apollon, — or « Wolf » Apollon (Σμινθεύς, Λύκειος), — Apollon associated with the number seven, — seem myths of the same base, to be explained with the « mouse running up the clock » or the mouse gnawing the traces of the Wain in fancies yet lingering among the peasantry of England and France [2].

If Penelope is Berte as Grans Pies, with whom she has been compared [3], then we are reminded of Bertha's large-footed son, Charlemagne [4]. Now it is a fact that this hero's name is found at this hour attached to Ursa Major, or Charles's Wain.

Again, Penelope by one story is mother of the goat Pan; and it is not clear but the two names are connected. Pan is the little star in Ursa Major, the calf or child of the brute-woman, Callisto. So all the analogies of the Penelope story imply that, like ONeill's sister, and Circe, she should be a half swine, half goat, or the like: and we may

1. Basile *Pentamerone* I 9.
2. *Mélusine* II 33.
3. Cox *Mythology of the Aryan Nations* I 317. « The story of Bertha Largefoot, which simply reflects the myth of Cinderella, Penelope, » etc.
4. Turpin so describes him.

compare her with the spinning cow and spinning sow of modern European tradition. The former occurs in popular tales, several of which are referred to by M. De Gubernatis, who makes the cow the moon (*Z. M.* I 250). The spinning sow (the earth, according to M. Monnier) is sculptured on various French cathedral fronts, and is perhaps one animal with the piping cat sculptured on the cross at Clonmacnoise, and mentioned in the English rhyme, and the Indian flute-playing (swine) Circe.

If space permitted we could show that many such ecclesiastical sculptures are astronomical, as the Sagittarius at Cashel, and various figures at Clonmacnoise and Glendalough. The zodiac was sculptured at Amiens, and occurs on at least one old English church porch

The *Truie qui file* then, which is found at Paris (in 1466), at Lyons, Chartres, Dijon, and Léon, may very well be some astronomical figure. We suggest that it is Ursa Major, the same with the Elephant (India, Burma, etc.); the Great Dog (ancient Scandinavia); the Dog of Typhon (ancient Egypt); the Reindeer (Greenlanders and Koriacs); the *Lon Buidhe* (yellow elk?) of inedited Irish tales; the Wolf Lycaon (another form of the Arcadian Bear); the Iron Swine on Oriental spheres; all the Great Bear. What it spins is day and and night, light and darkness, time; and we would identify it with the Roman shewolf (« the porco that nourished the two little emperors », the modern Romans say). This wolf, or swine, or goat with seven kids, is the mother of the seven days; or the mother of the two brothers, Day and Night. We find the Romulus and Remus legend (doubtless with some allusion to the name *Remi*) sculptured on the gate at Reims, side by side with the history of Leda and her twins (again Day and Night), and the labours of the twelve months. Here also in 1837 was discovered a remarkable altar, representing a god with eight-branched horns; and some such pagan conception must have originated the Cervus Remensis, which we have to speak of further on, and which again we shall see reason to refer to Ursa Major.

The shewolf of Rome, the Irish and Welsh Black Swine, the boar of Gaul and Cornwall, reappears, again as we think in association with time, in the white sow and her thirty white young (the days of the month) in the Alban legend [1].

1. Litoreis ingens inventa sub ilicibus sus
Triginta capitum fetus enixa iacebit,
Alba solo recubans, albi circum ubera nati.

Aen. iii 390-392. The white sow was said to be Alba, the thirty young ones the thirty years of Ascanius's reign. Preiler regarded her, in one aspect perhaps rightly, as

In the romance of *Merlin* we meet the same animal as Caesar's wife, who has twelve young gallants (months) by her in disguise. Her husband sees her in a dream as a crowned sow with twelve young lions [1]. Gervase of Tilbury tells a story of a sow and her litter followed into the other world through the hole of Bech by William Peverell (Leibnitz, I 975). Or it is a sow belonging to the other world, with a litter of eleven. It disappears, leaving behind ten halfcrowns and one pig (*A Pleasant Treatise of Witches* etc. London 1673 P. 62). In German tradition we meet the same animal, which is missing at noon or midnight, and betakes herself into the Kyffhaüser, and other localizations of that enchanted band legend which we have referred to the midnight Wain.

In Ireland it is a « great fat cow followed by seven milk-white heifers » which comes at midnight out of Loch Guirr (Croker I 335), and out of each of the numerous lakes called *Loch Bó Finne* (lake of the white cow). « The horns of this cow are said to be so long that when the water is low the tips of them may be plainly seen above it » (*ibid.* 336). Of the Derby Ram it is sung

> The horns that grew on his head, sir,
> They were so wondrous high
> As I've been plainly told, sir,
> They reached up to the sky.

« To the sky », we believe, belongs his Swedish brother, also the theme of the husbandman's staves, the terrible ram who shows himself [every seven years] in the Getaberg in Scania (Thorpe II 97). For the sow and her *bainbhs* we meet a sheep and lambs, especially in the legend of « The Cave of the Gray (*al.* black) Sheep, *Uaimh na Caorach Glaise,* near Mitchelstown, which we possess in inedited forms. To the same family belong the *caora nimhe,* Manandán's sheep [2], which are the same as Manandán's horses or swine, and apparently the sheep which are drowned by Panurge in a well-known story [3].

« unverkennbar ein Sinnbild dieser Stadt mit ihren dreissig Colonieen » (*R. M.* xi 6.) For the swine or wolf there is often a bovine conception; and white *bulls* only were anciently offered on the Alban mount.

1. Une grande truye qui avoyt sur le dos la soye si grande que elle luy trainnoyt de tous costez jusquez a terre, et plus de une toyse de long et avoyt ycelle truye entre ses deux oreilles au sommet de sa teste ung cercle d'or fin en maniere d'une couronne (*Apud* Schmidt *Mærchen des Straparola* Berlin 1817, 336). MM. Liebrecht and Benfey mention certain Oriental relations of the story (*Orient und Occident* 1861, 341-354). With this crowned sow cf. the crowned or jewel-bearing hog, toad, and dragon *infra.*

2. Todd *Description of the Book of Fermoy* 37. Its possessors would render a service to Celtic students hy issuing a facsimile of this. Todd rightly dwells on its value in mythological legend.

3. Folengo (*Merlinus Coccaius* XII); *Pantagruel* IV 8. Rabelais himself remarks the

The above explanations then suggest that the killing of the horses by Oengus and Mider (*Fate of E. mac Máiredo*); the killing and resuscitation of Manandán's seven swine (*Cormac's Branch* ed. OGrady); the slaying the oxen of the sun; probably also the slaughter of the birds by the Raven or Hound (Cú-Chulaind); are all the death of the days.

The myth reappears in the Black Swine (1. Ursa Major 2. Time 3. Night) devouring his scholars; the sow Circe eating the sailors; the swine-woman Ní Néill slaying the suitors, and the slaughter 1. of the suitors of Odysseus's wife 2. of the 360 swine of Odysseus. These are only a few of the myths based on this important constant.

« Bloody Jack » murdering his wives, — the Scotch « Bloody Tom », — is Barbe-Bleue. This explanation is confirmed by a variation (Barbe-Rouge) given by M. Sébillot where the wives are seven in number and the slaughter is to be completed on the Sunday. Why does the eighth wife send off her little dog with a letter in his ear to her brothers? and who are these brothers, (Perrault's « deux Cavaliers... les frères de la femme, l'un dragon et l'autre mousquetaire ») who come thundering up, just in the nick, to the gates of the castle? 1. The Seven Sleepers and their Dog we make, not, with M. Maury, a Christian allegory [1], but the seven stars and the little Alcor. The Basques regard this last as a dog also; and it is the Irish Conán-Thumbling, « the little bare hound. » Now, from some childish fancy, this « dog » is associated with letter-carrying. Kratim (or Kitmir or Katmir) glided in after his masters, and was allowed to remain in Heaven. « Kratim, par quel moyen te trouves-tu en paradis? Je ne t'y ai point amené; aussi ne veux-je pas t'en chasser; mais afin que tu ne sois pas ici sans patronage, non plus que tes maîtres, tu présideras sur les lettres missives, et auras soin qu'on ne vole pas la valise des messagers, pendant qu'ils dorment » (Chardin *Voyages* Amsterdam 1711 II 301). 2. The brothers are the same as the white horsemen, Castor and Polydeukes, and the white horses which follow the White Cow, Bóind, flying with the little *mac óg*, Find, on her back [2], — a myth of the eternal chase of day and night, by which Preller rightly explains the Dioskuroi. We shall meet this same chase

Greek analogy : « en pareille forme que les moutons de Polyphemus le borgne Cyclope, etc. » The sheep coming out from the Land of Youth (Tir-na-n'Og) — the days issuing from the womb of time — suggest Juvenal's *Vervecum patria* (10, 50).

1. On reconnaîtra aisément que la résurrection mystérieuse des sept martyrs de Dèce n'est autre que celle qui attend le juste au réveil de la mort, après le sommeil du tombeau, représenté figurativement par la caverne du mont Célion, image du Golgotha. Maury *Légendes Pieuses* 63.

2. Inedited tale. Mr. Campbell has the same incident.

below in examining the myth of Diarmaid and Gráinne. The white horses, mentioned often already, are again the horses of Picus[1]; the foals of Staffan (Stephen, the Swedish and Finnish Thumbling); the horses of Marcach[2]; of Seán Beárnach[2]; of the Russian Baba Jaga = 1. seven stars 2. seven days.

Another Irish Barbe-Bleue is Fear-na-Leathbróige[2]. This name, « man of the one shoe », identifies him with Iason, whose fated enmity to Pelias the Theban poet sings (*Pythia* IV 129-134) :

> Ἦλθε δέ οἱ χρυόεν
> Πυκινῷ μάντευμα θυμῷ...
> Τὸν μονοκρήπιδα πάντως
> Ἐν φυλακᾷ σχεθέμεν μεγάλᾳ.

We may compare these with the hero of another English rhyme,

> ..... my son John
> Went to bed with his breeches on,
> One slipper off and one slipper on, etc.;

and with the one-shoed or single-footed personages in the cycle, Cendrillon-Singlefoot (Oengus)-Oedipus, sprung, as we have suggested, from a conception of Ursa Major as a great foot, foot-print, leg, or shoe, out of which proceed the seven days of the week.

We meet the myth again in the tale of the Sultan who slaughtered a newly-wed bride every twenty-four hours; and in Pausanias's story of the werwolf ghost in Temessa who demanded the exposure of a virgin every year till the bold Euthymus overcame him.

This tale has a parallel in an inedited Cork tradition of very archaic form. A sort of vampire was destroying the virgins of the country, and the young women were fast disappearing A widow's daughter goes to the spot, an old church, where watch was to be kept. A tall white woman driving a cow enters, and instructs the girl how to behave in order to save her life. When the dead man comes up from below the hearth-stone the girl conciliates him, and offers to serve seven years for him in the other world. She is afterwards seven years in Hell, suffering cruel torment, except on Sundays. Released when her time is out she brings away with her, as her « wages », all the souls that can hold on by her garment. Several holy personages meet her, and ask the souls

1. Picus equum domitor (*Aen.* vii 189); utilium bello studiosus equorum (Ov. *Met.* xiv 321).
2. Inedited tales.

of her, but she will not give them up : that was n't the way she got them. At last Rígh-an-Domhnaigh (Sunday's King) makes the like demand, and to him she hands over the souls, to be carried off to Heaven, in consideration of the relief she had had in Hell upon his day.

We do not undertake to say who the woman of the cow is (the Blessed Virgin, according to the narrator) a personification, possibly, of Ursa Major, like Bóind and Io : but the rest of the story is, we think, about the days, the week, the sun and moon. The slaying of the virgins is the death of the days. The woman rising with the souls is the moon, which, the natives of New Britain say, carries up at the full the souls of the dead ; you may tell by her size the weight she bears. « Sunday's King » is Sunday, or the sun, which again, in Mexican belief, is associated with the ascent of the spirits. « They painted this demon (Miquitlantecotli) near the sun ; for in the same way as *they believed that the one conducted souls to heaven,* so they supposed that the other carried them to hell. » (Bancroft III 396). His hands were stretched to seize such souls as escaped from the hold of the sun. The « seven years » is a trait derived in this case, as in the Odin legend, etc., from the seven stars, or the seven days of the week.

The many « wives » of Oedipus should belong (like his « herds ») to this cycle. To it again may be referred the slaughter of the maids at Temair by Dunlaing ; and some stories of the Turgesius type ; and Apollon and Artemis, sun and moon, slaying Niobe's twelve children [1].

A more unusual form of the myth is « The Mulberry Tree (the year) : cf. the *Bile-tenidh* » a story in which a woman is fated to have as many lovers as there are leaves on the tree. Fulfilling her destiny she pulls off a leaf for each new suitor met. In the end she marries her own son [2] — as in the Oedipus tale. The coming round of the shortest or Thumbling day may be at the bottom of this.

One instance may be cited here which would properly be classed with the Celtic myths of the serpent. It occurs in a ballad of Saint George (*Roxburgh Ballads* I 479) :

> Thus did the Dragon every day
> A maiden of the town devour
> Till all the Maids were worn away, etc.

1. This explanation of the Niobe myth has occurred to others, *e. g.* Schwenck.
2. Inedited. See this tree conception of the year *supra* 218. Cf. Thorpe II 242, and note the « black and white chess-board » feature. Cf. also the magpie and five white young ones (the week) in the wonderful Ditmarschen tree (Muellenhoff, p. 380).

The story of the Pied Piper, which occurs in Ireland as well as in Germany, belongs to the days cycle. The Piper is the piping Circe, the Piping Cat, and the Cat which devoured the year (« The cat hasn't eaten the year yet »). The children and the rats are the days. The piper is pied — black and white — in allusion to light and darkness. So the magical moly, in the Circe tale, is an « herb with a black root and white blossom » (L. and Scott). Grimm, who does not explain the White Women myth, mentions instances where they are half black and half white (*D. M.* English transl. III 965). Sometimes they are a sort of mermaids — half fish, half woman (*ibid.*). Compare the fish-man, Fintán, and the fish-man, Vatea, who is Noonday. Philostratus states that the dreams were represented in black and white dress.

The destruction of the rats by the Pied Piper suggests Saint Patrick and the reptiles, a tale which looks like a christianized version of a story once told of Crom Dubh.

Conversely Bishop Hatto (Hödeken?) and the rats suggests Actaeon devoured by the dog-days (Welcker *G. G.* I 205). Cf. Maelgwn and his pack of white hounds; the hound-king Conn (winter?) slain by the fifty maids (Keating); or again « Hecate's Meal » (days of the month).

The traditions of the Bórumha Laighen, the ruinous kine-tribute exacted from Leinster, seem mixed up with this myth of the slaying of the sun's oxen. The dog Labrad (or Loegaire), who is one hero of the tale, may be Ursa Major — sometimes the Thumbling star in that constellation; sometimes again an impersonification of Winter. He is slain « by the Sun and the Wind. » According to other accounts, the tribute was exacted by King Whitesnow (Finn-śneachta); and he is deceived, as in the dragon legends to be examined further on, by Saint Moling by a play of words. The king meant to put off the kine-driving till Monday, the beginning of the week (which shows we have to do with a myth of the days). The saint meant the Monday of Doom (Keating). King Finneachta = Conn. Both have a canine nature in some versions, for Finneachta alternates with the dog-king Labrad. Finneachta means « white snow », and Connśneachta, the snow sent by Conn, was the bardic etymology of Connachta (Keating c. 3). Cf. the Magh Mucroimhe and Oengus Ilmucach legends (IV. MM. 3790).

One of the oldest and best known episodes in popular tales is that wherein a giant's or ogre's three daughters come as bird-women to bathe in a lake, where one of them is captured by the hero. Perhaps here again we have to do with conceptions of the days, weeks, etc. Thus the bird-women or mermaid fays bathe, in a Greek story (Hahn 15), in the

forbidden fortieth (forty-first) chamber of the house of the Drakos = Bluebeard. This number 41 points, as we have suggested, to the weeks of an old year (41 × 9 = 365 + 4). Bluebeard is the monster who devours the days and the daylight (*supra*, p. 227). Again, the Donegal lakes called *Loch-na-mban-fionn* have this name (as a beggarman one day assured us) from the white women, *mná fionna* (*i. e.* days) seen bathing therein. These *mná fionna*, Dominae Albae, who are often the Good People, come into houses at night to spin (*supra* IV 181-185) ; and they accomplish an astonishing task against time — being themselves time personified. Thus one of them cries « *My day is short* and my name it is » Trip-and-go » — Pit-a-pat, a name alluding to the ceaseless procession of the days, one following quick on the heels of the other. Or these spinners still more plainly reveal their nature in their names, Mother Wednesday, Mother Friday, Jack Thursday, etc. The conception of the Good People as days appears yet again in the formula which we have heard only a few years back in Westmeath seriously used as a charm against their power, « *This day is Tuesday* » (or the like), or « *This is a good day :* They don't hear us. » Cf. the « black spirits and white spirits » ; the *huesta antigua*, *Sluagh Sídhe* etc.

It is said sometimes of the father of the bird-women that his house had neither door nor window. This means that it was the *dark* house of the winter giant ; and we may perhaps compare the Russian Baba Jaga as a falcon breaking church windows (Ralston, *Russian Folk-Tales*). It is a common thing to hear in Irish popular tradition of houses (*e. g.* the Knight of Glynn's) « with as many windows as there are days in the year. »

We might trace these constants, — light, darkness, the days and weeks — in a large number of other myths. The « seven Maines », Medb's seven sons, are the seven days of the week (*sechtmaine*).

The conception of Brigit as fair on one side of her face and ugly on the other ; Hermes half black, half white, like the Pied Piper ; the giantess who leads Fionn and the Fianta a chase in Gleann-an-Smóil in the shape of a hornless doe, « whiter her side than swan on a pool, the » other side the colour of the coal » (*Transs. Oss. Socy.* VI 76, 82) ; the Little Chieftainess of the Zulus, *Mkosazana*, apparently an echo myth, and ordinarily a mere voice, but sometimes visible as an animal large as a polecat, striped black and white, — or reeds and vegetation on one side, on the other a human form ; the black ox and white ox offered yearly by the Thessalians on Achilleus's tomb ; the One-Two of Ute legends (Smithsonian Report : Washington, 1881, p. 49) ; the Half-Man

of inedited Irish tales, of Welsh tradition (Iolo MSS. 164), of modern Greek and of Arabian legends (Lane *Thousand and One Nights* note to Introduction) — all these are Light-Darkness myths.

Obatla, King of Whiteness, a principal deity of the Egbas, who worship him in white garments (Burton, *Abeokuta and the Cameroon Mountains*); Find (the White); the Welsh *Gwr gwyn* (white man: Iolo 177) — these are myths of the Light. Find in his fish-man form answers to Vatea, and Vatea is « Noon-day. » Cf. Dagon.

Here may be mentioned the giant Hok-Bras, contracting and elongating himself like a telescope; and the Long Black Hand (*lámh-fhada-dhubh*) a spectral shape which does the same. The explanation must be the lengthening and contracting day light. Is the « hand » Orion's Belt, or the Bear, Rhea's Hand, or an image of a five-day week? Cf. the myth of Lug Longhand (lámhfada), who, as we shall see, seems to be one and the same with the little dog, Conán (who like Find has the magical thumb), and the Mac Beg or child, Cú-Chulaind, the little star in Ursa Major. The name Hok-Bras, if wholly Celtic, suggests Bress, or Eochaid Bress, the famous Fomorian hero (*C. M. Tuir.*). Lug is a sort of Irish Briareus, Herakles Daktulos, or Cukulcan.

III.

The reader will probably be disposed to admit that the devoured children, slain horses, devoured swine, or the like, in the above myths have been shown to be the days; but he may still think that the identity of the swine in the Circe and Black Pig cycle with Ursa Major is more contestable. The point is important, and here we may add a few further remarks. The swine figures in various Celtic mythological legends besides those already quoted. It was a national symbol in Gaul. The Twrch Trwyth has been taken by Welsh writers for an image of Wales itself. Ireland is *Banba* and *Mucinis* — names which mean swine - island; and it rose above the waves in the shape of a huge swine when the Clanna-Miled were sailing to its shores.

This swine myth involves others, which would be cleared up with it. The boar is found as a Cornish symbol, and Arthur is « Boar of Cornwall ». The life of Diarmaid depended on the boar's life as in the case of the totems of some savages: and, like Arthur, he is plainly either identical with the mythical animal or intimately associated in some way with it. Darby (= Diarmaid) is a living name for a little pig. The Gauls had their Mercurius the Swine, MERCVRIVS MOCCVS (upon

whom M. d'Arbois de Jubainville throws no light). The Irish Mercurius is Find, Fintán, Manandán (my-little-Find), or Oengus; he is called « Singlefoot the Swineherd » (or of the many swine, *olmucach*, *ilmucach*), and his « pigs », or sheep, or horses, we have heard of above. Marcach (another form of Manandán) and his horses suggest the inscription of Craon, MARTI MVLIONI, and the bronze horses inscribed *Deo Segomoni* and to a god (?) *Rudiobus* [1].

Again, for the swine we find the dragon in Welsh and Breton tradition : where the legends in other respects coincide it is reasonable to conclude that these subjects of the same predicate are the same thing. For the magic wooden horse, in the romance of *Cleomades and Claremond*, we find in other versions a corkwood dragon.

The Twrch Trwyth with silver bristles [2] is Frey's golden-bristled boar; the black cat making silver [3]; the ass producing gold [4]; the black dog « barking silver » [5]; the ram with golden fleece : explain one of the conceptions and all will be explained.

M. de Gubernatis, like other writers of the same school of interpretation, makes the golden fleece a sun myth : and as it « became gold » only when, on its arrival in Colchis, it was sacrificed and suspended » upon an oak-tree the cloud-ram becomes golden only in the mor- » ning and evening sky » [6]. We may approach the explanation from many sides; and one is suggested by a modern Arcadian Ursa Major myth reported by M. Polites (*Mélusine* 5 june) since our own conclusions were arrived at, and strongly confirming them. We had come to the independent conclusion that the golden fleece and the ass's (or bear's, or pig's) skin of Peau d'Ane were the same thing; that this heroine is the little star in the Bear; that the Irish Pan, the Cleric of the Goatskin, is a male Peau d'Ane; and that with this constellation were connected, though it was not wholly clear why, the myths of the flaying of Marsyas and the nailing his skin to a tree, the flaying of the piper (in a singular inedited story from the King's County), the flaying of Conán Maol, etc. M. Polites writes :

« Dans le temps jadis le ciel touchait à la terre ; il était de verre ; il » était mou en maint endroit. Une fois les hommes y ont cloué une

1. *Supra* IV 13.
2. *Mabinogion* 1877 p. 253.
3. Sébillot : various stories.
4. *E. g.* in the Midas story.
5. Thorpe *N. M.* II 183.
6. *Z. M.* I 429.

» peau d'ours, et les clous sont devenus des étoiles, et la queue de » l'ours est jusqu'à nos jours visible au ciel. » In another fragment : « Une princesse est changée en ourse à cause d'une malédiction ; on a » cloué sa peau au ciel »[1].

We had regarded the Italian versions of Peau d'Ane, where the skin is a bear's, as the key to the others, pointing, as the name *Ll Orza*, *L'Orse*, does, to Ursa Major ; but M. Polites, who seems to suspect some such connexion, mentions that the ordinary Greek form of this tale (Ἀρκουδίτσα) is also « Bearskin ».

This then is the golden fleece or skin nailed to the tree ; and by consequence the ram is Ursa Major. We have to say the same of the swine or cat in the Celtic legends, the dog, etc.

Diarmaid and the boar are a sort of compound figure answering to Adonis and the boar, Frey and the boar, Tom Thumb and the pig ; the boarshaped Indra ; Conán-Thumbling in the swine mountain, Céis Corainn ; Hermes carrying the ram (κριοφόρος), Hercules carrying the Erymanthian boar ; Picus and the boar Circe ; the Wild Huntsman and the boar ; the Centaur with Eros on his back. Now Tom Thumb is at this hour identified (as Hans Dümkt, etc.) with a little star in Ursa Major ; and Ursa Major is Indra's « elephant » or « swine »[2]. Adonis Pygmaion is again Thumbling ; and Tom Thumb's pig, Adonis's boar, the boar of Erymanthus, are the same, — Ursa Major. This explanation of the boar in the Adonis story and that of Erymanthus was remembered in ancient Greece, as Dupuis shows[3]. Preller[4] regards the Erymanthian boar as a personification of a mountain stream.

The famous boar of Calydon (sent by Artemis, as was also the boar which killed Adonis) the same writer makes a personification of the forces injurious to the crops, and he classes it with the winged swine [or horse] which is found on the money of various Greek states, and the destructive swine of Clazomenae mentioned by Ælian (*N. A.* 12, 38). Professor Percy Gardner explains the Samian winged boar as a solar emblem[5]. His reviewer can only suggest Ælian's boar just refer-

1. The reader will note
(*a*) that the glass slipper is referrible to the glassy firmament of the Greek myth ;
(*b*) the heaven touching the earth, as in the Cronus myth ;
(*c*) the connexion between the bearskin in this Arcadian tale and the wolfskin in the *Bear of Orange* or *Mac Tire Fionn* (White Wolf) story.

2. See the names collected, *Mélusine* II n° 2.

3. *Origine des Cultes*. We have not however succeeded in verifying all his references.

4. *G. M*³ II 194 : « Ohne Zweifel der erymanthische Eber jener Bergstrom selbst ist, » der wie eine wilde Bestie des Waldes aus dem Gebirge hervorbricht », etc.

5. *Samos and Samian Coins*.

red to[1]. Professor Sayce makes the winged horse (which must be the same animal) a Hittite emblem — of what, he does not decide. Adonis, like most other Syrian gods, he makes the sun[2]. M. De Gubernatis, examining the Apálá story and its analogies, where for Peau d'Ane's ass's skin we find a pig's skin or pigskin cloak, makes the heroine the aurora ; and observes of the boar that he « is generally demoniacal », that the Hindu boar gods owed this form « to equivocation in language », that « the head of the mythical hog is luminous » ; and that this Indian Peau d'Ane-Circe is a « lucid myth »[3]. To Sir George Cox the boar's bite in the Adonis story is both « the penetrating powers of sunlight »[4] and « the thorn of winter »[5].

To ourselves the boar of Erymanthus, a mountain on the northern bounds of Arcadia, seems to be the northern « bear » (Callisto, Arcas, Pan) or « wolf » (Lycaon), which is found in the most ancient Arcadian traditions and which is the subject of myths in Arcadia today. However, this conclusion can, as already said, be approached from many sides. The chase of the Calydonian boar is the chase of the Black Pig or Twrch Trwyth. Now this race is found in other remarkable forms in popular traditions, some of which account for the origin of the first pig.

As Vatea made the sea-pig or porpoise of his fat, so, in an inedited story, Saint Martin cut off some of his excessive fat and hid it under a tub. The women, ever too curious, disturbed it before the year was out, the Saint cursed it, and out leaped the first pig. Or it was meat the heretics set before him on a Friday. When the cover was raised out leaped a rat. Martin cast his glove after it, the glove turned into a cat as it flew, and cat and rat have been racing each other ever since. Or it was the poisoned dog (as explained), the Cú Nimhe, which was set before Saint Patrick. Here too we have a race, — the dog with the silver foot, the black swine, the cat that nothing could kill. As in the Greek story of the Teumessian fox[6] the equal race is ended by the beasts being turned into stone. To vouch the truth of the Irish history we have been shown the Black Swine's Hollow, *Lag-na-Muice-Duibhe*, the Cat's Lake, etc., near Baile-na-Galloglach or Milford in Donegal. A

1. *Saturday Review* 7 July 1883.
2. *The Gods of Canaan*, Contemporary Review, September 1883. The death of Tammuz-Adonis is « the death of the Sungod, slain by the boar's tusk of winter » (393).
3. *Z. M.* II 2-16.
4. *M. A. N.* II 172.
5. *Op. cit.* I 66 ; II 113.
6. Fox and dog in this legend are the corn-blight and Sirius, according to Preller, II 148.

like legend no doubt was told at Gleann-na-Céad-Muice, « the Valley of the First Pig » (*Transs. Oss. Socy.* VI 142).

In the Netherlands this story reappears as *Warum die Juden kein Schweinefleisch essen.* The Jews hid one of their number under a tub, and to mock Our Lord bade him tell what was there. He said « It is a swine »; and when the tub was raised out rushed a pig. We suspect the sequel should identify this swine with the Wandering Jew [1].

The Irish Black Pig is now often the embodied Mischief, and we meet the same in a Chinese story of, we suspect, Indian origin, given by M. Stanislas Julien [2]. A king bought Misfortune in the shape of a sow which devoured needles. Steel was disappearing in the kingdom, and at last the beast was to be put to death. No weapon would wound it; no fire could consume it; and when it was red-hot it leaped out, and made off, setting fire to the country. This pig probably does not radically differ from the national dragon.

This unlucky swine, again, is Mac Datho's Pig, subject of an ancient Irish romance having relations to those of the Golden Fleece and the *Táin Bó Chuailnge.* The fiery swine appears in a Dutch story told, not without simplicity and grace, by Wolf, *Die Nonne mit der Sau* [3]. Or for the nun on her glowing sow, we find a maid riding on a goat, or ass, which appears at midnight or at noon [4]. This is the same figure with Frey on his boar, Aphrodite on the goat (Epitragia), and the like.

We may further compare the first appearance of Indra's elephant (or pig, or white horse) at the churning of the ocean.

The reader will probably admit a certain family likeness in these myths : so that the explanation of one or two should suit all. Now it is, as we have seen, *a priori* probable that the Erymanthian boar, an Arcadian myth, is of the same family with the Arcadian myths of Ursa Major : and as a matter of fact we find it so explained [5].

Again *Saint Martin*, in the story cited, produces this « first pig. » We need here only offer two proofs of the connexion of this saint in popular tradition with Ursa Major. 1. It is « Saint Martin's Wain » (*Char Saint Martin*). 2. A farmer was ploughing near Martinmas, and he was irritated by the perpetual rain. He cried out

1. Wolf *Niederlændische Sagen* n° 579.
2. *Les Avadânas* I 9.
3. *Niederlændische Sagen* n° 239.
4. Wolf *Deutsche Sagen* n° 209 *Die Jungfrau auf der Ziege.*
5. Dupuis *Origine de Tous les Cultes* I 403, 406; II 2, 57; III 363; III 2, 76.

A Mhártain bhrén, gan aoth ná ceart,
'O rinne tú do mhún déan do chac.
Martine foetide absque iustitia
Pulcre cum minxeris ventrem exonera.

At these irreverent words himself his plough and his team of six horses were lifted up and flung into a well (*al.* lake) near, *Tobar na Seisrighe* (well of the team of six). This inedited story is localized in various places. It is found in another form as the legend of Trian and his chariot and horses taken into Loch Tréna; and the seven harpers of Loch Crotta Cliach. There is every reason to think that it is a story about the celestial Plough and its seven stars, and that the ploughman who insulted Saint Martin is the impious Ewige Fuhrmann or Nachtrabe of German tradition (*supra* 213. Kuhn u. Schwartz pp. 199-200).

The iron-devouring swine of the Chinese story is the iron swine which is found for Ursa Major on Eastern spheres described by Kircher. The *nun* with the sow is the little hooded, veiled, or obscure star, the cloaked Hermes, the Thief of the Black Cap, the Cleric (*cucullatus*) of the Goatskin, etc.

These simple elements are arranged in various ways. The bird Picus (= Alcor) and Circe (= Ursa Major) answer to the raven Arthur and Arthur as a boar; to the Night Raven, or the nun Tutosel, or the raven Odin, and the Wild Huntsman's boar [1].

Lastly the celestial sow, goat, or the like, appears at midnight or midday because it is another image of the midnight Wain. In a Spanish ballad for the boar Circe and Picus we have the white doe and Lancelot:

Two hours before the dawn doth pass
That milk-white-footed deer;
Seven lions and their dam, alas,
With that strange beast appear.
Dead on the ground seven counts are found,
And many knights also, etc [2].

Lancelot and this midnight white doe answer to the little Find, the Mac 'Og, and his mother Bóind, the white cow. Lancelot and his island

1. Cf. the English child's rhymes of the tailor's sow and the carrion crow. Mrs. Valentine's edition, nos. cxcviii, cxcix.

2. The translation in the *Foreign Quarterly Review* 1829, p. 99. The text in Depping (London 1825) II 362. Observe the number seven, derived, as would seem from the seven stars.

again suggest the little Ridire-an-Oileáin-Tuaidh (knight of the northern island) of a long inedited romance obtained from oral tradition, Inis Bó Finne (the Isle of the White Cow), and the island of Circe and Calypso.

Modern Irish riddles mention such an animal :

1.

In Moungan's Park there walks a deer,
Silver horns and golden ear,
Neither fish flesh feather or bone
In Moungan's Park he walks alone.

2.

Behind my heel, behind my house,
There is a gray mare and her colt;
The King of England and all his men
Wouldn't turn that gray mare's tale about.

3.

A white mare in the lake
That her foot never wets
Though she journey as far as Roscarbery. (*Translated*).

Moungan's Park (the park of Mongán ?) is the sky. The mare and foal are sometimes not explained at all, sometimes said to be the moon and a star near it; but riddles are older than the answers, and the real determinant may be Ursa Major and its little star.

We may then conclude that, in accordance with our generalization, *supra* p. 212 (6), this great diversity of images has one basis, that the constant and determinant are the figure in the sky known as the Great Bear. This implies many equations. The *Truie qui file* was a tavern sign at Lyons. The flying pig may yet be often seen floating over shops in London. The Charleswain was an English sign [1].

The *Truie qui file* is again the « learned pig » of English fairs. The *Truie qui file* was shown by an unfortunate mountebank in Paris in 1466, a sow which he had taught to sit up and hold a spindle. The civil authorities burned both man and beast for magic [2]. The swine of the Westmeath story mentioned in our note (*supra* IV 272) is the « sow of

1. Grimm *D. M.* II 725 (English transln.)
2. Collin de Plancy *Dict. Infernal.*

knowledge » ; and is not the same animal's name recognisable in *Dúnna-muice-críona*, *Tobar-na-muice-críona*, in Galway [1] ?

The flying swine of Clazomenae and flying horse of (as Professor Sayce thinks) the ancient Hittites have another counterpart in the flying wooden horse, already mentioned, of the romance *Cleomades and Claremond* and of the *Thousand and One Nights*, Cervantes's Clavileño Aligero, and Chaucer's wondrous horse of brass. The wooden horse of the romance was made by King Crompart, Croppart « for the love of » kynge Morardigas daughter. » These seem to be old Celtic names, the latter perhaps Muirchertach. Crompart (cf. Corbmac), a little humpback, may be compared with the Black Thief on the Steed o' Bells and the Gadaidhe Gobnata on the white mare. The animal is the white horse of Charlemagne (from whom the « Charleswain ») ; of the Wild Huntsman (= the driver-star), causing his death at last, like Diarmaid's boar ; of Ashenclås, « sooty Nicholas » (= Thumbling, S. Thomas's Day, and Staffan, S. Stephen). We find in German tradition this white horse, Spanish horse, Hel-horse, coming round at Christmas or the Twelfths, just when the Plough is carried round, or when « Mother Wain » (Frû Wågen), or the Wild Huntsman, or Frû Wôd (cf. Woden and Wade) makes the circuit. These are all the same thing, such personifications as « Hellwain » in Middleton's play. The flying wooden horse is the fatal Trojan horse. Cf. Woden with *woodie* (the gallows).

IV.

The romance above referred to has other suggestive relations. When the princess Claremond is carried off by the magic steed she leaves behind her glove = the footprint, glass or gold shoe of the Cendrillon-Oidipous-Oengus cycle, occurring here by mere coördination [*Supra* p. 212 (5)]. With the magic wooden horse are named a wondrous horn and the gold hen and chickens. Magic horns figure often in Celtic legend, *e. g.* that which is to waken the sleeping Arthur, and that whosedreadful blast scared the echoes of Roncesvalles. Now 1. Arthur and his band are the Seven Sleepers in Ursa Major. 2. The Little Bear is called *Bocina* (= buccina) in Spain [2], and we find the starname « The Horn » in Scotland. Gawain Douglas translates Virgil's lines (*Aen.* III 516-517),

1. *Criona* means both « old » and « wise », « sage », etc.
2. *Don Quixote* I. Cited in *Mélusine* II 31.

Arcturum pluviasque Hyadas geminosque Triones
Armatumque auro circumspicit Oriona,
by Arthuris house and Hyades betaikning rane,
Watlingestrete, *the Horne*, and the Charlewane.

2. The Hen and Chickens is an old image, generally identified with the Pleiades [1]. The days are sometimes « chickens. »

Again the wooden horse transporting the lady through the air is the « wooden bouk » (Westmeath) or « wooden top » or the like which carries Cendrillon-Catskin. Her coach comes for her at midnight, because it is the midnight Wain. In a King's County version the magic vehicle is a shoe — another conception of Ursa Major. In the Russian tales the Baba Jaga rides in a mortar — apparently such a corn-mortar as Red Indians use [2] or used — and it may be the same thing with the Casserole (*Mélusine* I 53). If so we should have some light on the myths of Picus, whom we compare with the « Night Raven », or Thumbling star in the Wain, and his father, the Pounder, Pilumnus.

In the Squier's Tale the brass horse was set in motion by tirling a pin in his ear. King Crompart had to torne a pynne that stode on his horse's breast; and Claremond says « You will find my cure in the horse's ear [3] ». This is the situation in the popular tale where the giant's daughter turns herself, like Macha and Demeter, into a mare, carrying her lover on her back and bidding him look in her ear for what to throw behind, etc. A pin is found sticking in the hide of the Red Bull of Norroway, associated in the story with his transformation. Again, this pin in the magic animal's head suggests the jewel in Moloch's head, the luminous gem in the Pan-Fish, Pan's star, Diarmaid's mark or star, the toad, hog, serpent or dragon with a jewel in his head. The aerial ride on the wooden horse is that of Helle on the ram; of the man who followed the Good People on a calf or on a plough (= the Plough, Ursa Major); of the hero or heroine in the story which is called in Ireland *The Bolan Bán* and *The Little Brown Bull*, in Scotland *The Black Bull of Norroway*. *Rashie-Coat* (Anglo-Irish tradition of Limerick, etc.) or *Cunning-Coat* (Roscommon) or *Catskin* (Anglo-Irish tradition of Westmeath) is but an episode of this story. M. Köhler, in his useful study of

1. Beyer *in* Selden *De Dis Syris* 300.
2. J. T. Irving *Indian Sketches* (London, 1835) II 85.
3. See the account of the romance given by Keightley *Tales and Popular Fictions* 68. A French version, *Avantures de Clamadès et de Clarmonde*, tirées de l'Espagnol par Madame L. G. D. R. (Paris 1733), is before us, in which for the Wooden Horse we find a cork dragon, *dragon de liège*.

Rashin-Coatie (*supra* III 370) observes that in Scottish versions « le » conte de Cendrillon est mêlé à un autre qui ressemble à celui de Peau » d'Ane. » It is the same story, and Peau d'Ane's Irish counterpart is Goatskin (Giolla-an-croicinn-gabhair) who is more than half a goat. We will offer some observations which should confirm the explanations given above, and should show that mythology survives in and may be explained by these popular tales. Thus the horse form of Cronus, Macha, Demeter, could be derived from an equine conception of Ursa Major; and the leading incident of the Táin Bó Chuailnge is contained in the story which we have to attempt to interpret. This in its complete form is as follows.

A king's child is set by the stepmother to tend the cattle. The child's own mother comes in the shape of a white bull-calf (bolán bán), red calf (bolán ruadh), a little brown bull, a black sheep, a grey ram, a blue bull (Norway), in ordinary Anglo-Irish tradition comes as a bull, which feeds the child out of its ear, or out of one of its horns. In the German version of this episode we find a goat, and we are reminded of the goat Amalthæa nourishing the young Zeus and the little Dionysus, and the horn of plenty which is common in classical and in Gallo-Roman art.

Three-eyes spied on the bull, and the Queen had resolved to kill it, as it came home, the last of the cattle, in the evening. The cattle are successively slaughtered till only the bull is left. It bids the child mount, and they take to flight. This situation again is the flight of the White Cow, Bóind, with the little Find, the Mac Óg, on her back; the race of the cow, Io, tormented by the fly; the English Dun Cow running mad; Hermes carrying off the Cow; the Black Thief on the Steed o' Bells, the Centaur carrying the wife of Hercules; or Eros. Or the animal is killed. Its bones are collected, and it revives, only lame. Or a tree with gold apples grows up out of its buried entrails.

In the Serbian version the cow spins, like our French sow above.

The fugitive bull brings his rider to a king's court (castle), and in one version (Tipperary) they go through the golden wood, the silver wood, and the wood of brass; and out of each of these issues a bull to encounter the bull which carries the king's son. The third kills him (or her).

Otherwise he has to fight only one bull, the redoubtable Tarbh-Conrígh Cú-rígh's bull; or to fight the Devil. He falls in the fight, after bidding the boy make a magical belt out of his hide (Cork). In the Norwegian version his bones supply three wonderful suits, in which the

heroine goes to church. In a singular Breton version given by M. Luzel two gold shoes are found near the cow's heart.

From this point begins the Magic Shoe story proper. The narrative follows two types, according to the sex of the principal character.

1. The king's son takes service; herds cattle; conquers three giants, whose long rich pasture had tempted the kine to trespass upon it. A dragon claims a maiden every seventh day or year, and it has come to the turn of the king's daughter. The young champion conquers in a three day's fight. He leaves his shoe behind, and is recognised by it.

2. The king's daughter enters service, and is put to work among the ashes (Mághnus Mac ONeill would never stir from the mother's fire for twenty-one years. When he got up at last he shook out of himself at the door — as in a Russian tale — twenty-one barrels of ashes. Another Ashypet is Potachán-na-luaithre, also male, and a comic character).

Or she fled naked out of the house from her master's violence, escaping, she was so small, through the hole in the wall through which the waste water was let off. From her subsequent dress she was called Jenny with the Red Petticoat.

Or she made herself a suit of rushes: hence Rushycoat (a suit of seaweed in another version). Or wore a catskin; a bearskin; an ass's skin; a pigskin, etc.

She is a great harp-player, as all king's daughters were in Ireland in those days, and is overheard by the king's son, her young master, beguiling her loneliness. He follows her at last so close from church on Christmas Day that she loses a shoe, and by this she is recognised. It is of glass because one of Catskin's three wonderful suits was a suit of glass. The shoe of glass is found in several versions[1].

Or, going along brooding on her forlorn case, Rushycoat met God. He bade her go to a certain tree, whence come a wooden bouk[2] and splendid attire. She is carried to the dance upon the wooden bouk. The Italian heroine has a bearskin, and a like wooden vehicle.

In Perrault's story a rat draws Cendrillon's coach, and the coach comes for her at midnight. The heroine is sometimes hidden under a cauldron or keeve. She is known by her little foot; but Sir George Cox points out with truth that we find the very opposite in the history of Bertha Bigfoot, who is identified by the large foot. The coach occurs

1. Cf. Keightley *F. M.* 175, 195, the shoeful of money *ibid.* 236, and the magic shoe-plough turning up ducats, 195.

2. *Bouk* is apparently an English provincial word yet occurring, and found in *bucket*. Or is *buck* the word here?

again in the tale of Mághnus Carrach (Magnus Scabiosiceps) where an old woman drives up at midnight, and getting out, resuscitates the slain by a touch of her whip. Maghnus kicked her head up into the rainbow, which accounts for the diverse colours of that phenomenon. The coach of Crimthend, or Cruimchend (= Pendragon), was also celebrated, and we shall have to consider that figure with Crom Dubh, the Black Worm, and other Celtic dragon myths.

The battle of the bulls reappears in the *Táin-Bó-Chuailnge*, where the white western bull, the Findbennach, is vanquished by the eastern bull, the Donn Cuailnge ; and in the contention of the red English bull and the black bull of the Gaedhil (Campbell lxx). It is again the fight of the red and white dragons (cruim derg ocus cruim gel), where the white worm is also vanquished, in Nennius's legend [1].

Closely related to the story given in outline above is another of the Cupid and Psyche type, where a woman has to travel in search of her lost husband, (the White Wolf, *Mac Tíre Fionn*); a husband to follow a wife to the other world (Orpheus and Eurydice - Find and Gráinne) ; a mother to seek her lost child (Demeter and Persephone). The person lost is bewitched into the form by night of a bear, a wolf, a bird, a white dog with three legs. The search lasts seven years. We shall have to examine some of the myths of this type when writing of Diarmaid and Gráinne. At present we would see here again stellar constants, often underlying myths which at last came to be understood in a different sense. Thus, Demeter searching for her daughter was certainly understood by the Greeks — the names partly show it — as a myth of the earth and the grain. *Demeter* and *Gráinne* certainly, and *Persephone* probably, mean severally « Mother Earth », « grain », « sown grain. » But these names, which are later than the myths, do not explain the conception of the race, pursuit, etc. That conception is found in a very simple and rude form in the Dutch legends of the Travelling Mother (Die Fahrende Mutter) or « Barende Brouwe ». This mother or lying-in woman carried about unrestingly in a whirlwind seems another form of the unresting huntsman, or ploughman, or waggoner, — myths which we know with certainly to be based on the movements of the nocturnal Wain. As then we deduce the equine nature of Demeter (and Cronus, and their offspring the Centaur) from a conception of Ursa Major as a horse, so Demeter following her daughter should be the « white mare » and her « colt » ; the white cow (Bóind) and the

1. See the Irish fragment, *Book of the Dun* facs. 3.

boy, the Mac 'Og; the Wandering Mother or « Lying-in Woman » and her infant; the cow Io and the fly. To the examples of this conception of Ursa Major and its little star which we have cited above we will here only add one other. This is the hog with golden bristles which Brock the dwarf forged out of a pigskin, Loki tormenting him meanwhile in the form of a gadfly. The swine, by our view, would be Ursa Major; Loki, or Lug, or Conán Thumbling (who stings the Lochlannaigh in a certain legend, flying in the air without wings) the little Thumbling star.

Reverting to the popular tale, our explanations would be as follow. The *child on the bull,* etc., is Ursa Major and its little star. The notions of « Three-eyes », the three suits, the three legs of the white dog (Ursa Major), the magic belt, come from the three stars of the Belt of Orion.

The little white bull-calf (Bolán Bán) is one with the white cow, Bó Find, or Bóind. This may or may not have something to do, as Professor Rhys and others think, with the Sanskrit Govinda, but it seems hardly necessary to go so far for an explanation. 1. The Book of Leinster (fol. 191a of Professor Atkinson's facsimile) explains Bóind by Bó Find, and this obviously closely corresponds to Ptotemy's βουουίνδα.

Boand a hainm - coint cáin -
Otá in síd co fairge fraig.
Memur lim ani diatá,
Uisce mná maic Labrada ....
Nó Boand, bó *acus* find,
Do chomruc na da ríglind,
In tuisce a Slíib Guaire glé
Acus sruth na sidise.

Boand its name (fair quean was she)
Forth from the *síd* to the angry sea;
Well know I the name whence sprung,
Water of wife of Labrad's son ...
Or Boand, to wit, the « cow » and « white »,
From where the two king-floods unite,
The water from Slíabh Guaire clear
And of this *síd* we treat of here.

(The rhymer means that *Bó,* the Cow, was the mother stream. The *Finnabhainn*, which it is said to meet, seems to be the Blackwater. *Síd* is a haunted hill. *Síd Nechtáin* is the place meant).

2. The legend of the well and Bóind is only another form of that of the calf leaping out of the well whence rose Loch Gamhna. « White

Cow Isle », « White Cow Lake » (Loch, Inis Bó Finne), are localized in many parts of Ireland. The river-name must belong to the same class. The various rivers called « of the White » (cow), are analogies. 3. Dunboyne (near Dublin)[1] should be *Dún Bóinne*, white cow fort, and would not this throw light on the adjacent local name, the Black Bull[2]? 4. In the *Dindsenchas Temrach* we find Tipra-Bó-Finne, well of the white cow, at Tara. What name can this be but the « Tipperboyne » of the Inquisition taken at Kilmainham on the 25 september, 1618? If (*Tipra-*) *Bó-Finne* has thus passed into (*Tipper-*) *Boyne* the river name « Boyne » should also mean (river of the) « white cow ».

The *bull* which carries the young hero would thus be Diarmaid's, or Frey's, or Adonis's boar, the northern or winter sign, Ursa Major. His enemy is the bull of Cú-rígh, Hound-of-the-arm (*righ*, fore arm). A like formation seems to be Cú-Chulaind, = Cú- Cu-uilinn or Cú- Con-Uilinn? (hound of Hound-of-the-elbow), a name already alluded to. This explanation of Culand is confirmed by the parallel form Uilinn, and by the Norse Velint, which should be the same name. The « elbow » or « arm » is Orion's Belt (« the Lady's Ell », « the Elbow of Maui »), and this bull is the neighbouring Taurus. The victorious advance of the Donn Cuailnge is the return of summer, as described by the Roman poet :

> When with his golden horns in full career
> The Bull beats down the barriers of the year,
> And Argo and the Dog forsake the northern sphere[3].

The *white* bull (or dragon) means the wintry or snowy season; there may be allusion to the moon. Cf. the lion and unicorn.

The *cow or goat which dies and comes to life again*, but lame, is Ursa Major and its seven stars as an image of the renewal of the week. Dr. Tylor, in an able and suggestive book, would explain Vulcan's lameness as referring to the uncertain movements of the fire (*E. H. M.* 358), but M. De Gubernatis was more probably right in seeing in this the notion of one foot[4]. To ourselves the trait here seems to be due to coördination [*supra* p. 212 (5)], of the conceptions « cow » and « foot » or footprint.

The *cattle*, coming home one by one, or pastured, as in other tales, on the rank meads of the other world, are Geryon's and Helios's herds,

1. *Doonboine*, one of « the cheefe towns in Meeth » in Stanihurst's time.
2. We do not know why the Bandon Orangemen, who keep up the tradition of the Boyne, glory in the name « black bulls ».
3. *Georg.* I 217-218.
4. *Z. M.* I 253. Cf. Grimm *D. M.* I 280 (Eng. translation).

the days. The dragon devouring a maid every week (another form of the Mélusine conception) means time devouring the seven days. We shall see other relations when examining the Celtic serpent cycle.

2.

It would be easy to cite confirmations of our suggestion that the *shoe*, footprint, etc., must sometimes be Ursa Major. We can only find space for a few. The shoe, great foot, or the like, is associated with figures whom we can distinctly connect with the Wain. In an unpublished King's County story it becomes a wain itself, to carry the hero. In Perrault's *Petit Poucet* we find the added notion of *seven* (the seven-league boots). Saint Thomas's Footprint, which the Spaniards found in both worlds, is the footprint of Hans Dümkt, the little star in the Wain. Hermes in his shoe cradle is a modification of the same notion. The footprint is again Saint Martin's[1], and the Wain is *Char Saint Martin*. This great foot is attributed to Charlemagne, from whom the constellation is called the Charleswain ; and his name (in the form Maghnus) seems to have penetrated into the Celtic legends of the same cycle. These explanations do not accord with those of Dr. Tylor, who would trace the legends of gigantic footprints to markings in rocks (*E. H. M.* 116).

There is however a coincidence between the versions of the Thumbling story in this feature of the shoe or footprint which cannot be accidental. Not only does the little Hermes (= Thumbling) house in a shoe cradle but his mother is « fairsandalled Maia » (Homeric hymn).

Saint Thomas's Footprint is in many spots, from Ceylon to Brazil. That the feature had been attracted into the popular legend of Saint Thomas of Canterbury we may surmise from the sneer of the learned Erasmus in his *Colloquia* (*Peregrinatio*), where he introduces a pilgrim who returning from Canterbury is shown « Saint Thomas's Shoe » at a place a short distance from the town : « Ubi porrigeretur calceus, rogabat quid sibi vellet. Ait, calceum esse S. Thomae », etc.

In Russia for Saint Thomas we meet Saint George. « Saint George's » Dog », the wolf (cf. the Gaelic *Giolla Mhártain*, the fox) is Ursa Major. The magic wolfskin which kills a man (Ralston (*R. F. T.* 345) is the same thing. Saint George and his wolf, or dragon, or wolfskin, is Diarmaid and his boar ; Frey and his boar ; Hercules on the

1. Ogerus praefatus castrum erexit in loco qui *Passus S. Martini* dicitur iuxta Ilorion propter reverentiam vestigiorum eiusdem sancti adhuc apparentium. Chronicler *circ.* 1505 cited by Barrois *Ogier de Danemarche* (Paris 1842) xiv.

boar (*Mus. Florent.* I xxxix 3); Conán and Tom Thumb and Eulen spiegel with the pig; Peau d'Ane and the ass's skin: Arkouditsa and the bearskin; Whittington and Ivan Catson (Ralston *ibid.* 72) and Rannou with his cat — a beast of size so enormous that at last they had to fasten him to a rock with an iron chain (See M. Le Men's legend *supra* I 417). Saint George and « a certain Gypsy who had a wife and » seven children » (*R. F. T.* 346), and the dragon « which daily de- » voured a maiden » (347) are myths of Ursa Major, its seven stars, and the days of the week. Saint George asleep, in the dragon adventure, and afterwards recognised by a shoe [which is the ordinary form], is a story told of many heroes (*supra* 242), especially of Cú-Chulaind (*Leabhar na hUidhre* 126). Now Cú-Chulaind, the Mac Beg, or Child, is Thumbling. Lastly, Saint George's golden stirrup, to be left in pledge with the Gypsy (346), is again Thumbling's shoe. This Russian Saint George legend seems a coördination of such conceptions of Ursa Major as « wolf », « wolfskin » (cf. *supra* 233), « dragon », « shoe », a « Gypsy », or thief, and his family of seven, the « seven sleepers. »

The Chippewa Thumbling, the little Monedo, in a story related by Schoolcraft (part iii), is swallowed by the great fish, which also swallows an old mocassin, thrown in, on the advice of the crafty Monedo, by his sister. The shoe, fish, and Monedo are drawn ashore together.

The Japanese Thumbling, Issum-bo, hides in a shoe when he goes to wait on the prince in Kiyoto (Langegg *Japanische Thee-Geschichten* Wien 1884, p. 37). See also the Bushman Mantis stories.

The Samoan Cronus, Tiitii, when he pushed up the heavens from the earth, left his huge footprints in a rock (Turner *Nineteen years in Polynesia* London 1861, p. 245). Now we have shown ground for connecting the Cronus myth — the myth of the rending apart of heaven and earth — with Ursa Major. We have seen that in modern Arcadian tradition such a connexion is still to be found (*supra* 233).

In all the above cases the « shoe » or « footprint » is more or less plainly associated with Thumbling; and Thumbling must be Jack Thumbling, Hans Dümkt, Jack of the Waggon or starry Wain. There are other myths where the connexion is not quite so obvious.

The Argo we take to be the *Barca de David* and *Navicula Petri, i. e.* Ursa Major; and her steersman, Iason, « the man with the one shoe », is the little Hermes (the Thumbling or Alcor star) in the same « shoe », and Fear-na-leathbróige (man of one shoe). The dwarfish Luprachán's name was similarly explained (Leathbrógán), and he and his shoe, at

least, belong to this cycle, as well as the dwarf and his lost (glass) shoe in a story from the isle of Rugen (Arndt[2] II 197).

Again, Fear-na-leathbróige is Barbe-Bleue, or Barbe-Rouge, and the seven wives (*supra* 227) are 1. the seven stars, 2. the seven days. We find the shoe determinant in the incident of the curious wife betrayed by the blood on her slipper (Campbell xli).

Helen, as we have seen, is another one-shoed heroine. Here it is not our business to examine fully her composite myth, which we shall have to speak of again in another place, but two features must belong, in our judgment, to Ursa Major. One is this shoe incident itself. Another is the tale of Helen going round the Wooden Horse imitating the voices of the Grecian women. The Wooden Horse is Ursa Major. The counterfeiting voice of Helen, as of Robin Goodfellow, is the echo. Echo was another name of Helen, and her spouse was Pan, *i. e.* Arcas, again a myth of the small star in Ursa Major. The reader will see that we produce no positive evidence of the conception of Ursa Major as a shoe, only what seem to be strong grounds for such an induction. Again, « the lotus footprint of Siva » on Adam's Peak suggests to ourselves myths of another constellation, the three stars of Orion's Belt.

Footprints in rocks are yet shown, as we can testify, on various inauguration hills in Ireland (*e. g.* in Donegal) ; and Camden mentions what he calls « that barbarous election..... in the open aire upon an » high hill » whereat OCahan » performeth this honourable service » forsooth, as to fling a shooe over the head of the elected ONeal. » Elsewhere « Straightwayes Shan being chosen, proclaimed and inau- » gured ONeal by an old shooe cast over his head » (Holland's Camden. 1636, 114, 120). This ceremony may be compared with the older mode of inauguration in « Kenel Cunil » recorded by Giraldus (*Top. Hibern.* xxv), in which the white mare, the king going on all fours, and the broth lapped in horse fashion, imply a tradition (which indeed is expressed again in the Labrad Lorc legend) that the royal race were descended from a white mare, just as Siamese superstitions suggest a descent of their kings from a white elephant. Once again the conclusions converge. Is not this white elephant the starry Elephant of the Karens, Burmans, Hindus [and Siamese ?], *i. e.* Ursa Major ? (Mason). In Cinel-Conaill itself, at the rock of Doon, the inauguration place of the ODonnels, the ancient lords of that territory, we found in 1874 most vivid traditions of the horse-king or dog-king Labrad, who, like Midas and Lycaon, seems on distinct grounds to be the Arcadian celestial bear, wolf, or goat (Callisto, Lycaon, Arcas, Pan).

The same shoe constant seems recognisable in the « crooked footprint » of New Zealand *origines*[1]; perhaps in Robinson Crusoe's mysterious footmark. Sometimes it is a giant's single foot, or huge leg, as in Seachrán Sálfhada (longheel), Sotal Sálmhór (great heel), SOLIMARA (the same ?), Tuirbhi Traigh-mhar (great foot). In South Africa we meet a hugefooted old woman grinding varicoloured cattle (days and nights ?) out of her toe; or the beautiful onefooted god of the Baroling Bechuanas. With the mythological names Argetlámh (silver hand), Arganteilin (silver elbow, *supra* I 338) we would compare ARGENTOCOXVS, which seems to mean « silver-foot », Fergus (great foot)[2], Oengus (one foot, single foot, excelling foot), silverfooted Thetis.

Oengus, **oencos*, is one of the names of Manandán or Find, of whom we have the proverb, « Long in the head as was Fionn in the feet ». The little Find is sometimes the little star in Ursa Major, a parallel to Wäinämöinen. The boring of Oengus's foot, in a well-known legend found in Keating, is the boring of the feet of his Greek counterpart, « Swellfoot », Oidipous. The same thing is told of the « Fawn », Oisín, a sort of Irish Arcas, or Pan, who is again the little star by ζ, his brute mother being, like Callisto, Ursa Major itself.

The animal determinant and the shoe determinant are combined in a curious way in the popular tales, etc., of this cycle. Peau-d'Ane-Cendrillon and her shoe is one familiar instance. A simple form of this story is Basile's « The Shebear » (*Ll Orza*). The transformed maiden is simply Callisto, Ursa Major = the *Brown Bear of Orange*, the *Bull of Norroway*, the *Mac Tíre Fionn*, and other heroes who wear the shape of a man by day and a bear, or wolf, or bird, by night. The prince, following his charmer close, finds in her place a she-bear, a situation recurring in the Irish tale of the Cat and the Brogues = (radically) Perrault's Chat Botté. The children in the house ask their father for shoes. The cat horrifies the household by asking for a pair of brogues for him too. Somewhat as in the case of his twin-brother, the Black Pig, the whole country turns out to chase the devil cat; the huntsmen track him or her into a cot in an island in a lonely bog, and there find a witch instead of the animal. This ending is found in another

1. Grey *Polynesian Mythology* 217.

2. *Fer-* in *Fergus* = *ver* in *vernemeton*, Ausonius's « fanum ingens, » the second element meaning « sacred place » etc. We suggest that the second part of *Fergus* and *'Oengus* is *cos* foot. Cf. Gorwst (= Gurgust. Iolo 336. Rhys *Lectures*[2] 394). « The swiftest man of foot that ever existed. »

old and familiar Irish tale, but instead of a cat we there find a hare. In a Danish version (Thorpe II 191) « there (instead of the hare) sat an » ugly old beldam by the chimney, *with only one shoe on.* »

The cat speaking answers to the dog in an Australian legend, with Breton analogies, given by Mr. Brough Smyth. The fishing had been successful, and « the women said *Yacka-torn* (very good). One of the « dogs belonging to the women sang out *Yacka-torn* also. Then they » were all made into *Wallung* (a rock) » (*Aborigines of Victoria* I 479).

Our explanation of these things would be that the bear, swine, cat, and hare (cf. the American hare and rabbit myths) are severally Ursa Major. The shoe seems the same thing. The cat's or dingo's voice is the echo, localized, as we shall find in Irish and Welsh legend, in a talking rock. The tales have grown out of coördination [*supra* 212 (5)].

Lastly cf. 1. the « boot of gold » and « golden leg » occurring in popular tales 2. the fancy that the Good People leave money in a shoe. The golden leg incident occurs in an inedited variation of the Little Red Riding hood story – a story, that is, of the cycle of the hooded or Thumbling star. Compare also the coin sticking to the measure in the *Ali Baba* or *Sept Voleurs* story. The measure ought to be a *shoe,* and M. Köhler perhaps could quote such a version. (Cf. Keightley *F. M.* 236).

The *shoe* or *foot* (like the hand) seems often a myth of time, the week etc. It could thus symbolyze length of days.

V.

The *Ashypet* feature we have suggested may come from a conception of the Thumbling star as a spark half-hid among ashes, or the like. This conception we find associated with Hermes, Indra, Caeculus, Nitocris or Rhodopis (Herodotus II 100), and with many well-known heroes and heroines of the Cendrillon set of stories. A *daron* explanation is also possible. We proceed to show how the trait is found associated with the *shortest day.*

There are several good Scottish versions of Cendrillon, in Chambers's work, in this Review *supra* III 365-367), and in the *Folklore Journal* (March, 1884). In these the story of the short or Thumbling heroine is adjusted to Thumbling's (Thomas's), Stephen's, or Nicholas's day, the winter solstice:

Ilka peat gar anither burn,
An ilka spit gar anither turn,
An ilka pot gar anither play
Till I come frae the kirk *on gude Yule day.*

This connexion is apparent in the name and ash-bag of *Ashenclås* sooty Nicholas) in German tradition. His white horse, goat, or bear (Thorpe III 146), again suggests Ursa Major. The Swedish *Tomte* (Thumbling), a sort of Luprachán, receives his gift on Christmas morning[1]. The Russian Saint Nicholas covers himself with mud in freeing the moujik's wain.

The *shoe* conception is found associated with the shortest day, as in the Danish legend of Herr Erland Guldsko, where the dwarf loses his gold shoe on Christmas Eve (Thorpe II 241). The *shoe*, *ashes* and *days* (?) features occur in the Nitocris story (Her. ii 100, Æl. *V. H.* xiii 33).

The return of the little Adonis was in the twelfth month[2]; and the Egyptian Harpocrates was connected, as the young winter sun, with the winter solstice: ut parvulus videatur hiemali solstitio qualem Aegyptii proferunt ex adyto die certa, quod tunc brevissimo die veluti parvus et infans videatur[3]. We find the same constant in contradictory conceptions. « The little Drean wren » that lay in the cradle for seven « years long » is a conqueror of the western winter giant of Westport land: but the little bird is also himself the « Winterking » and « Snowking », and his death is the death of winter. We cannot make these things consistent, but we can determine with fair certainty the constants whence the myths have arisen and diverged. These seem to be the small star in Ursa Major, the shortest day, the young year, sun, or light.

The little wren is from one point of view a Celtic embodiment of the shortest day. Another figure connected with the winter solstice is Ferrabo, whose image in Saint Stephen's church at Lyons long enjoyed a superstitious honour. Paradin has the following reference to it, from an unnamed correspondent, a President of Parliament, in his *Histoire de Lyon :*

Me disoit mon père qu'à Sainct-Estienne, soubs l'église Saint-Jean et au coing de la chapelle de la Croix, au bas, naguères estoit une image antique de pierre, demi-forgettée, assez bien faicte, que lon appeloit communement *Ferrabo*. Et me disoit se souvenir qu'aucuns citoyens furent intitulez que, certain jour de l'année, assavoir la veille Sainct Estienne, ils venoyent de nuict en chemise rétrograde adorer la dicte image et luy offrir des chandelles. Quoy faict, ils avoyent

1. Thorpe (from Afzelius *Svenska Folkets Sago-Hæfder*) II 93. Cf. the Danish legend (*ibid.* 240-241) where a dwarf leaves his gold *shoe* behind on Christmas Eve, and Arndt's story already referred to *supra*.
2. Theocritus *Adoniazusae*. See Selden *De Thammuz*, who compares Egyptian myths.
3. Macrobius *Sat.* I 18.

certaine espérance de prospérer en biens toute celle année. La dicte image portoit plusieurs biens, comme agneau, couchon, poules, bouteille, fruicts et plusieurs autres choses.

Popular tradition had identified Ferrabo with « Staffan » or Thumbling (Saint Thomas).

« Jenny with the Red Petticoat », Caeculus (Vulcan's son) etc., suggest *fire*. Again Thumbling, Tommy, is sometimes of an especially erotic type, or the notion of a harvest hero is predominant. Adonis is of the former class, and Adonis's issue, that venerable divinity whom the good people of Lampsacus turned out of their city for a sufficient reason[1]. We find the dawn in savage myth as a red cloak.

The *rush* suit (= the cloak etc. of Hermes, Telesphorus and Hödeken ?) is found in hagiological legend. The young Ciarán, a sort of wild boy, had this satyr's vesture. Was there an old conception of the Bear stars as rushes; as, apparently, of Orion's Belt? Cf. the heroine's skill on the harp, for an Irish harper wears a suit made of beaten rushes as late as the last century[2]. Diancecht's daughter wears a cloak made out of 365 herbs (= days). Patrick blessed the rushes (days?), and made them light; but the dog Labrad scorched their tops.

The *rat* or mouse which figures in the Cendrillon and Tom Thumb stories may very well be an old essential trait. We have suggested above that the mouse running « up the clock » in the English rhyme is the little star in the night Wain. This star is conceived of as a rat gnawing the traces, or a mouse gliding up the trunk of the « elephant » (= the Bear) in countries so widely separated as France and Burmah[3]. Cf. further Apollon Smintheus; the rat in legends of Saint Martin; the rat on the altar of Saintes, in association with a horned god of plenty; the Púca appearing in rat form; and Arndt's tale *Die Sieben Mäuse*. They dance every night from twelve till one.

We cannot here examine the *Mac Tíre Fionn* (white wolf) or *Madra Bán Bacach* (lame white dog) story, a Celtic version of Cupid and Psyche, but may point out one or two more obvious considerations. 1. This lame white dog seems a figure of winter. His three legs, we think, are due to the influence of Orion's Belt on mythopœic fancy. He must

1. Pulsus est de Lampsaco civitate propter vir. memb. magnitudinem. Postea in numerum deorum receptus etc. (Bode *Mythogr.* I 126).

2. Walker, as cited by Petrie. We have not found the original passage. Representations of pipers wearing hoods or Phrygian bonnets occur in ancient art.

3. *Mélusine* II 32 (a), 33 (g). The little star is confounded with the pole-star.

be the Threefooted Dog of Norroway of Scottish tradition. Cf. the Wild Huntsman's three-legged horse, etc.

2. An early form of this story (derived, it is said, from the old English Apuleius) occurs in George Peele's *Old Wives Tale*, where the old man has the form of a bear by night and a man by day.

3. With this stellar cycle are connected the werwolf and berserkr stories.

4. A large family of nocturnal goblins seem referrible to this same celestial origin — so far at least as regards the form of the conception — the Nightmare or Dråk, the Mare, the Bitch-daughter, the Mårte, the Murraue, the Bœuf Moreau, Mourioche, « Morrough », the night-ox (Bugle-Noz or Beugle-Errant), the Ourse Blanche; and, as we think, Cronus's offspring, the Centaur. Ourse Blanche = Grande Ourse.

It is necessary to guard against exclusive interpretations. The Black Swine's Bed, etc., shown in various places, suggests the wallowing of the earth pig making the hills and valleys according to the belief of New Britain. We have explained Sisyphus (a reduplication of *sophos*) as one and the same with Odysseus, Pan, Odin, etc., the little star wandering, or ploughing, or the like, restlessly to and fro in the Wain. But that the rolling of the stone could express the ascent of the sun is shown by the Highland saying,

> Mar chlach a dol an aghaidh bruthaich feasgar righinn Earraich;
> Mar chlach a ruith le gleann feasgar fann Fogh(mh)air.
> Like a stone going up hill is the long Spring evening;
> Like a stone running down glen is the soft Autumn evening [1].

We shall see also that myths of Ursa Major have passed over into lunar and telluric senses, Bóind, Macha, Demeter, etc.

We might multiply confirmations of our stellar interpretations. The Fawn (Oisín) to pass into Tír-na-n 'Og crosses the Milk Stream [2]. The Mac Beg, Cú-Chulaind, makes his way into the fastness of the bull-giant, Cú-rígh (a sort of Minotaur, Taurus) by the milk stream [3]. A Wexford Fir-Bolg story makes the Slaney run with white cow's milk [4]. Or we find ashes instead of the milk [5]. Or the three cows, the Erca Iuchnai, were carried off by Cú-rígh, with their « Calf », or (by another con-

1. Nicolson 388.
2. Inedited tale.
3. Book of Leinster 169 b. Keating.
4. Kennedy *L. F.* 304-307.
5. *Ibid.*

ception the « cauldron » for their milk. The milk was spilled into the White Stream (Findglaise) by Bláthnait to betray Cú-rígh; or the tale was connected with White Cow river, the Bóind [1]. All these are myths of the Milky Way. The « cows » are those of the Wain, and the Calf or Cauldron is the little star, Alcor. Sometimes the four stars α β γ δ are regarded as forming a saucepan, well, the bowl of a ladle, etc. — as we shall see below. In the Iroquois conception the small star is a pot in which the hunters mean to cook the Bear [2]. Compare the cauldron or keeve under which Cendrillon or Bearskin hides.

We believe that the river character of Adonis, Marsyas, and Achilleus is a trait derived from the Milky or Mealy Way. Saint Martin (they say in Limerick) was ground in a mill (in another account was cut up and eaten in the form of an ox, like Dionysus). « Tommy » (= Thumbling) is Bread; and this little hero is « buried beneath two marble stones [3] »; or giants threaten to « grind his bones » to make their bread. So it is sung of Sir John Barleycorn,

> They wasted oer a scorching flame
> The marrow of his bones,
> But a miller used him worst of all,
> For he crushed him tween two stones [4]

This hero we shall meet in female form as Caor-na-hEórna (barleycorn), Gráinne (grain), Etan (*ith*, W. *yd*, corn) — Celtic analogues of Persephone.

Adonis or Thammuz ground, as a grain god, into meal, is thrown into a river. Adonis was, we have seen, identified with the Thumbling star in Ursa Major (= Char Saint Martin), and we find Thumbling associated with the Milky Way in other legends. There is at least good reason to think that we must see a myth of the Milky Way in the marking of the path by Petit Poucet with « petits cailloux blancs », or crumbs of bread which the birds pick up; and the throwing of ashes in Mr. Theal's Kaffir story of The Bird that Made Milk [5]. The runaway children and pursuing cannibal in the same collection are Day and Night, with the devouring Cronus-like monster in pursuit; we shall meet them again as Diarmaid and Gráinne; and in an inedited Irish

1. *Senchus Mor* I 64, 66.
2. Lafitau *Mœurs des Sauvages Amériquains* II 238.
3. « Or grinded grain betwixt two marbles turn ». Dryden *Georg.* I 267.
4. Burns. The analogy with the Adonis-Tammuz myth has been remarked by Professor Liebrecht, *Zur Volkskunde* 259.
5. Theal *Kaffir Folk-Lore* (London 1882). The *Saturday Review*, seemingly much puzzled by these tales, asks « Can Mr. Theal not ascertain whether there has been any direct borrowing from tales imported by Scotch residents » (10 June 1882).

tale we have the same subject, only that the monster (as in many time myths) is a serpent, *ollphiast.* Two other myths may be named here, one at least of which we would refer to the Milky Way. Medea, as she fled with Jason, tore up the body of her brother Absyrtus, and scattered the limbs behind her to stop her father's pursuit. The hero was turned into the river Absyrtus. When Tom Hickathrift (Thumbling) was set upon by one-and-twenty ruffians in armour he also hacked and hewed to such purpose that the ground was strewed with the severed limbs.

The Milky Way again must be the constant in the legend of the milkmaid Odras (the pale or white), daughter of Whitestern (Odornatán) son of Ashes (Luadre), whom the Mórrigan turned into a stream.

Odras unde nominatur? Ninsa. Odras ingen Odornatan maic Luadre, isi ba bligliòir do Buichet búi in coire féile. Ar ni tucad a chori do thenid, ocus ni bui aidche cen féoil. Ocus ise ro alt Eithni Thaebfota ingin Cathair Máir. Luid dan in Mórrigan a Cruachain co tuc tarb Liathmuine lea corodart boin dia búaib .i. Slemuin a hainm. Taraill lea Fraech a 'Oireinn. Ro gelt and. Unde Druim Fraech Slemna. Luid Odras ocus a gilla lea in diaid na bó .i. Gada a ainm. Co toracht in gilla i Cuil Gada ocus luid Odras do shaigid Side Cruachan. Do fuit cotlud fuirri in Daire Thalguda ocus tic in Mórrigan chucu, ocus do cechain brichtu furri. Conderna lind usci di Odrais. Isí ind aband sin fri Sliab Bodbgnai aniar. Unde Odras.

Odras, whence is it named? Not difficult. Odras daughter of Odarnatan son of Luaithre, 'tis she was milkmaid to Buichet, who was the « Cauldron of Hospitality », for his cauldron used not to be taken off the fire, and there was never a night without meat in it. And it is he that brought up Eithne Longside, daughter of Cathair Mór. The Mórrigan went then from Cruachán and took the bull Liathmuine with her, and he consorted with a cow of her (Odras's) cows, Slemuin her name. Fraech met with her (the cow) in 'Oirenn. She grazed there. Whence « Druim Fraech Slemna. » Odras went after the cow, and her herdboy with her, Gada (fur) his name. The boy came as far as Cuil Gada and Odras went towards Síd Cruachain. Sleep fell upon her in Daire Thalguda, and the Mórrigan comes to her and chanted spells upon her, so that she made a stream of water of Odras. She is that river to the eastward of Sliabh Bodbgnai. Whence Odras (BL. 168 a).

If we turn to Irish hagiological legend, the old tradition[1] of Saint Patrick and his companions transformed into eight deer, Benen being

1. *Tripartite Life* pt. I.

the fawn (= Oisín) is only another form of the Seven Sleepers and their Dog; the Seven Heroes of the Fían (and Conán) enchanted; the Seven Harpers sleeping in Loch-na-Cruitearadh [1]. It is the tale of Trian and his chariot borne into Loch Tréna [2], and the impious ploughman who insulted Saint Martin thrown, with his team of six, into Tobar-na-Seisrighe — an old star tale attracted into the tradition of the saints' lives.

VI

The traditions of Wales again wear an astronomical character, and have Irish parallels. The story of the Seven Bishops or Seven Saints, localized in many places, is a tale of the Seven Stars. Maelgwn, Modred (*madradh*, a dog), Conán Maol, the Madra Maol, and perhaps Conn and Labrad, must (in myth) be one figure.

Mr. Rhys will not decide whether the « great mythical hero to whom » they have given the name of Arthur » (*op. cit.* 231), « was from the » first a purely imaginary character..., or had some foundation in the » facts of a long-forgotten history ». Now 1. the *type* of Arthur is not very obscure. He belongs, in the chief legend associated with his name, to the family of naturegods or giants, as Odin, asleep or enchained for a time. Hence, when the bonds of winter relax, the flos regum will come back, as many other such heroes are to appear again at the last: « Iuxta Merlini vaticinium Arcturus dubium habet exitum, quia utrum » vivat aut mortuus fuerit, nemini certum est. » When Nature reäwakens in the spring

> Arthur o' Bower has broken his bands
> And he's come roarin' ower the lands;

and we have Arthur's Chase, Odin's Hunt, the Dionysiac march of returning summer and its train. Such at least is one explanation. 2. Arthur's *attributes* seem to be mostly stellar. « Arthur's Chair » or « Seat » is to be compared with the numerous Irish hill-tops called *Suidhe-Finn*, the Welsh summits associated with Gwyn ap Nudd, or that which bears the name of the giant stargazer Idris [3]; with Oisín's Seat in Tipperary, and the stone chairs where, as in several other cases, Saint Patrick alternates with Find or Oisín [4]. « Arthur's Table » (Bwrdd Artur), a great

1. Colgan *Actt. SS.* S. Ciaran (p. 460).
2. *Trip. Life* pt. III.
3. Cf. Suidhe Odhrain. But the Welsh name may not be old.
4. O Hanlon *I. Saints* 17 March. The suspension of this work is greatly to be regretted. We trust it is only temporary.

flat-topped rock in Redwharf Bay, and the *moat* with the same name which we remember to have seen near Eamont Bridge, recal the *Bórd-ón-Fhian*, a white conspicuous rock whereat Fionn and his giants held carouse on the hill of Cathaír-Conrígh (Cúrigh's stone fort) in Kerry. Now Cú-rígh and his Bull seem to be nothing but Orion (or part of that constellation and Taurus; and Cathaír-Conrígh is of the same class with such Welsh names for constellations as *Caer Gwydion* (the Milky Way), *Llys Don* (Cassiopeia), *Llys Cynvelyn*. Cf. the Manx *Bhow-Ghorree* (Milky Way. Cregeen s. v. *bhow*) = « Cú-rígh's Bow » ? « Arthur's Oven », which we also find localized, recals the Fulacht-na-Mórrígna; the kitchen of King Cormac Longarm on Temair; the Dagda and his two assistants cooking in the Bruden-Dá-Derga. We hear of a Polynesian death-goddess cooking the dead in the other world. We suspect that certain Irish oral tales of our own. as of a little naked man, or man-ass, baking a cake on a hilltop by the heat of the sun, and a magician watching a joint of meat, contain conceptions older than much which the bardic genealogist committed to vellum in tracts like that just referred to. « Arthur's Lyre » (Telyn A.) is Lyra. His mantle of invisibility is the cloak of Hermes, Hödeken, Odin etc. « Arthur's Dagger » may again be stellar (the Belt?). Hermes sometimes wears a dagger. Arthur has a treacherous wife, whom we would equate with Findabair (« bright-brow », Crowe), Medb's daughter, and Froech's love, a figure answering to Ariadne, Bláthnait, Helen etc. and recurring in a string of stories where the husband, or captor, is a winter giant or ogre, as the Crochaire Césta, whose unwelcome return was always foretokened by three showers of hail. There are *three* Gwenhwyfars, as three Brigits, three Ferguses, etc. 3. Arthur's *name* suggests Ir. *art* (a bear), *Arcturus* and Ursa Major : and we submit whether his son « Urien », one of the Three White Lords (*al.* one of the « Three Blessed Kings »), of the Island of Britain, with his magic staff, the *ffon vraith* [1], — or his three ravens, — is not *Orion* with his mace or sword; Llew, another son, or Lleon Gawr (Iolo MSS. 36,412) — « in (whose) time a scorching heat occurred » and who burned up the herbage of the Isle of Britain (Tr. xxiv) — the sign *Leo*, associated in Greek myths with the ardours of summer; and « Arianrhod », which Mr. Rhys regards as a non-Celtic name and attemps to connect with Mog Roith etc. *W. Phi-*

1. Cf. the *ffon wen* (*supra*). That Urien is a classical name is again rendered probable by its occurrence in the legend of Melucina, whose name must be Latin (Mater Lucina?). Urian in modern German tradition is the Devil; and it is at least a coincidence that Heywood, in his *Merlin*, says that Orion was identified with Lucifer (c. xxv).

lology[2] 426), *Ariadne's* round or *Crown*, a well-known name for that constellation (again the Corona Borealis) which Arianrhod designates. There were various legends about it (Creuzer[2], 4, 113-114); and it is the possible original of the Irish Bárr-Bruinn, the splendours of which irradiated Cruachán cave or the well therein (OCurry *M. and C.* III 199-202). In the same way, if space allowed it, we could, we think, show a plausible case for the view that when Taliesin said his « original » country is the region of the summer stars » he was more explicit and literal than the Welsh bards usually are, and that we have simply star allusions in the references to Lucifer; to Gwyn's or Taliesin's knowledge of « the names of the stars from north to south »; « the » Galaxy »; « the Court of Don » (Cassiopeia); to the birth of « my » Lord in the manger of the ass » (over which the star stopped); to « Lleon » (Leo? ; « it is not known whether my body is flesh or fish » (cf. the Fish-Man, Fintán) (*Mabinogion* 482-484. Stephens *L. C.* 185-187)[1]. This last amphibious conception must again relate to light-darkness, day-night. To what we have said above on this point we will here only add another illustration. An unpublished Irish local legend represents the dragon of Scattery Ireland — a serpent with his tail in his mouth, which encircled the whole isle of Inis-Cathaigh when Senán and his monks went thither — as feeding after his banishment on a trout and a half-trout every day. Although such legends sometimes are told to account for curious facts in nature (*e. g.* the Russian tale of the half-eaten sole, Ralston 330) yet here comparison suggests that the dragon is *time* (*saeculum*); and as the golden apples, maids, cows of the Sun, the gentlewomen killed by Bluebeard, by the Drakos, or the Crochaire Césta, are all the days, so the trout and half-trout, the dragon's daily meal, should be a rude conception of a day and a night, just as the Polynesians explain their fishgod Vatea to be Day, noon - day.

In the following section of this essay we will consider the Celtic myths, Gallic, Irish, and Welsh, of the worm or dragon. The most important is perhaps that Crom Dubh, Crom Cruach, Cenn Cruaich, who is stated in the old Lives of Saint Patrick and in modern Irish tradition to have been worshipped by the pagan Irish as a god. M. A. de J. explains Crom Cruach as « Courbe sanglante » and « Croissant ensan- » glanté » (107, 386); OCurry as « Bloody Maggot. » Our own evi-

1. Cf. further, in this curious piece, the *triplications*, the three springs in the neck of the strange beast with the heavy paws, and Moses's three rods from Jordan's water (492), fancies of which Orion's Belt may be the base.

dence, collected in our latest studies, will suggest that OCurry was in the main right. *Crom* we understand as « the Worm ». *Crom Cruach* is « Crom of ricks » ; *Cenn Cruaich* is not « la Tête sanglante » but « Head of the rick » the Kynn-Crog of the Mabinogion (229). Crom was apparently honoured at Patrick's Rick (Cruach Phátraic) ; and *Cruachán Chroim* (Crom's little rick), an unidentified mountain, is perhaps the same. Cf. Pryf Du (*Mabin.* 106), and Crom na Cairge (*Tr. Oss. Soc.* VI 116).

INDEX

Ali Baba tale 218, 220
Apollo Maponos = Mac Oc 194
Arcas-Pan-Oisin 221, 249
Arthur 256-258
Arianrhod = Ariadne's Crown 258
Argo = Ursa Major 147
Ashypet — Ashenclas 239, 250
Barbe-Bleue 227
Bloody Tom, B. Jack 218
Cat, Booted 249 Whitting ton's 247
Cendrillon 241 sqq.
Ceridwen 226
Circe — Swineface — Black Pig. 217
Comedovi 194
Cow resuscitated 245
Cu-righ and his bull 245
Cu-Chulaind 245
Cleric in goatskin = Pan 211, 233
Crom Dubh 213, 259
Cronus-Gargantua 209 sqq.
Chequers = days and nights 218
Centaur 241, 253
Cyclops — Trimmatos — Balor 203
Dactyles = stars or days 206
Dagda 205, 208
Days = Sun's oxen, Manandan's swine, white women etc. 204, 209, 216-232
Day-Night = twins of Roman shewolf 224
— — = twins of shewolf Leto 224
— — = Diarmaid and Grainne 228
Elbow of Maui (Orion's Belt) 207
Ell, Lady's (the Belt) 199
Etan-Idun 254
Gwenhwyfar = Findabair 257
Grainne — Persephone 243
Hand, Orion's Belt 206 image of week 207, 217, 232. U. Major 207
Hatto 230
Hecate's Meal 239
Helena 211, 248
Hickatrift-True Thomas 211
Hodeken-Telesphorus 211
Horse, Wooden 216, 239
Hunchback and Fairies 220
Iason 228
Indra 211, 216
Jewel of Moloch, of dragon etc. 226, 240.
Knee wounded 215
Labrad-Lycaon 230, 248
Lug = vitulus 208
— = Loki ? 208
Luprachan 247
Mac Oc-M. Beg-Maui 211
Maines, Seven = week 231
Milky Way 253
Odysseus 221 sqq.
Oedipus-Oengus 223, 228, 249
Ogmius-Ogma-Mac Oc 211
Penelope = spinning sow 224
Pendragon-Cruimchend 243
Pied Piper 230 = Circe *ibid.*
Plough, ride on 223
Proxumi = Daine Sidhe 194
Raven gods 212
Righ Mna Nuadat 207
Riddle of Sphinx 207
— of Virgil 207
Rhymes 214, 216, 220, 226, 228, 256
Schwarze Frau 219
Seven Sleepers 227
— Saints 256
Shoe myths 246 sqq.
Sisyphus 221, 253
Sphinx-Chimaera 204, 207
Staffan, Stevanu 213, 221, 228
Swine, flying 239
Tarvos Trigaranus 204
Thumbling 213 sqq.
Thief of Black Cap 211
Tuatha De Danann 202
Triplicate symbols, shamrock etc. 206-207
Truie qui file 225
Urien = Orion ? 257
Velint = Uilinn ? 245
Wandering Jew 222
White gods 232
— Merchant 222-223
— Lady 219
— Alban sow 225
Wren 222

David FITZGERALD.

MÉLANGES.

NOTE SUR LE NOM DE LA VILLE D'EVAUX

M. Mowat reproduisant dans le *Bulletin monumental* [1] l'inscription de la patère d'Evaux (Creuse), d'après la lecture de M. Florian Vallentin [2]

VIMPVRO· FIRMI
LIB IVAV
V· S· L· M

fait remarquer que ce nom d'IVAV « rappelle immédiatement le nom d'une ancienne ville du Norique, aujourd'hui Salzburg, qui se présente dans les textes sous les diverses formes ablatives plus ou moins contractées, IVAO [3], IVAVO [4], IVVAO [5], et dont la forme la plus complète est IVVAVO [6]. »

Puis, passant à la forme moderne du nom d'Evaux, il ajoute, « comme conséquence de cette particularité intéressante (l'identité du nom antique de Salzburg et d'Evaux), la dénomination *Euaunensis vicus* (et non *pagus*, comme il le dit à la suite de M. Vallentin) donnée au territoire d'Evaux par des manuscrits de Grégoire de Tours paraît devoir être corrigée en *Euauuensis,* conformément à l'orthographe de l'ethnique *Iuuauuenses,* soit IVVAVENSES, qui se lit dans une inscription du Norique [7]. C'est,

1. Tome XLVIII, p. 262, 1882.
2. *Bull. épigr.*, tome Ier, p. 40 et 129, 1881. M. Bosvieux avait donné en 1854 cette lecture de M. Mérimée : VIMEVRO. FIRMI, etc., *Bull. Soc. arch. du Limousin,* tome VI p. 261, et M. Fillioux, VIM ius CVRO ou PVRO, etc., *Mém. Soc. arch. de la Creuse*, t. IV, p. 204, 1873. Ces détails bibliographiques sont à ajouter à ceux donnés par M. Vallentin.
3. *C. I. L.*, III, 4461.
4. *Table Peuting.*
5. *C. I. L.*, III, 5746.
6. *Ibid.*, 5566.
7. *C. I. L.*, III, 5589.

du reste, poursuit-il, « ce qui est confirmé par les règles de la formation française des noms de lieux ; Evaux ne peut provenir d'un prétendu *Evaunum*, parce que ce dernier aurait produit *Evon*, comme *Orolaunum* Arlon, comme *Catalaunis* Châlons, comme *Icauna* Yonne. »

M. A. Longnon, de son côté, dans sa *Géographie de la Gaule au* VIe *siècle* [1], dit qu' « on peut s'étonner que le nom moderne d'Evaunum ne soit pas Evon plutôt qu'Evaux. »

Grégoire de Tours n'est pas le seul auteur qui donne le mot Evaunum. Ce nom se lit sur une monnaie mérovingienne que les numismatistes s'accordent à attribuer à Evaux [2]. Dans l'acte de donation de Chantelle à Evaux, en 936, nous trouvons *Évaunensis cænobii* [3] ; dans une autre charte de donation de Boson, abbé laïque de Moutier-Rozeille et d'Evaux, de 945, *monasteriorum Rosulensis et Evanensis* [4] ; au XIe siècle, *Æcclesia Aevaunensis* et *Umbertus Lafola Evauni* [5] ; en 1120-1136, *Humbertus præpositus Ewaunensis ecclesiæ* [6] ; en 1174, *Bernardus præpositus Evaunensis* et *canonicorum Evaunensium* [7]; en 1179, *canonicus evaunensis* [8] ; en 1198, *Hugo de Walle præpositus evaunensis* [9] ; même année, *præpositum evaunensem* [10]. Puis, dans des chartes de 1197, 1198, 1199 du Cartulaire de Bonlieu, *sextarios vaunenses* [11].

A dater du XIIIe siècle, le nom change dans ce cartulaire comme dans les autres documents : 1202, *ad mensuram evaonensem* [12]; 1204, *Stephanus prepositus evaonensis* [13]; 1209, *Nicolaus prepositus evahonensis* [14]; 12 mai 1224, *Joannes evaonensis ecclesie præpositus* [15] ; 1267, *apud Evahonium* [16] ;

1. Longnon, p. 466.
2. A. de Barthélemy, *Liste des noms d'hommes gravés sur les monnaies de l'ép. mér.*, Bibl. de l'Ecole des Chartes, 1881, p. 295.
3. Charte orig. aux archives du Puy-de-Dôme. Le *Gallia christiana nova*, tome II, Instrum., col. 6, à tort de corriger *evaunensis* en *evahonensis*. Je dois à l'obligeance de M. G. Rouchon, archiviste de ce département, un fac-similé de cette charte qui ne laisse aucun doute sur la véritable lecture.
4. Baluze, *Hist. Tutel.*, col. 368. Il y a certainement une faute de copiste pour le nom d'Evaux comme pour celui de Moutier-Rozeille. On doit lire Rosolensis et Evaunensis dans l'original.
5. Chazaud, *Etude sur la Chron. des Sires de Bourbon*, preuves, p. XXXII.
6. Chazaud, *Fragm. du Cart. de la Chapelle. Aude*, p. 90.
7. *Cart. de Bonlieu*, Bibl. nat., tome 135 des *Cartulaires*, fol. 87.
8. *Ibid.*, fol. 157.
9. *Ibid.*, fol. 71.
10. Lettre de Gui comte d'Auvergne, à Innocent III, *Gall. Christ.*, t. II, Instrum., col. 274.
11. *Cart. de Bonlieu*, fol. 187.
12. *Ibid.*, fol. 176.
13. Archives de la Creuse, fonds de Bonlieu, carton VII, orig. parch.
14. Testament de Guillaume comte d'Auvergne, *Gall. Christ.*, t. II, Instr., col. 200.
15. Généal. de la Rocheaymon, suite à l'*Hist. des grands Off. de la couronne* (par l'abbé Jacques d'Estrées), page 39. A la page 206, la même pièce porte la date 1225.
16. *Olim.*, t. Ier, part. II, p. 685.

mêmeannée, *prepositus monasterii Evahonensis*[1]; 1276, *prepositus monasterii Evahonensis*[2]; 27 juillet 1285, *abbatiam evahonensem*[3]; 1352, *Ludovicus de Tineria prepositus ecclesie evahonensis, ubi Evahonium*[4]; 1385, *Euvahon*[5]. Le papier et Régistre des enfans baptizés en l'église Notre-Dame de Envahõ..., 1546-1613, donne comme on le voit *Envahon*[6]. Les registres suivants conservent ce nom d'Evahon jusqu'en 1655, où le mot Evaux paraît pour la première fois. En 1657, Evaux alterne avec Evahon. En 1658, le premier devient dominant. Le registre commençant en 1671 porte en tête le mot Evaux, qui se continue jusqu'à nos jours. Les terriers de 1723 à 1726 que j'ai pu consulter écrivent constamment Evaux. Le relevé des pièces contenues dans les 30 layettes du Chartrier du monastère, commencé en 1723, ne donne qu'une fois le mot Evahon, partout ailleurs il écrit Evaux.

Le grand nombre de textes antérieurs au XIIIe siècle que je viens de citer, et qu'il aurait été facile d'augmenter, montre que le nom primitif de la ville d'Evaux était bien Evaunum. Il n'y a donc pas lieu de corriger ce mot ainsi que le propose M. Mowat, mais seulement de rechercher comment le mot Evaunum a donné Evaux en français.

En provençal, la diphtongue *au* se conserve telle qu'elle est en latin ; voilà la règle. Et d'après le témoignage des anciens textes et du patois actuel, cette diphtongaison de *au* se produit jusqu'en Limousin, dans la Marche et le nord de l'Auvergne, etc. Evaux appartient à cetté région nord de la langue provençale, son nom actuel venant d'Ivaunum ou Evaunum n'a donc rien que de très régulier. Les noms cités par M. Mowat (qui tous appartiennent à la région du Nord et ont remplacé *au* par *o*) ont dû d'abord être orthographiés par *o :* ainsi *Orolaunum, Orolõnum*, Arlon, etc. Cette substitution de l'*o* à la place de la diphtongue *au* est fréquente dans certains manuscrits et dans quelques inscriptions, comme l'a montré M. Schuchardt dans son *Traité du vocalisme vulgaire du latin.*

La substitution d'un *E* à l'I de la première syllabe est également parfaitement régulière. I protonique *bref* donne constamment E en français. Le I d'IVAV était bref.

1. *Ibid.*, t. Ier, part. II, p. 699.
2. *Ibid.*, t. II, p. 86.
3. Journal de voyage de Simon de Beaulieu, arch. de Bourges, Baluze, *Miscel.*, t. IV, p. 276.
4. Archives du Puy-de-Dôme d'après les notes de M. Bosvieux conservées aux archives de la Haute-Vienne.
5. Charte de confirmation des franchises et coutumes de la ville d'Evaux. Duval, *Chart. comm. du dép. de la Creuse,* p. 115.
6. Archives comm. d'Evaux.

Le *x* final de la graphique actuelle, qui du reste semble d'adjonction relativement moderne, me paraît être le produit d'une fausse étymologie rapportant ce mot à la forme ablative du pluriel. La preuve en est dans le nom d'un village des environs d'Evaux : Envaux, *in vallibus*[1], où le *x* final est probablement le produit de la terminaison *bus*, et remplace une *s* qui a dû se trouver là dans le principe. C'est au XVIe siècle que paraît remonter cette forme savante, qui se manifeste d'abord dans le mot Envahon, forme qui, dans le nom actuel, amenait forcément le *x* final.

Quant à la forme *Evaon*, ce n'est qu'une forme irrégulière dont je n'ai pu découvrir la trace[2].

Les textes que j'ai cités plus haut montrent que jusqu'au commencement du XIIIe siècle le nom de la ville d'Evaux fut Evaunum, Evau, que de cette époque jusqu'au milieu du XVIIe, on lui substitua celui de Evaonum, Evaon, et qu'enfin depuis 1671 on est revenu au nom antique Evau.

Ces changements dans la forme ou, s'il était possible d'ajouter foi aux singulières affirmations de l'abbé de Longuerue et de la Martinière[3], dans la graphique du nom d'Evaux, coïncident avec des faits historiques qui doivent en donner la solution.

A la fin du XIIe siècle, vers 1180 d'après Baluze, le Combrailles auquel appartenait Evaux entra dans la maison d'Auvergne par le mariage de Pétronille de Chambon, héritière de cette seigneurie, avec un comte de cette province dont elle suivit dès lors les diverses vicissitudes. Ses charges administratives passèrent presque aussitôt aux mains d'hommes étrangers au pays. C'est donc dans les dialectes parlés dans les possessions des nouveaux seigneurs d'Evaux qu'il faudrait rechercher la cause de l'altération irrégulière du nom de cette ville. Malheureusement l'ouvrage qui aurait pu me guider dans cette recherche n'existe pas encore[4].

Le retour au nom primitif s'explique tout naturellement. Au XVIIe siècle,

1. Commune de Sannat, village situé dans la vallée de la Méouze, affluent de droite de la Tardes.

2. Il y a certainement lieu de tenir compte dans la formation du nom moderne d'Evaux de l'origine celtique de ce nom. Le n° du mois d'août 1881 de la *Revue celtique* (p. 118, note 1) contient la note suivante : « du nom du Dieu Ivavos (cf. Lacavo deo, Orelli, 2018) vient le nom local Ivavono-n, et par contraction Ivaunon, en latin Ivaunum, d'où le nom moderne Evaux. » Je laisse aux celtisants le soin d'éclaircir cette partie de la question.

3. Abbé de Longuerue, *Descrip. hist. et géogr. de la France*, 1722, p. 138 : La principale ville du pays est Evaon, *qu'on prononce communément Evau*. La Martinière, *Dict.*, 1730 : Le chef-lieu du Combrailles fut ensuite Evaon, *qu'on prononce Evau ou Evaux*. Ces deux auteurs se sont certainement appuyés sur un renseignement inexact. A l'époque où ils écrivaient, la forme « Evaux » était la seule en usage dans la contrée.

4. Cf. Thomas, *Rapport sur une mission philologique dans le dép. de la Creuse*, p. 10.

une bourgeoisie puissante s'était formée dans cette ville, et les registres paroissiaux nous montrent que toute l'administration locale était entre ses mains. Avec elle reparaît le nom antique qui était resté le seul en usage parmi les autochthones, et bientôt ce nom est le seul qu'ils inscrivent dans les pièces officielles.

Comme preuve de la conservation des anciens noms de lieux, je puis citer ce qui se passe pour le chef-lieu du département de la Creuse. Jusqu'au XVIe siècle, les actes officiels portent Garactum et Garet. A cette époque on commence à écrire Guéret. Mais le mot Garet est encore le seul que connaissent les paysans des environs et celui dont se servent entre eux les artisans de cette ville.

JEAN DE CESSAC.

EXTRACTS FROM THE FRANCISCAN *LIBER HYMNORUM.*

This beautiful twelfth-century manuscript, formerly in St. Isidore's, Rome, and now in the Franciscan monastery, Merchants Quay, Dublin, has been well described by prof. Zimmer, in his *Keltische Studien*, ss. I. 13-16. He omits, however, to mention that the poem beginning *Admunemmar noeb-Patraic* (published from the Trinity College Liber Hymnorum in Goidelica, p. 132) occurs in p. 38 of the Franciscan codex and that in p. 44 of the same MS. occur the verses *Epscoip Sanctan sancta sruthib*, etc. Which also have been published from the T.-C. Liber Hymnorum in Goidelica, p. 148.

Prof. Zimmer prints two of the prefaces to the hymns in the Franciscan manuscript; but with so many inaccuracies as to render it desirable, in the interests of philology, to publish these prefaces as they really stand in the codex.

Preface to *Benedicite opera omnia.*

Tres pueri [1] *in fornace ignis ardentis hoc canticum fecerunt. In campo vero Sennar factus est et in campo Diram specialiter. In amseir* [3] immorro [MS. v°] *Nabcodonozor* [4] *doronad. Diasoerad* immorro [MS. v°] *arthenid* [5] *doronsat hé* [6]. *Arnarádairset* autem *indeilb norda doronai Nabcodonozor* [4] *is aire rorlaithea* [7] *in fornacem. Deus tamen illos cantando hoc canticvm de fornace liberauit. Annanias* [8], *Azarias, Misael ananmand ebraide. Sedrac, Misac, Abdinago ananmand callacda.*

1. persain, Zimmer. — 2. Om. Z. — 3. amser, Z. — 4. Nabcodonocrous, Z. — 5. arthened, Z. — 6. he, Z, — 7. roslaithea. Z. — 8. Annamas, Z.

Translation of the Irish.

Now in the time of Nebuchadnezzar it was made. To save themselves from fire they made it. For that they adored not the golden image which N. made therefore were they cast *in fornacem*. Deus tamen, etc. Annanias, etc., their Hebreu names. Sedrac, etc., their Chaldee names.

The most interesting form here is *rorlaithea* for *ro-ro-láithea*, the 3[d] pl. pret. pass. of *láaim* with the verbal prefix doubled.

Preface to *Quicumque vult*.

Senad Nece doronai inniris cathoilc. Ocus tri epscoip dib namma dorónai hí[1] *.i. Eusebius et Dionissius et nomen tertii nescimus.* Acht *atberar conidhé*[2] *insenad uile doronai arishé*[2] *roserdarcaig*[3]. *In Necea vero urbe doronad. Ocus in Bethinia ata incathirsin .i. cennadach inAssia bicc. Ar dichor eirse*[4] *Airr immorro*[5] *doronad, arised*[6] *rothucside con;dmó Pater quam Filius 7 conidmó Filius quam Spiritus* [*sanctus*]. *Rothinolad thrá*[8] *insenod .i. oct nepscoip déc artricétaib ic Constantin co Necea*[8] *ocus foremthetar aforuáslegud arasulbaire corofuaslig Dia. Exiens*[9] *enim de coitu vt purgaret uentrem suum ei contigit ut omnia uiscera cum stercore foras e*[x]*irent ut Iudae atque Agitofel contigit.*

Translation.

The synod of Nicea made the Catholic faith. And only three bishops of them made it, namely Eusebius and Dionysius and the name of the third we know not. But it is said that the whole synod made it, for this made it conspicuous. In the city Nicea it was made. And that city stands in Bithynia, that is, a district in Asia Minor. Now for expelling Arius' heresy it was made, for he delivered that the Father is greater than the Son and that the Son is greater than the Holy Ghost. So the synod was convened, namely 318 bishops, by Constantine unto Nicea, and they were unable to overcome him (Arius) because of his eloquence, until God overcame him. *Exiens*, etc.

The last three words of the creed are « unus est Christus », not « unus *et* Christus », as Prof. Zimmer gives them.

Besides these prefaces, Prof. Zimmer prints in his *Glossae Hibernicae*, p. 277 a portion of a note on the left margin of p. 36 of the same MS. In the codex this portion stands as follows :

1. doronai hi, Z. — 2. -he, Z. — 3. rosbdarchaig (bd zweifelhaft), Z. — 4. eirr, Z. — 5. immurgu, Z. — 6. arished, Z. — 7. thra, Z. — 8. Neceo, Z. — 9. Exien, Z.

Maraid[1] *slicht*[2] *a choss beos forsincloich. Ocus asbert uictor fris*[1] « *ismithig duit* », *olse*, « *dul darmuir dofoglaim, arisduit rochind Dia coroptu bas*[2] *forcetlaid dolucht nahindsesa*[3] *iartain* » *.i.* « *niregsa* », *ol Patraic, acsi diceret*[4]*... co... domino meo* « *eirgsiu* », *arintaṅgel*, « 7[5] *iarfaig dó.* » *Dochuaid tra Patraic ocus roiarfaig dó*, acht *ni fuair deonugud* acht *madoberad*[6] *bruth*[7] *oir bad cutrumma riacend dó. Asbert Patraic fris* « *darmodebroth, istu[a]laing*[8] *Dia sen*[9] *mad ail do : genus iuramenti sen la Patraic acsi diceret darmo Dia bratha. Luid Patraic forculu coa muccna isindithrub doridise ocus adfet do Victor omnia uerba domini sui. Asbert intaṅgel fris lensu intorc ut ocus tochelaid*[10] *bruth*[11] *noir asintalmain ocus beirsiu lat é*[12] *dotigernu. Et sic factum est.*

Translation.

... the trace of his (the angel Victor's) feet remains still on the stone. And Victor said to him « It is time for thee », saith he, « to go over sea to learn ; for it is for thee that God hath determined that thou shalt be teacher of the folk of this island. » « I will not go », saith Patrick, as if he would say (« I will not go till I obtain consent) from my master. » « Go », saith the angel, « and ask him. » So Patrick went and asked him, but he obtained not consent unless he should give him (the master) a mass of gold equal to his head. Patrick said tohim « By my God's doom, God is able (to do) that if it is pleasíng to Him. » That was a kind of oath which Patrick had, as if he would say « by my God of doom ! » Patrick went back again to his swine in the wilderness and related to Victor all his master's words. Said the angel to him, « follow yonder boar, and he will dig out of the earth a mass of gold, and take thou it with thee to thy lord. » And so was it done.

The famous oath *mo-de-broth* (= O. W. *muin duiu braut*, Cormac) is always rendered as if *de* (= W. *duiu*) were an accusative and *broth* (= W. *braut*) a genitive. The converse is the case.

WHITLEY STOKES.

October, 1883.

1. marais, Z. — 2. slict, Z. — 1. fri patraicc, Z. — 2. ..., Z. — 3. herendse, Z. — 4. d...l, 7. — 5. Om. Z. — 6. -adh, Z. — 7. ruth, Z. — 8. tualang, Z. — 9. diasen, Z. — 10. dochelaid, Z. — 11. ba[rr], Z. — 12. late, Z.

MYTHOLOGICAL NOTES [1].

XIII. — MAGONIA.

In the ninth century Agobard, bishop of Lyons, wrote as follows :

Plerosque autem vidimus et audivimus tanta dementia obrutos, tanta stultitia alienatos, ut credant et dicant, quandam esse regionem quae dicitur *Magonia*, ex qua naves veniant in nubibus, in quibus fruges quae grandinibus decidunt et tempestatibus pereunt, vehantur in eandem regionem, ipsis videlicet nautis aëreis dantibus pretia tempestariis [the weathermakers whose spells have called the airship], et accipientibus frumenta vel ceteras fruges.

Jacob Grimm, *Deutsche Mythologie* [2], p. 605, asks : « Welches mythische land steckt aber in *Magonia?* » and suggests a connection with the Latin *magus,* a loan from μάγος and this, again, from the Old Persian. One must be modest in attempting to answer a question which puzzled a man like Grimm ; but as Agobard probably wrote at Lyons, we should look to Gaul rather than to Italy, Greece or Persia for a solution of the problem, and Gaul supplies in two forms, *Magounus*, *Mogounus*, the name from which « *Magonia* » is obviously derived. « *Magonus* » is stated in the Book of Armagh (a MS. of the beginning of the ninth century) fo. 9 a. 2, to have been one of the four names borne by S. Patrick, and is there glossed by « clarus. » In the later Tripartite Life and the Franciscan Liber Hymnorum this name is spelt Magonius and said to have been conferred on the saint while a student under S. Germanus of Altissiodorum (Auxerre). It seems, therefore to have been a Gaulish name. The Old Welsh form Maun, found in Nennius, § 41 (« nomen quod est Patricius sumsit, quia prius *Maun* vocabatur ») has regularly lost intervocalic *g* and shews that « *Magonus* » is a corruption of *Magounus,* for the *u* in *Maun* represents a Gaulish *ou*, as in *bud* « victoria », Gaulish *boudi*, *tut* « people, » Gaulish *touta, rud* (now *rhudd*) « red » Gaul. *roudos*, *uchel* high Gaulish *ouxellos* G. C.[2] 34, qq.

Mogounus occurs, in association with Apollo and Grannos, on an inscription in De Wal, p. 86 : APOLLINI GRANNO MOGOUNO, and Siegfried compared it with Scr. *magharan* a common name for Indra, « der Gott

1. See *Revue Celtique*, t. II, p. 197.

des Lichthimmels » (Grassmann). He also compared Μαγάων, which may stand for Μαγάϝων. The Zend *magavan* is also cognate.

The answer, then, or rather the guess, that I would venture to give in reply to Grimm's question is that *Magonia* stands for *Magounia*, and is probably the region ruled by a Gaulish sky-god Magounos or Mogounos, who may possibly have resembled, in some respects, Indra and, in others, Apollo.

XIV. — THE HRUNGNIR-SAGA.

When Thor fought the stouthearted giant Hrungnir, Thor's hammer (the thunder-stone) and Hrungni's weapon Hein (hone) met in mid-air. Hein broke and the fragments, together with those of Hrungnir's stone-brainpan, fell on the field called Stone-garth (See *Corpus Poeticum Boreale,* vol. I, pp. 109, 110, 119, 186, 22,vol. II, pp. 16, 17, and Snorri 108, 109, cited by Grimm, *Deutsche Mythologic?* 500.

Here we seem to have one of many instances in which either the Scandinavian skalds and sagamen have borrowed incidents from the Irish mythographers and romancers, or the converse has taken place. Compare the following passage from *The Cattlespoil of Cúalnge*, Lebor na hUidre, p. 71[b] of the fac-simile:

Comlond Munremair ocus Con*roi inso.*

A mbátár in tslóig and trath nóna conaccatar [ní]. Docurethar in lia forru anair ocus *a chéli aníar aracend, condrecat isind aer. Nothuititis etir dunad Fergusa* ocus *dúnad nAil*ello ocus *dun*ad *nErand. Roboth ocond reib sin* ocus *ocond ábairt on tráth co (a)raile.* Ocus *robátár in tsluáig inna ses-[s]eom* ocus *a scéith for a cennaib dia sáerad for barnib na cloch, combo lan am-mag dina lecaib. Is dé ata Mag Clochair. Ecmaic im*morro *iss e Cúruí mac Dairi dorigni insin. Dodeochaid do chobair a muntiri* ocus *boi hi Cotail forcind Munrema[i]r* maic *Gerrcind. Doluid sidé oEmain Macha do chobair* Conculainn *co mbói inArd Róich. Rofitir Cúrói ní bói fer fulaing Munremair isin tslóg. Ité diduo dorigensat ind abairt sin etorro a ndis.*

This (is the) combat of Munremar and Cúrói.

When the hosts were biding there at the hour of noon, they saw somewhat. The (battle-)stone is shot over them from the east and its fellow from the west against it. They (the stones) meet in the air. They used to fall between Fergus' camp and Ailill's camp and Era's camp. (The heroes) were at that feat and exploit from the one hour to the other, and the hosts were upstanding, with their shields on their heads to

save them from the multitudes (?) of the stones, so that the field became full of the flags. Hence is (the name) *Mag Clochair* « Field of Stones. » Now it came to pass that it was Cúrói son of Daire who wrought that. He came to help his people and he was in Cotail (?) before Munremar son of Gerrcenn (« Thickneck son of Shorthead »). The latter came from Emain Macha to help Cúchulainn and abode in Ard Róich. Cúrói knew that there was no one in the host (of Ailill and Medb) who could withstand Munremar. So they two performed that exploit between them. »

The rare word *barnib*, doubtfully rendered « multitudes », seems the dat. pl. of * *bairn* = Corn. *bern* (gl. acervus), Bret. *bern*, and cognate with Skr. gana « multitude » (from. * garna), Gr. γάργαρα. The nom. pl. *bairne* occurs in the MS. H 2, 17, p. 170[a], the acc. pl. *báirne*, *ibid.*, p. 161[b].

WHITLEY STOKES.

3 Jan. 1884.

BIBLIOGRAPHIE.

Les celtistes seront heureux d'apprendre que M. G. Paris a entrepris dans la *Romania* une série d'*Études sur les Romans de la Table-Ronde* qui porteront enfin la lumière dans cette *selva oscura*. Il a déjà publié deux articles sur Lancelot du Lac (t. X, p. 445-496, et t. XIII, p. 459-534) dans lesquels il reconstitue la forme ancienne de la légende et détermine en quelles mains elle a successivement passé. M. P. en explique l'origine avec autant de pénétration que de vraisemblance : « le conte breton que Chrétien de Troyes a connu sous une forme très altérée avait un fond mythologique ; il racontait à l'origine l'enlèvement d'une reine par le Dieu des morts et sa délivrance par son époux. Par la suite des temps, on avait identifié l'époux avec Arthur, et la reine enlevée avec Guanhumar sa femme. Plus tard encore, le Dieu des morts reçut le nom de Maelwas, et, confondu sans doute avec un personnage historique, perdit en grande partie son caractère surnaturel ; mais la trace de l'ancienne conception persista dans le nom d' « Ile de verre » et de « pays dont nul ne retourne » donné à son royaume, et dans la description du « pont de l'Epée » qu'il faut franchir pour y pénétrer. — Un poème anglo-normand perdu recueillit le conte à peu près à cet état, mais il fit accomplir la délivrance de la reine par Lancelot et non par Arthur, relégué sur le second plan... »

Aux exemples celtiques du « pont des âmes » cités par M. P., p. 509, il faut ajouter celui de la *Vision d'Adamnan*, conservé dans plusieurs mss., dont le

plus ancien date de la fin du XIe siècle : dans la vision irlandaise comme dans le Zend-Avesta, le pont est au-dessus de l'enfer, et ceux qui sont destinés à la damnation tombent au passage : « Donc quand l'ange gardien eut montré à l'âme d'Adamnán ces visions du royaume du ciel et les premières aventures de chaque âme après sa sortie du corps, il la prit ensuite avec lui pour visiter l'enfer qui est en bas avec la multitude de ses peines et ses tortures et ses souffrances. Voici la première terre à laquelle il arriva ; une terre noire, brûlée, nue, desséchée, sans supplice aucun. Au delà, une vallée pleine de feu. Une vaste flamme en sort de tous côtés. Il est noir au fond, rouge au centre et en haut. Il y a là huit monstres dont les yeux sont comme des masses ardentes. Il y a un grand pont par-dessus cette vallée et il s'étend d'une rive à l'autre. Elevé au milieu, il s'abaisse à ses deux extrémités. Trois troupes essaient de le passer, et toutes ne le passent pas. Pour l'une le pont est large d'un bout à l'autre, et ils passent en sûreté, sans crainte et sans peur, par-dessus la vallée de feu. Pour une autre troupe qui s'y dirige, le pont est étroit au commencement, mais il devient large à la fin, de sorte qu'ils traversent la vallée après de grands dangers. Mais pour la dernière troupe le pont est large au début, étroit, bien étroit à la fin, de sorte qu'au milieu du pont ils tombent dans la périlleuse vallée dans la gueule des huit monstres enflammés qui font de la vallée leur demeure. » Le pieux écrivain continue en expliquant quelles sont ces trois troupes, et en disant que ceux dont les bonnes et les mauvaises actions se compensent restent de l'autre côté du pont, dans la terre sans lumière. Elles y resteront jusqu'au jugement dernier, par manière de pénitence. C'est le purgatoire[1].

A l'occasion de la charrette, p. 514, nous sommes étonné que M. P. n'ait pas cité le Char du Trépas (*Karrik ann Ankou*) des légendes bretonnes. Cf. Luzel, *Légendes chrétiennes*, II, 335, et *Rev. Celt.*, III, 385. C'est la « Voiture de la Mort » d'un conte corse (Ortoli, *Contes pop. de la Corse*, p. 234).

A propos de Bath, appelé *Bade* dans les anciens poèmes français, notons que son nom gallois est aujourd'hui *Caerbaddon*, c'est-à-dire « la ville de Baddon ». Il est à peine utile de remarquer que le nom de Logres est le nom gallois de l'Angleterre, *Lloegr*. D'où peut venir le nom de *Gorre ?* C'est dans le poème de Chrétien le nom du royaume dont Bade est la capitale.

H. G.

University of Edinburgh, Celtic Chair. **Inaugural address**, by Donald MACKINNON M.-A. 36 p. in-8. Edinburg, Mac Lachlan and Stewart, 1883.

La chaire celtique de l'Université d'Edimbourg, due à l'initiative et à la propagande de M. Blackie, est définitivement créée et occupée par M. D. Mackinnon dont nous recevons la leçon d'ouverture. Cette leçon est consacrée à des généralités sur les Celtes et sur les Highlanders, comme c'était le cas dans la circonstance. D'après l'acte de fondation, le professeur est chargé d'un double enseignement : 1° faire un cours de philologie celtique ; 2° enseigner, dans une

1. Windisch : *Irische Texte*, p. 184-6. — Wh. Stokes : *Fis Adamnáin*, p. 14-15 et p. 31.

sorte de classe, l'usage et l'élégance (*the uses and graces*) du gaélique écossais aux étudiants de bonne volonté qui comptent passer leur vie dans le Highlands comme ministres de la religion, hommes de loi, médecins ou propriétaires.

L'*Academy* rapporte (17 novembre 1883, p. 335) que deux jours avant l'ouverture du cours de M. Mackinnon, ses amis lui avaient donné un « dîner de compliment » dans lequel ils lui avaient présenté une somme d'argent pour acheter des livres relatifs à son enseignement ; ils lui avaient en même temps offert un bracelet d'or pour sa femme. H. G.

Monnaies gauloises au type du cavalier, par M. A. de Barthélemy (extrait de la *Revue numismatique*). 12 p. in-8.

Conclut que ces monnaies ont dû être frappées au plus tard vers le milieu du IIe siècle avant l'ère chrétienne, *date extrême*. M. de B. donne à ce propos des détails archéologiques sur les mœurs militaires des Gaulois (guerriers combattant sur des biges, têtes coupées) qui sont intéressants par la correspondance avec les mœurs similaires des anciens Irlandais. H. G.

Etude sur les monnaies gauloises découvertes à Jersey en 1875, par M. Anatole de Barthélemy (extrait de la *Revue numismatique*). 26 p. in 8 et 2 pl.

M. de B a déjà donné ici (t. III, p. 249) les légendes monétaires nouvelles connues par cette découverte. Ce nouveau travail est surtout numismatique : M. de B. y traite la question de la diffusion et de l'imitation des *Philippes* macédoniens, et s'occupe de l'emblème de la lyre sur les monnaies gauloises. Les monnaies reproduites dans les planches de ce travail sont curieuses, malgré leur grossièreté, par les figures qu'elles portent. H. G.

Restes du culte des Divinités topiques dans la Charente, par A.-F. Lièvre. 36 p. in-8. Angoulême, Chasseignac, 1883.

Notice intéressante et écrite avec goût, sur des usages locaux et des noms de lieux consacrés par la tradition dans le département de la Charente. Nous pensons comme l'auteur que ces débris du culte populaire sont antérieurs au christianisme. H. G

Roman Britain by the Rev. H. M. Scarth, M. A., etc. London, Society for Promoting Christian Knowledge, xv-249 p. in-12 [1883]. — Prix : 2 *s.* 6 *d.* (3 fr. 15).

Ce volume fait partie de l'excellente collection fondée par la *Société pour la propagation des connaissances chrétiennes*, collection qui forme une Bibliothèque de résumés historiques où chaque volume est demandé à l'écrivain le plus compétent. Le livre de M. Scarth est un bon résumé de la conquête de l'Ile par les Romains, de leurs guerres avec les indigènes, de l'histoire de leur établissement, de leurs villes et de leurs villas et de leur civilisation. On regrette l'absence de gravures, surtout pour illustrer le chapitre XVIII. Le volume est accompagné d'une carte : nous sommes étonné d'y voir les Gaëls distingués des « Hibernians. » D'autre part il y avait des rapprochements à faire avec l'Irlande à propos des chariots de guerre (p. 11 et 89) et des *coracles* (p. 18 et 187).

H. G.

NÉCROLOGIE.

L'éminent historien, le travailleur infatigable, que la France vient de perdre, M. Henri MARTIN (1810-1883), n'était pas un philologue, mais il portait un grand intérêt aux études celtiques, Il y avait été initié par Jean Reynaud ; c'est dire que, *stirpe satus Druidum*, il croyait trouver chez les anciens Celtes une sagesse primitive et une sorte de révélation primordiale dont la critique moderne a dissipé l'illusion. C'est sous l'influence de ces théories, ou pour mieux dire de ces croyances, que des Gaulois M. Martin avait passé aux Néo-Celtes, et sans avoir le loisir de se consacrer aux études néo-celtiques, il en avait, un des premiers en France, entrevu l'importance et la portée. C'est un mérite que ne doit pas lui méconnaître la critique la plus sévère à l'égard de ses théories.

M. Henri Martin a traité des choses celtiques dans le t. Ier de son *Histoire de France* — et sur cet ouvrage on peut voir les critiques contenues dans *Quelques observations sur les six premiers volumes* (4e *édition*) *de M. Henri Martin*, par M. H. d'Arbois de Jubainville. Paris, Durand, 1857 [1] — et dans un certain nombre d'articles de revues qu'il a réunis en volume sous ce titre : *Etudes d'Archéologie celtique*. Paris, Didier, 1872. — Nous en avons rendu compte dans la *Revue Celtique*, t. I, p. 464. — M. H. M. avait aussi publié un drame en vers intitulé : *Vercingétorix*.

La Société d'Emulation des Côtes-du-Nord est cruellement éprouvée : voici que peu après M. Geslin de Bourgogne elle perd un autre de ses membres les plus actifs, M. Gaultier du Mottay. Nous reproduisons la notice nécrologique publiée par le *Polybiblion :*

« M. Joachim GAULTIER DU MOTTAY, né à Nantes, en 1810, mort à Plérin, près de Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), le 11 novembre 1883, était président de la Société archéologique et historique des Côtes-du-Nord, membre de l'Association bretonne, de la Société des bibliophiles bretons et d'un grand nombre de sociétés savantes. M. Gaultier du Mottay a publié un assez grand nombre de notices estimées sur des paroisses du département dans l'*Annuaire* des Côtes-du-Nord ; on lui doit aussi des travaux considérables : *Recherches sur les voies romaines ; Géographie historique des Côtes-du-Nord ; Essai d'hagiographie et d'iconographie bretonnes ; Répertoire archéologique des Côtes-du-Nord*, dont la première partie, seule, a paru. C'était à la fois un archéologue et un historien ; il laisse une collection numismatique bretonne formée avec un soin tout particulier. »

H. G.

1. Voici en quels termes M. d'Arbois de Jubainville (p. 36) résumait son jugement sur le néo-druidisme de M. Henri Martin : « Si ce n'était que nous ne vivons plus dans ces temps mythologiques où l'on parlait encore des prodiges de la magicienne Médée, nous pourrions dire qu'en voulant rendre au vieux celticisme la vie nouvelle d'Eson, c'était le sort de Pélias que M. Henri Martin lui préparait. »

Le gérant : F. VIEWEG.

Chartres. — Imprimerie DURAND.

ON THE METRE *RINNARD*

AND THE CALENDAR OF OENGUS AS ILLUSTRATING

THE IRISH VERBAL ACCENT

Rinnard is the metre in which the Calendar of Oengus and other ancient Irish poems are composed, and its beauty is so great that it was imitated by the Old-Norse court-poets. Some of its characteristics have already been set forth in this review. For instance, according to the Irish preface to the Calendar, each line of the quatrains into which a poem in *rinnard* is divided must have six syllables. The second and fourth lines must have a final double assonance. Each line must end in a dissyllable, except where the last word is a verb or a foreign proper name. There must also be in each stanza at least two accented syllables beginning with a vowel or with the same consonant: and there is another rule of which the preface-writer does not seem to have been aware, namely, that in each line there must be at least two accented syllables, of which one must be the penult.

There are three kinds of *rinnard*, namely *rinnard* of two *arda* (otherwise called *réid-rinnard*, « smooth », or « easy » rinnard), *rinnard* of three *arda*, and *rinnard* of four *arda*. When I edited the Calendar of Oengus I was ignorant of the true meaning of *ard*, and stupidly rendered the word by « alliteration. »

Professor Atkinson, in his recent lecture on Irish Metric, p. 10, seems to hold that *ard* means « an assonating final word », and that, e.

g. *rinnard trí n-árd* means *rinnard* with three such words in each stanza and *rinnard céthri n-árd* means *rinnard* with four final assonating words. In support of this theory he quotes from the Calendar the quatrain for January 1 :

Re-síl dálach dóine
tóided in-rí rémain :
lúid fo-récht, *árd* érail,
Críst i-cállainn énair,

« The tree *arda* », says professor Atkinson, « forming *comh-arda* »;

and obviously thinks that the three *arda*, to exemplify which this quatrain is cited in the Irish preface, are the three words romanised. He cunningly abstains from quoting the second of the quatrains given in the same preface as examples of *rinnard* with four *arda*. It would at once have upset his theory. For the final words of this stanza are, *áine, óige, míle, tróige*. Now *ard* does not mean « an assonating final word ». It means « an assonance », that is, « the agreement of a pair of assonating words » ; and in the above stanza, the three pairs are, first, *rémain, énair :* second, *érail, énair* ; and, third, the internal assonance *dóine, tóided*. The line *fil ańd mōr n-árd n-áille*, Félr. ep. 83, should be rendered « there are therein many delightful assonances », and the compound noun *rinn-ard* means a metre in which certain of the line-endings (*rinni*) are pairs of assonating words.

Let us now examine the other quatrain cited in the Irish preface as an example of *rinnard* with three assonances :

Flánd téndalach Témrach,
téndrī Fótla férainn :
ōthā a n-áll co-Múinim [1]
is-sí a-chlánd dogégainn.

(« Fland the fiery one of Tara, strong king of Fotla's land, i. e. Ireland ; from the Rock unto Muinim his is the clan I should choose. »)

Here the three pairs are, first, the end-assonance *ferainn*, (*do-*)*gegainn*, secondly, the end-assonance *Temrach, ferainn* (*a* assonating with infected *a*), and, thirdly, the internal assonance *all, chland*. So in the Félire, prol. 17-20, we have first, the normal *nélaib, déraib*, secondly, *rígraid, nēlaib* (*ī* assonating with *ē*) and, thirdly, *lígdaib, déraib*. And in the prologue 53-56, we have, first, the normal *gáile, Máire*, secondly, *úile*,

1. All the MSS. here give the meaningless *domuinim, dommuinim*. Where the Rock and Muinim (Muinem?) are I do not know.

ngáile (infected *o* assonates with infected *a*), and, thirdly, *búide, Máire*. So in the next quatrain : 1° *gúin-som, már-som* (infected *o* assonates with uninfected *a*), 2° *ort-som, gúin-som* (*o* assonates with infected *o*), 3° *gáir-som, már-som* (infected *a* assonating with uninfected *a*). So in 93-96 : 1° *róglach, -ródbad*, 2° *dómain, róglach*, 3° *órdan, -ródbad*. So in the next stanza : 1° *dábach, sábach*, 2° *mánach, dúbach*, 3° *rórath, sábach*.

So in the examples given of *rinnard* of two assonances : first

Díarmait máith mácc Cérbaill,
cen-áige, cen-láice :
nī-róclōini[1] *mérlech*
a-érlech, a-thráite.

(« Diarmait the good son of Cerball, without fear, without weakness : no robber ever surpassed (?) his slaughtering, his swiftness »).

Here the two *arda* are, first, the end-assonance *laice, thraite*, and, secondly, the internal assonance *merlech, erlech*.

The other example of this easy kind of *rinnard* is

For-cállainn mís Márta
nit-márdai[2] *friaṅ-gúide:*
Sénān, Móinen, Móisi,
Dábīd Cille Múine (Félire, March 1).

(« On the kalends of the month of March — not haughty at praying to them, — are Senán, Móinen, Moses, and David of Cell Muine »).

Here the two *arda* are, first, the end-assonance *gúide, Múine*, and, secondly, the internal assonance *Márta, márdai*. So in the Félire, June 15, we have, first, the end-assonance *fírbail, mírbail*, and, secondly, the end-assonance *grait, fírbail* (*ē* assonating with *ī*). So in the prologue, 105-108 : 1° *ílach, nínach*, 2° *rígain, ílach*.

Now for the examples of *rinnard* with four assonances :

'Aed órdnigthe 'Obaig
for-fláith Bánba bláidig[3] *:*
cóich is-férr imm-fólaid[4]
indá Échtoir 'Ailig?

(« Aed the dignified of Liss Obaig, over Banba's famous realm, i. e.

1. MSS. *-cluini*.
2. All the MSS. have *mordai*. But cf. *ro-martha* Frol. 236.
3. MSS. *bledig, bleidhig, blidig*.
4. MSS. *falaig, falaid, fhal(aid)*. Here there is an alliteration between (*f*)*olaid, Echtoir* and *Ailig*.

Ireland ; who is better as regards wealth than the Hector of Ailech ? »)

Here the four pairs are, first, the end-assonance *bláidig*, *áilig*, secondly, the end-assonance *óbaig*, *fólaid*, thirdly, the end-assonance *óbaig*, *blaidig* (*o* assonating with infected *a*, and infected *a* assonating with *i*) and, fourthly, the end-assonance *folaid*, *Ailig*.

The other example of this kind of *rinnard* cited by the writer of the Irish preface is

Lássar gréne áine,
ápstal Érenn óige,
Pátric cómet míle,
rop-dítiu ar-tróige [1] (Félire, March 17)

(« A flame of the glorious sun, the apostle of virginal Ireland, let Patrick, preservation of thousands, be a safeguard of our misery ! »)

Here the four pairs are, first, the end-assonance *óige*, *tróige*, secondly, the internal assonance *lassar*, *apstal*, thirdly, the internal assonance *gréne*, *míle* (*ē* assonating with *ī*) and, fourthly, the internal assonance *míle*, *dítiu* [2].

It will have been observed that all the stanzas above quoted comply with one of the rules regulating in *rinnard*) double and triple assonances, viz. *the first syllable of each set of assonating syllables must bear the acute accent* [3].

Thus, every noun (including the infinitive or verbal noun, and the participles or verbal adjectives) has the acute accent on its first syllable. We find, accordingly, *gúide*, *M'ine : érail*, *énair* ; and *lássar*, *ápstal*. So every imperative (except where a pronoun is infixed) has the acute accent on the first syllable. We find, accordingly, *t-ided* (« let him go »), *dóine*. So every independent compound verb has the acute accent on its

1. Another stanza in a different metre is cited. I know not why, in the Irish preface to the Calendar. Correctly spelt, it runs as follows :

Toided rémuinn sligid soethraig
co-soeraib sil Goidil gairg
cosinn-oigtech n oibind n-éthrach
rogab fine Echdach Aird.

(« Let him go before us on a toilsome road with the nobles of fierce Goidel's seed, i. e. the Irish, unto the delightful ethereal guesthouse which Echaid Ard's tribe has taken »). Here there is an end-assonance, *gairg*, *aird*, and two internal double assonances, *soethraig*, *soeraib* and *n ethrach*, *Echdach*.

2. Another example of this kind of *rinnard* is in the prologue, 81-84, where we have : 1° *fuilib*, *suidib* ; 2° *scoraib*, *fuilib* ; 3° *tolaib*, *suidib* ; 4° *domain*, *tolaib*.

3. When of two assonating words one is a monosyllable and the other a dissyllable or trisyllable, one of the assonating syllables has the acute accent and the other the grave (*nebenton*), but a toneless, can never assonate with a tonic, syllable.

second element. We find, accordingly, *do-gégainn* (« I would choose »), *férainn*.

These are instances of double rhymes. In the case of triple rhymes examples may be found not only in Fíacc's hymn, ll. 13, 14, 47, 48, but also in almost every stanza of the poems numbered CLIII–CLXII in the *Saltair na Rann*, Oxford, 1883. Thus: *téinntide*, *géintide*: *sétaigfit*, *béccaigfit*: *íngine*, n-*índlide*, *tímmarta*, *ínganta*. After a negative particle a compound verb has the acute accent on its first element. We find, accordingly (Saltair, 8033, 8035) *tínscanat* (a dependent form) rhyming with nī-*ímscarat*. As before said, in an independent compound verb the accent is on the second element. We find, accordingly, rom-*sóerasa*, do-*róegasa*, 8175.

It will also have been observed that the stanzas above quoted comply with the chief rule as to alliteration, viz. that the alliterating letters must begin syllables having the acute accent. Thus *máith*, *mácc*, *mís*, *Márta*, *márdai*: *téndalach*, *Témrach*, *téndī*: *Fótla*, *férainn*: *dálach*, *dóine*: *rí*, *rémain*: *Críst*, *callainn*: *'Aed órdnigthe 'Óbaig*: *Bánba*, *bláidig*: *Echtoir*, *'Ailig*: *áine*, *ápstal*, *'Erenn*, *óige*: *ditiu*, *diar*: and (in the stanza quoted p. 276, note) *slígid*, *sóethraig*, *sóeraib*: *Góidil*, *gáirg*: *óigtech*, *n-óibind*, *n-éthrach*.

The last instance shews, as Professor Atkinson has already remarked, that eclipsed letters may alliterate with non-eclipsed letters. So all aspirated letters except *f* may alliterate with non-aspirated letters. Thus in the Calendar, *conic*, *choimdiu*, Prol. 5, 6. In *rosónnta fiad-slógaib*, Prol. 33, i. e. *ro-śónnta fiad-slógaib*, the aspirated *s* must be regarded as an alliterating letter. The conclusions are obvious, viz. that the laws of alliteration were established at a period of the language when eclipsis and aspiration, except of *v* (*f*), did not exist, when, e. g. an Irishman said *secten-éci*, *mu-tóuta* for *sechtn-éich*, *mo-thúath*, and that the Irish must have made alliterative poetry a considerable time before the eighth century, the period to which (putting aside the ogam-inscriptions) their oldest linguistic monuments belong[1].

1. Before leaving these stanzas it may be well to note some of the interesting words which they contain.

toided, imperat. sg. 3, of *do-éthaim*: the simple verb *éthaim* « I go » is in Windisch's Wœrterbuch.

téndalach a deriv. from *tendal* « firebrand », also in his Wœrterbuch.

do-gégainn, reduplicated 2dy present of *do-gu* « choose », root *gus*.

aige « fear », cognate with the verb *agur* « I fear ».

bláidig, dat. sg. f. of *bladach* « famous », deriv. of *blad* « fame ».

Having thus got some ideas as to the characteristics of *rinnard* and the meaning of the word, I have now to shew how well the chief poem in this metre illustrates the theory of verbal accentuation for which we are indebted to Profs. Thurneysen and Zimmer.

But, first, I must observe that this theory requires to be corrected and modified in five respects.

1° As a general rule there is no doubt that Prof. Thurneysen is right in saying that simple verbs have the acute accent on the first syllable. But there is an important exception of which he is probably aware [1], but as to which he has not expressed himself clearly. When a simple verb is preceded by a combination of *ro* with one of the following conjunctions and particles : *ar*, *arna*, *arnach*, *arnacon*, *cani*, *conna*, *connachon*, *con*, *nacha*, *nicon* (*nocho*), *nad*, *ni*, *ō*, the acute accent shifts to the *ro*, and each syllable of the verb has only a grave accent (*nebenton*).

Thus to quote a few of many exemples :

aridrógbus (= *ar-id-ro-gabus*) Fél. prol. 18.
arnaráscra (= *arna-ró-scàra*), Stowe Missal 27.
arnarágbad (= *arna-ro-gabad*) Togail Troi, 404.
arnachróllca (= *arnach-ró·slúca* [2]) Wb. 14[d].

folaid, acc. sg. of *fola*, a fem. dental stem. The same word occurs in the Félire, April 10 :

ar-Crist coem tar-folaid.

(« for Christ dear beyond treasure » : compare line 66 of the epilogue : *la-Crist coem tarn-díli* « with Christ dear beyond dearness ».

sligid, locative sg. of *slige* « road » properly « cutting », a fem. stem in *t*. These *t*-stems are the weak forms of the participial *nt*-stems, and *sligid* may be compared with Skr. locatives like *juhvati*.

Another example of the locative sg. of this declension seems to occur in Lebar Brecc, p. 53[a] : *amal-doratad récht tall arthus ténid ,is-amlaid-sin tanic indiu in-Spirut Noeb forsna hapstalu in-déilb thengad ténntige* (leg. *téntide*) « as the Law was given there (i. e. on Sinai) at first in fire, so came today the Holy Ghost on the apostles in the shape of fiery tongues ». Here *ténid*, if not a scribal error for *i tenid*, is the locative sg. of *téne*.

oigtech « guesthouse », a contraction of *oigeth-tech*, where *oigeth* is the stem of *oigi*, *oegi* « a guest ».

éthrach a deriv. from *éthiar*, borrowed from *aether*, αἰθήρ.

1. For he says (*Rev. Celtique*, VI. 130, note 3) « Il n'y a pas de différence entre les particules verbales *ro* et *no* et les autres prépositions. » But this note is on compound, as distinguished from simple, verbs. It would be a strong thing to say that every simple verb becomes a compound verb whenever the particle *ro* is prefixed to it, that *caraim*, for instance, is a simple verb in the present and a compound verb in the ss-preterite *ro-charus*. As to the particle *no* (better *nu*), it is an adverb, not a preposition. It is always toneless, and therefore drops its vowel when compounded with the prep. *co*. It is in form exactly the toneless Greek νυ. And it is used, like the cognate νῦν, not only of the immediate present, but of the past and of the future (see Gr. C. pp. 415, 416, 417. 483). In such a phrase as οἱ δέ νυ λαοὶ θνῄσκον we have, from the Irish point of view, a tmesis of νυ-θνῄσκον, just as in sg. *no-m choimmdiu coimà* we have a tmesis of *no-mm coima*.

2. Other examples of *con-ro* will be found in the Gr. Celt. pp. 440-442, *con-ra-l* « ut

canirálsid (= *cani-ró-lásid*) Wb. 12[a].
ɔnārùchretesi (= *connā-rú-c.*) Wb. 17[a] *connāróthallai*, Saltair 7168.
connarelic (= *connā-ré-lèic*), Tog. Troi, 935.
cona[*ró*]*scrad* « ut non separaret », Wb. 21[b].
conrochra (= *con-ró-càra*), Wb. 6.
conrúidiur leg. *conróidiur* (= *con-rú-radiur*) Fél. prol. 277.
corróibdithe (= *con-rú-bádithe*) Corm. B. s. v. Prull.
corálsatar (= *con-ró-lāsatar*) Saltair 5603. *gorélic* 6965.
diaródail, Saltair 7157.
diaróhiccad, ibid. 7648.
nacharochlat (= *nacha-ró-cèlat ?* Wb. 19[c].
nachanrélic (= *nachan-ré-lic*) Saltair 4054.
nachareilic (= *nacha-ré-lic*) Saltair 4787.
innī nadróilgisid (= *nad-rú-lēgsid*) Ml. 17[b].
nachrómar (= *nach-ró-mar*) Fél. Prol. 135.
nadróeglaind = *nad-rú-gèglaind* LL. 59[b] a.
nadróchrad (= *nad-ró-carad*) Fél. Ep. 478.
nadrélic (= *nad-ré-lèic*) Saltair 2761.
nīróilgius (= *nī-rú-lēgus*) Sg. 148 a 10.
nirolsat (= *nī-ró-làsat*) Ml. 16[d] *nirélic* Saltair 7115.
nochosrála (= *nicos-ró-la*) Saltair 4110.
orúfitir (= *ō-rú-f.*) Tir. 14.

These are simple verbs, but the rule applies also to compound verbs, e. g.:

condatródbsat (= *con-dat-ró dibesat*, from *dobénim*) Ir. Texte, p. 214, l. 25.

In Middle-Irish, as Thurneysen has already remarked (*Revue Celtique*, VI, 158) the *ro* often remains toneless, and its vowel may consequently be dropt, even where in the older language it had the acute accent. Thus, we have *conna-r'-chóicled*, *conna-r'-chúnguam*, *nocha-r'-bó*, *nocho-r'-bó*, *conā-r-laic*, *co-r'-chínnset*, Saltair 6047, *dia-r'-láid*, 7145, *dia-r'-hórt* 7544, *dia-r'-chóisc* 7615.

The shifting of the accent found in Old-Irish after *arnaro*, etc., also takes place when the verb is preceded by a suffixed relative plus *ro*: For example:

immaróerad (= *imman-ró-ferad*), Fél. prol. 206.

adeam ». *con-ro-gba* « ut sumat » (*gaba*) = *coragba*, Saltair, 1311, *con-ro-gbaid* « ut sumatis » (*gabaid*), *con-ro-gbat* « ut sumant » (*gabat*). In *con-ru-failnither* Wb. 1 a the vowel of the verbal particle shews that it bears the acute accent.

forsaróbae (= *forsan-ró-bae*) Tur. 60, *forsarába* Fél. Ep. 302.
irrúfollnastar (= *in-, isn-, insan-ró f.*). Wb. 13[b].
diarbu Tur. 22, seems a scribal error for *diaróbu*: cf. *diarobe* Sg. 197 b.

2° Compound verbs have the acute accent on the first element, not only after the pronouns, conjunctions and particles mentioned in this behalf by Prof. Thurneysen and Prof. Zimmer, but also after the indefinite pronoun *cecha n*, *cacha n* « quicunque », the conjunctions *cid*, *cidco*, *feib*, *ō*, *ōre* (*uare*) and the negative particle *cēinco* (= *cēin-ni-co*). Examples are :

After *cecha*, *cacha*, *cacha n* : *cecha-dérnai* LH. gloss to Brocc. h. 41 (cf. *cacha-órr* Sg. 12[b]), *cecha-tórchair* (*tó-ro-c*) Tog. Troi 2237, 2241, *cachan-dénat* (*dé-gnat*) Saltair 4167, *cacha-tómled de* (*tó-meled*) LU. cited by Windisch, Ir. Gr. p. 119.

After *cid* : *cid thicc* (*tu-icc*) *rit*[1] ? *cid-áirmertar lib* (*airímbrim*) Eg. 93 cited Goid il. 87 note.

After *cidco n*) : *cidco-tisad* (*tá-icc*) Ir. Texte, p. 265, l. 13.

After *feib* : *feib-thállad* (*tá-allad*), Ir. Texte 296, l. 9. *feib-técait*, Tog. Tr. 514. Saltair 3488. *feib thórgaib*, Saltair 5847.

After *ō* : *ō-cómteitarrestiss con tu-etar-r.*), Aug. Solil. gl. 59: *ho-éscumlad, ess-con-l.*) Ml. 15[a] *ō-thúcus*[*s*]*a*, Ir. Texte, p. 102, l. 9, *ō-thárnic* (*tá-ro-ānic* LU. Windisch Ir. Gr. 120. *ō-thánic* (*tá-ānic*) Tog. Tr. 1825, 1829. *ō-tluid* (= *ō-tluid*, the dependent form of *do-lláid*) Fél. prol. 178. [*ō adcíaid*, Wb. 21, seems a grammatical error for *ō éicid*].

After *ōre*, *ūare* : *hōre-nd te* (= *n-téte, tu-ēte* Wb. 11[d], *hūar*[*e*]*-ássoith* leg. *ássoid*, *ad-s'idim*), Fiacc h. 58.

After *cēinco*, *cēinco n* : *cenco-d'ntar* (*dé-gntar*), Ir. Texte, p. 255, l. 30, *cēinco-tisaid* (*tá-iccsaid*) ibid., l. 17. *cēncotísam*, ibid., p. 225, l. 28. *cencon-dérna* (*dé-ro-gna*) LL. cited Goid. 180. *cenco-téclaimthea* (*tu-aith-con-mal.*) Tog. Tr. 507. *cencotúirmide*, Tog. Tr. 2246, 2236 (*t'-rīm*).

3° In the case of compound verbs the following compound prepositions are, for the purpose of accentuation, deemed to be simple : *ara*, *cita* (*cetá*), *essa* (*esse*, *asse*, *assa*), *cenmi* (= *cenmo-ei*[2]), *iarmi* (= *iarmo-ei*), *immi* (= *ambi-ei*), *remi*, *sechmi*, *tarmo-ei* (= *tarn-pí*), *tremi* (*trimi*), *for* (= *fo-ro*), *fort* (= *for-tu*), *friss* (= *frith-tu*), and *ocu* (= *ud-cu*).

4° A-injunctives and S-injunctives of compound verbs, when used as imperatives (the verbal vocatives), have the acute accent on the first

1. I omitted to note the reference.
2. Here, and in the other prepositional prefixes ending in *i*, we have a trace of an old-Celtic preposition *ci* = ἐπί.

syllable, unless a personal pronoun is infixed. Thus *de-bráth nom Chóimmdiu cóema*, (may the Lord protect me from Doom) Sg. where *cóema* is = **cum-ema*, the reduplicated ā-injunctive sg. 3, of *conémim*. So *cómeir*, Fél. Aug. 2 b, an s-conjunctive, sg. 3, from *conéirgim*, and *táir*, Tirech. 11, from *doáircim*.

5° The acute accent may be placed optionally on the first syllable of a compound verb, not only when it expresses the relative without the aid of pronoun or conjunction, but also whenever it does not stand in its normal place, viz. at the head of the sentence. Thus : *túatha H renn táirchantais* « Ireland's tribes were prophesying », Fiacc, h. 19. *Ianus arthús triana-ráth tórogart áinm Dé Athar* (Enos, first, through His grace, called on God the Father's name) Saltair 2242, 19, *Némruad séin... t'argaib a gleo*, ib. 2698, *dorúmalt Isāac iarsáin ins ire, tárgaib a-di-laim, atráig, is-rodáil a-bénnachtain* then Isaac ate the food, lifts up his two hands, arises, and distributed his blessing) *ib.* 2911, where it follows its subject : *in-cáth féchta im-Béthron... ássoith in-grían fri-Gábon* (in the battle fought at Beth-horon the sun rested overagainst Gibeon), Fiacc h. ll. 58, 59. *Ni ed iarmafoich-som* « non hoc quaerit ipse », Sg. 198ᵇ, where it follows its object.

If these corrections and modifications be accepted, we may, perhaps, codify the rules of verbal accentuation as follows :

1. Every verb, except verbs substantive and certain verbs meaning « inquit », has an acute accent. The syllable on which this accent rests is called the tonic syllable. When the verb consists of more syllables than one it has also a grave accent on each of the posttonic syllables. The syllable next after the tonic has the lowest tone. The syllable, if any, preceding the tonic, is toneless.

2. Independent simple verbs consisting of two or more syllables have the acute accent on the first syllable.

Denominatives, though compounded with prepositions [1], are « simple verbs » within the meaning of this rule.

3. Imperatives, and conjunctives used as imperatives, have the acute accent on the first syllable, unless a personal pronoun is infixed.

4. Compound verbs have the acute accent on the second element, unless the verb comes under rule 3, or is preceded by one of the following :

(*a*) the relative suffixed to a preposition.

(*b*) the conjunctions *ara* (*n*), *con*, *dian*, *feib*, *ō*, *ōre* (*ūare*).

1. e. g. *ad-bartaigim*, *com-ecnigim*, *co-tlaim*, *dixnigur* (= *do-aicsenigur*), *ér-darcaigim*, *ér-birigim*, *ér-mitnigim*, *étar-cnaigiur*.

(*d*) the negative particles *arna*, *arnach*, *arnad*, *cēnco*, *ceni*, *connā*, *connach*, *coni*, *mani*, *na*, *nach*, *nad*, *nī*.

(*e*) the interrogative particles *ind* (*inn*, *in*), *innā*, *cani*.

(*f*) the indefinite pronoun *cecha*, *cacha*, *cacha*(*n*).

In such cases the acute accent rests on the first element of the verb.

The verbal particles *ro* and *do* when infixed are « elements » within the meaning of this rule ; but an infixed pronoun is not an element. And the compound prepositions mentioned supra p. 280 are treated as if they were simple.

5. When a verb, whether simple or compound, is preceded immediately by a suffixed pronoun plus the particle *ro* or by one of the following compound particles :

arna-ro	*ind-ro* (*in-ro*)
arnach-ro	*nacha-ro*
cani-ro	*nā-ro*
cona-ro	*nād-ro*
con-ro	*nicon-ro* (*nocho-ro*)
	ni-ro,

each syllable of the verb has the grave accent, and the acute accent is placed on the *ro*.

When a verb follows one of the words mentioned in this rule and in rule 4, it is said to be « dependent » and « in dependence ». When it does not follow any of such words it is said to be « independent [1] » and « in independence. »

6. The acute accent may be optionally placed on the first element of an independent compound verb

(*a*) when the verb does not stand at the head of its sentence ; or

(*b*) when it expresses the relative without the aid of a pronoun or conjunction.

In case (*b*) if the initial is a consonant it is generally aspirated [2].

7. In the case of the verb substantive :

1. For « dependent » and « dependence » Prof. Zimmer uses the words « enclitisch » and « enclisis ». But surely an enclitic verb has no accent, either on the first or any other syllable. The only enclitic verbs in Irish are certain forms of the verb substantive, and for them the expression should be kept. For « independent » and « independence » Zimmer uses the words « orthotonierte » and « orthotonesis ». But τὸ ὀρθότονον, ὀρθοτονούμενον mean a word with full accent as opposed to τὸ ἐγκλιτικόν. As between the Irish « independent » and « dependent » verbs there is no such opposition.

2. For example, *thécmongat* Sg. 2 a 10, *thucad* 41 a 7, 45 b. 19, *thornther* 59 b 18, *théste* (*tu-ess-te*) 114 b, *chontarchomraic* Ml. 57 a 14 (leg. *chom-?*), *chondaigi*, Cod. Boern., *chomallfas*, B. of Deir. In *tocing* « which he steps », Stowe Missal 30, the aspiration is omitted.

(*a*) the foregoing rules apply to all forms belonging to the roots *ben*, Lat. (*g*)*ven*, Gr. βαν in βαίνω, Skr. *gam*), *bīv* (Skr. *jīv*, Lat. (*g*)*vīvo*), *bu* (Skr. *bhū*, Gr. φυ, Lat. *fu*), *tā* (Skr. *sthā*, Lat. *stā*, Gr. στη) and *val* (Lat. *valeo*) when not used as mere copulas.

(*b*) All forms belonging to the root *es* (Skr. *as*) and all independent forms belonging to the roots *ba* (Skr. *gā*) and *i* are proclitics.

(*c*) all other forms are enclitics.

(*d*) *ar*, *bar*, *for*, *or*, *ol* (inquit) are proclitics.

These are the rules which, after carefully going through the published glosses, the old hymns, the Calendar of Oengus, and the *Saltair na Rann*, appear to me to prevail. Now let us see how they are illustrated and confirmed by the Calendar.

Let me here repeat the rule as to penultimate syllables. *The penultimate syllable of every line, of a stanza in rinnard, must have the acute accent.* Thus, in the stanza first above quoted, *dóine*, *rémain*, *érail*, *énair*, the endings of the four lines, are all accented on the penult. These endings happen to be nouns ; but the rule is the same when the ending is a verb. Thus in the second stanza above quoted the fourth line ends in *do-gégainn*. Here we find agreement between the rule as to penultimate syllables and the rules as to verbal accentuation (see rule 4 supra). It may be well to illustrate this agreement a little more by citing all the instances of verbal line-endings which the Calendar contains. They are as follows:

Prologue: *for-n-ósna* 51, *no-mólur* 13, *ar-id-ró-gbus* 18, *im-rórdus* 20, *rodas-órt-som* 57, *las-r-órta* 65, *ro-dos-cróchsat* 73, *ce-ro-cróchad* 89, *do-rósat* 91, *as-r-érarcht* 93, *do-ró-dbad* 96, *ro-mórad* 103, *ro-rígad* 104, *nad-célam* 134, *ro-srétha* 138, *ni-chélam* 142, *dían-prómam* 143, *do-béram* 144, *at-chíssiu* 150, *hi-táimne*, *i-táam* 157, 161, *sáigte* 162, *ro-pr*[*a*]*idchai* 164, *forórbairt* (« quod crevit »), *bérthair* 175, *ro-scáich-e* 177, 193, *ci at-cóis* 182, *dorónaid* 186, *rogábtha* 209, *dian-médar* (« si id putem ») 219, *romúchtha* 233, *roplígtha* 234, *rorígtha* 235, *romártha* 236, *not-gúidiu* 265, *dorónsa* 268, *im-bisiu* 274, *con-rúidiur* 277, *dochúatar* 279, *ce ni-clúinter* 282, *nos-túirfem* 289, *co sáiche* 298, 318.

January. *ron-glía* 5, *rorádis* 9. *as-rúna r-índid* (= *asríndid rúna*) 12, *ro-n-bía* 13, *consádu* 23, *do-dot-fárci* (= *-fór-acci*, Thurneysen , 26, *rorádius* 29.

February. *roféser* 4, *rondn-ále* « thou shouldst beseech him»), *roringed* 14, *roclandad* 14, *no-rádi*, *nodn-áli* 18, *ni-célar* 20, *ron-snáidea* 23, *adidn-gíalla*[1] 23, *lámmais* 27, *íarraid* 29.

1 For *aith-sidn-gialla*. The full form of the infixed pron (*id n*), is *sidn* (acc sg of *side* Gr. Celt.). It occurs with the *s* preserved when the first prep. is *ad*. Thus *assi-*

March. *bías* 13, *ron-snáidea* 14, 28, *rorímed* 18, *atcóri* 25, *doróchair* 26, *ron-sína* 28, *ron-móra* 28.

April. *bréuis* 4, *na-díbdai* 9, *ronóemad* 11, *cāin-déchoid, cāin-déochaid* 13, *don-r-éma* 13, *ō don-ánic* 14, *bébais* 23, *cia-théised* 27, *dor-rími* 30.

May. *imme-r-ánic* 2, *cain-déochaid* 4, *cota-rúicset* 8, *-rocársat* 8, *fo-trúicset* 8, *don-ascnai* 12, *rorígad* 18, *fortnédæ* [1], *fortn-íadæ* 31.

June. *mad fod-l'ga, ma folugai, cia foluga* 6, *doda-fárnaic* (« qui eos invēnit », *doforicim*) 10, *mani-chúala* 13, *ardon-sela* 23, *ron-féthiss* 24, *ros-táurus* [2], *-túirius, -túrus* (rhymes with *Paulus*) 26.

July. *nodn-áli* 9, *ba-ma-t'luid* (= *maith-túluid*) 12, *non-áilem* 14, *acht con-étis* 16, *manid-fréscai* 19, *dia-lámmais* 25, *noda-cántais, no-chántais* 30.

August. *n-áilme* 5, *ron-féthis* 7, *clántar* 9, *na-d-célar* 11, *nad-áithbi* 12, *ro-clótha* 24, *rorígad* 25, *cómeir* 26.

September. *dor-rími* 5, *cánair* 11, *túirme* 17, *ron-snáda* 20, *rogénair* 24.

October. *immrádem* 11, *don-fórmaig* 18, *ron-scéra* 19, *dian-f sser* 24, *don-áscnai* 25, *atafíaim* (phonetic for *ad-da fíadaim*), MSS. *atatiam, do-thiem, ataniam* — the assonating word is *Iair*, gen. sg. of the dissyllabic *Iar*, urkelt. *Isaros* « strong » = ἱερός, the *i* of which is long in Alcman's ἱερόφωνοι and often in Homer in the ending of hexameters (e. g. ἱερὸν ἦμαρ).

November. *ma immrórdaiss* 13, *doróchair* 17.

December. *atróeris* (= *ad-d-rú-reris*, redupl. s. conj. sg. 2 of *adriug*) 16, *imme-rádi* 20, *nad-lábrai* [3] (= W. *llafarodd*) 22, *sléchta* 23, *donn-écrai, donn-écna* 29.

Epilogue. *nad-ránic* 17, *a-con-rúalai* 25, *ce robáige* 27, *not-gúidiu* 37, *fomm-rúirmius* [4] (« I have laid me down », *fuirmim*), *do-ruirmius* 40, 41, *féraim* 49, *nocháraim* 50, *ro-ánic* 53, *cos-tiagat* 58, *ron-mórat* 59, *at-giallat* 60, *cotamróither* (*cot-dam-r-óither*, √*av*) 69, *roférsam* 73, *nod-l gat* 81, *nad-célam* 86, *adrímem* 86, *dorígne* 89, *domm-áinic* 93, *fod-rúair* 97, *dia fóirglem, dian-ábram* 98, *forúasna, bodúasna* (= *fo-d-fúasna*) 102,

droilliset (= *ad-sidn-ro-illiset*), *asidciamni* (= *ad-sidn-ciamni*), *asidgrénnat* (= *ad-sidn-grénnat*). In the same way the full form of the infixed relative occurs with the *s* preserved in *amal asinchobra* (= *ad sind chobra* from *adcobraim*). It is therefo e needless to assume the existence of an *asroillim, asciu, asgrennim, ascobraim* *Rev. Celt.*, VI, 136, 137.

1. Rhymes with *Petronellae*. The *-ae* of the Irish verb is not a poetical license: it is found (written *ai*) also in the simplex *amal-en 'mon-iadai sas* (like a bird round which a trap closes) Saltair 4723. This licence shews that in prehistoric Irish the *aya-* verbs ended in a diphthongal *-ait*, in the 3d sg. pres. indic. act., subjoined form.

2. As *aur* is one of the accented forms of the sound *air*, we may safely assume that the independent form of the dependent *taurim, turim* is *tu-airim*.

3. Cf. λαμβεύομαι.

4. The infixed pronoun *mm* = *mb* = urkelt. *mibi* seems, like lat. *tibi, sibi*, an old instrumental.

conid-cócert, *conidn- ácert* 105, *roscrútus* 109, *nod-géba* 114, *atbéla* 116, *na-rotúirmed* 122, *do-cúibded* 124, *ma do-rúirminn* 128, *nod-gába* 173, *arid-léga* 178, *nod-géba* 180, *hi-cánar* 187, *adfíadam* 214, *no-géssed* 217, *ni-prómfat* 219, *do-rúirmius* 229, *cánmæ* 242, *rorígad* 263, *rocráite*, *adódpart* (leg. *adópart*) 269, *cóngaib* 279, *bías* (« qui vivet », « qui erit ») 289, *ad-róithach* 300, 301, *not-cáru* 311, *not-gúidiu*, 313, *dorímu* 317, *nod-gúidiu* 337, *no-ráidiu* 358, *aram-báigiu* 360, *forsa-tórchair* 361, *ardom-tűaisi* 374, *fodom-glűaisi* 376, *ron-gádsa* 421, *an-géstae* 432, 433, *ronóebad* 438, *rosóerad* 440, *docúissin* 443, *tan tíastæ* 470, *atomdídmæ* (*addom-dídmae*, from *addámim*, encl. *átmaim*) 494, *dorígnis* 506, *non-áiliu* 559, *imm-rórdus* 564.

It will be seen that the accentuation of these forms agrees entirely with the rules laid down by Thurneysen, and differs from those laid down by Zimmer only as regards independent simple verbs. But here, as we shall see, Zimmer is wrong.

So much as to the assonances and line-endings of *rinnard*. Now as to the alliteration. The rule that alliterating letters must begin syllables having the acute accent agrees perfectly with the rules as to verbal accentuation. The examples of this agreement which are found in the Calendar will now be set down. There is not a single instance of discrepancy.

I. INDEPENDENT SIMPLE VERBS

Sróiglithe, *séol calad*, *trīasna-súrnu*, Prol. 43, 44. — *séntai cach-slűag súbach*, Prol. 100. — *máraid Ard mór Mácha*, Prol. 168. — *genti bíbdaid bérthair*, Prol. 175. — *cē thúirtir a-thr ta*, Prol. 230. — *madgēnair o-Máiri*, *máirid*, Prol. 251, 252. — *a-r.ire*, *a-ri rímther flaithe*, Prol. 285, 286. — *slúindfemme... sóerchoindle*, Prol. 287, 288. — *com-baini bíait*, Prol. 307, 308. — *l lessa do-láithib it-lébrānaib l.rib*, Prol. 309, 310. — *lílessai iar-linib col-léir*, Prol. 311, 312. — *áilmc ítge*, Jan. 10. — *co-Críst céchaing*, Jan. 25. — *cóica ar-chít mártir mártra mórsus*[1] *do-*

1. *morais-us*, where the *-us* is a suffixed pronoun. The second syllable having only a grave accent the vowel was ejected Many other such forms are quoted in the Gr. Celtica, p. 1088, e. g. *bérthium* = *berith* + *um*, *géibthi* = *gébith* + *i*, *berthi* = *berith* + *i*, *bérthe* = *berith* + *e*. *suigthe* = *sugíth* + *e*, *áiltius* = *ailith* + *us*, *marbthus* = *marbaith* + *us*. So common r lative forms such as *bért-e* « qui ferunt » = *bérat-e*. So *leicsi*, Ml. (Goid , p 29) = *léicis* + *i*, *foidsi ailsi*. *gabsi*, *berrsi* in Tir = *foidis* + *i*, *ailis i*, *gabais-i*. *berrais-i*. I rof Zimmer must have overlooked these forms or he would not have put forward his theory that simple verbs in orthotonesis (e. g. *berid*) have the acute accent on the second syllable. His argument that if (e. g., *guidid* was accented on the first syllable we should have had *guit* is not convincing, for such con-

rus, Jan. 30. — *bénait com-bríg... bárr*, Jan. 31. — *mórait callainn febrai fros mártir mắr nglēdend*, Feb. 1. — *immon-epscop Sémplex sléchta prīm-slōg*, Feb. 12. — *ar-Chríst cḗsais*, Feb. 23. — *Senān Inse Cáthaig cróchais ecrait*, March 8. — *ar-Críst cróchais cólaind*, March 12. — *fri-Críst cársat sanais*, March 15. — *céchaing cḗim*, March 20. — *Scire cáin cár trēdan*, March 24. — *Cirillus cắin címbid cḗsaiss rōi rindi*, Ap. 26. — *do-Críst cánaid (cáchain*, R), Ap. 26. — *lótar lắithe lítha*, May 5. — *cársat Críst*, May 7. — *rath in-Spī́rta séchtai sénaich*, May 15. — *Beccān cárais figle i-Clúain-aird*, May 26. — *bért co-Críst clēir mbúada*, Jun. 2. — *mártra Marciāni mórsus* (= *mórais* + us) *ilar mbūada*, June 5. — *Básilla in-bū́adach brétha ūaínn*, June 11. — *céchaing ūaínn Mac-nisse cáid Clū́ana*, June 13. — *cárais Críst*, June 15. — *Máire móras Mátha*, July 1. — *gábais būaid gél gláine*, July 6. — *fri-Críst cárais lēri*, July 9. — *slóiged... snắidsium (snắidsiunn)*, July 18. — *croch Heli mártir mórais relicc*, July 21. — *co-Críst céchaing saithe*, July 23. — *in-Achud cắin clántar*, Aug. 9. — *mác Cresēni Mḗrnōc* (= *mo-Ernōc*) *mórais Fīadat fairenn*, Aug. 18. — *in-grīan Inse Médcoit mólmai*, Aug. 31. — *ágait a-maccāin imm-Ultān 'Aird Breccāin*. Sep. 4. — *mōr líth línass crīcha*, Sep. 9. — *līth līnass crī́cha, cróthass lónga*, Sep. 9. — *rắthatar ír-riched*, Sep. 18. — *snắidsiunn (snắidsium) in sáb slū́agach*, Sep. 21. — *ắil Marcellum n-épscop con-áidbli a-brīga*, Oct. 4. — *lḗcsit lúth con-aini*, Oct. 8. — *Rī́aguil rắith ar-rḗimsin*, Oct. 16. — *géguin, gnī́m as-ūaisliu*, Oct. 23. — *sérnait co-slū́ag aithre*, Oct. 31. — *sóerait sámain sī́anaig*, Nov. 1. — *la-líth lī́nas tūatha*, Nov. 8. — *do-Críst cáchain figil i-cúrchān*, Déc. 8. — *grī́an góires mīli*, Dec. 26. — *ēcen chárcra cróchais slūag*, Dec. 30.— *lucht frís fắilte féraim*. Ep. 49. — *is-sálm slóindes mōrnert*, Ep. 155. — *snắidfid-i in-slúagsa*, Ep. 160. — *cạch-nœb bṓi, fil, bī́as*, Ep. 289. — *nūall cías céch-macc lēre*, Ep. 349, 350. — *a-rī béres brétha*, Ep. 416.— *lat-nœbu tán tíastae*, Ep. 470. — *at-bắth in-cech-bḗscnu*, Ep. 318. — *ad-slúindiu a-sírecht*. Ep. 332. — *ad-slúindiu a-spī́rtu*, Ep. 333. — *ar-cech-úlc... fris-óirg*, Ep. 443, 444.

Enclitic forms of verb substantives

do-Críst cíaptar cóli, Ep. 14. — *milid ro-dos-cróchsat, cḗbtar bailc am-bressa*, Prol. 73, 74. — *cī́aptar aille... meic Deicc... nad-cháram*, Prol. 133.

tractions occur only in the case of trisyllables and quadrisyllables, *adfet*, e. g. from *adfeded*. His appeal to the « vers-ictus » of Fiacc's hymn is still less satisfactory, for there is no ictus in Old-Irish verse, whatever there may be in Archbishop Mac Hale's imitations of Moore's Melodies and Pope's Homer. The syllables were merely counted.

III. IMPERATIVES AND CONJUNCTIVES USED AS IMPERATIVES

(*a*) Simple verbs

cáin Tigernach crédal ar-Críst cechm-báis brúis, Ap. 4. — *féith lat pais... Firmi fórtrēn muinter*, Aug. 9. — *dlóm díis ar-fichit*, Sep. 13. — *fēil épscoip áisneid for-ōen lini*, Oct. 14. — *slúind Elair... Muirdebair mind sénaid*, Nov. 3. — *Cl'mint ocus Cólmān, célebair a fēli*, Nov. 14. — *Dichuill, Moel Rúain ráite, rópat fāilte frimsa*, Dec. 18. — *clúinte mochnéit*, Ep. 314. — *clúinte... a-Críst*, Ep. 425, 426.

(*b*) Compound verbs

áttaig ítge Tīamdai, Aug. 22. — *cotam-róchat* (= *cot-dom-ró-ud-gabat*) *com-ríg rímther flaithe*, Ep. 45, 46. — *re-notlaicc, árd érgnuiss, ásneid ínit corgaiss*, Nov. 13, R.

(*c*)[1] S- conjunctive

būaid paiss Quinti... dia-chélebrad cómeir, Aug. 26.

II. INDEPENDENT COMPOUND VERBS

at-slúindi cech-sénad, Prol. 110. — *clássa... imm-Chíaran ci' at-chóis*, Prol. 182. — *broc Aillinne... at-báth lia-slog bágach*, Prol. 189, 190.— *do-chúatar chúcut*, Prol. 279, 280. — *hi-fuil Críst trea-cúrpu do-cóemnachtar*, Jan. 4. — *do-bréth, brigach n-ūalann, sīl búadach béch*, Feb. 13. — *la-cósad slóig... for-cénnat*, Feb. 28. — *cróchad ocus-cómpert... at-córi*, March 25. — *do-béir bárr tre-bíthu*, March 31. — *loichet épscoip 'Ibair as-ort cenn cech éris*, Ap. 23. — *for-cénnat cléir nApreil*, Ap. 30.— *la-fēil Petair déochain drébraing* (= *de frebraing*) *martra*, Ap. 27. — *ar-dlíg dúinn a-cetal*, June 1. — *Mōel Rúain ad-réth ríched*, July 7. — *sluag Iu'l fortn-íada árd áge*, July 31. — *at-éocham na-úaga do-áirset arn-dāla*, Sep. 20. — *ar-slíg Ancrist in-mīl slísgel slúagach*, Sep. 29. — *Séptimbir iar-sáithib at-sáigtis ar-séthir*, Sep. 30. — *Eleuther in-mártir ad-muinter a-fēli*, Oct. 2. — *rop-cóbair dúnn Auster as-cómart*, Oct. 19. — *do-bért béndacht mbúada*, Nov. 2. — *ad-réith ríched rúnach*, Nov. 6. — *do-béir bárr no-bágu*. Nov. 30. — *con-écmaingsem áurain*, Ep. 7. — *fort-gíllim*

1. Here *Quinti* alliterates with *chelebrad* and *comeir*. The following is a list of the alliterating letters and lettergroups. 1. all initial vowels and diphthongs. 2. *b, bl, br*. 3. *c, cn, cl, cr, qu*. 4. *d, dl, dr*. 5. *f, ph, fl, fr, phl, phr*. 6 *g, gn, gl, gr*. 7. *l. l*. 8. *m, ml, mr*. 9. *n, n*. 10. *p, pl, pr*. 11. *r, r*. 12. *s, sn, sl, sr*. 13, *sc, scr*. 14. *st, str*. 15. *sp, spr*. 16. *t, tn, tl, tr*.

cen-gúa, Ep. 167. — *is-fóillsiugud fértai do-fórmaig cech m-bordgal*, Ep. 205, 206. — *na-fértai ad-fíadam*, Ep. 214. — *for-cénda cáin-gēbend*, Ep. 282.

IV. DEPENDENT VERBS

(*a*) Simple verbs after *ro*, and *no*

Ro-sélgatar rōtu nad-sóreid, Prol. 29, 30. — *ro-sónnta fíad-slógaib*, Prol. 33. — *ro-ríngthe co-rínnib*. Prol. 37. — *ro-lóiscthe for-lúach tet(h)ib lánnaib*, Prol. 39, 40. — *cē ro-cróchad ar-Cóimdiu*, Prol. 89, 90. — *ro-múchad, mór tirbaid, míad Lōegairi*, Prol. 169, 170. — *ro-béo-sa... isin-bíth-flaith búadaig*, Prol. 271. 272. — *ro-béo-sa isin-flaith im-bísiu*, Prol. 273, 274. — *hi-rói Valentīni Marcellus ro-ríngeda*, Feb. 14. — *fer ro-scríb cain scéla*, May 6. — *ma ro-séllaib séimle*, July 4. — *epscop rúamach r-úc sūas saithe*, Aug. 6. — *ro-chés Mammes... i-cróich cálaid*, Aug. 17. — *ro-ch ss mōr Dioscorus ar-Críst cíng as-ferdu*, Aug. 20. — *ro-sréth scél... co-sál srúamach*, Aug. 25. — *ro-ír Issu úasal*, Sep. 23. — *croch.,. ind-épscoip las-r-órt slúag*, Oct. 22. — *rofess and nad-r-ánic ardrīched ind-rígsa*, Ep. 17, 18. — *nach-áinim ro-ánic*, Ep. 53. — *ro-icfa as-úaisliu*, Ep. 55. — *in-grafand ro-férsam flátha Crist is-colba*, Ep. 73, 74. — *drong sacart ro-cráite do-Críst césta crúiche*, Ep. 269, 270. — *ro-b o iarsinm-báigse*, Ep. 315. — *ro-gádsa mo-g ide*, Ep. 412. — *ro-ére-siu úile guide*, Ep. 427, 428. — *recht Crist neoch no-chántais*, July 30. — *clair*[1] *Augustīn... dech no-chártais trēdan*, Nov. 16. — *cosin-cách no-cháraim*, Ep. 50. — *ron-sóera (ron-snádea)... ron-s na*, March 25. — *ron-snáda in-slúagach*, May 10. — *it-glána, nis-gégnetar tola*, May 19. — *ron-snádea... sóinmech sáithe*, May 28. — *ron-sóera, ron-snaide slúag Sussi*, Oct. 19. — *ron-snade slúag Victoir*, Dec. 17. — *romm-áin ítge Tuūae, Itharnaisc nad-labrai*, Dec. 22. — *romm-snáidet mo-srúithe*, Ep. 47. — *rosm-bé béndacht Isu*, Ep. 56. — *cit-sūide nod-légat ata-léthna línde*, Ep. 82. — *manod-téchtaid deseirc cona-táirim téchtai*, Ep. 389.

(*b*) after the relative pronoun.

in gúide ron-gádsa, Ep. 421.

(*c*) after the suffixed relative

in-bith trúag i-táam (hí-táimne), Prol. 157. — *na-tíre i-táam (hi-táimne)*,

1. This noun of multitude is perhaps borrowed from. Lat. *pleri*.

Prol. 161. — *la[s]-scéith scél a-annaig*, Feb. 16. — *in-lā* (leg. *al-lā*) *forsm-bí bísex*, Feb. 29. — *don-bíthflaith im-bíthbī les*, June 9. — *imma-slécht slúag sóbail*, June 16. — *imma-lúid lín catha*, Aug. 23. — *rīgfēil Brénaind Bíroir frism-brúchtai ler lēbend*, Nov. 29. — *do-cách-phurt i-cánar ernaigthe cét crédal*, Ep. 187, 188. — *ar-écnairc in-rīgsa frisn-ágar in-nūallsa*, Ep. 406.

(*d*) after the suffixed relative + *ro*

imma-róerad rúdrad, Prol. 206. — *at-róithech in-rígraid forsa-rába íarair*[1], Ep. 301, 302.

(*e*) after conjunctions + *ro*

a-Isu conrúidiur (= *con-rú-rāidiur*) *do-rígrad do-rélad*, Prol. 277. — *conom-rái-b cach-solad ar-molad dot-rīgraid*, Prol. 11, 12. — *condom-rái-b it-rígiu nach-nī*, Ep. 359.

(*f*) after infixed personal pronouns

rom-bérthar búaid lēre, Prol. 3. — *milid rodos-cróchsat cébtar bailc ambressa*, Prol. 73, 74. — *dian-prómam* (= *diann-p in-prólach*, Prol. 143, 144. — *nos-mólamar ménicc*, Jan. 17. — *Mellan ínse úaisle... nodn-áli*, Feb. 7.

(*g*) Simple and compound verbs after negative particles

ni-máir Becc mácc Eogain, Prol. 203. — *nōeb na-dámair dígna*, Feb. 9. *a-chésad ni-célar*, Feb. 20. — *décheng déoda na-dlíg diarn-dúain dígna*, March 7. — *breo nad-áithbe, árfig tola*, Ap. 15. — *fēil fir nad-chár córplēn, Crónan*, June 22. — *asa-clú nad-chélar*, Aug. 11. — *la-cróich Adriōnis co-cléir nad-chár dichmairc*, Aug. 16. — *asa-clú nad-célam*, Ep. 86. — *ni-fóigbe félire bas-certu*, Ep. 147, 148.

(*h*) after negative particles + *ro*

ni-ráthgab, réim calad, Prol. 107.

V. COMPOUND VERBS WITH INFIXATION

(*a*) infixed *ro*

dom-rórbai... ríth rorāith in-slōgsa, Prol. 25, 28 (*tu-for-ba*). — *imm-rórdus in-rígraid*, Prol. 21. — *ind-rígrad imm-rórdus*, Ep. 564. — *do-*

1. *iar-air*, √*ar*. also in ἀρέσθαι (κῦδος ἀρ.) ἀρ-νύμαι, etc.

rónsa do-réirsiu, Prol. 269 (*do-gnīu*). — *Crist-as-rúna r-índid*, Jan. 12 (*ess-ind-fid*). — *do-n-rógra dond-rig ḟ laith*, Dec. 14 (*tu-gar*). — *in-rígrad do-ráirmius, ol is-loimm de-rómuir*, Ep. 41. — *la-dūthracht do-rignius, do-nōebaib do-rátus*, Ep. 111-112 (*tu-ró-dad*). — *ind-rígrad do-rúirmius*, Ep. 229 (*to-rīm*). — *at-róithech* (= *ad-rú-tethech*, √*tec*) *in-rígraid forsa-rába iarair*, Ep. 301, 302.

(*b*) infixed personal pronouns

dot-íccfa... acht con-étis, July 16 (*tu-icc*). — *imma-cúrtis aingil hi-cárcraib cía theised*, Ap. 27 (*imm-cur*). — *fos-fúair fórtren toga*, Nov. 7 (*fo-fú-ar*). — *ítge ind-nōib Tomāis atn-éocham*[1] (*addn-*), Dec. 21 (*ad-tec*). — *macc-Lónain donn-écmaicc in-ádaig re-notlaic*, Dec. 24 (*tu-aith-cum-acc*). — *dos-rímemar rémain*, Ep. 6. — *ron-sért sérc*, Ep. 11.

(*c*) infixed relative pronoun

la-Breccbuaid dor-rími do-rógrad... Eolang, Sep. 5.

VI. OPTIONAL ENCLISIS

breo nad-áithbe, árfig tola, Ap. 15. — *táricc em fri-tóscai*, July 19 (*tu-air-icc*). — *Cólum-cílle cóngaib con-drongaib*, Ep. 279.

Having thus stated the laws of Irish verbal accent and justified (I hope) the modifications which I have ventured to make in the results attained by Thurneysen and Zimmer. I shall now shew that, except as regards independent simple verbs, all these laws are nothing but corollaries to one general proposition, the clue to which has been given by Zimmer himself in the first part of his *Keltische Studien*, p. 56 :

« Dem Irischen — wie den Keltischen Sprachen überhaupt — ist nämlich die Erscheinung eigen, dass bestimmte Wörter im Zusammenhang der Rede sich beeinflussen und, wie die Silben im Wort, so eine höhere Einheit finden in einem Complex, den Windisch (Paul und Braune, Beitr. IV, 204) passend « grammatische Formel » nennt. Diese Formeln (junctiones ZE. 177) werden ZE. 177 ff. (Windisch l. l. 205) besprochen ; es sind Substantiv mit vorangestelltem Artikel, Possessiv pronomen, Zahlwort, Präposition, mit nachfolgendem abhängigem Genitiv, Adjectiv, Demonstrativpartikel ; Verbalform mit vorangehender Verbalpartikel, Präposition, pronominalem Object[2] (pronomen infixum),

1. MSS. *atneocham*. The writer seems to have supposed that the verb, without the infixed pronoun, was *ad-eocham*.

2. This may mislead. The infixed pronouns are toneless and were therefore not counted as separate parts or elements of the complex or unity in which they are found.

Relativpronomen [1], mit nachfolgendem pronominalem Object und Subject. Innerhalb dieser Einheiten [2] gelten in einer Reihe von Punkten dieselben Lautgesetze wie innerhalb des Wortes; *sie wurden offenbar durch einen gemeinsamen Accent zusammengehalten* und finden sich in den älteren und besseren mittelirischen Handschriften zusammengeschrieben [3]. »

We shall now see that, except as regards independent simple verbs, all the laws of Irish verbal accent flow ultimately from the statement which I have italicised, namely, that *the elements of a unity are held together by a common accent.* On this is founded the general proposition above referred to. It may be thus expressed:

Every independent word has one and only one, acute accent. Every unity has one common acute accent.

Explanation. — An « unity » means a junction of:

(*a*) a substantive with a preceding article, pronoun, pronomina adjective, numeral, verb substantive, copulative or disjunctive particle, preposition, conjunction or interjection;

(*b*) an adjective, participle, pronoun, numeral, or adverb with a preceding verb substantive;

(*c*) a pronoun with a preceding article or preposition;

(*d*) a substantive with a following dependent genitive, adjective, participle, pronoun, or demonstrative particle;

(*e*) a pronoun with a following dependent pronoun or demonstrative particle;

(*f*) an adverb with a following pronoun or demonstrative particle;

(*g*) a verbal form with a preceding verbal particle, preposition, relative pronoun whether simple or suffixed, verbal particle, preposition, conjunction, negative or interrogative particle (with or without *ro*);

(*h*) a verbal form with a following nominal object, pronominal object. pronominal subject, pronominal suffixes.

The parts of an « unity » which have an independent accent [4] are called « elements »

1. The simple relative pronoun, being toneless, does not, for the purposes of accentuating the complex, or unity, count as an element. W. S.

2. Die wesentlich künstlichen Sandhigesetze des Sanskrit sind nicht zu vergleichen.

3. Wo in den alten Glossenhandschriften abgewichen wird liegt es fast immer am mangelnden Raum. The statement that the elements of a complex are writtn together requires some modification. Dependent genitives or adjectives are not written together with the substantives on which they depend. W. S.]

4. The following toneless conjunctions never form part of an unity which embodies a verb: *acht*, *amal*, *ce*, *ci*, *cia*, *cein*, *cesu*, *cetu*, *co* (= *coth*), *deig*, *fobith*, *intan*, *lase*, *ma*, *mad*. *mat*, *massu*, *meit*, *noch*, *resiu*, *sech*. The simple relative and the infixed pronouns, being toneless, never form separate parts, or « elements », of a unity. W. S.

When a unity embodies a noun [1] without a verb the common accent is on the first or only syllable of the noun. When a unity embodies a verb, the common accent is on the second or only element of the verb.

Exception 1. Imperatives [2] and injunctives used as imperatives have the accent on the first element, unless a pronoun is infixed.

Exception 2. In case of the verb substantive, forms belonging to the root *es*, and independent forms belonging to the roots *ba*, *i* and *val*, are proclitics. Dependent forms belonging to the roots *ba*, *bu*, *i*, *tā* and *val* are enclitics.

It is needless to illustrate this proposition as regards cases (*a*) to (*f*). Let me give some illustrations of cases (*g*) and (*h*). They are almost al taken either from the Grammatica Celtica or from the former part of this paper. I shall separate the elements by hyphens.

1. With preceding verbal particle: *ro-chróchsat*, *as-rú-burt*, *ar-rú-dergestar*, *for-ró-chon-gart*, *asrēracht* (= *ess-ru-ess-recht*), *imrímgabsat* (= *imm-ró-imm-g*), *forácab* (= *fo-ró-aith-g*), *remi-rí-er-choil*, *trimiró-thorndiussa* (= *trimi-ró-do-fo-rendius-sa*), *imfórling* (= *imm-fó-ro-ling*), *intíndarscan* (= *ind-dó-ind-fo-ro-scan*, *intínscanaim*), *no-bérid*, *no-cháirigur*, *amal nondub-cáirim-se*, *nudam-chrócha*.

2. With preceding preposition or prepositions: *ad-glādur*, *ad-béir*, *as-biur*, *fort-gíllim*, *fortn-ĭadae* Fel., *do-lúigim-se*, *do-fór-maig*, *dorātus* (= *do-ró-dadus*), *ad-rími-siu*, *fordub-céchna*, *at-báil-side*, *con-ícimm*, *co fardum-thésid-se*, *co atom-snássar*: *conóscaigesiu* (= *con-ud-sc.*), *cósna* (= *con-ód-sena*), *con-éitgid* (= *con-áith-tigid*), *diróscai*, phonetic for *diróscaig* (= *di-ru-scaig*, ✓*sec*), *do-gníu-sa*, *ar-á-chrinim* [3], *foácanim* (= *fo-aith-c.*), *con-áir-leicther*, *do-áur-chanim*, *conáitecht* (= *con-áith-techt*), *for-cóim-nocuir* (= *for-cúm-nenocuir*, cf. Lat. *nanc-iscor*), *ad-cóm-altar*, *for-cóngrim*, *etir-dí-bnet* (✓*ben*, *bhen*), *do-étar-cuirethar*, *ar-fó-imam*, *do-fú-aircitis*, *do-fór-mgat* (✓*mag*), *im-fré-sna* (phonetic for *imm-fréth-sna*), *imm-ímgabaim* [4], *do-índ-naich*: *dundam-rói-mnife-se* Ml. 32 d. 5, *atáirbir* (*aith-dó-air-b*), *fo-índ-ar-lid*, *du-ár-chom-raicset*, *doécmoised* (= *do-áith-com-aingsed*), *do-ím-di-bnim* (✓*ben*), *astóascther* (= *es-dó-fo-aith-sechther ?*) [5].

1. This includes infinitives (verbal nouns) and participles (verbal adjectives).
2. The verbal vocatives.
3. The prep. *a* in this verb may be (etymologically) identical with the Greek augment.
4. For the duplication of the prep. cf. ἐν-έν-ιπεν, *Il.* II 626.
5. I do not know of any Irish verb compounded with more than four prepositions, the maximum number in Welsh, G. C. 908. True, Ebel, G. C. 889, quotes *comaterchomla* (gl. apud se ponat recordans, eleemosynam) as an instance of composition with five, *com-ad-do-air-com*. But the true analysis of this gloss in obviously *co* (« ut ») *materchomla* (« bene colligat »), which is a compound of *térchomla* (= *tu-er-chom-la*) with the adj. *mad*, *maith*. Compare *mad-genair* Fél. Prol. 251, *mad-bocht*, Br. h. 29, *maitulaid*,

With preceding, *ad aith* (« re- » « rursus ») : *ad-gēnsa, huan-áith-gnintar an don-aith-chuiredar* [1].

With preceding relative pronoun and its compounds : *a-táirchet* (= *san-tú-air-chet*), *a-táirbir* (= *san* + *tú-air-bir*), *dian-áccomaltar, hi-tairchet* Stowe Missal 20, *foran-íd-parat, frisan-érbrath* (*-és-ro-b*), *aran-déntar* (*-di-gntar*), *trisa-tóscigther*, Stowe Missal 32, *tresam-bī, lasam-bé, eterar-ró-bæ, forsa-fór-con-gair, tarsa-tóchuirther* (*do-chuírther*)

With preceding relative conjunctions : *aran-épertar, aran-dérnaid, ara-fó-emi* Stowe Missal 79, *con-épred, dian-ácomaltar.*

With preceding relative conjunctions plus *ro : con-ró-chra, con-róigset.*

With preceding negative particle : *ni-chúm-cam-ni, ni cúmscichther* (*con-ud-scaichther*), *ni-thábur* (*tu-a-biur* [2]) *ni-cón-cho-scram, main-ba* (« si non sim »), *na-déni* (« qui non facit »), *nadid-chréti, acht nathn-áiccess*, Stowe Missal, 21, *intan nādṁ-bé : ninād-tódoichfet, naichṅ-déirsed, nachid-fréthgab, nicon-chéchrat, nicon-chlóor, nicon-fíl, nicon-chóscram, nicon-chóimnucuir, arnā-érbarthar, arna-décha, arna-tármasca*, Stowe Missal 26.

With preceding negative particle plus *ro : ni-ró-chùmscigther-sōn.*

With interrogative particle : *inn-áci ? duus in-dúccatar ?* (here *d* is an eclipsed *t*), *in-tóceb ?* (*tu-ud-gēb*) LL. 19 a. 2, *cani-áccai ?* (gl. nonne vides) Ml. 25[b] *innadn-áccai ?*

With the conjunctions, see above, pp. 278, 279, 280.

With following nominal or pronominal object : *tógluaset-chombairt*, Berne 31[b], *conósciget-chenel, co cárad-chaingnimu, nī-réis-chluim*, and five other examples in G. C. 182, *dióiprid-chāch*. With following nominal subject : *an nuda-cómart-chlaideb* (cum eum cecīdit gladius) Ml. 36[d], *asbérr-chial* (profertur sensus) Sg. 146[a].

In conclusion, I will state the orthographic rules to which this investigation points, and which should (I venture to say) govern editors of

mad-tulaid, ma-tulaid, Fél. July 12, *mad-tulad* Lll. 114, *ma-lodmar*, LL. 45 *a*, *ma-tudchatar*, cited by Windisch Ir. Texte, p. 618, as an instance of apocope (*ma* for *imma*) is, I think, one of these compounds. No independent verb not a denominative can begin with *com*, the accented form of *con*. The verb *comalnaim* stands for * *con pálnaim*.

1. There appear to have been two particles meaning « *re-* » « rursus » one *ad*, urkelt. *atá*, the other *aith* = urkelt. *até*, both (it will be observed) with the accent on the *last* syllable. Hence when this prefix precedes *c*, *g*, or *b* the contraction into *éc*, *ép* never takes place. Compare (in addition to *huan-aith-gnintar* (from *ad-gensa*) and *an-don-aith-chuiredar*. *aith-gne, do-r-ad chuir* « redemit », and the subst. *taidchricc* = *tu-áith-chricc*, and the verb *aith-be* (rêmeat). But the ordinary prepositional prefix *aith* = Skr. *ati* was accented on the first syllable, and hence in the case of this prefix, the contractions in question regularly occur.

2. The preposition *a* here occurs also in *ar-a-chuiliu*, Patr. h. and in *ar-a-chela* and in six other forms cited Gr. Celt. 880. It is etymologically identical with the Gr. augment in ἄλτο = ἄ-σαλτο (Curtius), commonly weakened into into ἐ.

Irish texts. I have not forgotten that, in every sensible system of spelling, the scientific must, to some extent, yield to the practical and traditional.

1. Words not elements of a unity should be printed separately, although, in the MSS., from carelessness, ignorance, or a wish to save parchment, they may be written together.

2. The elements of a unity should be joined by hyphens, although in the MSS., from carelessness or ignorance, they may be written separately.

Exceptions:

(*a*) nouns and pronouns following verbs;
(*b*) adjectives preceding or following nouns;
(*b*) adjectives preceding verbs;
(*c*) prepositions preceding verbal forms and not compounded with pronouns.

3. Aspirated *f* and *s*, marks of length and *puncta delentia*, when omitted, should be supplied. For *c*, *t*, *p* we should print *ch*, *th*, *ph* when those tenues are aspirated. An apostrophe should be used to denote the elision of the vowel of the prepositions *de* and *to*, and the loss of the initial of the prep. *imm*.

4. For *cc*, *gg* = *c*, and *tt*, *dd* = *t*, and *pp*, *bb* = *p*, we should print, respectively, *c*, *t*, *p*. Conversely, where *c* = *gg*, *t* = *dd* (as in *atróilliset* for *ad-d-róilliset*) and *p* = *bb*, we should print, respectively, *gg*, *dd*, *bb*. We should also print *m* (not *b* or *u*) for aspirated *m*, and *b* (not *f*, *ph* or *u*) for aspirated *b*. For *b* in such words as *barn-*, *marb*, *tarb*, *delb* we should print *v*. For *f* = *vf* (e. g. *not-mairfider*, Saltair 6496) we should print *vf*. For *c* = *cc* (e. g. *brec*, *menic*), *t* = *tt* (e. g. *slat*), *g* = *gg*, *d* = *dd* (e. g. *fiadrongaib* for *fiad-drongaib*), *b* = *bb* or *vb* (e. g. *forbía* for *for-v-bía*, Saltair), *m* = *mm* (e. g. *dochum*, *druim*), and *s* = *ss* (e. g. *fēs*, *anais*, *ainis*), we should print, respectively, *cc*, *tt*, *gg*, *dd*, *bb*, *mm*, and *ss*. For *nns* (as in *innsib*), *llt* (as in *ni-cheilltis*), *rdd* (as in *orddan*), we should print, respectively, *ns*, *lt*, *rd*. We should also print *d* for *th* (e. g. *assoid* for the *assoith* of the MSS.) and (except in the endings of the 3d sg.) *th* for *d*, where etymology so requires. Especially *d* should be printed for the (aspirated) *g* and *g* for the (aspirated) *d*, of Middle Irish MSS., where this change is required by etymology. The distinction between the infected *ā*, *ō* and the diphthongs *āi*, *ōi* might be shewn by using a dotless *i* for the infected letters. Thus, we should continue to print *áid*, *nóib*, but we might henceforward print *láime*, *móir* (without dots on the *i*).

5. Verse though written as prose in the MSS. should be printed with proper line-division.

The following edition of Fī́acc's hymn will shew the application of most of these orthographic rules. To exemplify still further the rules of accentuation I have placed the acute accent in the proper places, using the horizontal stroke to mark the long vowels. The poem as now printed may be compared with the same poem as edited, according to Prof. Windisch's system, in his *Irische Texte*. pp. 11–16, and according to Prof. Zimmer's system, in his *Keltische Studien*, II, pp. 163–166.

1. *Gḗnair Pā́traic in-Némthur : iss-éd adfḗt hi-scḗlaib :*
máccān sēmblíadan dḗac intán dobréth fo-dḗraib.
2. *Súcat a-áinm [c]hitubrad*[1], *céd a-áthair ba-físsī,*
Macc-'Alpuirn máicc 'Otide, háue déochain Odíssī[2].
3. *Bṓi sē-blī́adna i-fógnam : máisse dṓine nīs-tómlad :*
batar-íle Cóthraige céthartrebe día-fógnad[3].
4. *Asbért Víctor fri-gnī́a[i]d Míl con-tḗssed*[4] *for-tónna :*
forrúim[5] *a-chóis forsind-lḗicc, márait[h] a-ḗss, nī-brónna.*
5. *Dafáid tar-Elpa n-úili*[6] *Dḗ mā́ir ! ba-ámra rétha,*
conid-fárcaib la-Gérman, andéss in-déissciurt Létha.
6. *In-ínsib mára Tórrian ā́iniss, ínnib adrī́mi :*
Lēgaiss cánoin la-Gérman, iss-éd adfíadat líni.
7. *Dochummn-Hḗrenn dod-fé[d]tis áingil Dḗ i-fíthissi :*
ménicc ad-chī́the[7] *i-físsib dosn-íccfed a[f]ríthissi*[8].
8. *Ropo-chóbair dond-Hḗrinn tíchtu P[h]ā́traic*[9] *foróchled :*
roclós cī́an són a-gárma máccraide cáille Fóchled.
9. *Gā́dtar*[10] *co-tī́ssad in-nṓeb, aran-ímmthised léthu,*
ara-tínntarrad ō-chlṓen tū́atha Hḗrenn do-béthu.
10. *Tū́atha Hḗrenn táirchantais dosn-íccfed sith[f]laith núe,*

1. *hitubrad*, L. H. Fr. [cf. *hetoir* for *chetoir*, G. l. 70] *itubrad* LN., T. C. D., *chitubrad* « quod collatum est » is the pret. pass. sg. 3 of *citbiur* with the aspiration of the initial so common where a verb expresses the relative.

2. An exception in the case of a foreign name to the rule that the accent shall be on the first syllable.

3. Perhaps we should read *-tomled, -fogned.*

4. *milcon tessed*, LH. Fr. *Mil* stands for *Milcon* gen. sg. of *Miliuc.*

5. MSS. *forruib, forruim* is a contraction of *fo-ru-rim*, pres. indic. indep. *forimim*, dep. *fuirmim.*

6. « He sent him over the whole of Albion » MS. *dofaid tarelpa uili.*

7. 3d sg. 2dy pres. pass. of *adciu* : the *-e* blends with the following *i.*

8. MSS. *arithissi.* But cf. *tocing afrithisi*, Stowe Missal 30. We thus get an alliteration with *-fédtis, fithissi, fissib.*

9. *Phatraic* alliterates with *Fochled* in the following line. So in v. 11 *Phatraic* alliterates with *-firad, faitsine* and *flatha.*

10. MSS. *gadatar*, which is hypermetrical.

mĕraid co-dĕ[1] *a-ĭartaige, bed-fáss tír Témrach tŭe.*

11. *A-drúid fri-Lŏegaire tíchtu Phătraic ni-céiltiss :*
rofírad ind-[f]ăitsine inna-flátha asbéirtiss.

12. *Ba-lĕir Pătraic com-bébai, ba-sáb índarba clŏene :*
iss-éd tŭargaib[2] *a-fĕbai*[3] *sŭas desech*[4]*-tréba dóine.*

13. *'Ymmuin ocus-ábcolips, natrī-cŏicat nos-cánad,*
prídchad, báitsed, arníged, de-mólad Dĕ nī-ánad.

14. *Niconn-gĕbad ŭacht sĭne do-ĭéiss áidchi il-línnib :*
for-ním conséna a-ríge : prídchaiss fri-dĕ in-dínnib.

15. *I-Slăn tŭaith Bénna Báirchi nīs-gáibed tárt na-lía[d]*[5]*,*
cánaid cĕtsalm cechn-áidchi, do-rig áingel fognĭad.

16. *Fóaid for-lĕicc lúimm íarum ocus-cúilche flíuch ímbi :*
ba-cóirthe a-ĭríthadart, nī-lĕicc a-chórp i-tímmi[6]*.*

17. *Prídchad sóscēle do-c[h]ách, dogníth mŏrfertu*[7] *il-léthu*[8]
íccaid lúscu la-trúscu, máirv dos-fíuscad do-béthu[9]*.*

18. *Pătraic prídchaiss do-Scóttaib, rachĕss mór s[ă]eth il-léthu,*
immĭ con-tĭssat do-brăth in-cách doss-úc do-béthu.

19. *Máicc 'Ebir, máicc 'Eremon, lóttar úili la-Císsel :*
fos-rólaic[h] intármchosal isin-mŏrchuthe n-ĭssel.

20. *Conda-tănic*[10] *int-ápstal : dofáid*[11] *gith*[12] *găithe dĕne :*
prídchaiss tri-fíchte[a] bliadan cróich Críst do-thŭathaib Fĕne.

21. *For-tŭaith ĕrenn băi témel : tŭatha adórtaiss síde :*
nī-créitsset in-fírdēacht inna-Trín[d]ōite fíre.

22. *In-'Ard Măche fil-rĭge ; iss-cían dorĕracht 'Emain :*
iss-céll mór Dŭn Léthglaisse : nimm-díl ced-díthrub Témair.

1. « To the day (of judgment). »
2. Optionally in the dependent form as expressing the relative, or, perhaps, like *tairchantais*, v. 10, as not standing at the head of the sentence.
3. MS. aeua.
4. MSS. *de sech :* I take *de sech* to be a double preposition like Lat. *in-du*, Eng. *in-to*, etc.
5. This correction seems necessary, as, in Irish, a syllable ending with a consonant cannot properly rhyme with a syllable ending with a vowel.
6. Dat. of *timme* from * *tepmia*, √tep.
7. The *-u* forms a crasis with *i*.
8. *léthu* dat. sg. of *lethe* « breadth », « wideness » : *il-léthu* « far and wide ».
9. lit. « mortui, eos suscitabat ad vitam » : cf. maisse doine nis-tomlad, v. 3, na-tri coicat, nos-canad v. 13 : in-cach dos-uc do bethu v. 18. In Prof. Zimmer's note on v. 17, for « lugairi ruatae » read Lugair Iruatae, and for « Modfer » read Niodfer.
10. *Sic* the Franciscan MS. the T. C. D. Liber Hymn. has *Conda-thanic*, wrongly, because (notwithstanding Ebel's assertion) the infixed *a, da* of the 3d *plural* do not aspirate.
11. Here and in v. 24.
12. Cf. φοῖτος, it this be an instance of φ for χ.

23. *Pátraic díam-bái il-lóbrai adcóbrai*[1] *dul do-Máchi :*
do[l]luid áingel ara-chénn for-sét im-médōn láthi.
24. *Dofáid*[2] *fodéss co-Víctor, ba-hé arid-rálasstar :*
lássaiss in-múine im-bái, assin-téin[3] *adgládasstar*[4].
25. *Assbért :* « *'Ordan do-Máchi, do-C[h]ríst á[t]tlaigthe búide :*
dochumm-níme moss[5] *s-réga, rorátha dúitt du-gúide.* »
26. « *'Ymmon dor-rőega it-bíu bid-lűrech díten do-chách :*
immút illáithiu in-méssa régat fír Hérenn do-bráth. »
27. *'Anaiss Tássach dia-éss intán dobért cómman dó*
assbért mossn-íccfed Pátraic[6], *briathar Tássaig nī-r-bu-gó.*
28. *Sámaigess crích fri-áidchi arna-cái[th]tea léss óccai*
co-cénn bliadne bái sóillse, ba-hé síthlaithe fóttai[7].
29. *In-c[h]áth féchtae*[8] *in-Béthron fri-túaith Cánnan la-mácc Núinn*
ássoid[9] *in-grían fri-Gabon, iss-éd adfét*[10] *líttri dúinn.*
30. *'Uair[e] ássoid la-hEssu in-grían fri-báss inna-clóen,*
cīasu-thrébrech, ba-húissi[u] sóillse fri-héitsecht na-nóeb.
31. *Clérich Hérenn dollótar d'[f]áiri Pátraic ass-cech-sét :*
són in-c[h]étail foss-rólaich con-túil cách úadib for-sét.
32. *'Anim Pátraic fría-chórp, iss-iar-sáethaib roscárad :*
díngil Dé ī-cétaidchi arid-fétis[11] *cen-ánad.*
33. *Intán conn-úalai Pátraic adélla[i] co-Pátraic n-áile :*
iss-málle[12] *conn-úcabssat dochummn-'Issu máicc Máire.*
34. *Pátraic cen-áirde n-úabair, ba-mór do-máith roménair :*
béith[13] *in-gélliuss máicc Máire, ba-sén góire in-génair.*

Whitley Stokes.

1. MSS. illobra adcobra.
2. *-faid* is cognate with Lat. *vado.*
3. dat. sg. of *ten*, a not rare fem. *a*-stem. See Windisch's Wœrterbuch, 817.
4. The only triple rhyme in this poem.
5. *Moss* = Lat. *mox.*
6. « He said that P. would soon (mox) *go* », as Prof. Zimmer rightly observes.
7. MS. fotai, but the correction is necessary, as a syllable ending with a single consonant cannot rhyme with a syllable ending with a double consonant.
8. Pret. part. passive of *fichim.*
9. A dependent form optionally used here as it does not stand at the head of the sentence.
10. Sic the Fr. MS. It is contracted from *adfiadat*, 3d pl. pres. indic. act. of *adfiadaim.*
11. We should perhaps read *arid-fedtis*, from *arfedim.*
12. *Malle* is for *immalle* (* *imb-an-leth*, *ambi san létos*). Compounds with *imb* often lose the first syllable, because, as Prof. Zimmer has seen, this preposition was in primeval Celtic accented on its second syllable, like ἀμφί, *abhi.* So we have *dardoen* « Thursday « (etar-da-oen « between two fasts, jejunia) » because in primeval Celtic *entar*, like Skr. *antar*, was accented on the last syllable.
13. The absolute form of the 3d sg. 2dy pres. of the verb subst. √ba. So *canaid*, line 30, *foaid* (√svap), l. 31 and *iccaid* l. 34. So the reduplicated *cachnaith*, Saltair na Rann 2694. Here, according to Prof. Windisch, we have the primary middle ending *-té.*

On Irish Metric, An inaugural Lecture on Celtic Philology, delivered March 11 th., 1884, in Trinity College, Dublin, by Robert ATKINSON, M. A., etc. Dublin, 1884, 32 p. in-8.

Dans cette brochure, M. A. s'est occupé des lois de la métrique de ce qu'on pourrait appeler les temps classiques de la littérature irlandaise et il en présente un résumé. Un écrivain plus compétent que nous critique ci-dessous les théories de M. A. ; aussi de la notice que nous avions écrite avant de recevoir la communication de M. Stokes, nous ne laissons subsister que deux observations.

Comment donc M. A. a-t-il pu négliger entièrement le point de vue historique? Il parle comme si ces lois, si sévères et si minutieuses, avaient existé de tout temps, et n'avaient pour ainsi dire pas eu de commencement. Il nous reste pourtant des poésies, profanes et chrétiennes, qui n'entrent pas dans ces catégories, parce qu'elles appartiennent à une métrique plus rapprochée de la nature, plus simple, plus spontanée et plus libre. La métrique que nous décrit M. A. est celle de la *seconde* époque de la poésie irlandaise; elle est le résultat d'une codification qui a imposé des règles d'une étroitesse extrême à ce qui était auparavant l'inspiration rythmée. — Ce n'est pas le lieu de développer ces idées, et, du reste, nous n'en aurions pas le loisir en ce moment; nous les indiquons pour montrer dans quel sens, à notre avis, doit être dirigée l'étude de la métrique irlandaise.

Avant d'être imprimée, cette brochure a été une leçon faite à l'Université de Dublin : aussi est-on péniblement surpris du ton polémique qui y règne. Il nous semblait que l'enseignement d'Université devait avoir un caractère objectif et impersonnel, et que c'est surtout là où l'on parle seul que la polémique de personnalités doit être évitée. Mais il s'agit de l'Irlande et des *c sas de Irlanda!* Le clan des Irlandistes devient de plus en plus un camp d'Agramant. Il nous semble que personne n'y gagne et que tout le monde y perd ; car il est difficile de sortir de la mêlée sans quelque horion.

H. G.

In an article on the metre *Rinnard* and the Calendar of Oengus, as illustrating the Irish verbal accent, I have ventured to correct a mistake, as to the meaning of the word *ard,* which Professor Atkinson has committed in the lecture under notice. I fear that he will not like me to point out some more of his errors. But he has in this lecture attacked almost every Celtic scholar, living or dead [1], and he must now take the

1. Thus he writes of Zeuss and Ebel, p. 18. « It was hardly surprising that Zeuss should not have understood those metrical principles... But Ebel is just as incorrect. »

Of prof. Windisch, p. 9 : « Windisch in his Irische Texte p. 158, has reprinted the text of an old poem from LL. in which he shews a total misconception of this law of Irish alliteration. »

consequences. He is professor of Sanskrit and Comparative Philology in Trinity College, Dublin : he has dotted the *ri*-vowel on his brazen door-plate ; and he condescends to flattery such as « the Irish genius delighted in elaborate codification » (p. 4) « those wonderful fragments yet extant of the Brehon laws », and « I believe Irish verse to have been about the most perfectly harmonious combination of sound that the world has ever known » (p. 4) — so that, according to Prof. Atkinson, in the East, Kālidāsa and Jayadeva, in the West, Homer, Vergil, Dante, Hugo, Calderon, Tennyson and Heine must hereafter, as regards harmony, hide their diminished heads beside the Irish *rann*-makers. For these reasons Professor Atkinson enjoys a local reputation as a linguist. But of such reputations one may say, as the little boy in *Punch* said of the balloon, if you prick them they will go squash. Let us begin with the Professor's Greek. At p. 30, he writes « κωφεύω does not mean to *go*, but if anything rather to *stay*. » There is no such word as « κωφεύω ». I hoped at first that it was a misprint for κὠχεύω ; but then there is the difficulty that κὠχεύω does not mean to « *stay* », but to *lift* or *raise*. Again, he asks in the same page « Who knows anything of the Gr. « κλαδάω *I brandish* ? » Well, most people do, who possess a Greek lexicon. The word in question occurs in Liddell and Scott (ed. 1845) with the meaning *I shake*, a meaning which, in connection with a sword (*claideb*), does not seem very far distant from that of *I brandish*. See also Fick's Wœrterbuch der indogerm. Sprachen, ii. 55, 268. Then this curious professor of comparative philology speaks of « a *supposed* root KI, to go. » The existence of the root in question is as well established as that of any root can be (cf. Gr. κίω, Lat. *cieo*, Cornish *ke* « go thou », etc., etc.). But now let us turn to his Irish. At p. 20 he cites from the reprint of O'Curry's text of the *Fate of the Children of Ler* — « a text », says Prof. Atkinson, with his usual

Of O'Donovan, p. 14. « But that O'Donovan should have carefully translated O'Molloy, in 1845, and subsequently (1862) forgotten the rules he himself had laid down, is an assertion which will hardly be credited until it is tried. »

Of O'Curry, p. 14 : « The whole stanza [as edited by O'C.], in fact, is a striking example of the perfectly inconceivable neglect of the plainest laws of Irish metre. »

Of O'Beirne Crowe, p. 17 : « His own editions exhibit to demonstration the usual neglect of the fundamental principles, » « the editor's extraordinary confusion. »

Of Mr Hennessy, p. 17 : « Mr Hennessy has edited the stanza with nearly every fault that could be committed. »

Finally, p. 18, he writes « If, then, Zeuss, Ebel, Windisch, on the one hand, and O'Curry, Crowe, O'Donovan, Hennessy, Stokes, etc., on the other » [I omit a compliment which, to me at least, is more distasteful than Prof. Atkinson's abuse] « have one and all gone astray in this matter, it cannot but be desirable that this reproach should be removed. »

moderation and exactness « in which the metrical laws are ruthlessly broken at every turn » — the following quatrain :

Ba h-iad ar g-cuilceadha cuanna
Tonna sáile searbh ruadha
Ionar g-ceathrar caomh cloinne Lir
Gan oidhche dhuinn d'á easbhuidh.

Of this verse he then writes in impressive italics : « *everything is wrong in it, metre, syllables, termination, alliteration, assonance ;* — in fact. everything that constitutes Irish verse ! » And then he gives the following as an emended copy with translation :

biait ar colcaida [!] *cuana* [!]	our pleasant bed-clothes shall be
tonna sáile serbruada	the bitter-stormy sea-waves
in ar[!]*cethrur cóem clainne*	in our fair quaternion of a family [1]
cen aidche[!] *dian esbaide*[!]	without a night of their absence [the [waves

Hence we may infer that the Professor thinks (and, presumably, teaches) first, that the verb subst. *ba* cannot go with a plural subject, secondly, that *bīait* is a monosyll. in O. Ir. : thirdly, that « *colcaida* » is the nom. pl. of the t-stem *cuilche* or the i-stem *colcaid*, fourthly, that *cuanna* (with *nn*) should be *cuana*, fifthly, that *aidche* is the acc. sg. of the fem. iā-stem *aidche*, sixthly, that *esbaide* is the dat. sg. of the fem. i-stem *esbaid* and may rhyme with *clainne*, seventhly, that the combination of the prep. *in* (rather *ind*) with the possessive pronoun of the 1st pl. is *in ar*, eighthly, that infected *a* cannot rhyme with *ĭ* and, ninthly, that an Irish quatrain cannot consist of nine-syllabled, alternating with seven-syllabled, lines. To the readers of this Review I need hardly say that he is wrong on each of these points. O'Curry had not a scientific training ; but he was a man of remarkable genius and of great learning in his own line. He certainly knew infinitely more Irish than Prof. Atkinson knows or ever will know. The quatrain (as may therefore be expected) really requires very little emendation. In Old-Irish spelling it would run as follows :

1. He adds the following poetic version :

« our bed shall be
on the rough salt sea,
four of us, all of us, there toss we
with never a night of rest. »

It is sad that the Board of Trinity College should have wasted their money in printing such doggrel.

Bud-iat ar-cuilcheda cuanna,
tonna sáile serbruada,
innar-cethrur cóimchlainne Lir,
cen-aidchi duinn dia-esbaid [1].

Bud-iat means « they will be » : the singular goes here with a plural subject, as often in the case of the preterite *ba* : thus *ba-dímdaig díb slóig móra mác n-Israel*, Saltair na Rann 5519, *ba-hūamnaig trīamnaig dia-tráig com-bátar uili incendāil*, ibid., 5619, and hundreds of other instances : *bud* (erit) L. B. cited O'Don, gr. 442 : *cóimchlainne Lir* (Ler's dear children) is a gen. sg. governed by the dat. *cethrur*.

I have not yet done with Professor Atkinson. At p. 4 he attacks me for giving in the glossary to my edition of the *Félire* the word *cóir* as a dissyllable, and says : « I believe that to be altogether impossible under any circumstances, and hold that any line apparently containing *coir* as a dissyllable is wrong and needing emendation. » Prof. Atkinson may believe and hold what he likes : he must forgive me for saying that it is of no importance to any one save himself and his pupils, if he has any. Certainly his belief will not alter the facts of the case, which are, first, that *cóir is* a dissyllable in Old-Irish, though in Middle and Modern Irish it has, like some other words, been contracted into a monosyllable, and, secondly, that lines of Old and Early Middle Irish verse, which contain *cóir* as a dissyllable, do *not*, for that reason, require emendation. The correct Old-Irish spelling of the word is *cōair*, which occurs in Ml. 48ᵃ8, or *cooir*, which occurs twice in the heptasyllabic lines of Saltair na Rann :

1101	*Dia ar-tóoir, dérbait máil,*	God our leader (?), lords assure (us),
	rodélb cech-cóoir cómlāin.	formed every just, perfect one.
8051	*uamun brátha bíthfēle*	fear of the Doom of eternal right
	cia dognéimmis, ba-cóoir.	though we should feel (lit. make), it [were just.

So in the hexasyllabic lines of the Félire, of which we have in Dublin

1. I have used hyphens to separate the elements of five of the complexes which occur in this stanza. What a « complex » is, Prof. Atkinson will find stated (though not quite completely or accurately) in the first part of Zimmer's *Keltische Studien*, p. 56. Had he read and understood this statement he would have been saved from writing the rubbish contained in his note on p. 5, as to the junctions in Irish mss. It is true, of course, that there is nothing to be gained by editing *Iwent tothehouse oftheman* as three words. But to give such an instance only shews that Prof. Atkinson is not aware how totally the conditions of Celtic, differ from those of Teutonic, orthography.

and Oxford only latish Middle-Irish MSS. [1], the word is spelt *cōir;* but all three codices (Rawl. B. 505, Laud 610 and Lebar Brecc) agree in making it still a dissyllable. Thus at Oct. 26, where it ends the line and is, therefore, *recomarc :*

ínmain céthrar cóir,	loveable (are) the just four persons.

Again in the epilogue, ll. 431-436 :

ro[r]éresiu dóib	grant Thou to them
mad-cóir an-géstai.	if what they shall ask be just.
Mad-cóir an-gésta[i]	If what they shall ask be just,
arí coníc tálmain	O King who rulest earth,
rosóera a-curpu	save thou their bodies,
ronóeba an-ánmain !	sanctify their souls !

Here it will be observed that there is an internal assonance between *cóir,* better *cóoir,* and *dóib*, better *dóaib*, which also is a dissyllable; as we see from the prologue, lines 17-20 :

Guidiu itge dóaib	I pray a prayer to them : [it,
romm-áin aridrógbus	may it guard me for I have besung
cāin pópul col-ligdath,	the fair people with beauty,
in-rígrad immrórdus.	the king-folk whom I have mentioned!

Co-oir, better *cōair,* « fitting », « meet », « just », appears to be a compound of the prep. *cō* = κατά like κατάβαυς, κατάγαιος, καταδεής, κατάθεος and many other adjectives , and *air* is a derivative of the root *ar*, which we have also in Gr. ἀραρίσκω *I fit together*, ἀραρών, ἀραρότως. Prof. Atkinson will probably call this an « etymological pun » p. 30 . He is quite welcome to do so.

But now we must turn to metre, alliteration and rhyme, the special subjects of this lecture. To the substance of his remarks on the number of syllables in each line I have nothing to object, though the form of the introductory remark « by far the largest proportion of Editors do not seem to have known how to count the syllables in a line of Irish verse ! » might possibly be rendered less offensive. So when (p. 6) referring to my « astounding » remark on the Félire-quatrain for Sep. 28 « where A [Lebar Brecc] interpolates the preposition *im,* to the ruin of the metre », he says : « It would appear, therefore, that he had no conception of this perfectly commonplace fact in Irish verse, of *elision !* » a

1. I have not yet seen the velum MS. in the Phillipps collection at Cheltenham, which is said to be very old.

litttle sense and modesty would have prevented him uttering such a piece of absurdity. These words are strong, but not too strong to be applied to the man that dares to write thus of a scholar who has worked, off and on, at Irish verse for thirty years, and who once spent several days in trying to ascertain the laws of elision which governed the writer of the 8392 lines of the *Saltair na Rann* [1].

Professor Atkinson knows enough German to understand the following passage from the new part of Zimmer's *Keltische Studien*, p. 164, note 6, in which Z. writes of the passages in Fíacc's hymn, v. 17, *dognith mórferta illéthu*, and *mórseth illéthu:* « Im ersten Fall eine Silbe zu viel ». Will Prof. Atkinson therefore say that Zimmer has « no conception of the fact of elision ? » Zimmer and I may be wrong (in fact I now think we *are* wrong) in holding that the writers of Fíacc's hymn and the Félire did not allow themselves the luxury of elision or crasis, and that, therefore, their respective metres were spoiled by the insertion of a syllable such as *il-* or *imm*. But this does not justify a smatterer like Prof. Atkinson in attributing ignorance of ordinary metrical phenomena to me or any other man who ever read a page of Irish poetry.

As to alliteration, he has not a glimpse of the primary law which regulates this matter, viz. that the alliterating letters must begin syllables having the acute accent. This is the explanation of the fact (p. 7) that the article, possessive and relative pronouns, and certain pronominal adjectives and prepositions are not regarded in alliteration. They are all toneless proclitics. Thus, to quote his own illustration, the proclitic *cach-* « each » does not serve for alliteration, whereas the accented *cách* « every one » (which Prof. Atkinson writes *cach* [2]) is used to alliterate. Again, he says, p. 8, that words beginning with infected *f* are treated just as if they began with vowels. This is true, but he fails to draw the obvious inference that the Irish Celts must have fixed their laws of alliteration at some time *after* the practice of dropping a vowel-flanked *v* (*f*) had been introduced, but *before* they began to aspirate or eclipse the other consonants [3]. His statement that eclipsis (Ebel's « infectio nasalis »)

1. I may note here that the writer of this poem sometimes adds a consonant in order to prevent synaloepha. Thus *tene-d* (nom. sg.) *is-torann* (fire and thunder), 3936. And the seems not to practise elision (i. e. the cutting off of a final vowel), but crasis (s. e. the melting of two vowels into one).

2. So in p. 5 he has *báthadh* for *bathadh*, and in p. 21 he has *rig-bard*, *cul-bard, tuath-bard; bo-bard*. Surely he ought to know that in each of these words the penult is long.

3. So it appears that the laws of *consonantal* assonance were fixed before the groups *cv*, *nc*, *nt* had respectively become *c*, *c*, *t*, and that the laws of *vocalic* assonance were fixed after final *e*, *i*, and *iu* had ceased to be distinguished in sound.

and aspiration are disregarded in the matter of alliteration is true generally, but requires to be modified by making the exception of *f*. His remark (p. 8) on the (alleged) identity of the Irish and Anglo-saxon custom of allowing *sc, sp* and *st* to alliterate only with *sc* [or *scr*], *sp* [or *spr*], or *st* [or *str*] is interesting [1]; and, if the identity be established and we are to suppose borrowing in this case, I agree that the Celts may fairly claim priority of invention.

His observations on vocalic assonance (p. 11) are not very clearly expressed; and if he means to say that infected *a* (which he oddly calls a diphthong) cannot assonate with *e* or *i*, he is as we shall see, altogether wrong.

The rules as to this matter are as follows:

1. *a, o, u,* whether infected or not, may assonate with each other [2].
2. infected *a, o, u* may assonate with *e* (*ei*), *i*.
3. *e,* whether infected or not, may assonate with *i* [3].
4. *iu* may assonate with *e, i* or *u*.
5. *ā, ō* (*ūa* and *ū,* whether infected or not, and the diphthongs *au, āi* (*āe*), *ōi* (*ōe*) may assonate with each other.
6. *ē* (*īa*) whether infected or not and *ī* may assonate with each other.
7. Any long vowel may assonate with its corresponding short vowel, when the latter is in a final syllable having the grave accent.

EXAMPLES

1. *mass, doss,* Sg. 204: *suidiu, arailiu,* Brocc. h. 79, 80, *cáiptel, fóirglem,* Fél. Ep. 98, 100, *báile, duine* cited by Prof. A. *guin-som, mar-som,* Fél. prol. 584, *īarair, īarum,* Ep. 302, 304, *fíadam, īarum,* Ep. 214, 216, *lobur, doman,* Ep. 366,

1. I am not sure that this rule always prevails in Old Irish verse. In Fiacc's hymn, for instance, v. 63, *-scarad* seems to alliterate with *saethaib;* in the Felire, at July 17 *Scéllitarum* with *sluag*. So in the Felire at May 15 *spirta* seems to alliterate with *séchtai* and *sénaig*. So in the Saltair 5061, *secht-stuic ro-séphain n in sluag, stuic* seems to alliterate with *-séphainn* and *sluag*.

2. The poet of the Saltair did not, apparently, allow himself to assonate infected *a* with *a*. He therefore 4634, to get a rhyme with *trebad*, makes the dat. pl. of *trenfer, trenferab*.

3. As *e* cannot rhyme with *a* or any other broad vowel, the poet of the *Saltair,* in order to get a rhyme for *dana*, makes the gen. sg. of *lam, lama*, 3818.

4. This line, *at-e cen-[a]es mar-som* means « they are without old age like Him, » scil. Christ (cf. the Saltair 8384): Here, as at Feb. 27, *mar* stands for *immar*.

368, *rochrad*[2] *náthrach*, Ep. 478, 480, *omain*, *comul*, Saltair 6393, 6394: *dooib*, *cain*[3] 7271, 7272.

2. *adbail*, *Laignib*, Ult. h. 7, 8: *linaib*, *dichill*, Brocc. h 105, 106, *cinàid*, *clith*, Saltair 7807, *mairtir*, *tercphit*, Fēl. Sep. 8: *saigte*, *prídchai*, prol. 162, 164: *molmair*, *Córnil* Sep. 14, *dooib*, *treib* Saltair 7295, 7296, *étàig*, *cleith* 7643, 7644; *témpùil*, *dìl* 7763, *parduis*, *deis* 7779, *im-muig*, *chairib*, Saltair 3789, 3790, *innàrthàib*, *foléith* 6265, 6266, *duib*, *muintir*, Goid. 198.

3. *leith*, *comaithcib*, Saltair 6285, 6286.

4. *úaisliu*, *dúine*, Fēl. prol. 150, 151, *dīlsiu*, *Issu*, prol. 262, 264, *-bísiu*, *míssi*. Saltair 2035, 2036.

5. *áine*, *n-úire*, Fēl. prol. 127, 128, *táidi*, *sáethaib*, prol. 69, 71, *rótu*, *bóethu*, prol. 29, 30, *túirius*, *Páulus* June 26: *fáilte*, *óigid*, prol. 49, *rúadi*, *gólai*, Colm. p. 29, 30, *fan*, *rīgláim*, Brocc. H. 55, 56.

6. *réde*, *rīched*, Fēl. prol. 120: *fégi*, *brīgi*, Brocc. H. 97, 98, *gérait*, *fírbail*, *mírbail* Fél. prol. 74, 75: *cébtar*, *pīana*, p. 74, 75, *ém*, *réil* 7830, 7832.

7. Thus in the Milan poems (G. C. p. 952, 953) we have *tá*, *ad-chóndārcsà*: *bá*, *lámnàdà*: *gné*, *m éràigè*: *bī*, *óintìndì*: (*at-*)*chī*, *dórsìdì*, *brú*, *ímmùrgù*. So in Broccān's hymn, 23, 24, *bī*, *sáncht-Brìgtì*. So in LH. (Goidilica, p. 161) *rī*, *Cráip*(*tìnì*): *bīu*, *Chórbràigiù*, *glē*, *Nóè*, *ibid.*, p. 172. So in the Saltair, *gáir*, *ápstàlàib*, 7679, 7680: *fīr*, *martìr*, 7809, 7810: *bī*, *áurnàigthì*, 7671, 7672, *bí*, *dorígnì*, 7731, *glé*, *éssèrgè*, 7699, 7700: *glé*, *fírìnnè* 7705, 7706: *glé*, *óegàirè* 7715, 7716, *glé*, *nímè* 7787, *rom-thé*, *trócàirè* 7721, 7792, *clú*, *rígsùidiù* 7783, 7784.

As to consonantal assonance, his rules (copied from O'Molloy's Grammar) may possibly be correct if confined, as they should have been, to Middle and Modern Irish. But in Old and Early Middle Irish verse, it is not true that every consonant is limited to assonance with one of its over « class », or that, in case of groups of consonants, the consonance

2. This line, *ar-cach-ulc nad-rochrad*, means « from every evil, which hath not been loved » (*rochrad* = *ro-carad*).

3. This is the *cain* that rhymes with *talmain*. Saltair 7719, and *Galail*, 7727. It is an Old-Celtic *cani-s*, cognate with χανών, and quite a different word from the diphthongal *cain*, urkelt. (*s*)*caini-s*. It seems to mean « righteous. »

of at least two is demanded[1]. Of these « classes » we may remind our readers that there are five, besides *f* and *s*, each of which letters is said to form a « class » by itself. They are, first, the tenues *c, p, t* : secondly, the medials *b, g, d* : thirdly, the aspirated tenues and *f* and *s* : fourthly, the double liquids *ll, mm* (*mb*), *nn* (*nd*), *rr*, to which the guttural nasal (*ng*) is added : fifthly, the aspirated medials (*gh, dh, bh*), to which are added aspirated *m* and the single liquids *l, n, r*.

Now let us see whether Prof. Atkinson's rule that « every consonant is limited to assonance with one of its own class » applies (say) to the old hymns, the poems in the codex of St Pauls-Kloster, and the Félire. According to this rule :

Aspirated *c* and *g* cannot assonate with *t*. But in the Félire at Sep. 19 we have *taithlech, aithmet*, and at Feb. 15 we have *dádaig, námait* :

Single *l* and aspirated *g, d, m*, cannot (according to Prof. A.) assonate with *ll*. But in the St Pauls-Kloster eulogy of Aed we have *úallann, Cúalann*, and in the Félire at Feb. 23 we have *rīaga, cīalla* ; at Ep. 58, 60, *tīagat, gīallat* ; at May 31 *-ēdae, Petronellae* : at May 17 *níme, Basílle*.

So (according to the Professor's rule) *n* cannot assonate with *rr* or *ll*, nor *l* with *rr*. But in Fél. prol. 302, 304 we have *buan-sa, nuall-sa*, in the Saltair 4979, 4980, we have *menicc, derrit*, and in Fél. Ep. 486, 488 we have *huili, fuirri*.

So (according to Prof. A.) *nt* cannot assonate with *nn*. But in Fél. July 30, we have *-gléntis, Sennir*, and at Nov. 21 we have *Clémint, Hérinn*.

Aspirated *t* cannot (according to his rule) assonate with *f* (*ph*), which is a « class » by itself. But at Aug. 7 we have *-féthis* assonating with *Effis* (Ephesus), at Aug. 28 *cathlaic, Afraic*, at Dec. 9 *clíthi, Líphi*, and in the Saltair 8222, *graphainn, sathairnn*.

Again, according to Prof. A. neither hard *t* nor *n* can assonate with *ph* ; and yet we have *dítnidi, glíphiti*, Saltair 8361, 8363.

Unaspirated *m* cannot (according to Prof. A.) assonate with *dh*. But at Aug. 25, we have *srúamach* (i. e. *srúammach*), *búadach*, at Dec. 7, *srúamaig, búadaig*, and in the Saltair 8301, 8303, *glammairecht sadailecht*.

Aspirated *d* cannot (according to the Professor) assonate with *t*. But at Dec. 20 we have *immerádi, Ignáti*.

Aspirated *b* cannot (he tells us) assonate with *ll*. But in Brocc. h. 105,

4. Prof. Atkinson's words are (p. 12) « Thus the consonance of more than two in a complex of consonants is not demanded. »

106, we have *līnaib, dīchill,* and in Sanctán's hymn 7, 8, we have *dī-bocht, dīllocht.*

R and aspirated *b* cannot according to Prof. A. assonate with *nn* (*nd*) But in Brocc. h. 39, 40, we have *salar, saland* and in the Saltair 8385, we have *-aittrebam, caitchennam.*

It would seem, therefore, that Prof. Atkinson copied and published this so-called rule without ever testing its applicability to the best and oldest Irish verse.

As to consonantal groups, what he means is, probably, that when the group is composed of *two* consonants, the agreement of at least *one* of them is required. Thus in the Félire : *ánman, thálman : témpuil, Bénn-chuir : fórdarc, Córmac : bánchath, márrath : ad-gléntis, Sennis : Clēmint, Hērinn : cráimther, múinter : sléchtai, fértai : prómtha, cróchda.* But that when the group is composed of *three* or more consonants, there must be the agreement of at least *two.* Thus in the Félire : *tércphit, màirtir : bēscna, cēstai : ríndmas, íngnas.* Here the *rc* of *tércphit* agrees with the *rt* of *máirtir,* the *sc* of *bēscna* with the *st* of *cēstai* and the *nd* of *ríndmas* with the *ng* of *íngnas.*

Of the three great rules as to assonance which really prevail in Old- and Middle-Irish poetry. Prof. Atkinson does not appear to have the remotest idea. They are as follows :

1° A syllable ending with a vowel can assonate only with a syllable ending with a vowel [1].

2° A syllable ending (actually or formerly) in two consonants can only assonate with a syllable ending (actually or formerly [2]) in two consonants [3].

1. So stringent is this rule that in the 8392 lines of the Saltair there is but *one* exception to it (*firianaig, dimiada,* 8365, 8367), and the poet, when he wants a rhyme for a word ending in a consonant, does not hesitate to turn (without regard to syntax) a vocalically. ending nom., gen. or acc. pl. into the dat. pl. Thus we have *féochraib* 48, *fochricaib* 516, *tapthaib* 3284, *ilmilaib* 1642, *brathreib* 3131, *mirbailib* 4208. So for the usual *tairsiu* he puts *tairsib,* 4297, to get a rhyme for *taidbsin.* So he adds a *d* to the *ai-* preterites *ros-doerai, do-rimi.* in order to get rhymes for *roenaib* and *milid.* Conversely, when he wants a rhyme for a word ending in a vowel, he makes no bones about dropping a final consonant. Thus we have *Cannana* (for *Cannanach*) 3088, to rhyme witn *gronna,* and *ifferna* (for *iffernach*) 8285, to rhyme with *crithfedma.*

1. Thus we have *tochòmràcht, mac,* Saltair 6921, 6922 : *acht, mac,* LH. Goidilica 172, *smacht, tochòmràc,* Saltair 1089, 1090 : *tlacht, tochòmràc,* 1353, 1354 : *cland, lagát* LH. Goidil, p. 173 : *melacht, gerat,* Fél. Ep. 70, 62 : *asre-racht, gerat, ibid.,* prol. 90, 92 : *técht, ro-scailsèt,* Saltair 7767 : *chacht, séchtmogàt,* LH. (Goidil. p. 161) : *fecht, trichet,* Saltair 7735 : *smacht, argát,* Saltair 3403, 3404 : *Pers. comaithches* 5248. The reason, of course, is that, when this law was fixed, *mac* was *macvo-s* (whence the ogamic *maqi*), *tochomrac* was *tucomranco-s, gerat* was *gerontos* (cognate with γῆρας) *trichet* was *tricenton, argat* was *argenton,* and *comaitches* was *comvaticastu.* In one instance (Fel. prol. 170, 172) I find *fororbairt* assonating with *roglaig ;* but here we should certainly correct the text to *fororbair,* the *s*-pret. sg. 3 of *forbraim* « cresco. »

2. So stringent is this rule that, in the Saltair, when the poet wants a word ending

Exception. This rule does not apply to loanwords (e. g. *Grēc, brēc* = Skr. bra*m*ça, Saltair 7980), nor in native words does it always apply to *t* (i. e. *tt*), from *nt*, to *m* (i. e. *mm*) from *mn*, or to *nn, rr, ll.*

3° In the case of double and triple assonances, the first syllable of the first member of the set must have the acute accent, and the first syllable of the second member must have either the acute or the grave (*nebenton*), preferably the acute. A monosyllable having the acute accent may assonate with a final syllable having only the grave [1].

These are the true rules which a little industry would have enabled Prof. Atkinson to ascertain. But he found it easier and more amusing to copy from O'Molloy and insult men who, whatever may be their defects, at least know something of their subject, and are honest labourers in a stony though fertile field. I am sorry to have to write thus of a scholar whose « Contents » of the Book of Leinster is a piece of thorough work for which (if he was not largely helped by Mr Hennessy) all Celtic scholars should be grateful to him personally. But the present lecture is not only offensive, but superficial and inaccurate ; and the ignorance of elementary Irish grammar which it betrays makes one despair of the Irish Thesaurus, the compilation of which has, I understand, been intrusted to Prof. Atkinson.

Whitley Stokes.

in a single consonant to rhyme with a word ending in two consonants, he adds (in spite of etymology) a second consonant to the former word. For example : *domon-n* 344 (to rhyme with *oll*), *thalmain-d* 631 (to rhyme with *anmaimm*). Conversely, when he wants a word ending in two consonants to rhyme with a word ending in one consonant, he omits one of the two. For example : *anman* (i. e. *anmann*) 1000 (to rhyme with *glan*). *rois* (i. e. *roisc*) 1339 (to rhyme with *Pardòis*), *dilgen* (i. e. *dilgend*) 1548, 2724 (to rhyme with *bèn, sen*) *-dìlsi* (i. e. *dìlsig*) 1551, (to rhyme with *dorisi*), *gial* (i. e. *giall*) 1935, 3108, (to rhyme with *Abial, Rachial*), *thrial* (i. e. *thriall*) 1983, (to rhyme with *Abial*) 1965, *forgal* (i. e. *forgàll*) 4846, 7026, to rhyme with *gal, ordun : nual* (i. e. *nuall*) 7209, to rhyme with *sluag*.

1. Thus in the Milan poems *bru, immurgù : ba, lamnàdà ; limm, barrfind ; ban, acàldàm ; sin, anchòrtìb ; macc, fordàrc , -chlos, oendòròs ; tèch, doichlèch.*

In the following instances from the Saltair the first syllable of the second member of the assonance has only the grave accent : *dualach, bithbùadàch*, 3, 4 ; *noithech, immelòithèch* 13, 14 ; *suthach, ecrùthach*, 23, 24, *cinte, firminìnte* 33, 34, *aile, èrgnàide* 49, 50. But in the ten poems on the Resurrection (8017–8392), the acute is, without exception, on the first syllable of each of the double and treble rhymes. Thus *thratha, mbrathà*, 8018, 8020, *lasracha, casracha*, 8037, 8039, etc., etc.

ZUR IRISCHEN ACCENT- UND VERSLEHRE[1]

Eine ausführliche Darlegung der altirischen Betonungsverhältnisse war längst ein Desideratum, da die Grammatica Celtica und Windisch dieses Kapitel kaum berührt hatten. Zimmers Buch füllt diese Lücke aus. Im ersten Abschnitte beweist er andern Ansichten gegenüber schlagend, dass sämmtliche Nomina den Ton auf der ersten Silbe tragen. Der betonte Vocal bewahrt im Allgemeinen Quantität und Klang. Die unbetonten werden gekürzt und färben sich nach dem Klange des folgenden Consonanten, der seinerseits die Klangfarbe des folgenden Vocals hat; unbetonte Vocale in Mittelsilben schwinden ganz, wenn die Consonantengruppen es erlauben. Letztere Regeln, welche allerdings bestimmte Ausnahmen erleiden, gelten an und für sich sowohl für Suffixsilben, wie für den zweiten Bestandtheil der Composita. Doch giebt es im Irischen, wie anderwärts, lockerere Zusammensetzungen, deren zweiter Bestandtheil die lautgesetzlichen Veränderungen nicht durchmacht, sondern die Gestalt des Simplex bewahrt, vgl. lat. *Ahenobarbus* neben *imberbis*. Wenn einzelne neuirische Dialecte den Ton auf schwerere Endsilben legen, so ist diess eine secundäre Verschiebung, wie Z. sicher nachweist.

Die Resultate Z.'s in Betreff des Verbalaccents brauche ich nicht zu recapitulieren, da sie, was das Thatsächliche anbelangt, grösstentheils mit meinem obigen Aufsatze[2] übereinstimmen. Grössere Divergenzen zwischen Z. und mir bestehen in folgenden Punkten:

1. In der Betonung des Verbum simplex S. 130 ff. Obgleich die modernen Sprachen und, wie Z. selber zugiebt, die Laute durchaus auf Betonung der ersten Silbe weisen, lässt er die einfachen Verbalformen auf der zweiten Silbe betont sein. Sein Grund, aus *gaidid* hätte **guit* werden müssen, wie *doinfet* aus **doinfedid* ist nicht stichhaltig; bei vielen Verben auf *-d* und *-th* geht nicht nur die III Sg., sondern auch die I und II Sg. im Praes. Ind. conjuncter Flexion auf *-t* statt *-d* oder *-th* aus; *doinfet* kann also nicht aus **doinfedid* erklärt werden. Im

1. Keltische Studien von Heinrich Zimmer. Zweites Heft: Ueber altirische Betonung und Verskunst. VIII-208 p., in-8, Berlin (Weidmann'sche Buchhandlung), 1884.
2. Rev. Celt., VI, 129-161.

Allgemeinen schwinden unbetonte Endsilben überhaupt nicht. Z. übersetzt übrigens (S. 134) *adfét* und *assindet* fälschlich mit « nuntiatum est ». Die Formen sind in allen Belegstellen III Sg. Praes. Ind. wie *doadbat* « er zeigt »[1]; das Praes. Pass. lautet auf *-s* aus, vgl. *doárbas*. Die Hauptstütze für Z.'s Ansicht ist seine Theorie über die irische Metrik, die aber irrig ist (s. unten). Das Verbum simplex ist unzweifelhaft auf der ersten Silbe betont.

2. In der Erklärung. Es ist mir freilich nicht gelungen ein klares Bild von Z.'s Auffassung zu erhalten. S. 63* spricht er vom Irischen als der « Sprache, die am längsten den alten Unterschied von Orthotonese und Enclise lebendig erhalten hat », formuliert aber die Gesetze S. 67 folgendermassen : der Imperativ hat zurückgezogenen Accent. Orthotoniert (d. h. auf dem zweiten Bestandtheile betont) ist das unabhängige Verb ; unabhängig ist dasselbe auch nach den Conjunctionen *co ma cia*. Abhängig ist das Verb nach der Negation und ist hier enclitisch. — Wäre diese Auffassung richtig, so wäre ja die irische Betonung den altindischen Gesetzen diametral entgegengesetzt und könnte kaum mit ihnen im Zusammenhang stehen. Freilich fügt er hinzu : « in allen übrigen Fällen handelt es sich um Enclise im abhängigen Satz ». Allein welche Fälle sind das ? Die Fragesätze mit *ind- inn-* ? Denn die Enclise nach den Conjunctionen *di-an- ar-an- co-n-* ist zu erklären wie sonst nach dem Pron. relat. (S. 60 ff.), und die oben (S. 156 f.) besprochenen Ausnahmen hat Z. übersehen.

Mir scheint nach wie vor die Verbindung mit der ursprachlichen Betonung nur aufrecht zu erhalten, wenn wir annehmen, dass im Irischen (mit einiger Modification) die Betonung des abhängigen Satzes sich verallgemeinert habe ; nur der Imperativ, der niemals im Nebensatze steht, hat die Betonung des Hauptsatzes bewahrt. Zu den Partikeln, die sich mit dem Verbum zum Compositum vereinigen, gehören ausser den Praepositionen und Adverbien die Negation und die Fragepartikel ; daher erscheint das Verbum nach ihnen in subjuncter Flexionsform, z. B. *nicheil* (Zimmer S. 131). Allerdings trennt sich die Negation insofern von den übrigen Praepositionen, als sie nicht mehr den Wortaccent auf sich nehmen kann, z. B. Imper. *nascárad* « er trenne sich nicht ! », nicht * *náscrad*. Ueber eine ähnliche Erscheinung bei der Verbalpartikel *ro-* s. unten[2].

1. Nur poetisch scheint *adfét* (*ad-d-fét*) als III. Sg. Imperat. vorzukommen (im Amra Choluimb Chille) ; ebenso *adféit* als III. Plur. Praes. Ind., verkürzte Nebenform von *adfiadat* (Fiacc's Hymnus, V. 58 ; Fel. Oeng. 18 Apr.).

2. Auch ob das Praefix *cetu-* « zuerst » jemals den Ton trägt und überhaupt, wie eine Praeposition behandelt wird, ist mir zweifelhaft geworden (s. oben S. 152).

3. In der Zeit. Nach Z. hat die irische Accentrevolution etwa im 4. oder 5. Jahrh. n. Chr. stattgefunden. Die Gründe, die ihn bewegen, dieselbe so spät anzusetzen, glaube ich als nicht stichhaltig erweisen zu können (s. unten). Vielmehr scheint mir die irische Betonung alt- und gemeinkeltisch. Eine genaue Untersuchung habe ich noch nicht angestellt und muss mich einstweilen begnügen, die significantesten Beispiele anzuführen, die mich dazu bestimmen.

a. Das Brittische. Dass die cymrische Betonung, welche fast alle mehrsilbigen Wörter zu Paroxytona macht, eine secundäre, auf dem alten Nebenton beruhende ist, kann nicht bezweifelt werden. Das Bretonische schliesst sich theils dem Cymrischen an, theils hat es (in Vannes und in einem Theile von Cornouailles) die französische Betonung der Endsilbe angenommen. Wir müssen uns also nach andern Kriterien umsehn. Ein solches bietet die Gestalt der Praep. *do* und *to*. Dass *do* auch im Brittischen die praetonische Form war, zeigen die altbretonischen Glossen, wo sie nicht selten vorkommt [1]; im Cymrischen haben sich die Praepositionen *to- do-* und *de- di-* in noch höherem Grade vermengt, als im Irischen. — Von der Wurzel *ved* (slav. *vedã*) besitzt das Irische das Compositum *dofedim* « ich führe » (vgl. cymr. *arweddu* mit anderer Praeposition). Hiezu giebt es ein altes Nomen verbale mit Suffix *-tu: to-ved-tu-* altkelt. * *tóvessu-s* * *tóvissu-s* cymr. *tywys* « Führen, Führung » air. *tûus* « Führerschaft, Vorrang, Anfang »; dazu eine Ableitung mit Suffix *-âco:* altkelt. * *tóvissācos,* Gen. Sg. *tovisaci* auf einer Inschrift in Denbighshire (Rhys, Lectures[2] 272), cymr. *tywysog* « Führer, Fürst » ir. *tóisech* « Anführer; an der Spitze stehend ». Also auch im Brittischen im Nomen *to-,* im Verbum *do-,* was sich nur aus dem alten Accent erklärt.

Aehnliche Beispiele werden sich wohl noch mehr finden lassen; doch scheinen im Brittischen, wie im Neuirischen, manche praetonische Partikeln geschwunden zu sein.

b. Das Gallische. Hier wären diejenigen romanischen Formen altkeltischer Ortsnamen zu untersuchen, welche sich nicht aus der lateinischen Betonung erklären; ein Beispiel ist gall. *Tricasses* = frz. *Troyes,* welches lautlich auf * *Trícas* zurückgeht; also war die Betonung *Tricasses.*

Dass auch die Verbalbetonung altkeltisch ist, zeigt das Irische selber. Trifft der Ton die Praeposition, so tritt dieselbe in volle Composition mit dem Verbum; ihr auslautender Consonant wird behandelt, wie jeder

1. S. Loth, Vocabulaire vieux-breton S. 108 ff.

andere im Wortinnern, z. B. *ni ádrimi* wird zu *ni â rmi*, genau wie acymr. *datl* zu ir. *dâl*. Ist die Praeposition aber unbetont, so ist der Zusammenhang ein viel lockerer: die Assimilationsgesetze wirken nicht, vgl. *adrîmi*; in der Poesie ist Tmesis erlaubt, vgl. *nom-choimmdiu cóima* für *nom-chóima coimmdiu* « der Herr beschütze mich » Sg. 204. Immerhin werden die Praefixe nicht ganz wie selbständige Wörter behandelt; auslautende Consonanten können bewahrt bleiben, vgl. *ad-*; auslautende Vocale schwinden nicht durchgehend, vgl. *remi- tremi- cetasechmo-* (s. oben S. 152 [1]).

Betrachten wir nun die Form der Praeposition, welche lat. *cum* entspricht. In praetonischer Stellung lautet sie *con-* (s. oben S. 139 f., Zimmer S. 74 ff.); d. h. auslautendes *m* ist, wie immer, zu *n* geworden; aber dieses *n* bleibt auch vor Consonanten bewahrt, wie das *d* von *ad*; vgl. *conscêra consúidigther* etc. Unter dem Ton erscheint vor Vocalen durchgehend *cum-* oder *com-*; vor Consonanten ist der Nasal vorwiegend geschwunden, wenn es die Lautgesetze erheischen, vgl. *-cóscram*; hie und da findet sich auch hier *com-*, was sicher auf einer Verallgemeinerung der vorvocalischen Form beruht; dieses secundäre *com-* aspiriert, wahrscheinlich nach der Analogie von *rem-* und *trem-*, vgl. *comsuidigud* und *remsuidigud* [2]. Dass *com* die ältere Gestalt der Praeposition ist, zeigt lat. *cum*. Die Bewahrung des *m* im einen Falle (bei fester Composition) und der Uebergang zu *n* im andern beweisen, dass die irische Verbalbetonung in die Zeit zurückreicht, da auslautendes *m* zu *n* geworden ist, d. h. in die altkeltische; denn schon die gallischen Inschriften haben *-n* für auslautendes *-m*.

Ist nun aber das irische Betonungsgesetz das alt- und gemeinkeltische, so eröffnet sich eine viel weitere Perspective. Im Keltischen betont, wie wir gesehen haben, das Nomen (ob einfach, ob zusammengesetzt) und das Verbum simplex immer die erste Silbe, das Verbum compositum überall ausser im Imperativ das zweite Element [3]. Ganz dieselbe Regel gilt nun, wie mir Herr Prof. Kluge bemerkt, für das Altgermanische. Auch hier wird im Nomen durchgehend die erste Silbe betont, sei sie Stammsilbe oder Praefix; ebenso im einfachen Verbum. Dagegen im zu-

1. Ein Beispiel, das in den oben von mir untersuchten Texten nicht vorkam, ist das Compositum mit der Praeposition *oc*: * *ocu-benim* « ich berühre »: vgl. III Pl. Praes. Pass. *indi ocubèndar* Ml. 54 *a*, 12; *ocubèther* (Gl. contingetur) 53 *b*, 17; aber *nad òcmanatar* 54 *a*, 12.

2. S. 136 hätte ich *accomol* etc. in *ad-com-od-la-* auflösen sollen, nicht in *ad-com-la-*; ebenso S. 144 l. *ess-com-od-la-* statt *ess-con-la-*.

3. Ob im Altkeltischen nicht noch in andern Fällen (im Hauptsatze) das Praefix betont war, muss freilich dahingestellt bleiben.

sammengesetzten Verbum ist die Praeposition proklitisch und der Accent trifft die Stammsilbe; nur bildet hier der Imperativ keine Ausnahme. Vgl. ahd. *frátât* « Sünde », aber *firtúot* « er sündigt ». Diese auffällige Uebereinstimmung kann nicht wohl ein Zufall sein; sie muss auf gemeinsamer Entwicklung beruhen.

Noch mehr. Dass die Betonung des Lateinischen keine alte sein kann, hat Corssen dargelegt. Ihr Verhältniss zur Silbenquantität zeigt deutlich, dass sie aus Nebenaccenten hervorgegangen ist. Die Vocale, welche der Veränderung unterworfen sind, erleiden dieselbe in allen Silben ausser der ersten [1]; also wird auch im Lateinischen einst die erste Silbe den Ton getragen haben. Diess gilt sowohl für das Nomen wie für das Verbum; vgl. **árais — árīs, *ín-ratos — írritus, *ín-amīcos — *ínimìcos — ìnimîcus, *cóm-tabernālis — *cóntubernàlis — còntubernâlis* und ebenso: **léges — légis, *légetes — légitis, *ób-caidō — *óccìdō — òccîdō, *cóm-fatērī — *cónfitèrī — còn̓fitêrī, *éx-aistumāre — *éxīstumàre — èxīstumâre.* Dass die erste Silbe immer einen bedeutenden Nebenton behielt, zeigen die romanischen Sprachen, welche die erste Silbe der lateinischen Wörter (in der Regel) bewahren, während sie die unbetonten Mittelsilben vielfach schwinden lassen; vgl. **mànsiōnâticum* frz. *maisnage, ménage.* Also stellt sich das Lateinische, was die Betonung des Verbum simplex betrifft, durchaus zu den nördlichen Sprachen; im Verbum compositum weicht es dagegen vom Germanischen ab und harmoniert nur mit der Imperativbetonung des Irischen, d. h. es hat die Betonung des Hauptsatzes überall durchgeführt [2]. Immerhin ist die Uebereinstimmung zu gross, als dass man am Zusammenhang zweifeln könnte. Hinter allen diesen Erscheinungen scheint mir eine gemein-westeuropäische Accentregelung zu stehen. Doch gebe ich diese Bemerkungen mit allem Vorbehalt, da die Lautverhältnisse der italischen und der brittischen Sprachen noch genauer zu untersuchen sind. Interessant wäre es auch zu constatieren, wie sich das Albanesische zu diesen Erscheinungen verhält.

4. Zimmer ist entgangen, dass der unmittelbar auf den praetonischen Vocal folgende Consonant nicht aspiriert wird, eine Thatsache, auf die ich oben S. 145 aufmerksam gemacht habe; doch habe ich sie zu wenig betont, weil mir ihre Consequenzen nicht klar geworden waren. Wir finden freilich hie und da auch in diesem Falle Aspiration, so *do-*

1. Nur die auslautenden Vokale nehmen eine Sonderstellung ein.

2. Aus dem Nebeneinanderstehen von *comes comitium* und *coire* auf ähnliche Verhältnisse zu schliessen, wie in den nördlichen Sprachen, wäre zu gewagt: denn daneben finden wir *comedere* und *cópia* (*co-opia*).

chóid neben häufigerem *docóid* (aber immer *ni déchuid*), *dochóirethar* neben *docúirethar* u. a.; dass diess aber secundär ist, dürfte das Folgende zeigen [1]. Auch die Aspiration des Anlauts der Nomina nach den Praepositionen *do* und *di* wird hiernach kaum alt sein; wir finden dieselbe in den alten Handschriften sehr häufig nicht bezeichnet. Wie sie eingedrungen und unter welchen Bedingungen sie entstanden, bleibt noch zu untersuchen.

Hiedurch hellen sich zwei dunkle Punkte in der irischen Grammatik auf:

a. Die Gestalt der infigierten Pronomina personalia und possessiva. Aus der Verbalform * *ate-bálet* wird air. *atbáil* » er stirbt » ; das *t* bleibt unverändert, und das praetonische *a* wird nicht inficiert [2]. Die Form *at-* ist ziemlich rein bewahrt in der Flexion dieses Verbums (s. oben S. 137); sonst erscheint häufig *ad-* dafür durch Vermischung mit der Praeposition *ad*. Der zweite Consonant dagegen, derjenige, der auf den geschwundenen Vocal folgt, wird regelmässig aspiriert, also: * *atbháil*. Diess zeigt sich deutlich bei dem Verbum *adbeir* « er sagt », welches mittelirisch zu *adeir deir* wird; das *d* war Explosiva und ist geblieben, *b* war spirantisch und ist geschwunden [3].

So erklärt sich, dass die Pronomina infixa nie aspiriert werden. Wie aus * *ate-bálet atbáil* wird, so aus * *no-te béret* oder * *no-ti béret*: *notbéir* (*notbhéir*) « er bringt dich » ; ebenso *ni-t-érpi ro-t-chechladar* etc. Nicht anders in den anderen Personen: I. Sg. *fo-mm-cháin*, wo die Verdoppelung des *m* zeigt, dass es nicht als Spirant zu sprechen ist; I Pl. *du-nn-ánic* [4]. In der II. Pl. ist wohl *-b* (selten *-f*) die aspirierte Nebenform von *si* (aus * *svi* cymr. *chwi*) [5], secundär eingedrungen, als die alte Form mit anlautendem *v* mit dem vorhergehenden Vocal verschmolz und undeutlich wurde; vgl. *oac* aus (*j*)*ova*(*n*)*c*.

Ganz parallel geht die Behandlung des Pron. poss.: *du-mm-ímdidnaad, di-t-gnímaib*. Warum die Relativpartikel *san* nach Vocalen ihr *s* immer verliert, ist noch dunkel, vgl. *do-n-ádbat* statt * *do-sn-ádbat*;

1. So erklärt sich auch, weshalb in *adrîmi* das *d* nur assimiliert wird, wenn *a* betont ist: in *adrîmi* blieb *d* Explosiva; aber *àdrimi* ward zu * *ádhrimi* * *ârimi âirmi*; ebenso *dênim* aus * *dêghnim* gegenüber *dogniu* und *dâl* aus *datl* * *dathl* * *dadhl*.

2. Ebenso *ar-* aus *are-*.

3. Daher auch die Formen *adchi adchobra* neben *adci adcobra*, die auf der erwähnten Vermischung von *ad* und *ate* beruhen. So deutet sie Z. (S. 70) richtiger als ich (oben S. 145).

4. *nn* ist hier der « status durus » von *n*.

5. Von urspr. *sv* lautet der « status durus » *s*, der « status mollis » *f* (aus *hv*); vgl. *siur* « Schwester », *a fiur* « seine Sch. ». Dieses Verhältniss scheint schon in der alten Sprache häufig getrübt.

vielleicht ist direkt auf *sn*, nicht auf *san* zurückzugehn; *s* hätte sich dann an *n* assimiliert.

b. Auf dieselbe Weise erklärt sich das *p* in den als Copula fungierenden Formen der Wurzel *bu*. Die Copula scheint ursprünglich proklitisch gewesen zu sein[1]; diess zeigt deutlich die Stellung der *Particulae augentes* bei manchen ihrer Formen. Die Partikeln sind enklitisch und hängen sich zunächst an dasjenige Wort, das sie hervorheben, z. B. *me-sse* « ich », *mui-sse* (Gl. *meam*); wird aber das Wort proklitisch, so heften sie sich an das nächstfolgende betonte Wort, z. B. *ro*-m-*sóir*-sa « er hat mich befreit », mo-*ímradud*-sa « mein Denken ». Ganz ebenso beim Verbum : *arnéut-sa* « ich erwarte »; aber nach der proklitischen Copula : am-*béo*-sa « dass ich lebendig bin », am-*címbid*-se « dass ich ein Gefangener bin »; desgleichen bei der Wurzel *bu* : *ni*-ba-*dímicthe*-se « ich soll nicht verachtet sein », *com*-ba-*sóilse*-siu « auf dass du ein Licht seiest » etc. Nach obiger Regel bleibt *b* nach den Partikeln *nī ro* etc. Explosiva; tritt es nun durch Schwund des Endvocals in den Auslaut oder folgt darauf das *t* einer Personalendung, so wird es zum tonlosen *p* : *rop slán* (aus *robo-slán*), *maniptis*, *roptar*. Dieses Lautverhältniss wird gewahrt, wenn sich die Copula enklitisch an eine Partikel anhängt, was mir eine secundäre Entwicklung zu sein scheint[2]), vgl. *rop-sa beo* (st. **rop-béo-sa*), *cia-rp-sa cimbid* (st. * *cia-rp-címbid-se*), *nip-sa iudide* (st. **nip-iúdide-se*); auch wird das *p* in andere Formen der Copula verschleppt, z. B. *ropo* neben *robu*, *napa* neben *naba* u. a. m.

Es bleibt hier noch manches aufzuhellen; aber die Grundregeln sind deutlich erkennbar.

Wir wenden uns nun zum Einzelnen und heben dabei hauptsächlich dasjenige hervor, worin wir mit Z. nicht übereinstimmen.

S. 15. Dass in *epert airbert idbart tabairt* und in *tomailt* die zweite Silbe aus *-bret -mlet* entstanden sei, ist nicht glaublich; denn der Vocal der letzten Silbe fällt nicht aus[3], und auch in Mittelsilben ist er erst nach der Aspiration der intervocalischen Tenuis geschwunden, vgl. das Praet. Pass. *asrobrad* und das Part. Pass. *eperthe* aus **éd-brithe*. Wir müssen also hier Stämme mit starker Stammform ansetzen, wie auch cymr. *aberth* « Opfer » zeigt. Ebenso weist *cosc* « Zurechtweisung » (S. 14.) mit cymr. *cosp* auf eine Grundform * *có(m)squ-* zurück; hier handelt es sich also um keinen irischen Vokalschwund.

1. Ganz vereinzelt, wenn das Praedicat fehlt, die Copula also am Satzende steht, trifft sie der Ton.
2. Sonst müsste hier *b* spirantisch geworden sein.
3. *doberr* neben *doberar* ist ein besonderer Fall, der durch die zwei *r* bedingt sein mag.

S. 17. *tairngire* « Versprechen » nach Ausweis der Vocale nicht aus * *tóaircongaire*, sondern aus * *tóairindgaire*.

S. 19 f. Dass das vorangestellte Adjectivum im Altirischen als Compositionsglied behandelt wird, ist sicher [1]. Der kleine Zwischenraum, den der St. Galler Codex zwischen beiden Bestandtheilen lässt, spricht nicht dagegen, da alle lockereren Composita so geschrieben werden. Man schlage die *Gramm. Celt.* 854 ff. aufgezählten Beispiele in Ascoli's sorgfältiger Ausgabe nach.

S. 25. Die Erklärung des Suffixes *-lach* aus *slóg* « Schaar » ist zweifellos richtig, wie die Gleichung *teglach* = cymr. *teulu* « familia » zeigt; unrichtig aber die Zusammenstellung von *in-chatlach* Wb. 44, 23 mit gall. *Catuslogi*. Denn erstens ist das Wort weiblich Z. conjiciert *incathlach*; zweitens bedeutet es nicht « Kriegsschaar ». Die Glosse gehört zu Röm. XVI, 21–23 : *Salutat vos Timotheus... et Lucius et Iason et Sosipater... Saluto vos ego tertius... Salutat vos Caius... et universa ecclesia.* Sie erklärt, wieso sich hier der Schreiber *tertius* nennen könne und lautet : *.i. inchatlach innafer asrubart et intoentu inna œccalsa, déde insin et hésom triuss,* d. h. « die *catlach* der Männer, die er genannt hat, und die Einheit der Kirche; das sind zwei, und er selbst als dritter. » *Catlach* heisst also « Summe, Gesammtheit » (*universitas* Gramm. Celt.) und ist das im spaeteren Latein nicht seltene Lehnwort *catholica -orum*. Das Neutr. Pl. ist, wie so häufig, zum Fem. Sg. geworden. — In *teglach* historische Schreibung zu sehen, liegt kein Grund vor, da, so viel mir bekannt, ein secundär vor *l* tretendes *g* (*gh*) im Altirischen nirgends assimiliert wird. — Gegen die Deutung von *ellach* « unio » aus * *atislōgus* scheint mir der Sinn zu sprechen.

S. 41. *arna epret* aus * *ésberet* zu erklären geht nicht an, weil *ss* aus *x*) vor *b* bewahrt bleibt; vgl. *esbae espae* « unnützes Ding » von *bae* « Gut », *tesbuith* (* *tó-ex-butis* « Fehlen » von *buith* « Sein ». *Epret* ist * *éd-berat*.

S. 42. Der Stamm von *doluigim* ist nicht *lek*, sondern *log*; *-ch* müsste nach betontem Vokal bewahrt sein. Urspr. * *logejō* ist das Causativum zu *legaim* « zerschmelzen, zergehn », also eigentlich « zergehn machen, zunichte machen, tilgen ».

S. 54 ff. Die Differenzierung der Conjunctionen *co-* und *con-* (erstere im Haupt-, letztere im Nebensatze) hat sich mir beim Nachprüfen nicht bewährt. Man vergleiche zwei beliebige Glossen, z. B. Wb. 162, 2 :

1. Ausgenommen sind die Numeralia ausser *oen-* und die Pronomina *cech cach* und *nech*.

Volo vos scire, qualem solicitudinem habeam..., UT CONSOLENTUR *corda ipsorum*, Glosse : *co-dodonat;* dagegen Wb. 5, 25 : *tradidit illos deus in desideria...*, UT *contumeliis* AFFICIANT *corpora sua*, Glosse : *con-idbarat a corpu*. Warum man sich in dem einen Falle den Hauptsatz hinzu-, im andern wegdenken soll, wie Z. will, sehe ich nicht ein. Das *n* in *co-n-* ist auch nach Z. das Pron. relat., und dieses kann ja in allen abhängigen Sätzen fehlen. Die Conjunction *co- con-* « bis dass, auf dass, so dass, dass » kommt wohl im Altirischen überhaupt nur in abhängigen Sätzen vor. Wo das Neuirische *gon-* selbständig verwendet, gebraucht die alte Sprache den Imperativ oder den selbständigen Conjunctiv. Neben *conna-* steht *cona-* ; doch scheint vor *ni* nur *co* zu belegen ; dass aber *ni* nach Conjunctionen auch in Nebensätzen stehen kann, zeigt *mani* « wenn nicht ».

S. 58. Dass die Partikel *in-* « in welchem » nichts weiter enthält, als die Praeposition *in*, ist wahrscheinlich, da das Relativpronomen überall fehlen kann. — Auch scheint mir die Erklärung der « Enclise » nach Praep. + Pron. relat. (S. 60) für manche Fälle einleuchtend : *frissan-érbrad* eigentlich nicht « zu welchem gesagt wurde », sondern « welchem angesagt wurde ». Ob sie überall anzuwenden ist, namentlich ob die nicht davon zu trennende Enclise nach den Conjunctionen *ar-an-di-an- co-n-* so entstanden ist, scheint mir zweifelhaft. Man wird doch wohl Vermischung verschiedener Satztypen annehmen müssen (s. oben S. 160 f.). Gerade solche zweideutige Formen wie *frissanérbrad* können den Anlass gegeben haben.

S. 62 Anm. Hier ist mir nicht klar geworden, wie Z. sagen kann, ein Satz wie *isdia dobeir log* « es ist Gott, er giebt (welcher giebt) Lohn » entspreche genau der Construction *Romulus condidit Romam*. Im ersteren Beispiel haben wir doch zwei Sätze statt einem. Dass ebenso im cymrischen Satze « Peredur erhob sich » : *Peredur a gyfodes* (wörtlich « P., welcher sich erhob » vor dem erstem Worte ein unbetontes *ys* weggefallen sei, hat Loth[1] gewiss mit Recht angenommen ; vgl. ncymr. *sydd* aus acymr. *iss-id* air. *iss-ed*. Dass vor dem Verbum subst. die Relativpartikel im Cymrischen fehlen kann, spricht nicht dagegen, wie das Irische zeigt. Es bleibt also nach wie vor die von d'Arbois de Jubainville nachgewiesene Differenz bestehen, dass im Inselkeltischen das Verbum in der Prosa immer am Anfang des Satzes steht, in den altgallischen Inschriften aber niemals. Selbst dass die Construction *is dia dobeir log* direct aus der älteren allgemeinen * *dia dobeir log* sich entwickelt habe,

1. Mém. de la Soc. de Ling., IV, 366 f.

scheint mir unsicher. Denn jedes Satzglied, das betont wird, kann herausgehoben und in einen Vordersatz mit *is* gestellt werden: *islog dobeir dia*, *isdósom dobeir dia log* u. s. w. Dieser Gebrauch kann also nicht auf der früheren gewöhnlichen Wortstellung, sondern nur auf der occasionellen beruhen.

S. 63 Anm. Dass *gaibim* « ich singe » auf einer Nachahmung des kirchlichen *incipere* beruhe, ist nicht unwahrscheinlich. Aber wie man Windisch einen Vorwurf machen kann, dass er *gaibim* « ich singe » und *gaibim* « ich nehme » getrennt und ersteres vorangestellt hat, verstehe ich nicht. — Unsicherer ist die Deutung von *rogabus* « ich bin » aus spätlat. *coepi esse.*

S. 65. Bei der Identificierung der Fragepartikel *in-* mit lat. *an* ist die Form *ind- inn-* nicht beachtet.

S. 72. *ni fristáit* ist keine Ausnahme; *ni* ist hier das Pron. *id quod.*

S. 73. *frisorthe* ist nicht Participium, sondern II. Pl. Fut. secund. (für *frisorrthe*), also *frisórthe* zu betonen.

S. 74. In ir. *frithgabthe frithgnam frithcheist* u. a. neben *frecre frecndirc* sieht Z. historische Schreibung; in Wirklichkeit hätte man also *frecnam* etc. gesprochen. Mit diesem Begriff operiert Z. überhaupt im weitesten Umfange. Fragen wir uns, inwiefern die Annahme historischer Schreibung bei den alten Glossen überhaupt berechtigt ist.

Dass unter den drei grossen Glossenhandschriften von Mailand, Würzburg und St. Gallen die Würzburger Glossen sprachlich bedeutend älter sind, als die Mailänder, fällt beim ersten Durchlesen in die Augen und ist auch von Z. bemerkt worden. Die St. Galler dürften zwischen die Würzburger und die Mailänder einzureihen sein [1]. Nun sind aber die Glossen aller drei Handschriften mit wenigen Ausnahmen aus älteren copiert, glücklicherweise ziemlich buchstäblich genau, wie namentlich bei den Würzburger Glossen hervortritt. So kommt es, dass die letzteren in der jüngsten Handschrift (Ende 9. oder Anf. 10. Jahrh.), die Mailänder in der ältesten (Ende 8. oder Anf. 9. Jahrh.) enthalten sind. Dass aber auch diese beträchtlich älter sind als das Manuscript, zeigt eine auch nur oberflächliche Vergleichung ihrer Sprache mit derjenigen der irischen Theile des Buchs von Armagh, das in der ersten Hälfte des 9. Jahrh. geschrieben ist. Wir dürfen also das Original spätestens in die Mitte des 8. Jahrh. setzen; die St. Galler Glossen

1. Doch scheint hier schon der Grundstock der Glossen zu verschiedenen Zeiten entstanden zu sein; diess zeigen die andern irischen Priscian-Handschriften, die nur in wenigen Fällen mit diesen übereinstimmen.

stammten dann etwa aus dem Anfang desselben Jahrh ; die Vorlage der Würzburger kann unbedenklich in's 7. Jahrh. datiert werden. Setzen wir die Fixierung der irischen Schrift in die zweite Hälfte des 6. Jahrh., d. h. in die Zeit, da in Irland aller Orten die grossen Klœster aufblühten, so stehn dieser Periode die ältesten Glossen zeitlich und gewiss auch sprachlich sehr nahe. Dazu stimmt auch die grosse Regelmässigkeit in der Bezeichnung der grammatischen Formen und der Laute, ein Zustand, den wir bei Sprachen, deren Schrift eine lange Geschichte hinter sich hat, niemals finden, es sei denn, dass sich eine halb künstliche Schriftsprache etabliert hat. Die Schwankungen sind unbedeutend : *u* und *o* wechseln als Ausdruck für geschlossenes *o*, *i* und *e* für geschlossenes *e*, ein Erbstück aus der spätlateinischen Schrift; *a* und *o* für *å* z. B. *már mor, betha betho;* ferner schwankt die Bezeichnung der tönenden und tonlosen Spiranten : *b* und *f*, *d* und *th*, *g* und *ch*, der geschärften Mediae : *b bb p*, *g gg c* u. a. Fast überall ist es leicht die wirkliche Geltung zu eruieren[1]. Um historische Schreibung handelt es sich nicht; eine solche scheint mir höchstens bei *mb* neben *mm*, vielleicht auch bei *nd* neben *nn* anzunehmen. Im Allgemeinen werden wir mit der Annahme historischer Schreibung im Altirischen sehr vorsichtig sein müssen. Wenn ein Schreiber seine Vorlage buchstabengetreu copiert, so fällt diess nicht unter diesen Begriff.

Kehren wir zu unserer Praeposition zurück! Die betonte Form lautet vor Vocalen regelmässig *frith-*; an folgende Consonanten assimiliert sich das auslautende *th* : *frithorcun,* aber *frecre* aus **frith-gaire.* Prüfen wir nun diejenigen Wörter, in welchen die letztere Regel verletzt ist, so tritt sofort hervor, dass es lauter durchsichtige junge Composita sind, grœsstentheils direct lateinischen Mustern nachgebildet; vgl. *frithdún* « *ob*strue », *méit nánd rithbeir* « quantum non *ob*sistat », *frithgnam*, « *of*ficium » u. s. w. Also bei dieser späteren Composition wird auschliesslich die vollere Form der Praeposition angewendet, wie sie sich regelrecht vor Vokalen fand. Nur vor *t* wird nicht selten *frit-* geschrieben, also auch gesprochen, weil die Lautgruppe *tht* Schwierigkeiten machte; vgl. *ni-frittáit* « non obsistunt ». Dagegen beim alten Composi*tum frecre* « Antwort » hatte man die ursprüngliche Bedeutung « Gegenrede » vergessen, ebenso bei *frecndirc* « gegenwärtig », ursp. « gegenüber sichtbar ». Also historische Schreibung ist *frithgnam* nicht, sondern eher etymologische oder besser phonetische; sie ist der

1. Stark verschieden sind die Schreibungen der betonten Praeposition *are-* vor Consonanten ; man findet *air- ar- aur- er- ir- ;* welches war der Laut ?

Ausdruck der wirklichen Aussprache und zwar wohl nicht nur des 6., sondern auch des 7. und 8. Jahrhunderts. Dies zeigt auch mittelirisch *friochnamh* (spr. *friohnāv*) für air. *frithgnam*, das keine historische Schreibung sein kann und auch aus einer älteren Aussprache **frecnam* sich nicht erklärt. Es ist genau derselbe Fall, wie wenn wir im Deutschen *ent-fernen ent-fallen* sprechen und schreiben neben *emp-finden emp-fangen*[1].

Ganz ähnlich verhält es sich mit der Praeposition *ate-*. Ich hatte mir oben (S. 137) nicht erklären können, weshalb die betonte Form so häufig *aith- aid-* (vereinzelt *ath- ad-*) lautet, welches nur vor Vocalen regelmässig ist, während vor Consonanten *ed- id-* erscheinen müsste; vgl. *idpart epert*. Eine genaue Musterung der Beispiele hat das Resultat ergeben, dass *aith- aid-* sich überall da findet, wo die Praeposition deutlich die Bedeutung des lat. *re-* hat. Das significanteste Beispiel ist *écne* « sapientia » und *aithgne* « recognitio, Erkenntniss », beide aus genau denselben Bestandtheilen zusammengesetzt (Verbum *adgninim*). Auch hier zeigt die spätere Sprache, dass der Unterschied nicht nur in der Schreibung, sondern auch in der Aussprache bestanden hat. Ersteres heisst mittelir. *écna*, davon *écnach* « weise » gäl. *cagnach* (gespr. *āggnyach* nach Mac Alpine's Transscription), letzteres mittelir. *aichne* gäl. *aithne* (gespr. *ányà* oder *énnyà*), manx *enney*. Aehnliches werden wir für *fognam* « Dienst » neben *dénom* (**dé-gnīmus*) anzunehmen haben. Solche Composita sind zu einer Zeit entstanden, als die Assimilation in den älteren Wörtern bereits stattgefunden hatte.

Sehen wir in diesen Fällen das Altirische nicht historisch, sondern streng phonetisch schreiben, so werden wir auch sonst überall dasselbe vorauszusetzen haben, wenn nicht sehr gewichtige Gründe dagegen sprechen. Die Annahme historischer Schreibung war ein gutes Hilfsmittel, um über die ersten Schwierigkeiten der irischen Grammatik hinwegzukommen; jetzt ist sie eine Krücke, deren die keltische Philologie entbehren kann.

S. 89 ff. Hängt sich an die Praeposition *con-* ein durch *do-* gestütztes Pronomen infixum, so erscheint die Lautgruppe *cot-*; vgl. *cototnertsu* für **con-dot-nert-su*, *cotdicc* für **con-did-icc*. Z. sieht darin eine neue Praeposition *cot-*, eine Nebenform von *cét- cita-*[2]. Die Bedeutung spricht dagegen. In der Form *cotchétbanam* Wb. 102, 8, in welcher Z. zweimal dieselbe Praeposition erblickt, ist *t* für *td* (ebenso Pron. inf.), wie in den obigen Beispielen; vgl. *concéitbanai* « consentis ». Die Erklärung liegt

1. Vgl. das oben über die Ausbreitung der Form *com-* Bemerkte.
2. Z. setzt irrthümlich *cit-* als praetonische Form an.
3. Oben S. 132 habe ich fälschlich *cocéitbani* geschrieben; Hdschr. *cocéitbani*.

nahe; wo die Praep. *to* enclitisch an *con* argehängt wurde, sank das *t* nach *n* nicht zu *d* herab, sondern *conto-* wurde regelrecht zu *cotto- cot-*[1]. In den S. 91 zusammengestellten Fällen, in welchen die Lautgruppe *cond-* erscheint (z. B. *huare condaairleci-són*), steht zwischen *con-* und *do-* überall das Pron. relat. oder die Conjunction *n* « quod », was Z. übersehen hat. Letztere Formenreihe stellt sich zu den Fällen, wo die Conjunction *co-n-* auch vor *to* ihr *n* bewahrt, wobei dann statt der regelmässigen betonten Form *t(o)-* die geschwächte *d(o)-* eintritt, vgl. *con-dositis ɔṅ-dárbastar* (oben S. 149); vielleicht eine secundäre Erscheinung; das Irische vermeidet gern die Lautgruppe *nt* im Wortinlaut.

S. 97. Der Schwund des *g* in alten Formen wie *doróscea* für **doroscgea* darf nicht zusammengestellt werden mit demjenigen der späten Glosse *dronei* für altes *droch-gné droggné,* weil diese Erscheinungen ganz verschiedenen Perioden angehören. *Breo* « Flamme » skr. *bhrā́gas* gleichzusetzen, geht nicht an; die Wurzel wird *bres* sein, vgl. altnord. *brasa* « löthen » schwed. *brasa* « flammen ». *Sái* ist Lehnwort aus vulgärlatein. *sayo* aus *sagum,* die Deutung von *lú* aus *laghu* zum mindesten zweifelhaft. Z. zeigt zu häufig die Neigung, späten Lautwandel in frühe Zeit hinaufzurücken.

S. 98 ff. Weshalb *dogníu dénim* (** dé-ghnīim*) eine Analogiebildung sein und eigentlich die Praep. *to- do-* enthalten soll, ist mir nicht ersichtlich. ** De-gnīim* eigentlich « abthun, fertig machen » hat seine Bedeutung zum einfachen « thun » abgeschwächt. — Ob in *dorígnius* aus *dorógēnus* das *i* wirklich auf blossem Umlaut des betonten *o* durch das schwindende *ē* beruht, scheint mir nicht sicher; sonst wird, soviel ich sehe, ein solches *o* zu *oi ui*. Die Dehnung des *i* liesse sich in den Formen *dorīgnius dorıgnis dorīgni* lautgesetzlich erklären durch den Einfluss der folgenden Consonantengruppe Spirans + Cons.[2].

S. 120 ff. Die Partikel *ro-* tritt im Altirischen in doppelter Function auf: 1. als gewœhnliche Praeposition; 2. macht sie jedes beliebige Verbum, um mit der slavischen Grammatik zu reden, perfectiv. Diese zwei Funktionen der ursprünglich einheitlichen Praeposition sind schon im ältesten Irisch streng geschieden. Die Praeposition *ro* wechselt im Com-

1. Anders ist das Verhältnis natürlich, wenn *to* betönt ist, z. B. *contòrad* Sg. 106 *b*, 4. Der Artikel *ind-* aus *sen* + *to-* (Windisch, Rev. Celt., V, 461 ff.) spricht nicht gegen obige Erklærung, da die Composition stattgefunden haben kann, als der Pronominalstamm *to-* bereits zu *do-* geworden war; vgl. den neutralen Artikel ** sen (s)an,* wo sie gar nicht eingetreten ist, und gall. *so-sin.*

2. So wird auch die betonte Form *dì* in *dìgbail dìthrub* lautgesetzlich entstanden sein und sich von da weiter verbreitet haben, vgl. *dìgabthach dìlgud.* Dass zwei Praepositionen, urspr. *de* und *dis*, sich verschmolzen haben, ist keine unbedingt nothwendige Annahme.

positum ihre Stelle so wenig wie andere Praepositionen und kann naturgemäss in jedem Tempus und Modus erscheinen: *deròchōinet nīdèrchōinfed*, Subst. *dèrchoiniud*. Die Perfectivpartikel *ro-* dagegen tritt meist an die Spitze des festen Compositums, d. h. hinter das praetonische Praefix; z. B. *inrùaldatar*, aber *nad rìndualdatar*. Eine Ausnahme bilden die Formen mit der Praeposition *fó-*, welcher *ro-* nicht selten nachfolgt; der Grund mag sein, dass *rófo-* zu *rò-* contrahiert werden musste, wodurch die Formen sehr entstellt wurden, vgl. *imforling, dofòrsat* neben *dorósat*. Dasselbe ist der Fall bei den Compositis mit *éss-* (*ni-érbarid ni-erngaib* und einigen andern (*ni-deirgenus*), wo der Grund weniger deutlich ist. Z. sieht darin Reste aus der Zeit, in welcher die beiden *ro* noch nicht geschieden waren; *ess-ro-ber-* wäre also noch festes Compositum. Sei dem, wie ihm wolle, gewiss ist, dass perfective Verba im Praesens Ind. keine Stelle haben[1]; das perfective *ro-* ist daher auf das Praeteritum einerseits und auf den Conjunctiv und das Futurum andrerseits beschränkt. Z. hätte also nicht sagen sollen, die Sprache habe *ro-* im Praesens auszumerzen gesucht; es war daselbst nie vorhanden. Aus der ganzen altirischen Glossenlitteratur kann Z. nur eine Form des Praes. Ind. beibringen, nämlich *asrobair* Pr. Sg. 198[a], 18; sie beweist nur, dass zur Zeit, als die Glosse geschrieben wurde, die Unterscheidung von perfectiv und imperfectiv zu schwinden begann. Dagegen *dernum*, Glosse zu: *detrimentum patietur* Wb. 50, 15 Add., ist eine Nebenform nicht von *dénum* « thun », wie Z. merkwürdigerweise annimmt, sondern von *todernam* « Strafe », wenn es nicht einfach Schreibfehler für letzteres ist.

Im Futurum und Conjunctiv ist der Gebrauch von *ro-* facultativ. Im Praeteritum fehlt es im Altirischen ziemlich selten (ursprünglich wohl nur bei perfectiven Composita; dagegen im Mittelirischen seit dem 9. Jahrhundert kann fast von jedem Verbum ein Praeteritum ohne *ro-* gebildet werden. Den Uebergang vom Alt- zum Mittelirischen bieten uns auch hier die Mailänder Glossen; vgl. das zweimalige *asbert* « er sagte » (Z., S. 37) neben dem sonst ausnahmslosen *asrubart*. Auch diess zeigt uns das Schwinden der Scheidung von perfectiv und imperfectiv im 8. Jahrhundert[2].

Noch in einem andern Punkte unterscheidet sich das perfective *ro-* von den Praepositionen, wie Z. S. 123 richtig bemerkt, aber nicht

1. Es wære denn, dass sie als Futura verwendet würden.
2. In spæterer Zeit übernimmt die Praeposition *do-* im Praeteritum die Rolle des alten *ro-*.

weiter ausführt[1]. Ist das vorausgehende Praefix keine Praeposition, sondern eine Negation oder Conjunction (ohne angehängtes Pronomen), so kann *ro-* selber unbetont bleiben und sich enklitisch an das Praefix heften. Der Gebrauch schwankt; vgl. *niru-foràithmenair* neben *nī-roitea* (* *ni-rófoitea*) oben S. 155; *corro-àitrebea* neben *con-ríctar* (d. i. * *con-róīctar*), *conaru-àigsetar* neben *arna-rìmfolngar*. Die Erscheinung ist von neuem zu untersuchen und die Beispiele vollständig zu sammeln.

Nach der Erkenntniss dieser Ausnahme lässt sich nun auch die Regel über das Verhalten von *to- ro- fo-* vor Vocalen schärfer formulieren. Das alte Gesetz ist offenbar: praetonisch bleiben sie als *do- ro- fo* erhalten, betont oder im Wortinnern verlieren sie den Vocal und erscheinen als *t- r- f-*; vgl. *doaírci — ni- táirci, ruìcim — ni-rìcim, foàlgim — arna-fàcabtis*[2]. Wenn sich daneben auch selbständiges *táirci ricim fácab* (9. Jahrh.) findet, so ist das als eine Ausbreitung der kürzeren Form auf Unkosten der längeren zu betrachten.

Da wir hier eben von Ausnahmen vom Accentgesetz sprechen, möchte ich auf einen andern Fall aufmerksam machen, der die Uebersetzungsliteratur betrifft. Das Irische ist sehr geschickt, die lateinischen Verbalcomposita momentan nachzubilden; aber die Uebersetzer vernachlässigen dabei häufig die Accentregel. Sie nehmen irgend eine fertige Verbalform der irischen Sprache und setzen die der lateinischen entsprechende Praeposition proklitisch davor, ohne die Betonung zu ändern. Sichere Fälle dieser Art sind: *ol adconròtaig* « quod *ad*strueret » Ml. 35[b], 13 aus *ad* + *ol conròtaig*; *nī de ìntamladar-som* « non *di*simulat » Ml. 27[d], 12 aus *de* + *nī-ìntamladar*; *adrogègon-sa* « *re*pugi » Sg. 181[a], 7 aus *ad aith* + *rogègon*; *ni foìndarpaide* in der Glosse zu « *sub*jecit » Ml. 25[d], 18 aus *fo* + *ni-ìndarpaide*. Demnach ist die Betonung oben SS. 139, 135, 155, 156 zu verbessern.

S. 126 ff., S. 138 f. In *forroichan* aus * *fo-ró-chechan* sieht Z. einfach Syncope der Mittelsilbe; das *oi* ist also nach ihm *oi*. Ich habe oben S. 155 mit Windisch echten Diphthong *oi* angesetzt und Ausfall des Reduplications-Consonanten angenommen (Dissimilation). Dass Z.'s Ansicht nicht haltbar ist, zeigt das Folgende:

1. Ich hatte diese Thatsache nur für das Mittelirische constatiert (oben S. 158). Die Betonung der Verbalformen auf S. 155 und passim ist nach dem Folgenden zu berichtigen.

2. Eine Ausnahme bilden die Verbalformen mit anlautendem *c* und *é*; diese Vocale vereinigen sich bald mit *o* zum Diphthong *oi oe*, bald ist betontes *o* wie sonst geschwunden; vgl. *ar-a-foima* neben *arfemthar, arroit arroet* (* *ar-ro-ét*) neben *dorét*. Die ersteren Formen halte ich für die ælteren; die zweiten beruhen auf der Verallgemeinerung der Regel, dass das betonte *o* schwindet.

a. Aus * *foróleblang* müsste * *foroilblang* werden; die Form lautet aber *foroiblang* mit Schwund des *l*.

b. Der Diphthong *oi* wird mit dem Längezeichen versehen, und zwar nicht nur in betonter Silbe: *arob-róinasc* (- *rónenasc*), sondern auch nach dem Ton: *asa-toróimed* (*-tóromemaid*). Diess weist auf echten Diphthong; bei *oi* wäre es unerklärlich.

c. Im Mittelirischen wird der Diphthong *oe ae* geschrieben: *doroegu doraeblangtar*. Ueberall mit Z. ein Missverständniss der Copisten anzunehmen, liegt kein Grund vor.

d. Dieselbe Dissimilation zeigt sich, wenn die Praeposition *com-* vor *imm-* tritt: *cóimmchlóud* « Wechsel » aus * *cóm-immchlōud*; diese Form hat sich ausgebreitet: I Sg. *coimchlāim* statt des regelmässigen * *conìmchlāim*. Auch hier setzt Z. *oi* an; aber nicht nur die Mittelirische, sondern auch die moderne Sprache zeigt, dass es sich um diphthongisches *oi* handelt: mittelir. III. Sg. *cóemcloid*, Inf. spät *caomhchlúd*, gäl. *caochladh*, manx *caghlaa*, Verbum gäl. *caochail-* neuir. *caochluigh-* [1]. Das moderne *ao* (manx *a*) weist mit Sicherheit auf altes *oi*.

Etwas anders verhält es sich mit den Formen des Verbums *con-iccim*: mittelir. *cona-coemnacair*, spät *-caomhnagár*, Fut. *-caomhsat*. Das altirische Futurum hat hier sicher *oi*, vgl. *ni cuimsin*; zweifelhafter ist es für das Perfectum, vgl. *nád cóimnacaid* Wb. 53, 6 mit Längezeichen.

Die Entstehung des letzteren ist nicht recht klar, aber auch hier möchte ich die mittelirische Schreibung nicht für falsche Transscription halten; die Form *coim-* hat sich aus dem Perf. ins Fut. übertragen oder ist, wenn sie auch im Perf. unursprünglich sein sollte, von andern Verben herübergenommen worden. Gewiss haben die mittelirischen Copisten ihre Vorlage hie und da missverstanden; aber mehr Verderbnisse, als unbedingt nothwendig, möchte ich nicht annehmen. Darin thut Z. gern des Guten zu viel.

S. 141 ff. Ausnahmen vom Accentgesetz. Ein wichtiges Capitel, weil darauf Z.'s Ansicht basiert, der irische Accent sei eine verhältnissmässig junge Erscheinung. Zunächst das Wort *cenél* « Geschlecht ». Z. erklärt das *ē* aus der alten Betonung * *cenétlon*; dieses Wort habe zur Zeit der Vocalkürzung in unbetonten Silben *cenél* gelautet; deshalb sei das *ē* bewahrt geblieben. Eine Parallele biete *scél* « Erzählung », das aus * *sekétlon* entstanden sei. Dann hätten wir aber * *cnél* zu erwarten. Auch entspricht ir. *scél* im Cymrischen *chwedl* aus * *svetl* * *sqvetlon*; diese

1. Auffallend ist in diesem Worte die Vertauschung des alten *mm* mit *m* (*m'l*); für den vorhergehenden Vocal ist sie ohne Belang.

Form geht also in eine Zeit zurück, wo *qv* noch nicht zu britt. *p* geworden war. * *Sqvetlon* ist vom schwachen Stamme *sqv-* gebildet, wie lat. *in-(s)quio in-(s)quam;* er findet sich auch in ir. *cosc* cymr. *cosp* « Züchtigung » urspr. * *có m)-sqv-*; ferner in ir. *aithesc* « Antwort » aus * *áte-sqvâ*[1], in *insce* « Rede » aus * *énde-sqviâ;* er bildet die unbetonten Formen des Verbums *con-sech-*, vgl. *indí consechat*, aber *rocoscad.* Es handelt sich hier nicht um irischen Vocalschwund, sondern um alten, wahrscheinlich vorkeltischen, gerade wie bei *ben mná*, urspr. **génā* * *gnâs* (s. S. 7). Damit ist freilich nicht bewiesen, dass *cenél* nicht auf * *cenétlon* zurückgehen könne. Aber da wir Gründe haben, die irische Betonung für alt zu halten, und da dieselbe keine Ausnahmen zulässt, ist zunächst zu untersuchen, ob keine andere Erklärung möglich ist.

Z.'s Ausnahmen zerfallen in zwei Klassen:

1. Die Wörter *cenél* (*cenéle*), *anál* « Athem », *muinél* « Nacken », *gabál* « Ergreifen »; 2. die Deminutiva auf *-án -én* (*-éne*) nebst *medón* « medius »[2]. Die ersteren lauten im Cymrischen *cenedl* (alt *cenetl*) *anadl mwnwgl gafael* (aus * *gabagl-*). Also überall handelt es sich um Ersatzdehnung vor alter Muta cum Liquida. Die Erklärung liegt nahe: zur Zeit, als im Irischen der Accent dahin wirkte, dass jeder unbetonte lange Vocal gekürzt wurde, bestand in diesen Wörtern noch gar kein langer Vocal; *cenél* lautete damals noch * *cénĕtl* oder * *céněthl;* der Accent fand nichts zu kürzen. Erst als die erste Wirkung des Accents vorüber war, entstand hier secundäre Länge durch Schwund des *t* und Ersatzdehnung[3]. Dass später auch hier dialectisch wieder Kürzung eintrat, hat Z. gut nachgewiesen; aber diess ist secundäre Wirkung des Accents, die bis auf den heutigen Tag fortdauert; sie trägt die Sprache mit mächtigen Schritten der Einsilbigkeit entgegen.

Wenden wir uns nun zu den Deminutiven. Hier steht neben *duinán duinén* « homuncio », *medón* « medius », cymr. *dynan dynyn mewn.* Z. setzt hier ursprünglich kurzen Vokal an, *-ăn- -ĕn- -ŏn-*, und lässt ihn vor *n* gedehnt werden. Aber für Vocaldehnung vor einfachem *n* giebt es kein sicheres Beispiel; *ben* (nicht **bēn*) spricht deutlich gegen die Annahme. Es ist von vornherein wahrscheinlich, dass auch in den Deminutiven die Länge durch einen geschwundenen Consonanten verursacht ist; und diess wird für das Suffix *-an* durch die alten Inschriften direct bewiesen; vgl. *Brocagni* (= * *Broccagni*) ir. *Broccán* cymr. *Brychan*

1. Cymr. *atcb* ist neugebildet nach dem Verbum *ateb* aus *ate-seqv-*.
2. Andere vereinzelte Fälle, wie *airégem* «Klage» Sg. 51 *a*, 7 erklæren sich aus dem Einfluss des Stammverbums: *arégi*.
3. Ebenhieher gehœrt das Fut. *ni epéer* aus * *ate-bebrâm* u. æhnl.

eigentlich « Dächslein », *Curcagni* ir. *Corcan* altcymr. *Circan* u. a. (Rhys, Lectures[2] 393. 388 Sehen wir hier, dass *g* vor *n* in unbetonter Suffixsilbe im Cymrischen spurlos geschwunden ist, so dürfen wir dasselbe für *dynyn* und *mewn* annehmen.

Die « Ausnahmen » Z.'s sprechen also nicht gegen das hohe Alter des Accentgesetzes.

Der zweite Theil von Z.'s Buch (S. 155 ff.) handelt von der altirischen Verskunst. Es muss von vornherein auffallen, dass Z., um das Prinzip der irischen Metrik, speziell der Strophe von 24 Silben, zu ergründen, ein einziges altes Gedicht untersucht hat, den Hymnus auf Patricius, der dessen Schüler Fiacc († 507) zugeschrieben wird[1]. Der Grund ist, dass er denselben für sehr alt hält, ja sogar geneigt ist, der Tradition über seinen Verfasser theilweise Glauben zu schenken. Was ihn zu dieser Annahme bewegt, wird nirgends ausgesprochen. Die Handschriften stammen frühestens aus dem Ende des 11. Jahrhunderts, und dass die Angaben der Vorreden zu den Hymnen wenig zuverlässig sind, wird auch Z. zugeben. Ein äusserer Anhaltspunkt für die Datierung wäre gewonnen, wenn sich zeigen liesse, dass der Verfasser der Notizen über das Leben des Patricius im « Buche von Armagh » (erste Hälfte des 9 Jahrh.) den Hymnus gekannt hat. Diess ist die Ansicht Zimmers (Kelt. Stud. I, 6 ; doch scheint dieselbe unbegründet, da die Annahme, Patricius' Reise nach Italien beruhe auf einem späten Missverständniss, durchaus nicht feststeht[2].

Z. sagt S. 183, bei seiner Untersuchung hätten ihn nur innere, sachliche Gründe geleitet. Untersuchen wir also die legendenhaften Züge in unserm Hymnus.

Der Engel Victor, der mit Patricius spricht, hinterlässt eine bleibende Fussspur ; P. weilt auf den Inseln des tyrrhenischen Meeres ; er studiert bei Germanus ; Visionen in Irland deuten auf seine Ankunft ; irische Druiden prophezeien sie. Jede Nacht singt er hundert Psalmen ; er heilt Blinde und Aussätzige und erweckt Todte ; er predigt 60 Jahre in Irland. Als sein Tod naht, spricht der Engel Victor aus einem brennenden Busche mit ihm ; die Sonne scheint ein Jahr lang ohne unterzugehn ; die Kleriker, die der Leiche zuströmen, um die *Excubiae* zu halten, werden durch Engelgesang in Schlaf versenkt ; die Seele des P. erhebt sich in Gemeinschaft mit dem « andern » Patricius zu Christus.

1. Ausserdem führt er nur noch Ultan's Hymnus an (S. 185). Hier ist das von ihm angesetzte Schema der Halbzeile : – ⏑ – ⏑ ⏑ im Wesentlichen richtig ; besser wäre einfach : – – – ⏑ –, da die Betonung im Innern des verses frei ist (s. unten).

2. S. Loofs : De antiqua Britonum Scotorumque ecclesia. Lipsiae 1882.

Diese Legende, obschon lange nicht so ausgeschmückt, wie die spätere mittelalterliche, enthält unzweifelhaft manche junge Bestandtheile. Diess ist Z. nicht entgangen; er hilft sich, indem er den Hymnus für interpoliert erklärt und von 34 Strophen 19 ausscheidet. So erhält er ein Lied von dreimal fünf Strophen, das er für alt und echt hält. Er freut sich über sein Resultat: « Kein Mirakel, nichts von den Fabeleien der späteren Zeit, die Gott als einen Hanswurst in Diensten Patricks und Brigita's darstellen, findet sich hier ». Der Verfasser berichtet nach Z. nur nach mündlicher Ueberlieferung (S. 182); diess schliesst er aus der zweiten Halbzeile *ised adfet hiscelaib*, worin er *adfet* als Praet. Pass. fasst; also: « das ist in Erzählungen berichtet worden ». Allein *adfet* ist, wie schon oben bemerkt, immer III. Sg. Praes. Ind.; die Stelle lautet demnach « das meldet er Patricius in Berichten ». Da der Hymnus, in welchem des Patricius Tod erzählt wird, nicht zu seinen Lebzeiten gedichtet sein kann, muss sich die Stelle auf schriftliche Aufzeichnungen beziehen. Darauf weist deutlich V. 12: « Dieses melden Zeilen », den Z. deshalb für unecht erklärt. Was sind nun diese Zeilen und Berichte des Patricius?

Für zwei Facta beruft sich der Verfasser auf dieselben: V. 1 « Patricius wurde in Nemthur geboren » und V. 12 « er studierte den Canon bei Germanus ». Die Quelle kann nicht die *Confessio S. Patricii* sein, weil dieselbe die zwei besagten Thatsachen nicht erzählt; ebensowenig die andern Patricius zugeschriebenen Schriften. Andrerseits berichtet Tirechan [1]: *Septem annis ambulavit et navigavit in fluctibus et in campestribus locis et in convallibus montanis per Gallias atque Italiam totam atque in insolis quae sunt in mari Terreno, ut ipse dixit in commemoratione laborum.* Auch dieser Bericht, dem Vers 9-11 des Hymnus entspricht, findet sich wenigstens nicht deutlich in der *Confessio*, wohl aber in dem kurzen Abschnitt im Buch von Armagh, der *Dicta Patricii* überschrieben ist [2]. Dort heisst es: *Timorem Dei habui ducem iteneris mei per Gallias atque Italiam, etiam in insolis quae sunt in mari Terreno.* Da ich Colgans *Trias Thaumaturgica* nicht nachschlagen kann, vermag ich nicht zu bestimmen, ab mit letzterem Abschnitte identisch ist der in den *Acta Sanctorum* [3] erwähnte *liber, quem ipsemet de sua vita et conversatione composuit, ut loquitur auctor vitae* 4 *apud Colganum, integrum ex eo paragraphum transcribens.* Jedenfalls war die Quelle dieser Berichte mit der *Confessio* nahe verwandt; denn

1 Analecta Bollandiana II, 36.
2. Anal. Boll. I, 585.
3. XVII Mart., S. 519.

der Hymnus schliesst sich häufig überaus eng an diese an. Ich führe nur eine Stelle an, die mir besonders bedeutsam scheint, weil sie kein Moment der Erzählung, sondern eine allgemeine Betrachtung enthält: V. 41 ff. « Ueber dem Volke Irlands lag Finsterniss; die Heiden beteten die *Side* an; sie glaubten nicht an die wahre Gottheit der wahren Dreieinigkeit. [Jetzt] ist das Königthum in Armagh; längst hat es Emain verlassen » etc.; vgl. in der *Confessio*[1]: *Unde autem Hiberione, qui nunquam notitiam dei habuerunt, nisi idola et immunda usque nunc semper coluerunt, quomodo nuper facta est plebs Domini et filii Dei nuncupantur? Filii Scottorum et filiae regulorum monachi et virgines Christi esse videntur.* — Auf besonders hohes Alter des Hymnus weist diess Alles nicht.

Sprachliche Gründe haben Z. nicht geleitet (S. 183). Warum er die sprachliche Untersuchung verschmäht hat, ist räthselhaft. Sonst wird doch gerade die Sprache als bestes Zeugniss für Alter oder Jugend eines Denkmals angesehen. Holen wir einiges in Kürze nach; ich spreche dabei nur von den 15 « echten » Strophen. Am deutlichsten tritt der Unterschied von Alt- und Mittelirisch in der Verbalflexion hervor. Wir haben oben bemerkt, dass das Altirische im Praeteritum in den meisten Fällen die Partikel *ro-* vorsetzt, das Mittelirische dieselbe im gleichen Verhältnisse weglässt. Im Hymnus finden sich unter 38 Praeteritalformen nur sieben mit *ro-*, dreimal die junge Form *asbert* (s. oben), nie *asrubart*. Das *s*-Praeteritum des Verbum simplex ohne *ro-*, die sogenannte absolute Form, ist im Altirischen kaum zu belegen. In der ganzen Würzburger Handschrift findet sich nur *o-chretsit* Wb. 187, 5[2]. Wohl ebenso selten ist es im Mailänder Codex; *leics-i* Ml. 52 in einer Glosse, die auf einen besonderen Streif geschrieben ist und nicht zu den alten gehört. Die Form ist offenbar erst in der Bildung begriffen. Im Buch von Armagh und im späteren Mittelirisch ist sie dagegen ganz gewöhnlich. Auch im Hymnus findet sie sich dreimal: *anais* V. 53 und zweimal *pridchaiss* V. 28 und 35. — Ein noch sichereres Kriterium bietet das Verbum *dobiur* « geben ». Dieses Compositum bildet im Altirischen, ebenso wie das Simplex *berim*, nur praesentische und futurische Formen; ein actives oder passives Praeteritum des so häufigen Verbums ist im Würzburger Codex unerhört. Letzteres wird vertreten durch *dorat-*, dem seinerseits das Praes. Ind. fehlt[3]. In der

1. Waraeus: S. Patricio adscripta opera S. 16.
2. Für *cretsite* Gr. C. 465 hat die Hdschr. *cretfite*, für *freendircigesme* ib. 464 l. *freendirci gesme* (s. oben S. 132).
3. Ausser nach der Negation. Es ist mir nicht unwahrscheinlich, dass das *a* in *-tabur*

Mailänder Handschrift finde ich bis zu fol. 58 nur einmal *dobert* 23 b, 10 und zwar in einer Glosse, welche auch die junge Form *huare nadndigni* enthält für älteres *nadndergini* (ib. 23 c, 15), also wohl nicht zu den alten gehört. Die späten Turiner Glossen (Anf. 9. Jahrh.) dagegen haben *dombert* 135, *dosbertar* 143 und auch vom Simplex *ni-bertatar* 145. Im Mittelirischen ist *dobert* und Pass. *dobreth* häufig. Nun kennen auch die « echten » Strophen des Hymnus *dobert* V. 53 und *dobreth* V. 2.

In der Sprache unterscheiden sich die « echten » Strophen in nichts von den « interpolierten », auch nicht von andern ähnlichen Gedichten z. B. Colmans Hymnus, und nicht wesentlich vom Irischen im Buche von Armagh. Da nichts zu der Annahme berechtigt, der Hymnus sei aus einem älteren modernisiert, dürfen wir seine Entstehungszeit wohl nicht vor das 9. Jahrh. setzen [1]. Es liegt also kein Grund vor, ihn bei metrischen Untersuchungen mehr als andere Gedichte zu berücksichtigen.

Der Metrik legt Z. nicht nur die « echten » Bestandtheile, sondern den ganzen Hymnus zu Grunde. Die 34 Strophen bestehen je aus zwei Langzeilen von 14 Silben die durch Assonanz [2] verbunden sind; die Caesur fällt hinter die 7. Silbe. Die Verse sollen nun nach Z. rythmisch, d. h. nach dem Accent, gebaut sein, und zwar sei das Schema :

– ´ – ´ – ´ ˃ ‖ – ´ – ´ – ´ ˃

Das mit diesem Rythmus der Wortaccent häufig nicht übereinstimmt, bemerkt Z. wohl; er nimmt aber an, dass der Versictus überall auch die nebentonige Silbe treffen könne. Für das Innere des Verses ist diess auch ohne Weiteres zuzugeben; wir brauchen hier überhaupt keinen regelmässigen Wechsel von Hochton und Tiefton anzusetzen, so wenig wie z. B. in der romanischen Metrik. Anders im Versausgang und vor der Caesur; hier ist gerade das Characteristicum des silbenzählenden rythmischen Verses, dass Versictus und Wortton zusammen-

statt –* *tobur* dem Einflusse dieses Praeteritums zu verdanken ist. Die III Plur. z. B. lautete hier *doratsat*, aber *ni-tartsat* (*a* aus *o* wegen des geschwundenen *a*); darnach bildete man im Praes. zu *doberat* ein *ni-taibret* st. *toibret*.

1. Loofs (De antiqua Britonum Scotorumque ecclesia, S. 44) schreibt ihn aus sachlichen Gründen dem 8. Jahrhundert zu.

2. Blosse Assonanz, wie etwa in den altfranzœs. Epen, findet sich schon in den ältesten irischen Gedichten nicht mehr; ausser Uebereinstimmung der Vocale wird auch Gleichartigkeit der Consonanten verlangt; man kann 4 Klassen scheiden :

1. *s* (*ss*) assoniert nur mit sich selber; hier haben wir also immer reinen Reim.
2. Die Spiranten und Liquidae : *f ch th b d g m n l r.*
3. Die (doppelten) Tenues : *c t p.*
4. Die doppelten Liquidae : *mm nn rr ll.*

Ueber die andern Consonantengruppen, die zum Theil mit 3. und 4. reimen, liegen mir noch keine Sammlungen vor. Spæter werden weitere Unterabtheilungen gemacht, s. O'Donovan., Ir. Gramm. 415.

fallen, wie wiederum die romanische Dichtung am besten zeigt; das ist est ja hauptsächlich, was dieser Poesie rythmischen Charakter verleiht. Kann auch hier der Ictus die nebenbetonte Silbe treffen, während die unmittelbar daneben stehende hochtonige Silbe als tieftonig zählt, so wird jeder Rythmus zerstört; so Str. 26 im Versausgang *do-cách, do-bráth* (nach Z.' s Schema *dó-càch, dó-bràth*) oder Str. 7 : *hi-fíthisi, ar-íthisi* (nach Z. *hí-fithisì, ár-ithisì !*).

Doch selbst um dieses Prinzip zu retten, muss Z. zu unhaltbaren Hypothesen greifen. Mit éiner Ausnahme können nach ihm alle unbetonten Silben den Nebenton tragen, sogar die unbetonte Mittelsilbe, die doch nach seinen eigenen Ausführungen möglichst gekürzt wird; auch der Artikel zwischen Praeposition und Nomen. Die Ausnahme bilden die praetonischen Verbalpraefixe, die nach Z. nie nebentonig sind, obgleich sich doch Pronomina enklitisch an sie anhängen kœnnen. Mir scheint, wenn sich für irgend eine Silbe Nebenton beweisen lässt, so sicher für diese. Z. betont das enklitische Element, z. B. *aríd-ralástar* für gewiss einzig mœgliches *àrid-rálastar !* Wäre der Versausgang überall ⏑ –, so müsste ferner auch der Reim überall zweisilbig sein. Allein der Reim richtet sich durchaus nach dem Wortaccent; trifft dieser die letzte Silbe, so ist er einsilbig; trifft er die vorletzte, zweisilbig; trifft er die drittletzte, dreisilbig. Dieses wäre im rythmischen Verse schwer zu erklären.

Z.'s Hauptbeweis sind die Verbalformen (S. 166 f.) : « von 96 Formen fügen sich 88 ohne die geringste Aenderung den metrischen Gesetzen ». Allein 23 von den letzteren sind Formen des Verbum simplex; Z. bewegt sich hier in einem circulus vitiosus : dem Metrum zu Liebe hatte er dieselben auf der zweiten Silbe betont sein lassen, obgleich die Laute deutlich dagegen sprechen (s. oben); nun sollen sie ihrerseits wieder für die Metrik beweisend sein. Vielmehr widerstreben sie sämmtlich dem Gesetze. Ferner : Das Verbum steht in der Prosa immer am Anfang des Satzes; wo also die gewœhnliche Wortstellung gewahrt ist, stimmen die Formen des Verbum compositum stets zum Schema, ohne dass sie Beweiskraft hätten. Solcher Formen am Versanfang oder nach der Caesur finden sich 19. — Wenn man auch alle Hypothesen Z.'s zugiebt, sprechen immer noch 4 Formen direct gegen das Schema : *mairb dósfiuscád* V. 34, *ádgladástar* V. 48, *huair ássoith* V. 59, *ismálle cónnucáibset* V. 66. Diese conjiciert Z. weg (s. unten).

Betrachten wir den Hymnus vorurtheilsfrei, so constatieren wir Folgendes [1] : I. Die 68 Halbzeilen vor der Caesur gehen aus : auf eine

1. Den Accent im Innern des Verses lasse ich als bedeutungslos unberücksichtigt.

betonte Silbe 11mal, auf ⏑ – 42mal, auf ⏑ – – 15mal; d. h. der trochäische Ausgang ist der häufigste, weil er überhaupt in der irischen Sprache der weitaus gewœhnlichste ist. Doch scheut sich der Dichter keineswegs auch ein- und dreisilbige Wörter vor die Caesur zu setzen, wo sie sich gerade darbieten. Congruenz zwischen den Halbzeilen derselben Strophe wird nicht beobachtet.

II. Im Versausgang steht reimend : eine betonte Silbe 10mal, ⏑ – 54mal[1], ⏑ – – 4mal; d. h. der schwierige dreisilbige Reim findet sich nur zweimal, um so häufiger der zweisilbige. Da sich die einsilbigen Reime auf V. 51-54 und 57-62 beschränken, darf man vielleicht annehmen, dass der Dichter trochäischen Reim angestrebt hat; doch trägt er kein Bedenken, davon abzuweichen, sobald es ihm bequemer ist.

Dass Z.'s Schema für unsern Hymnus nicht haltbar ist, zeigt am deutlichsten der Umstand, dass es wirklich Gedichte giebt, die demselben insofern folgen, als sie alle Halbzeilen trochäisch ausgehn lassen (s. unten). In diesen ist der Rythmus sofort fühlbar, und man braucht nur eines derselben neben den Hymnus zu stellen, um überzeugt zu sein, dass ein solcher Rythmus hier nicht vorliegt. Also müssen wir bei dem Resultate der Gramm. Celt. bleiben : das Metrum des Hymnus stützt sich ausschliesslich auf Silbenzahl und Reim ohne Berücksichtigung des Accents. Es ist nicht rythmisch im gewöhnlichen Sinne des Worts. Wer die irische Metrik aufhellen will, hat nicht sowohl zu beweisen, dass hier wirklicher Rythmus vorliegt — was unmöglich ist —, als vielmehr zu zeigen, wie im Irischen ein rein silbenzählendes, unrythmisches Metrum hat entstehen können.

Wir wenden uns nun zu den Bemerkungen Z.'s zu den einzelnen Versen :

V. 9 (S. 183). *Dofaid tar-Elpa huile... conidfarggaib la-German.* Der Glossator erklärt : *rofaidestar Victor Patraicc* « V. sandte den P. ». Z. übersetzt wohl richtiger « er führte ihn..., bis er ihn bei Germanus liess », indem er *dofaid* als Praeteritum von *do-fedim* fasst. Da der Dichter V. 11 den P. « auf Inseln des tyrrhenischen Meeres » weilen lässt, ist hier *Letha* als *Latium*, nicht als *Letavia* zu fassen und *tar-Elpa huile* mit « über die ganzen Alpen » zu übersetzen (Z. « über ganz Schottland »). — In V. 39 und 47 hingegen, sagt Z., « kommt *dofaith*,

1. Hiebei ist Str. 2 *ba-fissi — Odissi* mitgerechnet, da wohl die Betonung des fremden Eigennamens freier behandelt werden konnte ; diess nimmt auch Z. an. Ganz sicher ist es nicht, da sich vereinzelt auch sonst unrythmischer Reim in æhnlichen Hymnen findet ; vgl. Colmans Hymnus V. 7, 8 : *adamra — a-damna.*

dofaid in der absolut sicheren Bedeutung « er ging » vor, und diese beiden Stellen sind die einzigen, in denen die Form in der Bedeutung vorkommt ». Er schreibt diess dem Interpolator zur Last, der die erste Stelle missverstanden und die Form fälschlich zweimal angewendet habe. Schon an sich wenig wahrscheinlich! Die betreffenden Verse lauten :

V. 39. Die Iren kamen alle in die Hœlle, « bis der Apostel zu ihnen kam ; *dofaith gith gáithe déne ;* er predigte » u. s. w. Z.'s Vermuthung (S. 174), das bisher unerklärte *gith* sei mittelirische Schreibung für *cith, cid* « sogar, selbst » ist ansprechend. Aber wenn *dofaith* mit « er ging » übersetzt wird, bleibt *déne* (im Reim mit *Féne*) unverständlich ; Z. will es daher in *déni* oder *dénu* ändern. Fassen wir *dofaith* wie oben, so erhalten wir « ihn führte gar des Windes Schnelligkeit », woran nichts auszusetzen ist.

V. 47. « Als P. schwach wurde, wünschte er nach Macha zu gehn. Ein Engel trat vor ihn unterwegs mitten am Tage ; *dofaid* südlich (oder « zur Rechten ») zu Victor ; der war es, der zu ihm sprach (?); der Busch, in dem er sich befand, flammte ; aus dem Feuer redete er (ihn) an ». Auch hier giebt nur die Uebersetzung « er führte ihn » einen guten Sinn : ein Engel tritt ihm in den Weg und führt ihn zum brennenden Busch, aus dem sein spezieller Schutzengel Victor zu ihm spricht. Der zweite Engel wird auch Anal. Boll. I 580 ausdrücklich erwähnt. So ist auch nicht « der Zusammenhang zerrissen », wie Z. (S. 179) behauptet.

Der Glossator fasste V. 9 *dofaid* als *dofóid* von *fóidim* « ich sende ». Letzteres ist nach Z. Causativum zu *fedim ;* dann müsste es **foidim* **fuidim* lauten. Das *o* ist aber im Altirischen meist mit dem Längezeichen versehen : *fóidit* Sg. 181[a], 2 und häufig ; also haben wir echten Diphthong *oi* vor uns. Sollten *fóidim* und *fedim* zusammenhängen, so kœnnte ersteres nur ein Compositum *fo-fedim* sein, in welchem die auf dem Praefix betonte Form sich verallgemeinert hätte, und welche, im Unterschied vom Simplex, schwach flectierte. Doch ist diess unwahrscheinlich.

V. 11. (S 176) : « Auf Inseln des tyrrhenischen Meeres verweilte er ; auf ihnen *adrími ;* er studierte den Canon bei Germanus » etc. Die Form *adrími* macht Schwierigkeit. Stokes übersetzt « *he meditated* »; aber *adrími* heisst nur « er zählte ». Was zählte er ? Z. ergänzt das Object aus der folgenden Zeile « er zählte die Canones »; eine recht unnütze Beschäftigung ! Mir scheint das selbständige « er zählte » oder « er rechnete » wird klar, wenn wir beachten, was der Dichter des *Sal-*

tair na Rann von jedem Kleriker verlangt (V. 261-268) : « Fünf Dinge sind es, die täglich jeder Verständige, jeder der einen kirchlichen Grad bekleidet, wissen soll : der Tag der Sonnenmonats, das Alter des Mondes, der Lauf des Meeres (Ebbe u. Fluth), der Tag der Woche, die Festtage der Heiligen ». Die Kalenderrechnung also, den *Computus* erlernte Patricius, wie jeder andre Kleriker. Dass diese Studien in Irland ebenso eifrig betrieben wurden, wie anderswo, zeigen schon die verschiedenen glossierten Handschriften von Beda's Schrift *De ratione temporum*. Vgl. auch das Lob Colum Chille's im Amra : ... *sceo ellacht immuaim nesci immrith. raith rith la-gréin ngéscaig sceo réin rith.*

V. 13, 14 (S. 173) : *hi-fithisi-ar-(f)ithisi.* Das Wort *fithise* ist abgeleitet von *fithis* « Kreislauf ; Spur, die einen Kreis bildet »; dieses betrachtet Z. als entlehnt aus spätlat. **vicissis,* welches er aus *vicissim vicissitudo* etc. erschliesst. Das ist unmœglich, da *fithis* schon im Altirischen belegt ist, wo *th* und *ch* nicht vertauscht werden kœnnen.

V. 14 (S. 169) : *Menicc atchithi hi-fisib,* Hdschr. F. : *menic itchithe i-fisib* « häufig wurde in Visionen erblickt, (dass er wieder zu ihnen kommen werde) ». Hier will Z. das Imperfectum *atchithe* ändern, weil der Vers eine Silbe zu viel habe. Doch kommt Verschleifung von Vocal vor Vocal auch V. 33 und 65 vor. Die Vocalelision in der altirischen Poesie ist noch gar nicht untersucht ; sie ist z. B. im *Saltair na Rann* gewœhnlich. Z. conjiciert ein Praet. Pass. *atchíth,* eine Missbildung, da die regelmässige und einzig belegbare Form das Praet. Pass. *atchess* lautet. Lässt sich gegen die Form *atchíthe* nichts einwenden, so bin doch auch ich aus andern Gründen geneigt, mit Z. und Windisch *atchíth* zu lesen, das freilich nicht Praet. Pass., sondern nur III Sg. Praes. secund. Act. sein kann wie *dogníth*[1]. Von häufigen Visionen in Irland, in welchen die Ankunft des Patricius vorhergesehen wurde, weiss die *Confessio* nichts zu berichten, wohl aber von mehreren Visionen, durch welche Patricius selbst auf die Rückkehr nach Irland vorbereitet wurde[2]. In einer derselben hœrt er « *vocem ipsorum* (l. *puerorum ?*), *qui erant iuxta sylvam Focluti* », was die unmittelbar folgenden Strophen des Hymnus erzählen. Ich übersetze also : « Häufig sah er in Visionen, dass er wiederum dahin (nach Irland) kommen werde. Eine Hilfe für Irland war das Kommen des Patricius ; es wurde dafür gesorgt ;

1. Weder Z. noch Windisch nehmen Anstoss an *fogniad* V. 30, das eine Unform ist und ausserdem den Reim mit *lia* verlezt ; l. *ba gnia.*
2. s. Acta Sanctorum, XVII Mart., S. 534 f.

weit gehœrt wurde der Schall ihres Rufes, der Kinder von *Caill Fochlad.* Sie baten » etc.

V. 18. (S. 169) : *Gadatar co-tissad in-noeb* « sie baten, der Heilige mœge kommen ». Die Halbzeile hat eine Silbe zu viel ; den Artikel vor *noeb* würde man ungern missen. Z. ändert *gadatar* in **gadtar*, eine unbelegte Unform ; die III Plur. lautet schon altirisch *ro-gadatar* Ml. 46[b], 28. Vielmehr wird *co* zu streichen sein ; dieselbe conjunctionslose Satzfügung findet sich V. 7 : *Asbert Victor fri-gniad Milcon, tessed for tonna ;* hier ist sie vom Copisten geschont, da er *con* als Conjunction fasst und von *mil-* trennt.

V. 19. (S. 169) : *Tuatha Erenn tairchantais.* Hier ändert Z. das letzte Wort in ein undenkbares, dreisilbiges *doairchntais. Tairchantais* ist tadellos, da schon im Altirischen die kürzere Form mit *tair-* statt *doair-* sich zu verallgemeinern beginnt (s. oben S. 150.)

V. 24. (S. 171) : *Ised tuargaib aeua suas de sechtreba dóine.* Das dunkle *a-eua* erklärt der Glossator mit *a-mathe* « seine Güte ». Wie kommt er dazu ? fragt Z. Nun, er sprach *a-mathe* bereits *a vaje* aus, wie im Neuirischen und « dachte, *a-eua* sei phonetische Schreibung für *a-mathe* ». Diese Bemerkung ist mir vollkommen unverständlich. Auch ist Z.'s Conjectur, *eua* sei aus *ain*[*m*] verschrieben, wenig einleuchtend ; der Vers wird um eine Silbe zu kurz. Denn *tuargaib* in *doforgaib* zu ändern S. 164), liegt kein Grund vor, da schon in den Würzburger Glossen die Form mit *tuar-* einzig belegt ist (s. oben S. 149 [1]). Stokes liest (nach brieflicher Mittheilung) *a-feba* (seine Qualitäten), zweifellos richtig ; denn wir erhalten so Caesurreim mit *-beba* (vgl. V. 17, 18 ; 27, 28 ; 29, 30) und Binnenreim mit *treba* (vgl. V. 45).

V. 33, 34. *Pridchad sosceła do-cách ; dogníth morferta il-lethu ; iccaid luscu la-truscu ; mairb dosfiuscad do-bethu.* « Er predigte jedem das Evangelium ; er that grosse Wunder weit und breit ; er heilte Blinde [2] nebst Aussätzigen ; Todte, die erweckte er zum Leben ». Zunächst ändert Z. (S. 164) *illethu* in *lethu* « bei ihnen »; das ist unnœthig, weil *morferta illethu* viersilbig gelesen werden kann (s. oben zu V. 14). Sodann macht ihm die letzte Halbzeile viele Bedenken (S. 170). Selbst spätere Legenden wissen zum Theil nur einen Todten aufzuführen, den Patricius erweckt hat und zwar einen Riesen, ein Wunder, das er mit andern keltischen Heiligen z. B. mit St. Cadocus gemein hat. Z. ändert

1. Eine andere Ausgleichung zeigen die St. Galler Glossen ; sie schreiben zwar richtig *dofurcabar*, aber *ni-turgabar* st. *-tuargabar* (s. ebend.).

2. *losc* ist ein Lehnwort aus lat. *luscus* « einæugig » vgl. prov. *losc* frz. *louche* « schielend ». Das Wort ist statt *dall* « blind » gewæhlt, um mit *truscu* zu reimen.

daher « die Todten » in « einen Todten » und nimmt auch seiner Rythmus-Theorie zu Liebe eine Umstellung vor. Dieser Aenderung widerspricht aber das Imperfectum *dosfiuscad,* das sich kaum auf eine einmalige Erweckung beziehen kann. Vielmehr scheint mir die Erklärung anderswo zu suchen. Die Strophe ist eine deutliche Nachahmung der Verse 20-24 des Hymnus auf Christus, der dem heiligen Hilarius zugeschrieben wird[1] :

Multa parvus multa adultus signa fecit celitus
Quae latent et quae leguntur coram multis testibus
Praedicans celeste regnum dicta factis approbat
Debiles facit vigere cecos luce illuminat
Verbis purgat leprae morbum mortuos ressuscitat.

Namentlich die letzten Verse sind beweisend. Wenn man überhaupt Interpolation annehmen soll, scheint mir diess hier der Fall zu sein. Der lateinische Hymnus mochte in irischer Uebertragung vorhanden sein ; jemand, der ihn kannte, war überrascht durch die grosse Aehnlichkeit dieser Strophe mit V. 35, 36 unseres Hymnus[2] und schrieb sie dazu ; die Copisten nahmen sie mit auf (vgl. Zimmer S. 177). Ganz ähnliche Anhängsel finden sich in Colman's Hymnus, vgl. V. 39 u. V. 41 (Windisch, Ir. Texte, S. 9).

V. 48. *Asin-ten*[3] *adgladastar,* « aus dem Feuer redete er (ihn) an ». Z. liest (S. 168 f.) *asintenid adgladstar.* Aber **adgladstar*, das er seiner Verstheorie zu Liebe einsetzt, ist eine unmœgliche, analogielose Form ; ausserdem würde der dreisilbige Reim mit *arid-ralastar* zerstœrt. Dass in den altirischen Glossen nur *tene*, Dat. *tenid*, für « Feuer » vorkommt, ist richtig ; doch findet sich die kürzere Form *ten* (*s*- Stamm ?) gerade in den irischen Hymnen mehrfach (s. Windisch s. v.). Es mag ein alterthümliches Wort sein, das sich nur in der Poesie und in dem stehenden Ausdruck *o-thein co-fraig* « vom Feuer (Herd) bis zur Wand » erhalten hat. Es ist also nichts zu ändern.

V. 54. *mo-n-icfed* oder *mosnicfed* übersetzt Z. « er würde bald abscheiden » (S. 180). Dass das Simplex *iccim* « ich gehe » bedeute und erst die Composita *ro-iccim* und *do-iccim* « ich komme, erreiche », nennt er eine « elementare Thatsache ». Sie zu beweisen, hält er nicht für

1. Todd, Book of Hymns, S, 153 f.
2. Der Ausgang ist fast gleichlautend ; vgl.
rochés mor seth illethu
incach dosfuc dobethu.
3. Handschr. F. besser : *assin-tein.*

nœthig. Die verwandten lat. *nanciscor* scr. *açnôti* « erreichen » sprechen aber direct dagegen.

V. 59 (S. 168). *Huair assoith la-Hésu || in-grían fri-bás inna-clóen. Assoith* kann kaum dreisilbig gelesen werden, da es in V. 58 (*assoith in-grian fri-Gabon*) zweisilbig vorkommt. Zur Form vgl. *atrosoïd*, Glosse zu : *in tantum se a mali vicisitudine suspenderit* (l. *-rat*) Ml. 39ª, 16. Die erste Halbzeile hat also eine Silbe zu wenig; Z. ändert *huair* in *huare*. Im Altirischen ist die Conjunction immer zweisilbig; im Mittelirischem scheint sich nur *uair* zu finden. Ist die Emendation richtig, so würde in diesem einzigen Punkte die Sprache des Hymnus ältere Gestalt zeigen, was mir bedenklich scheint.

Z. hält V. 55-62 für interpoliert (S. 181); dass der Dichter in dieser Reihenfolge erzählt habe, sei undenkbar. Weshalb? Zuerst wird erzählt, was beim Tode des Patricius auf Erden um seinen Leichnam vorgeht; darauf wendet sich der Dichter mit V. 63 zu seiner Seele, wie die Engel sie fortführen, und wie sie in den Himmel aufsteigt. Ich sehe darin nichts Auffallendes.

V. 66. *is-malle connucaibset*. Hier nimmt Z. Anstoss an der Form *malle*, da im Altirischen fast nur *immalle* vorkommt. Auch stellt er seiner Verstheorie zu Liebe die Worte um : *connucaibset immalle*. Aber *malle* ist im Mittelirischen häufig, die Halbzeile tadellos.

Um der Zimmer'schen Verstheorie gegenüber nicht als blosser Destructor zu erscheinen, mœchte ich hier kurz darlegen, wie sich mir die

ENTWICKLUNG DER IRISCHEN METRIK

darstellt. Es ist a priori wenig wahrscheinlich, dass eine Sprache mit so stark wirkendem Accent, wie das Irische, von sich aus eine rein silbenzählende, zum Theil unrythmische Metrik erzeugt habe. Diese scheint mir vielmehr aus dem Lateinischen zu stammen, wie ich nachzuweisen versuchen will[1]. Ich spreche im Folgenden nicht vom Binnenreim und von der Allitteration, die mit der Entwicklung der älteren Metren in keinem engern Zusammenhange stehen, sondern nur von der Silbenzahl, dem Accent und dem Reime im Versausgang, resp. vor der Caesur. Auch berücksichtige ich zuvœrderst nur die grosse

1. Auch der Gramm. Celt. ist die grosse Aehnlichkeit irischer und lateinischer Verse nicht entgangen ; aber sie erklært dieselbe theils durch Zufall (S. 942 **), theils durch Beeinflussung der lateinischen Gedichte durch die irische Metrik.

Gruppe von Metren, welche aus Strophen von zwei Langzeilen bestehn, und in welchen die zweiten Halbzeilen 7 Silben zählen. Dabei beschränke ich mich wesentlich auf die Hauptmetren, welche O'Donovan *Seadna*, *Deibhide*, *Rannaigheacht*, *Cashbairn* nennt [1], ohne auf die zahlreichen Variationen einzugehn.

Auszugehn ist vom rœmischen Volksverse, der unter der regelnden Hand der Grammatiker als katalektischer trochäischer Tetrameter erscheint; z. B. bei *Terentianus Maurus* (Keil VI, 334):

Syllabas, quae rite metro || congruunt heroico,
Captus ut meus ferebat, || disputatas attuli
Versibus, sane modorum || quo sonora levitas
Addita stili levaret || siccioris taedium.

Der volksthümliche Vers weicht insofern ab, als er sich weniger auf Silben**quantität**, als auf die Silben**zahl** und auf die **Betonung** gründet [2]. Die erste Halbzeile enthält 8 Silben und geht aus auf ⊿ –, die zweite 7 Silben und geht aus auf ⊿ – – oder ⊿ – ⊿; die Betonung im Innern des Verses ist, namentlich in späteren Beispielen, frei, wie in der romanischen Metrik. Das Schema ist also:

– – – – – – ⊿ – || – – – – ⊿ – –
1 2 3 4 5 6 7 8 || 1 2 3 4 5 6 7

z. B. *Caesar Gallias subégit || Nicomedes Caésarem*
Ecce Caesar nunc triúmphat || qui subegit Gállias
Nicomedes non triúmphat || qui subegit Caésarem.

Dieser Rythmus kommt auch in den lateinischen Hymnen vor; so im *Hymnus S. Hilarii in laudem Christi*, den Todd etwa in's 5. oder 6. Jahrh. setzt (*Book of Hymns* S. 150). Zwei Langzeilen bilden eine Strophe; Anfang:

Ymnum dicat turba frátrum | ymnum cantus pérsonet
Christo regi concinéntes || laudem demus débitam.

Dieser Hymnenrythmus hat in Irland Nachahmer gefunden; so 1. im *Hymnus S. Secundini in laudem S. Patricii* (Todd S. 11); hier sind vier Zeilen zur Strophe verbunden; Anfang:

Audite omnes amántes || deum sancta mérita
Viri in Christo beáti || Patricî epíscopi

1. Ir. Gramm. S. 412 ff. Da mir O'Molloy's Grammatik nicht zur Hand ist, muss ich mich mit O'Donovans kurzen Bemerkungen über die neuere Metrik begnügen.

2. Der Unterschied zwischen der quantitierenden und der silbenzæhlenden (reimenden) Metrik war auch den Iren wohlbekannt; nach der ersteren gebaut ist der *rhythmus artificialis*, nach der letzteren der *rh. vulgaris*; s. die Vorrede zum Hymnus « *Altus Prositor* » Stokes, *Goidelica* ² S. 101.

Quomodo bonum ob áctum || simulatur ángelis
Perfectamque propter vítam || aequatur apóstolis.

2. Im *Hymnus S. Camelaci* (Gramm. Celt. 942) :

Audite bonum exémplum || benedicti páuperis
Camelaci Cumiénsis || dei iusti fámuli
Exemplum praebet in tóto || fidelis in ópere
[Et] gratias deo ágens || hilaris in ómnibus.

Also dieses Versmass, von dem alle folgenden ausgehn, ist durch die irischen Mœnche aus der lateinischen Hymnenpoesie übernommen worden.

ERSTE MODIFICATION.

Zwei Langzeilen, die zusammen eine Strophe bilden, werden durch den Reim verbunden, der natürlich dreisilbig ist. So 1. im *Hymnus Cuchuimnei* (Todd 139); Anfang :

*Cantemus in omni die || concinentes v*árie
*Conclamantes deo dígnum || ymnum sanctae m*ária e.

Der Versausgang *páterno-máterno* in Str. 4, sowie obiges *máriae* ist bezeichnend für die irische Aussprache des Lateinischen.

2. *Hymnus S. Colmani in laudem S. Michaelis Archangeli* (Todd 167); Anfang :

In trinitate spes méa || fixa non in ómine
*Et archangelum deprécor || michaelem n*ómine.

Dass *deprecor* mit romanischer Betonung auf dem Verbalstamm zu accentuieren ist, zeigen alle übrigen Caesuren ; ebenso betont findet sich dieselbe Form Todd S. 172, V. 1.

Dieser Vers wird genau in's Irische übernommen ; das Versmass heisst die « grosse *Seadna* » (O'Don. S. 421). In Ermangelung eines andern Beispiels führe ich das von O'Donovan an :

*D'fhior chogaidh comhailtear síothchain || seanfhocal nach s*áruighthear
*Nifhaghann sidh acht fear fóghla || feadh Banba na m-b*ánfhoithreadh.

So leicht nun aber der dreisilbige Reim im Lateinischen ist, so schwierig ist er im Irischen, wo die unbetonten Mittelsilben meist geschwunden sind. Dreisilbigen Reim durch ein längeres Gedicht durchzuführen, ist hier ein Bravurstück sonder Gleichen [1]. Man begnügt sich daher

1. Consequenter dreisilbiger Reim findet sich in dem an den *Saltair na Rann* angehängten Gedichte V. 8017-8392 ; dasselbe ist in Folge der Verskünstelei kaum noch verständlich.

gewœhnlich mit einsilbigem Reim, d. h. mit dem Reim der Silbe, welche ursprünglich den ausklingenden Nebenton trug. So entsteht die « gewœhnliche *Seadna* »; das Schema ist :

– – – – – – ´ – || – – – – – – ´
1 2 3 4 5 6 7 8 || 1 2 3 4 5 6 7

Ein altes Beispiel sind die an Sanctans Hymnus angehängten Verse 22–24. (Stokes, *Goid.*[2] S. 148; Windisch, *Ir. Texte* S. 52). V. 23, 24 lauten :

*Rombith oroit let a-máire || rop trocar ri nime d*ú n
*Ar-guin ar-guasacht ar-gábud || a-crist for-do-[s]nadud d*ú n.

ZWEITE MODIFICATION.

Eine andere Variation besteht darin, dass die Silbenzahl der beiden Vershälften ausgeglichen wird, indem die unbetonte Silbe vor der Caesur wegfällt; die französische Metrik würde sagen : die weibliche Caesur wird mit der männlichen vertauscht. Also aus dem Schema :

– – – – – – ´ – || – – – – ´ – –
1 2 3 4 5 6 7 8 || 1 2 3 4 5 6 7

wird :

– – – – – – ´ || – – – – ´ – –
1 2 3 4 5 6 7 || 1 2 3 4 5 6 7

Im Lateinischen und reimlos ist dieser Rythmus vielleicht nicht nachzuweisen, im Lateinischen schon darum nicht, weil es hier kaum mœglich ist, betonte Silbe vor der Caesur durchzuführen. Im Irischen werden hier immer die zwei Halbzeilen durch den Reim verbunden, wie bei lateinischen Metren mit gleichsilbigen Versen z. B. von 8 Silben) der paarweise Reim Sitte war. Man kann daher die Strophe in 4 siebensilbige Verse zerlegen.

Wichtig für die weitere Entwicklung der irischen Metrik ist, dass die Silbe vor der Caesur betont, die im Versausgang stehende unbetont war; durch die erstere wurde Einsilbigkeit des Reimes bedingt; es musste hier also eine betonte Silbe mit einer unbetonten reimen. Diese Eigenthümlichkeit erklärt sich leichter, wenn wir bedenken, dass der unbetonte Reim in lateinischen Hymnen auch sonst und zwar auch in Irland gebräuchlich war; ausser dem bekannten Psalm von Augustinus :

*Abundantia peccatorum || solet fratres conturbár*e
*Propter hoc dominus noster || voluit nos praemonér*e etc.

vergleiche man den *Hymnus S. Columbae* (Todd 205) :

*Alter prosator vetust*us || *dierum et ingenit*us u. ähnl.

Wohl das älteste Beispiel unseres Rythmus bietet das nur theilweise

entzifferbare Gedicht im Mailänder Codex (Gramm. Celt. 951; Goid. 17); Anfang:

Adcondarc alaill in-nócht (ba ingnad lium étarport

Untersuchen wir dieses Gedicht näher, so finden wir von der Regel, dass die erste Halbzeile auf eine betonte Silbe ausgehn muss, in den 31 lesbaren Versen keine sichere Ausnahme. Das Adverbium *amne* « so » (Goid. 18) scheint *amné* zu betonen; vgl. Saltair na R. 3869 und Ir. Texte 131 Z. 24, wo es im *Deibhide*-Metrum steht; darauf weist auch die verkürzte Form *mne* in *mad-mne labrar* Wb. 78, 6. Ebenso wird *amnín* (l. *amin?* Goid. 20) zu betonen sein. Dagegen in den 30 sicher gelesenen zweiten Halbzeilen finden wir den regelmässigen Ausgang ´ – – nur 23mal; daneben 1mal ´ – – – (*gualamnada*), 5mal ´ – (*barrfind, fordarc, romar, snechtae, doichlech*); 1mal sogar betonte Silbe (*in-gáes*), d. h. rythmischen Reim. Also das ursprüngliche Verhältniss wird wohl noch meist gewahrt, aber nicht ohne Schwanken. Mit andern Worten: das Gefühl fur den Rythmus des Verses beginnt zu schwinden; als Ersatz dafür ist der Reim zu betrachten, der aber, wie im ursprünglichen Schema, fast ausnahmslos unrythmisch bleibt. Der Grund mag sein, dass es zu beschwerlich war, an jeden Versausgang ein dreisilbiges Wort zu stellen, weil so von 7 Silben der zweiten Halbzeile immer drei vom Reimwort in Anspruch genommen waren.

Dieses alte Gedicht bietet uns den Uebergang zu dem häufigsten mittelirischen Metrum, dem *Deibhide*, dessen wesentlichstes Charakteristicum der unrythmische Reim ist. Seine Gesetze sind: die Strophe hat 4 Zeilen von je 7 Silben; sie sind paarweise gereimt; aber der Reim muss in den ungeraden Zeilen betont, in den geraden unbetont sein. Trägt also in jenen die Endsilbe den Ton (das alte Verhältniss), so muss hier das Schlusswort zwei- oder mehrsilbig sein; es kann aber auch in den ungeraden Versen ein zweisilbiger Reim stehen, nur muss dann das Schlusswort der geraden mindestens drei Silben zählen. Also hier ist jeder Rest von Rythmus geschwunden; das Unrythmische ist geradezu Gesetz. Manche dieser Gedichte sind Lieder; die Melodie mag einigermassen den Mangel an Rythmus ersetzt haben. Von dem ursprünglichen Schema ist ausser der Silbenzahl nur gewahrt, dass der letzte Wortton in den geraden Versen weiter nach vorn stehn muss, als in den ungeraden.

So ist unter vielen andern z. B. der *Saltair na Rann* gedichtet; Anfang[1]:

8. Ich vereinige die zwei reimenden Verse zur Langzeile.

*Mo-ri-se ri nime n*áir || *cen-huabur cen-ímmarb*aig
*Dorosat domun d*úalach || *mo-ri bithbeo bíthb*uadach.
*Ri os-duilib thargca gr*éin || *ri os-fudumnaib áicg*ein
*Ri tess tuaid tiar ocus t*áir || *fris ni-derntar ímmarg*ail.

Untersuchen wir beliebige 100 Verse aus diesem umfangreichen Gedicht, z. B. 2001-2100, so finden wir folgende Verhältnisse : der ungerade Vers geht 45mal auf eine betonte Silbe aus, 5mal auf ⏑ –; der gerade 15mal auf ⏑ – –, 35mal auf ⏑ –.

Aehnlich in V. 5473-5572 : in den ungeraden Versen 47mal betonte Endsilbe, 3mal ⏑ –; in den geraden 20mal ⏑ – –, 30mal ⏑ –; d. h. im Ausgang der Langzeile haben die Paroxytona, die im Mailänder Gedicht erst spärlich auftreten, die Uebermacht gewonnen über die Proparoxytona, was sich leicht aus ihrer grœsseren Häufigkeit erklärt. Dagegen vor der Caesur findet sich neben betonter Endsilbe nur ein kleiner Prozentsatz von Paroxytona. Letzteres ist kaum als eine Reminiscenz an das ursprüngliche Schema zu erklären, sondern einfach aus dem Umstande, dass bei betonter Endsilbe die Assonanz einsilbig ist; einsilbige Assonanz ist natürlich leichter zu finden als zweisilbige. Wo aber dem Dichter eine zweisilbige zu Gebote steht, wendet er sie ohne Bedenken an.

Die freien Verhältnisse dieses Metrums werden hie und da etwas künstlicher geregelt; so finden wir in einigen Gedichten das Gesetz beobachtet : die erste Halbzeile geht immer auf betonte Endsilbe aus (wie ursprünglich), die zweite immer trochäisch[1] (im Gegensatz zum Ursprünglichen).

So 1. die Strophe im St.Galler Codex 112 :

*Is acher in-gaith in-n*ócht || *fufuasna fairgge fíndf*olt
*Ni agor reimm mora m*ínn || *dond-laechraid lainn ua-lóthl*ind.

2. Ein Gedicht in der Handschrift von St. Paul (Ir. T. 316; Gloss. Hib. 267); erste Strophe :

*Messe ocus pangur b*án || *cechtar nathar fria-sáind*an
*Bith a-menma-sam fri-s*éilgg || *mu-menma cein im-sáinch*eirdd.

Weniger streng ist die gewœhnliche Regelung des *Deibhide*-Metrums in der späteren Metrik (O'Donov. S. 420; sie verlangt nur, dass die geraden Verse den letzten Wortton genau um eine Silbe weiter vorn haben als die ungeraden; also Versausgang A : ⏑, B : ⏑ –;

1. Die Ausdrücke *trochæisch*, *dactylisch* sollen hier wie im Folgenden natürlich nicht die Silbenquantitæt, sondern die Betonungsverhæltnisse bezeichnen.

oder A : ⸗ –, B : ⸗ – –. Diese beiden Variationen dürfen in demselben Gedichte wechseln.

Allein die grosse Menge mittelirischer Gedichte, wie sie sich massenweise in die Prosaerzählungen eingeschoben finden, behandeln das *Deibhide*-Metrum in der oben besprochenen freiesten Weise; ja sie scheuen sich oft nicht, auch rythmische Reime hineinzumischen, was wir in Mailänder Gedicht nur einmal gefunden haben, und was im *Saltair na Rann* nur sehr vereinzelt vorkommt (s. *Rev. Celt.*, VI, 96). Letzteres sind offenbar Nachlässigkeiten der Dichter.

Variationen : A. Das Versmass wird rythmisch, wenn die Endsilbe, wie vor der Caesur, so auch im Versausgang betont wird (vgl. oben die « gewœhnliche *Seadna* »). Wir erhalten dann regelmässige rythmische Verse von 7 Silben, die paarweise durch betonten einsilbigen Reim verbunden sind. Ein Beispiel bieten die in Colmans Hymnus eingeschobenen Verse 41 u. 42 (Goid. 122; Ir. T. 9) :

Rofir a-fiada rop f*í*r || *risam huili sith in-rí*g.

Im folgenden Verspaar wird der Reim zweisilbig :

V. 43 : *Sech-roïsed ro*íssam || *hi-flaith nime cotr*íssam.

Die Klimax geht weiter; der Reim wird dreisilbig (aber unrythmisch) :

V. 45 : *Robbem cen-aes h*il-léthu || *la aingliu im-b*íthbethu.

Wir haben hier ein vereinzeltes Reimspiel vor uns.

B. Ebenso entsteht ein Rhythmus, wenn umgekehrt der Ausgang ⸗ – – auch vor die Caesur übertragen wird. Dies ist das Metrum, welches O'Donovan (S. 423) *Cashbairn* nennt. Alle Verse gehn dactylisch aus; O'Donovans Beispiel lässt die unbetonte Endsilbe reimen :

*Puirt riogh achaidh fhionnlogh*a || *siodh chathail a g-cómhladh*a
*D'a ghoin d'arm i úghain*e || *do mharbh soin an síodhuigh*e

Häufiger sind Verse mit dactylischem Ausgang ohne Reim (s. unten).

DRITTE MODIFICATION.

Die dritte Klasse von Metren steht in der Mitte zwischen der ersten und zweiten. Mit der ersten hat sie gemein, dass die zwei Langzeilen der Strophe durch rythmischen Reim verbunden sind; mit der zweiten, dass die Silbenzahl der beiden Halbzeilen ausgeglichen ist durch Unterdrückung der unbetonten Silbe vor der Caesur.

Eine Gattung dieser Klasse kann als direct aus der « gewöhnlichen *Seadna* » entstanden betrachtet werden ; lautete dort das Schema :

– – – – – – ´ – || – – – – – – ´
1 2 3 4 5 6 7 8 || 1 2 3 4 5 6 7

so finden wir hier – – – – – – ´ || – – – – – – ´
1 2 3 4 5 6 7 || 1 2 3 4 5 6 7

Alle Halbverse gehen auf eine betonte Silbe aus ; die geraden reimen. Es ist die « grosse *Rannaigheacht* » (O'Don. S. 422). Vielleicht finden sich beide Rythmen zu einer Strophe vereinigt in dem an Sanctans Hymnus angehängten Verspaar 21. 22 (Goid. 148 ; Ir. T. 52) :

Epscop sanctan sancta srúith || *milid aingel cloth glan gél*
Rosoera mo-chorp for-tálmain || *ronoeba m-anmain for-ném*[1].

Aeltere Beispiele der « grossen *Rannaigheacht* » sind ferner :

1. ein Gedicht in der Handschrift von St. Paul (Goid. 177 ; Ir. T. 319; Gloss. Hib. 268); erste Strophe :

Is en immoṅiada sás || *is nau tholl diant eslinn gúas*
Is lestar fas is crann crín || *nad deni thoil ind-rig thúas.*

2. das an den *Saltair na Rann* angehängte Gedicht CLII (ed. Stokes, S. 115); erste Strophe :

Nimtha saegid for-dia ṅdrón || *con-ilur mod medar ṅglán*
Condarcuiri arcrichid ṅgél || *ruiri reb richid romchár.*

Im Allgemeinen zeigt aber diese Klasse von Metren keine so festen Regeln ; sie schliesst sich vielmehr an das *Deibhide*-Versmass an, ist also unrythmisch. Dort war der Accent vor der Caesur auf die letzte und vorletzte Silbe beschränkt, weil das Reimwort im Versausgang den Accent noch weiter vorn tragen musste. Da in unserer Klasse die Langzeilen reimen, stehn die Wœrter vor der Caesur in keiner Beziehung zu den Schusswœrtern ; es kann also der Wortton vor der Caesur eine beliebige Silbe, auch die drittletzte treffen. Ferner war dort das Schlusswort niemals auf der letzten Silbe betont ausser in nachlässig gebauten Versen. Hier hätte aus demselben Grunde auch diese Beschränkung keinen Sinn ; der einsilbige Endreim ist daher nicht ausgeschlossen. So ist ein sehr laxes Metrum entstanden, das namentlich in Hym- gern angewendet wird. Es verlangt weiter nichts, als dass jede des eile 7 Silben zählt, und dass je zwei Langzeilen reimen ; die Stelle mit den nts ist frei, doch ist der Reim rythmisch und beginnt also zten betonten Vocal des Verses.

1. Die Hdschr.
Diess kœnnte nur gænzt im ersten Halbvers eine achte Silbe und liest *sancta sruthib.* wenn *sancta* für *sa* n « die Heilige mit den weisen Alten », was nicht passt, oder keinen guten Siun gieb schrieben ist, « heiliger als die weisen Alten », was auch lese : *sanctaib, sruthib, milib angel,* etc.

Hie und da finden wir Verse, die genau zu dem ursprünglichen Schema der zweiten Klasse stimmen; so die erste Strophe von Colmans Hymnus (Goid. 121; Ir. T. 6):

*Sen de donfe fordonté || macc maire ronf*éladar
*Fora-oessam dun in-nócht || ciatiasam cain t*émadar.

Aber schon die folgende Strophe zeigt, dass diess Zufall ist und nicht in der Absicht des Dichters lag:

*Itir foss no útmaille || itir suide no-s*éssam
*Ruire nime fri cech-tréss || issed attach ad*éssam.

In demselben lockern Versmass sind gedichtet:

2. Fiacc's Hymnus, über den oben ausführlich gehandelt ist.

3. Broccan's Hymnus (Goid. 137; Ir. T. 27); erste Strophe:

*Nicar brigit buadach bíth || siasair suide eoin in-*áilt
*Contuil cotlud cimmeda || ind-noib ar-ecnairc am-m*áicc.

4. Ein Gedicht in der Hdschr. von St. Paul (Goid. 177; Ir. T. 318; Gloss. Hib. 268); erste Strophe:

*M-airiuclan hi tuaim inbir || ni lan techdais bes s*éstu
*Cona retglannaib a-réir || cona grein cona é*scu.

Auch hier führen kunstfertigere Dichter Regelungen ein und kehren so zum Theil zum Rythmus zurück:

I, a. Der einsilbige Endreim wird consequent durchgeführt; so in den zwei Strophen im St. Galler Codex 203-4; die erste lautet:

*Domfarcai fidbaidæ fál || fomchain loid luin luad nad c*él
*Huas mo lebran indlinech || fomchain trirech innan-*én.

I, b. Auch vor der Caesur wird immer eine betonte Silbe verlangt; das Versmass wird rythmisch. Es ist die « grosse *Rannaigheacht* », die sich eng an die « gewöhnliche *Seadna* » anschliesst, und deren Beispiele wir oben aufgeführt haben.

II, a. Der zweisilbige Reim wird durchgeführt. Eine Neigung zu dieser Form glaubten wir oben bei Fiacc's Hymnus constatieren zu dü fen, doch mit vielen Schwankungen.

II, b. Auch vor der Caesur muss der Wortton die vorletzilbe treffen. Der Ausgang aller Halbverse wird so trochäisch; onovan nennt das Versmass « kleine *Rannaigheacht* ». Diess sind einzigen Gedichte, welche einigermassen zu Zimmers Schema men. Aeltere Beispiele sind:

1. der *Hymnus S. Oengusii Meic Tipraite* (T 172); die zweite Strophe lautet:

Martinus mirus móre || ore laudavit déum
Pure corde cantávit || atque amavit éum.

2. Die Strophe im St. Galler Codex 229 :

Gaib do-chuil isin-chárcair || ni roïs chluim na-cólcaid
Truag insin a-Mail Báchal || rotgiuil ind-srathar dódcaid.

3. Ein Gedicht in der Hdschr. von St. Paul (Goid. 176; Ir. T. 319; Gloss. Hib. 268); erste Strophe :

Aed oll fri andud n-áne || aed fonn fri fuilted féle
In-deil delgnaide as-chóemem || di-díndgaib roeren réde.

4. Sanctans Hymnus (Goid. 147 ; Ir. T. 49); erste Strophe :

Ateoch rig n-amra n-áingel || uair ised ainm as tréssam
Dia dam frim-lorg dia-rathum || dia dom-thuüs dia déssam.

III. Der dreisilbige Reim wird durchgeführt ; auch vor der Caesur trifft der Wortton die drittletzte Silbe. Der Versausgang ist also dactylisch, resp. katalektisch trochäisch.

So im Gedicht des *Hibernicus Exul ad Karolum imperatorem* (Mai, Class. Auct. V, 412 ; Gramm. Celt. 948 ; Dümmler, Poetae lat. med. aev., I, 399); erste Strophe :

Charta Christo cómite || per telluris spátium
Ad Caesaris régium || nunc perge palátium.

Bezeichnend für die irische Aussprache des Latein sind wiederum *lóngaevus, lóngaevi, víctores, púellis* in den folgenden Strophen vor der Caesur.

Im Irischen wird dieses Schema sehr selten sein, da, wie schon œfter erwähnt, der consequente dreisilbige Reim hier zu schwierig ist. Doch treffen wir mehrfach denselben Rythmus ohne Reim, wo dann nicht zu entscheiden, ob er zu unserer zweiten oder dritten Klasse gehœrt (s. oben). Der Reim wird durch gehäufte Alliteration ersetzt. In Folge des mangelnden Reims fällt die strophische Gliederung auseinander ; es kœnnen mehr als vier Verse zur metrischen Einheit vereinigt werden. Der Schluss wird hie und da durch einen kürzeren Vers markiert.

Mehrere solcher Gedichte finden sich im « *Book of Rights* » (ed. O'Donovan, S. 194-202), z. B. S. 198 :

Nicc, nimtha seilbh sáerfhorba
Do mhac Mucchna míthisi
Ar a'mhead is ímnairi
Tuismeadh cland fri cóibhdhelchu

Is fearr ecaibh áthaisi
Olc buanudhugh béd.

Aehnliche Gedichte finden sich *Senchus Mor*, I, 64 und Ir. T. S. 288 f., wohl auch S. 68 u. 69.

Variation zu III. Fallen in dem Verse, den das Gedicht des Hibernicus Exul zeigt, die beiden letzten unbetonten Silben weg, so erhält man zweite Halbzeilen von 5 Silben, deren letzte betont ist; der Reim wird also einsilbig. So im Gedicht von Kloster-Neuburg (Gramm. Celt. 954; Rev. Celt. II, 113; Gloss. Hib. 265); die letzte Strophe lautet:

Mucholmoc ramchárastar || ar-fegad ar-fís
Isairi ramchárastar || uair istend mo-chris [1].

Giebt man auch die zwei unbetonten Silben vor der Caesur auf, so besteht der Vers aus zwei fünfsilbigen Halbzeilen, die beide auf eine betonte Silbe ausgehn. Bedeutsam für die Entstehung dieses Rythmus ist, dass er in dem genannten Gedicht mit dem ersteren abwechselt; V. 5 und 6 lauten:

Cris nathrach mu-chris || nathair imatá
Naramgonat fír || naramillet mná.

Diess mag genügen. Da die besprochenen Strophenformen unlœsbar miteinander verknüpft sind, und da die eine derselben (die *Seadna*) unzweifelhaft direct aus der lateinischen Poesie übernommen ist, wird sich die Annahme nicht abweisen lassen, dass sie sämmtlich im letzten Grunde auf den spätlateinischen Rythmen basieren. Fast alle Variationen erklären sich aus dem Bestreben, 1. den schwierigen dreisilbigen Reim zu vermeiden, 2. die beiden Halbzeilen einander anzugleichen. Auch wird wohl nur so verständlich, wie im Irischen unrythmische Metren entstehen konnten. Beweisend für lateinischen Ursprung sind ferner die technischen Bezeichnungen in den Vorreden zu den irischen Hymnen (s. Goid. 92 ff.). Das Versmass heisst *rithim* = *rhythmus*, die Strophe *caiptel* = *capitulum*, die Halbzeile *line* = *linea*. Dass daneben auch das echt irische *rann rand* für « Strophe » vorkommt, spricht nicht dagegen.

Wollte man die Einwendung machen, es sei unwahrscheinlich, dass die profane irische Poesie sich nach dem Muster der geistlichen gerichtet habe, so lässt sich darauf erwidern, dass diess auch bei einer andern poetischen Form der Fall ist; es ist diejenige der von Windisch [2]

1. Ich glaube daher nicht, dass Zimmers Emendation des verderbten zweiten Verses des Gedichts das Richtige trifft; vor der Caesur muss wohl ⏑ – – – stehn wie in den übrigen Versen.

2. Rev. Celt. V, 389 ff. 478 ff.

besprochenen Dichtungen, die mit den kirchlichen Sequenzen eng verwandt sind. Auch hat die Thatsache nichts Auffallendes, da die irischen Klœster Jahrhunderte lang die Centren der Kultur und Bildung waren. Ist aber für mehrere Klassen von Metren lateinischer Ursprung erwiesen, so wird sehr wahrscheinlich, dass die ganze silbenzählende irische Poesie auf lateinischem Muster beruht; die oben nicht erwähnten Rythmen werden sich theils als Variationen der besprochenen erklären lassen, theils vielleicht direct lateinischen nachgebildet sein.

Es erhebt sich nun die berechtigte Frage : sollten die Iren der einzige indogermanische Stamm sein, der von der alten, rythmischen Poesie der Urzeit keinen Rest bewahrt hätte ? Das ist nicht meine Ansicht. Nur sind die Spuren derselben nicht in der rein silbenzählenden Metrik zu suchen, sondern, da der Accent in der irischen Sprache eine so hervorragende Rolle spielt, muss er auch hier in den Vordergrund treten, ähnlich wie in der deutschen Dichtung. Es giebt ja noch manche irische Gedichte, welche weder aus der silbenzählenden Metrik noch aus der Sequenzenpoesie sich erklären lassen und bei denen ausser der Alliteration eben der Accent die Hauptrolle zu spielen scheint; so namentlich in den Begrüssungsformeln, z. B. Ir. T. 211:

Fóchen Lábraid | lúath-lam ar-cláideb
Cómarbæ búidne || snéde slégaige
Sláidid sciathu || scáilid góu
Créchtnaigid cúrpu || áildiu inn-áib
Mánraid slúagu || sréid múine
Fóbartach fían || fóchen Lábraid.

In diesen und ähnlichen Gedichten dürfte, wenn irgendwo, die irische, echt keltische Poesie zu suchen sein ; vielleicht gehœren auch die *Amra* hieher. Doch wage ich nichts Bestimmteres auszusprechen, da mir noch keine Sammlungen vorliegen.

Juni 1884.

R. Thurneysen.

[Wenn ich beim Niederschreiben des Obigen W. Meyers inhaltreiche Abhandlung « Der Ludus de Antichristo und Bemerkungen über die latein. Rythmen des XII. Jahrh ». (Sitzungsberichte d. Münchener Academie, philos.-philol. Kl. 1882, I, S. 1-192) gekannt hätte, wäre ich der Mühe des Beweises überhoben gewesen, dass die irischen Rythmen aus dem Lateinischen stammen ; so mag es als eine kleine Ergänzung dazu betrachtet werden. Zur mittelirischen Metrik vergleiche man jetzt *Atkinson : On irish metric*. Dublin 1884.] R. Th.

DE QUATRE MANUSCRITS DES ÉVANGILES

CONSERVÉS A DUBLIN[1].

L'histoire de la Bible dans les Iles-Britanniques présente un grand intérêt. C'est en effet un des chapitres de l'histoire du conflit séculaire entre l'Eglise romaine et la civilisation celtique. Mais ce sujet est difficile à étudier. Les manuscrits irlandais et anglo-saxons de la Bible latine se bornent, à l'exception d'un ou de deux, aux Evangiles, et nous avons très peu de renseignements précis sur eux ; en outre, leur date est si incertaine, que les meilleurs auteurs diffèrent de deux cents ans dans leurs appréciations ; du reste, le plus grand nombre de ces manuscrits ne paraissent pas beaucoup plus anciens que le VIIIe siècle, c'est-à-dire que l'époque où l'assimilation des Iles-Britanniques à l'Eglise de Rome était presque un fait accompli. C'est donc avec empressement que nous devons accueillir la nouvelle et intéressante publication de l'Université de Dublin. M. T. K. Abbott, professeur à cette Université, déjà connu par d'importants travaux relatifs à la Bible[2], vient de publier avec un grand soin, en deux élégants volumes imprimés par l'*University Press*, le texte ou la collation de quatre des beaux manuscrits des Evangiles qui sont conservés à *Trinity College*, dont il est *fellow*. L'un de ces manuscrits remonte, sinon à la fin du VIe siècle, comme le pense l'éditeur, du moins à une époque presque aussi ancienne ; il nous ramène donc au temps où l'Irlande avait conservé encore, avec sa liturgie et ses coutumes nationales, l'ancienne Bible antérieure à saint Jérôme.

L'histoire de la Vulgate dans les pays celtiques est l'histoire des relations de ces pays avec le continent. Pour les plus anciens temps, les manuscrits nous manquent; mais il nous reste un grand nombre de témoignages des anciens auteurs irlandais ou bretons ; ces citations ont été

1. *Evangeliorum versio Antehieronymiana*, ex codice Usseriano (Dublinensi), adjecta collatione codicis Usseriani alterius. Accedit versio vulgata sec. cod. Amiatinum, cum varietate cod. Kenanensis (*Book of Kells*) et cod. Durmachensis (*Book of Durrow*), edidit et praefatus est T. K. Abbott. Dublin, Hodges (London, Longman). 1884, 2 vol. in-8. Prix : 21 sh. (26 fr. 25).

2. *Par Palimpsestorum Dublinensium*, Dublin, 1880 ; W. H. Ferrar et T. K. Abbott. *Collation of four important Mss. of the Gospels*, Dublin, 1877.

recueillies et étudiées avec beaucoup de conscience par M. Haddan [1], dont l'intéressante monographie doit être mise à côté du bel article publié par M. Westcott dans le dictionnaire de W. Smith [2], mais tout ce qui a été écrit depuis vingt ans sur le sujet qui nous occupe ne pèse pas autant que les quelques pages de M. Westcott.

L'ancienne version latine est le fonds commun de toute la tradition ecclésiastique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, mais dès le commencement du ve siècle, nous voyons la Vulgate s'infiltrer dans les écrits des auteurs bretons. Le seul écrivain peut-être que nous trouvions entièrement confiné dans la version antique est saint Patrice, au temps duquel, quoi qu'en dise la légende, les invasions barbares avaient à peu près coupé toutes les communications entre le monde celtique et les pays latins. Le progrès de la Vulgate suit une marche lente, mais sûre, du vi^e^ au viie et du viie au viiie siècle; vers l'an 900, on ne trouve plus dans les auteurs que quelques restes de l'ancienne traduction, dont les derniers vestiges s'en vont se perdre au xiie siècle, à l'époque même où la soumission de l'Eglise d'Ecosse, commencée dès 669 et lentement poursuivie, s'achevait par la consécration d'un moine de Canterbury comme évêque de Saint-Andrews. A ce moment, l'Eglise d'Irlande avait, depuis près de cent ans, perdu ses derniers privilèges et tous ses traits nationaux.

On ne peut distinguer l'histoire de la Vulgate en Angleterre d'une part, et dans les pays celtiques de l'autre, de même qu'il est difficile de séparer entièrement l'étude des destinées de l'Eglise dans les royaumes anglo-saxons de l'histoire ecclésiastique d'Ecosse, d'Irlande et du pays de Galles. Sans doute, Canterbury a été la base d'opérations de l'armée envahissante, et Iona le centre de la résistance nationale, mais le nord de l'Angleterre a été le champ de bataille des deux communions rivales; les Ecossais ont au viie siècle colonisé religieusement le pays situé au nord de l'Humber, où les moines d'Iona occupaient l'évêché de Lindisfarne tandis que déjà le sud de l'Irlande négociait avec Rome. C'est ainsi qu'une partie de nos meilleurs manuscrits des Evangiles du type irlandais proviennent de Mercie ou de Northumbrie, et ces manuscrits eux-mêmes sont, comme le plus grand nombre de ceux qui ont été copiés en Irlande, des textes mêlés, c'est-à-dire des Vulgates remplies d'interpolations irlandaises. Le mélange des textes, voilà le caractère dominant de l'histoire de la Bible latine dans les Iles-Britanniques.

1. A. W. Haddan et W. Stubbs, *Councils and eccl. Documents rel. to Gr. Britain and Ireland*, t. I, Oxford, 1869, *Appendix* G.
2. *Dictionary of the Bible*, t. III, 1863, p. 1688 et suiv.

Y a-t-il eu une recension irlandaise de l'ancienne version latine, et quels en ont été les caractères ? Telle est la question que pose devánt nous la récente publication de M. Abbott.

Le plus ancien des manuscrits de *Trinity College*, le *Codex Usserianus* (A, 4, 15) est un petit volume écrit, dit M. Abbott, à la fin du VIe siècle (de plus prudents diraient au VIIe siècle), d'une belle écriture semi-onciale irlandaise. Entièrement rongé sur les bords, il a néanmoins été déchiffré avec beaucoup de patience et de pénétration par l'éditeur, qui a reproduit l'original lettre pour lettre, avec tant d'exactitude que l'on peut presque le reconstituer à coup sûr, à l'exception des quinze premiers chapitres de l'évangile de saint Mathieu, des premières lignes de l'évangile selon saint Jean et de la fin de celui de saint Marc, qui n'ont pas été conservés.

Le manuscrit de l'archevêque Ussher a déja pris son rang au milieu des anciens textes des Evangiles; il est désigné en Angleterre par la lettre *r*, le signe r^2 étant réservé au deuxième manuscrit d'Ussher dont il sera question plus tard. Notre texte n'a rien de commun avec la Vulgate ; il appartient à la recension antérieure à saint Jérôme et, pour parler exactement, au groupe des textes dits « européens », qui ont été en cours, au jugement de MM. Westcott et Hort, dans le nord de l'Italie et en Gaule, à partir du IVe siècle [1]. Mais est-ce un texte européen pur, ou est-il à rapprocher, comme son origine le fait présumer, des autres manuscrits irlandais, qui forment famille entre eux et se reconnaissent à certaines leçons bien connues ?

Au premier moment le doute est permis. Les interpolations classiques des manuscrits irlandais postérieurs, telles que M. Westcott les a réunies, en sont en effet absentes, à l'exception d'une seule [2]. Mais si nous pénétrons dans le détail du texte, toute incertitude disparaîtra. Nous rencontrons en effet bon nombre de leçons intéressantes et qui ne se retrouvent que dans des manuscrits irlandais ou dans quelques textes mêlés qui marchent d'ordinaire avec les textes irlandais [3]. Il y a plus. Il existe, dans le recueil qui porte le n° 1395 à la Bibliothèque conventuelle de Saint-Gall, un fragment de messe des morts, d'origine écossaise ou

1. Le manuscrit dont le *Codex Usserianus* se rapproche le plus est, pour saint Mathieu, ainsi qu'il résulte des collations que veut bien nous communiquer M. Youngman, le *Codex Claromontanus* du Vatican, désigné ordinairement par la lettre *h*.

2. Jean, XIX, 30 : *cum tradidisset spiritum*, etc.

3. Matth., XVIII, 10 : *de pusillis istis qui credunt in me ;* XIX, 28 : *in generatione ;* XXIV, 38 : *nubebant et uxores ducebant ;* XXVII, 32 : *venientem obviam ;* Jean, III, 23 : *veniebant multi ;* XI, 44 : *fasceis ;* Luc, II, 1 : *censum profit. univ. in o. t.* ; XXII, 5 : *gavisi sunt et pulliciti sunt.*

irlandaise, datant du VIIIe ou du IXe siècle, dans lequel se lit le récit de la résurrection de Lazare (Jean, XI, 14-44). Or, ce texte, que M. Haddan a publié le premier et qui va être édité de nouveau, dans les *Old Latin Biblical Texts*, par M. Wordsworth, est d'accord presque en tous les points, ainsi que M. Haddan en a déjà fait la remarque, avec le manuscrit d'Ussher. Cet accord du plus ancien manuscrit irlandais que nous connaissions avec un document liturgique également irlandais nous suffit pour pouvoir affirmer que nous possédons un texte usité très anciennement en Irlande. Quant aux autres caractéristiques des manuscrits irlandais du VIIIe siècle, dont le texte est d'ailleurs beaucoup moins pur à tous égards, il est permis de supposer qu'elles n'appartiennent pas à la forme primitive du texte irlandais.

Ce texte, nous l'avons dit, est fort peu différent de celui qu'on appelle « européen », c'est-à-dire de la forme la plus ordinaire de l'ancien texte latin, mais il présente certaines singularités dignes de remarque; nous y trouvons des leçons qui ne se rencontrent pas ailleurs, et qui pourraient bien indiquer une retouche de l'original faite par un homme qui savait un peu de grec. C'est ainsi que dans le passage Luc, XXIII, 50, tandis que les autres textes ont tous la leçon : « *Joseph qui erat decurio* », on lit dans le manuscrit d'Ussher les mots : « *decurio sibi sufficiens* », qui pourraient sembler une traduction fautive du mot ὑπάρχων. Ces traces, du reste insignifiantes et même peu certaines, d'un essai de revision sur le grec, sont peut-être d'accord avec le peu que l'on croit savoir des auteurs irlandais et gallois et particulièrement de Gildas.

Entre ce texte pur irlandais et la Vulgate, tous les intermédiaires existent. Le plus grand nombre des textes irlandais ne sont, autant que nous pouvons le savoir, pas autre chose que des « textes mêlés », qui même ont le plus souvent pour base, non point l'ancienne version, mais la Vulgate. Ces mélanges de texte se retrouvent partout, mais ils n'ont nulle part une aussi grande importance que dans les Iles-Britanniques. La chose s'explique fort simplement par la date même du plus grand nombre de nos manuscrits, par le conflit des deux rits romain et écossais dans les pays saxons et celtiques et par la confusion qui a certainement accompagné la victoire des missionnaires romains sur l'ancienne civilisation du pays.

Lorsqu'en 596 saint Augustin aborda dans l'île de Thanet, apportant la liturgie romaine, la Pâque et la tonsure romaines, le christianisme autochthone avait, paraît-il, entièrement disparu des pays occupés par les Anglo-Saxons. Les rapprochements que l'on tenta d'établir entre les missionnaires romains et l'ancienne Eglise du Pays de Galles échouèrent;

on peut donc croire que l'Eglise missionnaire anglo-saxonne resta pure de tout mélange avec les anciennes traditions du pays. Néanmoins, soit que les manuscrits confiés à Augustin par saint Grégoire n'eussent pas été bien choisis, soit plutôt que leur texte eût été altéré dès l'abord, Canterbury n'a pas été une source de bons textes ; aucun de nos plus anciens manuscrits anglo-saxons ne contient ce que l'on appelle une « bonne Vulgate ». Les admirables monuments de la calligraphie saxonne qui portent les noms de « *Biblia Gregoriana* », d' « Evangiles de saint Augustin », etc., contiennent tous un grand nombre de leçons de l'ancienne version [1]. C'est peut-être seulement quatre-vingts ans plus tard que la pure Vulgate fut apportée d'Italie en Angleterre ; elle le fut apparemment par les abbés de Wearmouth et de Jarrow. Nous possédons un livre tout entier, consacré par Bède, qui avait été élevé à Jarrow [2], à l'histoire des voyages des abbés de ces deux monastères, situés près de Durham, dans le Northumberland, au tombeau des Apôtres ; parmi les trésors que Benoît Biscop et Ceolfrid rapportent sans cesse de Rome ou qu'ils ont acquis le long de leur voyage à travers les Gaules, la Bible occupe toujours le premier rang. Au reste, si Bède ne s'est pas trompé, Ceolfrid avait également rapporté de Rome un exemplaire complet de l'ancienne traduction. Aussitôt après les premiers voyages des abbés de Wearmouth à Rome, nous trouvons dans le Northumberland tout un groupe de manuscrits qui présentent une ressemblance frappante avec le célèbre *Codex Amiatinus*. Ce n'est pas assez. M. de Rossi vient d'avancer [3], et il démontrera sans doute très prochainement, avec l'autorité qui s'attache à son nom, que cet illustre manuscrit du Monte Amiata n'est pas un autre que celui que rapportait au pape en 716, en échange de ses présents, le deuxième abbé de Wearmouth,

Ceolfridus, Anglorum extremis de finibus abbas.

Ainsi le plus beau texte de la Vulgate que nous ayons est un don de l'Angleterre. Ce fait est remarquable à tous égards, mais il ne doit pas nous arrêter en ce moment.

La conquête du nord de l'Angleterre par l'Eglise romaine ne se fit pas sans alternatives de succès et de revers. Pendant une grande partie du

1. On peut même regarder la célèbre *Biblia Gregoriana* du *British Museum* (I, E, VI) comme formant famille avec les textes mêlés bretons et irlandais (communication obligeante de M. Youngman).

2. *Vitae b. abbatum Wiremuthens. et Girvens.*, éd. Giles, t. IV.

3. *La Biblioteca della Sede Apostolica ed i Catalogi dei suoi Mss.*, Rome, 1884, in-4, p. 29 (Extrait des *Studi di Storia e Diritto*, t. V). La découverte de M. de Rossi sera présentée au public par M. Anziani. Comparez du reste P. de Lagarde, *Mittheilungen*, Gœttingue, 1884, p. 243 et suiv., et K. Hamann, *Zeitschr. f. wiss. Theol.*, t. XVI, 1873, p. 596.

VIIe siècle, les moines d'Iona, solidement établis à Lindisfarne, furent les seuls missionnaires et les seuls évêques de la Northumbrie, et lorsque le roi Oswin eut fait en 664 sa soumission au siège de Canterbury, la rivalité des influences romaine et écossaise et le mélange des traditions religieuses resta longtemps encore la loi des provinces du nord de l'Angleterre, comme, à un degré bien supérieur, des pays celtiques eux-mêmes.

En effet, depuis qu'en 634 le sud de l'Irlande et en 703 le nord de cette île et une partie de l'Ecosse avaient accepté la Pâque romaine, le pays était ouvert à l'influence du siège de Rome. Iona fut divisé pendant une partie du VIIIe siècle, et le célèbre abbé de ce grand couvent, Adamnan, avait le premier prêté l'oreille aux suggestions des Romains. Toute l'histoire de l'Eglise celtique, de la fin du VIIe au XIIe siècle, n'est que l'histoire des progrès de l'autorité romaine. Peut-être nous expliquerons-nous assez facilement, par cette remarque bien simple, le fait que presque tous nos manuscrits irlandais, merciens ou gallois, sont des textes mêlés, remplis de leçons irlandaises, mais dont la Vulgate est la base.

La célèbre bibliothèque de *Trinity College*, à Dublin, contient toute une collection de ces textes mêlés irlandais, *Book of Durrow*, *Book of Kells*, *Book of Armagh*, *Book of Dimma*, *Book of Moling*, *Usserianus*[2]. Nous avons encore bien peu de renseignements sur plusieurs de ces manuscrits, dont l'un, le *Book of Armagh*, est le seul manuscrit irlandais qui contienne tout le nouveau Testament ; nous ne pouvons cependant pas reprocher à M. Abbott de n'avoir pas profité de l'édition des Evangiles de Durrow et de Kells pour nous donner quelques détails sur les autres manuscrits de la collection qu'il connaît si bien, car nous avons la preuve de sa réserve, qui est vraiment presque excessive.

Il règne en général, sur la date des manuscrits irlandais, une incertitude extrême. Certains auteurs, qu'il est bien difficile de suivre, font remonter le *Book of Durrow* jusqu'au commencement du VIIe siècle, sinon plus haut, et placent le *Book of Kells* peu après. Les plus prudents, comme M. Haddan, donnent au contraire pour date à tout le groupe de nos manuscrits le commencement du IXe siècle ; M. Abbott est disposé à placer le plus récent des deux, le *Book of Kells*, au VIIIe siècle. Il serait pourtant désirable que cette question fût discutée à fond, car l'histoire de l'art irlandais tourne, pour ainsi dire, autour de ces précieux mss., véritables chefs-d'œuvre de la calligraphie celtique, dont les *fac-simile* remplissent les publications de M. Westwood et les albums de la *Palaeographical Society* et de la collection des *National Manuscripts of Ireland*[1].

1. M. Abbott aurait pu mentionner, à côté des *facsimile* du *book of Kells* publiés dans

Non seulement M. Abbott semble parfois craindre de prendre parti dans ce débat (car l'expression : « *serioris aevi* », p. XVIII, par exemple, ne suffit nullement à dater le *Codex Usserianus*[2]), mais il s'abstient presque de toute description de ses manuscrits, et après qu'on a lu et relu son introduction, bien des points restent encore incertains à l'esprit.

Le plus important comme le plus beau des manuscrits peints de *Trinity College* est certainement le *Book of Kells* (n° A, 1, 6). Kells ou Cenannus est la célèbre abbaye du comté de Meath où l'abbé d'Iona transporta en 802 les reliques de saint Columba, lorsque son couvent eut été incendié par les Normands. Le fond du texte du *Codex Kenanensis* est la Vulgate, mais mêlée d'un grand nombre de leçons de type européen et de beaucoup de leçons irlandaises[1]. Ce que ce texte a de plus curieux, c'est qu'il nous laisse voir le procédé par lequel il a été compilé. Il est rempli de ces répétitions de mots que les Anglais appellent *conflate readings* et que nous pouvons nommer doublets. J'en donnerai quelques exemples. Matth., VI, 16, la Vulgate écrit : « *exterminant enim facies suas* » ; un manuscrit de Saint-Germain qui se rapproche souvent des Irlandais, *g*², traduit, ainsi que le groupe des manuscrits de Tours (*gat., mm*) et la *Biblia Gregoriana :* « *demoliuntur* » ; on lit dans le manuscrit de Kells : « *demuliuntur exterminant* ». Dans le fameux passage, Matth., XXI, 31, où la Vulgate a la leçon : « *dicunt primus* » et divers manuscrits irlandais ou mêlés, les mots : « *dicunt novissimus* » ou « *dicunt ei novissimus* », le *Codex Kenanensis* écrit : « *dicunt primus ei novissimus* ». Il en est ainsi en beaucoup de passages[2]. Le scribe trahit son procédé par la note qui s'est glissée dans le texte au chap. XXIIIe de saint Luc, verset 15, où on lit : « *In alio sic : Remisi eum ad vos. Nam remisi vos ad illum* ». On voit qu'ici même la glose a été mise avant le texte. Ailleurs (Matth., XIII, 15), le doublet est amené par les mots « *et iterum* ». Mais il ne faut pas croire que toutes ces leçons doubles soient propres au *Codex Kenanensis ;* ce n'est pas seulement le manuscrit de Kells où l'on trouve des répétitions et des traductions doubles, ce sont en général les textes mêlés. On en pourrait donner de nombreux exemples.

Il y a en effet un grand nombre de textes mêlés des Evangiles, soit irlandais, soit gaulois d'origine, qui contiennent des interpolations ou des

les ouvrages mentionnés ci-dessus, les beaux dessins de Miss Stokes qu'accompagne un texte du docteur Todd (*Vet. Monum.*, t. VI, Londres, 1869, in-folio).

1. Matth., I, 25 : *unigenitum ;* VIII, 24 (add.) ; XIV, 35 : *venerunt et ador. eum ;* XVIII, 10 (= *r*) ; XXI, 9 : *excelsis ;* XXI, 31 (doublet) ; XXVI, 9 : *praetio ;* XXVII, 49 (add.) ; Luc, XIV, 23 : *compelle intrare quosc. inveneris* ; XXI, 3 (add.) ; XXII, 5 (= *r*) ; Marc, XIII, 18 (add.).

2. Matth., XX, 15 ; XXIII, 25 ; Luc, XIV, 19 ; XVIII, 14 ; Marc, II, 21 ; XII, 42, etc.

doublets du genre de ceux que nous avons relevés. Chose singulière, plusieurs des manuscrits gaulois qui rentrent dans cette famille se rattachent par des liens évidents à la Grande-Bretagne : ce sont les trois manuscrits de Tours, qui portent les noms de manuscrits de Saint-Martin, de Saint-Gatien et de Marmoutier, et dont nous nous abstenons de parler, en attendant que M. Delisle ait publié son étude impatiemment attendue sur les manuscrits copiés à Tours au temps d'Alcuin. On sait qu'Alcuin était d'York. Mais il y a également une parenté évidente entre d'autres textes mêlés provenant de France et l'école irlandaise. Je n'en donnerai qu'une preuve : Dans le célèbre manuscrit de Saint-Germain (lat. 11553 ou *g*[1]) qui est du IXe siècle, on lit mot pour mot le même doublet que nous avons signalé plus haut dans le *Book of Kells* (Luc, XXIII, 15) : « *In aliquo remisit enim eum ad nos nam remisi vos ad illum* ». Il n'en faut pas plus pour attester l'influence que les corruptions du texte irlandais ont exercée sur les textes de la Gaule.

Le manuscrit de Durrow[1] (nº A, 4, 5) nous intéresse beaucoup moins que le Livre de Kells. Il est vrai qu'une note qui y est copiée, qui paraît avoir été récrite mais qui est néanmoins ancienne, nomme Columba comme le copiste du manuscrit. Le saint fondateur d'Iona et de Durrow est mort en 597, mais nous avons déjà vu que notre manuscrit n'est certainement pas aussi ancien. On lit du reste à la fin de l'Evangile de saint Luc une note d'une écriture de beaucoup postérieure, que M. Youngman a bien voulu me faire connaître : « ✝ *Miserere domine nœmani* ✝ *filii neth̄* ✝. »

Le texte du *Book of Durrow* est une Vulgate avec quelques leçons purement irlandaises (p. ex. l'addition, Jean, XXI, 6) ou communes à certains textes irlandais et européens. Quant au deuxième ms. d'Ussher, qui porte le nº A, 4, 6, c'est également un texte mélangé, mais beaucoup plus rapproché de l'ancienne version, et où l'on rencontre nombre de leçons purement irlandaises[2]; une de ces leçons en particulier (Matth., XXI, 29-31), ne se lit que dans le manuscrit de Rushworth et sur les marges du *Codex Toletanus* et a conservé un excellent texte, celui du manuscrit du Vatican (B). M. Abbott estime que le texte de notre manuscrit varie suivant les endroits de la Vulgate à la version ancienne. L'écriture ne paraît pas beaucoup plus ancienne que le xe siècle, mais nous n'osons déterminer en un sujet si délicat.

L'ordre des Evangiles est, dans le premier manuscrit d'Ussher, comme

1. Durrow ou Dearmag, King's County.
2. Matth., XIX, 28 : *generatione ista* ; XXIV, 10 : *occident se invicem ;* XXIV. 38 (= *r*); XXVI, 9 : *praetio magno ;* XXVII, 49 (add.); Luc. XIII, 26 (om.) ; Marc, XIII, 18 (add.), etc.

dans le plus grand nombre des anciens manuscrits de la version antérieure à saint Jérôme : Matthieu, Jean, Luc, Marc ; au contraire, le *Codex Usserianus*[2] suit l'ordre de la Vulgate, de même que les manuscrits de Durrow et de Kells, mais dans le *Book of Durrow*, s'il faut en croire M. Abbott, les sommaires et les arguments des Evangiles de saint Matthieu et de saint Marc sont en tête, suivis des arguments seuls de saint Luc et de saint Jean, et les sommaires de ces deux Evangiles sont relégués à la fin, sans titre, mais cette question a besoin d'être reprise ; de même, dans le *Book of Kells*, les sommaires des deux derniers Evangiles sont réunis, sans titres, après les arguments, ce qui semble indiquer une parenté entre ce manuscrit et le précédent. On lit en tête de saint Luc, dans le premier manuscrit d'Ussher et dans ceux de Durrow et de Kells, une *interpraetatio* des noms de cet Evangile que nous retrouvons du reste dans d'autres manuscrits dont l'un provient également des Iles-Britanniques .

La division en chapitres et les sommaires des anciens manuscrits de la Bible ne doivent jamais être négligés. M. Abbott a imprimé avec le plus grand soin les anciens sommaires (appelés *breves causae* dans le *Book of Durrow*) qui se lisent dans les manuscrits de Durrow et de Kells ; ils correspondent à peu près exactement à la division des chapitres que nous trouvons dans le premier manuscrit d'Ussher. Ces *breves* ne sont pas inédits ; ils sont imprimés, d'après le ms. lat. 254 (*Colbertinus*, ou *c*), dans l'édition de Sabatier ; ils se lisent également, reproduits dans un texte un peu différent d'après un ms. de Murbach, dans le t. I des œuvres de Tommasi, publiés par Vezzosi ; enfin les mêmes sommaires, pour l'Evangile de Saint Matthieu, ont été imprimés deux fois, par Martianay et par M. Wordsworth, d'après le manuscrit g^1 (lat. 11553). On voit que c'est la troisième et même en partie la cinquième fois que ces sommaires voient le jour. Ils nous conservent, ainsi que Martianay l'a déjà fait remarquer, une ancienne division de la version antérieure à saint Jérôme. Dans les deux manuscrits de Durrow et de Kells, les quatre Evangiles de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean sont divisés en 75, 46, 79 et 36 chapitres. Cette division est à peu près exactement celle du premier manuscrit d'Ussher ; malheureusement les numéros des chapitres ont été quelque peu retouchés dans ce manuscrit, et nous ne parvenons pas à comprendre parfaitement quelle était la numérotation exacte de la première main. Il aurait été à désirer que l'éditeur choisît, pour la faire photographier, une des pages où se trouve la trace d'une semblable retouche.

1. Lat. 9389 (Evangiles d'Echternach) et 11959. Incipit : « *Agusti solenniter stantes.* »

Si cet article paraît un peu long et s'il n'est pas exempt d'erreurs, nous prions le lecteur de considérer que la responsabilité en revient en partie à M. Abbott, qui aurait pu beaucoup mieux que nous traiter dans sa préface des questions que nous avons été obligé d'aborder à sa place. Nous aurions du reste mauvaise grâce à le lui reprocher, car il a été assez bon pour corriger les épreuves de cet article, et nous devons à la reconnaissance comme à l'impartialité de le féliciter encore une fois de sa belle publication. Nous ne terminerons pas ces lignes sans exprimer nos remerciements au Rev. Gw. Youngman, de Greenwich. et à notre ami M. J. Wordsworth, pour le concours qu'ils ont bien voulu nous donner dans la tâche difficile de parler en France de choses irlandaises, lorsque les Irlandais eux-mêmes gardent un silence assurément plus modeste, mais peu instructif pour le lecteur studieux.

Samuel BERGER.

GLOSES BRETONNES.

Pour ne pas perdre le blanc qui reste dans cette page, nous le remplissons avec des gloses bretonnes qui nous ont été communiquées autrefois par M. Mowat.

1) Silva quae vocatur *nemet* (dans un acte du Cartulaire de Quimperlé, daté de l'an 1031, et reproduit par D. Morice, *Hist. de Bret.*, t. I des *Preuves*, col. 368).
2) *Wen mened*, id est montem candidum. (Extrait des titres de l'évêché de Nantes daté de l'an 1123, et reproduit par D. Morice, *Hist. de Bret.*, t. I des *Preuves*, col. 548.)
3) Locum dilecte (*sic*) solitudinis cui nomen est *Pluscoat*, sive pura silva. (Extr. des titres de Bégar, de l'an 1130, reproduit par D. Morice, *Hist. de Bret.*, t. I des *Preuves*, col. 563.)
4) *Ioncorus*, mirans, apud Armoricos. « Quidam Joncorus quod sonat mirans » (*Act. Mss. S. Golveni : cf.* Ducange, *Glossar.*, *sub verbo*).

REMARKS

ON MR. FITZGERALD'S

EARLY CELTIC HISTORY AND MYTHOLOGY.

I have just read, with some surprise, in this *Revue*, t. VI, n° 2, p. 197, the following passage in an article by Mr. David Fitzgerald.

« One great end of philological study is, we presume, to translate, and this is a duty our Celtic philologists rather decline. Of the *Amra Choluim Cille* we read in the *Goidelica* [2d ed., p. 172, n.] of Mr. Stokes, « Old-Irish scholarship is not yet[1] sufficiently advanced to justify anyone in attempting to translate this wilfully obscure composition ». Crowe's answer to that was to translate the *Amra* out and out. So we have an edition of the *Félire* based on a translation by O'Curry ».

Here there are three misstatements. They are, in effect, these :

1° That Celtic philologists « rather decline » to translate the texts which they publish ;

2° That the late Mr. Crowe translated the Amra « out and out » as an answer to my statement (which I now repeat) that we are still too ignorant of Old-Irish to translate that composition ;

3° That my three-text edition of the Calendar of Oengus was « based on a translation by O'Curry. »

I know nothing of Mr. Fitzgerald. But I assume that the misstatements above mentioned are unintentional, and that he will be glad to have them corrected.

First, it is untrue that Celtic philologists « rather decline » to translate their texts. In Welsh I would point to the late Robert Williams' editions of the *Seint Greal*, the *Campeu Charlymagn*, and about twenty other tracts mentioned in this Revue, V, 261, 262 : to Mr. Powell's excellent publications in the *Cymmrodor*, and M. Gaidoz' scholarly edition of *Amlyn ac Amic* in this Revue, t. IV, p. 201[1]. In Cornish the editions of *the Passion*, *the Creation* and the *Life of Meriasek*, which I have published,

1. Here Mr. Fitzgerald omits, without notice, the words « I think ». They would have weakened his attack.

are each accompanied by a literal English translation. In Middle Breton we have Vicomte de la Villemarqué's edition of the *Grand Mystère de Jésus* (Paris, 1865) and the *Poèmes bretons* (Paris et Nantes, 1879), each with a literal French translation. My reprint of the Breton in the *Horae* is accompanied by a literal English version. In Irish we have Ascoli's edition, with Italian translations, of the glosses at St Gall and Milan : the publications in this *Revue*, of Windisch (V, 118, 389, 478), Hennessy, Plummer, Eduard Müller, Kuno Meyer : the editions by Windisch of the *Noinden Ulad* and of the Feast of Bricriu and Banishment of the sons of Dul Dermat ; and, lastly, my own publications. Exclusive of glosses, these now amount to twelve in number[2], and, except in three instances, I have given a translation of every scrap of Irish contained in them. These exceptions are the *Amra Choluimbchille* (*Goidilica*, pp. 156-174, Adamnán's Prayer (ibid., 174) the *Saltair na Rann*. I cannot as yet, nor, I venture to say, can any Celtic scholar, translate the whole of these compositions. The same thing, *mutatis mutandis*, may be said of the Vedas. But the texts are trustworthy : the first two are accompanied by copious glosses ; and though Mr. F. may be unable to use them for his mythological medleys, to say that issuing them without translations is « the veriest trifling in the name of learning »[3] seems to me, and, I believe, to all earnest students, scarcely courteous and somewhat unwise.

Secondly, it is untrue to say that Mr. Crowe translated the *Amra* in answer to my statement above quoted. The facts are that Mr. Crowe's so-called translation of the *Amra* appeared in 1871, more than six months before the second edition of my *Goidelica* was published, and that the statement in question was made in reference to Mr. Crowe's attempt. How well that statement is justified will be obvious to any one reading Mr. Crowe's edition, which is full of such nonsensical guesswork as « O tree of hounds, O pure soul » (p. 13) ; « Came the foam [which]

1. I may here mention my editions of the two Old-Welsh poems in the Juvencus ms., through neither in bulk nor in quality are they entitled to rank with the works here specified.

2. They are 1. Cormac's Glossary (the translation of this is chiefly O'Donovan's), 2. *Fis Adamnáin*. 3. The three-text edition of the *Félire Oengusso*. 4. Three homilies on Patrick, Brigit and Columba, (the translations of the first and third of these are mostly by O'Donovan and O'Curry). 5. Homily on S. Martin. 6. *Scéla Lái Brátha*. 7. The Klosterneuburg poem. 8. *Goidelica* (containing 21 prose texts and 15 poems). 9 The *Togail Troi* from the Book of Leinster. 10. The *Saltair na Rann*. 11. The *Togail Troi* from H. 2, 17. 12. Three prefaces from the Franciscan Liber Hymnorum.

3. *Revue Celtique*, VI, 196.

the plain filters, Came the ox through fifty warriors » (p. 17); « Advance from lakes for a net of twists, with celebrities » (p. 19); « He figulated long as he was » (p. 31); « Cry is attacking » (p. 45); « His offspring were not numerous Until (*sic*) enemies carried off his head » (p. 37); « He profaned nought about jealousy » (p. 59); « The conweb (*sic*) he figulated from deed he followed » (p. 67); « The profession of Cond broke grief through his going for a stay of greatness of good » (p. 67); « He cried a melodious lion in a snow's new meeting » (p. 69); « His choice made a joy calm-peace » (p. 69); « Of heavy territories is a word of noise » (p. 71); « Great circles of great turnings, great poems of heaven to me sunless is not a suitableness » (p. 75).

Such stuff seems to me the drivel of a besotted charlatan. Mr. Fitzgerald, however, would call it « a translation out and out ». As he himself says « Opinions will differ on these matters ». Fortunately for science, there are opinions and opinions.

Thirdly, Mr. Fitzgerald asserts that my three-text edition of the Calendar of Oengus [1] is based on a translation by O'Curry [2]. He doubtless means that the translation contained in my book is founded on O'Curry's version. This also is untrue. My translation is, as I said in my book, p. 19, and in this Revue, t. V, p. 361, founded partly on the tradition of the glossographers, but chiefly on comparison of texts and on the glossarial index, which places together all the passages of the poem that are akin in diction or meaning. It is true that I referred to O'Curry's translation, as I referred, and was bound to refer, to everything else that might throw light on so obscure a subject. This I have expressly acknowledged both in my book, p. 20 and in this Revue, t. V, p 361. But to say that my version is « based » on O'Curry's is an absolute misstatement, as will appear from the following very incomplete list of differences between our translations. In the first column is the *Lebar Brecc* text : in the second is O'Curry's translation : in the third is mine.

4. I printed in India, in 1863, for private circulation only, an edition of the *Lebar Brecc* text of the Félire. This is the book to which Ebel refers in his prooemium to the Grammatica Celtica, p. XL.

5. Mr. F.'s words are « So we have an edition of the *Félire* — based on a translation by O'Curry. »

PROLOGUE.

line			
3.	*romberthar*	that I may attain	let (it) be given to me
18.	*romain aratrogbus*	to wash me from what I have contracted.	may it preserve me, for I have sung it [1].
21.	*imrordus*	I celebrate	I have commemorated
25.	*domrorbai*	this hath been given to me	it hath profited me [2]
28.	*ritroich* [leg. *rith roraith*] *in slogsa*	of which these hosts testified	the course which this host ran
30.	*soréid*	possible	very easy
42.	*cen einech*	infuriated	without mercy
62.	*bithgolait il-loscud*	are suffering eternal scorching	wail ever in burning
79.	*craibdig*	afflicted	holy
81.	*hit aidble*	in high places	they are grand
86.	*faroches*	who crucified	by whom suffered (our Lord)
90.	*arn-gérait*	our living son	our champion
96.	*dorodbad*	is oblivious	hath perished (better, hath been destroyed)
100.	*sentai*	he looks out upon	hath been (better, was) sained
107.	*réim calad*	stern decree	a hard course
110.	*atsluinne*	is heard in	who utters
150.	*atchissiu*	we see	thou seest
173.	*fororbairt in cretem*	the increase of the faith	The faith has grown
182.	*ciatchois*	are heard	if thou shouldst mention him
245.	*cit uallaig rig talman*	the contentious kings of earth	Though haughty are earth's kings
257, 258.	*cia rosme foa mindsom dorige arannsom*	though I wished to be silent on his greatness, it is necessary to rhyme him	If we should go under his diadem his part would come
261.	*bad sonairt arn-airle*	great shall be our reward	Let our will be firm
284.	*nachatrissad múnnter*	whose family I shall not enumerate	a family would not come to thee
285.	*is menand aruire*	their chiefs are quite manifest	It is manifest, o Chief

1. In my translation as printed (« may it preserve me from [the evil] that I have got! »), I was misled by O'Curry.
2. My printed translation has, erroneously, « let him bestow on me ».

291, 292. *regmai cennach dichel cech diriuch don bliadain*	we shall select with all our endeavours all that is righteous in the year	we will go without any neglect straightway to the year
309, 311. *lilessai*	a sufficiency	Thou wilt follow
313. *manithucai samlaid*	If this did not adopt	Unless thou understand so.
337. *flaithem noem nanduile*	heaven of the saints and creatures	The holy prince of the elements

JANUARY.

7. *imrordus*	I now speak of	I have commemorated
11. *án suba*	the unpleasant	bright gladness
12. *Crist as runaid rindaig* (leg. *rúna rindid*)	in the mysteries of Christ is acute	Christ's mysteries (he) interpreted
16. *frisrogabsat rige*	with him they took sovereignty.	(they) ascended to the Kingdom
23. *ronsnadat dond rigu*	they have passed into the kingdom	may they protect us to the Kingdom
29. *ronsnadat diarn-dilius*	have gone to our inheritance	may they protect us to our possession
30. *ainsium ar lin amus*	they abode with the number of soldiers	may he protect me against a number of temptations
31. *sluid Aed fortren*	let us name Aedh of the hosts	Declare strong Aed
ainm remain	of happy career	a name pre-eminent
benait... barr find [1]	they carry [2] Barrfinn	they strike a fair end

FEBRUARY.

1. *morait*	they adorn	they magnify
caid	chosen	holy
5. *tathus mor maith aire*	that will bring much good to you	she hath much good upon her
8. *hua án indecis*	the grandson of 'An the poet	splendid descendant of the sage
19. *mainech*	preceptor	treasurous
22. *lanfrecra*	abundant in works	a full answer
23. *ronsnada*	has gone	may he protect us
24. *fedba* (leg. *febda*)	widower	aged

1. Sic Rawl. 505 : barrfind, LB.
2. In the Rev. Matthew Kelly's *Calendar of Irish Saints*, p. 157, O'Curry changed « carry » to « belong. »

27. *mor alaidib* [leg. *mar óláidib*] *lamais*	great (our happiness) to be permitted in our poems	if we dare in lays

MARCH.

2. *slan doe*	full of godliness	a sound rampart
3. *feil*	the festival	there are
6. *ronsnaidet*	they passed	may they protect us
7. *nadlig diarn-duain dignae*	who on our poem will bring no contempt	that deserve not reproach from our song
11. *hit coimti*	he is the associate	they are comrades
12. *crochais colaind*	his body was hanged	he crucified (his) flesh
13. *ronsnaide Mocoemoc don bith coemnu bias*	Mocoemoc passed away to the good life that awaits us	May my-Cóemóc convoy us to the everlasting protection which will be
17. *Patraic comeit mile*	Patrick with many thousands	Patrick guard of thousands
10. *mochta*	that were sacrificed	glorified
24. *frisnig etla ainbech*	who shed tears in abundance	plenteous penitence washed them
27. *tuaslucad*	redemption	loosing
28. *Donrogra, ronsnaidea, sech piana ronsena, Maria ronmora*	to the Kingdom has she sped by pains, she being sanctified, Maria the beatified	May she call us, may she protect us past pains, may she sain us

APRIL.

1. *soerait kl. Apreil Ambrois comeit nglaine*	he makes smooth the Kalend of April, Ambrose of great purity	He ennobles April's calend, Ambrose, guard of purity
7. *gerait*	acute	a champion
7. *bledech*	bellowing	wolf-haunted
11. *ronain Moedoc mainech*	Moedoc of Main fasted	May treasurous Maedóc protect us
12. *dalais andsa opair*	he consented to the obnoxious operation	A difficult work he (Christ) allotted
13. *gerait Crist cain deochair* [*leg. deochaid*]: *Pol deochain donrema*	the acute in Christ was gently severed, Paul the deacon was made of the number	well went Christ's champion: may deacon Paul shelter us!

16.	*doreith duit forsidit*	who quickly flew on her being summoned	runs to thee quickly
18.	*arfet hi feil Septim saer deochain do didnad*	we count the festival of seven noble protecting deacons	On the feast of Septimus a noble deacon. . was declared to have been solaced
19.	*co 'Isu, án soad, asuacht ehorpain chriad*	to Jesus the replenished with happiness, out of a cold body of earth	to Jesus — a splendid change — out of the coldness [*rectius* weakness] of a poor body of clay
22.	*romain Pilip aspal*	Torn was Philip the Apostle	may apostle Philip protect us
24.	*sochla dine*	has brought happiness to people	a famous number
26.	*cesais*	passed through	suffered

MAY.

1.	*and tindscan*	the commencement	then begun (*rectius* begin)
7.	*carsat Crist as diliu ind each dromma dairiu*	they loved Christ most fervently, Indeach of Drom Dairiu	(they) loved Christ who is dearest, in Daire Echdroma
10.	*ronsnada*	has passed	may (he) convoy us
16.	*bas caid Charnig firbailc*	the chaste, devout, steadfast Cairnech	the holy death of Carnech the mighty
17.	*scorsit*	they have rest	they unyoked
28.	*ronsnada co haingliu*	by angels have been carried away	may he convoy us to the angels
29.	*ronsnadat*	have been carried	may (they) convoy us
	ingen aillen inmain	a beautiful lovely virgin	daughter of loveable Aillén
31.	*mí Mái comet mile dia primfeil fortniadæ*	the month of May of many thousands, of its chief festivals we conclude	May's month, protection of thousands, two chief feasts close it

JUNE,

8.	*mor ndidnad*	of great purity	a great solace
9.	*imbithbi less laindrech*	to the eternal bright shining life	wherein is ever a lucid light
13.	*atmer[b]*	I should have been mad	thou art weak
24.	*masa leir ronfethis*	fully I have preserved	if thou art pious thou hast kept it
25.	*lamluoc glan geldai,*	Lamluoc the pure and brilliant	with Mo-Luoc pure, fair

JULY.

1. *moras Matha*	the magnifying of Matthew	whom Matthew magnifies
5. *roir Crist sid slemun amorseircc la oman*	for Christ they smoothly watched in great love and fear	Christ granted perfect peace, great love of him with awe
12. *conrualaid co aingliu*	with angels he eloped [!]	unto the angels he departed
13. *lamsiloc don rigraid*	Lamsiloc unto the Kings	with my Siloc of the Kings
15. *fosdail*	who were sent	(he) distributed them
17. *ron-morat an-itge*	magnified be their prayer	Magnify us may their prayers
19. *at meirb manit frescai*	we are cowardly if we do not seek	thou art weak unless thou hope it
22. *lambiu indsi Causcraid*	Lambiu of Inis Causcraid	with Mo-bíu of Inis Cuscraid

AUGUST.

1. *doraraicc mor mbrige*	Doraraicc[!] of great power	came much of vigour
3. *inmain feil con-ani*	Inmain [!] of the noble festival	beloved is the feast with splendour
28. *rona[i]n Ciriacus*	invoke Ciriacus	may Quiriacus protect us
29. *bid coleri*	do it in full	a flame with piety

SEPTEMBER.

6. *Luscai la mac Cuilind*	Lusca with Mac Cuilinn	with Mac Cuilinn of Lusk
8. *la tiamdai iar sétaib*	nor of fatigue on the world's journey	with Timothy after (the world's) ways
15. *maire mur co talcu*	the great important building	Mary a rampart with strength
16. *nuall cech genai*	the pride of every chaste person	the cry of every mouth
20. *arn-dala*	our ways	our assemblies
23. *rohir*	who sought[1]	granted

1. In Mr. Kelly's *Calendar*, p. 157, O'Curry made this « besought ».

OCTOBER.

3. *aslondud cech gena*	is to be mentioned above all births	the declaration of every mouth
11. *hit ana an-dirmand*	noble is the phalanx	splendid are the numbers
16. *raith ar-rem-sin*	gifted was his career	ran that course
31. *comet meithle*	with his numerous co-labourers	protection of reapers

NOVEMBER.

3. *mind senaid*	a sanctifying chief	a synod's diadem
7. *ceabu gur a slige*	their death was fearful	though grievous was their road [1]
14. *tindscan lexu leri*	began the comprehensive Lex	begin thou pious chants
15. *corgus ma futbotha*	to the Lent if you submit	Lent if thou fear it (*rectius* if Lent alarm thee)
20. *ar Bledma balc belaib*	a noble vessel with strong mouth	before strong (Slieve) Bloom
28. *nad duthain*	without gloom	that is not transitory

DECEMBER.

12. *frém*	tree	root
14. *donrogra hi riglaith rig ronuc arsiuur*	called into the royal Kingdom was a King who espoused our sister	may he call us into the royal Kingdom of the King (Christ) whom our Sister (the B. V. Mary) brought forth
16. *atroris*	who were with him	thou shouldst join [him]
20. *sluag mor imeradi*	the great host of Imeradi [!]	the great host whom thou commemoratest
21. *iarrandaib*	torn to pieces	according to (historic) verses
23. *lam Themneoc don rigraid*	Lamthemneoc one of the Kings	with my Temneóc of the Kings
24. *lamChua cain cocrait*	Lamchua the beautiful in concord	with my-Chua, a fair couple
30. *arricfæ*	they reached to	thou wilt attain

1. Or, perhaps, « though sore was their slaying ».

EPILOGUE.

4. *fortselba*	we have occupied	take possession
7. *conecmaingsem aurain*	we have brought them in triumph	we have cut off the excess
27. *cerobaige*	though twere denied	if thou engage
38. *fomruirmius*	of my enumeration	I have counted up (*rectiùs* I have laid me down)
76. *mor do thorba*	much of their suffering	much of profit
123, 124. *acht cuimbrigud indsce fosoas docuibded*	but in the strength of art with proper knowledge harmonize them	but an abridgement of speech with (lit. under) science which was [rectiùs hath been] harmonized
169. *la bethaid a anmæ*	with the food of his soul	with the life of his soul
170. *coemdai*	shall he share	loveable
226. *romain gres anguide*	I have earned their prayers	let urgency in beseeching them [1] protect me
359. *condomraib it rigiu*	who enjoy the wonders of they Kingdom	that I may have [lit. ut mihi sit] in thy Kingdom
381, 382. *conicid mo chobair ol is mor forngaire*	I deserve that ye help me, for much have I served you	ye are able to help me, for great is your piety
427. *roeresiu uile*	thou lovest in fulness	grant thou all
540. *dabaig*	furnace	vat

This is a specimen of the work of the man, two of whose books [2], if thrown into a scale would, in Mr. Fitzgerald's opinion, make « *all* the philological publications of the new and more exact school » except the *Grammatica Celtica* and, « perhaps », Windisch's *Wörterbuch*) » violently kick the beam. » Mr. Fitzgerald has, fortunately, given us in his article in this Revue, t. VI, pp. 193-259 abundant materials for estimating his competence to weigh philological publications. I will conclude by mentioning a few of these materials.

1. Or, perhaps, « let the urgency of their prayers ».

2. *The manuscript materials of Irish History* and the *Manners and Customs of the ancient Irish*. As to the latter see this Revue, II, 260, III, 90. As to the former, I have collated with the original mss. most of the texts printed in the Appendix pp. 472-527, 571, 583-594, 600, 601, 606, 622, 632, 633, 637-639, and calculate that the corrigenda would fill about 20 pages of this Revue.

P. 195, « COMEDOVI... must be explained by the Ir. *coimdiu* (dominus) ». This is impossible, for *coimdiu* (written with double m, *coimdiu* in Sg. p. 204[b]) gen. *coimded*, represents an Old-Celtic t-stem *commediô(t)s*, root *med*, whence also Gr. μέδοντες, Curtius, Gr. Et. No. 286.

P. 195. COCIDIVS cannot possibly « answer to » Ir. *cocad* « battle » : for *cocad* m. gen. *cocda*, stands for *concatu*.

P. 195. VINTIVS or VINTVS « may be the Irish Find ». Impossible : *Find* in Old-Celtic is *Vindos*. From *Vintius* or *Vintus* we could only get in Irish *Fíte* or *Fít*.

P. 195. There is no such word as « curat-mir » : Mr. Fitzgerald probably means *curath-mír* « champion's bit », where *mír* (gl. mica) is a derivative from a protokeltic *micro* = (σ)μικρός.

P. 199, note 1. The name *Domnall* (W. *Dyfnwal*) stands for an Old Celtic *Dumnovalos*, and cannot have anything to do, as Mr. F. suggests, with « flath » (he means *flaith*), *gwlat*, *vlatos*. The *valos* probably stands (as Rhys suggests) for *valpos* = Goth. *vulf-s*.

P. 200, The names *Con-chubhar*, *Mail-gwn*, *Cyn-fael* have nothing to do with *cú* dog. They stand, respectively, for *Cunocóbros*, *Maglocúnos*, *Cunomáglos*, where the stem *cuno* is cognate with W. *cwn* (altitudo), *cynu* (surgere), and the Old Celtic names Ἀρ-κύνια ὄρη, Κυνοβέλλινος, etc. Greek, Latin and Sanskrit cognates will be found in Curtius, Gr. Et. No. 79. There is no such name as « Concancness (Hound-without-skin) ». Mr. Fitzgerald means *Congan-chnes*, LU. 77[a], which seems to signify « horn-skin ».

P. 201. The Irish *u*-stems *Fer-gus* (O. W. *Gur-gust*), *Oen-gus*, like the participle *tuicse* (*tú-gus-tio*) are referrible to the root *gus* (Skr. *jush*), whence Latin *gustus*, Gr. γεύ(σ)ομαι, Goth. *kiusa*, Eng. *choose*, and cannot possibly have anything to do (as Mr. F. supposes) with the *coxus* in *Argento-coxus* (silver-foot), Ir. *coss*, gen. *coise*, a fem. a-stem, W. *coes* = Lat. *coxa*.

P. 201. The name of Conchubar's smith *Culann* (whence *Cú-chulainn*) may perhaps be cognate with κυλ-λό-ς, but cannot possibly be, as Mr. F. suggests, from « Cú-uilinn hound of the Elbow ». It would be interesting to know Mr. F.'s authority for the statements that « Uilenn, or Uilinn, or Ulend, occurs by itself as the name of this smith or smith god », and that « it could be identical with Velint or Wayland » and for his implied assertion that « uilinn » is the gen. sg. of the n-stem *uile*. I thought the gen. sg. of this word was *uilenn*. This unhappy word turns up again at p. 205, where it is spelt *ule* or *ulind*, and made to serve as the source of « the name of

the Northern province *Ulad* » — which is the gen. pl. of *Ulaid* « Ulstermen », and probably connected with *ul-fata* « longbeard », *ulach* « bearded » (in *am-ulach* « beardless »), the Gaulish *Tri-ulatti*, and (with regular loss of p) the Skr. *pula*, *pulaka*.

P. 201, note. « Cf. the names for Ireland and Britain, Fail-Inis, Inis-Fail, Fel-Ynys (Iolo Mss. 3). » I do not know where Mr. F. found his « Fail-Inis » — perhaps in one of « the Irish tales, collected by ourselves » ? — His « Inis-Fail » is meant for *Inis-Fáil*, with long *a*, and this name can have nothing to do with the Welsh y *Fel-ynys* « the honey-island » where *fel* is the regular mutation of *mel*.

P. 208. « The unexplained element in Dagda, Dagdae son of « « Long-elbow » (El-ada), is the same element found in Nua-da, Enda, etc., a word (*dae*) which is explained by O'Clery by *lámh* (hand) and by O' Davoren by *righ* (forearm) or *guala* (shoulder). Cf. the Strong Hand, Working Hand, adored under that name and image by the Mayas and other races, of Central America ». I cannot explain the name *Enda*; but *Nuada*, gen. *Nuadat*, is a stem in *nt* and a participial form from a root *nud*, whence Lith. *naudâ* Ertrag, Hab und Gut, Goth. *niutan*, NHG. *ge-niessen*. It cannot therefore have anything to do with *dae*. As to the *Dagdae*, he, like Ogma, was according to Keating[1] son of *Elada*, gen. *eladan*, a stem in *n* signifying « science », not « Long-Elbow » a meaning which Mr. F. manufactures out of his imaginary *el-ada* (*el* for *uile*, gen. *uilenn*, and *ada* for *fada* = the Old Irish ia-stem *fota!*). The most plausible explanation yet given of the name « the *Dagda* » is Siegfried's, namely, that *Dagda* is a participial formation equivalent in root and meaning to the Latin *doctus*. I myself would rather put it alongside of Gr. δι-δαχή, and the perf. δεδίδαχα, or the Skr. root *dah*, whence *dagdha* « cunning », *vi-dagdhata* « cleverness », « shrewdness ».

P. 230. « The traditions of the Bórumha Laighen, the ruinous [?] kine-tribute exacted from Leinster, seem mixed up with this myth of the slaying of the sun's oxen ». Here, to give colour to his quacksalver's mixture, Mr. F. not only spells *bŏrumha* with a long *o* (*bó* = βοῦς), though he must, or ought to, know that the *o* is

1. According to the Book of Leinster, p. 187, col. 3, p. 188, col. 1, and Rawl. B. 502, fo. 61 b. 1, and Cormac's Glossary the Dagdae Mór was also called *Ruad Rofessa* (« lord of great Knowledge ») « the son of all the arts, i. e. the son that háth all art », and was father-in-law of Elada.

short ᵓ, and that the word is cognate with φόρος not with βοῦς, but he suppresses the fact that the yearly tribute payable by the Leinstermen consisted not only of kine, but of pigs, wethers, mantles, silver chains, copper caldrons, etc. See Book of Leinster, facsimile, p. 295, col. 2, ll. 20-28, und p. 296, col. 1, line 22.

P. 211. « Ogma (= the youngest ?), Ogmios ». Mr. Fitzgerald therefore supposes that a connection may exist between the *og* of Lucian's Ogmios and the modern Irish *óg*. This is quite in the manner of Betham. The modern *óg*, as every Celtic student except, apparently, Mr. Fitzgerald, is aware, is the Old Irish *óc*, sometimes still a dissyllable *óoc*, *oac* and = W. *iouenc*, and (in form) Lat. *juvencus*.

But I cannot waste any more time on this farrago of bad Irish, doubtful English, mythological guesswork and impossible etymology.

Whitley STOKES.

---

1. Prof. Atkinson makes the same mistake, *Book of Leinster*, Contents. p. 67, where he spells the word Bó-rama. In his Irish thesaurus *rama* will probably appear with the meaning « tribute ». I am aware that even in the Book of Leinster the mark of length is sometimes found over the *o* of *borama*. But this is due either to scribal carelessness or to a false etymology.

MÉLANGES IRLANDAIS.

UN SECOND FUTUR IRLANDAIS EN *-RR*.

J'ai parlé des futurs *orr* (pour *orx-*) et *iorr* du verbe *orgim* dans cette Revue, T. VI, p. 95. Il est clair que le futur en *-rr* doit se rencontrer chez tous les verbes, dont le thème se termine par *r* + cons. et qui forment le futur en *-s*. En effet nous retrouvons le même phénomène dans la conjugaison du verbe *fo-cerd-* « mettre, placer, jeter ». Comme ce composé a la même signification que *cuirim*, son futur remplace celui du verbe synonyme qui n'a pas de propre futur dans l'ancienne langue[1]. Voici les exemples :

I. — Futur simple et subjonctif *cerr-* (pour *cerds- cers-*) : *madgrainne cruithnechte foceirr* Wb. p. 87 v. 38 ; *lase donaithfocherr* (gl. cum fueri reversus) Ml. 34[d], 8.

II. — Fut. redoublé *cicherr- : fochichur-sa* (Windisch, *Ir. Texte*, p. 556), *ni fóichur-sa* (pour *ni-fò-chichurr*, ib.), *frisfoichiurr ceill* (gl. incolam) Ml. 78[c] ; — fut. second. *fochichred* (Windisch, ib.), *dofóichred* Sg. 130 [b], 2.

Une forme difficile à expliquer est *nech immechoimairsed* (quelqu'un qui demandât) Ml. 20 *b*, 18 du verbe *imm-com-arc-* « demander », gall. *erchi*. On attendrait *immechomairred*. La flexion de *imm-com-arc-* paraît s'être mêlée avec celle de *com-ad-ro-icc-* « rencontrer ». Ici le fut. second. *citacomairsed* Ml. 39 *c*, 15 est régulier[2].

R. THURNEYSEN.

Iena.

ADDITIONS AUX PAGES 96 ET SUIVANTES.

I. In der Anzeige des *Saltair na Rann* bemerkte ich fälschlich, die Engelnamen des Psalters seien verschieden von denen der jüdischen Tra-

1. Le fut. *cuirfitir* ne se trouve qu'en moyen irlandais (Windisch, *Ir. Texte*, p. 458).
2. [Depuis que j'ai écrit ces lignes, M. K. Meyer a rompu nne lance pour l'existence

dition (p. 103). Vielmehr stammen die meisten, wo nicht alle, aus dem Buche *Henoch*[1]; durch welche Mittelstufen, mögen Berufenere bestimmen.

Die Namen lauten im Psalter V. 793-804: 1. *Gabriel*, 3. *Raphiel*, 4. *Panachel*, 5. *Babichél*, 6. *Raguel*, 7. *Mirachel*, 8. *Rumel*, 9. *Fafigial*, 10. *Sumsagial*, 11. *Sarmichiel*, 12. und 15. *Sarachel*, 13. *Urel*, 14. *Hermichel*, 16. *Barachel*, 17. *Lihigiel*, 18. und 22. *Darachél*[2], 19. *Segiel*, 20. *Sariel*, 21. *Lonachel*, 23. *Stichiel*, 24. *Gallichiel*. Darunter zählen die zwei Wörter *Sarmichiel* + *Sarachel* im Verse nur für 5 Silben, ebenso *Sarachel* + *Barachel* und *Lihigiel* + *Darachél*, was für die Emendation der Namen vielleicht von Wichtigkeit ist.

Die vier ersten Engel sind identisch mit den im Henoch öfter genannten *Gabriel Michael Rufael Fanuel*. Dazu kommen von den « heiligen Engeln, welche wachen » (Cap. 20): *Uriel Raguel Saraqâel*, gleich unsern 13. *Urel*, 6. *Raguel*, 12. oder 15. *Sarachel*.

Andere scheinen merkwürdigerweise den Namen der gefallenen Engel entlehnt, welche im Henoch Cap. 6 und Cap. 69 aufgezählt sind und sich auch in der Chronographie des Syncellus erhalten haben. Sie sind zusammengestellt und besprochen in Dillmanns Uebersetzung p. 93-95. Einige lassen sich mit ziemlicher Wahrscheinlichkeit identifizieren; so:

16. *Barachel* bei Dillmann No. IX. Βαλκιήλ aethiop. *Barâqêl*.

5. *Babichél* bei D. IV. Χωβαβιήλ aeth. *Akibêêl Kokabâêl*.

22. *Arachél* (wenn die Emendation richtig ist) bei D. III. Ἀρακιήλ.

Wohl auch:

10. *Sumsagial* bei D. XV. Σαμιήλ aeth. *Samsâvêêl* (*Samsapêêl*) *Simapisiel*, vgl. VII. Σαμψίχ Σαψίχ.

20. *Sariel* bei D. XX. Σαριήλ (Ζουριήλ) aeth. *Arâzjâl Izezeel Asrâdel*.

8. *Rumel* wird entweder bei D. VI. Ῥαμιήλ aeth. *Ramuel Ramjal* oder XIX. Ἰουμιήλ aeth. *Jomjâêl Rumael* entsprechen.

Der VIII[te] Engel bei D. Ζακιήλ Σακιήλ aeth. *Azêqêêl* (*Azqêêl*) *Nuqâêl* kann in unserm 19. *Segiel* oder in 23. *Stichiel* zu suchen sein, da das Mittelirische lat. *z* durch *st* wiedergiebt.

Weitere Vergleichungen wage ich nicht; die beiderseitige Tradition

du verbe fabuleux *iuraim* (facio) (*Rev. Celt.* VI, 191). Mais toutes les formes qu'il cite sont autant d'exemples du futur *iorr- iurr-*. J'y ajouterai la deuxième personne du sg. qui se trouve quatre fois dans le ms. de Milan fol. 77a: *innî îrr* (ne frapperas-tu pas?) 10, *innî îrrsiu* 13 et 14, *indahierr* 16 et la troisième du sg. *iûrthund* (il nous tuera) Ir. T. I, 284.]

1. Aus dem Aethiopischen übers. von Dillmann. Leipzig, 1853.
2. Das zweite Mal von Stokes in *Arachél* emendiert.

ist zu sehr verderbt. Es ist sehr wohl möglich, dass auch die übrigen Namen im Psalter aus denen des Buches Henoch verstümmelt sind [1].

Dem Dichter mag eine Schrift vorgelegen haben, welche Alles zusammenfasste, was man von Kosmogonie, von Himmel und Hölle zu wissen glaubte. Diese hat er in Verse gesetzt und so seine Capitel I-III, V und vielleicht noch VI gewonnen.

Aus apokalyptischen Texten stammt wohl auch die Zahl der Engel, 100,000 Millionen bei jedem der 7 Erzengel. Daniel (7, 10) und Henoch (Cap. 40) sehen « tausendmal Tausende und zehntausendmal Zehntausende ». Diess konnte sich wohl zu 1,000mal 10,000mal 10,000 umbilden. Für so grosse Zahlen hat der Ire keine Wörter; er drückt sie aus durch fortwährende Multiplication mit Zehn.

II. Meine Angabe p. 107, die Geschichte des neuen Testaments sei dem Evangelientext ganz conform, ist ungenau; ich hatte ausser Acht gelassen, dass Jesus während seiner Taufe den Jordan stille stehn heisst (V. 7561 ff.).

III. Im Glossar schreibt Stokes « *menmaigim* leg. *menmnaigim* ? » mir scheint, mit Unrecht. Das Verbum ist entlehnt aus vulgärlat. *minimare min'mare* (prov. *mermar*), im Sinne von *comminuere*. Den Worten *rumenmaiged lais iarsein indelb* (V. 4149 f.) entspricht Exod. 32, 20 : *Arripiensque vitulum combussit et* contrivit *usque ad pulverem*. Vgl. neuir. gäl. *meanbh* « diminutive, very small » = *minimus*.

IV. S. 101, Z. 7 v. u. Statt « Goidel Glass und seines Weibes Scotta » l. « G. G., Sohn der Scotta. »

Gaidoz hat oben p. 113 auf ein Edinburger Manuscript (No. XL) aufmerksam gemacht, das die *Pénitence d'Adam* enthält. Beruht dieselbe auf dem *Saltair* oder geht sie direct auf den lateinischen Text zurück ? In ersterem Falle wäre es das dritte Fragment einer vollständigen Prosaversion des Psalters, das bis jetzt constatiert worden. Die andern sind : 1° die oben p. 99 ff. besprochene Erzählung des *Lebar Brecc;* 2° das von Stokes (Pref. III[1]) signalisierte Stück, das in den *Ancient Laws and Institutes of Ireland* I, 26-30 abgedruckt ist, und welches den Versen 29-268 des Cap. I entspricht.

R. Thurneysen.

Iena.

1. Die Prosaversion musste diesen Abschnitt überschlagen, da die irische Kirche sich seit dem 12ten Jahrhundert den rœmischen Verordnungen fügte. Hier war aber das Aufstellen weiterer Engelnamen ausser den 3 biblischen *Michael Gabriel Raphael* seit dem dritten rœmischen Concil i. J. 745 als ketzerisch verboten (s. *Mansi, Concilia* XII, 380).

BIBLIOGRAPHIE.

Géographie historique et administrative de la Gaule Romaine, par Ernest Desjardins, de l'Institut. — Tome III : Organisation de la conquête; la province; la cité. Contenant 21 planches, dont 10 cartes en couleurs, deux gravures en taille-douce et une photogravure tirées à part, et 29 figures intercalées dans le texte, Paris, Hachette, 1885, 528 p. gr. gr. in-8. — Prix : 20 fr.

Ce volume nous apporte la suite du grand ouvrage de M. Desjardins dont des écrivains plus compétents que nous, M. Monnat et M. d'Arbois de Jubainville ont déjà parlé dans ce recueil (T. III, p. 257 et 469). Aujourd'hui M. Desjardins aborde des questions où ses longues études d'épigraphie lui donnent le droit de parler en maître, mais qui sont pour une grande partie en dehors du cadre de la *Revue Celtique* et de nos études personnelles. M. D. nous montre la Gaule « conquise par les institutions » de Rome et il décrit l'organisation de la province et de la cité dans la Gaule Romaine. Le sommaire de ce volume, que nous donnons en note, en sera le meilleur résumé [1].

1. La Gaule de César à Auguste (les chefs et les gouverneurs de la Gaule de 51 à 27 av. J.-Ch.; créations et établissements dans la Gaule de 51 à 27; administration provinciale et municipale entre César et Auguste; l'administration; l'Empire; Auguste et l'Edit de Narbonne. (Le précurseur d'Auguste; les pouvoirs d'Auguste; l'administration centrale; constitution de Narbonne; les établissements d'Auguste après le *conventus* de Narbonne; état de la Gaule à la mort d'Auguste; cités qui prirent le nom d'Auguste; tableau des cités de la Gaule à la mort d'Auguste). — Administration provinçiale et municipale entre la mort d'Auguste et Dioclétien (aperçu historique de cette période et gouvernement de la Gaule; observations sur l'administration provinciale; service des impôts; la douane des Gaules; organisation militaire). — Administration religieuse. — Tableau de l'organisation administrative des cités vers le second siècle de notre ère. — L'ordre nouveau; Dioclétien, la Tétrarchie, Constantin, Julien. — Fin du IVe siècle; Théodose (la Gaule d'après la *Notitia dignitatum;* la Gaule d'après la *Notitia provinciarum et civitatum*).

Au point de vue strictement celtique, nous avons dans ce volume noté les passages suivants :

P. 72-74. Parlant de *Lugdunum*, Lyon, M. D. reproduit un médaillon en terre cuite où, à côté d'un génie qu'on regarde comme celui de la ville de Lyon, on voit un corbeau sur un rochec, ce qui s'accorde avec une étymologie du nom de Lyon rapportée par un écrivain grec, et probablement étymologie populaire.

Et puisque nous avons nommé Lyon, nous remarquons que dans les Tables Claudiennes de la planche XIII du livre de M. D. on lit (col. II, l. 28) LVGDVNO. C'est sans doute une erreur de gravure pour LVGVDVNO, que nous fournit l'édition de ces Tables donnée dans le *Bulletin Epigraphique de la Gaule* (T. II, pl. I). M. Caillemer, doyen de la Faculté de Droit de Lyon, qui par conséquent a pu étudier à loisir l'original des Tables au Musée de cette ville, écrivait il y a cinq ans que LVGVDVNO est la bonne leçon[1]. Et cette leçon, qui paraît avoir été celle du général Creuly[2] est confirmée par les monnaies où l'on lit LVGVDVNI[3].

A ce propos, rappelons qu'on a voulu voir le nom de Lyon dans la marque de verrier : A. V. M. CN. A. LVGV. inscription circulaire, et au centre A. F. Cette marque a été trouvée à Nîmes et M. Germer-Durand l'a expliquée ainsi : Artemisii Valerii Manu, Cneius Ateius LVGVduni, Atei Fabrica. Voir Lombard-Dumas, *La Céramique antique dans la Vallée du Rhône*, p. 27, n. ; Flouest dans la *Rev. des Soc. sav.*, 6e sér. T. I (1875), p. 127, avec une gravure : *Mémoires de l'Académie du Gard*, 1872, p. 100 ; et Aurès, *Marques de fabrique du musée de Nîmes*, pl. 20, lig. 213 et p. 84.

Si nous nous sommes étendu sur l'antique nom de Lyon, c'est que ce nom a de l'importance pour la Mythologie Gauloise. Nous reviendrons sur la question.

P. 192. A l'occasion du temple de Rome et d'Auguste au confluent du Rhône et de la Saône M. D. parle de son premier prêtre, un Éduen, et le nomme C. Julius Vercondaridubnus. Le personnage est nommé dans Tite-Live (*Epitome* CXXXIX) ; M. d'Arbois de Jubainville et M. Mowat, en véri-

1. *Revue Critique*, 1880, T. II, p. 127.
2. *Revue Celtique*, T. III, p. 300. — Voici la note même de M. Creuly : LVGVDVNI, Lyon, 382, 1, fréquent. — LVGDVNI, plus rare. — LVGDVNENSES, Gruter 649, 7. — LVGVDVNVM, nom primitif de Lyon. Ct XIV, p. 16, 3, et Ct nos 22, 23, 25, 26 passim. Ct VIII, 39 v°.
3. *Revue Celtique*, T. I, p, 296.

tables Procustes, avaient coupé le nom en deux : pour le premier, c'était C. Julius Vercondaris Dubius [1] ; pour le second, c'était C. Julius Dubius, Veecondari (filius) [2]. Mais les bonnes éditions portent « ... C. Iulio *Vercendaridubno* Æduo » : c'est la leçon du Nazarianus, le principal et le plus important des mss. des *Periochæ* ou *Epitomæ* des livres perdus de Tite-Live [3]. Le nom de Vercondaridubnus est long ; mais il ne l'est pas plus que d'autres composés avec le même mot *dubnus* ou *dumnus*, tels que Conconnetodumnus, Verjugodumnus, etc.

P. 212-218 : Etablissement des Lares Augustes et des Sévirs Augustaux. Ces mesures, comme on sait, eurent la plus grande importance dans la transformation de la religion des Gaulois.

P. 260-270. M. D. s'occupe des célèbres Autels des Nautes de Paris. Il en reproduit les tableaux principaux par une planche en photogravure et les autres dans des gravures sur bois. Cette reproduction fidèle d'un monument si curieux et d'ordinaire si mal représenté sera la bienvenue des archéologues. Nous regrettons seulement que dans la description de ces monuments (et en quelques autres endroits aussi) M. D. ait reproduit des théories de mythologie irlandisante, qui nous paraissent des hypothèses très contestables, et surtout peu à leur place dans un recueil de faits et de documents, comme est cette géographie de la Gaule.

A l'occasion de ces Autels des Nautes et du tableau que nous présente la face au-dessus de laquelle est écrite ESVS, nous signalerons un bas-relief que nous avons récemment vu à Besançon et qui nous représente peut-être le même type : c'est un des bas-reliefs de la Porte-Noire. D'après les archéologues du pays, la Porte-Noire est du temps de Marc-Aurèle [4]. Les moulages de ses bas-reliefs ont été transportés à la bibliothèque de la ville de Besançon où il est aisé de les examiner. L'un d'eux représente un homme nu, debout, à chevelure épaisse, paraissant imberbe : sa main droite est levée et engagée dans les branches d'un arbre, sa main gauche est abaissée et appuyée sur un objet indistinct. La figure regarde à gauche.

P. 292-301. M. D. s'occupe des derniers druides, de la ruine de leur influence et de leur disparition.

P. 417-418. Organisation religieuse. C'est le résumé des faits con-

1. *Introduction à l'étude de la littérature Celtique*, p. 216.
2. *Revue Archéologique*, 1883, t. I, p. 385.
3. T. Livi ab urbe condita librorum CXLII Periochæ. Ed. O. Jahn, Lipsiæ, 1853, p. 103.
4. Voir *Mémoires de la Société d'Emulation du Doubs*, 1866, p. 420 et suiv.

tenus dans les chapitres précédents qui se rapportent au culte général ou au sacerdoce de la Gaule Romaine.

M. D. annonce pour terminer qu'un quatrième et dernier volume traitera du réseau des voies romaines et de la topographie détaillée. Ce dernier volume permettra d'avoir une vue nette de l'ensemble et, avec un index pour les volumes précédents, l'ouvrage de M. Desjardins ne sera pas seulement l'histoire et la description de la Gaule Romaine, ce sera en même temps un répertoire indispensable pour les recherches spéciales des érudits.

H. G.

Beitræge zur gallo-keltischen Namenkunde. *Von* Dr *Quirin* Esser, *I Heft. Im Selbstverlage des Verfassers.* Malmedy, 1884 : petit in-8, iv-120-viii p. — Prix : 2 mk. (2 fr. 50).

Cette brochure est une étude fort consciencieuse et instructive de plusieurs éléments qui entrent dans la composition de noms propres celtiques. L'auteur, qui n'est pas inconnu à nos lecteurs (cf. *Rev. celt.*, II, 499), fait preuve d'une érudition étendue ; il réussit souvent, autant qu'on en peut juger, dans la tâche délicate qu'il a courageusement entreprise, de reconstituer des noms de lieux celtiques dont on ne connaît que des formes relativement récentes, plus ou moins défigurées par la prononciation de populations romanes ou germaniques.

Il s'est pourtant glissé dans ce travail estimable quelques étymologies certainement inexactes, par exemple *Rictiovarus* tiré de * *Rictiomarus*, et le nom de César métamorphosé en * *Gaisorix* (p. 7). D'autres, plus spécieuses, sont contestables ; ainsi je doute que le rapprochement de *Dumnocoveros* avec l'irlandais *Fer-domnachus* (p. 49), soit justifié. Car la comparaison de *Dumnoveros* (*Rev. celt.*, I, 295) montre qu'il faut diviser ainsi : *dumno-co-veros*. Je traduirais *Dumno-vêros* par « profondément vrai », et *Dumno-covêros* par « profondément fidèle » ou « profondément juste » ; *covêros* = gall. *cywir*, cf. en vieux breton le diminutif *Couuiranum*, nom de cheval, et le composé *Keuuirgar*, nom d'homme (Cartulaire de Redon, pp. 132, 8).

Emile Ernault.

L'Etain, par M. Germain Bapst, avec 11 planches hors texte, x-328 pages in-8°. Paris, V. Masson, 1884. — Prix : 10 fr.

Ce volume est l'histoire de l'étain dans l'antiquité et au moyen âge, de son origine au point de vue historique, de ses applications, à la fois

dans l'industrie et dans l'art, et de son emploi dans la vie privée et dans le culte. L'étain, métal aujourd'hui dédaigné (en dehors des alliages) et abandonné dans l'art et même dans l'usage des mœurs domestiques pour des métaux plus précieux ou plus élégants, a pourtant une histoire intéressante, et cette histoire avait été jusqu'ici à peu près laissée dans l'ombre par les archéologues. Les recherches patientes et consciencieuses de M. B. ont comblé une lacune de la littérature archéologique. En un pareil sujet l'histoire des mœurs se mêle à celle de l'art et de l'industrie, et M. B. n'a pas manqué de la mettre en relief. On peut voir notamment ce qu'il écrit p. 119 sur l'introduction des assiettes proprement dites au moyen âge. « Avant le XIIe siècle les convives n'avaient point d'assiettes posées devant eux sur la table, et encore une assiette servait-elle, à cette époque, à deux personnes. » On prenait avec la main dans les plats les morceaux tout découpés, et dans les maisons où régnait le luxe, la viande était posée devant chaque convive sur un morceau de pain plat. L'usage d'assiettes individuelles, (et ces assiettes furent d'abord en étain), s'introduisit d'abord dans les couvents, nous dit M. B., et c'est de là qu'il se répandit dans la société. Voilà donc un progrès que l'on doit à l'influence des couvents, et il est curieux que ce progrès, accompli en somme dans la voie de l'individualisme, soit sorti du collectivisme monastique.

En dehors de son intérêt général, l'ouvrage de M. B. intéresse les celtistes par deux points spéciaux : 1° L'étamage, invention des Gaulois d'après Pline. L'avaient-ils réellement inventé ? M. B. consacre un chapitre à cette question, et sa conclusion est celle-ci : « Que les Gaulois fussent ou non les inventeurs de l'étamage, il y a un fait que l'on ne saurait discuter, c'est qu'au commencement de notre ère ils étaient seuls en Occident à posséder le secret de cette fabrication. » — 2° Les mines d'étain de la Cornouaille et leur exploitation dans l'antiquité. L'opinion de M. B., qui repose sur des recherches nouvelles, est que l'antiquité a d'abord reçu l'étain de l'Asie, probablement du Khorassan (et non du Caucase qui n'a pas de mines d'étain). L'étain des habitations lacustres de la Suisse viendrait donc de l'Orient. C'est à une époque postérieure, à la suite des découvertes maritimes des Phéniciens, que l'étain de la Cornouaille (et aussi de l'Espagne) fut exporté en grande quantité. Le nom d'Ile Cassitéride donné à la Grande-Bretagne signifie simplement « l'Ile de l'Etain » et indique l'importance commerciale de ce produit. C'est ainsi que certaines parties de la côte de Guinée s'appellent « la Côte des Esclaves, la Côte de l'Ivoire ». Souvent aussi on dit « Iles des Épices » pour Iles Moluques.

Il est malheureux que pour les questions d'origine linguistique, pour ainsi parler, M. B. ne soit pas aussi au courant des travaux qui l'ont précédé qu'il l'est pour les questions proprement archéologiques. Il n'a pas connu l'article *Zin* dans l'*Altdeutsches Wörterbuch* de Schade, ni un article où M. Fr. Lenormant (*Transactions of the Society of Biblical Archaiology*, t. VI) touche la question de l'antiquité des métaux. Notons enfin qu'en même temps que paraissait le livre de M. Bapst, un ouvrage de M. O. Schrader venait de paraître en Allemagne (*Sprachvergleichung und Urgeschichte*) qui traite la question de l'étain (p. 300 et suiv.). M. Bapst fait venir le grec κασσίτερος du sanscrit : M. Lenormant le fait venir de l'assyrien *Kâsazatirra*, mot auquel est apparenté l'arabe *Kasdir*.

H. G.

Corpus poeticum Boreale, the Poetry of the old Northern Tongue, from the earliest Times to the thirteenth Century, edited, classified and translated, with introduction, excursus, and notes, by Gudbrand VIGFUSSON, M. A., and F. York POWELL, M. A., 2 vol. in-8° de CXXX-576 et 712 pages. Oxford, Clarendon Press. Prix 42 sh. (52 fr. 50).

L'ancienne histoire scandinave touche à celle des Celtes par les établissements des hommes du Nord en Irlande et en Écosse et par des luttes séculaires. Leurs anciennes littératures ont eu aussi leurs points de contact et elles se tiennent par bien des rapports, quoique ces rapports eux-mêmes ne puissent encore être appréciés à leur véritable étendue. Les travaux de M. Bugge, lors même qu'on n'en accepterait pas toutes les conclusions, ouvrent la voie à des recherches qui demandent à être continuées et complétées.

C'est à ce titre que nous nous permettrons d'annoncer ici le grand répertoire élevé avec tant de peine et de conscience par MM. Vigfusson et Powell et qui permet à un lecteur étranger à ces études, comme nous le sommes nous-même, de se familiariser avec l'ancienne littérature du Nord. Ils ont réuni, en les accompagnant presque toujours de traductions, tout poème ou fragment de poème antérieur au XIIIe siècle. Ils en ont en même temps défini la date et la provenance. La question est trop importante pour que nous ne résumions pas leur conclusion.

On est revenu de l'opinion que l'on se faisait de l'antiquité des péosies eddiques; on n'y voit plus ces poèmes sacrés que Tacite aurait entendus, on n'y voit plus cette « Bible du Nord » qui aurait été le fondement de l'ancienne religion des tribus germaniques; on ne croit plus avec Grimm que ces poèmes datent d'avant Charlemagne. Si l'origine et la signification du terme d'Edda sont toujours incertaines, nos auteurs, par leur étude de la langue, des mœurs et des autres caractères intrin-

sèques du poème, concluent qu'ils ont été composés du IXe au XIe siècle, et qu'ils ne l'ont pas été dans la métropole scandinave, mais dans une de leurs colonies, dans ce qu'on appelle les « Iles Occidentales », c'est-à-dire les îles occidentales de la Grande-Bretagne, plus particulièrement les Hébrides.

Il est évident que la mythologie que contiennent ces poèmes apparaît désormais ainsi sous un jour nouveau. Que devient par exemple la Walhalla ? Ecoutons là-dessus le commentaire de nos auteurs, et ce point seul indiquera la transformation des vues sur l'ancienne littérature et mythologie scandinaves.

« Il est impossible que les poètes du Nord, avec leur sentiment puissant de la famille et leur forte croyance aux revenants, aient pu inventer d'eux-mêmes un système comme la Walhalla, avec sa hiérarchie et son peuple d'élus, idées qui reproduisent, comme dans la théorie vulgaire du peuple musulman sur le paradis, une fausse imitation du ciel chrétien... Il nous semble aussi assez certain que la croyance tout entière de la Walhalla, avec son ciel, son armée et sa hiérarchie régulière, avec sa bataille d'Armageddon et son Jugement Dernier, est une foi empruntée, arrangée par deux ou trois poètes de vaste imagination d'après les notions plus ou moins vagues qu'ils tenaient des chrétiens de l'Ouest et du Sud ; que cette croyance à la Walhalla n'a jamais réellement régné que chez les Wickings de l'ouest ou à la cour de rois guerriers, quoique des poètes d'époque postérieure l'aient adoptée comme allant tout à fait bien dans leurs vers et comme s'accordant avec leurs idées de la foi païenne. Bien plus, nous croyons que la légende de l'arbre Yggdrasil a été inspirée par le christianisme. »

Avec un pareil *habitat* géographique, il va de soi que des rapports avec la langue, la littérature et les mœurs des Celtes, plus particulièrement des Irlandais, doivent se rencontrer dans cette poésie. Les auteurs en ont indiqué les principaux, mots empruntés au gaëlique, parallèles avec quelques écrivains irlandais, allusion à des objets de fabrication ou d'importation bretonne (c'est-à-dire britannique). D'après nos auteurs, l'usage des petits princes scandinaves d'avoir des harpistes à leur cour leur serait venu des Celtes.

Il y a aussi quelques rapprochements que nos auteurs n'ont pas faits, mais qui se présentent à l'esprit du lecteur celtiste. Ainsi t. I, p. XXXVIII, ils présentent comme une particularité « presque unique dans la diplomatique européenne » l'emploi systématique d'abréviations des manuscrits islandais. Ils supposent que cette particularité doit son origine à ce qu'à une certaine époque le parchemin était rare, et qu'ensuite, par tradition, on a conservé cet ensemble d'abréviations, malgré leur caractère compliqué. Ils doivent pourtant remarquer que ces abréviations des ma-

nuscrits islandais ne se rencontrent pas dans le manuscrit de la Norvège propre, et ils remarquent quelque part ailleurs que l'écriture est venue à l'Islande des Iles Britanniques. Le système régulier des abréviations nous permet de préciser davantage la question et d'affirmer que ce sont les Irlandais qui ont appris à écrire aux Islandais, et que ces derniers n'ont fait que copier servilement et conserver les procédés graphiques de leurs maîtres.

Nos auteurs ont disposé les poèmes eddiques dans un ordre établi par eux, suivant le genre et les âges : ils ont certainement eu leurs raisons pour cela, et ce n'est pas nous qui nous permettrons de les critiquer; mais le lecteur ignorant de la littérature scandinave, qui voudrait se rendre compte de la contexture originelle de ces poèmes dans les mss. qui les ont conservés, a de la peine à s'en faire une idée. Mais ce qui pour nous, comme pour un grand nombre de lecteurs, présentera plus d'intérêt que ces textes eux-mêmes et leur traduction, c'est la très longue introduction et les longs excursus dans lesquels les éditeurs et traducteurs ont traité toutes les questions relatives à ces textes, origine, antiquité, manuscrits, classifications, langue, rhétorique, mythologie et usages. En réunissant ainsi, en quelques pages facilement abordables et d'une lecture aisée, la substance de leur sujet et le résultat de leurs longues études, ils ont rendu un immense service aux études d'histoire littéraire[1].

H. G.

Vocabulaire vieux breton avec commentaire contenant toutes les gloses en vieux breton, gallois, cornique, armoricain, connues, par J. Loth. Cinquante-septième fascicule de la Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Etudes. Paris, chez Vieweg, 1883; gr. in-8, IX-249 pages. — Prix : 10 fr.

L'auteur a réuni par ordre alphabétique et étudié ensemble les plus anciennes gloses des trois idiomes bretons; il a fait précéder son ouvrage d'une introduction en 27 pages, qui contient des renseignements très intéressants et nouveaux sur l'histoire du vieux breton. La compétence de M. L. en cette matière est bien connue; aussi son livre est-il une bonne fortune pour les celtologues. Ce n'est pas à dire qu'on ne puisse trouver à *gloser* sur l'interprétation de quelques-unes de ces gloses, et à augmenter les trois pages de corrections qui terminent le volume.

Ainsi, en irlandais, *mosac,* lisez *mósach,* p. 33, n'existe pas avec le sens de « qui a mauvaise odeur »; *uair-le,* horloge, p. 50, et *sciberneog,*

1. Nous devons pourtant exprimer une critique que les lecteurs auront souvent occasion d'adresser aux savants auteurs : Les *indices* sont nombreux, compliqués et obscurs et forment un véritable labyrinthe; y chercher une référence est souvent toute une étude.

lièvre, p. 215, n'existent pas du tout; en gallois l'accent n'est pas sur la dernière syllabe (p. 84); *athwn* brisé, p. 32, = *a* + *twn*; *ammrawdd*, circonlocution, p. 37, = *am* + *brawdd*, cf. *brawddeg*, phrase; *brythol*, turbulent, p. 59, vient de *brwth*, tumulte, *cyndyn* (et non *cyndyw*), inflexible, p. 108, = *cyn* + *tyn*; *banwes*, truie, p. 140, est le féminin de *banw*, porc; le vieux cornique *creman*, faulx, p. 87, vient de *crum* (v. bret.) courbe; toutes étymologies évidentes qui rendent impossibles les rapprochements proposés. Plusieurs des explications données par M. L. sont assez étranges; par exemple, il voit dans le v. gallois *Custuudieticc* (cf. gall. mod. *cystuddiedig*, affligé), un composé * *cust-guo-di-aid-etic*, et dans le v. bret. *Testoner*, gl. *inevitabili* (necessitate), un mot * *di-es-doner* « dont on ne peut s'échapper », mot qui a moins de chances d'avoir existé qu'en latin * *in-ex-piatur* pour *inexpiabilis*, l'hypothèse de M. Stokes sur cette glose valait la peine d'être mentionnée; enfin M. L. traduit, p. 219, des noms d'hommes bretons par « front de fer », « front de bois » et « front d'acier », sans prévenir que ce « front de bois » n'est pas une variante d'un fameux nom d'invalide, mais désignait originairement un lieu dit, = « front *du* bois ».

Malgré ces critiques, il est juste de reconnaître que l'auteur a atteint le but qu'il se proposait, de rendre plus accessible et plus approfondie l'étude de ces curieux documents; et il est impossible de ne pas tenir compte de son livre pour des recherches ultérieures dans le domaine linguistique du breton ou même de l'irlandais.

Emile Ernault.

Testamant nevez hon Aotrou hag hon Zalver Jesus-Christ. Lekeat en brezounek gant G. Ar C'hoat (In-18, 1883, 470 p.; imprimé à Londres par la *Trinitarian Bible Society*).

La langue des traductions bretonnes de la Bible par des protestants se ressent généralement de leur inspiration exotique; je ne connais d'exception que pour le *Levr ar psalmou*, Paris, 1873, par suite de la collaboration partielle d'un écrivain breton de mes amis, fort bon catholique d'ailleurs. On distribuait à l'exposition de Paris en 1867 une petite brochure de 15 p., Londres, 1867, contenant un texte sacré (Act. II, 8), en 91 langues; les Bretons ont pu y lire : *Penaos eta e ra pep-hini ac'hanomp cleved anezei en hol langach... ?* c'est-à-dire « Comment chacun de nous les *fait-il entendre* dans notre langue ? » Il eût fallu un autre miracle de la Pentecôte, pour que les Bretons comprissent ce jargon, digne de la verve satirique d'un Brizeux :

Ce n'est pas *de l'anglais*, ce n'est pas du breton.

La traduction du Nouveau Testament d'où cette perle est extraite a

été imprimée plusieurs fois à Brest ; les éditions de 1851 et de 1870, que j'ai sous les yeux, ne présentent que des différences insignifiantes.

La nouvelle traduction annoncée plus haut est due à M. Lecoat, ministre protestant à Trémel (Côtes-du-Nord), auteur d'assez nombreuses brochures bretonnes. Cette œuvre est écrite dans un dialecte indécis, où le trécorois et le léonnais sont amalgamés d'une manière souvent peu judicieuse. Ainsi on lit, Math., IV, 17 : *En em distroit euz Doue*, ce qui ne peut signifier en Léon que « détournez-vous *de* Dieu » ; pour être correct et intelligible dans les deux dialectes, il fallait *Distroet ouz Doue.* L'auteur emploie des tournures absolument étrangères à la langue, par exemple : *Disket ar pez c'hoanta laret ar c'homzou-ma,* Math., IX, 13 : « apprenez ce que *désirent* dire ces mots. » On ne dit cela que des personnes : *Pesord e t-euz c'hoant da laret ?* littéralement « Qu'est-ce que tu as envie de dire ? » Le Gonidec, dans sa traduction du Nouveau Testament, Angoulême, 1827 (rééditée dans sa Bible, Saint-Brieuc, 1866) a bien trouvé ici l'expression bretonne : *Deskit pétrâ eo da lavarout*, litt. « apprenez ce qu'est à dire. » Les hardiesses néologiques qu'on reproche au célèbre grammairien breton sont quelquefois dépassées par M. L. : *feizder*, fidélité, Math., XXIII, 23, *Kroastaga,* crucifier, p. 209, etc., sont des inventions on ne peut plus malheureuses. Il y a une autre traduction catholique du Nouveau Testament, par un prêtre (de Lanrodec) qui n'y a pas mis son nom, Guingamp, 1853 ; cette version reproduit avec une remarquable fidélité le trécorois tel qu'on le parle, et M. L. ferait bien de prendre pour modèle cette simplicité sans prétention. Il n'est pas assez maître des deux dialectes pour réussir dans la tâche, plus littéraire que religieuse, de les combiner dans un ensemble harmonieux ; qu'il s'abstienne, à plus forte raison, de notes *explicatives* tirées du vannetais, et qui ne peuvent qu'embrouiller encore plus ses lecteurs, comme quand il glose, p. 44, *gwerzidigez*, trafic, par *gwerc'h*, qui, pour les Bretons auxquels le livre s'adresse, signifie uniquement « vierge ». M. L. a peut-être l'intention de retraduire toute la Bible ; je ne puis que lui recommander d'étudier soigneusement la langue dans laquelle il veut faire passer la parole de Dieu, qui est, comme il dit, la *reglen infaillibl en matier a feiz* (*Petra a gred an ilis christen reformet*, Dijon, 1876, p. 7). Il épargnera ainsi à ses lecteurs de fâcheuses incertitudes, et des distractions profanes qui risquent d'aller jusqu'à l'hilarité ; car qui pourrait conserver son sang-froid à la lecture de phrases comme celle-ci (même brochure, p. 18) : *Pep kig en deus corrompet he c'harinchou* (Genèse, VI, 12), qui équivaut au *français* « *Tout* chair a corrompu ses *routes carrossables* » ?

Emile Ernault.

Vie inédite de saint Malo, écrite au IXe siècle par BILI, évêque de Vannes et martyr, publiée avec notes et prolégomènes par le R. P. Fr. PLAINE, O. S. B. Suivie de : Autre vie de saint Malo, écrite au IXe siècle par un anonyme, publiée avec notes et observations par ARTHUR DE LA BORDERIE, correspondant de l'Institut. Rennes, lib. Plihon, in-8, 181 p. Prix : 5 fr.

Cette publication présente un grand intérêt à plusieurs points de vue : 1° Pour les légendes celtiques, car les voyages merveilleux de saint Brendan ont été aussi attribués à saint Malo qui passa pour son disciple ; 2° pour l'hagiographie Bretonne, car Dom Plaine donne dans sa préface de nombreux détails sur le culte, l'iconographie, etc., du saint ; 3° pour l'histoire de la péninsule armoricaine, comme on voit par les observations finales de M. de la Borderie.

Les documents que l'on possédait jusqu'ici sur saint Malo ne remontaient qu'au XIIe ou XIe siècle. Ce deux vies nouvelles, jusqu'ici inédites, sont du IXe siècle. Cette ancienneté ajoute un nouvel intérêt aux détails qu'elles font connaître.

Dom Plaine nous dit dès la première page que *Machutes* ou *Machutus* est la forme primitive du nom du saint et que les autres formes, y compris *Maclovius*, ne sont que des altérations. Nous ne voyons pourtant pas comment *Maclovius* pourrait venir de *Machutus*, et il y a des formes françaises qui se ramènent à l'un ou à l'autre de ces noms, ainsi *Malo* au premier et *Macouins* au second[1]. Il y a aussi des formes mixtes, comme *Macoul* et *Macoult* en Poitou et en Saintonge. Saint Malo ne serait-il pas double ? C'est une question que nous soumettons modestement aux hagiographes : nous supposons par là qu'à la suite de la similitude des noms, deux saints Maclovius et Machutus auraient été confondus en un seul personnage. L'hypothèse n'a rien d'invraisemblable, quand on pense, par exemple, qu'en Irlande deux saints[2] se sont soudés dans le type légendaire de saint Patrice, ceux qu'on a appelés Patrice l'Ancien et Patrice le Jeune.

L'Irlande a un saint Mochuda (fin du VIe et au commencement du VIIe siècle) qui fut abbé de Rathin et évêque de Lismore. Il était l'auteur d'une règle monastique dont un écho nous est conservé dans le manuscrit irlandais connu sous le nom de *Lebar Brecc*[3] et sa fête est placée dans le calendrier au 5 mars[4]. Saint Machutus est son homonyme. H. G.

1. A Jazeneuil (dép. de la Vienne) où l'église paroissiale est dédiée à saint Malo, il y a une fontaine de pèlerinage pour les enfants *macouins*, c'est-à-dire obligés de recourir au Saint pour marcher seuls.
2. Deux au moins.
3. P. 261 : *Incipit reg[u]lum Mochuta Rathin* etc.
4. Sur Saint Mochuda, voir Lanigan, *Ecclesiastical History of Ireland*, t. II, p. 99, 102, 350 et 20.

Vie de saint Yves tirée d'un manuscrit sur vélin du XIVe siècle, appartenant au docteur BONNEJOY... avec fac-simile héliographique du manuscrit. Saint-Brieuc, chez Prud'homme, 1884, in-8, 71 p. Prix : 6 fr.

Cet ouvrage, d'une exécution typographique remarquable, contient en 8 feuilles la reproduction d'une portion de manuscrit latin, qui est transcrite p. 11-20, puis traduite et commentée p. 31-50. Ce ms. est décrit avec le soin qu'il mérite, par son heureux possesseur. C'est un petit in-folio de 187 feuillets, qui contient 90 vies de saints, dont quelques-unes doubles ou triples (p. 8). Selon M. le Dr B., il remonte au commencement de la deuxième moitié du XIVe siècle (p. 25), et la vie de saint Yves qui s'y trouve serait probablement celle qu'a composée le duc de Bretagne Charles de Blois (p. 9, 10, 44). Quoi qu'il en soit, cette vie renferme des particularités nouvelles et importantes pour l'hagiographie ; je me contenterai de citer la phrase suivante, qui a aussi son intérêt pour l'onomastique bretonne : *Cujus pater vocabatur Ahelorus filius cujusdam Fanceti militis ; Azo mulier nobilis vocabatur mater ejus* (p. 13). Jusqu'ici on connaissait sous des formes assez différentes, et par des documents moins anciens, les noms des parents de saint Yves ; celui de sa mère, par exemple, était écrit *Hadou* ou *Azou* (p. 33, 34). Ajoutons que le même mot a été signalé par M. d'Arbois de Jubainville sous les formes suivantes, datant du XIIIe siècle : *Azou, Hazou*, noms de femme, en 1266, 1271 ; *Hadho*, nom d'homme, 1237 (*Rev. celt.*, III, 399, 417, 418). A propos d'onomastique bretonne, je dois dire que je ne partage pas l'opinion de l'auteur parlant d'un témoin de la vie du saint, appelé Hamon *Tolleflam* « nom qui évidemment s'est transformé en celui de *Leflem*, commun dans le pays de Tréguier » (p. 45). *Le Flem* contient l'article français, comme beaucoup d'autres noms bretons ; on connaît les vers de Brizeux dans l'élégie de *Le Braz :*

> Son nom serait Ar-Braz, mais nous, lâches et traîtres,
> Nous avons oublié les noms de nos ancêtres.

Cet usage, d'ailleurs, n'existe qu'en français : on écrit, et, mieux encore, on dit constamment, en breton, *Ar Flem, Ar Braz*. Il en est de même pour les formes différentes de l'article breton ; ainsi « Monsieur *Lhéveder* », nom porté, entre autres, par un ecclésiastique et par un notaire du pays de Tréguier, se prononce *ann otro 'N éveder* et *'N ec'houéder* (= « l'alouette »). Quant à *Tolleflam*, c'est probablement un surnom qui signifie « jette-sa-flamme », analogue aux noms léonnais comme *Doughedroat* « porte-son-pied », etc., dont a parlé M. Le Men (*ann aotrou Ar Men*) dans la *Rev. celt.*, II, 76. La forme de l'adjectif possessif *e* « son

(à lui) », dans *Toll e-flam*, est plus ancienne que *he* dans *Doug-he-droat* et autres. En moyen breton *he* signifie la plupart du temps « son (à elle) », ou bien c'est une contraction pour *hac e*, *hac he*. J'entends ainsi l'expression *hac eff he mam* « et lui *et-sa* mère (à lui) », dans les *Poèmes bret. du moyen âge*, p. 110 ; l'explication par une préposition *hac* « avec » donnée p. 110 (cf. *Vocab. v. bret.*, 28, 29) me semble inadmissible ; le pronom *eff* « lui » n'est, du reste, jamais complément d'une préposition.

M. le Dr B. nous donne, à la fin de son livre, des détails curieux sur le magnifique tombeau de saint Yves, dont les fragments, jetés à la mer en 1793 par des « sans-culottes » venus de Paris, pourraient être retrouvés au fond du port de Tréguier, au moyen du scaphandre (p. 54). Il reproduit enfin un nouveau cantique breton en l'honneur de saint Yves, cantique qui est promptement devenu tout à fait populaire dans le pays de Tréguier.

Il est à souhaiter que M. le Dr B. ne s'en tienne pas là, et qu'il publie au moins ce qu'il y a de nouveau, dans son précieux manuscrit, relativement à l'hagiographie bretonne. Non que je veuille déprécier les autres bienheureux ; mais chacun prêche pour ses saints.

Emile Ernault.

Chansons populaires recueillies dans le département d'Ille-et-Vilaine, par Lucien Decombe, avec une eau-forte d'Ad. Léofanti. Rennes, chez Hyacinthe Caillière, 1884, petit in-8, xxviii-401 p. suivies de 70 airs notés, sans pagination. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume, d'exécution typographique fort soignée, est dédié à M. Bourgault-Ducoudray, le savant explorateur et l'admirateur ardent de la musique bretonne. M. Decombe s'appuie sur cette autorité irrécusable pour juger les mélodies de la Bretagne française. Elles n'ont pas le caractère d'une race pure. Il en est de charmantes, mais elles accusent un mélange d'inspiration bretonne et d'inspiration française. Ce sont des mélodies « *demi-sang* », par opposition à celles de la Basse-Bretagne qui « ont véritablement un caractère de race. Ce sont des mélodies *pur sang.* » (p. xv).

Les chansons que contient ce livre sont au nombre de 130, dont une vingtaine sont de simples variantes ; il me semble que le couplet donné seul p. 194 doit appartenir à une variété de la première chanson qui ouvre le recueil. Les quatre dernières ne sont pas d'origine populaire (p. xxiii) ; je soupçonne qu'on en peut dire autant de plusieurs autres. Ainsi *Pelot de Betton* (p. 103, 104), dont une variante se trouve dans *Les Chansons populaires de la France*, édition du *Petit Journal*, est une

épître où la rusticité paraît consciente et voulue. *La petite fille et le papillon,* p. 180, 181, est une chanson de jeune écolière ; je l'ai entendue à Saint-Brieuc avec ce couplet final :

A la métempsychose
Encore si nous croyons (*bis*)
Je dirai que je vienne [1]
Un petit papillon.
Do ré mi fa, fa, fa,
Do ré mi sol, sol, sol,
Do ré mi fa, sol la si do !

Le refrain même ne témoigne-t-il pas d'une origine scolaire, et pour le moins demi-savante ? De même le fragment p. 115 ne peut guère être que la traduction patoise d'une strophe pensée, sinon écrite, en français, par un poète dont les rimes sont plus conformes aux préjugés *parnassiens* qu'à la tradition populaire ; qu'on en juge :

Si j'avion' un p'tit coutiau
J'te couperion' au chantiau,
Ma mignonne, une beurrée.
Si j' serions le p'tit oisiau
Qui gôsille au bout d'la prée,
J'volerion' à la vesprée
Becquer ton mignon musiau.

Ces observations n'ont point pour but de contester la présence de ces chansons dans la mémoire du peuple ; mais de constater, si faire se peut, l'influence d'une littérature plus ou moins artificielle ou artistique, sur les chants populaires. L'auteur a soin d'indiquer toujours les provenances de ses chansons ; il donne aussi des références à leurs similaires dans les autres provinces et à l'étranger ; malheureusement ce travail n'a pu être fait pour toutes. J'ai entendu, dans les Côtes-du-Nord, plusieurs de celles pour lesquelles il ne fait pas de comparaisons ; je donnerai seulement ici quatre variantes de refrains.

P. 95 Qu'olle a d'l'entend', ma vache,
Qu'olle a d'l'entendement !
P. 165 (Je connais un p'tit bois charmant)
Quand on y va que l'on est bien aise ;
(Je connais un p'tit bois charmant)
Quand on y va que l'on est content !

1. Pour *devienne.*

P. 168 (Quand j'étais chez mon père) (*bis*)
(J'allais cueillir le) ti, la ri ti, ton, ton, la ri ton,
(J'allais cueillir le jonc).

P. 214 Donn' ton cœur, mignonne,
Ton, ton, ton petit ton;
Donn' ton cœur, mignonne,
Ton petit cœur joli.

Le *Petit navire*, donné sous d'autres noms, p. 292-301, se retrouve dans les *Gwerziou Breiz-Izel*, t. II, p. 182; cf. *Mélusine*, I, col. 463, 464.

Dans l'index gallo (p. 383-396) on remarque quelques mots bretons, comme *ian* « oui » (= *ia*) ou des expressions analogues au breton, par exemple *mes gens* « mon père et ma mère », cf. breton *ma zud*. La liste de ces dernières eût pu être augmentée; c'est ainsi qu'on lit *mineurs* « orphelins », p. 285, cf. bret. *minored*, et *mineure* p. 302 veut probablement dire « orpheline », comme en breton *minorez* (cf. *Revue celtique*, II, 272); *crier force*, p. 304, est l'analogue du breton *krial forz*. L'emploi du mot *pratique* pour « libertinage », p. 341, rappelle aussi le bret. *praticien* « débauché », dans les *Canaouennou grèt gant eur c'hernevod*, p. 30.

Mais tout ceci ne donne qu'une bien faible idée de l'intérêt que présentent les recherches consciencieuses de M. D. dans le *folk-lore* haut-breton. La lecture de son livre suggère mainte comparaison curieuse avec les chansons populaires de tous les pays, et même avec la littérature savante : ainsi l'*Amant devenu ermite*, p. 316-318, rappelle fort la ballade *Turn, gentle hermit of the dale* dans le *Vicar of Wakefield* (chap. VIII).

E. Ernault.

R. Thurneysen. **Keltoromanisches.** Die Keltischen Etymologien im *Etymologischen Wörterbuch* der romanischen Sprachen von F. Diez. Halle, chez Niemeyer, 1884, gr. in-8. 128 p. — Prix : 3 mk. 60 pf. (4 fr. 50).

Cette petite brochure aidera beaucoup à combler une grande lacune. L'auteur passe en revue les mots celtiques cités dans le dict. de Diez; il vérifie leur authenticité et leur âge, étudie leur origine, et conclut, quand c'est possible, sur l'existence et la nature de leur rapport avec les mots néo-latins qu'on a voulu en faire dériver. C'est un premier travail de déblaiement; l'auteur a cherché avant tout une base solide, sauf à l'élargir ensuite. Voici des observations sur quelques-uns des attrayants problèmes soulevés par M. Th.

Le bret. *alc'houedez*, indiqué p. 29 comme pouvant venir du franç. *alouette*, serait, dans ce cas, **alc'houétes* : cf. *alumétes*, allumettes; *amu-*

zétes, amusette ; *divinétes*, devinette ; *fourchétes,* fourchette ; *ognonétes, sivétes,* civette, etc., etc. L'auteur rejette avec raison la forme * *alavidissâ* conjecturée par M. d'Arbois de Jubainville ; elle eût donné en Léon * *alc'houezes.* Mais pourquoi admettre la possibilité du suffixe de féminin *-issâ ?* Le mot est masculin dans tous les dialectes ; on dit, par exemple, en Tréguier *daou* et non *diou éreder*, et le dict. vannetais de L'A. donne *huide, huider,* m. De plus l'alternance de *r* avec *z* supprimé en vann. à la fin de ce mot suppose à l'origine *d* (venant de *y*) et non *s ;* ainsi *goubenner,* oreiller (dict. bret. ms. du siècle dernier, Bibl. Nat., fonds celt., n° 10) = gall. *gobenydd,* v. corn. *gubennid,* de **vo-penn-io-*. Le nom breton de l'alouette finissait donc primitivement en *-tio-*.

L'auteur regarde, p. 63, le bret. *garlantes,* guirlande, comme emprunté au français ; il a raison, et l'*s* finale en est une preuve. M. d'Arbois de Jubainville, *Etudes gramm.*, 41, voit encore ici *-es* = *issâ ;* mais ce suffixe ne sert en breton qu'à marquer le *sexe* féminin. La *Gramm. celt.* ² 834 compare le suffixe collectif gallois *-es*, ce qui est plus spécieux. En réalité, l'*s* de *garlantes, alumétes*, etc., n'est autre que l'*s* du pluriel français ; cf. *Indres,* les Indes ; *Flandres,* les Flandres, etc. Les noms bretons de cette catégorie n'expriment pas distinctement l'idée de nombre ; leur fonction à cet égard dépend de la nature des mots à formes celtiques qu'ils doivent compléter. Exemples : plur. *kanailles,* sing. *kanaill,* Trég., comme en français ; plur., collectif ou général *peches, sitrouilles,* pêches, citrouilles, singulatifs *pechesenn* Cath. *sitrouillezenn,* etc. ; *pinsetes,* paire de pincettes, plur. *pinsetezou,* P. Grég. ; sing. *garlantes,* plur. *garlantesiou.* En regard du vann. *orgles*, jeu d'orgues (plur. *orglezeu*), le léonnais n'a que *ogrou ;* la même correspondance se trouve dans tous les dialectes pour certains mots tels que *brages,* paire de braies, plur. *bragou ;* sing. *botes*, chaussure, botte, plur. *botou.* Le vann. emploie moins fréquemment que les autres dialectes cette *s*, dont l'usage varie aussi selon les temps : on préfère généralement aujourd'hui *geltrenn, violetes*, guêtre, violette, à *gueltresenn, violete,* Cath. Le pluriel franç. n'ajoute pas de syllabe aux mots finissant par *n* ou par une voyelle : *avalou sitrons*, des citrons, cf. *avalou oranjes*, des oranges ; *bouillons,* du bouillon ; *violons, violans*, plur. *-ou,* violon ; *ridos,* rideau, plur. *ridosou,* P. Grég., en Trég. *rudeiso ; prunosen*, pruneau, du plur. *prunos*, P. Grég., en Trég. *pruneisenn, pruneis ; renso*, les reins ; dialecte de Batz *drapozeo*, drapeaux (en tréc. *drapoio*, d'un sing. analogue à *flambeau*, qui est déjà dans le Cath.). L'*s* finale française reste de même en breton quand elle n'est pas un signe de pluriel : *Jakes*, Jacques ; *puns*, puits, *fons*, le fonds, etc.

La distinction des différents *z* bretons après *r* est moins rigoureuse qu'avec les voyelles ; ainsi le vann. *orh*, marteau, vient de * *urd*, dont le *d* subsiste encore dans le diminutif haut-breton *hourdé*, bélier *Rev. Celt.*, V, 222 ; comparez les noms *Hirdan*, *Hirdhoiarn*, etc. (*Cartul.* de Redon), et pour l'alternance en breton de *ou* et *i* (= gall. *w*, *y*), *moug*, suffocation, *miga*, étouffer (séparés à tort, je crois, par M. Th., p. 108) ; *skoul*, milan, *s'ilfou*, griffes (cf. p. 98) [1]. De même le vann. *er-huêrh-ma*, de *long* temps, L'A., = *ar-verz-man*, P. Grég., de *guers*, f., gall. *gwers*, f., espace de temps, du lat. *versus* ; il n'y a donc pas tant de difficulté que le croit M. Th., p. 90, à identifier le bret. *berz*, vann. *berh*, défense, avec *bersa* ; le Cath. a régulièrement *bers*. Enfin le bret. *kerzin*, alisier, est en gall. *cerddin*, sorbier, pour lequel on attendrait * *certhin* ou * *cerdin*, cf irl. *caerthann*, de *cáer*, baie, fruit, gall. *cair*, et probablement de *tann*, chêne, mot breton que M. Th. semble chercher inutilement en irl., p. 113 ; cf. Windisch, *Irische Texte*, 410.

M. Th. conteste à M. d'Arbois de Jubainville, p. 98, que le bret. *enkres*, chagrin, puisse être parent du v. irl. *ancride*, parce que l'*s* bret. ne correspond pas à un *d* irl. Mais la même critique pourrait s'appliquer au rapprochement évident de l'irl. *cride*, cœur, avec *creis*, milieu, Cath., en Vannes et en Trég. *kreis*. Ces mots représentent, non pas * *crid-(yo-)*, gall. *craidd*, mais * *cridy-(o-)*, tous deux, d'ailleurs, de * *cridio-*. Le *d*, en fusionnant ici avec l'*i* suivant, s'est préservé de la destruction dans nos deux dialectes, de même qu'en devenant *r* par l'intermédiaire de *z*, il a été conservé dans les mots *éveder*, *huider*, cf. tréc. *astur* vermine = léon. *astuz*, vann. *anstu* ; et tréc. *sperat* groseilles = léon. *spezad*, gall. *ysbyddad*, Cath. au singulier *spezadenn* [2]. Seulement la bifurcation dont témoignent les formes divergentes *creis*, *craidd* est plus ancienne que celle qui a produit dans l'intérieur du vann. *huider* et *huide* ; les deux lettres passées en fraude se résolvent, l'une en *i* gaulois, l'autre en *z* moyen breton (Cath. *ehuedez*, *huedez*). On peut expliquer d'une manière analogue la persistance générale de l'*s* dans le bret. *hinvis* = *camisia*, qui embarrasse M. Th., p. 52 ; l'*h* n'est pas nécessairement d'origine germanique, cf. Cath. *hoarais*, vann. *hoareis* = carême. Ce traitement

1. On peut ajouter quelques rares exemples, comme *kinnigan*, j'offre, gall. *cynnygaf* = * *condwcam*, mais cette distinction s'est ordinairement effacée en breton : ainsi au gall. *bra(w)-wch*, *braw-ychus*, terreur, terrible, correspond le vann. *blaouah*, *blaouahus*. Je ne crois pas que *flistra*, jaillir, ait rien à faire avec *froud*, torrent (*Et. gram.*, 6, 66); il semble venir de * *fistr'la*, gall. *chwistrellu*, dérivé du lat. *fistula* ? Cf. *klask*, chercher = gall. *casglu*, *clasgu*.

2. Les mots bret. *tech*, habitude, *sich*, siège, usités en Trég. et en Vannes, ne sont pas identiques au gall. *tuedd*, *sedd* (*Rev. Celt.*, III, 229 ; *Et. gram.*, 22) ; ils viennent du v. franç. *teche* (d'où *entiché*), et de *siège*, comme *pich* vient de *piège*.

sporadique de *-dy-*, *-sy-*, en breton, diminue un peu l'importance de l'hypothèse exprimée p. 17, d'après laquelle le suffixe gaul. *-isia* de τριμαρχ-ισία serait représenté en bret. par *-ez* = *-i(s)ia*. Il faut faire la part du celtique dans les origines du bret. *-is* aussi bien que du franç. *-ise*; pourquoi, par exemple, *iaouankis*, jeunesse, ne descendrait-il pas de * *iovincisy(a)*, * *iovincisiâ ?* L'*i* de ces sortes de terminaisons est resté assez longtemps en breton pour influer sur les sons voisins, puisque quelquefois il existe encore. Ainsi dans l'expression *rei var gampi*, prêter, littéralement « donner sur échange », *kampi* = *cambium ;* c'est un parent de *kemm*, changement, = *cámbium*, cf. v. irl. *cimb*, argent, *Rev. Celt.*, V, 466 ; comme on a à la fois en bret. *kamps* = * *cám'sya*, et *hinvis* = * *camísya*, à côté du v. irl. *caimmse*, moy. gall. *camse*, *Gram. Celt.*[2] 787, = * *cam'sía*.

Celtistes et romanisants salueront avec un égal bonheur l'apparition du livre de M. Th., qui débarrasse définitivement de tant de constructions gênantes le terrain commun à leurs études respectives.

Emile ERNAULT.

Mélusine. *Revue de mythologie, littérature populaire, traditions et usages*, dirigée par H. GAIDOZ et E. ROLLAND. Rédaction et administration, 6, rue des Fossés-Saint-Bernard, Paris. Tome II ; un numéro par mois, depuis le 5 avril 1884. — Abonnement pour les 24 numéros, France et Union postale, 20 francs ; autres pays, 22 fr. 50.

La *Mélusine* de 1877, dont nos lecteurs ont conservé le plus charmant souvenir et déploré la trop prompte disparition, n'était pas morte , elle n'était qu'endormie. Voilà l'enchanteresse qui reparaît avec plus de vigueur et de beauté que jamais. Les délicats malheureux qui seraient tentés de reprocher à l'ancienne *Mélusine* d'avoir un peu sacrifié « le grave au doux », goûteront désormais avec un savant plaisir ces deux ingrédients classiques dans l'habile mélange dont la fée poitevine vient de trouver la recette.

Les études celtiques sont naturellement représentées avec honneur dans une publication sœur de la *Revue Celtique*. Ainsi l'étymologie du gallois *cwmwl*, nuage (bret. *kommoul*) par le lat. *cumulus* (col. 11) me semble bien préférable à une dérivation au moyen du suffixe *-oul* (*Et. gramm.*, 63). Risquons pourtant quelques remarques à propos de la vaste et intéressante enquête sur l'arc-en-ciel. Le cornique *camdhavas*, interprété « langue » ou « signe » « courbe », col. 11, n'est qu'une corruption, par étymologie populaire, du plus ancien *camniuet*, *Gramm. Celt.*[2], 1073, en bret. *canevedenn*, P. Grég. (et *keneveden*, haut Léon *caneven*, *keneven*, D. Le Pell.), où *-niuet* paraît signifier quelque chose de sacré ou de cé-

leste. Le Cath. a *ganiuedenn an glau*, par assimilation à *ganiuet*, fr. « caniuet », canif ; ce mot *ganived*, que donne aussi le P. Grég., est encore usité en Tréguier ; le dict. de L'A. donne, en français, *canif* ou *ganif*. — Le mot *gloumétenn* « arc-en-ciel » et « douve de tonneau », environs de Lorient (col. 11, cf. col. 111), est une variante du vannetais *kroummétenn*, Le Gonidec, *croumettenn*, P. Grég. « arc-en-ciel » ; à Sarzeau *er gourmèqienn*. La syllabe *croum* signifie « courbe », comme *cam* dans *camniuet ;* mais le suffixe *-etenn* indique presque à coup sûr un emprunt au français. On peut penser au vieux mot *courbette*, f. « sorte de faucille » (La Curne de Sainte-Palaye), (cf. col. 109) ; le mot aurait été bretonisé de la même façon que « *courbet* de bât », qui traité probablement comme une forme du haut-breton pour * *courbeau*, a donné *corbell* et *crouméllenn*, P. Grég. — Aux déformations de *goarec an glau*, Cath., citées col. 13, on peut ajouter : vann. *goarem er glaü*, P. Grég., féminin dans le dict. de L'A. (au mot *iris*) ; en basse Cornouaille on prononce *gweremen c'hla*. Le mot *goarem* signifie « garenne, champ non cultivé. » On dit en petit Tréguier *goarennik ë gla, barennik ë gla*, et *barenn ë gla* , ces deux dernières expressions signifieraient « la barre », « la ligne » et « la petite ligne » « de pluie ». — On lit dans les *Fasy lessons... in Irish* du Rév. U. J. Bourke, 4e éd. Dublin, 1865, p. 47, qu'en irlandais l'arc-en-ciel s'appelle *tuar ceatha* « présage de pluie » ; *tuar* a peut-être pris ici la place de *tuagh* « arc », cf. v. irl. *tuag nime* arc-en-ciel [1]. — La qualification d' « anépigraphes » donnée, col. 15, aux monnaies gauloises connues sous le nom bizarre de *Regenbogenschüsselchen*, « *patellæ iridis* », n'est pas applicable à la *totalité* de ces pièces, comme le montre le savant travail que leur a récemment consacré M. P.-Ch. Robert devant l'Académie des Inscriptions [2].

La nouvelle *Mélusine* ouvre aussi sur la Grande-Ourse, le feu Saint-Elme, les légendes de la mer, les Védas, etc., etc., de larges enquêtes dont les résultats ne pourront que profiter à la branche spéciale de la science dont s'occupe la *Revue Celtique*.

E. Ernault.

1. L'arc, arme indo europ., *Premiers habit. de l'Europe* 133, est contesté aux Celtes, *Le cycle mythol. irl.* 190; mais voy. Cés. *B. G.* VII, 31, 41, 80, 81, *B. C.* I, 50; Pline, XXV, 25, XXVII, 76; Strab., IV, 4, 3 ; IV, 4, 5 ; *L'art gaul.* I, pl. 69, 2, etc.

2. *Examen d'un trésor de monnaies gauloises entré au musée de Saint-Germain*, par M. P.-C. Robert. (Extrait des comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris, 1884, p. 15.)

Quali Britanni diedero il nome all' Armorica. Riposta del prof. V. de Vit a tri articoli di diversi periodici. Firenze, Uffizio della *Rassegna Settimenale*, 1884, 48 p. in-8.

I.

M. V. de Vit en est encore à se demander quels sont les *Bretons* qui ont donné leur nom à l'Armorique. Sa nouvelle brochure n'apporte aucun argument nouveau à la thèse étrange qu'il a soutenue, dans un précédent ouvrage analysé dans la *Revue Celtique* (avril 1880, p. 480 et suiv.) : *Dissertazioni sui Britanni e sui Cimbri...*; au risque de nous attirer de nouvelles injures de la part de l'auteur, nous ne pouvons que répéter qu'il ne connaît pas les premiers éléments d'un problème qui n'a plus rien d'obscur et que tout le monde considère comme parfaitement tranché, au moins pour le fond.

Un mot seulement sur les fameuses *Cohors I Britannica miliaria* et *Cohors I Brittonum miliaria* ; c'est le point de départ de la thèse de M. V. de Vit ; il voit dans cette différence de nom une preuve invincible qu'il s'agit de deux peuples différents. Nous avions fait remarquer à titre d'hypothèse que la seconde appellation pouvait être postérieure à la première, l'appellation ordinaire chez les Latins pour l'île de Bretagne étant *Britannia* et le nom de *Brittones* n'ayant été en usage chez les Romains qu'assez tard. M. V. de Vit remarque avec raison que la création de ces cohortes doit remonter à l'année 59, peu d'années par conséquent après la mort de Claude, le conquérant de la Bretagne, et qu'il est difficile d'admettre que la création de la seconde cohorte soit postérieure à la première. Il n'en reste pas moins vrai que le nom de *Brittones* n'apparaît qu'après la conquête de la Bretagne par les Romains, et que c'est bien là le nom national des Bretons d'Angleterre et de France ayant conservé un dialecte celtique. Une fois la Bretagne conquise et mieux connue, c'est ce nom de *Brittones* qui domine. L'habitude d'appeler les habitants de l'île *Britanni* ne disparaît pas naturellement tout d'un coup, de là le fait qu'à la même époque deux cohortes formées de Bretons ont pu porter deux noms différents, l'un traditionnel chez les Latins, l'autre le nom national des insulaires.

Une remarque de Mommsen (*Ephemeris Epigraphica*, vol. V, Berol., 1884, art. XXXVIII, *militum provincialium patria*, p. 177-179) confirme notre hypothèse : Britanni bis tantummodo inventi sunt in cohorte tertia, *quæ ipsa Brittonum appellatur*.

J. Loth.

II.

La brochure de M. de V. est une réponse à MM. Mommsen, Loth et Gaidoz, qui ont eu le tort de ne pas approuver la thèse du philologue italien. En ce qui me concerne, j'avais parlé de son livre dans le *Polybiblion*, (février 1883, p. 120-121) et je terminais mon article par ce paragraphe :

« En matière d'ethnographie, nous croyons qu'il ne faut pas attacher grande » importance aux témoignages isolés ou singuliers des écrivains anciens. Ces

» écrivains n'apportaient pas à ces constatations l'esprit critique que les pro-
» grès de la science ont donné aux modernes ; ils se faisaient une idée erronée
» de la forme de la terre ; ils ne connaissaient les pays éloignés que par ouï-
» dire ou par une tradition confuse ou inexacte. Recueillons leurs témoi-
» gnages à titre de renseignement, à prendre ou à laisser suivant leur vrai-
» semblance et leur concordance avec les faits qui paraissent assurés. En
» présence de textes divers et quelquefois contradictoires, l'historien doit,
» comme le casuiste, choisir l'opinion la plus probable ; M. de Vit, à notre
» avis, a choisi la moins probable. Son livre s'ajoute à ceux où quelques uns
» de nos Bretons, poussant le patriotisme jusqu'au paradoxe, ont voulu nier
» l'émigration et la colonisation par les insulaires ; il formera une contre-partie
» à une autre thèse paradoxale, celle de l'Anglais Thomas Wright qui avait
» imaginé une émigration des Bretons armoricains dans l'île de Bretagne et
» en faisait les ancêtres des Gallois. »

Pour mon procès personnel, je réponds à M. de V. dans le *Polybiblion*, mais je me permets de reproduire ici un passage de ma réponse où, entre autres exemples, je parle de la dualité du nom de Breton en français ; j'essaie de montrer à M. de V. que de l'existence de deux noms contemporains dérivés du même radical et employés dans la même langue, on n'a pas le droit de conclure à la dualité du peuple qu'ils désignent. Si les érudits qui discourent si complaisamment sur l'ethnographie de l'antiquité avaient formé leur méthode à étudier au même point de vue l'ethnographie des temps contemporains *où la contre-épreuve est possible,* ils reconnaîtraient qu'ils bâtissent sur du sable, ou mieux encore, ils ne bâtiraient souvent rien du tout. Il y a des branches de la science historique où l'agnosticisme est plus sage que la foi.

De même qu'en latin nous avons deux noms *Britanni* et *Brittones*, de même en français nous avons *Breton* et *Bret*. Ce dernier ne se rencontre plus au masculin que dans des noms propres, *Le Bret, Lebret*, etc. M. de la Borderie, pourtant, pourrait peut-être en citer des exemples tirés des textes du Moyen Age ou du temps de la Réforme. Mais le féminin *Brette* est encore en usage ; c'est même le seul terme employé pour désigner une femme de la Basse-Bretagne. On dit, en effet, « une Basse-Brette »[1] ; on ne dit jamais (à notre connaissance, du moins) « une Basse-Bretonne » ou « une Bas-Bretonne ». Ainsi, aujourd'hui, on a ce paradigme :

Masc. *Bas-Breton*, fém. *Basse-Brette* ou *Brette*.

Précédemment, *Brette* s'appliquait aux femmes des deux Bretagnes (Haute et Basse), témoin ce passage des *Nouvelles Récréations* de Bonaventure des Périers (XVIe siècle) : « Or, n'y avoit celuy des trois qui ne fust assez accort ; car,

1. C'est du moins ce que nous nous rappelons avoir entendu dire, quand on ne disait pas « une Bretonne » tout court. M. Ernault nous écrit à ce sujet : « Je n'ai pas entendu l'expression « Basse-Brette » ; il me semble que Brette est, pour le cas, le féminin de Bas-Breton. Je doute qu'en Haute-Bretagne les femmes se donnent à elles-mêmes un autre ethnique que Bretonne. « Brette » est opposé à « gallaise » ; c'est une sorte de sobriquet, comme « gallo » en sens inverse ».

combien qu'ils fussent Bretons, toutesfois ils n'étaient pas tonnans [jeu de mots pour dire qu'ils n'étaient pas *Bretonnants*, c'est-à-dire parlant breton], et s'estoyent meslez de faire bons tours avec ces *Bretes* qui sont d'assez bonne volonté, comme l'on dist, toutesfois hors de combat » (*Nouvelle V.*). Il y a là, comme on voit, un jeu de mots sur le nom de *Bretes*, qui signifie à la fois : 1° Bretonnes ; 2° épées [1] ; 3° femmes galantes (d'après le bibliophile Jacob).

A côté de *Breton* nous trouvons encore, par métathèse, « *Berton* ». C'est dans une chanson populaire de Saint-Brieuc, publiée par M. Ernault, dans *Mélusine* (t. I, col. 338) :

Dans un couvent d'saint François
Où l'on marie les filles,
Les filles avec les garçons,
Les garçons et les filles,
Les *Brettes* avec les *Bertons*
Les *Bertons* et les *Brettes*.

Transportons par la pensée dans l'antiquité ces doublets de *Bret* et de *Breton*, cela fera deux peuples pour les érudits qui raisonnent à la façon de M. de Vit. Ils sont malheureusement nombreux, parce qu'aucun n'a cherché à former sa critique par l'étude de l'ethnographie contemporaine et qu'il est aisément admis que l'érudition dispense du sens commun. H. G.

E. Windisch. **Keltische Sprachen**, article de l'*Allgemeine Encyklopaedie der Wissenschaften und Künste*, p. 132, col. 1, à 180, col. 1.

I.

Ce travail est un excellent résumé général de la science celtologique. L'auteur fait d'abord l'historique de cette science ; il rend justice, entre autres, à l'érudit Gallois Edward Lhuyd, qui dans son *Archaeologia Britannica*, parue en 1707, a rapproché les mots des différentes langues celtiques et qui « mérite d'être considéré comme un précurseur de la grammaire comparée » (p. 133 col. 2, cf. 173 col. 1). Vient ensuite une étude étymologique fort intéressante sur une quinzaine des plus importants noms de peuples ou de pays celtiques (p. 133 col. 2, à 143 col. 2). Une remarque à ce sujet.

Le nom gallois de l'Irlande, *Iwerddon*, irl. *Ériu* = **Iveriôn* (p. 138 col. 2) [*Iwerdon* dans les *Mabinogion*, II, 240, cf. *ewyrdonic*, irlandais, *ibid.*, 386], a son correspondant dans le breton moyen *Yuerdon*, mal écrit *Ynerdon*, ms. de sainte Nonne, p. 7. Mais le *d* n'est-il pas ici un ar-

1. Sur le mot *Brette* (d'où le dérivé bien connu *Bretteur*) Littré remarque, d'après Ménage : « une longue épée qui se fabriqua d'abord en Bretagne ». Littré, *Dict. de la langue franç.*, s. v.

chaïsme purement graphique[1] pour *z?* On peut le croire, car il y a à la fin du *Catholicon* un vers,

Euzen Roperz credet querz a Kaerdu

où le nom géographique écrit sous sa forme traditionnelle *Kaerdu* se prononçait déjà *Kaerzu,* comme l'indiquent les rimes, quoique l'auteur de la *Gramm. Celt.*[2] p. 976 ne semble pas s'en être aperçu. On attendrait * *Yuerzon* par un *z,* comme dans *morzat,* cuisse, Cath., v. gall. *morduit* = * *mâriêtâ,* cf. μηρία. M. d'Arbois de Jubainville, *Etudes grammaticales,* p. 25, admet bien un *d* qui serait analogue dans *merdead,* marin, Cath. *merdeat,* de * *moriatis ;* mais alors il y aurait au moins une variante * *merzead ;* il faut poser comme type * *moritêatis,* cf. Cath. *mordeiff,* naviguer, gall. *mordwyo.*

Enfin M. W. explique quelles sont les sources de nos connaissances pour le gaulois et pour les langues néo-celtiques, et jette un coup d'œil critique sur leurs littératures. Comme dans les autres parties de cet article, il a su garder une juste mesure. Aussi son œuvre sera-t-elle lue avec plaisir par les simples curieux et étudiée avec profit par les celtisants, dont elle facilitera et guidera les recherches.

Emile Ernault.

II.

The length of this article of Prof. Windisch, if it had no other merit, which is far from being the case, would justify some notice being taken of it in the *Revue Celtique.* It will doubtless be found very useful and as such will be much consulted, so I propose to make a few remarks on the etymological portions of it. The professor discusses in the earlier part most of the chief national names of the Celts and accordingly goes over much of the same ground as I have in the appendix to my little book on Celtic Britain.

1. Prof. Windisch begins with Celtæ, Κελτοί, and reviews various etymologies of the word including the one connecting those words with the Irish *clethe* great, elevated. He is quite right in rejecting it, but his reference to Stokes would lead a careless reader to think that Stokes proposed it; but so for as the passages go, which he gives, M. d'Arbois de Jubainville appears to have been the author. If, however, the word is to be explained by means of Irish, why is the only Irish word which has

1. Le doute que j'exprime sur ce point spécial ne m'empêche pas d'admettre que dans certains dialectes bretons il y avait au xve siècle, comme aujourd'hui, des *d* répondant à *dd* gallois; cf. le *Catholicon* au mot *huzel :* « aulcuns *dient* en breton *udel.* »

the same combination of sounds always overlooked ? I mean *celt* dress or raiment, whence the Scotch kilt (See Stokes' Cormac (Calcutta, 1868) p. 47) : this would have the advantage, if Fick be right in his dictionary, iii. 527, of combining itself with the old etymology associating the word *Celtæ* with the German *held*, since he would explain that word as *eigentlich der in Waffen Gehüllte*. But be that as it may, it would yield a word somewhat parallel in meaning to Brittones in the sense of clothed or dressed men. There are, however, other possibile ways of explaining *Celtæ*, and one of those is by means of the O. Norse *hild-r* war: this would enable one to regard Celtæ as synonymous with Galli, Lastly there is also the possibility that the word Celtæ is not of Celtic origin.

2. Galli and Γαλάται are the next forms discussed and Windisch goes into the question of the formation of the latter, but has hardly anything to say of the former except the suggestion, that Γαλάται is possibly more correctly handed down to us than the other. Why he should think so, I cannot make out; for it seems that *Galli* would be quite good Gaulish for an original *Galji* from the same root as Γαλάται : probably the Professor has doubts on this point, and I for one am sorry that he has not formulated them. There is one proper name which I would connect with these national appellations, namely, Galamh or Golamh [1], a name of the soldier or *Miles*, Modern Irish *Mileadh*, ancestor of the so-called Milesian Irish: *Galamh* had doubtless the exact meaning of the Latin *miles*, and if one may trust Skene's Chron. of the Picts and Scots [2], where one meets with Galam, Galan and other forms which require to be verified, it would seem too that *Galamh* was not an uncommon name among the Picts. Lastly the imperfect tract in the Iolo MSS. p. 86, calls the district of the Belgae in Britain *Arllechwedd Galedin* « the Slope of the Galedin « between Kent and Devon; and the Triad, iii. 6, in the Myvyrian mentions « the men of the Galedin who came to the Isle of Wight in the mastless ships when their country was inundated. » Now *Galedin* implies a form that would in Gaulish probably have been in the nominative singular *Galatino-s ;* but whether it should be construed as a noun or as an adjective in the passages alluded to, there is nothing to determine, while the story of the mastless ships and the inundated land raise other questions which I cannot answer. One thing is fairly evident, namely, that the *Galatini* in question must have been the Belgic tribes south of the Thames.

1. O'Curry, MS. Materials p. 447 : Manners and Customs of the Ancient Irish ii, p. 94.
2. See the Index to that compilation and note the discrepancy between its Galam and the Gulam of the text, and between Galanan and Galauan of the facsimile.

3. Gael, Gaelic, Gaedhel, Góidel, Góedel. Here Windisch lays stress on the diphthong ói, óe being the same as that in óin, óen, Lat. ūnus, Welsh *un*, but that is just enough to lead his readers astray; for the Welsh form, and in all probability it is exceedingly ancient, is Gwyddel and not Guddel or the like; so it is tolerably certain that the diphthongs in *Góidel* and *óin* are of utterly different origins.

4. Scotti. Prof. Windisch mentions my connecting the word with Welsh *ysgwthr*, a cutting or carving, and also the « *ysgwth* ictus » given in the Gram. Celt. p. viij, as the clue to the meaning of the name; but besides that the passage he refers to in the Gram. Celt. contains some very slovenly etymologizing, *ysgwth* and its derivatives have all the appearance of being taken straight out of Dr. Pughe's dictionary, and one would like to meet with them in Welsh of respectable age. At the same time I do not quite see that *ysgwth* is the Anglo-Saxon *scot*, *sceotan* borrowed: we have a loan-word of that origin but it takes another form, namely that of *ysgwd*, a shoot of water or cascade, and then we have also a native word *gwth*, a push or thrust.

5. Picti. I readily admit that the word Picti and Pictavi cannot will be separated; but I am by no means sure that the Irish *cicht* is not an adaptation of a Latin *pictus*. The gloss quoted from Pott, Etym. Forsch. ii. 2, p. 899. — « Gallia, uualcho lant. — Chortonicum. auh walcho lant, » is exceedingly curious, but one would like to know how Windisch or Pott would suppose the word to have reached Germany in a Latin form from the land of the British Picts (or was there a Continental Chortonicum of the Pictavi ?). It would be a valuable fact if its history could be made out: may I suggest that the adjective *Cruithnech*, would be in early Goidelic *Qvrtonic-* or *Qvrtanic-*, whence a Latinized *Cortonicus*, *Cortonicum* (cf. *Celticum*) may have been formed and used among the Latinizing element in Britain. The Celts resolved the *r* vowel mostly into *rī*: compare the Ogmic forms Qvritti, and Luguqvrit, which according to Zimmer's rule becomes Lucrith the name of a poet quoted in the Bodley MS. Laud 610, at column 94a 2; and it appears in the Four Masters as Luicridh. I said « mostly » for there are still Irish speaking people in the south of Ireland who pronounce, for instance, the word written Breathnach, a Welshman, as if it were *Brtnach* (with the accent on the *a*): the first part of the word has simply retained its ancient pronunciation. As to the question of the Pictish language, it is useless to try to decide what it was, by means of Peanfahel, the English spelling of the Pictish pronunciation of a Brythonic word; and the fact is generally overlooked that a language in the position of that of the more southern

Picts must have been full of Brythonic and Goidelic words. To try in the usual way to settle its affinities, is accordingly like proving Welsh to be an Aryan language, by means of its Latin loan-words which used some years ago to be done frequently.

6. *Caledonia* fares worse than the other names at the Professor's hands. In the first place Windisch translates Isgoed Celyddon by *niederwald* of Celyddon ; but what we Welsh understand by Is Coed Celyddon is the country below the Caledonian forest, that is to say, the Lowlands of Scotland ; similarly the Highlands have been called Uwch Coed Celyddon, the land above the Caledonian Forest. In the next place, if Windisch insists on deriving Caledonia form the same root as the Irish *caill*, wood, from a stem *caldi*, he must separate Caledonia from the Welsh Celyddon, for the Irish word is in Welsh cell-i as in *y Gelli* the woods or woodland : the two are incompatible.

7. Albion. I have no remark to make on this and very little to say of his

8. Erin, except that his observations on words in *briga*, in the Iberian Peninsula, and such a name as Equabona, at the mouth of the Tagus, are very suggestive as to a Goidelic element on the Continent.

9. Man. It seems by no means certain that Μονάοιδα is to be rejected as Müller does : what is Manawydd- in Manawyddan, the Welsh for Manannán ? *Eubonia* and *Euonia* are also obscure to me, but I cannot help comparing Eifion, Eifionydd or Eifynydd, all three forms of the name of the south western part of Carnarvonshire.

10. Britanni, Britannia. I shall not attempt to follow Windisch through this article ; but I may point out, that to suppose Brython stands for Brythawn, Brettān-, is inadmissible ; not to mention that he gives no reason for supposing the *a* to have been long. With regard to the Welsh *Ynys Prydain* I had been for some time of the opinion which Windisch entertains, and my Celtic Britain has long since been altered accordingly for the new edition which is forthcoming.

11. *Cymry*, Welshmen, calls for no remark ; nor does

12. *Wales*, Welsh.

13. Cornwall. Why Windisch treats the Welsh *Cernyw* Cornwall as a plural, I do not understand, nor how he infers a stem *Cornava :* the form *Cernyw* can be explained according to Welsh rule by supposing it to stand for Cornovja, which approaches the name Κορνανούιοι and is now attested by the Ilkley Inscription : see the Academy (Nov. 29, 1884, p. 363).

14. Armoricæ civitates. This term has latey been treated exhaustively

by M. Loth in his thesis *De Vocis Aremoricæ usque ad sextum post Christum natum sæculum forma atque significatione*, Rennes, 1883.

I have been for same time in quest of traces of the Goidels on the Continent, and i had found one or two names in point, which I am going to mention, in addition to Windisch's Equabona: they are taken from the volume of the Berlin Corpus devoted to the Roman Inscriptions of Spain and Portugal:

(1) *Doquirus* or *Docquirus*, whence a derivative *Doquiricus* or *Docquiricus*, N°s 360, 364, 431, 448, 551, 624, 2862, all in Lusitania except the last, which belongs to Hispania Tarraconensis. *Doquir-* I should explain as being identical with the epithet *Diuberr* or *Duiperr* given to Gartnait a king of the Picts mentioned by Skene in his « Chronicles of the Picts and Scots » : it is there glossed *dives* and *riche :* see his Index.

(2) *Maquiaesus* in *Atlondus Maquiaesus. Sunnae F.* N° 4980 : the inscription is of uncertain provenance, but the other names it contains betray a very decided Lusitanian origin. *Maquiaesus* looks very like *Filii Esûs*, but possibly it is a sort of a compound.

(3) I do not know what to make of the Tarraconian names Equesus or Equaesus in N°s 2477, 2968, of Alluquius in N^or^ 737, 961, 2465, in which *Arqui* also occurs, with *Arquio* in n° 2990, of *Laquiniesi* (*Genio*) n° 2405, and of the *Quarquerni* in N° 2477, which reminds one of *Perperna* and *Perpernia* in N^oe^ 4301, 4302, 4555. The Lusitanian names would seem to corroborate the Irish tales about the colonization of Ireland from Spain, but I cannot, as at present informed, believe in the early navigation of the Bay of Biscay. Rather should I regard the Goidels as the earliest Celtic population of the West of Europe and as pushed before the later Celtic invaders: so I should reckon as belonging to the former such a name as that of the goddess of the source of the Seine or

(4) Sequana, and that of the people called Sequani. Lastly

(5) Britanni or Βρεττανοι, as compared with Brittones, cannot, as I now think, be derived from any people in the island of Britain : where then are we to look for its origin? Probably to the Celts with whom the Greeks of Marseilles first came in contact, whence I should gather that they were Goidelic. The theory here suggested is by no mans new, and I would provisionally admit, that the Goidelic element formed the Celtæ, while the later invaders and the ruling race at the advent of the Romans into Gaul were the Galli; but no glottological evidence has ever been produced in favour of it. It would, however, be well if Celtic scholars would keep it in view and carefully collect what evidence may offer itself either for or against it. J. RHYS.

Jules Quicherat. **Mélanges d'archéologie et d'histoire**, antiquités celtiques, romaines et gallo-romaines, mémoires et fragments réunis et mis en ordre, par Arthur Giry et Auguste Castan, précédés d'une notice sur la vie et les travaux de J. Quicherat, par Robert de Lasteyrie, et d'une bibliographie de ses œuvres. Paris, 1885, A. Picard, 1 volume in-8 de viii-580 pages, avec figures et planches. Prix : 15 fr. (*Le même*, papier vergé : 25 fr.).

Les travaux de M. J. Quicherat sont intimement liés à l'histoire de l'archéologie en France depuis bientôt quarante ans. A l'époque où il commença à s'occuper de nos antiquités nationales, cette branche d'études était encore dans l'enfance. M. Q. y prit une grande place, ainsi que dans les autres branches de ses travaux ; et, comme dans le Comité des Sociétés Savantes il *rapporta* un grand nombre de découvertes et de publications faites en province, on a jugé que la série de ces notes, rapports et critiques, où M. Q. commentait et souvent éclaircissait l'objet du débat, formerait une sorte d'ouvrage, malgré son caractère fragmentaire et rétrospectif. C'est là l'objet de ce volume, le premier du recueil posthume des œuvres de M. Q., le seul qui rentre dans le cadre de notre recueil.

« Nous avons, disent les éditeurs, réuni dans ce volume un grand nombre de courts écrits, mémoires, rapports et articles, sur des sujets auxquels M. Q. avait consacré de longues études et de mûres réflexions, bien qu'il n'ait pas publié, sur cette partie de nos antiquités, de travaux en rapport avec le temps, les recherches et les méditations qu'il avait consacrés à leur étude. » C'est dire que le plus grand nombre des articles de ce volume proviennent de la *Revue des Sociétés Savantes*, et des publications de la Société des Antiquaires de France. Ils sont accompagnés de leurs cartes, planches et gravures ; on est donc dispensé de recourir à de volumineuses collections qui ne se trouvent guère complètes que dans les dépôts publics. On y a joint les principaux écrits de M. Q. sur la question d'Alesia On sait que dans l'identification de l'Alesia de César, dernier rempart de l'indépendance gauloise, M. Q. tint pour Alaise en Franche-Comté, contre Alise en Bourgogne. A la suite de fouilles faites par ordre de l'Empereur autour de l'Alise Bourguignonne, la question parut résolue en faveur de cette dernière, et c'est sur son plateau qu'on éleva une statue à Vercingétorix. Mais M. Q. ne se considéra pas battu, et jusqu'à la fin, jusqu'à son dernier jour il tint pour Alaise. M. Castan, l'un des éditeurs de ce livre, a fait précéder le dossier d'Alesia d'une préface sobre et fine.

A part ces mémoires et quelques autres sur le ferrage des chevaux en Gaule, le *pilum* de l'infanterie romaine, le lieu de la bataille entre Labienus et les Parisiens, on ne trouve guère ici que des rapports où M. Q. discute incidemment les questions que le hasard lui soumet : mais comme ces questions sont des plus nombreuses, on a de la sorte son opinion sur la plupart des sujets de l'archéologie dite celtique, et des antiquités gallo-romaines. M. Q. était absolu dans son opinion ; il aimait les idées claires et nettes ; il détestait le vague et l'hypothèse qui s'attachent forcément aux questions d'origine. « C'est lui, dit M. de Lasteyrie dans une excellente notice, qui le premier a fait ressortir, avec autant de

vigueur que de persévérance, ce qu'il y a de dangereux pour les études préhistoriques dans ces classifications précises en âges de la pierre, du bronze et du fer, par lesquelles on prétend résoudre une foule de problèmes délicats, dont la solution est encore prématurée. » Mais en même temps, M. Q. se refusa toujours à admettre et l'arrivée récente des Gaulois en Gaule et l'attribution des monuments de pierre brute aux prédécesseurs des Gaulois. Il les appela toujours monuments *celtiques*, et refusa d'adopter le terme de monuments *mégalithiques* qui a l'avantage de ne rien préjuger, mais qui, comme il le remarquait, devrait être *mégalolithique*, pour respecter le génie de la langue grecque.

Les questions de détail traitées par M. Q. ont souvent été reprises depuis par d'autres érudits ; les éditeurs l'ont quelquefois indiqué en note, p. ex. p. 405 et pour Alesia ; mais ces indications sont très rares, et sur des questions importantes, comme celles du géant anguipède, p. 383, on les devait au lecteur. Un index eût également été nécessaire dans un volume fait de mélanges : nous ignorons s'il y en aura un à la fin de l'œuvre complète ; mais comme ce volume forme un tout en soi (il ne porte pas de mention t. I, et il n'y aura plus de celtique ni de gallo-romain dans les tomes suivants), la place de cet index était ici, et il eût formé en quelque sorte l'ossature de la doctrine dispersée dans cette masse d'articles et d'articulets.

H. G.

Voici la liste des principaux articles du volume :

Jules Quicherat, sa vie et ses travaux, par R. de Lasteyrie.

Bibliographie des ouvrages de Jules Quicherat, par A. Giry.

Préface d'un manuel d'archéologie (*Fragment inédit écrit vers* 1867).

ANTIQUITÉS CELTIQUES : Rapports au Comité des travaux historiques. — Antiquités de l'Alsace. — Mémoire sur l'ancienne lieue gauloise. Antiquités de la Bretagne. — Numismatique gauloise. — Monuments de la sidérurgie gauloise. — Fouilles du lac du Bourget. — Statuette en bois d'une déesse mère. — La question du ferrage des chevaux en Gaule. — Haches celtiques, etc.

ANTIQUITÉS ROMAINES ET GALLO-ROMAINES : Du lieu de la bataille entre Labienus et les Parisiens. — Voies antiques. — Ruines antiques de Triguères. — La question des puits funéraires. — Le pilum de l'infanterie romaine. — D'un peuple allobrige différent des Allobroges. — Mosaïque de Saint-Cricq (Landes). — Les ruines romaines de Vieux en Bugey. — De quelques pièces curieuses de verrerie antique. — Groupe du géant anguipède terrassé par un cavalier. — Anciens mors de chevaux. — Sculptures gallo-romaines des Vosges. — Inscriptions romaines. — Statue du Mas d'Agenais. — Monuments mithiriaques. — Antiquités gallo-romaines d'Arras. — Inscriptions de Bourg-Saint-Maurice (Savoie). — La rue et le château Hautefeuille à Paris. — Les vestiges romains de la rive gauche de la Seine, à Paris (*Fragment inédit écrit en* 1882).

QUESTION D'ALESIA : *Jules Quicherat défenseur d'Alaise,* par A. Castan. — L'Alesia de César rendue à la Franche-Comté. — Conclusion pour Alaise dans la question d'Alesia. — Nouvelle défaite des défenseurs d'Alise. — Examen des armes trouvées à Alise-Sainte-Reine.

La Bibliographie générale des Gaules de M. Ruelle dont nous avons précédemment parlé (t. IV, p. 301 et t. V, p. 405) approche lentement de sa fin.

Nous venons de recevoir le troisième fascicule, contenant le catalogue alphabétique des auteurs et comprenant les lettres A-Gu. Nous renvoyons à nos précédents articles pour l'exposition du système suivi par M. R. Son ouvrage rendra les plus grands services. Nous regrettons seulement que dans cette *deuxième* partie, les titres, au lieu d'être donnés systématiquement au complet, soient quelquefois remplacés par une abréviation renvoyant à la *première* partie. Supposons qu'on veuille suivre la série chronologique des travaux d'un maître comme M. de Barthélemy ou M. de Longpérier dont l'œuvre est un peu l'histoire d'une branche de la science gauloise, et prenons dans cette deuxième partie les deux colonnes remplies par M. Anatole de Barthélemy. Les titres complets sont entremêlés de titres comme ceux-ci : Note, etc. — Essai, etc. — et un renvoi à la première partie. Cela ne nous dit pas de quoi traite cette « Note » ou cet « Essai ». S'il faut faire cette recherche dix ou quinze fois pour un auteur, c'est un travail long et pénible, et justement les Dictionnaires et Bibliographies ont pour but d'épargner ou de diminuer le travail. M. R. a voulu alléger son livre de répétitions, et c'est là une excellente intention ; mais l'excès de concision mène parfois à l'obscurité : Horace l'a dit avant nous. Nous voudrions bien, s'il en est encore temps, que M. R. renonçât à ce système pour sa quatrième et dernière livraison. H. G.

Les Étrangers à Bordeaux. Etudes d'inscriptions de la période romaine portant des ethniques, par Charles Robert, membre de l'Institut. 109 p. in-8, avec de nombreuses gravures. Paris, Vieweg, 1883. — Prix : 5 fr.

Cette étude est consacrée aux inscriptions funéraires gallo-romaines trouvées à Bordeaux et relatives à des personnages étrangers à Bordeaux. Bordeaux était déjà un port important : les marchands y affluaient de toutes les parties de la Gaule, souvent même de l'Orient. « Les inscriptions, sans indiquer explicitement aucune branche de commerce, montrent des gens venus de divers points industriels, par exemple de la cité des Rutènes où se fabriquaient des toiles à voile, de Bilbilis et de Tariasso, villes célèbres pour la trempe de leur acier. » Ces inscriptions proviennent, comme dans tant d'autres villes, de murailles élevées au IIIe et au IVe siècle contre les attaques des Barbares. Les Gallo-Romains allaient au plus pressé et bâtissaient leurs remparts avec les pierres de leurs monuments.

M. R. a réparti les inscriptions relatives à la Gaule entre les divisions administratives établies par Auguste. Les inscriptions funéraires d'hommes originaires d'autres parties de l'Empire viennent ensuite. Aux pierres sépulcrales. M. R. a joint deux autels qui rentraient aussi dans son sujet. Toutes les inscriptions qui ne sont pas perdues sont reproduites dans des gravures qui font de ce travail un album autant qu'un livre. L'intérêt de ce livre sera pour les lecteurs de la *Revue celtique* augmenté par les digressions auxquelles M. R. se livre à l'occasion de certains noms. Nous signalerons tout particulièrement ce

qui se rapporte à la formule *sub ascia*, à *Mercurius Viducus* ou *Visucius*, à un *c(ivis) Coriosolis*, à un *neg(ociator) Britan (nicianus)*, etc.

Les lecteurs de ce livre désireront avec nous que M. R. tire plus souvent des monographies de ce genre du riche trésor de ses notes inédites.

H. G.

P. C. Robert. **Examen d'un trésor de monnaies gauloises** entré au musée de Saint-Germain. 16 p. in-8 (Extrait des Comptes-Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.)

Il s'agit de ces monnaies d'un caractère tout particulier auxquelles les archéologues donnent un nom reçu du folk-lore, « petits plats à l'arc-en-ciel ». La dissertation de M. R. contribue à les faire mieux connaître et apporte des faits nouveaux.

Dictionnaire des antiquités grecques et romaines... sous la direction de MM. Daremberg et Saglio. Paris, Hachette, in-4. Neuvième fascicule (Coe-Con) de la p. 1281 à la p. 1440. Paris, 1884. — Prix : 5 fr.

Ce nouveau fascicule du grand répertoire que nous avons déjà annoncé est moins riche en archéologie proprement dite que les précédents. Le hasard de l'alphabet y a réuni de nombreux et importants articles de droit romain. Parmi les principaux articles nous avons remarqué les suivants : *cœna* (fin), *cohors*, *collare*, *columbarium*, *coma*, *comissatio*, *comœdia*, *compitalia*, *compitum*, *condimenta*. Cette grande œuvre s'avance bien lentement, et plusieurs de ses principaux collaborateurs, parmi lesquels MM. Daremberg, Lenormant, sont morts en route. On voit paraître dans ce fascicule plusieurs nouveaux noms qui appartiennent à la jeune Ecole d'Athènes, et l'on peut espérer que leur concours inspirera un peu plus de rapidité à l'entreprise.

Etude critique sur la vie et l'œuvre de saint Patrick. — Thèse présentée à la Faculté de théologie protestante de Paris..., par Benjamin Robert. 133 p. in-8. Elbeuf, imprimerie Allain et Lecler, 1883 (Paris, Fischbacher). — Prix : 2 fr. 50.

C'est la première fois, si nous ne nous trompons, que l'histoire de saint Patrice et de la conversion de l'Irlande au christianisme est traitée en français, et malgré certaines erreurs de détail, malgré certaines lacunes et en dépit d'une connaissance restreinte des travaux publiés en Irlande sur la matière, la thèse de M. Robert est rédigée avec talent et clarté. On regrette seulement qu'il ait écourté plusieurs parties de son sujet et qu'il n'ait pas quelquefois montré plus de scepticisme.

H. G.

Irish Texts from Irish Manuscritps. First series, Part I, by Charles Geisler. Ph. D., etc. Dublin, H. Thom and Co. 1884, 19 p. in-8.

Ce titre un peu pompeux — Première série, Première partie — annonce simplement une brochure de 19 p., et cette brochure est formée d'un texte du Lebar Brecc relatif à la légende d'Alexandre, publié sans préface, sans notes, sans commentaire, sans étude sur les sources du texte irlandais. Pourtant, le seul intérêt (à notre avis) que peut présenter ce texte est sa place dans la litté-

rature générale du moyen âge, et les rapports qu'il a avec elle. Mais peut-être M. G. a-t-il trouvé que ces détails auraient allongé démesurément sa « première partie », et les a-t-il réservés pour un second ou un troisième fascicule. C'est peut-être encore façon de piquer la curiosité du lecteur, et de lui faire désirer la suite. Que M. G. ne nous la fasse donc pas attendre trop longtemps ! Si les fascicules suivants ne sont pas plus gros, nous craignons qu'il ne faille bien des années à l'auteur pour achever le volume de cette « Première série. »

H. G.

Eine Irische Version der Alexandersage. Inaugural-Dissertation zur Erlangung der philosophischen Doctorwürde an der Universitæt Leipzig, vorgelegt von Kuno Meyer. Leipzig, 1884, 32 p. in-8.

Cette thèse de doctorat est formée par une édition (p. 16-32), avec traduction allemande de l'histoire de Philippe et d'Alexandre contenue dans le Lebar Brecc (p. 205ᵃ à 213ᵃ). Les textes de ce genre sont moins intéressants au point de vue proprement celtique qu'au point de vue de la littérature générale du moyen âge. Dans la préface M. M. étudie les sources de son texte, et, d'une façon plus générale, les allusions à la légende d'Alexandre dans la littérature irlandaise, et il fait ressortir les traits caractéristiques de la langue de ce texte. Ce travail tout entier est fait avec critique, sûreté et précision. Nous avions espéré quelque temps qu'un érudit particulièrement versé dans la littérature du moyen âge consentirait à parler ici de cette dissertation ; mais il nous l'a renvoyée en nous écrivant que « la préface de M. K. M. dit le nécessaire ». Il y a pourtant quelques points où M. Meyer lui-même appelle des compléments de renseignements, par exemple à propos d'une « mer de feu » dans le sud de la terre, vers laquelle Alexandre aurait envoyé une expédition. La littérature de notre moyen âge et les littératures orientales doivent, ce nous semble, fournir l'origine de cette légende. — S'agirait-il seulement de la mer phosphorescente? H. G.

Windisch : *Ein mittelirisches Kunstgedicht über die Geburt des Kœnigs Aed Slane : mit Beitrægen zur Irischen Metrik.* Extr. des *Ber. d. K. Sæchs. Ges. d. Wors.* 1884. — A propos du saumon dont il est question dans cette histoire, il faut aussi rappeler le saumon merveilleux des légendes irlandaises et galloises. — Ce poème fournit à M. W. l'occasion d'une étude détaillée de la métrique irlandaise et d'une réponse à M. Atkinson.

Windisch : *Die Irische Sage* Noiden Ulad. Extrait des *Ber. d. K. Sæchs. Ges d. Wiss.* (Phil. Hist. Cl.). Décembre 1884. — Légende qui montre une fois de plus le caractère grossier des mœurs de l'ancienne Irlande. M. W. publie deux versions de ce texte. Il ignorait que l'une d'elles avait été publiée, avec une traduction latine, par M. Hennessy, dans les notes (p. 92) de *Congal*, poème anglais de Sir Samuel Ferguson (London, 1872). A propos du cri poussé par Macha et de ses effets merveilleux, on peut comparer, dans les Mabinogion, le cri terrible que Kilhwch menace de pousser, et qui aurait de si funestes contre-coups; ensuite, dans les légendes arabes (et juives sans doute)

la puissance du cri que poussait Ruben, fils aîné de Jacob : « lorsque la colère lui faisait pousser un cri, quiconque entendait ce cri mourait de la frayeur qu'il inspirait... » (Chronique de Tabari, ch. LXV, trad. franç. de Zotenberg, t. I, p. 247); et aussi le cri de l'âne à trois pieds dans le Bundehesh, 45, 5 sq. (cité par J. Darmesteter, *Ormazd et Ahriman*, p. 151). H. G.

R. THURNEYSEN. **Altirische und Brittische Wœrter** in einer Sortes-Sammlung der Münchener Bibliothek. (Extr. des Compt.-Rend. de l'Acad. de Munich, 1885.)

Il s'agit de quelques mots irlandais mêlés à des mots bretons dans un ms. de sortes du XIe siècle. Les fautes du scribe montrent qu'il ne comprenait pas son texte et qu'il copiait un ms. où des clercs irlandais et bretons avaient, au passage, écrit quelques mots de leur langue.

On the Geography of Ros Ailithir by Rev. Thomas OLDEN, B. A. Repr. from the Proc. R. Irish Acad. Dublin, 1883.

M. Olden a édité avec traduction et commentaire le poème géographique de Mac Cosse dont nous avons parlé ici-même (t. V, p. 504). Son travail est utile, mais nous sommes étonné qu'il n'ait pas cherché dans la littérature latine l'original de ce poème, qui selon toute vraisemblance paraît une traduction [1]. M. O. constate lui-même que ce traité de géographie ne fait mention ni des Francs, ni des Saxons, ni des Danois, et qu'il ne contient pas d'allusion au christianisme. Ces remarques auraient dû lui suggérer qu'il avait affaire à une traduction. Son édition est du reste utile et nous paraît faite avec soin. H. G.

Origine de la juridiction des Druides et des Filé, par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. (Extrait de la *Revue Archéologique*). 14 p. in-8.

Dans ce travail, leçon d'ouverture faite au Collège de France, M. d'A. de J. établit la différence que le droit primitif faisait entre les crimes publics et les crimes privés, et il montre que le rôle judiciaire des Druides en Gaule et des *Filé* en Irlande a été originairement un arbitrage.

Dans un précédent numéro (t. V, p. 508) nous avons parlé des efforts patriotiques tentés par « l'Union Gaelique » de Dublin et du *Gaelic Journal* qu'elle publie. Ce journal a continué de paraître, et il est aujourd'hui à son dixième numéro. Ses deux principaux collaborateurs, nous pourrions presque dire ses deux colonnes, sont M. John Fleming et l'écrivain qui se cache sous le nom de « Clann Conchobhair ». Il faut aussi nommer M. T. Flannery avec ses articles sur les noms d'hommes en *cú*, les plus curieux peut-être de l'onomastique irlandaise, et ses sages suggestions sur l'orthographe qu'on devrait adopter pour l'Irlandais s'il devait devenir une langue littéraire (n° 4, p. 190). La « correspondance » fort développée présente aussi de l'intérêt : on y verra que les polémiques sont parfois vives en Irlande et que les Irlandais d'aujourd'hui — en littérature comme en politique — sont bien les descendants de ces Ultoniens et de ces Connaciens de l'ancienne épopée dont la grande affaire était de se quereller et de batailler.

1. Voir plus haut, p. 192, la note de M. Kuno Meyer sur ce sujet.

Dans le nº 7, Claan Conchobhair a exposé en fort bons termes l'intérêt du Folk-Lore, et demandé aux correspondants et lecteurs du journal de lui en envoyer pour publication. Afin de leur montrer de quoi il s'agit, il a commencé dans ce numéro même à publier une traduction en irlandais d'un conte allemand de Grimm. Cette traduction s'est continuée dans les numéros suivants, et à l'heure actuelle c'est tout ce qui a paru de Folk-Lore dans le *Gaelic Journal !* Serait-ce parce qu'on n'a rien envoyé, et que les correspondants et lecteurs ne comprennent pas l'intérêt de la littérature populaire et des traditions, et qu'ils auraient honte de paraître en savoir, comme, il y a quelques années, ils auraient eu honte de paraître savoir l'irlandais ?

Nous aimons à croire que ce n'est pas faute de place qu'on n'a encore rien vu de semblable dans le *Gaelic Journal*, car il serait bien aisé d'en faire, en supprimant des choses inutiles. Les directeurs de l' « Union Gaelique » sont des hommes trop éclairés pour ne pas préférer des critiques sincères, inspirées par la sympathie, à des phrases banales de compliment. A dire franchement notre opinion, nous ne trouvons aucune utilité à des poésies irlandaises originales de dilettantes contemporains, ou des traductions en irlandais de livres anglais de piété. De semblables productions n'ont d'intérêt que pour leur auteur et une demi-douzaine de leurs amis. Combien serait plus intéressante et plus utile la publication de textes de littérature populaire, contes, chansons, proverbes, énigmes, jeux d'enfants, etc., surtout si ces textes étaient publiés fidèlement, tels qu'ils se sont transmis, sans retouche ni remaniement, et s'ils étaient publiés dans une orthographe, non pas rigoureusement phonétique, mais qui se rapprocherait le plus possible de la langue parlée !

Malheureusement nombre de personnes, même lettrées, n'apprécient pas la valeur littéraire et ne comprennent pas l'intérêt scientifique de la littérature populaire, du Folk-Lore. Bien des fois, en France, quand nous nous enquérons de la littérature populaire d'une de nos provinces, on nous renvoie à quelque curé ou quelque instituteur, connu pour écrire des chansons en patois, et l'on s'étonne que nous cherchions autre chose. Les hommes qui ont reçu quelque instruction ignorent et dédaignent, par un préjugé qui est lui-même une tradition, la littérature orale que les illettrés se transmettent de génération en génération ; et l'illettré, le paysan, à son tour, se cache comme d'une vulgarité de ce qu'il a appris de ses ancêtres — comme à l'heure actuelle en Irlande, malgré les efforts de l'Union Gaelique, il se cache le plus souvent de savoir l'irlandais. C'est en gagnant la confiance de l'illettré, en le persuadant intimement qu'on ne veut pas se moquer de lui, qu'on arrive à en extraire ce qu'il sait. Nous serions tenté de dire de la littérature populaire et du Folk-Lore ce qu'un philosophe disait de l'idée de Dieu au début de ce siècle : « Un peu de science éloigne de Dieu ; — beaucoup de science y ramène. »

Terminons par deux observations de détail : Lorsqu'on publie un article à la fois en irlandais et en anglais, comme par exemple la Vie de Donnc'ha le Rouge qu'on a commencé dans le nº 10, il serait commode pour plusieurs lecteurs (et nous avouons être du nombre) qu'on imprimât l'irlandais et l'anglais

en colonnes parallèles, et non l'un après l'autre. — L'anecdote à propos de laquelle nous sommes nommé (n° 7, p. 232) a pour interlocuteur, non pas O'Donovan que nous n'avons pas connu, mais M. Thaddée O'Mahony, professeur d'irlandais à Trinity College.

P.-S. — Par suite du retard de notre Revue, nous avons reçu de nouveaux numéros du *Gaelic Journal,* depuis que les lignes précédentes étaient écrites. Nous n'avons rien à changer à notre jugement. Nous constatons seulement avec satisfaction que ce recueil réimprime d'anciens textes irlandais en vue des examens universitaires où l'irlandais occupe aujourd'hui une place. Du moment qu'on dédaigne la littérature orale et contemporaine de l'Irlande (ou du moins ce qui en reste) et son folk-lore, il n'est pas sans utilité de rendre populaire de nouveau la littérature des anciens temps.

Second Post-Scriptum. — L'article qu'on vient de lire a été écrit au commencement de 1884, et le post-scriptum a été ajouté sur l'épreuve dans l'été de la même année. Avec plusieurs autres articles de bibliographie qui n'ont pu paraître dans le numéro précédent, quoique composés, il paraît avec plus d'un an de retard. Nous avons depuis lors reçu plusieurs nouveaux numéros du *Gaelic Journal*, mais ils n'apportent rien qui nous fasse modifier notre première appréciation. H. G.

Transactions of the Gaelic Society of Inverness, vol. X (1881-83), Inverness, 1884, xvi-308 p. in-8.

Ce volume, qui suit un peu tardivement ses frères aînés, raconte l'activité et le zèle celtique de la Société d'Inverness dans ces trois dernières années. Les discours prononcés dans les réunions annuelles en occupent une bonne part, et, suivant l'usage d'Outre-Manche, les dîners annuels y figurent aussi à ce point de vue. Les communications littéraires n'en sont pourtant pas absentes : les principales sont diverses études sur les régiments écossais de l'armée Britannique et la question de leurs tartans particuliers ; il avait été question d'habiller ces régiments d'un certain uniforme, ce qui a soulevé l'émotion des Highlanders patriotes. Ce sont aussi divers articles sur l'état social des Hautes-Terres d'Ecosse ; une brillante étude de M. Alexandre Macbain sur la mythologie celtique, ses principaux caractères et la méthode qu'elle exige. M. Macbain suit M. Max Müller sur la distinction à établir entre la Mythologie et le Folk-Lore : nous aurions bien des réserves à faire sur cette question ; mais *non est hic locus.* Notons aussi un compte-rendu détaillé du recensement de la langue gaëlique en Ecosse dans le recensement de 1881. Ce recensement donne un total de 231,594 pour les *Gaelic-speaking*. L'auteur de l'article trouve ce chiffre inférieur à la réalité et estime que ce nombre n'est pas au-dessous de 300,000.

— Dans le tome précédent de ces *Transactions* (t. IX, 1881), à côté des articles d'un intérêt local, nous devons en signaler un de M. William Mackay sur les sorcières de Strathglass en 1662. H. G.

— *Le Rapport sur l'Ecole Pratique des Hautes-Etudes* (Section des Sciences

Historiques et Philologiques) pour 1882-83 vient de paraître. Nous en extrayons le passage suivant relatif à un de nos cours :

« Dans la conférence du samedi, consacrée au gallois, on a expliqué la *traduction galloise* inédite *du Pseudo-Turpin,* que contient le manuscrit d'Oxford connu sous le nom de « Livre rouge d'Hergest ». Une copie de ce texte avait été mise par M. Llywarch Reynolds à la disposition de M. Gaidoz. La traduction galloise se rattache immédiatement au texte latin de ce célèbre ouvrage, et n'en diffère que par quelques suppressions de noms d'homme et de noms géographiques. Elle se termine par une phrase qui permet de la dater : « Et ce livre, Madoc, fils de Salomon, l'a traduit de latin en gallois sur la prière et la demande de Gruffudd, fils de Maredudd, fils d'Owain, fils de Gruffudd, fils de Rhys. » Dans l'histoire de la littérature galloise, Madoc, fils de Salomon, est connu comme poète ayant fleuri entre 1270 et 1300, et ce Gruffudd est un petit prince du sud du pays de Galles, mentionné dans les annales indigènes. Les *Annales Cambriæ* le nomment, sous l'année 1282, comme ayant concouru à la destruction du château de Lanpadarn Vawr, et, sous l'année 1283, comme ayant été enfermé dans la Tour de Londres. »

Depuis cette époque, le texte en question a été publié comme supplément du *Cymmrodor* sous ce titre : *Ystorya de Carolo Magno from the Red Book of Hergest,* Ed. by Thomas Powel. Cette édition est faite sans préface, sans traduction et sans commentaire; mais on promet cela pour une date ultérieure.

Nous nous proposons de donner bientôt un développement de notre note où nous indiquerons les rapports du texte gallois avec les autres versions. H. G.

Bye-Gones relating to Wales and the Border-Counties, 1882-3. Oswestry, Coxton Press. 340 p. pet. in-4. (Only 150 copies printed).

Cette publication que M. Askew Roberts continue avec zèle malgré les difficultés matérielles de l'entreprise, contient (comme dans ses précédents volumes) à côté de notes d'intérêt purement local, un grand nombre d'indications sur l'histoire, la littérature, la musique et le folk-lore du pays de Galles. Ce sont les *Notes and Queries* de la Principauté, et comme sa sœur aînée de Londres, la Revue d'Oswestry emmagasine un nombre considérable de petits faits utiles. Un recueil de ce genre échappe, comme on comprend, à l'analyse, et nous ne pouvons que signaler au passage ce nouveau volume.

Lovocat et Catihern, prêtres bretons du temps de saint Mélaine, par l'abbé L. Duchesne. (Extrait de la *Revue de Bretagne et de Vendée*, n° de janvier 1885 ; tiré à part à 30 exempl., 19 p. in-8.)

M. l'abbé L. réédite, avec un long commentaire, un document peu connu qui lui paraît « le plus ancien de tous ceux qui ont certainement rapport à l'émigration bretonne en Armorique ». C'est une lettre de reproche écrite vers la fin du règne de Clovis, par trois évêques (dont Licinius, prédécesseur du célèbre Grégoire au siège de Tours) à deux prêtres bretons, Lovocatus et Catihernus. On leur reprochait de célébrer la messe sur des autels portatifs, de cabane en cabane ; et de se faire assister, dans l'administration de l'Eu-

charistie, par des femmes, *conhospitæ*, qui partageaient aussi leur domicile. M. D. commente et explique ces deux reproches par les usages de l'ancienne église bretonne. — Ce travail est suivi d'une note de M. Ernault sur ces deux noms, *Catihernus* = **Catu-isarnos* « le fer de la bataille, c'est-à-dire ferreus in pugna », et *Lovocatus* ou mieux *Louocatus* « qui a des combats de lion, qui se bat comme un lion ».

Études historiques bretonnes, par Arthur de La Borderie, correspondant de l'Institut. Première série : l'historien et le prophète des Bretons, Gildas et Merlin. Paris, Champion, 1884, 376 p. in-8. — Prix : 10 fr.

C'est une bonne fortune pour les historiens de la race celtique que M. de La Borderie, le maître incontesté de l'histoire bretonne, réunisse dans un volume où ils seront aisément accessibles des articles dispersés dans des publications locales. Les divers morceaux de ce volume se répartissent entre les diverses époques de l'histoire de la Bretagne française, depuis ses origines et presque jusqu'à nos jours. Mais il y en a trois qui s'adressent particulièrement aux lecteurs de notre Revue : *Les véritables prophéties de Merlin*, p. 52-128, dont nous avons parlé précédemment (plus haut, p. 126) ; — *Du rôle historique des saints de Bretagne dans l'établissement de la nation bretonne armoricaine*, p. 129-174 ; ce mémoire avait paru en 1849 dans le *Bulletin archéologique de l'Association bretonne*. C'est une vue d'ensemble sur le sujet que M. de La B. reprend par le détail dans le mémoire étendu, presque la moitié du volume : *Saint Gildas, l'historien des Bretons*, p. 217-372. M. de La B. prépare pour la Société de l'Histoire de France une édition de l'écrit de Gildas *De Excidio Britanniae*. C'est avec une véritable piété patriotique que M. de La B. a entrepris l'histoire « du premier historien national de la race bretonne, » et son style paraît encore sentir l'émotion d'événements déjà vieux de treize ou quatorze siècles. Gildas fournit à M. de La B. l'occasion d'une étude approfondie sur le monachisme breton, sa place dans l'histoire de l'Eglise celtique, son importance sociale à la fois dans la métropole (Ile de Bretagne) et dans la colonie (Bretagne armoricaine). — Nous regrettons que le manque de compétence spéciale nous empêche de nous arrêter sur ce sujet et nous force d'annoncer ce livre d'une façon aussi succincte : mais il a suffi d'en annoncer l'apparition aux lecteurs que ces questions intéressent.

H. G.

René Kerviler. **La grande ligne des Mardelles gauloises de la Loire-Inférieure**. 41 p. in-8 avec pl. Saint-Brieuc, Prudhomme, 1883. — **Revue du mouvement historique et littéraire en Bretagne de 1880 à 1882**. 54 p. in-8. Saint-Brieuc, Prudhomme. 1883.

M. René Kerviler est connu dans le monde savant par sa double compétence d'historien et d'archéologue et par les découvertes qu'il a faites il y a quelques années dans les fouilles du port de Saint-Nazaire dont il est l'ingénieur. — Des deux brochures que nous annonçons, la première n'est pas de notre compétence : disons seulement qu'elle touche à la question importante de l'organisation militaire et défensive de notre pays avant l'ère chrétienne. — La seconde est un tableau, très attachant, et (autant que nous avons pu juger) très complet des

publications faites pendant ces dernières années en Bretagne dans le domaine de l'histoire, de l'archéologie et de la littérature. Il va de soi qu'il s'agit ici de la Bretagne tout entière et non pas seulement de la pauvre et triste Basse-Bretagne que la langue celtique laisse en arrière dans ce développement intellectuel. M. K. ne l'a pourtant pas oubliée et il donne (p. 54) le relevé des poésies bretonnes publiées dans ces dernières années. La Bretagne est certainement une des provinces de France qui a le mieux gardé son indépendance littéraire et sa vitalité intellectuelle, et le tableau qu'a tracé M. K. fait autant d'honneur à l'originalité de son pays qu'à son propre talent.

Le 26 avril 1884 a paru, après dix-huit ans d'existence, le *dernier* numéro du journal breton *Feiz ha Breiz* « Foi et Bretagne » : c'est le seul journal qui ait jamais été publié en langue bretonne. Le *Feiz ha Breiz* était une sorte de Semaine Religieuse avec l'addition de poésies et d'articles à prétentions plus ou moins littéraires. Depuis 1871 il était devenu politique et défendait la cause de la légitimité et du drapeau blanc. Dans ces dernières années, son rédacteur était M. Milin. Parmi les écrivains bretons dont le *Feiz ha Breiz* a publié des poésies, nous pouvons nommer MM. Milin et Emile Ernault.

— La *Revue Archéologique* d'octobre 1884 contient, pp. 217-222, un très intéressant article de M. Gaidoz intitulé : *A propos des chiens d'Epidaure*. A ce propos aussi, je demanderai à faire deux remarques. — Le proverbe trécorois cité p. 218 se présente encore sous la forme suivante : *Tiaot ar c'haz sou beulim Ha tiaot ar c'hi zou meudesin.* « La langue du chat est venin, et la langue du chien est médecine. » — Le nom populaire *chien d'église*, pour « sacristain », p. 217, rappelle l'expression *chass-de-Dieu* = « suisse, bedeau, massier », usitée en Tréguier. *Chass-de-Dieu* est évidemment un emprunt fait par les Bas-Bretons aux Hauts-Bretons qui, eux-mêmes, ont dû former ce mot d'après une ancienne désignation familière, « chasse-coquin ». En breton, *chass*, pluriel ordinaire de *ki* « chien », vient du français *chasse*, qui paraît avoir le sens de « *meute* » dans les *Chansons populaires* d'Ille-et-Vilaine recueillies par M. Decombe, p. 271 : » Où sont tes chiens, Biron, Et ta chasse gentille? », cf. p. 273 : « Toutes les *chasseries* Vont après moi la nuit. » Dans *chass-de-Dieu, chass* n'est pas encore un pluriel : c'est un collectif ou même un singulier tiré d'une idée collective, comme quand nous disons « un cent-gardes ». Le français *chasse*, pris dans son sens propre, a donné en breton *chasé*, cf. *finesé* « finesse », *promesé* « promesse ». Les deux doublets se trouvent réunis dans l'expression *chass chasé* « chiens de chasse ».

Emile Ernault.

Les Manuscrits et les Miniatures, par A. Lecoy de La Marche, 357 p. in-8 avec 107 gravures. Paris, Quantin. — Prix : 3 fr. 50.

En dehors des érudits de profession (et encore d'érudits spécialistes), bien peu connaissent l'histoire des manuscrits et des arts qui s'y rattachent. Ce sujet, d'apparence ou plutôt d'abord pédantesque, est plus attrayant qu'on ne pense :

il ne touche pas seulement à l'histoire des lettres, mais aussi à celle de l'industrie et à celle des beaux-arts, appelés dès l'origine à embellir l'œuvre de l'écrivain. Tel est le sujet qu'a traité M. Lecoy de la Marche, dans un livre sans appareil scientifique, mais écrit avec une connaissance approfondie du sujet et une grande clarté d'exposition. De nombreuses gravures permettent au lecteur de se représenter ces formes de l'écriture et de l'art aujourd'hui si éloignées de nous.

Les formes successives et les instruments de l'écriture, les matériaux du livre manuscrit et surtout la variété de ses décorations sont l'objet de ce livre où l'auteur s'est principalement occupé de la France. Aussi nous n'osons pas lui reprocher de n'avoir pas fait d'emprunts aux merveilleuses miniatures de quelques manuscrits irlandais, surtout le ms. de Kells, et de n'en parler qu'en passant ; mais nous ne pouvons admettre qu'il range nos scribes irlandais dans l'école anglo-saxonne, quand celle-ci dérive de l'école irlandaise. L'Irlande ne tient que trop peu de place dans l'histoire générale de la civilisation, pour qu'on ne lui enlève pas cet honneur et pour qu'on ne passe pas sous silence cette influence qui s'est étendue jusque sur le continent [1]. Sous cette réserve, qui sera celle de tout celtiste, nous souhaitons bon succès à un livre que nous avons lu avec autant de profit que de plaisir [2]. H. G.

Nous recommandons à l'attention des Celtistes, et surtout des phonéticiens, les trois dissertations suivantes extraites des *Transactions of the Philological Society :*

Initial Mutations in the living Celtic, Basque, Sardinian and Italian Dialects, by H. I. H. Prince Louis-Lucien Bonaparte.

Spoken North Welsh, by Henry Sweet, M. A.

The Treatment of English Borrowed Words in colloquial Welsh, by Thomas Powell, M. A.

Constitution and By-Laws of the Celtic Society of Montreal ; Inaugural Address by the President, List of Members etc. Montreal, W. Drysdale and C°, Publishers, 1884, 40 p. in-18.

Historical Characteristics of the Celtic Race. An Address To the University Celtic Society, by Professor Geddes, University of Aberdeen. Published by Request. Aberdeen, A. and R. Milne, 1885, 24 p. in-8.

Nous donnerons dans notre prochain numéro un compte rendu détaillé des deux ouvrages ci-dessous :

J. Loth. **L'émigration bretonne en Armorique**, du ve au viie siècle de notre ère. Paris, Picard, 1883.

W. Stokes und E. Windisch. **Irische Texte**, zweite Serie 1 Heft. Leipzig, Hirzel, 1884.

1. Et pourquoi M. L. de la M. appelle-t-il l'Irlande *Eryn* (avec un *y*) ?
2. Signalons pourtant un oubli regrettable. L'auteur a négligé de donner en note le déchiffrement des spécimens paléographiques cités en exemple dans le texte et dont quelques-uns ne sont pas de lecture aisée.

NÉCROLOGIE

— M. Jacques Becker, né à Mayence le 30 janvier 1820, est mort le 3 décembre 1883 à Francfort-sur-le-Mein : il était depuis 1854 professeur dans un collège de cette dernière ville. M. Becker s'était occupé tout particulièrement des antiquités gallo-romaines de la vallée du Rhin, et par suite de mythologie et d'épigraphie gauloise, et il était un des membres les plus actifs de cette Société des Antiquaires du Rhin à laquelle on doit tant de bons travaux. On trouvera dans la collection de cette Société de nombreux articles et mémoires de M. Becker ; on en trouve aussi dans les publications des autres Sociétés savantes du pays rhénan. Les philologues connaissent ses articles dans les *Beitræge zur vergleichenden Sprachforschung*. M. Becker aimait mieux écrire de fréquents articles ou mémoires sur des questions de détail que des livres. Nous ne connaissons de lui qu'un ouvrage qui ne soit pas un tirage à part ou une dissertation de revue; c'est son Catalogue des antiquités gallo-romaines du Musée de Mayence, dont nous avons parlé précédemment t. III, p. 117.

M. Louis-Théophile Rosenzweig, archiviste du département du Morbihan, né à Paris le 6 juillet 1830, est mort près Vannes, le 29 janvier 1884. M. Rosenzweig était étranger à la Bretagne par son origine; mais, nommé archiviste à Vannes dès sa sortie de l'Ecole des chartes, en mai 1855, il ne quitta plus ce poste ; il y passa toute sa carrière, et il fit de la Bretagne (surtout de son département) la patrie de ses études. L'histoire et l'archéologie lui doivent des travaux qui par la conscience des recherches et la critique de la mise en œuvre ont une valeur durable. Tels sont le *Répertoire archéologique du Morbihan* (Paris, 1863, in-4), le *Dictionnaire topographique du département du Morbihan* (Paris, 1870, in-4), et un grand nombre de mémoires insérés dans le bulletin de la Société polymathique du Morbihan et dans les mémoires lus à la Sorbonne, et aussi dans diverses publications locales. Ces dissertations et articles s'étendent à tous les sujets de l'archéologie et de l'histoire du Morbihan depuis le commencement du moyen âge jusqu'à la Révolution. Nous regrettons de ne pas en avoir la liste, qui serait instructive et utile aux travailleurs.

M. John Askew Roberts, de Croeswylan, Oswestry, North Wales, né le 27 mars 1826, est mort le 10 décembre 1884. M. Roberts avait fondé *l'Oswestrie Advertizer* qu'il avait vendu en 1868, mais en se réservant la faculté d'y publier une série de notes sous le titre de *Bye-Gones*. Ces notes, réimprimées au fur et à mesure en format de volume, ont formé une revue remplie de renseigne-

ments intéressants dont nous avons plusieurs fois parlé (t. IV, p. 463; t. V, p. 408; t. VI. p. 409). Nous apprenons avec satisfaction que des mesures ont été prises pour que cette publication survive à son fondateur.

M. Roberts avait publié plusieurs ouvrages relatifs à l'histoire locale; l'un d'eux, réédition d'un livre ancien, a été annoncé ici-même (t. IV, p, 464). Depuis 1872, il exercait les honorables fonctions de *Justice of the Peace.*

M. John Francis Campbell, surnommé en gaelique *Iain Ileach* « Jean d'Islay », né à Édimbourg, le 29 décembre 1821, est mort à Cannes, le 17 février 1885. Il appartenait au grand clan écossais des Campbell dont le *chef* (pour employer le terme technique) est le duc d'Argyll. Il était appelé par sa naissance à hériter du grand domaine formé par l'île d'Islay, une des îles Hébrides du Sud; mais des revers de famille le lui firent perdre. Après avoir étudié pour le barreau, il occupa dans l'administration, comme secrétaire de *Boards* importants, des emplois qui l'amenèrent à s'occuper de géologie et de météorologie. Il a publié dans cet ordre d'études des ouvrages importants — et aussi des récits de voyage autour du monde: mais de cela nous n'avons pas à nous occuper ici [1].

On voit par là que, tout en étant un homme des plus cultivés, M. Campbell n'était pas un philologue de profession; il a néanmoins rendu à la littérature celtique plus de services que n'ont fait bien des érudits de profession. C'est lui en effet qui a recueilli la littérature orale des Gaels d'Ecosse dans ses *Popular Tales of the West Highlands*, Edinburgh 1860-1862, 4 vol. in-12; livre des plus complets et des plus consciencieux (et qui aurait dû susciter des imitateurs en Irlande!). Plus tard, M. Campbell publia sous le titre de *Leabhar na Feinne*, London, Trübner, 1872, toutes les sources poétiques écossaises relatives à la légende ossianique [2]. Ce volume devait être suivi d'autres qui n'ont pas été publiés; mais les documents réunis par M. Campbell ne seront pas perdus, car il a légué ses manuscrits à la Bibliothèque des Avocats à Édimbourg. — Nous ne devons pas oublier de rappeler que M. Campbell a donné un article à notre recueil, *Fionn's Enchantment*, t. I, p. 193 et suiv.[3].

La famille de M. Campbell a décidé d'élever sur sa tombe, à Cannes, une copie de la croix de Kildarton, dans l'ile d'Islay, un des plus beaux spécimens connus en Écosse de l'ancien art dit celtique, et elle a autorisé les amis du défunt et les amis de la littérature gaelique à se joindre à cette œuvre de piété par une souscription [4], pour que chacun d'eux puisse « apporter sa pierre au cairn ».

1. Voir une note dans *l'Academy*, du 28 Février 1885, p. 151. — Notons seulement qu'il avait inventé un héliomètre qui est en usage à l'observatoire de Greenwich.

2. Voir sur ce livre notre article ici-même, t. II, p. 129.

3. Cet article était écrit quand nous avons lu la notice de M. Ralston dans l'*Athenæum* du 21 février 1885, où sont mis en relief, par un juge des plus compétents, les services rendus par M. J.-F. Campbell à la littérature traditionnelle des Gaels.

4. *Islay Memorial Fund:* Le maximun fixé aux souscriptions individuelles est de 5 sh. (6 fr. 25).— Elles sont reçues chez Lord A. Campbell, 59, Strand, et chez Lord W. Campbell, 4, Stanhope Gardens, S. W., à Londres.

— La *comunn Ileach*, ou « Société d'Islay » à Glasgow, doit elle-même élever un monument plus modeste à la mémoire de M. J. F. Campbell dans l'île même d'Islay.

— M. Thomas Rees, né le 13 décembre 1818 à Llanfynydd, près Llandilo, comté de Caermarthen, mort à Swansea le 29 avril 1885. M. Rees était ministre Congrégationnaliste (ou Indépendant) à Swansea et un des hommes les plus marquants de sa secte. Si nous mentionnons ici son nom, c'est qu'il a écrit, en anglais, une histoire des sectes dissidentes en Galles qui est un ouvrage des plus importants pour l'histoire religieuse de la Principauté, *History of Nonconformity in Wales*, 1re éd., 1861 ; 2e éd., 1883. Il avait aussi, avec la collaboration de M. John Thomas, de Liverpool, publié sur le même sujet un ouvrage en gallois qui forme quatre volumes et qui fut achevé en 1875. Il est inutile de signaler ici de nombreux ouvrages d'édification ou de propagande religieuse de cet auteur : la littérature contemporaine du Pays de Galles est presque exclusivement homilétique et poétique, et, par conséquent, sans intérêt hors du pays. En 1862, M. Rees avait reçu le titre de docteur en théologie, *honoris causa*, de l'Université de Marietta dans l'Ohio (Etats-Unis d'Amérique). Depuis ce temps, on l'appelait le Révérend Docteur Rees, pour le distinguer de ses homonymes. H. G.

CELTIC NOTES AND QUERIES

Une vieille devise bretonne. — Dans les armoiries du duché de Bretagne figure la devise : *Potius mori quam fœdari.* « Plutôt mourir que se déshonorer. »

Le 41e régiment d'infanterie de l'armée anglaise, qui est un régiment gallois, porte sur son drapeau la devise galloise : *Gwell angeu na chywilydd.* « Plutôt la mort que la honte. »

La coïncidence est trop frappante pour qu'il n'y ait pas là une vieille devise bretonne, antérieure à l'émigration des Bretons en Armorique.

Nos lecteurs qui s'occupent d'histoire locale, en Galles et en Bretagne, peuvent-ils nous fournir des renseignements sur l'histoire de ces devises?

A quelle époque ont été formées les armoiries de la Bretagne? D'où la devise leur vient-elle? et quels en sont les plus anciens exemples?

D'où vient cette devise du 41e? Ce régiment paraît bien gallois, puisqu'il porte aussi le Dragon Rouge sur son étendard. D'après un article du *South Wales Daily News* du 17 juin 1881, et intitulé : « The Welsh Regiment », ce régiment a été formé sous le règne de George I, par un ordre en date du 11 mars

1718-19, et a reçu d'abord le nom de « Royal Invalids », parce qu'il était formé de vétérans des campagnes de Marlborough et réservé au service des places. En 1787, ce régiment fut réorganisé sur le modèle des autres régiments de l'armée active. En 1822, le régiment reçut l'autorisation de s'appeler *Welsh* « Gallois » et de porter sur son drapeau les plumes qui figurent dans les armoiries du prince de Galles, avec la devise : *Gwell angeu na chywilydd.*

La devise viendrait donc des armoiries du prince de Galles. A quelle époque alors remontent ces armoiries? Quelle en est l'origine et la formation [1] ?

Nous serions reconnaissant aux revues de Bretagne et de Galles de reproduire notre question. Le sujet a pour ces deux pays un intérêt national. Un peuple peut-il avoir plus belle devise, et ne serait-ce pas la devise même d'Arthur? H. G.

Une lettre inédite de J. Grimm. — J'ai retrouvé dans mes papiers la copie d'une lettre adressée par J. Grimm à O' Donovan. J'avais pris cette copie sur l'original que m'avait communiqué un des fils du savant irlandais. Tout ce qui vient de J. Grimm a tant de prix qu'on me saura gré, je pense, de publier cette lettre :

« Berlin, 21 février 1856.

» Monsieur,

» L'Académie Royale de Berlin en reconnaissant les services signalés, que » vous avez rendus à l'étude des langues celtiques, vient, sur ma proposition, » de vous nommer son membre correspondant, et le diplôme vous sera inces- » samment expédié par l'entremise de notre consul à Londres.

» J'ai été bien aise d'apprendre qu'indépendamment de l'édition des anciennes » lois irlandaises, qui vous occupe, vous travaillez aussi à un dictionnaire irlan- » dais, qui, je n'en doute pas, fera oublier tous les antérieurs.

» M. Todd a eu la bonté de m'écrire dernièrement une lettre sur les formules » de Marcellus, qui m'a peu satisfait. On peut bien douter des explications es- » sayées jusqu'ici, mais il me paraît impossible de supposer à ces formules un » non-sens qui se prête à tous les jeux d'étymologie. Elles contiennent du cel- » tique, mais d'une époque éloignée, dont nous ne connaissons pas toutes les » formes. N'avez-vous rien rencontré qui viendrait à l'appui de ma conjecture » sur *figaria*, comme impératif du passif? Je n'ai pas encore le droit de vous » faire des questions, mais bien celui de vous offrir l'expression de ma haute » considération.

» Jacob Grimm. »

Le diplôme qui accompagnait cette lettre était rédigé en latin et signé des deux secrétaires, Aug. Bœckh et F.-A. Trendelenburg. H. G.

Le gérant : F. VIEWEG.

1. Nous n'avons rien trouvé sur ce point dans les articles de *l'Archaeologia* de Londres, fort curieux du reste, sur les armoiries du Prince-Noir et sur les origines de la devise *Ich Dien*, t. XXXI (1846), p. 350-384 et t. XXXII (1847), p. 69-71 et 332-334.

Imprimerie Durand, à Chartres.

TARANIS ET THOR.

Dans une première étude publiée en 1882, j'ai réuni divers documents de l'antiquité classique tendant à démontrer l'existence d'un dieu gaulois, non sans analogie avec Jupiter, quoique moins compréhensif; agissant dans l'orage; armé, au lieu du foudre, d'une pierre ou d'un marteau. Le nom qui convenait à ce dieu était Taranis (*le Tonnant*) cité par Lucain. Il convenait aussi à un certain nombre de représentations, en bronze et en pierre, d'une divinité gauloise, portant un marteau et une coupe, que quelques inscriptions assimilent à Silvanus, dieu tonnant de l'ancien Latium. Telle est la thèse que j'ai développée en 1882 sous le titre de *Taranis lithobole*[1]. Déjà à ce moment je n'avais pu méconnaître une analogie frappante entre le Taranis gaulois et le Thor scandinave. J'ai donc repris une autre thèse, à ce nouveau point de vue, étudiant dans les riches documents de la mythologie norraine les manifestations épiques par lesquelle s'accuse la personnalité de Thor, et dans nos traditions nationales les plus anciennes celles qui reproduisent ces mêmes manifestations, accusant la personnalité de Taranis. Le premier résultat de ces recherches, et le plus important s'il reste acquis, comme j'espère, a été de me convaincre qne la ressemblance entre les deux divinités ne doit causer aucune surprise, parce que Taranis est le prototype de Thor, et que le dieu scandinave est un emprunt à la mythologie gauloise. De l'étude générale que j'ai entreprise, je donne aujourd'hui un fragment: Thor et Taranis combattant le serpent de Mitgard, personnification des forces malfaisantes de l'eau, de l'Océan.

TARANIS ET THOR LUTTANT CONTRE LE SERPENT.

I.

§ 1er. *Thor et le serpent de Mitgard.*

Dans le système cosmogonique des Scandinaves, le séjour des hommes (*Mitgard*, la forteresse du milieu) est représenté comme un plateau au milieu de l'Océan. Le serpent Jörmungand l'entoure comme un anneau. Odin l'a jeté dans l'abîme dès sa naissance, sachant qu'il causera un jour la mort des Ases et des hommes. Quand l'Océan s'agite, c'est que le ser-

1. Cf. *Revue Celtique*, t. V, p. 229.

pent en soulève les flots pour envahir avec eux la terre. La tâche de le combattre et de le repousser dans l'Océan a été donnée à Thor, le plus fort des Ases, et c'est pour cela qu'il est appelé le défenseur des hommes et le champion des Dieux [1].

Les monuments de la mythologie norraine nous ont conservé deux tableaux distincts des combats entre le Dieu et le serpent : le premier, synthétisant dans un récit épique la lutte variée de tous les jours ; le second, peignant sous la forme d'une prophétie le duel final, au crépuscule des Dieux. J'ai l'intention de montrer dans ce dernier chapitre que l'un et l'autre tableau a son correspondant dans la mythologie celtique, et que Taranis y accomplit la tâche qui incombe à Thor dans la mythologie norraine.

Deux versions du premier tableau, c'est-à-dire de la lutte journalière, existent dans les monuments scandinaves, comme épisode principal d'une expédition de pêche à laquelle prennent part Thor et le géant Hymir. Voici celle de Sömund.

« (Quand ils eurent poussé le bateau au large) le puissant Hymir jeta sa ligne et aussitôt ramena à bord deux baleines accrochées à un seul hameçon. A l'arrière le fils d'Odin ajustait sa ligne sans se presser et fichait l'hameçon dans une tête de bœuf. Alors il jeta sa ligne. L'ennemi des Ases, le serpent qui cercle la terre, ouvrit sa gueule et happa l'amorce. Le robuste Thor, déployant toutes ses forces, tira à lui le serpent, ruisselant de son propre venin, et d'un coup de marteau lui écrasa la tête. Les pierres croulèrent des montagnes, les forêts gémirent, la terre trembla jusqu'à ce que le monstre eût glissé dans la mer. »

La version de Snorri est plus circonstanciée (Fascin. de Gulfi) :

« Thor dit qu'il voulait pousser plus loin le bateau. Hymir objectait que cela serait dangereux à cause du serpent de Mitgard. Thor insista et alors Hymir montra beaucoup d'inquiétude. Enfin Thor déroula un câble. Le câble était solide et l'hameçon solide aussi. Thor y accrocha la tête de bœuf et la jeta par-dessus bord. L'amorce alla au fond. Le serpent ouvrit la gueule pour l'avaler et l'hameçon lui entra dans le gosier. La douleur le fit s'agiter avec tant de violence qu'il froissa les deux poings de Thor contre le bordage. Thor se mit en colère, revêtit sa force d'Ase et se roidit avec une telle vigueur contre le fond de la barque qu'il le brisa et que ses jambes passèrent au travers. Alors il prit son appui contre le fond de la mer et tira de force le serpent dans la barque. Eh bien ! celui-là ne sait pas ce que c'est qu'un spectacle terrifiant, qui n'a pas vu

1. On trouvera les notes à la suite de l'article, p. 441 et suiv.

Thor fixer sur le serpent ses yeux enflammés et le serpent répondre à Thor par un regard farouche, en même temps qu'il lui soufflait son venin au visage. L'Iotne Hymir pâlit et trembla quand il vit le serpent soulevé hors de l'eau et les vagues passer par-dessus la barque. Au moment où Thor levait son marteau, il coupa la ligne auprès du bordageet le serpent plongea. Mais Thor lança le marteau après lui et lui brisa la tête au fond de l'eau. Du moins c'est ainsi qu'on le raconte ; pour moi, je pense que le serpent de Mitgard vit encore, étendu au fond de l'Océan. »

Il semble que Snorri intervienne dans cette dernière phrase du récit d'Odin à Gulfi. L'écrivain fait ses réserves sur une partie de la tradition, qui lui paraît erronée. En effet, si le serpent est exterminé, tout le système odinique est en péril. Et pour cette fois nous savons que le serpent a échappé, puisqu'il doit reparaître au cataclysme final. La même contradiction se retrouvera dans les traditions celtiques.

Lorsque Thor soulève le serpent, le récit de Snorri montre les vagues en furie passant par-dessus la barque ; le récit de l'Edda ajoute à ce signe de tempête les gémissements du vent dans les bois, la terre qui tremble, les pierres qui croulent des montagnes : la tempête est à la côte. Jörmungand fait effort pour escalader le rivage : Thor le retient avec un câble, le blesse (ou le tue) avec le marteau. Enchaîné ou écrasé, des deux façons le serpent est réduit à l'impuissance. L'agitation des flots s'apaise : la mer rentre dans ses limites.

Il faut rattacher à ce premier tableau les formes du mythe qui se rapportent à deux cas particuliers : l'inondation fluviale et la marée.

« Thor allait à la forteresse de Garfred ; il avait laissé chez lui son marteau et sa ceinture de force, sur les conseils de Loki. Il s'arrêta un peu chez la géante Grith, mère de Vidar, qui lui apprit que Garfred était un Iotne rusé et d'un abord difficile. Elle lui prêta des gants de fer, une ceinture de force et le bâton (merveilleux) qu'on appelait la baguette de Grith. Quand il fut arrivé à la rivière Wimmer, la plus grosse des rivières, il se ceintura et frappa les eaux de la baguette. Loki le tenait par la ceinture. Ils étaient au milieu du courant et la rivière se gonfla jusqu'à dépasser ses épaules. Alors il dit : « Ne te gonfle pas, ô Wimmer, car je veux te passer à gué pour arriver chez les Iotnes ; et si tu t'accrois, ma puissance divine s'accroîtra aussi et ira jusqu'au ciel. » En ce moment il vit une géante en haut de la vallée ; c'est elle qui faisait grossir les flots [2]. Il ramassa une pierre au fond du fleuve et la lança à la géante Or, il ne manquait jamais son but Il eut de la peine à atteindre l'autre bord. »

La forme de la légende est vulgaire ; on n'y découvre que mieux le mythe ancien : « les pluies ou les neiges fondues descendent au printemps

de la montagne et grossissent les rivières. » Il y faut remarquer quelques détails : l'emploi de la pierre qui donne à Thor le caractère de Dieu lithobole ; le fleuve fustigé par le bâton ; l'absence du serpent Mitgard qui ne peut quitter l'Océan et qu'un Iotne remplace dans les fleuves. La pierre et le bâton se retrouveront dans les légendes celtiques ; quant au changement du serpent en un Iotne anthropoforme, il ne se remarque pas en Gaule. L'envahissement du rivage par la mer et l'inondation fluviale sont attribués, à ce qu'il semble, au même monstre.

Enfin Thor intervient dans les mouvements alternatifs de la marée montante et descendante. C'est ce qui résulte d'un autre récit de Snorri. L'Ase, égaré chez les Iotnes, les a défiés de boire autant que lui. Les Iotnes acceptent le défi, mais s'assurent la victoire par une supercherie. Le fond de la corne qu'ils présentent à Thor trempe dans l'Océan et Thor ne s'en aperçoit pas. Il ne vide donc pas la corne, mais il a fait baisser le niveau du liquide, il a produit le reflux. Sous cette forme, le mythe est solaire : Πίνει τὴν θάλασσαν ἥλιος : le soleil boit la mer On comprend pourquoi et comment il s'est glissé dans la légende de Thor. Les Scandinaves n'ont eu connaissance des marées que lorsqu'ils sont arrivés au terme de leur course à travers l'Europe centrale, sur les bords de l'Atlantique. Mais ils avaient bien auparavant constaté le dessèchement des fleuves et des lacs pendant l'été et n'avaient pas manqué de l'attribuer, comme les Grecs, au soleil. Le reflux leur a paru un phénomène analogue, plus rapide et plus fréquent, et ils l'ont compris sous la même rubrique : *le soleil boit les eaux*. D'autre part, la marée montante affecte l'allure d'une tempête ou d'une inondation, telle que celles qu'ils attribuaient aux efforts de Jörmungand. Dès lors l'intervention de Thor était nécessaire. Ils ont conservé cependant la formule mythique et Thor a repoussé Jörmungand en buvant la mer.

Cette confusion de deux mythes appartenant à deux divinités différentes ne s'est pas produite chez les Gaulois. J'en trouve la preuve dans le passage si souvent reproduit et commenté des *Morales* où Aristote blâme l'audace démesurée des Gaulois qui « ne craignent ni les tempêtes ni les tremblements de terre, qui *défient la foudre* et *s'arment pour repousser les flots*. » On conçoit qu'une telle pratique ait scandalisé des Grecs. Elle manifestait une croyance qu'ils n'avaient plus, quoiqu'ils l'eussent d'abord partagée. Leurs vieux poèmes sont pleins des combats des Dieux contre les puissances mauvaises, toujours vaincues à la fin, il est vrai, mais assez redoutables pour disputer la victoire. Au temps d'Aristote, la spéculation philosophique avait relégué ces croyances dans un passé plein d'ombre, qu'on ne comprenait plus. Nul monstre n'avait suc-

cédé à Python, à l'hydre de Lerne ; les Titans étaient solidement enchaînés ; Jupiter n'avait plus d'adversaire. Dans le Nord, la guerre continuait entre les Ases et les Iotnes, égaux en force, plus audacieux même, parce qu'ils savaient qu'une revanche leur était assurée. Pour les Grecs, Poseidôn était un frère de Jupiter, un dieu dont la colère ou la justice soulevaient les flots, qu'il eût été impie d'attaquer. Pour les Scandinaves, Hymir, Ægir étaient des Iotnes, des puissances mauvaises, ainsi qu'Iörmungand : lutter contre eux était œuvre de piété. C'est à cause de cela que la mythologie du Nord admettait une assistance mutuelle entre les Dieux et les hommes. On en remarque plusieurs exemples, dont le plus intéressant pour notre sujet est la présence des héros de la Valhalla (Einhèriar) au combat du dernier jour. Ils s'armeront, monteront à cheval avec les Ases et périront jusqu'au dernier. En ce qui concerne l'assistance donnée à Thor par les hommes, il me paraît qu'elle est indiquée suffisamment par le service de Thiâlfi et de Roskva, le frère et la sœur « qui suivent Thor continuellement », et dont le premier joue un rôle effectif dans les jeux imposés à Thor chez Loki de l'enceinte extérieure. Toutefois, le milieu où se passe l'aventure affectant un aspect féodal, il est difficile de tirer du récit un sens mythologique. Les légendes gauloises sont autrement explicites. Taranis, repoussant le flux, était aidé par le peuple. Il ne buvait pas la mer pour en faire baisser le niveau. Il restait semblable à lui-même et maintenait l'unité de sa conception, pendant que Thor, empiétant sur le domaine du soleil, accusait dans la sienne une certaine indécision. J'ai tiré de ce fait un argument à ajouter à ceux qui établissent que Thor est un emprunt à la mythologie gauloise [3].

L'envahissement de la terre par les eaux sous la figure d'un serpent n'est pas un mythe particulier à l'Europe occidentale ; il a des analogues dans les mythologies d'origine aryenne.

Ainsi le nom de dragon (Δράκων) avait été donné à plusieurs rivières de Grèce, comme celui de Drac à une rivière de Gaule, parce que les ondulations des vagues et le cours sinueux des fleuves rappellent les mouvements du serpent en marche. Mais la forme serpentine n'est qu'une partie de la conception de Jörmungand, autrement il serait le même que Ahi, que Python, que Kêtô ; et Thor reproduirait sans plus Indra, Apollon, Persée. Tel qu'il nous paraît dans les récits scandinaves, Jörmungand est une personnification de l'Océan agité, débordant en flots pressés sur le rivage. Il se distingue ainsi d'Ahi, le nuage qui se resserre ou se gonfle ou s'allonge ; de Python, le brouillard qui intercepte les rayons bienfaisants du soleil printanier ; de Kêtô, l'humidité hivernale qui enchaîne la nature engourdie. Ainsi, quoique la lutte entre les Dieux et

les serpents symboliques affecte une forme identique dans le Nord, l'Inde et la Grèce, il faut reconnaître qu'elle n'a pas partout la même signification.

Ni l'Inde ni la Grèce cependant n'ont ignoré l'inondation, combattue par un héros divin. Le combat d'Hercule et d'Achélous en est un exemple. Plus significative encore est la lutte entre Scamandre et Hêphaistos. Le fleuve débordé poursuit l'alerte Achille, entraînant dans ses vagues furieuses les armes, les chars et les cadavres jusqu'à ce que le Dieu du feu le fasse reculer en le réduisant en vapeur.

Une légende de l'Harivamsa rappelle mieux encore celles de Thor : « Câliya, roi des reptiles, dont les cinq gueules vomissaient du feu et de la fumée, ravageait avec une multitude de serpents, ses sujets, la plaine arrosée par l'Yamounâ. Krichna, encore enfant, se jeta dans l'eau, écrasa sous son pied la tête de Câliya, tua ou dispersa les serpents. Câliya demanda grâce à Krichna. Le héros fut clément et se contenta d'exiler dans l'Océan le roi et les reptiles. »

Il me semble aussi voir une légende de l'inondation combattue dans ce récit du Zend-Avesta, quoique beaucoup de détails soient obscurs :

« Guerschâsp, haut de taille, toujours armé de la massue à tête de bœuf, frappa la couleuvre de grandeur énorme qui dévorait les hommes et dont le poison abondant coulait comme un fleuve, tandis que, repliée sur elle-même comme le poing (fermé), elle élevait une tête menaçante. Guerschâsp fit chauffer au-dessus de cette couleuvre un grand vase de métal. La chaleur brisa la couleuvre ; le vase versa et le Dew s'enfuit comme l'eau[4]. »

De ces légendes on peut conclure que le mythe du dieu combattant le serpent de l'inondation n'est pas une exception propre aux mythologies du Nord et de la Gaule. Mais, tandis qu'à l'Orient il ne figurait que comme un accident parmi les mille accidents de l'action des Dieux, il se rattachait, dans l'Occident, au cœur même des croyances religieuses, se reproduisant tous les jours, à tous les renouvellements de saisons, en sorte que le Dieu, adversaire du serpent, semblait avoir pour occupation principale de le combattre et de le vaincre jusqu'au jour prédit où une même catastrophe devait anéantir à la fois le Dieu et le monstre. Voilà qui est particulier à la mythologie scandinave, et que j'espère montrer avoir existé également dans la mythologie celtique.

§ 2. *Taranis et le dragon.*

Chez les Gaulois le serpent, sous des noms divers, est en connexion intime avec l'inondation.

« Au mois de décembre 589, dit Grégoire de Tours, le fleuve du Tibre couvrit Rome d'une telle inondation que les édifices antiques furent renversés, ainsi que les greniers de l'Eglise où étaient serrés plusieurs milliers de boisseaux de blé qui se perdirent. Une multitude de serpents et un grand dragon, aussi haut que les plus grands arbres, furent entraînés à la mer par le fleuve. Ces animaux bientôt étouffés par l'eau salée et rejetés sur le rivage par la tempête occasionnèrent une épidémie. »

L'inondation et l'épidémie de 589 sont des faits historiques attestés par Grégoire le Grand. Le pape, témoin oculaire, ne parle aucunement du dragon. Est-ce à dire que l'historien gaulois ait menti, ou seulement orné son récit de détails fantastiques ? Qui l'oserait dire ? Le véridique évêque a écrit sous la dictée d'un clerc à lui, d'un diacre de son église, envoyé à Rome pour une mission délicate et témoin aussi de l'inondation. Je maintiens que le diacre n'a pas menti à son évêque. Mais il était Gaulois, et il a vu avec les yeux d'un Gaulois !.

Remarquez qu'il associe au dragon une multitude de serpents, exactement comme l'auteur de l'Harivamsa montre Krichna luttant contre Câliya et son peuple de reptiles. Une telle association se reproduit dans les légendes gauloises de l'inondation. Lorsque sainte Marthe arrive à Tarascon, elle trouve « sur les deux rives du Rhône un désert d'animaux et de reptiles venimeux, et parmi eux un redoutable dragon qui allait çà et là, d'une longueur incroyable, d'une masse énorme et qui soufflait une vapeur empoisonnée. » Même association dans la légende de saint Clément, de Metz : « A son arrivée, Clément choisit pour sa demeure l'amphithéâtre où jusqu'à ce moment fourmillait une telle quantité de serpents que personne n'osait y pénétrer, pas même en approcher. Leur souffle empoisonné répandait la mort sur les bêtes et sur les hommes. — Clément alla au plus grand des serpents, le lia, etc. » Dans la légende de saint Pol de Léon, il est dit que l'évêque ayant enchaîné le dragon, s'en retournait lorsque les paysans accoururent : « Ce n'est rien, disaient-ils, d'avoir pris la grosse bête ; elle a un petit, qui est déjà méchant. »

Toutes les légendes ne reproduisent pas l'association du dragon et des serpents ; mais il suffit de la trouver dans un certain nombre d'exemples pour qu'on puisse la considérer comme ayant un caractère mythologique. Homère en donne l'explication à la suite du passage cité :

« Achille bondissait contre le fleuve en courroux, sans se laisser arrêter par les flots. Scamandre s'irritait, se gonflait pour renverser le fils de Pélée. Enfin, s'élevant au-dessus de son lit, il appela Simoïs à grands

cris : « Accours, mon frère ! Aide-moi à dompter la rage de cet homme ; ou, dans un instant, il aura détruit la ville de Priam, privée de ses défenseurs. Au secours, sans retard ! Emplis tes rives de l'eau de tes sources ; appelle tes ruisseaux ; soulève tes flots ; entraîne ensemble les arbres et les rochers pour écraser le guerrier sauvage qui prétend égaler les Dieux. »

C'est ainsi que l'Isère (le serpent) interpellera le Drac lorsque le moment sera venu d'inonder Grenoble. De tous les vallons, de toutes les combes, de tous les creux des Alpes dauphinoises descendront en cascades les torrents, les ruisseaux, les filets d'eau qui emporteront dans un désastre commun les animaux, les habitants, les digues et les maisons.

Les légendes de l'inondation, propres à la Gaule, que je vais examiner, sont empruntées aux *Acta SS.* Les versions y sont nombreuses, caractéristiques, se rapportant à des personnages des premiers siècles, rédigées par des écrivains, sinon contemporains, du moins voisins des faits et écrivant sur des documents respectables. Si elles sont naïves, ellles sont véridiques, et je puis l'affirmer après les avoir étudiées de près. Averti par Grégoire de Tours qu'une légende peut dériver d'un fait historique, rien qu'en passant d'un témoin honnête à un auditeur honnête, pressentant d'ailleurs — ce que j'ai trouvé plus tard — que le même mot, employé par le témoin dans un sens, pouvait être compris dans un autre sens par l'écrivain, je me suis senti pleinement autorisé à traiter ces légendes comme des documents historiques, c'est-à-dire dignes de foi, quoique portant l'empreinte des temps où ils ont été écrits, et appelant non le scepticisme, mais la critique avec tous ses droits.

§ 3. *Sainte Marthe et la Tarasque.*

« Les gens du pays ayant entendu vanter les prodiges que, par la bienheureuse Marthe, le Seigneur opérait, vinrent la trouver à Avignon, la priant humblement de visiter leur territoire et de les délivrer du dragon pernicieux qui les tourmentait. La sainte, les prenant en pitié et pleine de foi dans la vertu du nom du Christ, partit pour exterminer le dragon exterminateur. Elle le trouva étendu dans le bois d'un homme qu'il venait de tuer et qu'il dévorait. L'hôtesse du Christ, sans crainte, s'approcha, aspergea d'eau bénite la maligne bête, — calma sa férocité d'un signe de croix, puis regardant le peuple qui se tenait à distance : « Que craignez-vous ? dit-elle ; approchez hardiment au nom du Seigneur Sauveur et mettez en pièces la bête venimeuse. » Ils hésitaient encore — à

la fin ils arrivèrent avec des pierres et des lances, écrasèrent le dragon et le dépecèrent[6]. »

Si la présence de sainte Marthe à Tarascon est encore un sujet de controverses, il est du moins certain que son culte y est très ancien, ce qui suffit à justifier la légende, et que la première église de la ville a été édifiée sous son invocation. Tarascon, situé en aval du dernier affluent du Rhône, sur un terrain qui ne dépasse guère le niveau des basses eaux, était autrefois sans défense contre les inondations qui, malgré la digue existante aujourd hui, couvrent souvent le pays jusqu'à Aigues-Mortes. La Camargue est alors sillonnée de torrents temporaires qui se réunissent çà et là en larges nappes : Simoïs et Scamandre ; dragons et serpents. Même en n'admettant pas la présence de Marthe à Tarascon au Ier siècle, il était naturel que les Tarasconais invoquassent leur patronne à l'approche du fléau, en attribuassent la cessation à son intercession, et en fissent le récit en employant les formules que toutes les légendes ont consacrées. Un roman pieux, rejeté par les hagiographes comme apocryphe, a joint au récit populaire quelques détails de pure fantaisie dont quelques-uns ont passé dans les biographies de Raban Maur, de Jacques de Voragine et de Vincent de Beauvais. A cette source remonte la peinture de la Tarasque moitié quadrupède et moitié poisson, avec des dents aiguës comme des poignards, six jambes armées de griffes, etc. Jacques de Voragine et Vincent de Beauvais la peignent mieux d'un mot : *fille de Léviathan.*

En négligeant ces détails, on trouve dans la légende du Rhône tous les traits des légendes du Nord. La Tarasque habite à la fois les couverts de la rive et le fond du fleuve d'où elle menace les hommes et les navires ; elle est venimeuse, elle a pour adversaire un personnage divin qui la dompte, l'enchaîne, l'écrase. Le personnage est assisté par des paysans, armés de pierres et de lances. Il ne manque rien au tableau.

§ 4. *Samson de Dol et le serpent.*

« Le comte Guediana vint à Samson avec ses hommes et lui dit : « Nous avons un grand tourment d'esprit. — Qu'est-ce ? dit Samson. — Un serpent venimeux et très méchant occupe un de nos champs, le meilleur ; il a son repaire dans une caverne ; il a presque détruit deux de nos cantons et ne permet à personne d'y habiter. » Entendant cela, Samson dit intrépidement : « Au nom du Seigneur, allons-y sans retard ; si vous avez la foi, vous verrez de vos yeux les merveilles de Dieu en ce serpent. » Ils y consentirent sans hésiter et partirent avec Samson. Un enfant res-

suscité naguère, sous promesse de se faire clerc, le suivit. Samson marchait devant l'armée, et l'enfant lui indiqua le chemin jusqu'à ce que, l'aurore ayant dissipé la nuit, ils aperçurent l'antre effrayant où était le serpent : « Élu de Dieu, dit l'enfant, vois-tu, au delà du fleuve, l'antre où est le serpent ? » Mais lui, confiant en Dieu, ordonna à l'armée et à ses moines de rester là, et seul, ou plutôt Dieu avec lui, il passa le fleuve. L'enfant vint encore après lui, et tous les deux, côte à côte, arrivèrent à l'entrée de l'antre. Samson alors, jetant les yeux sur l'enfant obstiné, lui dit en souriant : « Fortifie-toi, mon frère, et conduis-toi comme un homme. — Qu'ai-je à craindre ? élu de Dieu, répondit l'enfant, Dieu est avec toi. » Pourtant l'évêque le fit tenir un peu loin, et il entra dans l'antre. Sitôt que le serpent le vit, il se mit à trembler fort et agita furieusement la queue en rond. Mais Samson dénoua sa ceinture de lin et aussitôt la mettant au cou de la bête et la traînant derrière lui sur une éminence, il la précipita en lui ordonnant, au nom de J.-C., de ne plus vivre. »

Quoique le texte ne dise pas expressément que le serpent fut jeté dans le fleuve, on est en droit de croire qu'il en a été ainsi. Le voisinage du fleuve — qu'on retrouve partout — ne peut être une mention sans valeur. L'ordre donné au serpent de ne plus vivre (*ne amplius viveret*) équivaut sans doute à l'ordre de mourir ; mais Samson ne peut pas plus souiller ses mains de sang que Marthe. Le serpent sera néanmoins écrasé ou noyé. On doit remarquer la violence de l'action qui rappelle Thor : *juxta se trahens, de quadam grandi altitudine praecipitavit.* On doit remarquer surtout l'assistance, non du peuple tremblant, comme à Tarascon, mais d'une armée (exercitus) sous les ordres d'un comte. Le légendaire fait revivre à nos yeux le tableau, esquissé seulement par Aristote, des Gaulois lançant leurs traits dans les flots pour porter secours au Dieu ennemi du dragon 7.

§ 5. *Saint Véran et le Coulobre.*

« Les citoyens (de Cavaillon) vinrent supplier (Veranus) que, par ses sainctes prières, il luy pleust les délivrer d'ung furieux collœuvre qui depuis quelque temps infestoit toute la campagne, esgorgeant les hommes et le bestail, se cachant après dans les cavernes et coutautz de Valcluse. Le glorieux sainct se porta sur le lieu, suyvi d'une grande multitude de peuple qui trembloit et paslissoit à la rencontre d'ung tel spectacle. Mais luy, se confiant à la bonté et miséricorde de Dieu, et s'estant muny du signe de la sainte croix, s'approcha courageusement de ce dragon qui

vomissoit la flamme et qui toutefois, par le seul approche d'ung si sainct personnage, se coucha sur terre et demeura comme mort. Saint Véran luy mist la cadène au col et le traisnant comme cela jusques auprès de la montagne de Lébron au même territoire, luy commanda au nom de Dieu de se perdre dans les lieux déserts et ne faire jamais mal à personne : dont aussy tost il print la fuyte sur le plus hault de ladite montagne et ne fust veu depuis[8]. »

L'office de saint Véran, au bréviaire de Cavaillon, ajoute ce détail : « Le saint, de retour à la fontaine de Sorgue, comme l'accès de la montagne était difficile, plein de la confiance de la foi, tailla les dures roches de ses propres mains et ouvrit une route jusqu'à la plaine où son père lui avait laissé un petit bien. Il y bâtit une église de noble structure en l'honneur de la bienheureuse Vierge. Il bâtit aussi une chapelle ou ermitage au sommet de la montagne. »

Il semble qu'il y ait là deux faits consécutifs : l'expulsion du dragon, la construction de la route ou du quai sur la rivière. Il n'en est rien ; c'est un même fait, raconté sous forme légendaire et sous forme historique. Véranus, par la construction de la route, enchaînait le Coulobre, le rejetait dans la Sorgue.

Les biographies de saint Véran, calquées, on doit le croire, avec plus ou moins de fidélité sur les leçons du bréviaire, donnent au Coulobre les cavernes de la montagne pour cachette. Les paysans affectent encore à une petite excavation le nom de *Trou dou Coulobre*. Ce sont des altérations dues au temps. Une hymne de l'office du saint rétablit la véritable tradition. Dans l'énumération de ses miracles elle cite l'enchaînement du serpent dans l'antre de la Sorgue :

Sorgiae serpens latitans in antro
Vinculo vinctus effugatur.

Quiconque a visité Vaucluse ne se méprendra pas sur le sens de ces deux vers. L'antre de la Sorgue est l'abîme même d'où surgit la rivière, au pied de l'immense rocher creusé par l'humidité. S'il y a dans la vallée une retraite convenable au monstre, c'est là qu'il la faut chercher, au fond de cette eau verte qui monte sournoisement à la lumière et se précipite en cascades retentissantes au milieu des rochers. La tradition de l'église d'Albenga est d'ailleurs en parfait accord avec l'hymne citée de l'office. « Dans l'église de Jargeau, derrière l'autel de Veranus, est appendue la chaîne de fer dont le saint a lié le dragon dans la fontaine de Sorgue : *in fonte Sorgia ligavit.* »

Ainsi le Coulobre est amphibie. Il est venimeux aussi : « ex ore

flammam horribilem evomebat » ; il est vaincu et enchaîné par un personnage divin. Mais il n'est ni écrasé comme la Tarasque ni rejeté dans le fleuve comme le dragon de Dol : « Le saint dénoua la chaîne, ordonna au dragon de se remettre sur ses pieds et de fuir dans des lieux déserts où il ne pourrait plus nuire à personne. Le dragon se leva, s'envola sur les cîmes du Lébron et disparut. » La formule est nouvelle ; si elle était générale dans nos légendes, elle infirmerait absolument l'identité que je veux établir entre le serpent de Mitgard et le dragon gaulois, comme personnifications de l'inondation. Au cas particulier, il est possible de montrer que la formule, qui est celle de l'exil, de l'excommunication, a été introduite dans la légende de Vaucluse par une confusion du légendaire. En effet, la légende d'Albenga où saint Véran joue le rôle principal, comme à Vaucluse, maintient l'intégrité de la tradition : « Quand Veranus eut achevé sa prière, l'horrible et immense dragon sortit de sa caverne, se jeta dans le fleuve, d'où on le vit bientôt porté à la mer. » On s'explique ces changements de formules. L'inondation n'est pas le seul *fléau* personnifié par le dragon dans l'histoire légendaire : Satan en prend souvent la figure, ainsi que les dédoublements de Satan, le mal, le péché, l'épidémie, le poison ; et dans ces cas la formule d'exil arrive naturellement. En voici quelques exemples. Julianus, évêque du Mans (Ier siècle), renverse une statue de Jupiter. Un dragon s'en échappe, se jette sur les payens accourus pour défendre l'idole, les empoisonne de son haleine, les assomme de coups de queue et finalement les brûle. Julianus vient au secours des païens, chasse le dragon avec défense de plus faire de mal à personne, et ordre de se retirer en un lieu éloigné de toute culture humaine. Marcel de Paris, averti qu'un dragon (*serpens coluber*) venait toutes les nuits ronger le cadavre d'une femme qui avait commis le péché d'adultère, se rend au tombeau, suivi de la foule. Il lie la bête avec son étole, la traîne pendant trois milles et lui rend sa liberté. *Elle ne revient plus.* « Lorsque nous parlons de dragons, dit le pape Grégoire le Grand, nous n'entendons autre chose que les péchés. *Quid namque per dracones, nisi malitiae ?* Sous le nom de dragons, nous entendons exprimer d'une façon visible les pensées de péchés qui, sur cette terre, rampent au fond des âmes. *Quid enim, draconum nomine, nisi in aperto malitiosae mentes exprimuntur, quae per terram in infimis cogitationibus repunt ?* » [9] Le champ ouvert au symbolisme du dragon s'étend, pour ainsi dire, à l'infini. Quand le légendaire, habitué à considérer le dragon comme symbole du péché, passe aux récits où il symbolise l'inondation, la formule de l'anathème vient toute seule au bout de sa plume : « Vade retro, Satanas ! Fuis d'ici, Satan, exile-toi loin des hommes. »

La formule d'Albenga, qui se répète en maint endroit, donne satisfaction au desideratum de Snorri. Snorri ne comprenait pas que le serpent de Mitgard pût vivre encore, ayant la tête écrasée. C'est qu'il croyait raconter un fait réel et non symbolique. S'il avait su qu'il reproduisait un document mythologique, il aurait admis qu'une nouvelle tête pouvait repousser au serpent, comme la chair et le sang repoussaient dans la peau des boucs de Thor ou dans celle du verrat de la Valhalla, immolé tous les soirs. Nous avons vu de même que Câlyia vit et demande grâce à Krichna qui lui tient la tête écrasée sous son pied. Mais Snorri avait raison sur un autre point. Sa version n'est pas celle de la légende journalière, qui devait se formuler comme celle d'Albenga ; mais une formule accidentelle qui, étant plus dramatique, avait, à cause de cela, survécu aux autres. Nos légendes gauloises comblent donc une lacune des traditions scandinaves : le serpent rejeté à la mer, vivant, c'est-à-dire en état de recommencer son agression.

Dans un vieux tableau de l'église de Jargeau, Veranus est peint tenant un monstre enchaîné ; au fond de la scène, une procession se déroule sous les murs de la ville, « le fleuve paraît gonflé comme par une *inondation.* » Voilà le mot écrit pour la première fois. Les Acta de Romanus, de Rouen, le reprennent avec une clarté parfaite. Ils comprennent notamment deux biographies, l'une en vers, l'autre en prose.

§ 6. *Romanus et la Gargouille.*

« Du côté du midi surgit une douloureuse calamité, sans exemple dans les siècles précédents. Une inondation soudaine envahit Rouen à la première vigile. Les Rouennais s'élancent de leurs lits, saisissent leurs enfants avec les premiers objets qui leur tombent sous la main et cherchent un refuge sur les montagnes voisines. Les eaux haussant toujours, le reste périt. Le saint évêque était allé vers le roi pour les affaires de son église. Avisé aussitôt par les citoyens, le pasteur revient dans sa ville, toute affaire cessante. Il prend dans sa main la croix du Seigneur, et va à la rencontre des flots débordés Il se répand en prières et aussitôt les eaux répandues reculent. Le saint les poursuit ; elles s'écoulent des rues envahies et rentrent dans leur lit. »

Aucune mention du dragon, et il en est ainsi dans la biographie en vers : « L'évêque, puissant en vertu, entouré du clergé en chapes brillantes et du reste du peuple, va au fleuve. Armé de la foi de Pierre lorsqu'il marcha sur l'eau, il invoque la Trinité sainte et le signe de la croix, rempart contre tout mal. Il ordonne aux flots de s'arrêter, de ne

pas aller plus loin, de reprendre leur cours habituel. La nature fluide de l'élément obéit à sa foi ; le fleuve revient à son lit, rentre dans ses rives et Rouen est sauvé. »

La concordance est parfaite et l'inondation de Rouen sous l'épiscopat de Romanus est acquise à l'histoire sur la foi des deux documents. L'intervention du prélat par la prière, par le courage devant le fléau qu'il brave est aussi acquise à l'histoire. Cependant une différence est à noter dans les deux rédactions. La biographie en prose constate seulement qu'il y a eu coïncidence entre l'intervention de Romanus et le retrait des eaux, sans dire qu'il soit le résultat de la prière. La biographie en vers change la prière en un ordre précis. Dès lors la porte est ouverte à la légende et le peuple la compose à sa façon pendant que les documents authentiques reposent dans les archives de l'évêché :

« Aux temps du roi Dagobert, il arriva qn'un serpent d'une taille extraordinaire, qui avait sa retraite dans un marais près de Rouen, dévorait hommes et bêtes, en sorte qu'il était dangereux pour les citoyens de sortir de la ville. Le bienheureux Romanus, prenant en pitié cette triste situation, résolut d'y mettre un terme. Il alla donc à la prison, y prit un scélérat chargé de tous crimes et déjà condamné à mort. Il sortit avec lui de la ville, et quand il fut arrivé au repaire de la bête, il la stupéfia d'un signe de croix, lui passa au cou son étole qu'il remit au condamné et rentra dans la ville. Du haut du pont il fit jeter le serpent dans la Seine [10]. »

Une variante porte que le serpent avait été brûlé et que ses cendres seules avaient été précipitées.

L'identité du dragon et de l'inondation est ici prise sur le fait. Par un heureux concours de circonstances qui s'est présenté déjà, quoique avec moins de clarté, dans la légende de Véranus, la légende ne s'est pas substituée à l'histoire, mais s'est formée à côté, et les deux récits sont arrivés jusqu'à nous, également véridiques, c'est-à-dire disant les mêmes choses, mais dans deux langues différentes : l'une, celle de l'histoire, claire, parce qu'elle prend les mots dans leur sens naturel ; l'autre, imagée, métaphorique et aboutissant à une énigme. Là où a fait défaut ce concours de circonstances, où les documents historiques ont disparu, égarés, pillés, brûlés, les clercs chargés de les suppléer se sont adressés au peuple qui leur a donné sa version, qu'ils ont transcrite dans la simplicité de leurs cœurs.

§ 7. *Le dragon et Jörmungand.*

Si le dragon dans les traditions de la Gaule reproduit les actes du

serpent de Mitgard avec leur signification, il lui manque pourtant un trait, le plus important. Les légendes ont beau le grossir, le montrer comme un grand arbre, le mesurer par pieds et par toises, elles ne parviennent qu'à figurer un crocodile, tel que ceux qu'on suspendait dans les églises, ou que la fantaisie populaire construisait pour les processions de Mons, de Reims et de Tarascon. Ces monstres font pauvre figure à côté de Jörmungand. A la vérité, la dissemblance n'est pas si marquée lorsque l'inondation se produit sur les fleuves, et le dragon peut soutenir la comparaison avec Gialpa, l'Iotne géante qui fait grossir Wimmer. Mais Gialpa est remplacée par le serpent de Mitgard lorsque l'inondation vient de l'Océan, tandis que le dragon reste ce qu'il est, ni plus ni moins grand dans la mer et dans les fleuves : « *le plus grand dragon qu'on ait jamais vu.* » C'est l'expression de S. Amand. Dans les légendes des dragons marins de Léon et de Bayeux, le cou de la bête n'est jamais trop gros pour que l'étole de Paul ou de Vigor ne lui fasse un collier. Il n'est donc pas même permis de hasarder l'hypothèse que les serpents hantent les rivières, tandis que le dragon occupe l'Océan. L'association du dragon et des serpents dans les légendes de la Gaule ne comporte d'autre signification que celle de Simoïs, de Scamandre et des torrents de la plaine de Troie unissant leurs eaux contre l'ennemi commun : *Les petits ruisseaux font les grandes rivières.*

La vérité est que le dragon perd son caractère cosmogonique quand il figure dans l'histoire ou dans la légende historique, ainsi qu'on le voit pour Jörmungand lui-même chez les Scandinaves. Toutes les fois que le mythologue fait allusion au système cosmogonique, il faut bien qu'il y donne sa place au serpent, dans l'*antagonisme de l'eau et de la terre,* au commencement et à la fin des choses. Lorsque le mythe se traduit en action, que l'antagonisme des deux éléments devient un combat entre le serpent et le fils de la terre, l'intérêt dramatique et épique prend le dessus sur le mythe, à peine indiqué, par exemple, dans le chant d'Hymir (Hymisquida), de Sömund. Puis, quand le récit épique devient un récit historique, comme dans Snorri, le lecteur voit se dérouler les incidents d'une lutte gigantesque, surnaturelle même, mais où l'on chercherait en vain un caractère cosmogonique. A la fin, le serpent de Mitgard, l'Océan zôomorphe dont les assauts répétés menaçaient chaque jour les Ases et les hommes, n'est plus compris par les Scandinaves devenus chrétiens. Le Suisse Mallet (*Voyage en Suède et en Norvège*), à qui nous devons les premières traductions françaises de quelques-uns des poèmes eddiques, nous raconte que les vieux pêcheurs norvégiens affirmaient avoir vu souvent, au fond de quelque fiord secret, un serpent dérouler

ses anneaux immenses. Même ce serpent figura dans les nomenclatures scientifiques du XVIIIe siècle. Jörmungand aboutit ainsi, dans les croyances superstitieuses du Nord contemporain, à la forme même qu'affecte le dragon dans les légendes gauloises du VIe siècle. Il est donc inutile de demander aux légendes de Gaule plus qu'elles ne peuvent donner, et chercher la lumière dans un autre document. Ce document existe.

Les légendes permettent, en revanche, une hypothèse plausible sur le nom gaulois du dragon. Elles l'appellent *Draco, serpens, anguis,* dans les Acta; le peuple le nomme Tarasque, Coulobre, Gargouille, Graouilli, Kraulla [1]. Ces trois derniers noms dérivent d'un même thème (cf. *gurges* et γαργαρίζω) qui a formé en français : gargoulette, gargote, Gargantua, grouiller (cf. Borbo), et emportent la signification de bruits de l'eau dans la gorge, de l'eau qui bouillonne, qui foisonne, qui grouille. Ils conviennent parfaitement au dragon des eaux et sont aussi applicables aux eaux qui débordent ; en sorte qu'il a très bien pu se faire que le même mot gaulois ait signifié à la fois la bête et l'inondation. Le mot Drac est aussi dans ce cas. Supposons une inondation au VIe siècle à Grenoble ; les paysans vont se disant : « Le Drac s'est répandu sur la ville ; le Drac a englouti les habitants, renversé les maisons. » Les uns comprendront la rivière, les autres penseront au dragon. L'hypothèse, acceptable au point de vue grammatical, a en outre l'avantage d'expliquer deux faits très embarrassants pour la critique. Quand le diacre envoyé par Grégoire à Rome lui raconte l'inondation dont il a été témoin et l'apparition du dragon et des serpents emportés à la mer, il entend le fleuve dont le niveau s'élève au sommet des arbres, et les torrents qui dévastent la campagne romaine. L'évêque, dont l'éducation est toute classique et qui ne connaît pas le gaulois, prend les mots dans leur sens propre et consigne le prodige. Et voilà une fable de plus dans l'histoire et un grand historien accusé de duplicité ou d'une excessive naïveté. La biographie de saint Amand présente un fait du même genre. Le saint, dans sa vieillesse, aimait à raconter une aventure de ses jeunes années, alors qu'il était novice dans un couvent de l'île d'Ogia. « Il se promenait seul, disait-il, lorsqu'il vit accourir sur lui un serpent si énorme (anguis) qu'on n'en avait jamais vu auparavant, ni qu'on n'en a vu depuis un pareil. Il demeura fort effrayé, en enfant qu'il était ; puis, éclairé par la grâce d'en haut, il recourut à la prière. Il se prosterna, et opposant le signe de la croix à l'immense reptile, il lui commanda de rentrer au plus tôt dans sa retraite (latebras). Le serpent, obéissant à la vertu des paroles, se retira aussitôt et ne parut plus. » Notez que le récit a été recueilli de la bouche du saint par son historien lui-même. Sans trop de scepticisme,

on pouvait mettre en doute la véracité de l'un ou de l'autre. Tout s'explique par le double sens de Dracus ou de gargouille, et saint Amand est aussi véridique que son historien. Le jour où le novice se promenait dans Ogia correspondait à une syzygie, à une grande marée qui a porté le flot plus loin sur la plage [12].

Une équivoque se retrouve ainsi à l'origine de toutes les légendes du dragon des eaux. Si elle a passé dans le latin à Grenoble, c'est un exemple unique; mais il est probable que certains mots, relatifs au culte ancien, étaient encore compris au VIe siècle par le petit peuple, les colons et les esclaves. Et du moins nous sommes certains qu'il en était ainsi dans la Bretagne d'où nous sont venues les légendes les plus significatives. Bientôt après, la langue gauloise s'efface, le latin se transforme en dialectes vulgaires, et on ne trouve plus de légendes du dragon, l'équivoque devenant impossible.

§ 8. *Les Saints et leurs armes dans la légende du dragon.*

Il suffit de se rappeler la situation des évêques de Gaule pendant les invasions germaniques, celle des Francs y comprise, pour comprendre comment les légendaires, voulant peindre les Actes des saints conjurant l'inondation, nous ont en même temps et sans le vouloir transmis un mythe gaulois. Cette situation a été exposée avec une grande sagacité par nos historiens. Au milieu du désarroi général, l'évêque était resté seul à son poste, bravant le danger, usant tour à tour de la prière et de la résistance, osant invoquer le droit : un héros, souvent un martyr. Tous les yeux, toutes les âmes avaient pris l'habitude de se tourner vers lui, comme s'il réunissait en sa personne — et il les réunissait en effet, — tous les pouvoirs civils, toutes les fonctions de l'intelligence : juge, défenseur, médecin, et même, ainsi qu'il résulte de nos légendes, architecte et ingénieur. L'attraction unique qu'il exerçait allait plus loin encore. Quand survenait un de ces fléaux devant qui toute force, toute intelligence humaine étaient obligées d'avouer leur impuissance, la peste, si fréquente alors, et l'inondation, c'est encore à l'évêque que s'adressaient les peuples. A leurs yeux, comme à ses propres yeux, il était revêtu d'une puissance surnaturelle. N'est-ce pas à son adresse qu'étaient écrites les paroles du livre saint : « Vous tiendrez sous votre talon les serpents et les scorpions, et ils ne vous feront point de mal. *Quia calcabitis super serpentes et scorpiones et non nocebunt vos?* Comprises dans leur sens mystique par les clercs, dans leur sens littéral par le peuple, elles paraissaient de toute façon s'appliquer au dragon des eaux.

Vigor et Pol les prononçaient en allant au-devant de celui de Bayeux et de Léon. Les Gaulois chrétiens faisaient donc simplement acte de foi en demandant le secours, l'intercession de l'évêque, et l'évêque, en accédant à leur demande, se tenait dans le cercle des pouvoirs surnaturels qui lui étaient attribués. Les Gaulois païens, quoique dans une autre disposition d'esprit, et avec une intention particulière, se joignaient aux chretiens. La misère des temps leur avait enlevé tout courage ; ils doutaient de leurs dieux ; ils s'étaient rapprochés de l'évêque dont la charité s'étendait jusqu à eux. Les légendes de Clément et de Marthe disent qu'ils avaient promis d'accepter le baptême s'ils étaient délivrés du dragon.

Les Gaulois des hautes classes, après César, avaient admis sans difficulté les cultes de Rome à la communauté avec leurs propres cultes. Les deux systèmes provenaient d'une même source et les dieux de Gaule, comme l'avait bien vu César, ne différaient que peu des dieux de Rome. Plus tard, les Gaulois convertis au romanisme, modifié par la philosophie, et tendant au déisme pur, avaient suivi également sans difficulté le mouvement qui avait poussé le romanisme au christianisme. Mais pour les Gaulois restés fidèles au culte national, la conversion au christianisme entraînait un véritable déchirement. Il ne s'agissait pas seulement de rejeter la pluralité des dieux, il fallait en plus, au cas particulier, prendre le contre-pied des croyances les plus intimes, reporter à l'esprit l'empire jusque-là accordé à la force brutale. Taranis, ainsi que Thor, se préparait à la bataille par un repas solide, amplement arrosé de cervoise ou de vin. Serré dans une tunique de soldat qui laissait toute liberté à ses muscles, l'avant-bras nu, les reins affermis par une ceinture de cuir, surexcité par la colère, il engageait la lutte corps à corps, et écrasait de son marteau la chair et les os de son adversaire. Que de fois les Gaulois avaient applaudi bruyamment au récit de ces combats héroïques, en frappant de l'épée leur bouclier. Et maintenant voici que venait contre le monstre un vieillard exténué par trois jours de jeûne, trois nuits de veille, appuyant sa marche d'un bâton, empêché dans un vêtement calculé, non pour l'action, mais pour le calme, pour la majesté du geste et de la parole. Quel contraste ! Et quel trouble dans les âmes ! Les légendes le reproduisent avec une remarquable sincérité. Encore tout plein des traditions qu'il va abjurer, incapable de comprendre ce qu'il voit, le Gaulois cherche encore Taranis dans l'évêque ; il interprète les gestes symboliques par des actes de force, prend les prières pour des ordres souverains, l'anathème pour une arme cachée et une cérémonie pour un combat. La scène qu'il va

se redire tout à l'heure, réunissant les souvenirs du passé aux impressions du présent, se transformera d'elle-même en une légende où se juxtaposeront les éléments chrétiens et païens sans se confondre.

Mais il faut voir cela en détail. L'évêque, dans l'histoire, n'est armé que de la prière, de l'exorcisme, d'armes spirituelles, de foudres ecclésiastiques, que les oreilles n'entendent pas, dont les yeux ne voient pas les effets. La crosse, bâton du pasteur, est un pur symbole de l'autorité du berger sur ses brebis. Les Gaulois encore païens, ne comprennent pas cela. Ils font du bâton pastoral un gourdin que manie l'évêque avec la vigueur d'un hercule. Saint Pol de Léon « avec l'étole qu'il portait, serre ferme (*astringens*) le cou du serpent ; puis, saisissant son bâton, l'en frappe à coups redoublés, comme un chien enragé, et le mène à la mer malgré sa résistance : *Stola qua induebatur collum serpentinum astringens baculumque arripiens, velut canem furiosum saepe feriendo, tanquam (quamquam) invitum, sequi usque ad mare deduxit.* » Thor frappe ainsi le fleuve Wimmer avec le bâton de Grith. Mais Thor ne redouble pas le coup. Pour trouver un pendant à la violence du trait, il faut remonter jusqu'à la folie historique de Xerxès qui fait donner trois cents coups de fouet à la mer, coupable d'avoir détruit le pont jeté de l'Asie à l'Europe [13]. Marcel se sert de la même façon de son bâton pastoral comme d'un instrument de coërcition contre le dragon de Paris ; il lui en donne trois coups sur la tête : *caput ejus ter baculo percutit.* Ces deux exemples, en concordance avec le récit norrain, donnent à celui-ci, si je ne me trompe, une signification plus précise. La violence du procédé est moindre chez Marcel que chez Pol. Avec Hilaire de Poitiers, la contrainte est simplement morale, quoique aussi efficace. « Hilaire ficha son bâton en terre comme une borne où devaient s'arrêter les courses des serpents qui ravageaient l'île. » Ainsi agit Hyldut, le maître de Pol et de Gildas. La maison était construite sur un rocher en pleine mer. Les disciples prièrent Hyldut d'agrandir un peu leur étroit domaine. Hyldut s'avança contre les flots, et quand il fut arrivé à l'eau profonde, il fit une marque avec son bâton sur la terre. Les deux historiens d'Hilaire et de Hyldut terminent par la même phrase : « les serpents ont respecté la défense d'Hilaire ; — les flots n'ont pas franchi la marque d'Hyldut. » Dans ces deux cas le bâton contondant est redevenu la crosse épiscopale, comme la crosse épiscopale s'était changée en bâton pour se plier aux exigences de la légende gauloise.

Entre les deux la transition était facile. Mais comment, sans blesser toutes les convenances, charger un évêque ou une sainte du marteau de Thor ou des pierres de Taranis ? Les légendaires ne l'ont pas tenté,

quoiqu'ils aient mentionné les pierres qui sont en effet un élément essentiel de la légende du dragon. A Tarascon, ils n'ont pas montré Marthe écrasant la Tarasque ; c'est elle pourtant qui excite le peuple à l'exterminer, c'est-à-dire qui lui remet son propre rôle. C'est le seul exemple qui rappelle avec une exactitude suffisamment prochaine la scène épique des documents norrains. Mais déjà, dans la légende de saint Veran, le symbolisme des pierres lancées s'obscurcit. Le fait historique qu'elle entend formuler est la construction du quai le long de la rivière pour ouvrir un chemin du champ paternel à la montagne et à l'hermitage. Saint Véran (bréviaire de Cavaillon) coupe lui même les pierres : *firma fide propria manu scidit dura saxa montis.* Ce fait, en passant dans la légende, devait donc, à ce qu'il semble, se traduire ainsi : Veran a dompté le dragon avec des pierres ; avec des pierres Véran a rejeté le dragon dans la Sorgue. Cependant le peuple a traduit : Veran a *enchaîné* le dragon. Le sens général reste le même sans doute, mais la préférence accordée par le peuple à un des engins sur l'autre, lorsque celui-ci se présentait tout naturellement, a eu sa raison. Je ne crois pas me tromper en l'attribuant au sentiment de la convenance épiscopale.

Les deux légendes qui, dans les documents norrains, peignent la lutte de Thor et d'Iörmungand, arment le Dieu, outre son marteau, d'une ligne à pêcher. Comme ces documents sont loin de représenter tous les actes de Thor, nous sommes autorisés à ne voir dans ceux-ci qu'une formule propre à une lutte accidentelle, et dans la ligne à pêcher qu'un *lien* particulier, propre à cette lutte, d'autres *liens* ayant pu être employés dans d'autres formules. C'est ainsi que le caillou, dans la lutte contre Grith, est substitué au marteau de Thor. Nous ne savons si Taranis, dans les poèmes que les Druides ne permettaient pas d'écrire, pêchait, comme Thor, la gargouille à la ligne ; et l'eût-il fait, on conviendra qu'un tel engin ne pouvait figurer dans les légendes dont les évêques étaient les héros. Un évêque pêchant à la ligne eût blessé toutes les convenances, aussi bien qu'un évêque lançant des pierres. C'est pourquoi les légendes substituent à la ligne d'autres liens. A Vaucluse, Veranus fait apporter une chaîne de fer, plus solide que le câble norrain. Le procédé est bien un peu sauvage, et par cela même, nous pouvons croire qu'il appartenait à la légende de Taranis, le plus fort des dieux, comme Thor était le plus fort des Ases. Taranis passait un nœud coulant autour du cou du dragon et le rejetait, étranglé, dans l'Océan. A la chaîne Samson de Dol substituait sa ceinture, *lineam zonam qua erat accinctus*, c'est-à dire une corde (le câble de Thor), et avec cette corde, formant nœud coulant, traînait et précipitait le dragon.

Marthe se servait aussi de sa ceinture, une ceinture de soie syrienne, probablement, comme il convient à une femme. La ceinture de soie n'en formait pas moins un nœud coulant autour du cou de la Tarasque. Ceinture, corde et chaîne sont tous engins qui ne répugnent pas à la conception de Taranis et reproduisent sans doute des versions différentes de la lutte jadis célébrée par les Gaulois. Il n'en est plus ainsi dans les légendes de Vigor (7), de Marcel (9), de Romanus (10), de Pol (14), de Clément (15). L'étole y remplace la chaîne et la corde; les saints n'y font point de nœud coulant; ils la placent, comme dans l'exorcisme, sur la tête du dragon qui les suit « comme un petit chien ». Le sens de la légende n'est pas cependant changé. Le dessin reste païen, quoique les couleurs soient chrétiennes.

Nous avons interprété cette phrase d'Aristote : « les Gaulois lancent leurs traits contre les flots », comme un indice de l'assistance donnée par les Gaulois à l'adversaire divin du dragon. Les légendes, si exactes jusqu'ici, joignent, sur ce point encore, leur témoignage à celui d'Aristote. « Souvent, dit Vincent de Beauvais, une grande multitude était venue en armes pour détruire la Tarasque, mais toujours la bête se dérobait, en se glissant du rivage dans le fleuve. » Quand Marthe tient la bête enchaînée, les paysans la lapident et la percent de traits. Dans la légende de Samson, de Dol, on voit aussi le peuple en armes (exercitus), et conduit par son comte, accompagner l'évêque. L'assistance est effective encore dans la légende de Pol de Léon. Son neveu Joava fiche en terre le bâton de l'évêque et y attache le dragon comme à un pieu. Puis l'assistance perd peu à peu son caractère effectif. L'évêque prend pour aide un condamné à mort qui aura sa grâce s'il échappe. Il semble craindre d'exposer la vie de tant d'hommes ; il tient son clergé à l'écart, il se contente d'un acolyte, d'un clerc dévoué, d'un enfant aimant. Enfin l'assistance se transforme en simple présence. L'évêque va seul au monstre.

A mesure que l'idée païenne s'obscurcit et que l'esprit chrétien se développe, les légendaires adoucissent la brutalité du récit, mettent entre les mains des saints des armes d'une force sans cesse décroissante, des auxiliaires de moins en moins vigoureux. Il est intéressant de les suivre dans cette progression de l'idéal chrétien. Pour être impuissantes, la crosse, l'étole, restent cependant des armes matérielles ; elles disparaîtront. Marthe jette une aspersion d'eau bénite, Clément fait le signe de la croix. Véranus se couvre du bouclier de la foi ; Julianus revêt la cuirasse de la foi, coiffe le casque du salut, ceint le glaive du saint Esprit. Cette armure mystique même disparaît. De quoi a besoin l'évêque, sinon de la prière et de l'adjuration au nom de Dieu : « Seigneur, dit

Veranus, ordonne que ce dragon périsse sur-le-champ ou s'exile en un lieu où il ne pourra plus faire de mal à personne. » Vigor s'adresse directement au dragon : « Serpent antique, Satan ! au nom de J.-C. qui a donné à ses serviteurs de marcher sur l'aspic et le basilic et de fouler aux pieds le lion et le dragon, je t'ordonne de sortir de cette caverne. » Et le dragon sort. Devant l'athlète de Dieu — expression d'une légende — le dragon dégonfle son cou, ferme ses mâchoires, arrive en rampant. Il fait trois révérences à Pol, comme pour lui demander pardon de son péché. Et Pol lui dit : « Pour cette fois je t'absous, va en paix : mais n'y reviens plus. » Et le dragon s'en va. Dans une autre légende, le même Pol, avant de permettre au dragon de se plonger dans la mer, lui dit : « Etends ton cou pour que je puisse reprendre mon étole. » Et le dragon étend son cou. Dans une autre légende encore, le même Pol remet à Joava la garde du dragon. Joava fiche en terre le bâton de l'évêque et y attache la bête avec l'étole. Le saint va cependant à ses affaires, et le dragon ne bouge jusqu'à son retour. Hilaire de Poitiers descend dans une île infestée de serpents et si redoutée que les voisins ne la connaissaient pas plus que si elle eût été située en Afrique. Les serpents fuient à son aspect. Le saint fiche son bâton en terre comme une borne à leurs excursions : quasi metam quo usque deberent excurrere, et depuis ils n'ont pas été au delà. Clément conduit au bord de la Seille le dragon de Metz et sa bande de serpents. Il leur dit : « Au nom de la sainte Trinité, je vous ordonne de traverser la rivière. » A peine avait-il parlé, voilà que la bande empestée s'enfuit en toute hâte, et depuis on n'a plus jamais vu de serpents dans l'amphithéâtre de Metz[14].

Ces dragons si obéissants sont-ils bien les représentants du serpent de Mitgard ? Sans aucun doute. Ils n'ont rien perdu de leur force brutale et malfaisante ; mais leur adversaire a revêtu une puissance inéluctable. Le serpent de Mitgard luttait contre Thor à chances égales, parce que Thor, quoique dieu, pouvait mourir : Léviathan, dont l'aspect fait trembler les anges, se cache devant Jéhova. La faiblesse des évêques n'est qu'apparente. Leur étole mystique est plus infrangible qu'une chaîne de fer, leur anathème tombe plus roide que le marteau ou la pierre. Grégoire pape le compare quelque part à une catapulte. Le dragon lié et frappé ne résiste même pas. Vaincu sans combat, il va chercher un refuge dans l'abîme des eaux.

Ainsi, sous des images nouvelles, les légendes chrétiennes de l'inondation nous ont conservé les formules épiques des croyances d'un autre âge. Ces légendes[15] sont spéciales à la Gaule, datent du temps où le paganisme avait conservé des multitudes d'adhérents, où les chrétiens

n'avaient pas encore oublié leurs traditions nationales ; historiques au fond, elles sont à moitié païennes par la forme. Nous savons, très vraisemblablement, le nom gaulois du dragon ; nous pouvons dire sûrement que Taranis était l'adversaire de la gargouille.

II.

L'Univers détruit.

Le tableau représentant la rencontre finale de Thor et du serpent au crépuscule des Dieux est donné dans la prophétie de Vala (Voluspa) et dans Snorri (fascin. de Gulfi). Les deux documents coordonnés peuvent se résumer comme il suit :

« Trois hivers se succèdent sans étés intermédiaires. La terre est en désordre ; les hommes éperdus oublient le respect des mœurs, des lois, de la vie d'autrui ; la guerre arme entre elles les nations, les tribus, les familles. Encore trois autres hivers sans étés ; la neige tourbillonne ; les vents glacés sifflent. Les étoiles tombent du ciel, le soleil et la lune s'éteignent dans le ventre des loups. Fenris a brisé ses chaînes ; les Iotnes se réunissent pour assiéger Asgard, la forteresse des Dieux. Les vagues portent Jörmungand sur la terre inondée ; toutes les puissances mauvaises ont escaladé le ciel par le pont Bifrost.

» De leur côté les Ases montent à cheval avec les Einhériars (les combattants de la Valhalla). Odin attaque Fenris de sa lance, Thor écrase Jörmungand à coups de marteau. Mais le loup engloutit Odin, et Thor vainqueur est empoisonné par l'haleine du serpent. Surtur, de son épée flamboyante, brûle la terre dont les débris fumants sont recouverts par les eaux. »

Ce n'est qu'une prophétie, rendue aussi émouvante que la réalité par l'artifice du poète. C'est aussi une doctrine cosmogonique. L'univers, les Thurses, les Dieux, les hommes, ont eu un commencement, ils auront une fin : ils sont nés, ils mourront. La doctrine est étrange, singulièrement répugnante à nos croyances modernes ; mais elle procède logiquement d'une des plus antiques notions que les hommes aient conçues des Dieux et de l'ordre du monde. La prophétesse Vala reporte simplement à un avenir indéterminé et pour l'ensemble des choses l'accomplissement du fait qui jadis se renouvelait tous les jours, tous les ans, lorsque les Dieux naissaient tous les matins, grandissaient, défaillaient et mouraient tous les soirs ; alors que la terre, du printemps à l'hiver, paraissait aller de la vie à la mort.

Mais tout n'était pas fini pour cela. Au dieu mort dans les ténèbres succédait après la nuit un dieu jeune, brillant et fort ; sur la terre rajeunie après l'hiver les champs reverdissaient ; une sève nouvelle ranimait les hommes et les animaux.

Tout ne sera pas fini non plus après le déclin définitif des puissances. Comme autrefois un jeune soleil remplaçait au matin le soleil éteint la veille, une génération de jeunes Dieux remplacera dans Asgard les Dieux vaincus. Même quelques-uns des Ases ont survécu, les meilleurs, les plus innocents. Une terre nouvelle surgit de l'Océan, plus verte et plus féconde. Une autre race d'hommes apparaît, pieux, pacifiques, éternellement heureux. La prophétie de Vala se clôt ainsi par un tableau de l'âge d'or placé, au rebours des Grecs, à la fin des temps.

Strabon nous apporte un témoignage formel que les Gaulois, du moins en ce qui concerne la première partie de la prophétie, avaient les mêmes croyances que les Scandinaues :

« *Les Druides et le peuple,* αὗτοι καὶ ἄλλοι, *disent que les âmes et le monde sont indestructibles,* ἀφθάρτους λέγουσι τὰς ψύχας καὶ τὸν κόσμον ; *et que cependant un jour le feu et l'eau seront plus forts,* ἐπικρατησεῖν δὲ ποτε καὶ πῦρ καὶ ὑδῶρ. »

Il est probable que Strabon n'avait d'autre but, dans cette citation, que de montrer la contradiction qui ressort des deux propositions : les âmes et le monde sont éternels ; le feu et l'eau détruiront les âmes et le monde. Mais quelle qu'ait été son intention, il ne nous a pas moins transmis la doctrine. Or le terme ἐπικρατησεῖν qu'il oppose à ἀφθάρτους entraîne avec lui l'idée d'une victoire après une lutte où les combattants paraissent, d'un côté, les âmes et le monde, les esprits et la matière organisée ; de l'autre côté, le feu et l'eau ; en sorte que la doctrine eschatologique des Gaulois aurait revêtu exactement la forme épique de la prophétie de Vala : l'univers, les Dieux et les hommes détruits par Surtur et par le serpent de Mitgard.

En même temps ces lignes de Strabon répondent au desideratum que laissaient subsister les légendes gauloises sur le caractère cosmogonique du dragon ; car c'est lui que désigne le mot ὑδῶρ dans la phrase de Strabon ; il est le combattant destiné à détruire la terre et les Dieux.

En cherchant dans nos traditions populaires quelque document à ajouter au témoignage si important du géographe grec, je n'ai trouvé que le dicton bien connu des Dauphinois :

Lo serpen e lo dragon
Mettron Grenoble en savon.

Grenoble est actuellement traversée par la seule Isère ; mais avant la construction de la digue qui a rejeté le Drac en aval, le confluent se faisait dans la ville même, et les inondations étaient fréquentes. Le danger en quelque sorte permanent a favorisé la conservation du dicton, dont la forme mythologique est évidente. Car les termes qui désignent les deux rivières sont ceux mêmes que nous avons rencontrés à chaque pas dans cette étude comme personnifications de l'inondation ; et le symbolisme qu'ils expriment se reproduit dans une sculpture placée au chevet de la très ancienne église de Saint-Laurent qui représente deux serpents entrelacés, à tête humaine. Notez aussi que le dicton affecte une tournure prophétique qui rappelle la Voluspa et Strabon.

En examinant les légendes de la Tarasque, du Coulobre, de la Gargouille, nous n'avons pas pensé que la tradition localisée à Tarascon, à Vaucluse, à Rouen, fût spéciale à ces villes, et nous l'avons étendue, comme doctrine, à toute la Gaule. De même, nous nous croyons autorisés à étendre à toute la Gaule le dicton que des circonstances particulières ont conservé à Grenoble. Le dicton est moins compréhensif que la phrase de Strabon, mais on peut supposer que le peuple, voyant le danger imminent par les eaux, n'a retenu de la doctrine que ce qui le touchait spécialement. Jusqu'ici Strabon est la seule autorité qui annonce la coopération du feu à la ruine de l'univers.

La palingénésie annoncée par Vala devait-elle se produire dans la Gaule comme dans le Nord ? Nous ne le savons pas encore. Mais ce point est en dehors de mon sujet. Ma thèse est finie quand Thor a disparu.

J.-F. CERQUAND.

NOTES.

1. On peut consulter, pour les textes norrains, les éditions suivantes :

1° Snorri Sturleson, *Edda Island. Havniae,* 1665, *tr. lat.*

2° Soemund, *Edda rhytm. Havn.* 1787-1828, et le *lexicon* de Finn Magnussen.

3° Vigfusson et Powell : *Corpus poeticum boreale*, Oxford, Clarendon Press, 1883, 2 vol. in-8, avec traduction anglaise, et commentaires.

4° Bergmann : *Poèmes islandais.* Paris, imprimerie royale, 1838 ; *Les Chants de Sol.* Strasbourg, Treuttel et Wurtz, 1848 ; *La Fascination de Gulfi, ibid.,* 1871, avec traduction française et commentaires étendus.

2. Gialpam, garfredis natam, in summo valle conspexit quæ, pedem utrumq. in utramque ripam protendens, minctione fluctuum augebat impetum. « Cohibendus est fons, ait, ubi exoritur », et lapidem ex fundo acceptum in Gialpam contorsit. » Cf. Edda Sōm. *Thor's drapa.*

3. Aristote, *de moribus*, III, 18; *Eudemior.*, III, 1. Ælien (Var. hist., XII, 23) éclaire de détails importants le fait trop brièvement énoncé par Aristote : « Les Gaulois en foule attendent de pied ferme la marée montante. Quelques-uns sont armés et se jettent sur le flot ou attendent son choc en poussant en avant leurs lances ou leurs épées nues, comme s'ils avaient le pouvoir de l'effrayer ou de le blesser : ὡσπεροῦν ἢ φοβῆσαι δυνάμενοι ἢ τρῶσαι. » Ces lances se retrouveront, avec les pierres, arme propre à Taranis, entre les mains des paysans qui portent assistance à Marthe contre la Tarasque.

Un préjugé répandu chez nous veut que le romanisme, aussitôt après la conquête, ait si bien absorbé le paganisme gaulois qu'il n'y a plus eu, dès le second siècle de notre ère, d'autres divinités en Gaule que celles qui concordaient avec les divinités romaines. Sans vouloir examiner dans son ensemble cette importante question, plutôt tranchée que dénouée, je trouve dans J.-B. Thiers (*Traité des superstitions.* Paris, 1697, vol. I, p. 433, 434, 476, 477) la preuve que la doctrine, gauloise et non romaine, de l'assistance des hommes aux dieux, a duré, en tant que superstition, jusqu'au XVIIe siècle; c'est-à dire à peu près jusqu'à nos jours. Au VIe siècle, la conversion au christianisme était loin d'être complète, et l'assistance restait encore, pour le peuple, une croyance religieuse, et non une superstition.

Voici les articles spéciaux recueillis par J.-B. Thiers :

« Il y en a qui, étant sur mer, et voyant une certaine nuée s'élever, la conjurent avec certaines paroles, *en tenant leur épée toute nue entre leurs mains.* — — Apaiser la tempête en écrivant *consummatum est* d'une certaine manière et en le mettant ensuite *sur la pointe d'un couteau* à manche noir. — Conjurer les nues avec certains mots et en jetant *des pierres contre les nues*, ainsi que (Arlès de Pampelune) dit avoir vu faire à un certain prêtre. — *Arrêter un serpent* en le conjurant avec ces mots : adjuro te, etc. »

4. Hom., *Ilias*, XXI, 124; — *Harivamsa*, tr. Langlois, vol. I, p. 295; — *Vendidad-Sadé*, tr. Anquetil-Duperron, vol. I, p. 109.

5. Gregor. Turon. *Hist. eccles. Franc.*, VI, 1. — Gregor. pap. *Dialog.*, III, 19. Mais Paul Diacre, dans sa vie de Grégoire le Grand, transcrit tout au long le récit de l'évêque de Tours avec les mêmes circonstances et dans les mêmes termes. Il est, pour ce motif, vertement tancé par les Bollandistes, peu tendres pour les histoires de dragon. Cf. *Acta*, 9 mai, Beatus de Vendôme; *ibid.*, 13 septembre, Venerius; et *ibid.*, 27 juillet, Syrus, de Gênes. « Nous avons montré, disent à ce sujet les éditeurs des *Acta*, que le dragon ne signifie rien autre chose que l'idolâtrie. » L'observation des savants éditeurs est juste en général, mais n'est pas complète. Le dragon représente souvent l'idolâtrie, mais autre chose encore.

6. La plus ancienne rédaction de la légende de sainte Marthe et de la Ta-

rasque est donnée par Raban Maur : (*Vita beatae Mariae Magdal. et Sororis ejus S. Marthae*, cap. 40) dans la collection de l'abbé Migne sous le titre : *Monuments inédits sur l'apostolat de S. Marie-Magdeleine*, etc., vol. II.

« Inter Arelaten et Avennicum, circa Rhodani ripas, inter infructuosa fruteta, ferarum reptiliumque virulentorum eremus erat. Ibi, inter cetera venenosa animantia, draco terribilis oberrabat, incredibilis longitudinis et magnae molis. Fumum pestiferum flatu, scintillas sulphureas oculis, sibilos stridentes ore, rugitusque horribiles aduncatis dentibus proferens ; quidquid incidisset in eum ungulis et dente dilanians. — Incredibile est quot pecora pastoresque devoraverit, quantam hominum multitudinem, malo odore moribundos ad mortem compulerit. — Mox fidem promittentes Martha ipsa gratulanter praecessit, cubilia draconis constanter adiit, signo crucis edito, feritatem ejus compescuit, zona sua propria collum draconis cinxit, populosque a longe spectantes intuens : « Quid est, ait, quod trepidatis? — Accedite fortiter in nomine Domini Salvatoris, hancque virulentam belluam in frusta conscindite. » Dixit, hincque draconi ne flatu cuiquam vel dente noceret interdicens, — turbas — vix animavit. Armis denique insistentes, bestiam frustatim discerpserunt, fidem et constantiam Marthae beatissimae admirantes, quod tam immanem belluam tam facile absque ullo pavore, zona sua fragili, dum truncaretur, teneret immobilem. »

Jacques de Voragine et Vincent de Beauvais paraissent n'avoir pas eu connaissance de la rédaction de Raban, qui a été publiée récemment sur le seul manuscrit qui existe. Le texte qu'ils suivent présente des circonstances importantes que Raban ignorait, notamment le séjour du dragon dans le fleuve et la lapidation exécutée par le peuple.

« Erat autem tunc temporis super Rhodanum in nemore quodam inter Arelaten et Avenionem dracho quidam, medius piscis, grossior bove, longior equo, habens dentes spata acutiores, binis pernis utraque parte munitus, qui latens in flumine, omnes transeuntes perimebat, et naves submergebat. Venerat autem per mare de Gallicia Asiae, generatus a Leviathan. Qui serpens aquosus et ferocissimus et Bonacho animali similis erat, quod Gallicie regio gignit et quod contra insectatores suos per spatium jugeris stercus suum velut spiculum dirigit et quidquid tetigerit, velut ignis exurit.

Ad quem Martha a populis rogata accedens, ipsumque in nemore quemdam hominem manducantem reperiens, aquam benedictam super eum projecit et crucem quamdam sibi ostendit. Qui protinus victus ut ovis stans a S. Martha proprio cingulo alligatur et ilico a populo lanceis et lapidibus perimitur. »

Legend. Aur. Vita S. Marthae.

« Erat tunc super Rhodanum inter Arelaten et Avenionem ingens draco, cujus primae partes usque ad medium, animalis formam proetendebant, reliqua corporis in piscem desinebant. Hinc multos transeuntes et supervenientes occidebat, asinos et equos perimebat ; naves quoque quae per Rhodanum transibant, subvertebat. Veniebat igitur saepe magna populi multitudo cum armis, nec illum perimere valebant, quoniam projectus a nemore in flumine latebat. Erat crassior bove, etc. Cum autem belluam incolae regionis illius aliquatenus evadere vel

superare nequissent, fama praeconizante audierunt virtutum insignia quae per beatam Martham Dominus operabatur, et festinate venerunt ad eam humiliter rogantes ut fines eorum visitaret et a pernicioso dracone qui nimis eos infestabat, liberaret. Quibus sancta compatiens, ad locum designatum de Christi nominis virtute confidens proficiscitur exterminantem exterminatura Draconem. Reperit autem eum in nemore cujusdam hominis quem recens occiderat incubantem, praedamque suam devorantem : tum hospita Christi nil perterrita, propius accessit et aspersione sacratae, quam secum attulerat, aquae malignam bestiam perfundens et signum sanctae crucis quam praeferebat, objiciens, Draconem adeo reddidit invalidum et stupidum, ut nec valeret procedere nec saevitiae quicquam exercere. Perstitit itaque victus, instar ovis nil virium habens ; et sancta nil morata proprio cingulo, cunctis admirantibus ejus triumphum quem ceperat, colligavit. Qui protinus ab omni populo lanceis et lapidibus est obrutus. » Vincent. Bellov., *Speculum histor.*, IX, 99.

7. Acta SS. Samsonis Dol. Ep. vita, 28 juillet.

« Guediana Comes omnes (populares) venire fecit et ille una cum eis veniens (ad Sansonem) ait : « Adhuc, sancte, scrupulum ingens habemus mentis. — S. Samson dixit : Quid est hoc ? — Comes respondit : habemus quemdam agrum egregium a quodam venenoso ac pessimo serpente occupatum. Hic vero serpens in quadam impetrabili spelunca habitat, propemodum duos pagos delens, nullumque hominum habitare inibi licet. » Quo audito, S. Samson intrepide dixit : in nomine Domini nihil dubitantes eamus ; si vero creditis, videbitis oculis in hoc serpente Dei magnalia. » Indubitanter vero inito consilio, abierunt cum S. Samsone. Juvenis autem qui nuper suscitatus fuerat, clericatum promittens, secutus est eum. S. itaque Samson praecedebat exercitum, et puer ille, qui nuper fuerat suscitatus, ducatum praebebat ei, usquequo altera die post noctem illuminante, illud horribile antrum ubi serpens erat, suis viderunt oculis. Tum puer : « Electe, inquit, Dei, an vides antrum ultra flumen in quo serpens est ? » At ille, in Domino fisus, exercitui pariter ac suis monachis inibi manere jubens, ille solus, immo et Deus cum illo, ultra flumen transivit, suo puero insequente eum. Venerunt pariter ad ostium terribilis antri. S. vero Sampson, inspiciens puerum insequentem eum atque subridens ita dixit : « Confortare, frater, et viriliter age. — Isque subjunxit : « Quem timebo, electe Dei, Deus tecum est. » Praecipiens vero illi, ut paulo eminus staret, ille audenter antrum ingressus est : Serpens vero ut vidit eum, valde intremuit, volens rotare ad suam caudam furibunde rodendam ; ille vero, confestim apprehensam lineam zonam qua erat accinctus, confestim in collo ejus imposuit, ac juxta se trahens, de quadam eum grandi altitudine praecipitavit (in flumen), praecipiens in nomine J.-C. ne amplius viveret, etc.

La rédaction de cette belle légende est attribuée, pour des raisons qui me paraissent valables, à un écrivain contemporain de Samson ou peu postérieur : du VIIe siècle C'est une des plus anciennes et la plus précieuse. Le tableau est vivant. L'inondation arrive. Le chef fait prendre les armes à son peuple, il se rend avec eux sur le rivage avec les prêtres. Les enfants se joignent à leurs pa-

rents, aussi hardis qu'eux. Je ne doute pas que l'expédition n'ait été précédée d'un acte religieux, d'une prière publique au Dieu *défenseur des hommes*.

La légende qui suit, aussi ancienne, n'est pas moins intéressante. *Vigor, Ep. Baioc*, Surius, 3 novembre.

Volusianus quidam, homo opulentus, venit ad virum Dei, aitque illi : « Scio miraculis potentem te esse, quae per te Dominus efficit. Oro igitur ut venias in possessionem meam. Est enim illic in sylva serpens immanis, qui flatu suo et homines et pecora multa adurit, ut nemo ausit in ejus loci circuitu quicquam attingere. Tu nos precibus tuis ab illo libera. » Respondit vir Dei : « Non possum ego quicquam per me efficere, nisi Christus filius Dei, qui dedit discipulis suis potestatem calcandi super serpentes et scorpiones et super omnem potestatem inimici, constantiam mihi praestet ad conterendam callidissimi serpentis nequitiam. Abi nunc igitur et die tertio huc revertere et, si Deo visum, ibo tecum. Suo ergo more vir Dei in preces incumbens et biduana inedia se afficiens, multasque effundens lachrymas, implorabat Dei misericordiam. Inde tertio accedens ad locum, reperit viam qua serpens ibat ad fontem et rursus redibat ad speluncam suam. Eam autem viam antiquae maceries et arbor ingens obtegebant. Propius ad specum se adjungens exclamat vir Dei : « Serpens antique et Satan, praecipio tibi in nomine J.-C. filii Dei vivi, qui servis suis dedit virtutem ambulandi super serpentem et basiliscum et conculcandi leonem et draconem, ut exeas ab hoc specu. » Mox prodit ille, stridens dentibus, et erecto capite flammas vomens tanquam jam devoraturus hominem Dei. Fertur longus fuisse ad pedes XXXX, aspectu terribilis. Postquam autem vidit Christi servum, mox contracto ore et abjecta cervice, venit ad eum. At vir sanctus sublato manu crucis signum exprimens orarium suum injicit in collum ejus, eumque ligatum tradit discipulo suo ceu ovem mansuetam, dicens ei : « Duc eum ad littus maris, nec ultra liceat et in hoc loco commorari. »

La biographie de Vigor (*ibid*) fait mention de deux actes analogues, dont le second seul est significatif.

« Alius autem serpens exiit e loco quem cellam nominant ; sed illum quoque vir beatus profligavit. Sed et apud Cameronem trans fretum alius mirae magnitudinis egressus, audivit a viro Dei : « Praecipio tibi, draco, ne humum deinceps attingas, neque ullo homini nocere ausus sis »; atque ita mox ille praeceps in mare ruit. »

Volusianus, à qui Vigor avait assigné une date pour venir le trouver, ne reparaît qu'à la fin pour faire au saint une concession de terre. Il est probable que l'*h mme opulent* jouait, dans le récit primitif, un rôle analogue à celui du comte Guediana dans la biographie de Samson.

8. *De l'église de Cavaillon. Office du saint dans le bréviaire de la cathédrale* (Avignon, 1524, de Penne).

« (Veranus) diversas pro aedificatione gentium provincias perlustravit, divini verbi semen erogando et miraculis coruscando, demum civitatem Cavallicensem ingreditur : Cives vero Cavallicences de suo jucundo plaudentes adventu, ei obnoxius supplicarunt se ejus Sanctitatis precibus liberari a quodam crudelissimo

dracone, prope per sex milliaria, juxta miræ magnitudinis fontem dictum Sorgiae latitante, et plerumque in campis homines, jumenta et pecora a fligente. — In Christi nomine gressum dirigit confidenter. Quem draco videns tam intrepidum et propinquum ex ore flammam horribilem evomebat, et illi, qui secum venerant, eminus aspicientes pallebant et tremebant, ipsum ab ipsa cruenta bestia protinus trucidandum. S. Veranus, signo crucis et fidei clypeo communitus propius accessit, Deum trinum in personis et unum in essentia devotissime exorando. Mox draco in terra tanquam mortuus stat prostratus. Quem S. Veranus cum catena quam ad hoc afferri tunc jusserat, alligavit, et eum, quasi emortuum extra vallem traxit fere per tria milliaria catenatum. Tandem ab eo jussus, et solutus ut surgeret et abiret ad loca deserta, nulli unquam hominum nociturus, confestim draco surrexit, per tria millia supra cacumina montis Lebresonis visus est evolare et totaliter disparere.

S. itaque Veranus, ad fontem regressus ad quem erat accessus difficilis, saxa durissima scidit manu propria, et viam ad fontem euntibus patefecit et ibidem ecclesiam construxit, etc. »

Officium S. Verani (*Avenione*, J. Bramereau, 1620, in-12, 37 p.) contient une variante importante de ces trois dernières lignes, p. 20 :

« Ad fontem Sorgie reversus, cùm difficilis ad montem esset accessus, firma fide propria manu dura saxa montis illius scidit, viamque aperuit ad planitiem usque, ubi in prædio paternae hereditatis ecclesiam nobilis structurae ad honorem Beatiss. Virginis extruxit, ac ædiculam, seu cellam in ejusdem montis vertice quæ ambae usque ad hanc diem conspiciuntur, devoteque visitantur. »

De l'église d'Albenga. Collection des manuscrits de Peiresc à la bibliothèque de Carpentras. L, tome 2, f. 103.

Le recueil de Peiresc donne une nouvelle version de la légende de Vaucluse, et la légende propre à Albenga.

« Cavallicences ad ejus (Verani) sanctimoniam deferunt querimoniam vasta esse omnia, urbemque et colonias, ac totam prope modum partem illius regionis a furore illius immanissimi draconis. Quo audito, vir Dei tali condolens rei, mox populum et clerum usque draconis specum jubet adire secum. Tunc omnes congregati pergunt cum eo statim gaudentes, ac scientes quod is illis esset mira acturus quo ibat tam securus. Quos divino auxilio non fefellit opinio. Sed ut specum viderunt, omnes longe steterunt. Nullus enim ausus est adire : at gestiebant omnes (cernere) quid ageret vir Dei, in facto hujus rei.

Hic solus sine duce tendens ad speluncam, absque ullo cunctamine, in Jesu Christi nomine draconem de foramine jubet egredi foras, nullas agendo moras. At draco tali jussu convictus, summa velocitate deponens feritatem, egreditur speluncam. Stans rediturus nunquam et sese ante pedes beati viri sternens ac si exanimatus, diu jacet prostratus. Hi autem qui haec spectabant longius, accedentes propius, dum vident tanta gratia victam esse fallaciam draconis et audaciam, mox Dei talia laudant in Verano magnalia. Mirantur eum — ut privatam totam prostratam nec se movere ausam absque Verani causa. « Surge, ait Veranus, sequere quo jubemus. » Tunc ille homo Dei ultra fines Cavallicos ducit

more catelli soevissimum draconem usque in Debresonem (?), dans illi hoc praeceptum ut dehinc ad vivendum nulli parcat (?) vel laedendum (?) »

La légende propre à l'église d'Albenga ne diffère pas sensiblement de celle de Vaucluse. Les paysans, encore idolâtres, sacrifiaient tous les ans à leur dieu un jeune garçon ou une jeune vierge, un bœuf ou une génisse (*ibid.*, f. 101-102). Molestés par un dragon, ils demandent secours à Véranus :

« Quod non aspernatus, sed pro timore, divino fidei ardore succensus, ad locum ubi draco ille dicebatur in cavernis lapidum habitare, non dubitavit accedere, ut incredulis satisfaceret et omnium vota compleret. S. Veranus, auxilio crucis munitus, cum oratione flexus genibus, faciem terrae proximans, altiori voce precatus est, dicens : « Summe Deus — praescripto majestatis tuae aut hic draco lubricus intereat, aut alio difugiat, ad conversationes hominum nunquam rediturus. » Hac oratione completa, horribilis immensusque draco ex ipso loco elapsus, fluminis alveum petens, mare usque visus est accessisse nec ulterius alicubi depulsus apparuit, quem virtus divina fugavit. »

La mention de la chaîne est au même M. S. L., f. 134, v° :

« In ista Gorgolli (Gergolii) ecclesia exstat testimonium manifestum. Nam post altare S. Verani patet omnibus catena ferrea qua draconem in fonte Sorgia ligavit. »

Si l'église d'Albenga connaît la légende de Vaucluse, Cavaillon fait mention de la légende d'Albenga (Offic. S. Verani, p. 2) :

« Sorgiae serpens latitans in antro
Vinculo vinctus procul effugatur;
Alter Albingam populans ab ejus-
Pellitur agris. »

Outre les M.M.S.S. de la biblioth. de Carpentras, la vie de S. Veran dans les Acta, et le bréviaire de Cavaillon, on peut consulter :

1° *Notice historique sur S. Véran*, par l'abbé André. Carpentras, Devillario, 1852, br. in-32 — et Paris, Prinquet, 1858, in-12.

2° *La vie admirable du bienheureux S. Véran, évêque de Cavaillon*, par M. Fr. Mathieu, chan. pénitencier de l'église cathéd. de Cavaillon. Avignon, 1665.

3° *Storia della Città e diocesi di Albenga*, da Girolamo Rossi. Albenga, 1870.

9. *Acta SS.* Julianus, évêque du Mans, 27 janvier.

« In vico cui Artinas vocabulum est, templum erat et in eo Jovis simulacrum, falsorumque innumera portenta Deorum, quae vario errore delusa gentilitas priscis temporibus erexerat ad suam et sequentium perniciem populorum. Ad quae destruenda cum Julianus lorica fidei indutus, galea salutis protectus, gladio spiritus praecinctus praeparatur, e diverso rusticana et ignobilis manus, pro defensione deorum qui sibi auxilii opem ferre nequibant, obstinatissime resistens armatur. Sed Julianus imperterritus inter frementes et garrientes insanientium voces templum ingressus, invocato veri Dei J. C. nomine, simulacrum enorme, ipsoque visu terribile in cinerem resolvit sola sanctae jussionis auctoritate. Ut vero insani populi cognoscerent cui eatenus culturam deitatis exhibuissent, ex

everso simulacro immanissimus erupit draco qui, facto impetu contra cultores proprios, flatu sulphureo et atrocis verbere caudae devotorum sibi phalanges in mortem caepit ardenter urgere. — Porro Julianus, Dei athleta, elevata cum signo crucis in sublime dextera, draconi imperat ut nullum amplius laedens fugiat, et loca humana cultura prorsus carentia petat. Ad cujus imperium draco soevissimus effugit vivacissimus. »

Marcel, évêque de Paris (cf. Greg. Turon., *Gloria Confess.*, 89; Venant. Fortunatus, *S. Germani vita*, I, et le *Bréviaire de Paris*, 3 septembre).

« Matrona quaedam nobilissima quae conjugis integritatem non servavit in mundo, integra non meruit jacere in sepulcro. Nam serpens qui viventem in crimine traxerat, adhùc in cadaver desoeviebat, quo perterriti homines de suis sedibus migraverunt. Hoc cognito Marcellus, collecta plebe, de civitate progreditur et, relictis civibus, in populi conspectu solus ad locum accessit, et, cum coluber de sylva rediret ad tumulum, Marcellus caput ejus baculo ter percutiens, misso in cervicem serpentis orario, triumphum suum ante civium oculos extrahebat. Tunc, praecedente pontifice, bestiam fere tribus millibus omnes prosecuti sunt. Mox, dimissa bellua, nulla ejus indicia sunt inventa. » La tradition populaire (Dulaure, *Hist. de Paris*) n'a aucun sens.

Grégoire le Grand (*Dialog.*, cap. 38 et 39) cite deux moines de son temps, qu'en punition de l'hypocrisie de l'un et de la gourmandise de l'autre, un dragon dévorait au moment de leur agonie. Les prières de leurs frères et leur propre repentir les sauvèrent tous les deux.

Ibid., in B. Job., lib. I, c. 12; lib. XX, c. 29; lib. XXI, c. 39.

10. *Acta SS.* Romanus, Rotomagi Episcopus, 23 septembre.

Les Rouennais vont demander le secours de l'Evêque :

« Altera, Sancte, tuis par est irruptio mortis :
Nam Sequanae vastum patimur discrimen aquarum,
Dum contra morem, metam superando priorem
Alveus exundat, late confinia vastat,
Ædes subvertit, parvos et ad ubera perdit,
Exilium multis infert et damna salutis...
  Talibus auditis Romanus, praesul herilis
Exorat Christum, totius egentis asylum,
Parcat ut afflictis, veluti quondam Ninivitis,
Avertat mortem, bonitatis conterat hostem...
  Ergo dux fidei mox ad loca perniciei
Et contra fortes provocans (?) ad bella cohortes,
Psalmicines ex more greges, reliquosque fideles
Cum crucibus sacris, cum pignoribus pretiosis
. . . . . .
. . . . . flumen adivit
Stipatus nitidis reliqua cum plebe ministris
Armatusque fide calcantis in æquore Petri,
Per nomen Triadis per virtutem Trinitatis
Perque crucis signum quod submovet omne nocivum.

Imperat ut staret nec ad ulteriora mearet,
Quem tenuit primum repetens ab origine cursum.
Paret huic fidei natura fluens elementi
Atque sinum repetit, nec ripas fluminis exit...
Urbs ita salvatur, tantisque malis spoliatur
Fertilis et pleno ridet sibi copia cornu;
Mors fugit, hostis abest, aqua stat, devotio gaudet. »

Ibid., Romani, Vita II.

« Surgit a latere meridiano grave nimis incommodum et retroactis temporibus insolitum. Repentina siquidem aquarum inundatio Rothomagenses prima noctis vigilia occupavit. Surgunt itaque suisque vix parvulis assumptis et rebus quas egrediendo manus invenit, montes vicinos conscendunt. Cetera diluvio praevalente, disperierunt. Tunc Sanctus aberat Episcopus pro causis ecclesiasticis apud Regem occupatus; sed misso à civibus nuncio sollicitus pastor, omissis pluribus, cito revertitur. Assumpta vero in manu cruce dominica, contra vagantes prodiit aquas. Fusa deinde oratione ad Dominum, funduntur pariter aquae ac refugiunt et Sto Episcopo persequente, arva quae pervaserant derelinquunt, suoque alveo reinfunduntur. »

La légende populaire figure pour la première fois dans une chronique écrite de 1394, ce qui veut dire qu'elle était répandue et acceptée bien auparavant. L'inondation y est représentée sous la forme d'une *gargouille*, domptée par Romanus et précipitée du haut d'un pont dans la Seine Une autre tradition confondant la gargouille avec un autre monstre la fait périr sur un bûcher (Cf. Floquet, *Privilège de S. Romain*). Les archevêques de Rouen avaient obtenu, en mémoire du miracle, le droit de gracier tous les ans un condamné à mort. Ce droit, ce privilège leur fut enlevé par un jugement du Grand Conseil, sur le réquisitoire de Sacy, en 1698. Je donne ici le texte de la légende telle qu'elle est résumée dans la préface des Bolland, à la vie de Romanus.

« Vulgaris narratio, quam privilegio Rotomagensi originem ferunt, haec fere, si leviusculas circumstancias negligamus, est. Temporibus Dagoberti regis, accidit ut serpens mirae magnitudinis, prope urbem Rotomag. in loco palustri stabulans, devoraret homines et jumenta, neque tutum esset civibus exire urbe. Beatus autem Romanus, tantam calamitatem miseratus, ingenti malo occurrere statuit. Accepit igitur e carcere criminosum, multis criminibus infamem et certae morti addictum, quocum urbe egressus, ubi ad latibulum ferae pervenit, signo crucis eam circuravit et stola sacerdotali ligatam in urbem ducendam criminoso tradidit. Quando illuc perventum est, serpens igni traditus est, ejusque cineres in adjacentem fluvium dispersi fuerunt. Subito tanti miraculi fama totum regnum pervasit et admirationem regis totiusque curiae rapuit. Dagobertus autem, ut de tota re certior fieret, S Romanum advocavit; qui eum adveniens, cum rem, prout gesta erat, narrasset, voluit rex ut in tanti miraculi memoriam jus esset Ecclesiae Rotom. liberandi quotannis, in die Ascensionis, unum facinorosum, mortis reum. »

11. Cf. sur le Kraulla ou grand Bâilla (*Remensiana*, de L. Paris, Techener,

éd., Paris, 1845) un chapitre où l'auteur, après avoir décrit la procession du dragon de Reims, cite les traditions et cérémonies populaires analogues. Le plaidoyer de Sacy, qu'il connaît bien, la notice de Delmotte sur le Dou-dou de Mons, qu'il reproduit avec détails, avaient conduit L. Paris à une interprétation très vraisemblable ; mais l'abandonnant aussitôt, il finit par s'égarer sur une autre piste : « Une communauté, peut être la collégiale de Saint-Timothée qui remonte aux premiers temps du christianisme à Reims, a pu travailler au dessèchement de quelques-uns de ces marais impurs (de la Vesle) et perpétuer par cette représentation symbolique le souvenir de son œuvre. — Ou mieux encore, ce spectacle d'un monstre, vaincu par la croix, ne serait-il pas simplement un emblème du démon terrassé par le Christ ? Timothée fut en effet un des premiers apôtres du pays de Reims. » Aucun document de l'église de Reims ne fait allusion à l'origine de la procession du Bâilla — il paraît en être de même en ce qui concerne les dragons de Bordeaux, de Niort, de Lyon — et Paris, sans étudier ceux qui peuvent exister ailleurs, les condamne en bloc : « On ne trouve pas, dit-il, une seule histoire de dragon dans les légendes antérieures au XIIe siècle. En conséquence, toutes ces histoires sont des inventions du moyen âge copiées sur le combat de Gozon et du dragon de Malte. « Le récit « tel que le donne Vertot » est le premier exemple d'un animal monstrueux vaincu par un chevalier chrétien. » La dernière assertion, dont on ne voit pas bien la relation avec la première, n'a pas besoin de rectification ; mais il est important d'examiner si, en effet « on ne trouve aucune histoire de dragon dans les légendes antérieures au XIIe siècle ». Or, Grégoire de Tours, VIe siècle, mentionne la légende de Marcel et du dragon, que raconte tout au long Fortunat, son contemporain (préface à la vie de saint Germain). Le même Fortunat écrit aussi la vie d'Hilaire de Poitiers avec une histoire de dragon. La vie de saint Amand, VIIe siècle, est écrite par un contemporain ; ainsi que très probablement celles de Pol de Léon, de Joava, de Samson où se trouvent aussi des histoires de dragon. C'est à Raban-Maur, VIIIe siècle, que nous devons la plus ancienne version de la légende de sainte Marthe où figure un dragon, à Paul Diacre, VIIe siècle, celle de Clément de Metz, vainqueur d'un dragon et d'une troupe de serpents. Enfin, l'écrivain le plus autorisé du VIe siècle, Grégoire le Grand, relate deux histoires de dragons et de moines.

La phrase déjà citée de Grégoire : « Quand nous parlons du dragon, nous entendons le péché (malitia) », permet d'établir des catégories dans les légendes où figure le dragon. La première comprend nécessairement celles où le péché est désigné en termes formels, telles que celles qu'il rapporte des deux moines. L'un a rompu le jeûne prescrit par la règle, l'autre a été hypocrite. La légende de la parisienne délivrée du démon par saint Marcel met en drame la punition de l'adultère. L'idolâtrie est désignée dans la légende de Julianus, du Mans, devant qui le dragon sort d'une statue de Jupiter (V. les notes 9, 10) et de Beatus, de Vendôme.

Une seconde catégorie pourrait comprendre les fléaux, épidémies et inondations, qui sont bien des *malitiae*, des actes du malin. La légende de Syrus,

évêque de Gênes, donne un exemple du premier. « Un dragon avait pris domicile dans un puits d'où il sortait pour répandre la mort dans le voisinage. Les gens du quartier allèrent implorer Syrus qui se fit conduire auprès du puits, y fit descendre une écuelle attachée par une corde et ordonna au dragon de sortir. Le dragon obéit, se recroquevilla et entra dans l'écuelle. Syrus prononçant l'anathème, la fit jeter à la mer, contenant et contenu. » On hausse les épaules à de tels récits qui scandalisent les éditeurs des Acta eux-mêmes. Je conviendrai avec eux que l'existence de l'évêque Syrus à Gênes n'étant pas bien démontrée, l'histoire est suspecte avec raison. Mais la légende existe et elle a un sens obscur pour nous peut-être, mais qu'aurait compris un clerc du VIe siècle. Syrus avait fait vider et nettoyer un puits empoisonné et jeter à la mer l'eau et la vase qu'il contenait. A cette catégorie appartiendrait encore l'histoire du Kraulla de Reims, comme le pensait d'abord L. Paris. Le Kraulla, tapi dans les marais de la Vesle, infestait les environs. Timothée l'anathématisa et lui fit vider les lieux. C'est-à-dire que le chapitre de la Collégiale canalisa et draîna les terrains dont il était propriétaire. Mais la présence de la statue miraculeuse de Notre-Dame à la procession, le nom même de Kraulla indiquent mieux une inondation. A Bollène (Vaucluse) Notre-Dame rejette un dragon dans le Lez.

Les formules d'excommunication employées par les évêques pour réduire l'inondation sont une preuve qu'ils la considéraient aussi comme une *malitia*. Leurs croyances sur ce point concordaient avec celles des Gaulois et des Scandinaves ; car le serpent de Mitgard est appelé *l'ennemi du genre humain*. Il n'en faudrait pas conclure que les légendes de l'inondation sont absolument chrétiennes. Le paganisme gaulois s'y révèle au contraire par la brutalité de l'action, peinte comme une bataille, par l'emploi d'engins matériels tels que les pierres et les chaînes. L'anathème intervient comme le sceau du christianisme, prenant possession du mythe, substituant une solution chrétienne à la solution païenne. Ces caractères manquent aux deux catégories précédentes et justifient une catégorie à part pour les légendes où le dragon personnifie l'inondation.

Il est bon de faire remarquer que la prise de possession des légendes par le christianisme n'a pu s'opérer qu'à la condition d'en relater tous les incidents, en opposant la solution chrétienne à la solution païenne. C'est ainsi que le mythe de Taranis et de la gargouille nous a été conservé par des prêtres chrétiens. Quelque chose d'analogue est arrivé aux mythes Scandinaves, conservés aussi par des prêtres chrétiens qui croyaient refaire leur histoire nationale lorsqu'ils recueillaient l'histoire d'une religion dont ils devaient, comme prêtres, anéantir les derniers vestiges.

12. *Acta SS.* Amandus Ultraj. Ep. VI février.

« Amandus puer, quum deambularet in insula Ogia (Aquitaniae) fit ei repente obviam mirae magnitudinis serpens, sicut idem vir Dei narrare consueverat, ita ingens atque immanis, qualis nec post, nec antea in eadem visus est insula. Quo viso perterritus puer, sicut ipsa patiebatur aetas, quid ageret ignorabat. Tum subito superna respectus gratia, ad orationum confugit auxilia, statimque solo prostratus, cum aliquantisper orationi incubuisset, signum crucis contra im-

manem opposuit anguem, potentique virtute verborum ut ad latebras quantocyus rediret, imperavit. Qui dicto obediens, atque ad dictum viri Dei fugiens, rapidoque cursu ad latebras remeans, in insula eadem nunquam apparuit »

L'île d'*Ogia* est rattachée à l'île de Rhé par un seuil guéable à basse mer. Le monastère où saint Amand fit son noviciat n'a laissé d'autre souvenir que le nom donné à la *Route de l'Abbaye.*

13. Cf. Hérodote, VII, 35. « On compte sept stades d'Abydos à la rive opposée. Xerxès fit jeter sur le détroit un pont que rompit une tempête subite, ce que le roi ayant appris, il s'indigna et ordonna qu'on frappât l'Hellespont de 300 coups de fouet et qu'on jetât dans l'eau une paire d'entraves. On m'a même conté qu'il avait envoyé des fouetteurs spéciaux qui, en exécutant le châtiment, devaient prononcer ces mots injurieux et barbares : « O méchante eau salée ! Ton maître te punit ainsi parce que tu lui as fait du tort, n'en ayant pas reçu de lui. Le roi Xerxès te franchira bon gré mal gré, et nul ne t'offrira de sacrifice, perfide eau salée. » Ailleurs (*ibid.*, VIII, 109) Thémistocle accuse aussi Xerxès d'avoir fouetté et entravé la mer. De très bonne heure, ces détails ont été mis en doute. « Ceux qui ont écrit sur les Mages, dit Diogène de Laërte (*proœm.*) assurent qu'Hérodote a menti et que Xerxès n'a point lancé de traits contre le soleil, ni jeté d'entraves dans la mer, parce que les Mages regardent la mer et le soleil comme des Dieux ; qu'il a, il est vrai, renversé les images divines de la Grèce, et qu'il l'a fait avec raison (εἰκότως) » Les modernes ont argué de l'absurdité de l'acte : point de vue faux, parce que les actes ne peuvent être jugés, dans l'histoire, que par rapport aux principes ou à la doctrine qui est variable d'un âge à l'autre, de pays à pays. Une objection plus spécieuse est tirée des vers suivants d'Æschyle : « Xerxès pensait pouvoir retenir par des liens, comme un esclave, l'Hellespont sacré coulant, les flots du dieu Bosphore. (Il pensait) dompter le détroit et, *l'entourant* d'entraves forgées, ouvrir un large chemin à son armée. » On peut comprendre en effet que les entraves forgées (πέδαις σφυρηλάτοις) se rapportent métaphoriquement à la chaîne qui assujettissait les vaisseaux d'une rive à l'autre, et que l'impiété de Xerxès, aux yeux des Grecs, a consisté uniquement à construire le pont. C'est en ce sens qu'Horace écrit : « Nequicquam Deus abscidit — Prudens oceano dissociabili — Terras, si tamen impiae — non tangenda rates transiliunt vada. » Æschyle écrivait sans doute sous une impression religieuse analogue ; mais le mot περιβαλῶν ne s'entend guère d'une chaîne tendue et l'envoi des fouetteurs officiels n'a pu naître des métaphores d'Æschyle. Le démenti opposé par les Mages semble jouer sur les mots. Xerxès ne lançait pas ses flèches contre le soleil, comme le croyaient les Grecs, cela est vrai ; mais contre les nuages, ennemis du soleil. Il n'essayait pas d'entraver Neptune, comme le croyaient les Grecs, cela est vrai encore ; mais il voulait enchaîner Kâliya, le serpent malfaisant. *Il prêtait assistance à Ormuzd contre Ahrimane.* Le système religieux des Perses, fondé sur le dualisme, comme celui des Scandinaves, donne une certaine probabilité à cette interprétation.

14. *Acta SS.* 12 Mart. Saint Pol, évêque de Léon.

Saint Pol (Paulus) mort centenaire en 594, était originaire de Cornouailles. Les légendes de l'inondation abondent dans sa biographie. Disciple du savant et pieux Hyldut, en même temps que Gildas et Samson, il habite avec eux un monastère construit sur un rocher. « Les jeunes gens le prièrent d'obtenir de Dieu que leur territoire fût un peu élargi. Le saint dit cette oraison : « Dieu dont la parole a séparé de la terre la masse des eaux, qui as enserré la mer dans les limites qu'il lui est interdit de franchir, accorde à nous, tes serviteurs, que ce flux nuisible de la mer soit enchaîné dans le profond abîme, retombe dans son lit et n'ait plus l'audace d'entrer dans notre territoire (praesta ut iste nocuus maris accessus *in profondum constringatur abyssum*, *suum relabendo in alveum* et nunquam deinceps nostrum audeat adire territorium). Aussitôt la mer commença à se retirer. Les moines la suivaient pas à pas jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au bord de l'eau profonde (ad littus alvei). Hyldut, avec son bâton, fit une marque sur le bord, et la mer ne l'a jamais franchie. »

Le dragon n'est pas nommé, mais les mots soulignés se rapportent à lui. Romanus suit aussi pas à pas la retraite des eaux de Seine.

A seize ans, Pol se fait ermite ; puis il reste à la cour du roi Marcus (?). Appelé en Armorique, il s'arrête chez sa sœur qui lui dit : « L'île que j'habite est agréable, mais mon domaine est resserré par ceux de méchants voisins et par les empiètements de l'Océan. Obtiens de Dieu par tes prières que la mer reste dans ses limites et que mon champ s'étende un peu. — Prions Dieu ensemble, dit Pol. — Pendant qu'ils priaient la mer se retira, laissant à sec une grande pièce de terre. Pol alla y voir avec ses disciples, suivant le retrait du flot. Quand le mouvement eut cessé, Pol dit à sa sœur de prendre des galets sur le terrain conquis et de les disposer tout le long de la rive. Cela fait, Pol parla à la mer: « Les galets que je t'ai imposés seront un signe entre toi et moi. Tu ne les franchiras plus pour envahir la terre qui nous appartient. » Et cela s'est fait ainsi. En s'en retournant ils virent que les galets étaient devenus de puissantes colonnes. La version populaire de ces actes manque.

Il semble que ce récit n'est qu'une variante du précédent. En Armorique, Pol se trouve en présence du dragon, dont le biographe fait une peinture qui rappelle la Tarasque : « Le serpent avait 120 pieds et plus de longueur ; ses écailles griffues lui servaient de mains, ses côtes en se contractant remplaçaient des jambes ; les traits rebondissaient sur son dos ; il mordait, il écrasait, il empoisonnait de son haleine ; il dévorait tous les jours deux hommes et deux bœufs. Malgré les prières du comte Withur, Pol alla contre lui. « Serpens autem intuens beatum virum sibi, tanquam valentiorem, auxilio crucis armatum occurrere, flexis luminibus contremuit, fugaeque subsidium quaerenti effectus est protinus similis. S. autem Paulus memor Dominicae promissionis qua milites proprios Christus Dominus corroborat : quia calcabatis, inquiens, super serpentes et scorpiones et non nocebunt vos, propius illi incunctanter assistens : « Quid hic, infit, maligne hostis machinaris ? etc. » Hic dictis, stola qua induebatur, collum serpentinum astringens, baculumque suum arripiens, via qua borealem plagam respicit, velut canem furiosum sœpe feriendo, tanquam invitum, sequi

usque ad mare serpentem venerabilis homo deduxit ; quem in confinio terrae et maris Sanctus respiciens, ait : « Antequam marinis charybdibus demergaris, coerulea extende colla et mea recipiam indumenta. Quo recepto, in praecipitium maris jussit eum abire, etc. »

Un bubale ?) se plaisait à renverser la hutte d'un ermite aussi souvent que l'ermite la reconstruisait. Paul vint à son secours. A sa vue le bubale perd sa férocité : « Pavens et tremens ad terram procidit et propius demum mansuetudine accedens, tertio genua flectens, flexo capite, ante pedes illius terrae prosternitur, tanquam veniam culpae efflagitans. S. autem vir nil moratus, satisfacienti culpam indulsit, dicens : « hanc tibi noxam indulgeo : vade in pace. Tantum autem cave ne in his locis amplius appareas. » A nemine postea ibidem visus est. »

Ibid., ex vita S. Joavae, Leonn ep. 2 *Mart.*

Un dragon désolait les terres du seigneur de Fou (Faovii toparcha) qui appela Paul à son secours. « Paulus, templum egressus draconem voce compellat et innoxium adesse jubet. Mora nulla : adest monstrum execrabile ore patulo, ardentibus oculis et in orbem sese rotantibus ; prosternit se illico ad sacros viri pedes ; hic illius collo stolam alligat, scipionem suum terrae infigere nepoti suo (Joavae scilicet) praecipit, cui et draconem affigit, non renitentem, non dimoventem se loco, sed jam quasi cicurem et mansuefactum. » Ensuite Paul va trouver le seigneur de Fou, lui impose une pénitence, revient au dragon. Comme il se rendait à Léon, on l'avertit que la bête a laissé un petit. Paul ordonne au dragon d'aller chercher son petit. Il obéit, amène le petit aux pieds du saint qui conduit tous les deux dans l'île de Batz, les y attache à une souche et les laisse mourir de faim. Les deux bêtes sont alors jetées dans la mer. »

La mention des pierres dans le second récit semble indiquer la construction d'une digue comme base historique à la légende. Cette même mention doit être notée aussi à propos de sainte Marthe et de saint Véran.

15. *Clément de Metz.* Hist. des évêques de Metz, dans D. Calmet, *Histoire de Lorraine*, tome IV, p. 51.

« Cum ergo pervenisset Beatus Clemens Mediomatricum civitatem, in cavernis, ut ferunt, Amphitheatri, quod extra eamdem urbem situm est, hospitium habuit, in quo etiam loco oratorium construxit, altare in eo statuit, ac B. Petri apostoli præceptoris sui nomine consecravit.

Asseverant qui ejusdem loci cognitionem habent, quod in amphitheatro ubi primitus adveniens habitavit usque ad praesentem diem nec serpens consistere queat, sed et omnino noxiae pestes illum locum refugiunt. Ferunt namque antiquiores nobis a senioribus priscis cultui sanctae religionis admodum deditis, veracissimo per varios temporum successus relatu vulgatum, hujus Simi Praesulis atque apostolici viri tam ingens quod occuli non decet miraculum. Eo namque temporis articulo quo isdem venerabilis Pontifex ad praefatam devenerat urbem, maxima ejusdem pagi clades devastabat plebem. Amphitheatrum quippe jam superius dictum, tanta erat serpentium multitudine plenum ut non solum venire quisquam sed nec appropinquare ad eundem auderet locum. Nam ex eorum fla-

tibus veneniferis mortalitas efferbuerat, non modo hominum, verum etiam equorum, boum... nimis crudelis.

Jam vero beatissimo Clemente moenia ipsius propinquante urbis, eadem ita se dilataverat pestis ut nullus adeundi eam atque redeundi cursus fieret cuiquam salubris. — Qui ubi eorum vidit miseriam statim non distulit conferre medicinam — Posteaquam se suosque sacro munivit libamine, antiqui hostis non est veritus certamina adire; sed, spe una commissa coeli terraeque Domino, cavernas adiit Theatri intrepide, pugnaturus cum antiquo serpente, videlicet diabolo. Ut autem sonitum pedum senserunt appropinquantium serpentes, mox ex cavernis caeperunt prodire, certatim cupientes devorare hominem Dei. Ille vero, facto signo crucis, eminus ad eos properare intrepidus, cujus dum virtuti resistere non valerent amplius, tumentia colla protinus deposuerunt. Vir autem Dei, sicut refert antiquitas, stolam quam gerebat in collo deposuit, maximum eorum, ea cuncto spectante populo alligavit, atque usque ad fluvium Saliae qui juxta decurrit, vinctum manibus duxit, eumque ibi solvens dixit : « In nomine Smae et individuae Trinitatis... praecipio tibi ut nulli hominum ac bestiarum nocens, hoc flumen ocius cum omni cohaerenti tibi pestifera multitudine pertranseas, atque eas partes adeas, quo nullus habitationis usus haberi valeat. Vix ergo Smus sacerdos verba compleverat, et ecce serpens immanissimus cum ceteris omnibus coepit festinus abire, atque post illum diem ita praefatus ab omni immunditia serpentium mundatus est locus. »

3. *Beatus, de Vendôme, Acta.* 9 mai.

« Videns speluncam in lapide cavato, remotam ab omni lucis consortio, silvarumque densitate contectam, gaudebat nimis super ipsam Beatus. Tradunt autem ei hoc de eodem loco commanentes haud procul ab inde homines, serpentem ibi mirae magnitudinis aliquando habitaculum illud possedisse, qui in eadem regione magnum excidium tam in hominibus quam in jumentis fertur perpatrasse. Quem vir Domini, divino fretus auxilio, cum exterminasset, atque locum illum a sordibus illius ac fœtoribus emundasset, quasi in ergastulo sese retrusit in antro, etc. »

Tel est le fonds de la légende de saint Bienheure, que les éditeurs des Acta commentant ainsi : « Chez Agricola il est dit que Beatus avait navigué sur un lac jusqu'au pied d'une montagne. Aux détails très sobres que renferment les Actes anciens sur le grand serpent ou dragon, il en ajoute d'autres très étendus, notamment sur les ailes du serpent qui sont figurées sur un tableau de Murer. Nous avons montré ailleurs que le dragon n'est pas autre chose qu'un symbole de l'idolâtrie ou du démon vaincu. » Le passage auquel font allusion les éditeurs se trouve au commentaire de la vie de *Venérius*, ermite de *Porto Venere*, peu historique : « Toute cette histoire de dragon, où tant d'invraisemblances sont réunies, doit être absolument suspecte. Sérieusement, je crains que le dragon de Vénérius ait été copié sur celui dont parle Paul Diacre, dans la vie du pape saint Grégoire, qui était long et large comme une grosse poutre. » La vie de Syrus, évêque de Gênes, dont le nom manque aux anciens martyrologes, est aussi accompagné d'un commentaire : « Je me trompe bien, dit l'éditeur, si

ce miracle ne doit être rangé parmi ceux que la peinture et non l'histoire nous a transmis. Quand on a voulu exprimer que saint Jean l'Evangéliste, par exemple, avait bu sans dommage une coupe empoisonnée, on l'a peint faisant le signe de croix sur le calice, d'où sort le serpent Il en est ainsi de l'acte de Syrus. Il sortait d'un puits une eau empoisonnée que le saint exorcisa après l'avoir tirée avec une écuelle, et fit jeter dans la mer, comme s'il eût jeté à la mer le démon, auteur de la malignité. Plus tard on a pris les choses à la lettre. »

16. Hilarius, Ep. Pict. Acta, 13 Janv. (auctore Fortunato).

« Cum circa Galliarum (gallinariam M. S.) insulam propinquaret (Hilarius), relatione agnovit vicinorum ibidem ingentia serpentium volumina sine numero pervagare, et ob hoc, quamvis illis haec insula videretur vicina, propter inaccessibilem tamen locum longius illis videbatur esse quam Africa. Quo audito, vir Dei sentiens sibi de bestiali pugna venire victoriam, in nomine Domini, praecedente crucis auxilio, descendit in insulam, eoque viso, serpentes in fugam conversi sunt, non tolerantes ejus aspectum. Tunc baculum figens in terram quasi metam, quousque deberent excurrere, virtutis potentia designavit : nec amplius libertas est illis occupare quod vetuit. »

C'est sur cet acte que les Poitevins ont construit la légende de la *Grand-Gueule* et de la *Sainte-Vermine*, donnant à tort les deux noms à un même monstre lorsqu'ils expriment deux monstres distincts. La sainte vermine (*sainte* dans le sens de *detestanda* : *detestandum vermínum genus*, la *sacrée* vermine) ne peut que représenter en effet les serpents qui grouillent, comme dans les légendes de Marthe, de Clément, etc. ; et la Grand'-Gueule convient spécialement au dragon, dont les serpents sont les sujets. Cette rectification n'est pas sans valeur, puisqu'elle offre un exemple de plus de la formation indépendante des récits populaires à côté des textes écrits. Mais le principal intérêt de l'acte est dans la dernière phrase. Le saint fiche son bâton en terre comme une borne où devaient s'arrêter les courses *des serpents*, lisez *des flots*. Saint Pol fait placer des galets à l'extrémité du terrain conquis, puis il dit à la mer : « Les galets que je t'ai imposés seront un signe entre toi et moi. Tu ne les franchiras plus pour envahir notre terre. » Qu'on se rappelle aussi Veranus construisant le quai de Vaucluse, et on aura le fait historique dont les biographies de Paul et d'Hilaire donnent les formules légendaires. La digue est construite et bénie par l'évêque, le fleuve ne sortira plus de son lit.

TARANIS.

A PROPOS DES MARTEAUX D'URIAGE.

En 1878, pendant une saison aux eaux d'Uriage, près Grenoble, je remarquai dans le petit musée du château d'Uriage quelques marteaux en plomb qui avaient été trouvés dans les travaux de captage de la source avec divers objets gallo-romains. Le médecin inspecteur de la station thermale, M. le docteur Doyon, voyant l'intérêt que je prenais à ces petits objets qui étaient pour moi l'occasion d'une théorie mythologique, me pria de lui rédiger mes observations pour les insérer dans la nouvelle édition qu'il préparait de son livre sur les Eaux d'Uriage. J'adressai cette note à M. Doyon au printemps de 1879, note fort résumée, parce que je ne pouvais y développer mes idées et parce que je me proposais de publier une étude spéciale sur le Dieu Gaulois au marteau. Depuis, je n'ai pas eu le loisir de l'écrire. En attendant, et pour prendre date, je me permets de publier cette note, malgré son caractère succinct, puisque la question de Taranis est de nouveau introduite dans la *Revue Celtique* par M. Cerquand La nouvelle édition du livre du docteur Doyon n'a paru qu'en 1884[1], mais ma note était écrite et remise entre ses mains au printemps de 1879. H. G.

Ces marteaux ou ces haches en plomb (car on peut y voir l'un et l'autre), offerts en *ex-voto* au génie de la source d'Uriage, sont des monuments d'autant plus curieux qu'on n'en a pas encore découvert ou du moins signalé ailleurs[2]. Ils se rattachent évidemment aux pratiques traditionnelles dont les haches en silex étaient l'objet, et, représentant les mêmes symboles, ils avaient le même sens. Ce que le paysan contemporain appelle la « pierre de foudre ou pierre de tonnerre » en France, et nomme de termes correspondants non seulement dans toute l'Europe, mais en Asie Mineure, dans l'Inde, etc., c'est la hache en silex qui, chez les Romains, était employée traditionnellement dans certains rites et sur laquelle on prétait les serments les plus sacrés, *per Jovem silicem jurare*.

Le caractère sacré de ces haches en silex vient de ce qu'on regardait primitivement la foudre comme une arme, comme un trait lancé par un

1. *Uriage et ses eaux minérales*, par le docteur A. Doyon, deuxième édition. Paris, Masson, 1884, un vol. in-12.
2. [Depuis que ces lignes ont été écrites, on en a découvert ailleurs.]

être doué de puissance surnaturelle, et de ce qu'on l'assimilait au trait le plus en usage aux premiers temps de l'humanité, à la hache en pierre. De là à croire, dans bien des cas, que de semblables armes tombaient réellement du ciel, il n'y a qu'un pas, et aujourd'hui même, dans plus d'une partie de la France, le paysan assure que ces haches en silex qu'il appelle *pierres de tonnerre* sont réellement tombées du ciel avec le tonnerre ! Par suite on les regarde comme ayant des propriétés merveilleuses, on les porte comme talisman ou amulette ; on les garde dans les étables pour les préserver du tonnerre ; dans la Cornouaille anglaise, on croit que l'eau dans laquelle on les a fait bouillir guérit du rhumatisme, etc[1]. C'est par la même conception d'idées que les fragments de fer météorique, c'est-à-dire provenant d'aérolithes, se rencontrent fréquemment comme amulettes précieusement transmises dans les familles de génération en génération.

Les Gaulois avaient les mêmes croyances. Nous le savons indirectement par la tradition vivante encore dans nos campagnes, qui ne peut avoir d'autre source, et par les représentations figurées de quelques monuments gallo-romains. On a trouvé des haches d'un type analogue aux haches en silex et à nos marteaux d'Uriage figurées sur des autels *Silvano Deo* du sud-est de la Gaule, et dans la même région on trouve fréquemment des statuettes représentant un Dieu barbu, à la tête olympienne, appuyé sur une longue tige terminée par un marteau. Le même dieu, dans une statuette trouvée à Vienne (Isère) en 1866, est représenté d'une façon plus pittoresque encore : derrière sa tête figure un marteau auquel, par de légères tiges, se rattachent d'autres marteaux plus petits. C'est le symbole de la foudre, se divisant et se multipliant en quelque sorte par ses éclats. Ce symbolisme n'est pas particulier à la Gaule, car le dieu germanique Thôrr, Dieu du tonnerre, a aussi le marteau pour arme, c'est-à-dire pour emblème.

Dans l'état peu avancé où est encore la mythologie gauloise, on ne saurait donner un nom précis à ce dieu, d'autant que les monuments où il figure ne sont pas accompagnés d'inscriptions. M. Anatole de Barthélemy, qui a étudié tout particulièrement cette classe de monuments, a voulu y voir d'abord le Dieu de la nuit, que César assimilait au *Dis Pater* ou Pluton des Romains ; plus tard il y a vu le Dieu nommé Taranis par les écrivains latins, et comme le nom de ce dieu est dérivé du nom celtique du tonnerre (*taran*), l'assimilation est des plus vraisemblables.

Ce dieu était-il le patron des eaux d'Uriage ? Cela est tout à fait pos-

1. Voir notre note, *Revue Celtique*, t. I, p. 5.

sible, vu le nombre des haches-marteaux offerts en *ex-voto ;* mais en l'absence de monuments épigraphiques (inscriptions), il est difficile de l'affirmer. Les sources thermales de la Gaule, déjà exploitées par les Gaulois avant la conquête romaine, étaient toutes regardées comme sacrées et placées sous l'invocation d'un dieu ou d'un génie. Quelquefois le nom de ce génie se confond avec celui de la localité, comme à Luxeuil, où l'on trouve des dédicaces *Luxovio Deo;* le plus souvent les sources sont dédiées à Apollon, dont le nom est accompagné d'une épithète indigène, ou à des divinités indigènes féminines, *Damona* et *Sirona,* qui paraissent tantôt seules, tantôt à côté d'Apollon, et qui sont des sortes d'Hygies gauloises. La divinité que les Gallo-Romains ont appelée du nom étranger d'Apollon semble avoir correspondu à la fois à Apollon et à Esculape. Une des épithètes gauloises les plus fréquentes de ce Dieu, dans les inscriptions, était le nom de *Borvo* ou *Bormo*, et on a trouvé des inscriptions *Apollini Borvoni* dans trois stations thermales qui ont gardé le nom de ce dieu, Bourbonne-les-Bains, Bourbonne-l'Archambault et Bourbon-Lancy. Peut-être de nouvelles fouilles amèneront-elles à Uriage la découverte d'inscriptions votives, de même qu'on y a trouvé déjà de nombreux *ex-voto*. On saurait alors à quel nom rattacher cet hommage de naïve reconnaissance au génie de ces eaux salutaires ; mais la présence seule des haches-marteaux, comme *ex-voto,* suffit à montrer qu'on attribuait ces bienfaits à un Dieu qui régnait dans l'Empyrée.

Cette assimilation n'est pas sans raison d'être pour des eaux sulfureuses. N'est-ce pas une remarque de tous les jours que la traînée de la foudre laisse derrière elle une odeur de soufre ? L'homme a toujours cherché les rapports et les causes en se les expliquant suivant l'état de ses connaissances ou mieux de son ignorance. Ici l'assimilation était toute naturelle, aussi naturelle pour les esprits d'une époque antérieure aux découvertes de la science, que les rapports que l'on cherche aujourd'hui à établir entre l'électricité de l'atmosphère et celle des eaux thermales. *Ceci vient de cela* est le fond de tous les raisonnements humains, jusque dans l'erreur.

H. Gaidoz.

L'ÉMIGRATION BRETONNE EN ARMORIQUE[1].

I.

Tous les systèmes présentés jusqu'à présent sur l'établissement des Bretons insulaires en Armorique peuvent se réduire à trois :

1° Le système légendaire, ultra-breton, de Nennius et de Geoffroi de Monmouth : conquête violente, en 383, de la péninsule armoricaine par les Bretons du tyran Maxime, destruction des indigènes, transformation instantanée du pays en royaume de Petite-Bretagne sous le sceptre de Conan Mériadec et de sa glorieuse dynastie.

2° Le système critique breton : établissement en Armorique de bandes bretonnes émigrées, chassées de l'île de Bretagne par l'invasion saxonne; émigration dont le point de départ est fixé par les premières victoires des Anglo-Saxons vers 455 ; qui s'opère successivement, sans concert préalable entre les fugitifs, mais qui se prolonge longtemps de façon à remplir de Bretons toute la partie de la péninsule placée à l'ouest d'une ligne allant de l'embouchure du Couësnon à la ville de Vannes.

3° Le système anti-breton : diminuant autant que possible l'importance de l'émigration bretonne en Armorique, la retardant jusqu'au VIe siècle, la réduisant à un groupe insignifiant noyé dans la population indigène (gallo-romaine), incapable dès lors d'imprimer à la péninsule le caractère breton et de l'empêcher de subir, comme le reste de la Gaule, le joug des Franks : le tout, sauf à expliquer fantastiquement ou à ne pas expliquer du tout la substitution du nom de Bretagne à celui d'Armorique.

Du XIe jusqu'au XVIIe siècle, le système légendaire régna sans partage. Lobineau y substitua le système critique (1707). Mais — pour conserver aux Rohan-Guémené leurs privilèges de cour et leur qualité de *princes étrangers* — Dom Morice, s'étayant de la fausse critique de Gallet, releva (en 1750) le trône de Conan Mériadec, qui sut s'y maintenir encore pendant un siècle, malgré une vive attaque de M. Varin (en 1841), vivement repoussée par M. de Courson.

1. *L'Emigration bretonne en Armorique du* Ve *au* VIIe *siècle de notre ère*, par J. Loth, professeur à la Faculté des Lettres de Rennes. Paris, Alphonse Picard, 82, rue Bonaparte, 1 vol. in-8.

C'est contre cet antique Conan que je me permis de faire mes premières armes. J'attaquai de front sa légende (*Biographie bretonne*, 1852, t. I, art. *Conan Mériadec*) ; et malgré une protestation de feu M. Lejean (1855) qui m'obligea de revenir à la charge, le trône de Conan, la conquête de 383, le royaume de la Petite-Bretagne, la dynastie conanienne, si péniblement extraite par Gallet des fables de Geoffroi, — tout croula du même coup, et tout est resté par terre, définitivement abandonné.

Le système critique, inauguré par D. Lobineau, que je m'efforçai de remettre en lumière, avec des développements et des arguments nouveaux (*Annuaire historique de Bretagne* de 1861 et 1862), prévalut généralement dans les esprits.

Toutefois, le système anti-breton trouva aussi des adeptes. Il avait été inauguré en 1720 par l'abbé de Vertot (*Histoire critique de l'établissement des Bretons en Gaule*) dans l'intérêt d'une thèse politique ; l'archéologie le ressuscita. Quelques antiquaires en quête de ruines romaines s'absorbèrent si bien dans la contemplation de ces vénérables débris qu'ils ne trouvèrent plus en Bretagne place pour rien autre chose, même pas pour les Bretons. Exclure de la Bretagne l'élément breton, lui dénier toute importance dans l'histoire de cette contrée, cette idée est si bizarre qu'on a peine à la prendre au sérieux.

II.

M. Loth ne prétend pas inaugurer un système nouveau, il adopte franchement le système breton, le système de Lobineau — que je m'honore d'avoir remis en honneur ; — mais, en étudiant avec une méthode exacte, une attention pénétrante, la situation de l'Armorique et celle de l'île de Bretagne à l'époque des émigrations bretonnes, il jette sur ce fait de nouvelles lumières, fortifie par de nouveaux arguments la thèse de Lobineau et imprime à son étude le caractère d'un travail original.

L'argument tiré par lui de la linguistique a une importance particulière, d'autant que nul ne pouvait le présenter avec plus de compétence. Au XIe, au XIIe siècle — M. Loth le constate par des témoignages irrécusables — « le breton armoricain n'était pas seulement très rapproché « du breton insulaire ou breton gallois ; il lui était identique » (p. 92). Cependant, dès le Ier siècle, entre la langue des indigènes armoricains, c'est-à-dire le gaulois, et celle des Bretons de l'île, on constatait des différences sensibles (p. 86). Si donc le breton armoricain s'était formé par la fusion du gaulois avec la langue de l'île de Bretagne apportée aux Ve-VIe siècles par les émigrés, on y retrouverait, au XIe, notablement accrues

ces différences déjà sensibles au Ier entre les deux idiomes : au XIe siècle, le breton armoricain et le breton gallois seraient deux langues distinctes. Au contraire, c'est une même langue ; c'est la langue des émigrés venus de la Grande-Bretagne aux Ve et VIe siècles ; c'est elle qui a évincé, supprimé la langue des indigènes armoricains, — soit que cette langue des indigènes fût le gaulois, soit qu'elle fût le latin rustique. Mais pour opérer un tel changement, il faut autre chose qu'un groupe insignifiant d'insulaires, versé dans la masse armoricaine, comme le veut le système anti-breton ; il faut autre chose qu'une conquête : ni les Franks de Clovis, ni les Normands de Guillaume ne purent imposer leur langue ni à la Gaule ni à l'Angleterre. Pour annihiler l'idiome d'un pays et le remplacer de toutes pièces par un autre, il faut dans ce pays la survenance, l'établissement d'une population nouvelle, capable, par sa supériorité numérique, de fondre en elle-même la race indigène, comme elle absorbe sa langue. Cet argument, qui n'avait jamais été présenté avec autant de force et de précision, suffirait à démolir la thèse du système anti-breton.

Aussi M. Loth n'hésite pas à proclamer l'importance de la révolution accomplie par les émigrations bretonnes dans la péninsule armoricaine : « Au milieu du VIe siècle, dit-il, nom, langue, mœurs, tout est changé. « Ce n'est pas une infiltration, c'est une inondation » (p. 93).

Quelques critiques ont conclu de là que, selon M. Loth, l'établissement des Bretons en Armorique et les changements si profonds qu'il a entraînés, c'est-à-dire la suppression du nom, de la langue, des mœurs, des institutions et circonscriptions territoriales de l'époque armorico-romaine, que toute cette révolution se serait accomplie d'un coup, en bloc, tout au plus en quelques années, comme un véritable déménagement qui, au jour du terme, fait disparaître le mobilier de l'ancien locataire pour installer celui du nouveau. Ce serait là une médiocre contrefaçon de la légende de Conan Mériadec. M. Loth en est innocent. Au § Ier de son chapitre IV, il indique la durée des émigrations bretonnes en Armorique : il en voit avec raison (quoi qu'on en ait dit) le début marqué par la présence de Mansuetus *episcopus Britannorum* au concile de Tours en 461 et par les Bretons de la Loire de Sidoine Apollinaire vers 468 (p. 153-155). Plus loin (p. 158) il ajoute que, pour les *Cornavii* et les *Domnonii* insulaires, « le fort de l'émigration a dû être entre les années 509 et « 577 », que « l'émigration a dû même se prolonger jusqu'au commen- « cement du VIIe siècle. » Depuis 461 cela fait un siècle et demi, pendant lequel les émigrations se sont succédé, plus ou moins nombreuses, plus ou moins pressées, selon ce qui se passait dans l'île, s'accumulant peu à peu en Armorique, absorbant peu à peu la race indigène, de façon

à former, vers le commencement du VIIe siècle, une inondation qui couvrait tout, mais qui ne s'était point, on le voit, accomplie d'un coup.

III.

M. Loth, il est vrai, a donné un peu lieu à cette interprétation erronée de son opinion en attribuant à la violence, même à la conquête (le mot y est), une place trop grande dans le mode d'établissement des Bretons insulaires sur le sol armoricain. Ce n'est pas le seul point, mais c'est le seul important sur lequel je me trouve en dissidence avec lui.

Il serait puéril de soutenir que, dans l'établissement successif des nombreuses bandes venues de la Grande-Bretagne en Armorique aux Ve et VIe siècles, il n'y eut entre les indigènes et les nouveaux venus aucun fait de violence. Toutefois, au moment des émigrations bretonnes — nous l'avons prouvé ailleurs [1] — il y avait dans la péninsule armoricaine assez de terres inoccupées pour loger les émigrés sans troubler les indigènes. Plus tard, quand les émigrations en se renouvelant eurent comblé la plupart des vides ; quand les bonnes places devinrent rares et que les rangs se pressèrent, alors sans doute il put, il dut y avoir çà et là quelques conflits entre les colons venus de l'île et les anciens habitants. Mais ces conflits durent être rares, purement locaux et accidentels, sans portée générale : à ce moment la supériorité de l'élément breton était déjà assez prononcée pour rendre une lutte impossible ; les deux races se connaissaient, leur fusion avait déjà commencé ; enfin — ce qui est décisif — dans les anciens documents de notre histoire, même dans les traditions un peu sérieuses, on ne trouve pas un fait de ce genre. Impossible donc, en bonne critique, d'attribuer à la violence, dans la colonisation bretonne de l'Armorique, un rôle important et d'y voir à un degré quelconque le résultat d'une conquête.

Voyons maintenant les arguments opposés de M. Loth, — après avoir toutefois posé nettement la question, qui est de savoir s'il y eut lutte, non entre les Bretons, établis dans la partie occidentale de la péninsule armoricaine, et les Gallo Romains de Rennes, de Nantes et du Vannetais oriental, soumis aux Franks, mais entre les émigrés bretons et les anciens habitants du pays où ils s'établirent, c'est-à-dire de la partie de l'Armorique située à l'ouest d'une ligne allant de la ville de Vannes à l'embouchure du Coësnon.

1. Voir notre *Précis des origines bretonnes*, dans l'*Annuaire historique de Bretagne* de 1861 et de 1862.

M. Loth allègue d'abord les textes de Grégoire de Tours relatifs aux guerres de Waroch contre les Francs et contre les Gallo-Romains de Nantes et de Rennes : nous venons de dire pourquoi ces textes sont tout à fait hors de la question. Mais on insiste p. 181) Ecoutez, dit-on, l'évêque de Vannes « Regalis, entouré de son clergé et des habitants de la cité, « s'adressant à Ebracaire, l'un des généraux du roi Gontran envoyés « pour soumettre Waroch : « Nous ne sommes nullement coupables en- « vers nos seigneurs les rois mérovingiens) ; jamais nous n'avons eu « l'audace de porter atteinte à leurs droits ; mais tenus en captivité par « les Bretons, nous sommes soumis à un joug pesant » (Greg. Turon, *Hist.*, X, 24). Vannes, à cette époque (590), ne faisait point partie du territoire occupé régulièrement et à demeure par les Bretons. Waroch lui-même reconnaissait cette ville pour être aux Franks (Greg. Turon. *Hist.*, V, 27). Mais comme elle touchait immédiatement la frontière des Bretons, ceux-ci l'envahissaient fréquemment pour la piller, surtout pour vider les coffres contenant le tribut dû au fisc mérovingien. L'évêque tient à se disculper, lui et les siens, à cet égard ; en quoi il a d'autant plus raison que, quelques années auparavant, le roi Chilpéric avait châtié son prédécesseur Eunius, suspect de sympathie pour Waroch (Greg. Tur., *Hist.*, V, 27). Tel est le sens des paroles de Regalis ; nous ne voyons pas comment cela peut prouver que les Bretons eussent eu besoin de violence et de conquête pour s'établir dans les territoires possédés par eux à l'ouest et au nord de Vannes. Au contraire, leurs invasions sur l'empire des Franks prouvent bien que chez eux ils vivaient en paix, qu'ils en sortaient quand bon leur semblait, en toute sécurité, sans craindre de laisser le champ libre à des ennemis domestiques : ce qui implique, entre eux et les indigènes, absence de lutte.

Un autre fait invoqué par M. Loth (p. 182) à l'appui de son opinion, c'est l'histoire de deux guerriers bretons, Risweten et Tredoc, qui, au cours d'une campagne contre les Franks sous les ordres du roi Erispoë (851 ou 852), embusqués dans un village dit *Jeneglina*, près d'une église dédiée à S. Pierre, s'y voyant surpris par une troupe franke, se cachèrent sous un tas de paille et furent dénoncés par les gens du lieu qui crièrent aux Franks : « Si vous cherchez les Bretons, ils sont là sous la « paille. » M. Loth voit dans ce trait une preuve de l'antipathie des gens de Jeneglina contre les Bretons, et il a raison. Il place le fait à Peillac, et il a tort A Peillac, entre Vannes et Redon, dans le Vannetais oriental bretonisé à ce moment depuis vingt ans à peine[1], ce fait serait encore

1. Depuis la fondation du monastère de Redon, vers l'an 830. Peillac se trouve mêlé à

peu concluant. Mais il s'est passé ailleurs. Voici le début de ce récit qui émane d'un contemporain :

« Le roi Charles (Charles le Chauve) mit en marche toute son armée « pour porter en Bretagne la guerre, le massacre, et soumettre tout ce « pays à sa domination. Mais Erispoë, qui gouvernait alors la Bretagne, « l'ayant appris, fit préparer son armée et manda à tous les siens de se « mettre en point et d'aller à la rencontre de Charles *au delà du fleuve* « *de Vilaine*. Aussitôt tous les Bretons s'élancèrent de leurs demeures. « Alléchés par l'espoir du butin, Risweten et Tredoc se hâtèrent de « marcher avec eux, et ils se postèrent près d'une église dédiée à « S. Pierre, dans un village dit Jeneglina, qui, trois ou quatre jours « après, fut tout à coup, au milieu de la nuit, envahi par les « Franks [1], etc. »

Ainsi, pour empêcher l'armée franke d'envahir la Bretagne, les Bretons d'Erispoë avaient franchi la Vilaine, c'était leur tactique ordinaire depuis Nominoë ; ils s'étaient postés en avant de ce fleuve, à l'est, en plein pays de Rennes ou de Nantes. Jeneglina était donc en dehors du territoire occupé par l'émigration bretonne; et le fait dont ce village fut le théâtre reste, comme le discours de Regalis, en dehors de la thèse soutenue par M. Loth.

En définitive, nous sommes réduits aux vers où Ermold Nigel, en tête du récit de l'expédition de Louis le Débonnaire en Bretagne en 818, nous donne ses vues sur l'établissement des Bretons en Armorique.

Mais Ermold, panégyriste d'une guerre destinée à châtier les Bretons, chargeait ceux-ci de parti pris, souvent très grossièrement, comme quand il les accuse de n'avoir pas de tribunaux et de vivre habituellement dans l'inceste [2].

En outre, quoique son récit de cette guerre de 818 soit fort curieux, il était mal renseigné sur les choses bretonnes, au point de mettre la ville de Vannes à l'embouchure de la Loire. Son témoignage, surtout

la suite de ce récit, parce que Convoion, abbé de Redon, à qui Risweten avait extorqué une somme d'argent, alla après sa mort à Peillac pour tâcher de la recouvrer et l'obtint d'un homme du lieu à qui Risweten l'avait confiée en garde : ce qui prouve que ce dernier était de Peillac, mais non qu'il y fut tué.

1. « Erispoë, qui tunc Britanniam regebat, ...mandavit ut omnes parati essent *et præirent cum Carolum ultra Vilenam fluvium*. Statim Britones cuncti a sedibus suis surrexerunt. Tunc Risweten et Tredoc una cum eis properaverunt... habueruntque hospitium in villa quæ vocatur Jeneglina, prope ecclesiam S. Petri apostoli. Cumque ibi manssisset per tres aut quatuor dies subito irruerunt Franci per noctem » (*Actes des SS. de Redon*, dans D. Morice, *Preuves de l'Hist. de Bret.*, I, 239). Dans la région ici indiquée, il y a plusieurs églises dédiées à S. Pierre, entre autres celles de Fougerai, de Derval, de Nozai, etc.

2. Ermoldi Nigelli, *De rebus gestis Ludovici Pii*, lib. III, v. 48-50 et 53-54.

pour ce qu'il n'a pas vu et qui n'est pas de son temps, ne peut donc être de grand poids.

Tel qu'il est, il constate nettement le caractère pacifique de l'établissement des Bretons en Armorique ; car parlant de leur arrivée et de leurs premiers rapports avec les indigènes, il dit :

Mox spatiare licet et colere arva simul.

Ensuite, il est vrai, selon lui, les Bretons remis de leurs fatigues auraient suscité des guerres cruelles (*movent mox horrida bella*) et donné des coups de lance au lieu de tribut (*lancea pro censu*), en retour des terres où on les avait laissés s'établir. Puis il ajoute : « La nation franke (*Francia*) « étendait alors son empire par d'autres victoires qui lui offraient plus « de péril. C'est pourquoi elle laissa pendant longtemps [du côté des « Bretons] les choses en l'état. Mais cette race bretonne, croissant de « plus en plus, couvre le territoire et pousse déjà l'audace jusqu'à atta- « quer le royaume des Franks[1]. » C'est pour cela, c'est pour arrêter ses incursions, pour la forcer de payer tribut à l'Empire, que Louis le Débonnaire va faire contre la Bretagne l'expédition chantée par Ermold et dont l'exposé ci-dessus est le prologue : prologue destiné à expliquer, justifier cette expédition. Mais le but de Louis le Pieux n'etait point de forcer les Bretons à réparer leurs torts, vrais ou prétendus, envers les Gallo-Romains non soumis aux Francs, c'est-à-dire fixés à l'ouest de Vannes et du Coësnon. Le tribut qu'il prétendait imposer n'était point une indemnité au profit de ces indigènes, dont les griefs — cela est clair — le touchaient peu. Les seuls méfaits qu'il voulait réprimer et punir étaient ceux des Bretons contre les Franks, au premier rang desquels figuraient ces incursions, ces pillages contre les Gallo-Romains ou Gallo-Franks de Rennes et de Nantes, dont les compatriotes et les descendants de Waroch s'étaient fait, à son exemple, une douce habitude[2]. Aussi y a-t-il tout lieu de croire que, par les *horrida bella* reprochées aux Bretons contre les Gaulois, Ermold n'entend autre chose que leurs invasions désastreuses dans le Rennais, le Nantais, le Vannetais oriental, en un mot, dans le pays soumis aux Franks. C'est là le sens naturel de ses vers.

Si l'on veut prendre, au contraire, le sens le plus favorable à la thèse de M. Loth — en tenant compte de l'hyperbole inhérente à toute versification et surtout de la partialité anti-bretonne d'Ermold, — que trou-

1. Ermoldi Nigelli, *De rebus gestis Ludovici Pii*, lib. III, 25-29. Cf. Loth, *L'Emigration bretonne*, p. 171.
2. Voir Ermold Nigel, liv. III, v. 255-256.

vons-nous dans ses vers ? Un établissement d'abord très pacifique, puis quand la population nouvelle s'accroît, quand les rangs se pressent, çà et là quelques conflits. C'est ce que nous admettions tout à l'heure *à priori*, comme résultant de la force des choses, même dans un établissement pacifique. Mais ce qui prouve que ces conflits furent peu de chose, quelques *chamaillis* sans conséquence, c'est qu'aucun fait de ce genre, nous le répétons, ne se trouve consigné ni dans les documents historiques ni dans la tradition : on n'en citera pas un seul.

Donc, en bonne critique, l'établissement des Bretons dans la péninsule armoricaine doit être tenu pour un événement d'un caractère pacifique, où on ne doit faire intervenir ni conquête, ni lutte de races, — malgré le goût si prononcé de nos jours pour ces ressorts à effet.

IV.

Sur les origines chrétiennes de la péninsule armorique, je suis, on peut le dire, entièrement d'accord avec M. Loth : « Sans aller jusqu'à « prétendre, écrit-il, que les habitants de l'Armorique fussent pour la « plupart païens, nous montrons que les évêchés de Vannes, de Nantes « et de Rennes seuls sont gallo-romains, que la fondation des autres « évêchés est due aux insulaires » (p. XXI). Qu'il y eût ou qu'il pût y avoir, à la fin du IVe et au commencement du Ve siècle, dans la péninsule armoricaine avant la venue des Bretons — en dehors des évêchés de Vannes, de Rennes et de Nantes — un certain nombre de chrétiens, je l'admets sans peine, et je ne crois pas l'avoir jamais nié. J'ai dit seulement qu'on n'en peut administrer, par un fait ou par un texte, la preuve directe. Mais combien il y en avait, qui le peut dire ? Seulement, s'ils n'avaient point d'organisation, point d'évêché avant les Bretons, la conséquence forcée c'est qu'ils n'étaient guère : car pourquoi n'eussent-ils pas fait ce que les chrétiens, même en minorité, faisaient partout là où ils étaient assez pour constituer une église ? En fait, la seule question saisissable pour la discussion historique, c'est de savoir s'il y avait ou non, dans la péninsule armoricaine, en dehors de Nantes, Rennes et Vannes, des évêchés avant la venue des Bretons. Sur ce point, entre M. Loth et moi, accord parfait, et cela emporte le reste. Dans le détail, et sur les évêchés de Domnonée, l'accord serait moins complet ; mais je n'insisterai pas, d'autant que depuis la publication des *Actes de S. Malo* écrits par Bili, il y a lieu, surtout en ce qui touche l'évêché d'Aleth, de reprendre cette matière, et je le ferai peut-être bientôt.

Même accord sur les cités gallo-romaines de la péninsule : accord qui a valu à M. Loth certaines attaques dont je dois prendre ma part et dont je parlerai plus loin.

Nous sommes heureux de voir l'importance accordée par M. Loth aux Actes des saints bretons, comme source de notre ancienne histoire. Il y a plus d'un préjugé contre ces légendes, plus d'une précaution à prendre pour s'en servir ; il faut surtout bien fixer l'autorité que mérite chacune d'elles (travail critique à peine abordé jusqu'à présent) ; mais enfin, en dehors de ces documents, auxquels les Bénédictins, Mabillon et Lobineau entre autres, accordent une valeur historique fort appréciable, l'histoire de Bretagne avant l'époque carolingienne se réduirait à quelques lignes, à ce qu'on peut tirer de Gildas et de Grégoire de Tours. A la fin de son travail, en appendice, M. Loth a donné un catalogue fort utile des sources hagiographiques bretonnes et, pour plusieurs d'entre elles, des appréciations intéressantes au § 3 de son premier chapitre. Dans cet essai fort méritoire, il s'est glissé quelques inexactitudes. Nous ne les relèverons pas ici [1]. Mais nous ne pouvons passer à M. Loth son opinion sur Gildas. Indigné du mal que cet écrivain a dit des Bretons, il l'accable de son mépris : « Gildas ne sait pas plus voir ce qui se passe autour de lui « que lire les documents qu'il a sous les yeux ; sa clairvoyance est égale « à sa science historique, » son récit un « entassement de puérilités » (p. 28 et 151), etc., etc. Très bien. Mais alors il ne faut pas invoquer l'autorité de Gildas — et de Gildas seul — pour établir l'événement le plus important de l'histoire des Bretons aux ve et vi^e^ siècles, celui qui fait l'objet même du travail de M. Loth, l'époque de l'invasion anglo-saxonne et l'émigration des insulaires sur le continent. Gildas est en effet le seul témoin contemporain qui dépose du fait ; sans son témoignage nous serions réduits à fonder la première assise de notre histoire bretonne-armoricaine sur les douteuses légendes de Nennius. Certains Gallois, irrités, eux aussi, contre Gildas, n'ont pas hésité : dans les œu-

1. Disons seulement que, à la p. 248, article *Huvernus* (Hervé), l'indication « Bibl. Saint-Germain, B. B. 44 » doit être remplacée par « Bibl. Sainte-Geneviève, ms. coté BB L 4. » — L'indication « Bibl Saint-Germain 1085 ». à l'art. *Léonore* ou *Lunaire* (p. 249), doit aussi être fautive. — Le S. Felix, dont on indique (p. 245) des Actes dans les ms. lat. 9730 et 17625 de la Bibl. Nat., n'est pas l'évêque de Nantes et n'a pas de rapport avec la Bretagne. — (Page 38 le ms lat. 1148 ne reproduit qu'une partie de l'ancien legendaire de Tréguier : et le manuscrit de Saint-Vougai (même page) n'est pas un legendaire, mais un missel du xe siècle conservé de tout temps et encore aujourd'hui, croyons-nous, dans l'eglise de cette paroisse (voir *Vies des SS. de Bret d'Albert Legrand*, édit. de 1837, p. 298). — Où se trouve un bréviaire de Saint-Malo, imprimé en 1480 ou 1489 ? M. Loth (p. 39 et 176) ne le dit pas, nous n'en avions jamais ouï parler. — Nous regrettons enfin qu'il n'ait pas accordé une mention spéciale à la belle collection hagiographique rassemblée par les Bénédictins bretons du xviie siècle dans le vol. 38 des Blancs-Manteaux, auj. ms. fr. 22321 de la Bibliothèque Nationale.

vres qu'on lui attribue ils voient une invention apocryphe de quelque moine anglo-saxon du VIIe siècle, dont tout le but est de dénigrer les Bretons, et ils mettent résolument l'autorité de Nennius fort au dessus de la sienne. M. Loth n'en est pas là, nous l'en félicitons ; mais déprécier un auteur avec une sorte de passion — patriotique — et cependant admettre son autorité, est-ce bien logique ?

Il serait aisé de réfuter les attaques portées contre Gildas. En ce moment nous rappellerons seulement l'opinion unanime de la race celtique qui, depuis le VIe siècle (car cela commence à S. Colomban), pendant tout le moyen âge, on peut dire jusqu'à nos jours, a constamment honoré en Gildas le docteur, l'historien par excellence des Bretons. Quant à la critique moderne, il suffit de renvoyer les détracteurs de Gildas au très savant allemand (quelque peu hypercritique) Ch-G. Schœll : son jugement très motivé est à peu près le contrepied du leur [1].

En raison de la valeur du travail de M. Loth, nous tenions à indiquer les divergences peu nombreuses qui nous séparent. Nous allons maintenant, sur des points où nous sommes complètement d'accord, répondre à certaines critiques formulées contre lui et dont nous ne pouvons, en bonne justice, refuser de prendre notre part.

V.

Pour M. Loth — comme pour bien d'autres que nous nommerons tout à l'heure — la présence de Mansuetus « *évêque des Bretons* » au concile de Tours de 461 est un évident indice du début des émigrations bretonnes en Armorique. On conteste ; on veut voir dans Mansuetus l'évêque de l'armée bretonne de Riothime, postée dans le Berri par l'empereur Anthémius. Mais ce prince, n'ayant commencé de régner qu'en 467, n'aurait pu en 461 poster des Bretons nulle part. Cependant on insiste. A la vérité, dit-on, Jornandès « *semble* placer sous Anthémius l'arrivée « de Riothime ; mais cet historien, très rapide en cet endroit, *peut fort* « *bien*, en parlant du règne d'Anthémius, avoir songé surtout à la défaite « de Riothime par les Wisigoths à Déols en Berri [2]. » Ce qui veut dire, apparemment, que Jornandès (ou plutôt Cassiodore qu'il abrège) n'aurait pas connu directement la date de la venue de Riothime en Berri et l'aurait placée sous le règne d'Anthème par une simple conjecture, fondée sur la date de sa défaite. — Cette hypothèse, absolument gratuite, ne tient pas devant le texte, qui porte :

1. *De ecclesiasticæ Britonum historiæ fontibus*, p. 19-20.
2. *Bulletin Critique*, n° du 15 juin 1884, p. 242-243, note (article de M. l'abbé Duchesne).

« Euricus, Vesegotharum rex, crebram mutationem Romanorum prin-
« cipum cernens, Gallias suo jure nisus est occupare. Quod comperiens
« Anthemius imperator, protinus solatia Britonum postulavit. Quorum
« rex Riothimus cum XII millibus veniens, in Biturigas civitatem, Oceano
« e navibus egressus, susceptus est. Ad quos rex Vesegotharum Euricus
« innumerum ductans exercitum advenit, diuque pugnans Riothimum
« Britonum regem, antequam Romani in ejus societate conjungerentur,
« superavit. Qui, ampla parte exercitus amissa, cum quibus potuit fu-
« giens, ad Burgundionum gentem vicinam, Romanis in eo tempore fœ-
« deratam, advenit. » (*De reb. Getic.*, XLV).

De Riothime et de ses Bretons Jornandès ne dit rien de plus. Où voit-on qu'il soit réduit aux conjectures sur l'époque de leur venue en Berri ? Il ne *semble* pas la mettre sous le règne d'Anthémius, il l'y met très formellement, sans aucune hésitation ; bien plus, la cause qu'il assigne à l'événement le rejette forcément après 461. C'est pour résister aux entreprises du roi Euric contre la puissance romaine que l'empereur met ces Bretons dans le Berri ; or Euric ne commença de régner qu'en 466. Donc, en 461, point de Bretons dans le Berri ; donc Mansuetus, évêque des Bretons en 461, n'avait pas là ses ouailles. Et comme nous voyons cet évêque prendre part à un concile de Tours, métropole de l'Armorique et de la troisième Lyonnaise ; comme on n'a jamais ouï parler d'émigrations bretonnes sur le continent gaulois établies ailleurs qu'en Armorique, impossible, en bonne logique, de mettre ailleurs qu'en Armorique les Bretons de Mansuetus.

Nous avons insisté sur ce point, de grande importance dans l'histoire des Bretons.

Le plus ancien et le plus sûr mémorial de l'invasion anglo-saxonne dans l'île de Bretagne, le *Chronicon Saxonicum*[1] mentionne, en 455 et 457, les batailles d'Ailesford et de Craiford, début de la grande lutte des envahisseurs Saxons contre les Bretons insulaires. Quatre ans plus tard (en 461), on voit poindre dans la troisième Lyonnaise un groupe de Bretons assez nombreux pour avoir un évêque, Mansuetus. Une telle correspondance entre les événements de l'île et ceux du continent ne peut être l'effet du hasard : les Bretons de Mansuet sont le premier ban d'émigrés bretons chassés de l'île et poussés en Armorique par l'invasion saxonne, le premier germe ou mieux la première assise de la

1. Ou *Chronique Anglo-Saxonne ;* voy. l'édition de Gibson de 1692 avec trad. latine, p. 13, et celle des *Monumenta historica britannica,* p. 299.

nation bretonne du continent : tel est le sentiment formel de tous les grands critiques des derniers siècles, Tillemont, Valois, Vignier [1], etc.

Sans tenir compte de l'autorité et des arguments de ces savants hommes, quelques critiques de nos jours voudraient supprimer l'émigration bretonne du ve siècle et ne l'admettre qu'au vi^e. L'un d'eux, après avoir mis l'épisode des Bretons de Riothime en 475 (?), dit couramment : « L'histoire de la Bretagne insulaire *indique clairement* que « la première moitié du vi^e siècle vit le grand mouvement d'émigration « de l'île [2]. » Je serais assez curieux de savoir comment l'histoire de la Bretagne insulaire indique cela *clairement*, et de voir au moins une preuve au bout de cette assertion. En tout cas, cela ne saurait infirmer le témoignage contemporain et irrécusable de Gildas, qui montre le début de l'émigration suivant immédiatement le debut et les premiers ravages de l'invasion saxonne. Cela ne peut détruire le *Britannos super Ligerim sitos* de Sidoine Apollinaire, qui ne désigne point le corps breton porté dans le Berri par Anthémius, mais des Bretons établis, par rapport à Sidoine, au delà (*super*) de la Loire, c'est-à-dire au nord de ce fleuve et par conséquent en Armorique. Cela ne détruit point la signification naturelle, légitime, de la présence d'un évêque des Bretons dans la troisième Lyonnaise en 461. Faits et témoignages qui ne permettent pas à la critique sérieuse de faire descendre au-dessous de 460 les débuts de l'émigration en Armorique.

VI.

L'affaire de Mansuetus n'est qu'une escarmouche. La vraie bataille que l'on a livrée à M. Loth porte sur les évêchés et les cités de la péninsule armoricaine.

Il y a une école qui professe que la *Notice des cités de la Gaule* est une nomenclature épiscopale, et que toutes les *cités* de cette Notice étaient *évêchés* en l'an 400. On n'essaie pas de démontrer directement ce principe, parce que cela serait sans doute difficile, mais on l'affirme « très résolument [3] », puis on raisonne comme si on l'avait prouvé.

1. Tillemont, *Hist. des Empereurs*, VI, p. 470, cf. p. 353 ; Hadr. Valesii *Rer. Francic.* lib. V, t. I, p. 212 : Nicol. Vignier, *Traité de l'ancien état de la Petite-Bretagne*, p. 72.

2. *Revue des questions historiques*, cahier d'octobre 1884, p. 590, article sur le livre de M. Loth. L'auteur de cet article écrit que les Bretons de Riothime pouvaient bien venir *du midi* : supposition qui (à notre sens) va de pair avec la date fantaisiste de 475 assignée à cet événement. — Un autre critique, dissertant aussi sur l'émigration bretonne, conclut que « nous sommes rejetés du ve siècle au vi^e. » (*Bulletin critique*, n° du 15 juin 1884, p. 243.)

3. « Je suis donc, et très résolument, de l'avis de M. L... : au ve siècle, toute cité

Pour cette école la Lyonnaise troisième, la province ecclésiastique de Tours, est un objet de scandale : il y a là certaines cités auxquelles on ne peut attribuer d'évêques, et à côté, d'autres qui en ont trop. Dans l'ouest de la péninsule armoricaine, les diocèses dont on peut historiquement constater l'existence cadrent, non avec les anciennes cités gallo-romaines, mais avec les petits états bretons fondés aux Ve et VIe siècles. C'est une vraie insurrection contre le système si régulier, si bien aligné, imaginé par l'école ci-dessus. M. Loth, qui prend les faits comme ils sont, comme ils résultent des documents les plus sûrs et des traditions les plus autorisées, qui ne se pique point de les redresser au moyen d'une conception systématique, — M. Loth a eu le tort de ne rien faire pour réprimer ou pour dissimuler cette révolte. Il expose sans détour cette situation incorrecte, il en déclare la principale cause, qui n'est autre que l'émigration bretonne : ce qui revient à dire que l'organisation ecclésiastique de l'extrême Armorique est notoirement postérieure à l'an 400 et ne procède pas de la *Notice*. Gros péché aux yeux de l'école *notitiaire*. Aussi on se lâche sans ménagement contre lui ; on le montre armé d'un *pennbas*, d'un « terrible gourdin »[1], dont il assomme sans pitié ses adversaires : plaisanterie d'un goût et d'un à-propos douteux pour quiconque a lu le livre de M. Loth et connaît par conséquent l'urbanité constante de sa forme, la convenance irréprochable de sa discussion.

Ce qui est aussi étrange, ce sont les expédients auxquels on recourt pour remettre dans le rang, ramener à la ligne du devoir les *insoumis* de la troisième Lyonnaise. Nous nous bornerons, crainte de longueur, à quelques exemples.

Un peuple, entre autres, les Diablintes, pour sa peine de n'avoir point d'évêché, s'est vu soumis aux plus durs traitements. Depuis la publication des *Gestes des évêques du Mans* dans les *Vetera analecta* de Mabillon[3] et les découvertes archéologiques du dernier siècle, le chef-lieu des Diablintes était placé par tout le monde sans difficulté au lieu de Jublains, près Mayenne (dép. de la Mayenne). Un adepte du système *notitiaire* veut bien reconnaître que « le nom de Jublains *rappelle* celui des Diablintes[2] ». Il ne le *rappelle* pas, c'est ce nom lui-même : du VIe au IXe siècle, nombre de documents authentiques nomment formel-

avait son évêque. » (*Bulletin critique*, du 15 juin 1884, p. 245). En tant que principe absolu, cette opinion est rejetée, plus ou moins explicitement, par la plupart des critiques, entre autres par Adrien de Valois, d'Anville, Guérard, les auteurs du *Gallia Christiana*, etc.

1. *Bulletin Critique* du 15 juin 1884, p. 243.

2. *Revue des Questions historiques*, t. XXXVI, cahier d'octobre 1884, p. 593.

3. Voir mon mémoire *Diablintes, Curiosolites et Corisopites* (Paris, Champion, 1881, p. 5-7) publié dans le compte rendu du Congrès breton de Quintin de 1880. Mais il ne

lement *Diablintes* ou *Diablentes* cette bourgade qui, en français, s'est appelée successivement Jablent, Jeblent, Jublent aujourd'hui Jublains, et placent dans la circonscription qui en dépendait diverses localités répandues sur un territoire de quinze ou vingt lieues de diamètre. Du sol de Jublains les fouilles archéologiques ont exhumé un temple, un amphithéâtre, une citadelle, des rues, des maisons, nombre de médailles et d'antiquités variées, en un mot tout ce qui constitue une ville gallo-romaine importante. Nulle part ailleurs on ne trouve le nom de Diablintes ni rien qui le rappelle attaché à aucune localité. Pour démontrer l'existence des Diablintes à Jublains, il y a donc une évidence complète[1].

Mais nous avons dit plus haut le crime de Jublains : il n'a pas d'évêque. Dès lors ses Diablintes, si Diablintes qu'ils soient, n'ont plus droit à l'existence, selon le système *notitiaire :* ils ne peuvent absolument représenter les Diablintes de la *Notice ;* il faut de toute nécessité les déporter allleurs, là où on pourra découvrir un évêché à leur colloquer. Tout ce qu'on peut accorder aux gens de Jublains — et encore par grâce, parce que leur nom (comme on le dit avec un ingénieux euphémisme *rappelle* celui des Diablintes, — c'est qu'ils sont une colonie des Diablintes de la *Notice.* Cet heureux expédient imaginé, reste à découvrir la cité mère : car comment traiter de colonie une population dont la mère-patrie ne se trouve nulle part ? Cette soi-disant colonie serait un effet sans cause, *prolem sine matre creatam,* c'est-à-dire une fantaisie non avenue aux yeux de la critique sérieuse.

On s'est donc mis à la recherche de la cité mère. On a découvert un évêché ne se rattachant à aucun peuple de la *Notice*, évêché qui, à la vérité, ne se montre ni en 400 ni en 500, mais seulement sur la fin du VIe siècle, et dont les habitants (prétend-on), dans un texte que l'on dit du IXe siècle, seraient nommés *Dialethenses :* dont on a fait sans façon *Diablentenses*, *Diablentes*, d'où on a conclu que le siège de cet évêché devait s'appeler originairement *Diablentum*, *Diabletum*, devenu ensuite *Dialetum*, et enfin par contraction *Aletum* (le tout hypothétiquement), c'est-à-dire Alet ou Aleth, ville gallo-romaine, contre les ruines de laquelle s'est bâti au moyen âge Saint-Servan, et dont le siège épiscopal a été au XIIe siècle transféré à Saint-Malo. Conception fort ingénieuse - pour un château de cartes, -- dont la base, la base unique et bien frêle — le nom *Dia-*

faut pas comprendre parmi ces documents authentiques le prétendu testament de S. Julien, évêque du Mans, que j'ai cité (d'après M. Cauvin) comme du IVe siècle, et qui est une pièce apocryphe sans valeur sérieuse, d'une fabrication bien postérieure, ce que d'Anville avait déjà remarqué.

1. « Rien ne souffre moins de difficulté actuellement (dit d'Anville) que la demeure des *Diablintes* dans un canton du Maine ». *Notice des Gaules* (1760), p. 487.

lethenses — n'est, au vrai, qu'une variante erronée d'un manuscrit du XVe siècle sans autorité.

J'ai soufflé sur cette fantasmagorie dans mon mémoire des *Diablintes, Curiosolites et Corisopites*, et je l'ai ruinée de telle sorte que les premiers inventeurs, M. Kerviler et M. Longnon, avec une bonne foi et une loyauté parfaites, l'ont abandonnée comme insoutenable.

Mais il y a toujours, on le sait, des gens *plus royalistes que le roi :* après que les premiers auteurs de cette opinion y ont renoncé, il est encore des adeptes qui s'obstinent à la soutenir. L'un d'eux en rendant compte, lui aussi, de l'*Emigration bretonne* de M. Loth, a écrit cette phrase : « Si le véritable établissement des Diablintes ne doit pas être placé là « où le propose M. Longnon [c'est-à-dire dans le pays d'Aleth], *il faut* « *le chercher ailleurs que dans le Maine*[1]. » Ce qui en bon français veut dire : Nulle part, si ce n'est dans le Maine, on ne trouve la moindre trace des Diablintes : donc il ne faut pas les chercher dans le Maine[2]. Mais cette phrase est précédée d'une autre non moins notable : « Le nom de Jublains, dit le critique, *rappelle*[3] les Diablintes. Mais... *les* « *textes les plus anciens du moyen âge ne révèlent rien en faveur de Jublains*, « dont le nom indiquerait simplement qu'il se trouva dans cette région « une colonie de Diablintes. »

Qui ne croirait d'après cela que la seule base de l'opinion qui place les Diablintes à Jublains, c'est la ressemblance plus ou moins prochaine entre ces deux noms, dont le second, comme on dit, *rappelle* le premier ? En réalité, de la seconde moitié du VIe siècle à la première moitié du IXe, le nom *Diablentes*, *Diablenticus*, est donné plus de dix fois, par des actes et documents très authentiques, non seulement à Jublains, mais à six ou huit localités qui l'entourent (entre autres la rivière d'Aron, les communes actuelles de Trans, de Marcillé-la-Ville, de Chalon, de Mésangé, la pa-

1. *Revue des Questions historiques*, du 1er octobre 1884, p. 593.

2. Le prétexte imaginé pour justifier cette bizarre affirmation c'est que, dans les documents qui appliquent à Jublains le nom de Diablintes, cette localité est qualifiée *oppidum*, non *civitas*, et la circonscription qui en dépend *vicaria*, *condita* et non *pagus*, bien que *pagus* soit d'ordinaire, sous les Mérovingiens, le titre attribué aux territoires qualifiés *cités* dans la *Notice*. Donc, dans la *Notice*, les Diablintes sont une cité, dans les documents de l'époque mérovingienne ils sont tombés à l'état de peuplade subalterne et de simple subdivision. Mais, entre ces documents et la *Notice*, il y a (faut il le rappeler ?) la grande invasion barbare du Ve siècle, fléau effroyable dont nous ignorons le détail, mais qui sema la Gaule de ruines, d'affreux désastres. Quoi d'étonnant si la cité des Diablintes, ruinée par ce cataclysme, était devenue une bourgade et un territoire (malgré son étendue) subalterne ? Les partisans du système *notitiaire* sont d'autant moins recevables à rejeter cette très naturelle explication que, selon eux, même avant l'invasion du Ve siècle, il n'était pas rare de voir, en Gaule, des cités tomber en ruines, s'effacer et disparaître ; voir *Bulletin Critique*, n° du 15 juin 1884, p. 244, note 1.

3. Il le rappelle en effet tout comme le nom de *Paris*, orthographié *Paris*, rappelle le nom de *Paris*, pas davantage, puisque Jublains, en latin, c'est *Diablintes*.

roisse de Saint-Martin de Mayenne), lesquelles délimitent un territoire d'environ quinze lieues de diamètre. Ces documents, ce sont les Vies de S. Domnole (VIe siècle), de S. Siviard (VIIe s.), de S. Aldric (VIIIe s.), qu'on trouve dans les Bollandistes, Mai, III, p. 608 (édit. d'Anvers); Mars, I, p. 66; dans Baluze, *Miscellanea*, I, p. 116 (édit. in-folio). Ces actes, c'est le testament de S. Bertrand, évêque du Mans en 616, des chartes et diplômes de Beraire, aussi évêque du Mans (en 710), de Louis le Débonnaire et de Charlemagne, actes publiés par D. Mabillon, *Vetera Analecta*, III, p. 132, 144, 213, 264, 265 (première édition, in-8), et par Baluze, *Miscellanea*, I, 85 et 86.

Voilà comme il est exact de dire que « *les textes les plus anciens du moyen âge ne révèlent rien en faveur de Jublains !* » Assertion d'autant plus singulière que j'avais déjà indiqué ces textes dans mon mémoire *Diablintes, Curiosolites et Corisopites*, et qu'il était aisé de les vérifier. Sans doute, le moyen le plus simple de se debarrasser d'un fait ou d'un argument qui gêne, c'est de passer à côté comme s'il n'était pas, au besoin même, d'en nier l'existence. Mais est-ce là un procédé de discussion sérieuse, et si les adeptes du système *notitiaire* sont obligés de recourir à de tels expédients, que penser de leur thèse ?

VII.

Le critique qu'on vient de citer, s'il interdit de placer les Diablintes dans le seul lieu du monde où « les textes les plus anciens du moyen âge révèlent » leur existence, admet cependant, au moins à titre d'hypothèse, qu'on pourrait se trouver réduit à la dure nécessité de les chercher hors du pays d'Aleth. Celui dont nous allons parler n'a point de ces faiblesses. Il ignore ou affecte d'ignorer, en tout cas il ne mentionne même pas les nombreux textes mérovingiens qui appliquent le nom de Diablintes à Jublains. Il ne connaît de Diablintes que dans la péninsule armoricaine, dans le pays où les meilleurs géographes bretons (entre autres M. de la Monneraye, M. Bizeul) placent les Curiosolites, dont l'évêque se nomme « *episcopus Aletensis* ou (selon ce critique) *Dialetensis* », dont le siège épiscopal est Aleth[1]. De ceux du Maine il ne soufffe mot, pour lui ils n'existent pas, il a d'autres soucis.

Si Jublains n'a pas d'évêque, le territoire arbitrairement octroyé aux Diablintes par ce critique en a trop, il en a deux : un à Aleth, un à Dol. Tout le souci et tout l'effort du critique est de supprimer l'un de ces

1. Voir *Bulletin Critique* du 15 juin 1884, p. 244, 246 et 247.

sièges épiscopaux (Dol) au profit de l'autre : à cela il consacre une bonne part de son article sur le livre de M. Loth, car c'est dans un compte rendu de l'*Emigration bretonne* que se produit cette thèse : circonstance qui nous oblige de l'examiner de près.

Les meilleurs historiens de la Bretagne, dom Lobineau, dom Morice, admettent, comme un double fait incontestable, 1° la fondation de l'évêché de Dol, vers le milieu du VIe siècle, par S. Samson, émigré de la Grande-Bretagne, 2° la transformation irrégulière de cet évêché en métropole bretonne par le roi breton Nominoë, en 848.

Selon le critique de M. Loth, il n'y aurait pas eu du tout d'évêché à Dol avant l'érection en ce lieu de la métropole de Nominoë ; Dol, jusque-là, aurait dépendu de l'évêché d'Aleth. Pour établir ce système original, il faudrait tout d'abord discuter la Vie de S. Samson, publiée par Mabillon dans le Premier Siècle des *Actes des Saints de l'ordre de S. B noit :* document composé peu de temps après la mort du saint sur des témoignages contemporains, sur une relation écrite laissée par un de ses parents [1] ; donc, document très autorisé, qui nous montre nettement Samson fondant à Dol un évêché tout à fait distinct de celui établi, vers le même temps ou peu après, par S. Malo au milieu des ruines de la ville gallo-romaine d'Aleth. Dans cette Vie figurent en outre deux successeurs de Samson, évêques du même siège : Leucher, Tigernomagl à qui cette Vie est dédiée [2].

Ce témoignage primordial, essentiel, ne peut donc être passé sous silence dans une discussion sérieuse. Pourtant, comme il rase par pied le nouveau système, l'inventeur de ce système ne le mentionne même pas ; il parle, il raisonne, comme si ce témoignage n'existait point : comme premier document sur la question, il cite, d'après la *Chronique de Nantes*, le récit de l'érection de Dol en métropole par le roi Nominoë.

Dans la forme où nous l'avons aujourd'hui, la Chronique de Nantes est un centon, dont toutes les parties sont loin d'avoir une égale valeur ; nous doutons que le critique de M. Loth se rende clairement compte de la provenance et de la composition de ce document. Admettons cette partie de la Chronique de Nantes comme écrite au IXe siècle : il serait sûr dès lors qu'elle l'a été sous l'influence directe d'Actard, évêque de Nantes en 848, le plus fougueux adversaire de la métropole de Dol, et par un auteur tout dévoué aux Franks, ouvertement hostile aux Bretons,

1. Voir *Vit. S. Samsonis,* § 2 et 4, dans Mabillon. *Acta SS. Ord. S. Bened.*, Sæc. I, p. 165 et 166.
2. *Ibid.*, p. 185.

surtout à Nominoë qui, dans l'érection de cette métropole, avait eu pour but de combattre l'influence franke et s'était servi de l'occasion pour chasser de leurs sièges, avec Actard, les prélats de race germanique imposés à la Bretagne par Louis le Débonnaire. En de telles conditions — qui ne sont pas contestables — le témoignage du Chroniqueur de Nantes sur cette affaire est *a priori* suspect.

Selon lui, avant la métropole de Nominoë établie en 848, Dol n'aurait été qu'un monastère ; aussi, entre les prélats chassés de Bretagne à cette époque ne met-il point d'évêque de Dol, mais un Salacon qualifié par lui évêque d'Aleth, *Salaconem Aletensem*.

Sur ces deux points la Chronique de Nantes est contredite par deux témoignages d'une autorité très supérieure : 1° par la Vie de S. Samson, dont nous parlions tout à l'heure, qui atteste la fondation d'un siège épiscopal à Dol au VIe siècle et l'occupation de ce siège par une succession d'évêques ; 2° par une lettre du concile de Soissons de 866, qui qualifie Salacon *évêque de Dol*, non évêque d'Aleth.

La façon dont on prétend éluder l'irréfutable témoignage de ce concile est curieuse. « Les évêques d'Aleth (dit-on), dans le « diocèse desquels se trouvait Dol [c'est justement la question], *pou-* « *vaient fort bien se qualifier d'évêques de Dol*... d'autant plus qu'on leur « contestait alors leur juridiction sur le pays de Dol [1] ».

Il y aurait fort à dire sur cette assertion. Mais pour en montrer l'inanité, il suffit de citer le texte du concile de Soissons :

« Plus d'une fois déjà, nous avons entretenu la sainte Eglise romaine « des évêques témérairement chassés par les Bretons et dont plusieurs « vivent encore, quoique exilés, savoir : Salacon, *évêque de Dol, dont les* « *Bretons prétendent contre tout droit que le siège est une métropole*, et aussi « Susannus, évêque de Vannes [2] ».

Voilà ce qu'écrivaient au pape Nicolas Ier, en 866, une vingtaine d'évêques gallo-franks ; et comme jamais les Bretons n'ont prétendu avoir une métropole à Aleth ni nulle part ailleurs qu'à Dol, Salacon, — au témoignage de ce concile, très bien renseigné par deux de ses membres, les évêques de Nantes et de Tours, — Salacon, avant d'être chassé de Bretagne, c'est-à-dire avant 848, avant la métropole de

1. *Bulletin Critique*, 15 juin 1884, p. 236.

2. « De episcopis autem ab eisdem (Britonibus) temere et irreverenter ejectis, id est, de *Salacone Dolense*, adhuc superstite, *cui loco se jactitant metropolim contra fas habere*... (de) Susanno etiam Venetensi adhuc superstite, ... frequens ad sanctam Romanam ecclesiam processit mentio, cum adhuc ipsi exules demorentur » *Lettre des évêques du concile de Soissons* dans D. Morice, *Preuves de l'Hist. de Bretagne*, I, 322, et dans Mansi, *Concilia*. XV, 733.

Nominoë, n'était aucunement évêque d'Aleth, mais très formellement évêque de Dol. Quant à la divergence qui existe sur ce point entre le concile de Soissons et le Chroniqueur de Nantes, — pour preférer au témoignage très désintéressé du premier les allégations très passionnées du second, il faudrait abjurer tout sens critique.

L'hypothèse bizarre d'un prétendu amalgame des titres épiscopaux d'Aleth et de Dol est donc insoutenable.

Un autre fait de cette même année 866 — dont on a encore voulu tirer parti contre M. Loth — prouve clairement, tout au contraire, l'existence de l'évêché de Dol avant 848.

En 866, Festinien, détenteur du siège de Salacon et qui se disait lui-même archevêque de Dol, avait demandé le pallium au pape Nicolas Ier, en se fondant, entre autres, sur ce que l'un de ses prédécesseurs, Restoald [1] aurait été consacré archevêque par le pape Sévérin (en 640), et un autre, Juthmaël, gratifié du pallium par un autre pape, Adrien Ier (772 à 795). Nicolas Ier, qui voyait la prétendue métropole de Dol combattue vivement par celle de Tours et par toute l'église de France, qui lui-même, avec raison, la condamnait, ne voulait point donner le pallium à Festinien et traitait même, dans ses lettres, celui-ci fort durement. S'il n'y eût pas eu de siège épiscopal à Dol avant 848, tout le monde ecclésiastique, le pape le premier, aurait parfaitement connu, en 866, la date si récente de cette érection [2]; dès lors Nicolas Ier n'eût pas manqué de dire à Festinien: — Votre siège n'a pas vingt ans d'existence, et vous venez me parler de soi-disant prédécesseurs remontant à un et à deux siècles: Allez, vous vous moquez de moi! — Au lieu de cela, le pape répond :

« Vous nous avez écrit que Restoald, votre prédécesseur, comme on « le voit dans nos registres (*decessorem vestrum, sicut in nostris legitur « gestis*), aurait été consacré archevêque par Sévérin, pontife de la « sainte Eglise romaine, et un certain Juthmaël gratifié du pallium par « Adrien. En vain avons-nous feuilleté les registres de ces deux papes, « nous n'y avons rien trouvé de cela [3] ».

1. Altération probable de la forme bretonne *Rethwal*. — C'est la réponse de Nicolas Ier qui nous fournit ces informations sur la lettre de Festinien, car cette lettre n'existe plus et n'est pas connue.

2. D'autant que Nicolas Ier était monté sur le trône pontifical en 858, dix ans à peine après la date de ce fait supposé.

3. « Scripsistis præterea nobis ut hujus Romanæ sanctæ Ecclesiæ præsul Severinus Restoaldum, decessorem vestrum, sicut in nostris legitur gestis, in archiepiscopum consecrasset, et Adrianus cuidam Juthmaëlo pallium dedisset: sed nos, utrorumque gestis revolutis, nihil in eis super his penitus valuimus reperire. » *Lettre de Nicolas Ier à Festinien*, dans D. Morice, *Preuves*, I, 321, et dans Mansi, *Concilia*, XV, 473.

Donc, du titre archiépiscopal de Restoald, du pallium de Juthmaël, même de l'épiscopat de ce dernier, nulle trace, en 866, dans les archives de l'Eglise romaine : mais pour Restoald lui-même, le pape admet sans difficulté que les registres pontificaux le mentionnent comme prédécesseur de Festinien, c'est-à-dire comme évêque de Dol, seule qualité reconnue à celui-ci par Nicolas Ier. Nouvelle preuve bien authentique, bien irréfutable, ce semble, de l'existence de l'évêché de Dol avant 848. Voici comme le critique de M. Loth croit détruire cette preuve :

« Il est clair dit-il que le *sicut in nostris legitur gestis* est tiré de la « lettre de Festinien, sauf le changement de *vestris* en *nostris*. » — Et il conclut : « *Si M. Loth avait consulté les textes*, il n'aurait pas dit que « le pape Nicolas déclare qu'il a trouvé mention de Restoald dans les « registres de l'Eglise romaine[1] ».

« Les textes » que M. Loth a omis de consulter, ce n'est pas la lettre de Nicolas Ier à Festinien, puisqu'il la cite. Ce ne peut être que celle de Festinien, dont le critique allègue ici avec assurance une clause, qui (selon lui) infirmerait la valeur du texte de Nicolas Ier relatif à Restoald. Pourtant M. Loth a une excuse : c'est que cette lettre de Festinien n'existe pas, le texte en est perdu depuis longtemps, on n'en connaît pas un mot, et ce que nous en dit le critique est une pure invention de son esprit. M. Loth pourrait donc dire à son tour : — Si mon adversaire prenait les textes comme ils sont, sans y mêler ce qui n'existe pas, sans écarter systématiquement ce qui existe (entre autres la Vie de S. Samson), il y verrait exactement ce que j'y vois, ce qu'ont vu les meilleurs esprits qui ont touché à cette matière, D. Morice, D. Lobineau, D. Martène, c'est-à-dire des preuves nombreuses, irréfragables, de l'existence de l'évêché de Dol depuis le VIe siècle[2].

En effet, pour tout esprit non prévenu, il est peu de faits historiques de ce temps et de ce genre mieux établis. Mais le système qui transforme la *Notice des Gaules* en nomenclature épiscopale, exigeant impérieusement — paraît-il — que les Diablintes eussent un évêché et n'en eussent qu'un, on a d'abord expulsé ce malheureux peuple du pays du Maine, malgré tous les documents qui l'y rattachent, pour le transporter dans celui d'Aleth, où on ne peut montrer de lui la moindre trace. Et comme, sur le territoire où on l'installait on trouvait deux évêchés,

1. *Bulletin Critique*, n° du 15 juin 1884, p. 247.

2. Ces preuves (en dehors de ce que nous en avons dit), nous les omettons ici, parce que nous ne faisons pas un travail special sur cette question, mais nous aurons l'occasion d'y revenir.

on a jugé tout simple « d'extirper » celui qui gênait ; il fallait pour cela écarter des documents essentiels, tordre des témoignages authentiques parfaitement clairs : on l'a fait « résolûment [1] ».

Ces procédés, au moins singuliers [2], il était nécessaire de les décrire parce qu'ils jugent un système, surtout quand ce système les impose à d'excellents esprits qui, libres de telles entraves, sont aptes à produire et produisent effectivement d'excellentes œuvres.

VIII.

Sur cette question des cités et des évêchés de la péninsule Armorique, nous avons dû insister, puisque c'est sur ce terrain que l'ouvrage de M. Loth a été principalement attaqué.

Attaques vives, comme tout ce qui part de l'esprit de système, quoique fondées, on vient de le voir, sur des raisons bien légères, incapables de faire brèche dans la théorie de l'émigration bretonne développée par M. Loth.

Nous tenions à le constater ; car, malgré quelques rares divergences avec l'auteur portant sur des points secondaires, cette théorie, on le sait, c'est la nôtre. Elle peut se résumer ainsi :

1° Négation du système qui attribue la colonisation bretonne de l'Armorique à une expédition conquérante, laquelle aurait expulsé ou anéanti d'un coup les indigènes pour leur substituer les conquérants.

2° Colonisation par bandes d'émigrés, isolées, successives, poussées hors de la Grande-Bretagne par l'invasion saxonne, débarquant à la file en Armorique pendant plus d'un siècle.

3° Comme résultat de ces longues et nombreuses émigrations, prépondérance de la race bretonne dans la nation formée en Armorique du mélange des émigrants et des indigènes. — Prépondérance dans l'ordre civil : principautés bretonnes substituées aux cités gallo-romaines. — Prépondérance dans l'ordre religieux : organisation, par les Bretons émigrants, d'évêchés dont les limites coïncident avec celles des principautés bretonnes. — Prépondérance de la langue : substitution du breton au gaulois, ou plutôt au latin vulgaire et corrompu, parlé au ve siècle en Armorique comme dans le reste des Gaules.

1. On avoue d'ailleurs nettement que le tout a pour but de faire rentrer Dol dans la chimérique cité *diablintique* d'Aleth ; voir *Bulletin Critique* du 15 juin 1884, p. 247. D'ailleurs, en dehors du système qui assimile la *Notice des Gaules* à une nomenclature épiscopale et déclare obligatoire la superposition d'un évêché à chacune des cités, impossible de trouver même un prétexte pour transborder les Diablintes de Jublains à Aleth.

2. Nous en laissons de côté plusieurs autres du même genre, dignes pourtant d'être signalés ; mais il faut se borner.

4° Conclusion: ce sont les Bretons qui ont fait la Bretagne, c'est-à-dire la société, la nation bretonne du continent.

Conclusion peu téméraire et bien naturelle, ce semble ; adoptée tout à la fois par la saine érudition qui la confirme et par le simple bon sens; mais contestée encore, çà et là, fort opiniâtrément par l'esprit de système.

Cette conclusion, le livre de M. Loth contribuera efficacement, nous le croyons, à en assurer le triomphe définitif ; la distinction si méritée qu'il a obtenue de l'Institut en est un gage. Et l'auteur aura ainsi rendu un grand et réel service à la cause des études celto-bretonnes, à celle de la saine critique et de la vérité historique.

Arthur de La Borderie.

LES MISSIONS GALLOISES EN BASSE-BRETAGNE.

Nous traduisons la note suivante de la chronique du *Red Dragon* de juin 1885.

« D'après le *Freeman*, la Société des Missions Baptistes a l'intention de supprimer sa mission en Bretagne. Le Rev. John Howell écrit à la *Seren* pour engager les baptistes gallois à reprendre l'œuvre qui a été abandonnée par cette Société. Il rappelle ce fait que l'œuvre des missions en Bretagne a été inaugurée par le pays de Galles qui, il y a bien des années, y avait envoyé feu M. Jenkins. Appuyant sur le fait de l'idolâtrie virtuelle (*virtual idolatry*) qui règne en Bretagne et sur l'identité de race entre Gallois et Bretons, M. Howell demande que le pays de Galles ne laisse pas son enfant mourir faute de soins. La proposition est appuyée avec chaleur par M. Jones, Gallois baptiste de Birkenhead. M. Howell et M. Jones ont déjà plusieurs fois visité la Bretagne et montré avant cette crise un vif intérêt pour la mission bretonne. »

Il y a plus de quarante ans déjà que de zélés Gallois ont envoyé des missions protestantes en Bretagne ; elles n'ont eu d'autre effet que de causer une émotion irritée au clergé catholique dont on cherchait à suborner les ouailles. C'est l'occasion de signaler rétrospectivement un petit livre écrit d'un ton très mesuré et qui a conservé tout son intérêt : *La Basse-Bretagne et le pays de Galles ; quelques paroles simples et véridiques, adressées à M. le comte Hersart de La Villemarqué, de l'Institut*, par J. Williams, pasteur gallois à Quimper. Paris, Meyrueis, 1860, in-12. — Le même sujet avait auparavant déjà inspiré un livre anglais : *Britanny and the Bible*, by J. Hope. London, Longman, 1852, in-12.

Le souvenir des saints bretons qui sont venus évangéliser l'Armorique aux v° et vi° siècles ne doit pas faire illusion aux missionnaires gallois de notre temps. Ces vieux missionnaires faisaient des miracles ; souvent, par exemple, ils traversaient la Manche dans une auge en pierre ; — dans plusieurs églises de Bretagne on montre encore l'auge miraculeuse du saint patron. Quand les pasteurs baptistes, méthodistes et autres du pays de Galles seront aussi forts en thaumaturgie, alors ils pourront espérer obtenir en Armorique le succès de saint Cado et de saint Gildas. H. G.

MÉLANGES.

SUR LA FORME DE QUELQUES NOMS GÉOGRAPHIQUES DE LA PÉNINSULE IBÉRIQUE.

Vacua.

La vraie forme du nom de ce fleuve nous est offerte par Strabon (3, 3, 4, Οὐακοῦα), comme il est prouvé par la forme moderne *Vouga* (*Vauga* dans les documents en bas latin antérieur au XIIe siècle). Comparer *auga*, forme populaire, pour *agua*, lat. *aqua*. Il faut donc corriger les formes *Vacca*, *Vagia* dans Pline (4, 21, 35, 113). S'il y a ici un nom qui se rattache aux langues celtiques, il faut comparer pour la terminaison *Addua*, *Mesua*, etc. Voir Zeuss-Ebel, *Gramm. celt.*, p. 764. La racine se retrouverait dans *Bello-vaci* [comp. *Bello-vix*, *Bello-vesus*, etc.] (Caes.), *Vacus* (Steiner, n° 936), *Vaco* (*ibid.*, n° 115), *Vacalus* (Caes, *B. G.*, IV, 10, 1; Glück, *Die bei C. J. Caesar vork. keltischen Namen*, p. 16, 1).

Erminius mons.

Serra da Estrella est le nom moderne de cette montagne de la Lusitanie ; il n'y a que le nom de lieu *Aramenha* qui paraisse se rattacher à *Erminius*. Je crois que dans Ἑρμίνιον ὄρος (Dio Cassius, 37, 52, 53), *Herminius mons* (Caes., *B. Alex.*, 48, 2), l'aspiration est aussi peu justifiée que dans les noms *Hercynia*, *Helvii*, *Helvetii*, etc. (voir Glück, p. 10) ; s'il est permis d'y voir un nom d'origine celtique, il est composé de *er* et d'un thème *mino-*. La particule *er*, qui sert à renforcer la signification, est le premier élément d'*Er-cunia* (*Hercynia*) ; comp. mod. kymri *er-chynu* « elevare », *er-chyniad* « elevatio », *erddrym* (*er* + *trym*) « compactus » (Zeuss-Ebel, p. 895). La racine *cun* se retrouve dans le mod. kymri *cwn* « altitudo », *cunu* « exsurgere », etc., et peut-être dans les anciens noms *Cunetion* (*It. Ant.*), *Cuno-bellinus*, *Cunotamus*, etc. (Zeuss-Ebel, p. 92, 860; Gluck, p. 11), *Conembriga* (**Conenobriga*), etc. Le thème *mino-* serait dérivé de la racine *min* du lat. *pro-min-eo*, *e-min-eo*,

im-min-eo, *men-tu-m*, *mon-ti-*. Voir Pictet, *Origines*, I², 147. Corssen, *Krit Nachtr.*, p. 79; *Ueber Aussprache*, etc. II, 29 (cf. Curtius, *Grundzuege*, n° 413). Il y a en moy. kymr. *mínid*, mont, en moy. cornique *menith*, en armor. *menez* (Ebel, *Beitraege z. vergl. Sprachf.*, II, 158; d'Arbois de Jubainville, *Revue celtique*, II, 207; I, 94; *Mém.*, *Soc. de ling.*, IV, p. 272). Comp. encore *Minaticum*, lieu de la Gaule (*Beitraege zur vergl. Sprachforsch*, III, 418, Zeuss-Ebel, p. 806), *Vindo-mined* (mons albus, Zeuss-Ebel, p. 132). * *Er-minos*, d'où la forme adjective *Erminius*, aurait donc la même signification que * *Fr-cunos*, d'où *Ercunia*, *Ercunius*, c'est-à-dire *très élevé*, *celui qui est très élevé*.

Iacca.

Ἴακκα (Ptol., 2, 6, 67) ville dans la Tarraconaise; Ἰακκηνοί (Strab.; Ptol., 2, 6, 72), peuple de la Tarraconaise, dont le territoire est nommé Ἰακκητανία (Strab., III, 4, 10). Sur les variantes de ces noms et la question géographique qui s'y rattache, voy. E. Hübner (*Hermes*, I, 337-342), qui établit que *Iacca* n'était pas une ville des *Vascones*, comme le dit Ptolémée. La forme moderne du nom, *Jaca*, prouve jusqu'à l'évidence que *Iacca* est une bonne forme : le *j* moderne représente régulièrement l'ancien *i*, *j*; le double *cc* est représenté par *c*; s'il y avait dans la même forme un simple *c*, la forme moderne serait plutôt *Jaga* (cf. Diez, *Gramm. des langues rom.*, trad. fr., I, 237-8 et 226). Il se présente une explication possible par le celtique. L'irlandais *íc*, *ícc* « salus, salutis », *icc'he* « salvatus », « sanatus », le kymr. mod. *iach* « sanus », le vieil arm. *jechet*, proviennent, d'après Zeuss-Ebel, p. 49, d'un proto-celtique * *jacca*. Fick (*Zeitschrift für vergl. Sprachforschung*, xx, 173-4) y compare le grec ἄκος qui peut représenter un ancien * jakos. M. Stokes, à qui a peut-être échappé ce rapprochement de Fick, dit dans son glossaire d'Oengus (*On the Calendar of Oengus*, p. CCLXXIV): « *ícc*, s. f. *salus*, gen. *ícce* F² 49, 225, w. *iach*, from *isaccā* or *isancā* (cf. ἰάομαι from ἰσαομαι, see Fick, I, 30). » Il y a là une question que nous ne sommes pas à même de résoudre. Comp. encore *Jecora* « fluviolus » (Boll., Sept. 5, 617; Zeuss-Ebel, p. 779). Nous ne rappelons pas le nom *Salus Julia*, attribué à une ville de l'Espagne ancienne, à cause des doutes d'E. Boecking (*Not. dignitat.* 248*).

Allotriges.

Ἀλλότριγες et non Ἀλλόφριγες est, je suis porté à le penser, la vraie forme du nom du peuple dont il est fait mention dans Strabon (III, 3, 7).

Allobriges est une mauvaise forme pour *Allobroges ; Allotriges* porte les traits d'une forme celtique composée de *allot* + *riges* ; comp. *Durotriges*, peuple de la Britannia (Ptol., 2, 3, 29 = * *durotriges*, dont l'élément *durot* se retrouve dans *Durotix* [comp. *Calitix*] (Glück, p. 70), *Durotincum* (Zeuss-Ebel, p. 808).

Les thèmes *allot*, *durot*, pour *alloto*, *duroto* (comp. *Lugoto-rix*, Caes. *B. G.*, v, 22, 2) sont dérivés de *allo*, *duro*, comme *lugoto* de *lugo* (comp. *Lug-dunum* pour * *Lugo-dunum*, *Lugetus* = irland. *Lugith*, Glück, p. 75), *Senotum* de *seno* (comp. *Senones*, etc.).

On retrouve *allo* dans *Allobrox* (Horat., *Epod.* 16, 6; Juvenal, 7, 21, 41), plur. *Allobrŏges* (Liv., Plin., Mela, etc.), = kymri *all-fro* « alienigena ». Sur *brog* « terra, regio », voy. Zeuss-Ebel, p. 90, 137, 207, etc. *Allo* correspond au grec ἄλλος, lat *alius*. Le nom hispanique *Allucius* (*Corp. inscript. lat.* II, nos 737, 2465, etc. [*Alluqius*], et Dion Cassius, 57, 44) rappelle le lat. *Alienus*, l'all. *Anderst*.

Le second élément de *Allotriges*, *Durotriges*, — *riges*, — est le pluriel de *rix*, et correspond au lat. *rex*, *reges* (Zeuss-Ebel, p. 20; Glück, p. 2 n.).

Autrigones.

On a identifié quelquefois les *Autrigones* de Mela, III (1, 10), Plin. (III, 3), Ptol. (II, 6, 7), avec les *Allotriges* de Strabon ; ces noms sont, nous le croyons, de formation bien diverse. On peut voir dans *Autrigones* un dérivé de *Autricum*, qu'on ne rencontre pas dans la péninsule, mais que nous avons dans la Gaule; sur ce nom voyez Zeuss-Ebel (p. 799), d'Arbois de Jubainville (*Rev. celtique*, I, 471).

F.-Adolpho Coelho.

Lisbonne, 22 mars 1882.

LES NOMS DE LIEU DU PAYS DE MALMÉDY.

Le journal de ce bout de pays wallon englobé dans la Prusse rhénane où ont paru les études toponomastiques de M. Esser[1] n'étant guère accessible à la plupart de nos lecteurs, j'en ai extrait et traduit en partie ce qui m'a paru le plus propre à les intéresser, en abrégeant la forme.

1. *Bemerkungen über die Ortsnamen des Kreises Malmedy*, par le Dr Esser, dans le *Kreisblatt für den Kreis Malmedy*, S. VIth, séries d'articles depuis le 5 août 1882.

Les chiffres entre crochets renvoient aux numéros des articles de M. le Dr Esser; je les ferai suivre de quelques remarques.

-âcum, de *-anco*, correspond au germain *-ingen*, de *-anga-*, qui s'ajoute de même aux noms de personne pour former des noms de lieu [XVIII a, 56 *l*; XVIII b; XX, 58]. — Le rapprochement des emplois de ces deux suffixes a sans doute sa raison d'être, mais l'étymologie donnée pour le premier est phonétiquement inadmissible; *-âcum* est proprement le neutre d'une terminaison celtique d'adjectif, cf. lat. *merus*, *merācus*. Ce suffixe doit s'être formé d'abord sur des thèmes de la première déclinaison : cf. lat. *verbena*, *verbenāca*, *verbenāceus*; *viola*, *violāceus*, *gallina*, *gallināceus*, etc.

Arduenna silva = *Arduo-penna*, « altum caput, altus mons », ou « altus saltus », cf. *Ardobrica*, en Espagne, Méla 3, 1, 9, « collis » ou « mons altus » ? [IX, 33]. — Etymologie fondée sur la possibilité d'une chute du *p* gaulois (= celtique primitif *qu*, irlandais *c*), analogue à celle du *p* ario-européen en celtique primitif Mais rien ne montre que le *p* fût sujet à disparaître en gaulois, bien que le trécorois *éal* poulain (deux syllabes) soit identifié à *ebeul* = *epâlos*, *Et. gramm.* 2. Je crois plutôt que *éal* = cornique *ehal*, « pecus, jumentum », Z² 1075, de *p esalos*, cf. vieux haut allemand *fasal*, foetus, gallois *al*, vieil irl. *âl*, proles; bret. *eala*, *ala*, vêler, P. Grég.; *hallaf* (faire un petit), « selon quelques vieux dictionnaires », D. Le Pell., gall. *alu*.

-cêtum. *Beverce*, plus anciennement *Beverché*, *Beversé* = *Bivaro-cêtum* « bois où coule la Bever », de *Bîvara* (= « eau vive »), et *cêtum*, bois, v. irl. *ciad*, v. gall. *coit* = germ. *haitha*, lat. *bû-cêtum*, (= allem. *Kuh-heide*), *quer'cu)-cêtum* (Windisch, *Beitr. z. vergl. Spr.* VIII, 39), *sali ci)-cêtum*. Cf. *Cêtobriga*, en Espagne = *Heidberg*; *Utocêtum* (Bretagne), Forbiger, *Handb. d. alten Geogr.* III, 295; *Etocêtum*, ib. 294; *Lacto-cêtum*, ib. 293; *Cêtius mons* (Norique); *Aelium Cêtium*; *Vo-cêtius* = « Niederwald », cf. Cuno, *Vorgesch. Roms*, 485; *Vicus Tascaetium*, Rétie, de *Taxocêtum* « bois d'if », = peut-être *Tettscheid* (Kr. Daun), écrit *Texscith* en 1161 (*Mittelrh Urbek.*, I, 683). On peut ajouter avec vraisemblance *Caesia silva*, cf. Tac. Ann., I, 50 et des formes où il y a *ô* au lieu de *ê*, comme *Côtia*, auj. Cuise, dép. de l'Oise; *Silva Côtia*, la forêt de Compiègne (cf. Quicherat, 109); der *Coten-forast* (en 882) Kr. Bonn, *Mittelrh. Urbek.*, I, 126. Cf. les noms de personne, gaul. *Côtius*, dans le nom de lieu fréquent *Côtiâcum*; irl. *Ciadán*, gall. *Coetwallawn*, bret. *Worcoet* = *Ver-cêtus*; comme en germain *Haid-rich*, en lat. *Silvia*, etc. Le gaul. *cêtum*, bois, prononcé *zêtum* vers le VIIe siècle, est devenu *-scheid* dans un grand nombre de composés, sur la rive gauche du Rhin :

Burtscheid, près d'Aix-la-Chapelle = *Burcithum* ou *Borcetum*, de **Borvocêtum*, composé de *Borvus* ou *Borva*, *Bormus* ou *Borma*, plus tard *Wurmius fluviolus* (cf. Marjan, *Kelt Ortsn.*, I, 15) auj. *die Wurm*. De même *Trierscheid*, Kr. Adenau, = **Trêro-cêtum* « bois traversé par le Trierbach », au xe s. *Triera*. Ce mot *scheit* ou *scheid*, bois, semble avoir été adopté par les peuples habitant le cours moyen du Rhin ; car on trouve vingt exemples de composés où ce mot est déterminé par un complément germanique, par exemple *Quirinescheit nemus*, *Mittelr. Urbek.* III, 268 ; *Hoenscheid silva*, ib., III, 355. Ce complément est souvent un nom d'arbre ou d'animal. Il faut observer aussi que dans l'Eifel l'expression *im Scheit* est très commune comme désignation de district boisé [XV, 53]. — Un des points qui me semblent douteux dans cette dissertation si instructive est l'assimilation des formes gauloises par *o* avec celles qui ont *ê*.

Humes, *Hümes*, ein Flurname, m. « durch den ganzen Kreis Ottweiler ein kurzes, nicht tiefes Thal » ; vgl. Schmitt, *Der Kreis Saarlouis*, S. 139. Sollte dieses dialectische « Humes » nicht der deutsche Reflex des Keltisch-romanischen *cumbeta*, Hochthälchen, sein ? Zu *cumbeta* vgl. Buck, *Oberdeutsches Flurnamenbuch*, S. 94 [VII, 24, n.].

Jünkerath (cercle de Prüm) est d'origine germanique. et a été rapproché à tort de *Icorigium* ou *Ecorigium* (Ptolémée). Cf. *Dea Ico-vellauna*, *Icio-durum*, *Icio-magus*, n. de lieu, *Icos*, *Icus*, *Iccius*, *Icco*, *Iccianus*, *Iccavos*, n. de pers., et l'ethnique *Icini* [VIII, 30, n.].

Kolvender (die), oder der *Kolvenderbach*, scheidet die Pfarrgemeinden Manderfeld und Heppenbach. Das Bestimmungswort *Colvo-* erscheint noch in *Kolvenbach* (Weiler im Kr. Schleiden), *Kolveren* (im Arr. Hasselt) aus **Colvara*, und im Familienn. *von Kolf*. Wenn in *Colvo-* das *l* aus *r* entstanden ist, so gehört das Wort zu europ. *Karva*, graeko-ital. *corvo*, krumm. [iV, b, 1]. — L'existence d'un correspondant celtique du lat. *curvus* n'est pas prouvée. On pourrait penser au breton *korv-igel* « état de ce qui est entortillé », au fig. « duplicité ». Ce mot est tiré de *koulm*, nœud, *Et. gramm.*, 57, mais le changement d'*m* en *v* n'a ici aucune vraisemblance : comparez plutôt l'analogie de *Kammigellou*, zigzags, mot qui peint le vol du papillon (*Bombard Kerne*, 10), tréc. *Kamigel*, action de boîter, *Kamigelat*, de *Kamm*, courbe. Seulement *Korv-* doit être emprunté au latin *curvus*, comme *cyrf-* dans le gallois *cyrfol*, rond[1].

2. Il est possible aussi que *Korvigella*, brouiller, soit identique à *cozriguella*, tordre, que cite D. Le Pell d'après « le plus vieux des dictionnaires qu'il a lus », et que celui-ci vienne de **cot-tric-ellam*, cf. v. bret *guo-tric*, « differ », lat. *in-tricare* (cf. *Rev. Celt.*, V, 128).

Liége (deutsch *Lüttich*, holl. *Luik*, im aachener Dialekt *Lück*, wall. *Litge*). Dieser Ortsname scheint mir mit Rücksicht auf die « echteren Formen » *Luticha*, *Luthecha*, *Leudica*, *Leodicum* (bei F. II², S. 1010 f.) unbedingt den gallo-keltischen Ortsnamen auf *-âcum* zuzuweisen und als * *Lutiâcum* (von einem Personenn. *Lutius* oder *Loutius* : Or. 4994) aufgefasst werden zu müssen ; ein Ortsn. *Lutiâco*, womit allerdings Lüttich nichts zu schaffen hat, figurirt im Mittelrh. UB, I, S. 220 in einer Urkunde aus dem J. 912. Mit *Lüttich* aus *Lutiâcum* stehen zu vgl. : *Kuttig* (Kr. Mayen) aus *Cuttiâca villa* : Mittelrh. UB, I, S. 276, und *Rüttich* (vgl. Hardt, Lux. Weisth., S. 150, frz. *Roussy*, bei Thionville) aus * *Rutiâcum* von einen Personenn. * *Rutius*, der auf dasselbe gall. Namenelement *Ruto-* zurückgeht wie der Kelt. Volksn. *Ruteni* [XIV, 51, n.].

Stavelot, *Stablo*, wall. *Stâveleû*, *Stavleu*, piattd. *Stâvel*, en 651 *Stabelaco*, en 693 *Stabulacho*, *Stabelasco*, se présente dans d'autres documents sous la forme *Stabulaus*, pour *Stabulagus*, *Stabulacus* ; c'est à tort que la *Gramm. celt.*, 2e éd, p. 32, voit ici une diphtongue *au*. On trouve aussi *Stabuletum*, par assimilation de la terminaison celtique *-âcum* au suffixe roman *-êtum*, comme dans *Tulpetum*, *Marcetum*, *Hurcetum*, formes assez fréquentes dans les chartes, pour *Tulpiâcum*, Zülpich ; *Marciâcum*, Merzig ; *Urtiâcum*, Uerzig. La forme originaire doit être *Stabulâcum*, du nom d'homme *Stabulus*, qu'on lit dans une charte de l'an 804, cf. le gaul. *Cingius Stabulo*, Orell., 269. Ce nom *Stabulus* doit être celtique, puisqu'il n'est ni latin ni germain et qu'en gaul. *stabulo-* répond bien au grec σταφυλο-, raisin, cf. Fick, *Die griech. Personennamen*, 87 [II, 8 ; IX, 32]. — Cette explication de *Stabulus* est au moins bien douteuse ; en général, M. le Dr Esser ne se défie pas assez des interprétations de syllabes présumées gauloises par des mots appartenant à des langues autres que les idiomes néo-celtiques. Sur la chute de la gutturale dans *Stabulaus*, cf. D'Arbois de Jubainville, *Mémoires de la Société de Linguistique*, V, 427.

Emile Ernault.

A PROPOS DES LUGOVES.

Dans une récente séance de la Société des Antiquaires de France (18 mars 1885), M. D'Arbois de Jubainville a cité incidemment le nom des *Lugoves* des inscriptions gallo-romaines comme étant un pluriel, et le pluriel du nom du dieu Lug qui, pour lui, est le véritable nom du Mercure gaulois. A cette occasion, j'ai présenté quelques observations que je reproduis ici d'après le Bulletin de ladite Société :

Ce nom se rencontre en effet deux fois :

1) au nominatif, en Suisse.

LVGOVES

L'inscription se compose de cet unique mot, et le général Creuly la décrit ainsi : « sur le tailloir d'un chapiteau de colonne corinthienne en lettres creuses de 1 2 cent., ayant reçu des caractères en bronze, dont l'un subsiste, le dernier. Musée d'Avenches [1]. »

2) au datif, en Espagne (Tarraconaise).

LVGOVIBVS
SACRVM
L.L. VRCI
CO.COLLE
GIO. SVTORV
M D.D

M. Hübner, en publiant cette inscripton, ajoute : qualis fuerint Lugoves sutorum fortasse numina tutelaria nescimus [2].

Rien dans ces inscriptions — qui ne paraissent pas accompagnées de représentations figurées — n'indique s'il s'agit de dieux ou de déesses, ou même de divinités en général.

Dans son livre le *Cycle mythologique irlandais et la mythologie celtique*, M. d'Arbois de Jubainville avait référé à ces deux inscriptions, mais sans en citer le texte. Son lecteur était laissé dans l'ignorance de la forme *plurielle* de ces noms. Ce fait pourtant a de l'importance, lorsque M. d'A. de J. voit dans le Lug irlandais le type authentique et surtout le nom par excellence du dieu gaulois qui nous est connu sous le nom latin de Mercure [3]. C'est ce nom qu'il retrouve dans le nom de Lugudunum, ancien nom de plusieurs villes de Gaule [4].

Il me paraît bien hardi d'affirmer le vrai nom du Mercure gaulois et gallo-romain en l'absence de texte épigraphique qui serve de point de départ à une identification. En attendant ce texte, qui est encore à trouver, l'affirmation de M. d'A. de J. me semble contredite par ces

1. *Revue Celtique*, t. III, p. 300. — Cf. Mommsen, *Inscr. Conf. Helv.*, n° 161.
2. C. I. L. t II, n° 2818.
3. D'Arbois de Jubainville : *Le Cycle mythologique, etc.*, p. 178.
4. MM. Siegfried et Wh. Stokes avaient expliqué le premier terme de ce nom par l'adjectif *lugu* = gr. ἐ-λαχύς, (cf. irl. *laigiu* « plus petit ». W. S., *Three Irish Glossaries*, p. xxx), soit « le petit fort ». M. d'A. de J. l'explique par Lug « soit le fort de Lug ».

deux faits qui se tiennent l'un l'autre : 1° on ne trouve Lug au singulier dans aucune inscription ; 2° on le trouve au pluriel dans les deux seules inscriptions qui nous font connaître son nom. Or, si ce nom est employé au pluriel, cela paraît indiquer qu'il s'agit non d'une divinité particulière et personnelle, mais d'un ensemble de divinités comme les *Matres*, les *Patres*, les *Digenes*, etc., tous noms de divinités collectives et, par conséquent, des *Dii minores* au point de vue de la hiérarchie générale des dieux.

Cet argument s'appuie sur l'analogie que nous fournissent les dieux personnels du panthéon gallo-romain. Mercure, que M. d'A. de J. nous dit être Lug, est adoré et nommé dans de nombreuses inscriptions ; mais jamais l'hommage ne s'adresse *Mercuriis* « aux Mercures. » Jamais on ne trouve d'inscription *Ioribus* « aux Jupiters ». On trouve, il est vrai, une fois MARTIB*us*, mais ce pluriel suit deux noms indigènes de dieux, et cela montre qu'il s'agit de deux noms distincts, assimilés l'un et l'autre à Mars et réunis par suite de ce fait dans une même invocation [1].

M. d'A. de J. a cité par analogie la pluralité du culte de la Vierge Marie. J'aurais cru téméraire d'introduire ici des comparaisons avec le christianisme, mais puisque M. d'A. de J. me donne l'exemple, je le suivrai dans cette voie : je le ferai d'autant plus volontiers que je considère l'étude des manifestations populaires du christianisme comme la meilleure préparation à l'étude des religions de l'antiquité. En étudiant ces religions seulement en elles-mêmes, dans les fragments qu'elles nous ont laissés, on serait dans la situation où étaient les pauvres physiologistes d'avant la Renaissance, qui étudiaient le corps humain dans Galien, Hippocrate et Aristote, au lieu de l'étudier dans l'homme lui-même par la dissection et l'autopsie. Ce n'est pas dans des débris morts qu'on peut saisir les phénomènes de la croyance, c'est dans les manifestations de la croyance vivante, directement et complètement connaissable.

Je prends donc l'analogie que m'offre M. d'A. de J., mais elle se tourne contre lui. La Vierge Marie, en effet, n'est jamais adorée que comme unité, N.-D. de la Salette, N.-D. de Lourdes, N.-D. de Bétharram, N.-D. de Roc-Amadour, etc. Jamais on n'invoque les Vierges Maries », les « Notres-Dames » au pluriel. On dit et on invoque « les saints et les saintes du Paradis », de même qu'on parle, pour les ordres de la hiérarchie céleste, des Confesseurs, des Vierges, des Prophètes, etc. Mais jamais on ne dit « les Maries », pas plus qu'on ne di-

1. L. COELIVS. RVFVS || IVLIA. SEVERA. VXOR || L. COELIVS. MANCIVS. F || DIVANNONI || DINOMOGETIMARO || MARTIB || V. S. L. M. — Saint-Pons (Hérault). Allmer, *Revue épigraphique du Midi de la France*, t. I, n° 286, p. 245.

rait « les Jésus », parce qu'il s'agit dans ce cas d'une divinité personnelle. On peut fixer la divinité dans un lieu spécial, le concevoir sous un aspect particulier, en vénérer une qualité distincte, multiplier en quelque sorte la divinité par ce procédé de *fissiparité*, pour emprunter une heureuse expression à notre confrère M. Flouert. Mais, dans cette succession de formes diverses, le personnage divin n'en garde pas moins sa personnalité ; et ces épithètes, ces qualités, ces appellations invoquées à part n'arrivent jamais à la multiplication du personnage invoqué. Et cela n'est pas seulement vrai de la théologie, ce l'est aussi du culte populaire. Celui qui invoque N.-D. de la Salette, ou N.-D. de Lourdes, ou N.-D. de Bétharram, etc., invoque l'une d'elles séparément : il ne pense pas à les invoquer toutes ensemble. Jamais la piété populaire ne parle « des Maries ».

Je n'ai pas à parler ici du culte des « Saintes Maries » dans la Camargue, en Provence — nom collectif qui se rencontre aussi ailleurs dans les légendes et les croyances populaires — parce qu'il n'y est pas question de la Vierge Marie multipliée, mais de trois saintes appelées chacune Marie (Marie-Madeleine, Marie-Salomé et Marie-Jacobé), qui seraient venues de Palestine en Gaule après la mort de Jésus-Christ.

Pour en revenir à la question générale, je crois qu'il faut être extrêmement prudent dans la comparaison entre les Dieux de la Gaule et les personnages de la légende irlandaise. En effet, on ne compare pas ici des choses correspondantes ni des choses qui se ramènent à une même mesure. En Gaule, on a des noms dans des inscriptions et quelques rares symboles figurés : pas de *sagas*. En Irlande, on n'a pas de monuments figurés, et l'on n'a que des sagas souvent altérées : les anciens dieux y sont devenus des héros d'histoires merveilleuses et d'aventures evhémerisées. Si l'on avait les légendes authentiques de la Gaule, il y aurait matière à comparaison directe ; mais on ne les a pas. On ne procède que par à peu près, en s'aidant de données d'âges différents et de couches différentes. Je ne conteste nullement l'utilité de la comparaison de l'Irlande avec la Gaule ; on en retire tous les jours de précieux enseignements, et M. d'Arbois de Jubainville nous en a fourni plus d'un. Mais cette confrontation doit être menée avec prudence ; il faut soumettre chaque hypothèse à une contre-épreuve, et surtout établir une ligne de démarcation bien nette entre ce qui est un fait acquis — et ce qui est une hypothèse, même séduisante.

H. Gaidoz.

ELEUTHÈRE ET LE ROI BRETON LUCIUS [1].

La notice d'Eleuthère contient une phrase à laquelle se rattache un vaste développement de légendes : *Hic accepit epistolam a Lucio Britannio rege ut christianus efficeretur per eius mandatum.* En reproduisant ces mots dans son Histoire ecclésiastique [2], Bède apprit aux Anglo-Saxons et aux Bretons un fait dont ils ne paraissent pas avoir eu connaissance auparavant, la conversion de leur pays, au temps du pape Eleuthère et de l'empereur Marc-Aurèle, sous les auspices d'un roi nommé Lucius. L'*Historia Britonum* du pseudo-Nennius (IXe siècle), disserte déjà sur le nom celtique Lever maur auquel devait correspondre le latin Lucius [3].

De nouveaux détails apparaissent au XIIe siècle dans les compilations historiques locales. Ainsi le *Liber Landavensis*, cartulaire de l'église de Landaff, ville du pays de Galles, située à peu de distance de Cardiff [4], marque les noms, Elvanus et Modivinus, des ambassadeurs de Lucius, auxquels le pape aurait donné l'initiation sacerdotale et les pouvoirs de missionnaires. Selon Geoffroy de Monmouth [5], le pape envoya en Bretagne deux personnages appelés Faganus et Duvanus. Guillaume de Malmesbury [6] localise l'histoire à Glastonbury, ville du comté de Somerset, au sud du golfe de Bristol. D'autres traditions la rattachent au pays situé au nord du même golfe, aux alentours de Cardiff [7]. On n'a pas manqué, bien entendu, de retrouver la lettre par laquelle le pape Eleuthère répondit à la demande du roi Lucius [8].

1. Cette note est empruntée à la nouvelle édition du *Liber pontificalis* par M. l'abbé Duchesne, t. I, p. CII. — Le *Liber pontificalis* est une histoire des papes divisée en notices biographiques, rédigée à Rome par un clerc de cette église, vers le commencement du VIe siècle. — Le pape Eleuthère, dont il est ici question, a siégé de l'an 174 à l'an 189 environ. — (*Note de la direction*).

2. Anno ab incarnatione Domini CLVI, M. Antoninus Verus, decimus quartus ab Augusto, regnum cum Aur. Commodo fratre suscepit ; quorum temporibus cum Eleutherus vir sanctus Romanae ecclesiae praesset, misit ad eum Lucius Britannia um rex epistolam, obsecrans ut per eius mandatum christianus efficeretur ; et mox effectum piae postulationis consecutus est, susceptamque fidem Britanni usque in tempora Diocletiani principis inviolatam integramque qu eta in pace servabant *Hist. eccles.*, I, 4 ; cf. *Chron.*, ad ann 180).

3. Anno Dom inc. CLXIV Lucius Britannicus rex cum universis regulis totius Britanniae baptismum susceperunt, missa legatione ab imperatoribus Romanorum et a papa Romano Evaristo (*sic* : Lucius agnomine Lever-maur, id est magni splendoris, propter fidem quae in eius tempore venit (Nennius, *Hist. Brit.*, c. 18, dans des *Monum. histor. Britann.*, t. I, p. 6[illegible]).

4. Ed. Rees, Llandovery, 1840, p 67.

5. *Hist. Regum Britanniae*, IV, 19, dans les *Rerum Britannicarum Scriptores*, Heidelberg, 1587. p. 30-31.

6. *Gesta Regum Anglorum*, I, 19, éd. Hardy, Londres, t. I. p. 31-32.

7. Articles Lucius et Eleutherius dans le *Dictionary of christian Biography* de Smith et Wace.

8. Jaffé † 60 ; — Coustant, *App.*, P. 23 ; Migne, *P. G.*, t. V, p. 1143.

Il est inutile d'insister sur ces développements postérieurs ; revenons au *Liber pontificalis*, source première de toutes ces légendes. Où son auteur a-t-il pu trouver un tel renseignement ? En général il ne s'inquiète guère des pays éloignés de Rome ; la fondation des autres églises, leur apostolat primitif, les relations de leurs premiers missionnaires avec l'église romaine et les conséquences de subordination qui peuvent s'y rattacher, sont des choses qui le préoccupent fort peu. Chercher ici une intention dogmatique, une tentative en faveur de la suprématie de Rome sur les églises de Bretagne, c'est égarer son exégèse. Du reste, au moment où il écrivait, ces églises, isolées du reste de la chrétienté par l'invasion des Anglo-Saxons, ne pouvaient guère exciter son intérêt. Aucun document ne montre qu'on s'en soit alors occupé à Rome d'une façon particulière.

Que le fait soit invraisemblable, cela saute aux yeux. Sous Marc-Aurèle et Commode, la Bretagne, et notamment les pays désignés par les légendes du XIIe siècle, était certainement une terre provinciale, dans laquelle il ne pouvait y avoir aucun roi proprement dit. A la rigueur cependant, il serait concevable que quelque chef de clan, dans les montagnes de la Cambrie, où l'autorité romaine avait peu d'action, se fût donné le titre de roi ; mais qu'un roi de ce genre ait eu l'idée d'ouvrir des négociations avec un évêque chrétien aussi éloigné de lui que le pape Eleuthère, c'est une chose trop invraisemblable pour être admise sur un témoignage aussi faible. Gildas, l'historien des Bretons, auteur du VIe siècle, n'a pas l'ombre d'un souvenir à ce sujet.

Mais si les rois bretons ou n'existaient pas, ou n'étaient guère apparents au IIe siècle, en revanche ils étaient assez connus au Ve. Gildas en fait souvent mention. Dans les derniers temps de la domination romaine. En Gaule, on avait vu figurer, parmi les défenseurs de l'empire, un corps de Bretons, commandés par le roi Riothime ou Riothame [1] ; battus par Euric, roi des Wisigoths, à Déols en Berry, ils s'étaient repliés sur la Bourgogne. On ne sait ce qu'ils devinrent. Ces Bretons étaient chrétiens ; ils avaient des évêques spéciaux, dont deux, je crois, sont connus : Mansuetus, qui assista au concile de Tours, en 461, et Riocatus, ami de Fauste de Riez et de Sidoine Apollinaire (v. 472). C'est vers ce temps-là que commence l'émigration des Bretons insulaires sur les côtes de la presqu'île qui porte maintenant leur nom ; comme le corps de Riothame, ces troupes d'émigrés avaient à leur tête des évêques et des chefs auxquels pourrait convenir le titre de roi, suivant l'acception alors en usage.

1. Jordanes, *Getica*, XLV, p. 118, éd. Mommsen ; Sidoine Apoll. *ep.* III, 9 ; IX, 9.

C'est, je pense, à cette organisation que se rattachent les faits ou les idées qui ont porté l'auteur du *Liber pontificalis* à s'occuper des Bretons. Un moine breton, le célèbre Pelage, avait vécu à Rome un siècle auparavant ; Fauste de Riez, Breton lui aussi, y vint plusieurs fois vers le déclin du ve siècle ; sa science, ses vertus, le grand âge auquel il parvint, purent lui valoir une considération spéciale ; les débats auxquels ses écrits donnèrent lieu ne furent agités que sous Hormisdas [1], et encore plutôt en dehors de Rome et entre théologiens proprement dits. On peut rappeler la mission de Palladius, que le pape Célestin envoya convertir les Scots (Irlandais) et la commission donnée par le même pape à saint Germain d'Auxerre [2] pour aller en Bretagne prêcher contre l'hérésie pélagienne.

Tout cela peut servir à montrer que les Romains de la fin du ve siècle et du commencement du siècle suivant n'avaient perdu de vue ni la Bretagne ni les Bretons ; mais je m'empresse de reconnaître qu'il n'y a pas là une explication suffisante de l'assertion précise, quoique fausse, de notre auteur sur la lettre du roi Lucius au pape Eleuthère. D'où l'a-t-il tirée ? C'est ce que, dans l'état actuel des documents, je dois me résigner à ignorer.

L. Duchesne.

A PROPOS DES TOURS RONDES D'IRLANDE.

On ne conteste plus aujourd'hui, croyons-nous, que les tours rondes d'Irlande soient simplement la *survivance* d'un mode de construction ecclésiastique disparu ailleurs de bonne heure devant les progrès de l'architecture. La tour ronde était la tour qui servait de lieu d'observation et de refuge et de sacristie pour les objets précieux. Ailleurs, elle est arrivée à faire partie intégrante de l'église ; en Irlande, elle est restée distincte ; et comme elle était bâtie en pierre, tandis que l'église était d'ordinaire en bois, la tour a survécu aux incendies qui ont détruit l'église.

A ce propos, et comme comparaison historique, il est curieux de remarquer que le nom par lequel les langues germaniques expriment l'idée d'église, all. *kirche*, angl. *church*, etc., désignait originairement une tour et qu'il est un emprunt au gaulois. La traduction gothique de la Bible

1. Ep. 124 (Thiel, p. 929) de l'année 520.
2. Prosper *ad ann.* 421, 429.

par Ulfilas traduit par *kelikn* les mots grecs ἀνώγαιον et πύργος (Luc, XIV, 28, et Marc, XII, 1, et XIV, 15). C'est de ce mot *kelikn* que J. Grimm dérivait l'allemand *kirche* et ses congénères, la forme ancienne n'étant pas seulement *chiricha*, mais aussi *chilicha* (et dans un dialecte suisse on dit aujourd hui *chilche*) : « chaque église ayant une tour, disait Grimm, la réunion des deux sens s'explique par là[1]. » L'église, c'était la tour. « Cette explication [par *kelikn*], ajoutait Grimm, est meilleure que toutes celles qu'on a présentés pour le mot *kirche*[2]. »

Pour des raisons d'ordre phonétique, Grimm regardait le mot *kelikn* comme étranger aux langues germaniques et comme emprunté à une autre langue. Mais à quelle langue ? Les recherches avaient été conjecturales et vaines lorsque la découverte de l'inscription gauloise de Sainte-Reine d'Alise révéla le mot gaulois CELICNON, et permit d'y reconnaître l'original de l'énigmatique *kelikn* de la Bible gothique[3]. Plus tard, Gluck a expliqué ce mot par la racine CEL « s'élever[4]. »

Dans la transformation de l'architecture ecclésiastique, les Germains ont donc gardé *le mot*, tandis que les Irlandais gardaient *la chose*.

Cet emprunt du gaulois *celicnon* date sans doute du temps où les Gaulois dominaient en Allemagne et dans la région alpestre. La trace de cet empire gaulois est attesté par des noms de lieux, de montagnes et de rivières bien connus des philologues ; et l'archéologie ajoutera bientôt son témoignage à ces documents, car il semble bien qu'on doive rapporter à cet empire gaulois des œuvres d'art fort curieuses que l'on commence à découvrir dans la Haute-Italie et en Autriche et qui représentent des scènes de la vie militaire et sportive[5].

Ce mot n'est pas le seul qui, dans la langue germanique, atteste une origine gauloise. M. Kluge, dans son récent dictionnaire, déclare que le gothique *reiks* « roi » et ses mots congénères dans les langues germaniques (y compris l'allemand *reich* « empire ») dérivent du gaulois *rig-*. Le mot français *riche* qui est, *directement*, d'origine germanique, serait donc, *indirectement*, d'origine celtique[6]. M. Kluge pense ausssi que le mot allemand *amt* « emploi » pourrait venir du gaulois *ambact-os* « ser-

1. J. Grimm, cité dans les *Beitræge*, t. IV, p. 137.

2. La plus en vogue de ces explications est celle du grec κυριακόν qui est reprise de nouveau par M. Kluge dans son récent *Etymologisches Woerterbuch der deutschen Sprache*. Strasburg. 1882. M. Kluge reconnaît pourtant les difficultes que presente cette explication.

3. Cette identification est due au Dr Graves ; cf. Stokes dans les *Beitr.*, t. II, p. 108, et Becker, *ibid.*, t. IV, p. 136.

4. *Beitr.*, t. V, p. 97.

5. Voir notre article *l'Art de l'Empire gaulois*, en cours d'impression en ce moment à la *Revue Archéologique*.

6. Kluge, op. cit., s. v. *Reich*.

viteur[1] ». Nos lecteurs apprendront avec plaisir que la question des emprunts des langues germaniques au gaulois, qui a tant d'intérêt au point de vue de l'histoire de la civilisation en Europe, va être reprise et approfondie par M. d'Arbois de Jubainville. H. G.

TRADITIONS POPULAIRES DE LA BASSE-BRETAGNE.

INTERSIGNES ET PRÉSAGES DE MORT.

Tout malheur est généralement annoncé par un intersigne, par un présage quelconque : il y a des intersignes d'incendie, de naufrage, de guerre, de perte d'argent, de procès, mais les plus communs se rapportent à la mort. Peu de gens, à la campagne, atteignent l'âge où poussent les dents de sagesse sans avoir reçu quelque avertissement de ce dernier genre.

La nuit est profonde, — depuis longtemps, déjà, le sommeil a clos vos yeux, — tout à coup un grand bruit vous réveille, on dirait une pile de planches qui dégringole dans votre grenier. Ecoutez ! on traîne de lourds morceaux de bois là-haut, la scie grince, le rabot lui répond. Pas n'est besoin de chercher longtemps à quels ouvriers vous avez affaire : un de vos plus proches parents est à l'agonie, et les menuisiers invisibles travaillent pour lui.

Pan, pan ! on frappe sur votre table, sur vos meubles, tout près de vous, souvent à la tête ou au pied de votre lit. *Pan, pan !* c'est le marteau, le petit marteau de la Mort qui cloue un cercueil. Dans quelques jours, avant la fin de la semaine peut-être, l'un des vôtres mourra certainement.

Clic, clac ![2] c'est le bruit de l'eau qui dégoutte ; *clic, clac !* on jurerait qu'il pleut à côté de vous. Pour sûr, un marin de vos parents, votre père, votre frère, votre fils peut-être, meurt en ce moment noyé.

Cocorico ! votre coq chante à une heure où il devrait être endormi. Il annonce une mort prochaine. Si vous êtes un homme avisé, levez-vous et tuez-le sans plus attendre ! Cette mort qu'il prédit sera peut-être la vôtre, en effet, ou celle de l'un de vos plus aimés, si ce n'est la sienne.

Ouaho, ouaho ! les chiens aboient et se répondent d'un village à l'autre.

1. Sur l'étymologie d'*ambactos* qui signifie litt. « circumiens », voir un article de Glück, cité plus loin à la nécrologie de Glück.

2. Au risque de paraître abuser des mimologismes, je crois devoir conserver, autant que faire se peut, aux traditions que je donne ici, la forme sous laquelle je les ai rencontrées.

Ils ne peuvent s'en prendre à la lune : la lune est noyée dans des nuages. Leurs aboiements continus sont des présages de mort.

Uhu'u, u'uhu ! voici maintenant que les chouettes et les effraies s'en mêlent. *U'uhu !* Dieu prenne en pitié le malade qui s'éteint dans le voisinage ! Le malheureux ne reverra pas le soleil béni.

Ourlic, ourlic ! j'entends la charrette mal graissée de la Mort qui descend la côte. Tous les cœurs sont glacés d'épouvante. Qui vient-elle chercher ? La Mort, enveloppée dans un grand linceul blanc, fouette à tour de bras ses deux maigres haridelles blanches. *Ourlic, ourlic !* Quelle hâte ! La grande faucheuse a, sans doute, beaucoup de besogne à faire.

Et ce n'est pas tout : il y a, pendant la nuit, mille autres bruits, mille autres voix qui, pour les sages, pour ceux qui savent entendre, ont une signification semblable. Il y a aussi les visions, les visions terribles. Tantôt c'est un de vos parents, un de vos amis, dont le plus souvent une grande distance, l'immensité des mers vous sépare, qui incline sur le vôtre son visage doucement éclairé par la lune et vous regarde tristement ; tantôt c'est une main blanche et froide qui arrache vos couvertures ou vous tire par les pieds. Nombre de gens ont vu pareillement des chandelles se promener, toutes seules, d'une chambre à l'autre, de petites flammes bleues courir sur la queue des poules au perchoir, des châsses posées de travers sur la pierre du foyer, et que sais-je encore !

Si les ombres de la nuit sont favorables à ces avertissements, il ne faut pas croire qu'il ne puisse s'en produire à la lumière du jour. Parfois, en plein midi, des gouttes de sang tombent, sans que l'on puisse savoir d'où, sur le front ou sur la main des gens ; des points jaunes apparaissent au bout des doigts, sur le pouce principalement, et grandissent et s'étendent comme des taches d'huile ; — des chants funèbres traversent l'air ; des soupirs, des sanglots, des gémissements, des cris d'angoisse semblent s'échapper de tombes mal fermées : autant de présages sinistres, à la suite desquels on ne peut tarder d'apprendre la mort d'un être tendrement aimé.

Midi ! J'ai parlé de midi : c'est l'heure où l'on dîne, sans prendre toujours le soin de se compter. Précaution bien utile pourtant, puisque, si treize personnes se trouvent assises à la même table, l'une d'elles doit inévitablement mourir dans l'année.

La plupart des oiseaux de mauvais augure choisissent aussi le jour pour révéler à l'homme les malheurs dont il est menacé.

Quand vous voyez la pie ramasser sur un chemin des brins de paille ou de petits morceaux de bois pour les porter dans le champ voisin où elle les enfouit, vous pouvez vous dire, en assurance, que sur ce même chemin un enterrement passera bientôt.

Et le corbeau donc, avec ses croassements agaçants et lugubres, n'est-il pas aussi prophète de malheur ?

Couac, couac, couac ! En voici un qui semble vous poursuivre ; il vole d'arbre en arbre jusqu'auprès de votre maison ; un peu plus, s'il n'avait peur du bâton, il entrerait avec vous. Et il crie, il crie à tue-tête, il se démène avec rage, vous n'entendez que lui. Un membre de votre famille, tenez-le pour certain, est sur le point de trépasser.

Une jeune fille de Plouguerneau avait promis à l'une de ses amies d'aller, à l'époque du carnaval, passer quelques heures près d'elle. D'un village à l'autre il pouvait y avoir deux petites lieues de pays. Au jour dit, la mignonne part joyeuse, après avoir fait un brin de toilette. En traversant son courtil, elle entend un corbeau jeter des cris assourdissants et le voit tout à coup s'abattre auprès d'elle. Elle fait quelques pas en avant, le corbeau la suit, toujours criant. Peu soucieuse d'avoir pour l'escorter un compagnon aussi désagréable, elle lui jette des pierres. L'oiseau les évite avec adresse, mais ne s'éloigne pas. Une telle obstination n'était pas naturelle. La jeune fille se demande s'il n'y faut pas voir un avertissement. Sur le sort de son père et de sa mère elle ne peut être inquiète, elle vient de les quitter l'un et l'autre dans l'état de santé le plus rassurant ; mais elle a un cousin malade, et les jours de ce cousin, pense-t-elle, pourraient bien être menacés. Elle n'en continue pas moins son voyage, un peu troublée toutefois, et arrive chez son amie. A peine a-t-elle eu le temps de s'asseoir qu'un homme tout essouflé, baigné de sueur, accourt lui annoncer la mort de son père. Vous comprenez le saisissement et le désespoir de la pauvre fille. Son père mort, est-ce donc possible ? C'est à tourner le sang de la femme la plus courageuse. Ah ! l'ingrate et l'écervelée ! Dieu lui-même a pris soin de l'avertir, et elle n'a pas écouté sa voix ! Elle tombe sans connaissance et, quand des soins empressés l'ont rendue à elle-même, elle reste inconsolable, s'arrachant les cheveux, maudissant son aveuglement.

Une dame de Lesneven avait un fils de vingt ans, malade depuis quelques jours, mais la maladie semblait légère, rien ne faisait prévoir qu'elle dût avoir un lugubre dénoûment. Un matin, la pauvre femme entend, en se levant, quelque chose comme le bruit d'un bâton ferré sur lequel on se serait appuyé fortement à chaque marche de l'escalier, pour monter dans la chambre du jeune homme. Tôt après, un choc pesant ébranle la porte de la rue. Elle accourt, inquiète. Personne auprès du malade, personne dans les pièces voisines, personne dans la rue. Eh bien ! deux jours plus tard, on portait son fils en terre. Quand les prêtres vinrent faire la levée du corps, le pied de la croix résonna sur les

marches de l'escalier avec le même bruit de ferrailles qu'elle avait entendu l'avant-veille. Quand on sortit le cercueil de la maison, une de ses extrémités heurta violemment la porte. Ce choc avait aussi été entendu. Toujours des avertissements, et, ceux-ci, la malheureuse mère les avait compris.

Un fermier de Ploudaniel fut un jour bien affligé. N'avait-il pas oublié d'ensemencer l'un des sillons de son champ ! Quand vint le moment où les blés sortent de terre, il alla voir si la vermine n'avait pas trop maltraité son bien. L'apparence était bonne partout, sauf sur le point dont il vient d'être parlé. Je vous laisse à penser s'il se mordit les doigts. Semblable distraction est, en effet, impardonnable, s'il est vrai pourtant que l'on soit toujours maître de l'éviter. D'aucuns pensent que non ; peut-être n'ont-ils pas tort. Donc, notre homme se demanda qui de sa maison mourrait dans l'année, car c'est là, tout le monde le sait, présage de mort. Si le sillon non ensemencé est le plus long du champ, c'est le chef de famille qui s'en va ; si ce sillon ne vient qu'en seconde ligne, la moitié de ménage peut se préparer à recevoir les saintes huiles ; s'il est court, l'un des enfants est condamné ; s'il n'est ni court ni long, l'un des valets ou l'une des servantes mourra sans tarder. Le sillon laissé de côté appartenait à cette dernière catégorie. Voilà pourquoi la petite gardeuse de vaches, qui paraissait si alerte et plus saine que poisson, fut conduite au cimetière quelques semaines après. Ce malheur en entraîna un autre. Pendant la veillée mortuaire, une voisine restée seule, un moment, près du cadavre, le vit tout à coup rouvrir les yeux. Quand un mort dont les yeux ont été soigneusement fermés s'avise de les rouvrir pour regarder les personnes qui l'entourent, c'est pour leur apprendre que l'heure dernière de l'une d'elles approche. La chère femme ne se trompa pas à ce muet avertissement. Le dimanche suivant, une fièvre pernicieuse s'empara d'elle et l'emporta en neuf jours.

Combien d'indices aussi certains, aussi infaillibles, ne serait-il pas facile d'ajouter à ceux que nous connaissons déjà !

L'une de vos poules se met-elle à chanter le coq[1], tremblez pour la vie de l'un des vôtres !

Avez-vous chez vous un malade qui, malgré son état de faiblesse, demande à changer de lit, dites-vous qu'il ne se relèvera pas.

Votre lampe, bien pourvue d'huile et de mèche, vient-elle à s'éteindre sans cause apparente, attendez-vous à perdre, à bref délai, quelqu'un de votre entourage.

1. A imiter le chant du coq.

Apercevez-vous le matin, en sortant de chez vous, une croix tracée sur votre porte, signe de deuil prochain.

Quand, dans l'âtre, la cendre forme des pelotes, la Mort sans tarder fera parler d'elle, et, si la femme chante en balayant la maison, il y a pour celle-ci grand danger [1].

Assistez-vous à une messe de mariage et voulez-vous savoir lequel des deux époux vivra le plus longtemps : regardez les deux cierges allumés sur l'autel, l'un à droite pour l'homme, l'autre à gauche pour la femme. Celui qui jettera le plus de clarté, tout en se consumant le plus lentement, vous donnera la réponse attendue. « Flamme vive et longue, belle santé et longue vie ; — flamme terne et courte, petite santé et courte vie. » Si l'un des cierges vient à s'éteindre avant la fin de l'office religieux, attendez-vous à apprendre, avant le douzième mois révolu, la mort de celui des mariés à qui il appartiendra.

Une femme enceinte ne peut accepter d'être marraine, sans condamner à une mort prompte et sûre son filleul ou l'enfant qu'elle porte dans son sein. Encore une prédiction facile à faire, à l'occasion, et pour laquelle on n'a point à craindre les démentis.

Le matin de la Saint-Jean, les gens qui, la veille au soir, ont fait un feu de joie, ne manquent pas d'accourir, d'ordinaire, avant le lever du soleil, pour en visiter l'emplacement. Si quelqu'une de ces personnes doit mourir dans l'année, la trace de son pied nu existe certainement au milieu des cendres chaudes, et il n'est pas malaisé de la reconnaître. Bien rarement on revient de cette recherche sans trouble et sans serrement de cœur. Encore un présage de mort dans le quartier.

Si *l'herbe à la reprise* [2], passée neuf fois dans la flamme des bûchers de la Saint-Jean et placée, au moment du retour à la maison, entre la maîtresse poutre et les solives, vient à se dessécher, même menace, et menace qui n'a jamais trompé personne.

Que vous dirai-je de plus ? Les avertissements ne font point défaut à l'homme ; tant pis pour lui s'il ne les écoute pas et se laisse surprendre !

L.-F. Sauvé.

1. *Pa bouloud al ludu en oaled,*
Ar Maro prest a vo annonset,
Ha mar kan ar vreg 'n eur skuba 'nn ti,
E-z-euz danjer bras evit-ih.

2. *Sedum telephium.*

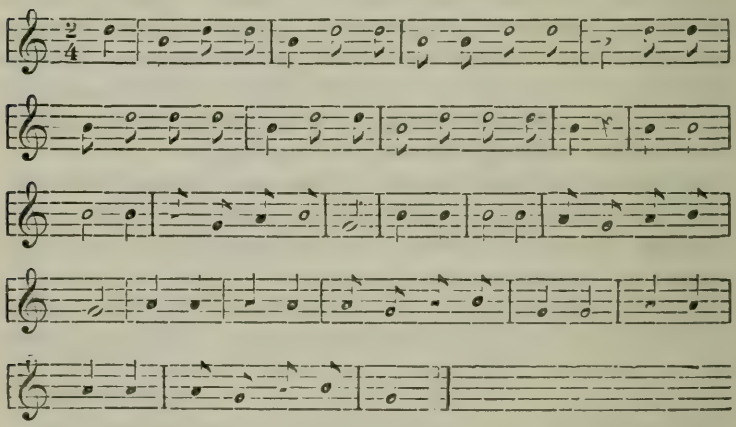
GOUSPERO AR RANED.

Ces « *Vêpres des Têtards* » ont quelque rapport avec les « *Séries* » du *Barzaz-Breiz*, mais pour le poème dialogué seulement ; les deux mélodies n'ont rien de commun.

M. de La Villemarqué mentionne lui-même certaines « *Vêpres des Grenouilles* » ; en trécorrois, cette traduction de « *Gouspero ar Râned* » est inexacte. La *grenouille*, c'est « *ar glesker* » ; mais le *têtard*, voilà « *ar rân* » ; les « *Vêpres des Grenouilles* », ce serait donc « *Gouspero ar Gliskiri* », ou « *ar Gleskered* ».

A Trézélan (Côtes-du Nord), où j'ai recueilli, la première fois, cette *berceuse*, un savant de l'endroit me disait : « *ar ranned* », *les Séries ;* non : « *ar râned* », *les têtards*. Le peuple entend et prononce toujours : « *gouspero ar râned.* »

La mélodie en est une phrase à trois membres, qui coupe les couplets d'inégale façon, suivant le sens et à mesure que le couplet s'allonge. Elle a la cadence d'une *berceuse*.



Les paroles sont absolument inintelligibles : en vouloir quelque interprétation, c'est demander aux gens du peuple qu'ils traduisent les chants latins qu'ils répètent, le dimanche, à la messe.

— 1° *Kan ker, Killore*
— *Jolik, petra fell d'id-de ?*
— *Kanoen digan-id-de.*

— Petra kanin-me d'id-de ?
— Keran eur rann a gement ouzoud-te.
— Eur biz da varc'ha da Vari [1],
Perc'hen tri mab [2] *Heri.*
Keran eur rann a gement ouzonn-me.

Chante fort, Killoré — Jolic, que (te) faut-il à toi ? — (Une) chanson de ta part. — Que (te) chanterai-je à toi ? — La plus belle série d'un de toutes celles que tu connais. — Un doigt à immobiliser (vouer) à Marie, — maîtresse sur les trois fils de Henri. — (Voilà) la plus belle série d'un de toutes celles que je connais.

2° *Kan ker, Killore...*
Keran daou rann a gement ouzoud-te.
— Daou viz da varc'ha da Vari,
Perc'hen tri mab Heri.
Keran daou rann a gement ouzonn-me.

Chante fort, Killoré... La plus belle série de deux de toutes celles que tu connais. — Deux doigts à immobiliser à Marie, — maîtresse sur les trois fils de Henri. — (Voilà) la plus belle série de deux de toutes celles que je connais.

3° *Kan ker, Killore...*
Keran tri rann a gement ouzoud-te.
— Tri biz da varc'ha da Vari ;
Perc'hen tri mab Heri.
Keran tri rann a gement ouzonn-me.

Chante fort, Killoré... La plus belle série de trois de toutes celles que tu connais. — Trois doigts à immobiliser à Marie, — maîtresse sur les trois fils de Henri. — (Voilà) la plus belle série de trois de toutes celles que je connais.

4° *Kan ker, Killore...*
Keran pewar rann a gement ouzoud-te,
— Pewar goêle o kana Lexodie.
Treminidi, lavar d in-me.
Perc'hen tri mab Heri.
Keran pewar rann a gement ouzonn-me.

1. C'est peut-être : un doigt pour y mettre l'anneau...
2. J'ai toujours entendu *tri mab* et pas une fois *tri vab* (*Heri*) : *Heri* serait donc un nom de femme.

Chante fort, Killoré... La plus belle série de quatre de toutes celles que tu connais. — Quatre taureaux chantant *Lexodie*. — Gens qui passez, dites-moi. — Maîtresse sur les trois fils de Henri. — (Voilà) la plus belle série de quatre de toutes celles que je connais.

5° *Kan ker, Killore...*
Keran pemp rann a gement ouzond-te.
— Pemp buoc'h du awalc'h o tremen douar douar.
Pewar goêle o kana Lexodie.
Tremenidi, lavar d'in-me.
Perc'hen tri mab Heri.
Keran pemp rann a gement ouzonn-me.

Chante fort, Killoré... La plus belle série de cinq de toutes celles que tu connais. — Cinq vaches noires assez traversant (une) terre (une) terre. — Quatre taureaux chantant *Lexodie*. — Gens qui passez, dites-moi. — Maîtresse sur les trois fils de Henri. — (Voilà) la plus belle série de cinq de toutes celles que je connais.

6° *Kan ker, Killore...*
Keran c'houec'h rann a gement ouzoud-te.
— C'houec'h breur, c'houec'h c'hoar.
Pemp buoc'h du...
Keran c'houec'h rann a gement ouzonn-me.

Chante fort, Killoré... La plus belle série de six de toutes celles que tu connais. — Six frères, six sœurs. — Cinq vaches noires. . — (Voilà) la plus belle série de six de toutes celles que je connais.

7° *Kan ker, Killore...*
Keran seiz rann a gement ouzoud-te.
— Seiz de, seiz loar.
C'houec'h breur, c'houec'h c'hoar.
Pemp buoc'h du...
Keran seiz rann a gement ouzonn-me.

Chante fort, Killoré... La plus belle série de sept de toutes celles que tu connais. — Sept jours, sept lunes. — Six frères, six sœurs. — Cinq vaches noires... — (Voilà) la plus belle série de sept de toutes celles que je connais.

8° *Kan ker, Killore...*
Keran eiz rann a gement ouzoud-te.
— Eiz dornerik war al leur

O torna piz, o torna kleur.
Seiz de, seiz lour...
Keran eiz rann a gement ouzonn-me.

Chante fort, Killoré,.. La plus belle série de huit de toutes celles que tu connais. — Huit petits batteurs sur l'aire — battant des pois, battant des cosses. — Sept jours, sept lunes... — (Voilà) la plus belle série de huit de toutes celles que je connais.

9° *Kan ker, Killore...*
Keran nao rann a gement ouzoud-te.
— Nao mab armet
O tonet deuz a Naoned,
Ho c'hleveio torret,
Ho rochedo goadek;
Gwasan mab c'houre!
Poan[1] *oa ouz ho gwelet.*
Eiz dornerik war al leur...
Keran nao rann a gement ouzonn-me.

Chante fort, Killoré... La plus belle série de neuf de toutes celles que tu connais. (Neuf fils (garçons) armés — venant de Nantes, — leurs épées brisées, — leurs chemises (ensanglantées); — quel terrible garçon dessus! — C'était peine (pitié) de les voir. — Huit petits batteurs sur l'aire... (Voilà) la plus belle série de neuf de toutes celles que je connais.

10° *Kan ker, Killore...*
Keran dek rann a gement ouzoud-te,
— Deg istor linker[2]
Karget a win, a vezer.
Nao mab armet
O tonet deuz a Naoned...
Keran dek rann a gement ouzonn-me.

Chante fort, Killoré... La plus belle série de dix de toutes celles que tu connais. — (Dix histoires glissantes (légères, scabreuses ?) — chargées de vin, de drap. — Neuf garçons armés — venant de Nantes... — Voilà la plus belle série de dix de toutes celles que je connais.

11° *Kan ker, Killore...*
Keran eunnek rann a gement ouzoud-te.
— Iourc'hel, diourc'hel.

1. Une autre version dit : *Penn oa...*
2. Voilà un bel exemple de non-sens dans les chansons populaires.

Eunneg gwiz, eunnek porc'hel,
O tonet deuz ann ourc'hel.
Deg istor linker
Karget a win, a vezer...
Keran eunnek rann a gement ouzonn-me.

Chante fort, Killoré... La plus belle série de onze de toutes celles que tu connais. — Crier (hûcher), crier à tue-tête. — Onze truies, onze pourceaux (verrats) gras — venant de la crèche. — Dix histoires légères — chargées de vin, de drap... — (Voilà) la plus belle série de onze de toutes celles que je connais.

12° *Kan ker, Killore...*
Keran daouezek rann a gement ouzoud-te.
— Daouzek kleve, mignon,
Staget ouz da bignon.
Digaz ar mab-man d'he goan :
Re bell a delc'hez anez-han en poan.
Iourc'hel, diourc'hel.
Eunneg gwiz, eunnek porc'hel.
Deg istor linker.
Karget a win, a vezer.
Nao mab azmet
O tonet deuz a Naoned.
Ho c'hleveio torret,
Ho rochedo goadek ;
Gwasa mab c'houre !
Poan oa ouz ho sellet.
Eiz dornerik war al leur
O torna piz, o torna kleur.
Seiz de, seiz loar.
C'houec'h breur, c'houec'h c'hoar.
Pemp buoc'h du awalc'h o tremen douar douar.
Pewar goêle o kana Lexodie.
Tremenidi, lavard'in-me.
Perc'hen tri mab Heri.
Keran daouzek rann a gement ouzonn-me.

Chante fort, Killoré... La plus belle série de douze de toutes celles que tu connais. Deux glaives, (mon) ami, — attachés à ton pignon. — Emmène ce garçon-ci à son souper : — (voilà) trop longtemps (que) tu

le tiens en peine. — Crier, crier à tue-tête. — Onze truies, onze pourceaux gras — venant de la crèche. — Dix histoires légères, — chargées de vin, de drap. — Neuf garcons armés, — venant de Nantes, — leurs épées brisées, — leurs chemises ensanglantées; — quel terrible garçon dessus! — C'était peine de les regarder. — Huit petits batteurs sur l'aire — battant des pois, battant des cosses. — Sept jours, sept lunes. — Six frè es, six sœurs. — Cinq vaches noires assez traversant une terre une terre. — Quatre taureaux chantant *Lexodie*. — Gens qui passez, dites-moi. — Maîtresse sur les trois fils de Henri. — Voilà la plus belle série de douze de toutes celles que je connais. —

Cette poésie m'a été chantée bien des fois par le docteur Geffroy, de Pontrieux. Les mères et les nourrices en font une *berceuse*. On l'enseigne aux enfants pour leur exercer la mémoire. Ceux qui la débitent d'un bout à l'autre, sans hésitation, passent pour des « gens d'esprit ».

On donne encore à ce « *Gouspero ar Râned* » une autre dénomination : « *Gouspero ar C'houiled* », mot à mot : « *Vêpres des Insectes* ». Mais il faut entendre : « *Vêpres des Hannetons* » : avec *c'houiled* on sous-entend le déterminatif « *dero* » — *chêne*. A La Roche-Derrien, il y a un petit bois de Saint-Jean où vont les paroissiens les moins dévots passer le temps des offices; quand ils rentrent, on leur dit qu'ils ont été aux « *Vêpres des Hannetons* » ; et, comme une auberge est non loin, dont le cidre est renommé, si quelqu'un revient de Saint-Jean, le dimanche, en état d'ebrieté, c'est qu'il était allé « chanter les *Vêpres des Hannetons* ». Du reste, cette locution « *Gouspero ar C'houiled* » est à peu près aussi répandue dans tout le pays de Tréguier que l'autre, « *Gouspero ar Râned* ».

N. Quellien.

FOLK-MEDICINE IN WALES.

I

Here are a few items of Folk-medicine which are growing less and less every year.

To get a new tooth. — The owner after getting the old tooth out, was to take it in his right hand, and throw it over his head, previously reciting the following rhyme

Black crow white crow,
Over my head my tooth I throw!

But he was not to see where it dropped.

For indigestion. — Get a gold plate bearing a number of strange

characters engraved by a gold-pointed instrument when the moon is at a certain age. This plate is to be rolled up and enclosed in a tube made of gold, the top of which should be covered with a piece of goat's skin; this should be attached by a leather string to the right foot if the pain to which you are subject be on your right side; if it be on your left, fasten it to your left foot; the sufferer is cautioned not to go through a churchyard, nor put the right shoe before the left.

For Lameness. — Sleeping on a heap of stones on a certain night is recommended as an effectual remedy.

For Lumbago. — Wearing round the loins a hank of yarn which has been charmed by a wise woman.

For the Whooping Cough. — Many remedies are recommended for this painful sickness: cutting some of the hair of the oldest child in small pieces, mixing it with milk, and giving it to the sufferer; putting a piece of *red* flannel round the neck (which is now very common), is believed to be a very effectual thing; holding a toad's mouth in the child's mouth for a few seconds; the child by breathing the cold breath of the toad gets rid of the whooping cough.

Pain in the Eye called « llyfelyn » (*Anglicè*, « a stye »). — When the new moon appears, get a hair of a black cat's tail and draw it nine times over the « Llyfelyn »; or rub it with a gold ring.

For Fits. — Wearing a steel ring on the middle finger of the left hand is considered a certain cure for this painful malady.

For Warts. — It is believed that good or bad luck follows those who are troubled with warts; if on the hands, good luck; but if on the face bad luck; a believer in this theory says that those on the face as a rule turn out to be cancer; the remedy is to get a wise woman to reckon them, and put her finger on each one; or to take a small stone for every wart; tie them in paper; and throw them away, and the warts will follow them.

For the Toothache. — Carriy a double nut in the pocket; or get a tooth from a corpse, and hang it to the neck, and « rest and be thankful. »

The foregoing are some examples of Folk Medicine which have been, and are still used in many parts of Wild Wales.

Ll.-G.-J.

Swansea.

II.

Whooping Cough. — Another popular remedy for this malady, which has obtained great vogue among the mining population of Glamorgan-

shire, since the introduction of railways, is to take the suffering child upon a railway journey, and on entering a tunnel, the child's head is put out of the window and the patient made to inhale the air in the tunnel. I have repeatedly seen this done in a long tunnel between the towns of Merthyr Tydfil and Aberdare. Children are also occasionally taken into Coalmines with the same object.

Warts. — A common practice here was to *steal* a piece of meat and bury it in the earth, and as the meat rotted the Warts gradually disappeared.

Wens. — I have known a case of a young woman here drawing the hand of a dead woman across her neck in order to get rid of a Wen.

Ll. R.

Merthyr Tydfil.

LE MADOC DE TH. STEPHENS.

Les amis de la littérature galloise apprendront avec plaisir que le travail de Stephens sur la légende de Madoc, écrit pour l'Eistedd'od de Llangollen en 1858 (nous en avons raconté l'histoire, t. III, p. 113) et resté inédit, va être publié très prochainement. Cette édition posthume est faite par les soins d'un savant gallois que nous voudrions voir plus souvent paraître en public, M. Llywarch Reynolds, et son nom donne toute garantie d'exactitude et de critique. Cela fera un volume qui paraîtra prochainement. En voici le sommaire qu'on nous communique par avance :

Introduction.

Chap. I. The Facts and statements usually cited to prove the Discovery of America by Madoc ab Owen. — 1) Bardic Testimonies ; — 2) Historic Testimonies ; — 3) Travellers' Tales.

Chap. II. Impressions produced by these Facts and Statements upon the mind of Historical writers. — 1) Affirmative view ; — 2) Tentative view ; — 3) Negative view.

Chap. III. A critical Examination of the preceding Facts, Statements, and Opinions. — 1) Are there Welsh Indians ? — 2) Was the Madoc Narrative written before the Voyages of Columbus ? — 3) Does the Narrative bear the marks of Originality and Probability ? — 4) Did Madoc leave Wales ? — 5) The Growth of the Legend.

Appendix : Madoc Literature. — i. The letters of Charles Lloyd and John Evans. — ii. The letter of Dr Samuel Jones. — iii. John Evans 's Adventures. — iv. Southey's Madoc. — v. Madog yn Ymadaw a Chymru. — vi. Prince Madoc at sea. — vii. Letter of T.-T. Roberts. — viii. The Llangollen Award.

BIBLIOGRAPHIE.

Etude sur le dialecte breton de la presqu'île de Batz, par Emile Ernault (Extrait des *Mémoires de l'Association bretonne*). 38 pages in-8, 1883. Saint-Brieuc, Prudhomme, (Paris, Vieweg). Prix 1 fr. 50.

M. Ernault a tiré les éléments de cette étude de deux manuscrits contenant un grand nombre de phrases avec deux dictionnaires, qui lui ont été communiqués par M. Léon Bureau. Les lecteurs de la Revue celtique[1] connaissent déjà de M. Bureau une traduction de la parabole de l'enfant prodigue en dialecte de la presqu'île de Batz. Ce dialecte se meurt et MM. Bureau et Ernault auront bien mérité des études celtiques en en recueillant les restes et en en fixant les principaux traits. Leurs recherches auront amené un premier résultat bien prévu d'ailleurs, mais qui ne laissera que d'étonner un certain nombre d'archéologues, c'est que ce dialecte ne renferme aucun élément saxon : or on sait qu'on voulait à tout prix, particulièrement dans le pays nantais, faire des gens du pays de Batz une colonie saxonne. La linguistique donne un dernier coup à cette opinion contredite également par l'histoire.

Le travail de M. Ernault est divisé en trois parties : phonétique, grammaire, vocabulaire.

Il eût été bien désirable que M. Ernault représentât tout d'abord la valeur phonétique exacte des caractères qu'il emploie ; il eût évité à ses lecteurs un embarras sérieux. Certains faits phonétiques auraient aussi besoin d'être éclaircis et même justifiés par des phrases. C'est ainsi que nous éprouvons quelque scrupule à admettre que l'*s* soit une lettre additionnelle dans *pous Kec'h* (pauvre cher). Il faudrait savoir si *pous Kec'h* est féminin ou masculin. En effet en bas-vannetais, on dit au masculin *pou-kec'h* ou plutôt *paw-kec'h* pour *pawr-kec'h* et au féminin *paus-kec'h* pour *pawres-kec'h*. A Batz, suivant M. Ernault, on préfixe un *s* dans *chtrao* (ailleurs *trao*), or page 3 nous lisons *trco* et *tro :* dans quel cas le phénomène indiqué a-t-il lieu ?

1. Revue celt., vol. III, n° 2 (juin 1877, p. 230).

Le dialecte de Batz, tout en ressemblant plus au dialecte de Vannes qu'à aucun autre, a pris par son isolement, suivant M. Ernault, une physionomie spéciale qui l'en rend tout aussi distinct que le cornouaillais ou même le trécorrais l'est du léonnais. C'est peut-être aller un peu loin, le dialecte de Batz conservant, comme M. Ernault lui même en a fait la remarque, surtout dans la partie la plus caractéristique de sa phonétique, dans son vocalisme, les traits distinctifs du vannetais. Il serait plus exact de dire que l'idiome de Batz est une variété du vannetais, un sous-dialecte vannetais avec des traits propres assez accusés. Plusieurs des faits considérés comme caractéristiques du dialecte de Batz par M. Ernault se produisent même sur d'autres points du territoire vannetais. Voici les inexactitudes ou les lacunes qui nous ont paru valoir la peine d'être relevées dans le travail d'ailleurs si consciencieux et si nourri de M. Ernault.

P. 2. M. Ernault, remarquant que le dialecte de Batz et le vannetais rejettent l'accent sur la dernière syllabe, ajoute qu'en cela ils sont fidèles à la syllabe primitivement accentuée, cette syllabe étant devenue la dernière par la chute des terminaisons. Cela reviendrait à dire qu'en gaulois ou pour employer un terme plus exact, en vieux celtique, l'accent était toujours sur la pénultième, ce que personne ne soutiendra. Le rapprochement que fait M. Ernault de la loi de l'accentuation vannetaise avec l'accentuation du français est inexact, l'accent français ayant deux places possibles. Le vannetais a en réalité uniformisé l'accent, comme les autres dialectes, mais à une place différente qui se trouve en effet, dans le plus grand nombre des cas, être la même qu'en vieux celtique. Le gallois a été évidemment dans le même cas : l'orthographe actuelle, sans parler de faits phonétiques très probants en vieux gallois, le prouve : *tyrau* (des tours) à côté du singulier *twr*, *byrddau* à côté de *bwrd*, etc., montrent bien par l'affaiblissement de la pénultième que l'accent a été sur la dernière.

P. 3. A propos du pluriel en *ou*, M. Ernault nous semble confondre deux suffixes différents, mais que la chute des terminaisons a rendus semblables en moyen breton et en breton moderne : le suffixe *-avo*, *-ava* que l'on retrouve dans un certain nombre de substantifs et d'adjectifs, et la diphtongue *-au*, reste de *-aves*, nominatif pluriel des thèmes en *-u*, diphtongue qui est devenue par la chute des désinences casuelles marque du pluriel et a passé à des substantifs qui tout d'abord n'étaient pas en *-u*; le vieux-breton *hencassou* « antiquités » correspond exactement au pluriel irlandais *senchassa*, de même que *litau* (Letavia) correspond à l'irlandais *letha*. *Genou*, que cite M. Ernault et qu'il

identifie fort justement, comme on l'a fait d'ailleurs bien souvent après Zeuss, avec *Genava*, n'est pas plus un pluriel que *litau*. Le vieux-breton, qui a au pluriel *-ou* (on ne trouve *au* que deux fois), donne souvent *-au* pour le suffixe *-avo*, *-ava*. M. Ernault a été amené par l'orthographe française à commettre une autre erreur : la terminaison léonnaise *-ou* n'est nullement identique à l'*ou* du vieux breton : *ou* en vieux breton est une diphtongue, *-ou* en léonnais est une voyelle simple. Il n'est pas exact non plus de faire de *-ou* la propriété du léonnais Une bonne partie de la Cornouaille l'emploie également. La forme *-aw* ou *-ao* également n'est pas seulement cornouaillaise ; elle est usitée en bas-vannetais. Enfin la forme *-eo*, que M. Ernault croit particulière à Batz, est en usage à Groix et fort probablement dans d'autres îles du pays vannetais.

P. 4. *Miteniac'h*, *henderviac'h* existent dans tout le vannetais.

P. 5. La forme *üen* n'est nullement particulière à Auray et ne peut être identifiée au gallois *wyf*, armoricain *oun*, moyen-breton *ouf*, *on*. La forme *-on* existe dans tout le vannetais concurremment avec *üen*; *on* est un présent, *üen* un présent *habituel*. Ex. : *pe üen me e labourat* « lorsque je suis à travailler. » *üen* aurait pour équivalent dans les autres dialectes *ven*.

P. 6. *Gir* n'est pas la seule forme en vannetais ; *ger* est également en usage, notamment en bas-vannetais ; — *kreiz* est usité dans plus d'endroits en vannetais que *kres*.

P. 7. Le vannetais se sert tout autant de *pad* « pendant » que de *abad*. *Abad* n'est pas en usage en bas-vannetais. *Ket nameit* n'est pas la seule forme non plus pour « seulement », « ne que » : on dit en beaucoup d'endroits *ke' meid*, *meid*. En bas-vannetais on se sert, au lieu de *aveit* ou *eit* « pour » de *avit*, *eüit*; *üit*, *üi*.

P. 8. A côté de *gulé*, on a en vannetais *guelé*, *gueli*; à côté de *guener*, *guenir*; à côté de *guneh*, *gunoc'h-tu*, *guinic'h*. *Sioul* est-il un mot celtique ? Il n'existe ni en cornique ni en gallois. Quoi qu'il en soit, il ne semble pas possible de le faire remonter à une forme *stamillos*, qui eût donné aujourd'hui *sevel*. Le terme *vieux-celtique* nous paraît préférable à *gaulois* qu'emploie M. Ernault pour *stam-illos* : outre que la légitimité de ce terme est contestable, il peut amener parfois une véritable confusion. Ce qui nous paraît plus grave, c'est cette tendance à remonter d'un bond d'une seule forme moderne, existant dans un seul dialecte, à une forme pré-historique N'oublions pas l'histoire d'*Encina*. Ces reconstitutions ne nous semblent légitimes que pour résumer sous une forme concrète une série de faits phonétiques, ramener une série de formes dialectales à un type unique. Si nous étions sûr de la

celticité de *sioul*, nous le rapprocherions volontiers du gothique *stiviti* « calme », « patience » ; le suffixe naturellement serait différent.

P. 9. Le bas-vannetais se sert non seulement de *ui*, mais de *u* (œuf), de *guiskein* plutôt que de *guskein*, de *toueëin*, *touëio*, *toueiët*..

P. 11. Le haut-vannetais se sert aussi de *miten* avec son nasal.

P. 12. Le vannetais emploie à côté de *riket* « dû » *rekeit*.

P. 14. On dit en vannetais non seulement *hanter-hand* mais encore *hanter-kant*. De même que le dialecte de Batz a *kimat* pour *timat* (vite), le bas-vannetais a *kiek* pour *tiek* « chef de ferme », « chef de famille », « laboureur ».

P. 16. On dit aussi en bas-vannetais *iorh* et *liorh*, *ies* et *lies* ; *chudel* pour *skudel*, *dichuic'h* pour *diskuic'h*. Comme à Batz, en vannetais, la dentale finale tombe dans un grand nombre de cas, si le mot suivant commence par une consonne : on dit *abre' mat* et non *abred mat* « de bien bonne heure », etc.

P. 18. Il est impossible que *goulen* demander soit pour *gourven* venant de *gour-menn* ; *gourven* fût certainement resté : aucun dialecte breton n'a de répugnance pour ce son *rv*. Le vieux-breton *dogurbonneu* ne peut sans témérité être rattaché à la racine *-menn*. On trouve en gallois un mot aujourd'hui disparu auquel il doit être rattaché : *bwnneiaid* « prières » (Richards Welsh dictionary).

P. 19. Comme à Batz, dans une partie du haut-vannetais, à Quiberon. par exemple, l'article se contracte avec la préposition *a* : *a'enn daol* « de la table ».

P. 23. Il n'est pas exact que la terminaison *oc'h* ne se trouve dans les dialectes armoricains, à l'exception de celui de Batz, qu'avec le son du futur. Presque partout on se sert de *ouzoc'h* « vous savez », sans parler de *oc'h* « vous êtes ».

P. 25. En haut-vannetais, on a formé, comme à Batz, toute une conjugaison sur *me wer* « je sais ».

P. 26. Il est impossible que dans *gober* « faire », le *g* soit altéré d'un *d*. Les deux formes *dober* et *gober* existent dans les mêmes lieux en vannetais, *dober* ou *dobir* avec le sens de *besoin*, *gober* ou *gobir* avec le sens de faire. Le *g* de *gober* est peut-être dû à l'analogie de *gobr* « salaire ». sans en être tiré. L'infinitif tiré de *gobr* est *goprat*.

P. 27. M. Ernault remarque avec raison que nous avons eu tort dans notre étude sur le verbe *avoir* en breton (Mémoires de la Société de linguistique de Paris, t. IV, fasc. 1, p. 40), où il y a d'ailleurs plus d'une autre erreur, de rapprocher du léonnais *beza* les formes du présent en *ez*. La forme *hoès* ou mieux *e hoès* (*-oc'h eus*) « vous avez » existe dans

tout le vannetais, mais *hopes* ou plutôt *e pes* est beaucoup plus usitée en bas-vannetais et n'est inconnue, croyons-nous, sur aucun point du territoire vannetais. Quant à la présence de *de* aux troisièmes personnes, l'explication de M. Ernault nous paraît inadmissible à tout point de vue : nous nous proposons de reprendre ce sujet.

P. 31. M. Ernault revient sur la forme *hopysy* du breton de l'Avocat Pathelin que nous avons adoptée. Nous reconnaissons avec lui que *ho* indique un pluriel, tandis que *pysy* semble une deuxième personne du singulier, et qu'une correction ici est légitime, mais cette forme hybride n'est pas une forme hypothétique, c'est la leçon des manuscrits, que nous aurions peut-être traitée avec moins de scrupule, si d'autres, en maint autre endroit du texte, avaient usé d'un peu moins de liberté, nous pourrions dire de fantaisie.

Dans la dernière partie, le vocabulaire, il y a un certain nombre de mots propres au dialecte de Batz, empruntés pour une bonne part au français ; on y remarque aussi quelques mots bretons usités dans ce dialecte avec une acception particulière.

L'étude de M. Ernault prouve une connaissance des dialectes bretons modernes, fort approfondie et bien difficile à acquérir pour quelqu'un qui, comme lui, n'est pas d'un pays bretonnant. Elle montre aussi d'un autre côté que l'étude des sous-dialectes bretons ne sera jamais exempte de lacunes et d'inexactitudes, tant que les Bretons bretonnants résidant dans le pays ne se seront pas mis sérieusement à l'œuvre.

J. LOTH.

Collection Julien Gréau : Bronzes antiques. VI-273 p. in-4 (avec un appendice de huit pages pour le musée secret). Paris, 1885. Prix du catalogue illustré de 48 pl. et de 150 vignettes, 50 fr. ; sans les planches, 10 fr.

La vente des bronzes antiques de M. Gréau a été l'événement archéologique du mois de juin : le catalogue (dû à M. Frœhner), par le détail de ses descriptions et par le grand nombre de ses gravures, permet aux savants de s'instruire à cette belle collection aujourd'hui dispersée. Les objets d'origine gallo-romaine sont nombreux ici, et nous signalerons par exemple une inscription à Apollon Grannus (déjà publiée du reste) sur une base de statuette trouvée dans le Rhin, à Arnheim. PATERNX est une erreur évidente du graveur pour PATERNVS ; une statuette analogue à celle que l'on trouve figurée, t. I, p. 2 de la *Revue Celtique*, avec un article de M. de Barthélemy qui a si heureusement inauguré notre recueil ; car il s'agit là d'un des plus grands dieux de la Gaule. Cette statuette a 0m11 de hauteur.

Ces citations suffisent à montrer l'intérêt de ce catalogue pour les archéologues. Nous y avons encore noté entre autres objets des casseroles avec

manche orné de bas-reliefs et quelquefois des inscriptions (nos 34, 35 et 295); une série de hachettes (que les archéologues d'outre-Manche appellent des *celts*) trouvées en Irlande (nos 692 et suiv.), une série de statuettes des Dieux de Rome (nos 995 et suiv.). Nous n'avons pas besoin de dire que les archéologues qui sortent des limites de la Gaule et des pays celtiques trouveront ici bien plus encore. H. G.

Collection des Monuments épigraphiques du Barrois, par Léon Maxe-Werly. Paris, Champion, 1883, 93 p. avec une planche et plusieurs gravures intercalées dans le texte.

Des publications de ce genre ont la plus grande utilité lorsque, comme dans le cas présent, elles émanent d'archéologues qui ont fouillé leur province avec le plus grand soin et en qui on peut avoir confiance pour la fidélité des transcriptions. La plupart des inscriptions sont données ici en fac-similé, ce qui est la plus désirable des reproductions. M. Maxe-Werly catalogue et étudie successivement : les monuments épigraphiques en pierre ; — les plaques métalliques à inscriptions ; — les marques sur fragments de verre ; — les inscriptions sur vases en terre ; — les bagues et fibules épigraphiques ; — les cachets d'oculistes ; — les monuments faux ou douteux.

Au point de vue spécial de notre revue, nous signalerons dans cette complète et curieuse collection : p. 3, un monument d'Epona (avec gravure), inscription déjà publiée par M. Ch. Robert dans son *Epigraphie de la Moselle;* p. 13, l'inscription formée par le mot MOGOVNVS suivi d'un mot de lecture incertaine ; et comme un A est inscrit dans le premier O, on peut croire qu'il faut peut-être lire MAGOVNVS ; — p. 56, le nom gaulois VRNACVS, sur une fibule en bronze ; — p. 85, M. M.-W. regarde comme probablement fausse la plaque en bronze, souvent citée, qui porte l'inscription : TEN ME || QIA FVG ET || REVOC MAD || COLLIVM IN || NASIVM. Aucun archéologue n'a vu l'objet, cité d'après des témoignages sans autorité ; et, du reste, les plaques d'esclaves authentiques sont toutes particulières à la ville de Rome. H. G.

Études d'archéologie et de mythologie gauloise. Deux stèles de Laraire.... par Ed. Flouest, membre de la Société des Antiquaires de France, VI-94 p. in-8 et 19 planches. Paris, Leroux, 1885. — Prix : 6 fr.

Le culte du dieu gaulois au marteau, fondé par M. Anatole de Barthélemy, continué par M. Cerquand, vient de trouver un troisième zélateur dans M. Flouest, et le lecteur a pu voir par une note publiée plus haut (p. 457) que nous-même comptions aussi nous en occuper. Le conflit des théories qui peut résulter des opinions diverses qui passent successivement sous les yeux du public savant ne peut manquer de dégager une théorie moyenne avec des chances de probabilité, et comme chaque érudit qui s'occupe à son tour de cette question apporte de nouveaux documents, la collection de monuments et de faits s'accroît tous les jours. La question gagne ainsi en étendue et en profondeur.

Le travail de M. Flouest est double. Comme mythologue, il étudie une stèle représentant un personnage à massue et à serpent, une autre stèle où est figuré le dieu au marteau (et c'est là le principal objet de son mémoire), et enfin ce qu'il appelle « le signe symbolique en S », détail curieux et peu remarqué jusqu'ici de l'art gaulois M. Fl. est un grand ami du symbolisme et d'un symbolisme qui nous paraît être une idéalisation ingénieuse des objets figurés plutôt qu'une déduction de croyances constatées. Ainsi ce qu'il dit du vase comme « symbole de fécondité, symbole de l'eau » (p. 21) nous paraît très subjectif. De même aussi nous avons peine à croire que le marteau soit un symbole de création (p 25) et nous croyons que sa signification de signe du tonnerre est primitive, tandis que M. Fl. voit dans ce dernier cas « un symbolisme adventif » (p. 35). Hâtons-nous de dire que ce n'est pas pour diminuer le mérite du travail de M. Fl. que nous faisons ces réserves. Nous recommandons son travail aux amis de la mythologie gauloise et nous leur signalons spécialement les pages préliminaires sur la transformation vraisemblable de la mythologie gauloise, des textes intéressants sur le Silvain des Romains (p. 30) et une ingénieuse remarque sur une confusion possible entre le chien et le loup (p. 67).

En tous cas, ce que l'on ne contestera pas à M. Fl., ce sont ses collections d'archéologue et ses dix-neuf planches qui forment un véritable album de figures fidèlement reproduites. En mythologie gauloise, la publication des monuments est le commencement de la sagesse, et M. Fl. a des paroles très justes sur l'utilité de publier « tout ce qu'il y a d'inédit, de négligé, d'inaperçu même, dans les collections publiques ou privées de la province ». Nous-même, nous connaissons quelques monuments qui se rattachent au dieu au marteau (et nous en avons indiqué une série plus haut, p. 457), et nous espérons les réunir avant longtemps. La mythologie gauloise est comme un *cairn* qui se fera par l'accumulation de beaucoup de pierres ; et bien loin de se faire concurrence, l'on s'entre-aide et l'on s'entre-instruit — quand même les théories sont divergentes.

H. G.

The Cath Finntraga; or Battle of Ventry. Edited from Ms. Rawl. B. 487 in the Bodleian Library, by Kuno Meyer, Ph. D., M. A., Lecturer on Teutonic Languages, University College, Liverpool. (Part. IV, vol. I, of the « Mediæval and Modern Series » of « *Anecdota Oxoniensia.* ») xxii-115 p. petit in 4, Oxford, Clarendon Press, 1885. — Prix : 6 s. (7 fr. 50).

L'heure tardive et l'espace restreint ne nous permettent pas de nous étendre sur cette publication comme elle le mériterait. M. M. a publié, avec traduction, commentaire, glossaire et excursus, le plus ancien texte connu (XVe siècle) de la Bataille de Ventry. La Bataille de Ventry appartient à ce genre de littérature de chevalerie et de batailles qui fait partie du « genre ennuyeux » dont parlait Voltaire, mais qui fut en si grand honneur au moyen âge jusqu'à ce que Cervantes rendit cette littérature ridicule, — pour les classes lettrées du moins ; car les classes populaires en sont encore fournies par l'imprimerie du colpor-

tage. La Bataille de Ventry n'a donc rien de populaire, ni même d'original ; elle n'a d'irlandais que le nom de ses personnages qui sont censés défendre l'Irlande contre une descente du « Roi du Monde » et de ses alliés et vassaux, et quelques traits de mœurs, surtout un épisode final avec une sorte de *caoine*.

Cette Bataille de Ventry est (à nos yeux du moins) sans intérêt historique et sans valeur littéraire, d'autant plus qu'elle est écrite dans ce style ampoulé et redondant, caractérisé par une avalanche d'épithètes allitératives qui est d'usage dans la prose des lettrés du moyen-irlandais. Mais M. M. a su donner de l'intérêt à ce texte par la critique avec laquelle il l'a édité, et surtout par les observations et les petites dissertations dont ce texte a été pour lui l'occasion. M. M. a dédié cet ouvrage à M. Windisch en termes qui font un égal honneur au maître et au disciple.

Dans l'introduction, p. VII-XXII, M. M. énumère et décrit les manuscrits qui contiennent son texte, ses rapports avec la littérature irlandaise, soit originale, soit traduite[1], et c'est pour lui d'occasion de citer d'intéressants textes relatifs aux *Túatha Dé Danand*. Après le texte qui, avec la traduction en regard, occupe les pages 1-57, viennent les variantes d'un autre manuscrit (p. 59-70); — des notes (p. 71-87) sur les passages intéressants au point de vue de la langue ou de l'histoire littéraire ou des légendes; signalons notamment les documents que M. M. a recueillis sur les proverbes irlandais, sujet dont on ne s'est pas encore occupé[2]. A l'occasion des trois femmes que rencontre Conncrithir et qui se donnent pour trois filles d'un roi, notons qu'elles ont sans doute pris la place de trois fées; — un « Excursus on Old-Irish metric » (p. 88-99) où M. M. développe contre M. Zimmer la thèse que l'ancienne métrique irlandaise reposait non sur l'accent, mais sur le nombre de syllabes, et sur la rime; il donne des exemples d'un certain nombre de mètres qu'il a relevés dans ses lectures. M. M. oublie de parler de l'allitération, qui joue un rôle si important dans l'harmonie de la parole chez les Irlandais. La poésie des *skaldes* ou anciens bardes scandinaves reposait également sur le nombre de syllabes et sur l'allitération ; et M. Edzardi a supposé là une influence irlandaise ; — Index verborum (p. 99-109) — donnant les mots et les acceptions rares, avec de nombreux exemples que M. M. a tirés de ses lectures ; — Index nominum et Index locorum (p. 110 115).

L'Université d'Oxford fait chose très utile en publiant des œuvres inédites des manuscrits de ses bibliothèques, et M. M. s'est acquitté de sa tâche d'éditeur de ce texte ingrat avec érudition et critique. C'est le cas de citer le mot du poète latin : *materiam superabat opus*.

H. G.

(1) Par ce terme nous entendons les œuvres de la littérature européenne du moyen âge qui ont été traduites en irlandais.

(2) Il nous semble nous rappeler qu'une collection de proverbes irlandais a été publiée dans l'*Ulster Journal of Archaiology*, mais comme cette collection ne se trouve pas à Paris, nous ne pouvons contrôler notre souvenir.

Irish Lexicography : an Introductory Lecture, by Robert ATKINSON, M. A., 34 p. in-8. Dublin, published by the Academy, 1885.

Cette brochure contient la leçon d'ouverture de M. A. comme chargé de la « Todd Professorship ». Le professeur énumère et classe les matériaux existants de la lexicographie de l'ancien Irlandais, et il montre par de nombreux spécimens l'utilité d'exemples parallèles pour l'élucidation des mots rares ou difficiles. La lumière ne pénétrera certainement dans tous les coins de l'ancienne littérature irlandaise que lorsqu'on aura ce secours inappréciable d'un dictionnaire donnant des exemples nombreux tirés des textes et contenant tous les mots de l'ancien et du moyen Irlandais. C'est une œuvre d'Atlas. M. Zimmer et M. Atkinson ont, chacun de son côté, annoncé une entreprise de ce genre : nous ignorons qui arrivera le premier. Les critiques ne manqueront pas à cette œuvre future, pas plus qu'elles ne manquent aujourd'hui au glossaire volontairement limité de M. Windisch : mais elle n'en rendra pas moins les plus grands services à ceux qui la critiqueront — comme aujourd'hui le glossaire de M. Windisch. C'est l'histoire des progrès de la science et l'effet de la médisance naturelle à l'homme.

Cette brochure forme la première partie du t. II d'une collection intitulée *Todd Lecture Series*. Le t. I n'a pas paru : il doit contenir les leçons que M. Hennessy a faites en 1882-84, comme chargé du même cours dont il s'est démis l'an dernier. Nous regrettons d'autant plus ce retard que personne ne possède aujourd'hui comme M. Hennessy l'ancienne littérature de l'Irlande et qu'il nous aurait charmés autant qu'instruits. H. G.

Chants populaires de la Haute-Bretagne, recueillis par un Guérandais de 1809, habitant Savenay depuis cinquante ans. Savenay, lib. Allair. In-8, 64 p. — Prix : 1 fr.

Les chants populaires de la Haute-Bretagne se révèlent de tous les côtés. M. Decombe, en Ille-et-Vilaine, vient de publier un beau recueil dont M. Ernault a parlé ici (voir plus haut, p. 386 et sur lequel M. Rolland a écrit un article instructif par ses comparaisons (*Mélusine*, t. II, col. 296 et suiv.). M. Orain, nous dit-on, imprime en ce moment un recueil analogue. En même temps, dans une petite ville de la Loire-Inférieure, à Savenay, un amateur, qui a voulu garder l'anonyme, publiait en une forte brochure un recueil d'un caractère local. L'auteur de Savenay n'a aucune prétention scientifique : « On trouvera dans ce petit recueil, dit-il, quelques-uns de ces refrains qui ont égayé notre enfance, et, malgré notre âge avancé, il nous semble, quand nous les chantons, ressentir la fraîcheur du génie de la vieille Armorique. » Ce petit recueil est fait avec une parfaite sincérité et, pour cette raison, les savants devront lui faire bon accueil malgré son apparence modeste. Il comprend vingt-quatre rondes, quatre chansons de « bals croisés », deux chansons de mer et un noël fort original. Les amateurs regretteront seulement que l'auteur n'ait pas pu donner en même temps les airs de ses chansons. H. G.

Les populations agricoles de la France, par Henri BAUDRILLART, membre de l'Institut. — Normandie et Bretagne, passé et présent. Mœurs, coutumes, instruction, population, famille, valeur et division des terres, fermage et métayage, ouvriers ruraux, salaires, nourriture, habitation. V-638 p. in-8. Paris, Hachette, 1885. — Prix : 7 fr. 50.

Le titre de ce livre indique son caractère spécial ; mais le tableau qu'il donne de la Bretagne contemporaine est trop intéressant pour qu'on ne le signale pas ici. « C'est l'image même de nos populations rurales, dit M. Baudrillart, que je m'efforce de placer sous les yeux, à savoir leurs mœurs, leurs travaux, leur degré d'instruction et de moralité, leur régime de vie, ainsi que l'état des terres, la valeur des propriétés, la division des cultures, la situation des fermages, celle des métayers et des ouvriers ruraux, leur nourriture, leur habitation, et enfin le paupérisme et l'assistance dans les campagnes. Le plus que j'ai pu, j'ai cherché à éclairer le présent par la comparaison avec le passé, soit avant 1789, soit dans les périodes qui ont suivi cette date célèbre, en m'attachant tout particulièrement à signaler les changements opérés depuis quarante ou cinquante ans. »

Dans un ouvrage qui, comme on voit, est surtout économique et vise spécialement les temps modernes, nous aurions mauvaise grâce à chicaner l'auteur sur des questions qui touchent à la littérature et à l'histoire. Mais il est décourageant de voir, et nous avons le droit de le constater, que les travaux accomplis dans le domaine des études celtiques restent lettre morte, non pas seulement pour le public, mais pour des écrivains instruits comme M. Baudrillart, membre de l'Institut et professeur au Collège de France. Pour le côté moral, littéraire et mythographique de son œuvre, nous ne lui voyons citer que Cambry, Souvestre et M. de La Villemarqué : pour lui, comme pour le public, la Bretagne se résume dans ces trois écrivains. Il ne paraît pas se douter que le *Barzaz Breiz*, charmant comme œuvre poétique, ne peut être cité qu'avec précaution comme document de la pensée bretonne, et que Souvestre a souvent poétisé ses tableaux. Les noms de MM. Luzel, Le Men, Sauvé, lui paraissent inconnus. Il a connu et il cite le récent livre de M. Loth sur l'Émigration Bretonne, mais il ne paraît pas en avoir tiré le profit possible. M. Baudrillart se place aussi à un point de vue erroné et depuis longtemps dépassé, quand il veut voir dans les superstitions des campagnes bretonnes un reste de « druidisme ».

Mais, nous le répétons, nous adressons ces critiques moins à M. Baudrillart qu'aux écrivains français qui jugent et décrivent la Bretagne bretonnante d'après des ouvrages vieillis et des préjugés dissipés par le progrès des études ; car nous n'avons pas le droit de demander à un économiste d'être versé dans les études bretonnes. Nous regrettons seulement que les résultats de ces études ne soient pas sortis d'un petit groupe d'initiés.

Cette part faite à la critique (et un peu trop grande peut-être), nous recommanderons le livre de M. B. comme un tableau aussi instructif qu'intéressant de la Bretagne contemporaine. C'est comme l'histoire de la transformation de

ce pays celtique, longtemps fermé aux influences extérieures, qui subit de plus en plus l'influence de la société française. Ce livre restera comme un document pour l'histoire des mœurs et de la Bretagne au XIXe siècle, et son intérêt ne pourra que grandir avec le temps. Nous ne citons rien, parce qu'il y aurait trop à citer. Signalons pourtant ce que M. Baudrillart dit du domaine *congéable* (p. 387 et 594), de l'organisation si curieuse des îlots d'Houat et d'Hoedic (p 521), de l'influence du sentiment religieux sur la moralité du pays (p. 450), de l'ivrognerie (p. 453 et suiv.). Les moralistes ne sauraient trop condamner ce vice national des Bretons ; mais peut-être a-t-il son origine dans la pauvreté, le manque de bien-être et la misérable chère du paysan breton que nous décrit M. Baudrillart et qui est encore le fond de sa vie. C'est sans doute pour cela que l'ivrognerie ne se rencontre plus guère en Bretagne que dans les classes inférieures, et elle y a pour cause fréquente et inconsciente l'insuffisance de l'alimentation. H. G.

M. Kuno Meyer avait bien voulu se charger de rendre compte ici du récent ouvrage de MM. Stokes et Windisch, *Irische Texte,* 2te serie, 1 heft, Leipzig, Hirzel, 1884. Malheureusement son article ne nous est pas arrivé au moment où nous mettons sous presse.

Paris, 7 juillet 1885.

Cher Monsieur Gaidoz,

Je crois vous devoir, ainsi qu'aux lecteurs de votre bienveillant article sur la 3e livraison de ma *Bibliographie générale des Gaules* (mai 1885, p. 403), un mot d'explication concernant le système de renvois de la seconde partie à la première. Votre critique est parfaitement fondée. Malheureusement je me suis vu contraint d'adopter ce système, dont je sens mieux que personne les inconvénients, pour diminuer les frais d'impression qui, nonobstant, seront encore égaux, sinon supérieurs au produit de la vente totale.

Veuillez agréer, etc.

Ch.-Emile RUELLE,

Bibliothécaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève.

NÉCROLOGIE

LES ANCÊTRES.

Un de nos amis, il y a déjà quelques années, nous a exprimé le désir de nous voir donner une nécrologie du fondateur de la philologie celtique, Zeuss, ainsi que de son digne élève Glück, sur lesquels il est difficile de se procurer des renseignements, afin que notre recueil se trouvât contenir l'histoire de tous les celtistes de marque, depuis la renaissance de ces études. Avant de quitter la direction de ce recueil, c'est le moment de donner satisfaction à ce vœu.

Jean-Gaspard Zeuss est né le 22 juillet 1806 à Vogtendorf, près Kronach, dans la Haute-Franconie, royaume de Bavière. Après de brillantes études au progymnase de Kronach et au lycée de Bamberg, le jeune Z. alla étudier à l'Université de Munich, un peu contre le gré de sa famille qui aurait voulu lui voir embrasser l'état ecclésiastique. Il s'y occupa surtout d'études linguistiques, y compris les langues orientales, et la nécessité de donner en même temps des leçons particulières n'arrêta pas l'activité du jeune étudiant. En 1832, il entra dans l'enseignement secondaire comme professeur suppléant au gymnase de Munich, et il remplit ce poste jusqu'en 1839.

En 1837, il avait publié son grand ouvrage d'ethnographie ancienne *Die Deutschen und die Nachbarstæmme* (VIII-778 p. in-8) qui est encore aujourd'hui un des principaux ouvrages sur la matière, et c'est sur ce livre que s'appuie la partie ethnographique de l'Histoire de la langue allemande de J. Grimm. Ce livre, qui fit époque, ne trouva pas d'éditeur, et Zeuss le publia à ses frais, avec le fruit de ses économies.

Le 16 août 1838, Zeuss prit le grade de docteur à l'Université d'Erlangen. Au mois de novembre suivant, il adressa au Ministre de l'Instruction publique de Bavière une demande à l'effet d'être chargé de l'enseignement de la philologie allemande à l'une des deux Universités de la Bavière du Nord, Wurzbourg ou Erlangen. « Cet enseignement, disait-il dans sa requête, outre une partie purement linguistique, grammaire historique de la langue allemande et explication d'anciens textes allemands, comprendrait la mythologie des peuples du Nord (surtout Allemands et Scandinaves) l'explication historique et archéologique de la Germanie de Tacite et de la Géographie de Ptolémée, et aussi — si on le désirait — l'enseignement du sanscrit, si utile pour la grammaire comparée. » Le Ministre envoya cette requête à l'examen du Sénat académique de l'Université de

Wurzbourg. Celui-ci répondit que la création de cette chaire serait très utile et le choix du professeur excellent, mais qu'il y avait des lacunes plus importantes à combler dans l'enseignement de l'Université avant qu'on pût penser à celle-ci. Le Sénat académique d'Erlangen, consulté à son tour, répondit que la philologie allemande était certainement une chaire importante, mais une science bien nouvelle ; qu'il serait bon aussi que le requérant eût donné des preuves de sa capacité de professeur par un cours libre comme « privat-docent » à l'Université de Munich. Zeuss demanda l'autorisation de faire ce cours : on le lui refusa (en date du 19 juillet 1839) par la raison qu'il ne s'était pas *habilité* pour l'enseignement supérieur. — C'était deux ans après la publication d'un livre qui faisait époque dans l'histoire de l'ancienne Allemagne.

Zeuss tenta une semblable démarche à Berlin. Là on connaissait son nom et on appréciait son mérite, mais on repoussa sa demande par un motif confessionnel : il était catholique.

Zeuss entra alors (le 5 septembre 1839) comme professeur d'histoire au lycée de Spire. Il venait de publier une dissertation sur l'origine de la race bavaroise (*Die Herkunft der Bayern von den Markomannen*, XXXVII-57 p. in-8). Les ressources littéraires et les livres lui manquaient à Spire ; aussi en 1840 fit-il une nouvelle requête auprès du Sénat académique de Wurzbourg à l'effet d'y obtenir l'enseignement qu'il désirait. Sa demande fut encore repoussée, et par la même raison. Il resta à Spire jusqu'en 1847.

En 1842, Zeuss publia pour la Société Historique du Palatinat un recueil de documents relatifs à Wissembourg en Alsace : *Traditiones Possessionesque Wizenburgenses*, publication utile non pas seulement pour l'histoire et la topographie locale, mais aussi pour l'onomastique, par suite du grand nombre de noms qu'il renferme. L'année suivante il publia comme *programme* de gymnase une dissertation d'histoire locale : *Die freie Reichsstadt Speyer vor ihrer Zerstœrung, nach urkundlichen Quellen œrtlich geschildert.*

C'est à Spire que Zeuss commença à s'occuper des langues celtiques. La tâche était d'autant plus ardue que tout ce qui avait trait à leurs origines et à leur histoire n'était que rêverie, exception faite de deux essais de Pictet et de Bopp. Zeuss reconnut bientôt que rien ne pourrait se fonder que sur l'étude des plus anciens monuments de la langue : il les chercha dans les gloses. Chaque année, à l'époque des vacances, il voyageait à Londres, à Oxford, à Saint-Gall, à Milan, etc., étudier et copier ces documents. Ses petites économies passaient dans ces voyages : son ami et biographe Glück nous assure même que c'est pour subvenir à ces dépenses qu'il aurait renoncé à se marier.

Le 4 avril 1847, Zeuss fut nommé professeur d'histoire à l'Université de Munich. C'était un honneur et une position qui lui assurait de plus larges ressources littéraires que dans la petite ville de Spire. Il hésita d'abord pour des raisons de santé ; prédisposé par sa constitution à des affections de poitrine, le rude climat de Munich et la parole dans de grands auditoires l'effrayaient. Il accepta pourtant ; mais ses craintes se réalisèrent presque aussitôt. Le mois de septembre de la même année, il demanda à quitter Munich et à rentrer dans

l'enseignement secondaire, et le 12 octobre il entra au lycée de Bamberg comme professeur d'histoire. Ce fut le dernier poste qu'il occupa.

C'est à Bamberg que Zeuss acheva sa *Grammatica Celtica* qui parut en 1853. De ce livre, qui a créé la philologie celtique, il est inutile de parler ici. Son auteur se plaçait au rang de Grimm et de Diez, plus haut peut-être, parce qu'il avait eu plus de difficultés à surmonter pour se frayer un chemin. C'est à juste titre qu'en 1861 M. Wh Stokes, par un heureux jeu de mots, lui appliquait le vers du poète orphique :

Ζεὺς ἀρχή, Ζεὺς μέσσα, Διὸς δ'ἐκ πάντα τέτυκται.

Ce travail avait achevé de ruiner sa santé. En 1855, il se sentit plus gravement atteint et il dut demander un congé à l'hiver et le faire renouveler au printemps suivant. Il mourut le 10 novembre 1856 dans son village natal de Vogtendorf.

Zeuss n'était pas correspondant de notre Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. On ne s'y doutait pas que la philologie celtique — qui a pourtant pour la France un intérêt national — avait été créée de toutes pièces par un modeste chercheur bavarois. Il ne faut pas trop s'en étonner. Les Académies ne sont au courant du mouvement scientifique de l'étranger que dans les branches représentées par leurs propres membres. Il y a, dit-on, des étoiles dont la lumière met des années entières à nous parvenir : il en est de même de branches nouvelles de la science dont les premiers pionniers ne sont appréciés et souvent même connus dans un cercle un peu plus étendu qu'après un long intervalle. C'est ce qui explique comment, à ce point de vue, les Académies peuvent être en certains cas en retard sur les progrès de la science. Mais Zeuss travaillait pour la science, et comme tous ceux qui se sont donnés à elle par amour et avec désintéressement, le sentiment de l'œuvre accomplie était sa meilleure récompense. Si nous rappelons cet oubli, ce n'est pas que Zeuss en soit diminué aux yeux de personne, c'est par le regret que la France, le pays celtique par excellence, n'ait pas rendu un public hommage aux dernières années du fondateur de la philologie celtique.

Nous avons emprunté les détails qui précèdent à une notice de Glück : *Erinnerung an Kaspar Zeuss*, München, G. Franz, 1857, 18 p. in-8, brochée à la suite des exemplaires restants de la dissertation de Zeuss : *Die Herkunft der Bayern*.

Nous nous rappelons avoir lu autrefois une notice de O'Donovan sur Zeuss ; elle contenait le touchant récit d'une visite que Siegfried fit à Zeuss dans l'été de 1856 ; mais cette notice a été publiée dans l'*Ulster Journal of Archaiology* que nous n'avons pas à notre disposition à Paris.

Christian-Guillaume Glueck était Bavarois comme Zeuss. Nos seuls renseignements biographiques sont un passage d'un article de l'*Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg (1er novembre 1866, *Beilage*) L'article n'est pas signé, mais nous savons que l'auteur en est Bacmeister : il est consacré aux publications des Cel-

tomanes allemands, Obermüller et Cie. Nous traduisons le passage qui concerne Glück :

« Glück est mort le 13 juin [1866] et il a enfin trouvé le sommeil après de longs mois de souffrance. La vie n'avait pas été bien douce pour lui, autant que nous avons pu le connaître. Né à Erlangen, le dernier jour de l'an 1800, fils du célèbre pandectiste, Dr Chr.-Fr. Glück, il étudia à l'Université de sa ville natale pour se consacrer à la même science que son père. De l'Université d'Erlangen il passa à celle de Tubingue. Là il fut atteint par les poursuites dirigées contre la « Burschenschaft » (association d'étudiants) pour accusation de haute trahison : il s'enfuit en Suisse et acheva ses études aux Universités de Zurich et de Berne : il se destinait à la carrière de l'enseignement. Il débuta comme « privat-docent » à l'Université de Berne et il y enseigna pendant trois ans le droit canon. Mais en 1843, excité par les querelles religieuses du temps, il fit paraître une brochure de polémique (*Sr. Heiligkeit Gregorius' XVI Verdammungsbulle der jungen Schweiz im Kanton Wallis*). Cette « imprudence » ne lui fit pas seulement perdre la perspective de devenir professeur titulaire, elle le mit en butte à une persécution qui devint menaçante pour sa personne. Il dut fuir de nouveau et il se réfugia à Strasbourg où il vécut un an. Pendant son absence, les autorités de Berne le poursuivaient au criminel et obtenaient contre lui une condamnation à quatre ans de prison, condamnation que cassa le tribunal supérieur.

» Ces mésaventures lui inspirèrent le désir de rentrer dans son pays, et il en obtint l'autorisation en 1845. Son ancienne accusation de haute trahison se termina par un acquittement le 20 novembre 1846 et Glück se trouva entièrement innocenté. Pendant les années suivantes, il s'occupa d'études d'histoire et de linguistique, et plusieurs publications en portent témoignage. En 1859, il entra comme employé à la Bibliothèque de Munich. Mais dès l'été de l'année précédente [1865] son activité fut arrêtée par de grandes souffrances physiques, manque de sommeil, excitation nerveuse, qui altérèrent son caractère. La mort fut pour lui un bienfait... »

Glück ne savait pas avoir raison avec calme, et les celtistes se rappellent cette apreté de langage qui, depuis, a été remise à la mode dans le domaine des études irlandaises.

Il faut dire à sa décharge qu'il avait à combattre des celtomanes faisant autorité auprès du public allemand et que la patience pouvait lui échapper. De ses polémiques nous retenons un proverbe allemand qu'il citait à la fin d'une brochure dirigée contre Holzmann et qui renferme la philosophie des discussions portées à un diapason trop aigu : *Auf einen groben Klotz gehœrt ein grober Keil* « A corsaire, corsaire et demi » (litt. A grosse souche convient un grossier coin).

Voici, à notre connaissance, la liste des traavux de Glück qui se rattachent à nos études :

Die Bisthümer Noricums, besonders das Lorchische, zur Zeit der rœmischen Herrschaft, Ein Beitrag zur Urgeschichte des Christenthums in Oesterreich, Salzburg Steiermark und Kærnten ; dans les *Sitz. Ber. d. phil. Hist. Classe der* Kais. Akad.

des Wiss. [zu Wien] XVII. Bd. S. 60 ff. 1855. Tirage à part de 93 p. — Traite en passant de questions onomatologiques.

Die bei C. J. Cæsar vorkommenden Keltischen Namen in ihrer Echtheit festgestellt und erläutert, München, 1857, XXII-192 p. in-8. — L'ouvrage le plus important pour l'étude de l'onomastique gauloise ; cf. un article de Heller dans le *Philologus*, t. XVII (1861), p. 270-287.

Über das Wort Ambactus, dans les *Verhandl. der 21ten Versammlung Deutscher Philologen in Augsburg* (1862), Leipzig, 1863, in-4, p. 107-109.

Die neueste Herleitung des Namens Bauer aus dem Keltischen (Extrait des *Verhandlungen* de la *Société Historique* de la Basse-Bavière). München, 1864, 17 p. in-8.

Der Deutsche Name Brachio nebst einer Antwort auf einen Angriff Holzmanns. München, 1864, 15 p. in-8.

Keltische Etymologien dans les *Jahrb. f. class. Philologie* (hgg. von Fleckeisen). 1864, p. 596-604 (cf. p. 832) ; et 1866, p. 166-168.

Rénos, Moinos und Mogontiácon, die gallischen Namen des Flüsse Rein und Main und der Stadt Mainz. 27 p. in-8. München, 1865 (Extr. des comptes rendus de l'Académie de Bavière).

Enfin des articles publiés dans les *Beiträge* de Kuhn et de Schleicher ; mais cette publication est trop connue pour que nous y relevions les articles de Glück.

H. G.

M. Amable-Emmanuel TROUDE est né en 1803, et mort à Brest le 6 janvier 1885. Fils du contre-amiral qui est connu par le combat d'Algésiras, M. Troude entra à Saint-Cyr à dix-huit ans, prit part à la guerre d'Espagne en 1823, au siège d'Anvers, et aux campagnes d'Afrique. Sa santé compromise lui fit prendre sa retraite le 24 août 1852 (cf. le journal l'*Océan*, de Brest, numéro du 12 janvier 1885). Il s'occupa toujours avec passion de la langue bretonne ; ce zèle était d'un bon exemple à ses compatriotes, et n'a pas été inutile à la science. Le Gonidec, dont M. Troude était l'élève, le chargea en mourant de corriger les épreuves de sa traduction de la Bible. M. Troude a partagé ce soin avec M. Milin, et indiqué par un T les corrections qu'il a faites au texte du manuscrit. M. Milin a aussi collaboré à quelques-uns des travaux du colonel, à partir de 1856.

Voici les principales publications de Troude :

Dictionnaire français et celto-breton, par A.-E. Troude, chef de bataillon. Brest, Lefournier, 1842 ; in-8, LXV-594 p. Troude fit détruire en 1869 les exemplaires qui restaient chez le libraire, un millier environ.

Nouvelles conversations en breton et en français... Saint-Brieuc, Prud'homme, 1857, in-12, XVI-135 p., sans nom d'auteur (par MM. Troude et Milin).

Vocabulaire français-breton et breton-français de M. Le Gonidec, revu par M. Troude, colonel en retraite. Saint-Brieuc, Prud'homme, 1860, 2 vol. in-18 de 242 et 144 p.

Colloque français et breton ou nouveau vocabulaire, 6e édition entièrement refondue sur un plan nouveau Brest, Lefournier, 1862, in-12, 147 p., sans nom d'auteur (par MM. Troude et Milin). E. Ernault.

Jezuz-Krist skouer ar gristenien, da lavaret eo Imitation Jezuz-Krist... gant... A. Troude... ha G. Milin. Brest, Lefournier, in-18, s. d. (approbations de 1862), 612 p.

Nouveau dictionnaire pratique français et breton..., par A.-E. Troude, colonel en retraite. Brest, Lefournier, 1869, gr. in-8, XXXII-940 p.

Ar marvailler brezounek pe marvaillou... dastumet gant... A Troude *ha* G. Milin. Brest, Lefournier, 1870, XI-347 p. (breton et français).

Nouveau dictionnaire pratique breton-français..., par A.-E. Troude. Brest, Lefournier, 1876, XXIII-823 p La participation officieuse de M. Milin à cet ouvrage (cf. p. VI) a été beaucoup moins importante que pour le précédent.

— On annonce la mort, au château de Kernuz (Finistère), de M. Armand-René du Chatelier, né à Quimper en 1797, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques depuis 1858. Il a publié : *Histoire de la Révolution dans les départements de l'ancienne Bretagne* (1836, 6 vol. in-8) ; — *Du pays de Galles et de quelques-unes des origines de notre histoire* (1839) ; — *La représentation provinciale en Bretagne après l'union à la France* (1857, in-8) ; — *La Baronnie du Pont* (*Pont-l'Abbé*), *ancien évêché de Cornouailles* (1858, Nantes, in-8) ; — *Brest et le Finistère sous la Terreur* (1858, Brest, in-8) ; — *De quelques modes de la propriété en Bretagne* (1861, Orléans, in-8) ; — *L'Agriculture et les classes agricoles de la Bretagne* (1862, in-8). (Extrait du *Polybiblion*.)

M. Brinley Richards, mort en mai 1885, né à Carmarthen en 1819, était un de ces musiciens de mérite que le pays de Galles a donnés à l'Angleterre. Mais M. B. R. était resté très attaché à son pays, prenait part aux *Eisteddfodau*, écrivait la musique d'œuvres de poètes gallois, et s'occupait de l'histoire de la musique en Galles. Il a souvent fait des conférences et écrit des articles sur ce dernier sujet. Nous n'avons pas à nous occuper ici de ses compositions musicales, lors même qu'elles sont devenues populaires en Galles, par exemple la mélodie de *God bless the Prince of Wales*. Mais nous devons signaler son recueil de mélodies populaires galloises, avec harmonisation et accompagnement, *The Songs of Wales*, V-203 p. in-4, London, Boosey. Dans les dernières années de sa vie, M. B. R. s'était occupé activement de remettre en honneur et en usage la harpe galloise à trois cordes. H. G.

Archbishop Mac Hale. — In *Revue Celtique*, V, 276, there appeared a short obituary notice of this famous Irish prelate. In reference to that notice it may be worth mentioning that Dr Mac Hale translated into Irish 8 Books of the Iliad, the short introductions to the 7th and 8th Books being dated respectively « Dec. 20, 1869 », and « March 6, 1871 ».

He translated also, not merely the book of Genesis, but the whole Pentateuch ; and in 1865 he published an Irish version of a short devotional work, « The way of the Cross » by Liguori. Thomas Powel.

Miss Jane WILLIAMS (Ysgafell de son surnom bardique), est morte à Chelsea, en mars 1885, dans sa quatre-vingtième année. C'est elle qui avait réuni et publié les écrits de Carnhuanawc : *The Literary Remains of the Rev. Thomas Price (Carnhuanawc)*, 2 vol. in 8, Llandovery, 1854 ; et elle écrivit et publia plus tard une *History of Wales*, London, Longman, 1869, 1 vol. in-8. Sur ce dernier livre voir notre compte-rendu dans *The Academy*, April 9, 1870, p. 187, et un article de l'*Athenæum*, December 10, 1869, p. 815. H. G.

CELTIC NOTES AND QUERIES.

LE MUSÉE DE SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Voici longtemps déjà que nous nous proposions de parler dans une de nos chroniques du Musée des Antiquités Nationales installé dans l'ancien château royal de Saint-Germain-en-Laye, à quelques lieues de Paris. Ayant eu le 26 avril 1885 l'occasion de le visiter de nouveau pour y conduire notre ami M. Rhys, nous avons, en voyant des collections aussi riches et aussi bien classées, éprouvé quelque remords de ne lui avoir pas consacré plus tôt quelques lignes dans un recueil qui s'appelle la *Revue Celtique*.

Le Musée de Saint-Germain, comme la Commission de la Topographie des Gaules, est sorti des fantaisies archéologiques de l'empereur Napoléon III. Son projet d'écrire l'histoire de Jules César nécessitait des travaux préparatoires sur les antiquités de la Gaule avant et pendant la conquête. Telle opinion politique qu'ils professent, les archéologues et les celtistes doivent un souvenir reconnaissant à ce puissant protecteur de l'archéologie nationale. Nous avons déjà parlé de la Commission de la Topographie des Gaules (t. II, p. 504) ; après avoir subi diverses transformations, elle est aujourd'hui décidément morte : son grand *Dictionnaire d'archéologie celtique* reste inachevé [1] et ses autres publications projetées ne verront pas le jour.

Plus heureux, le musée de Saint-Germain a survécu, et grâce au talent et à l'activité de son éminent directeur, M. Alexandre Bertrand, il est devenu un de nos premiers musées, non pas seulement par la richesse de ses collections, mais surtout par la bonne disposition des objets conservés. Classé par âges et par familles d'objets, ayant ses murs couverts de cartes où l'on voit d'un coup d'œil

1. Le dernier fascicule paru est le premier du t. II ; il s'arrête à la p. 96 et au milieu de l'article *Ligures*.

la distribution et la statistique des débris de nos anciennes civilisations, le musée de Saint-Germain forme un cours d'histoire par les yeux [1].

Au rez-de-chaussée on a installé des catapultes reconstituées d'après l'antique, des moulages de la colonne Trajane, et de l'arc d'Orange, ce dernier si important pour la connaissance de l'armement des Gaulois [2].

Salles du premier étage : 1° Une salle formée de stèles funéraires nous montre les métiers et les costumes de la Gaule romaine, telle qu'elle se représentait elle-même sur ses monuments funéraires. — 2° Une autre salle contient les monuments mythologiques, inscriptions, bas-reliefs et statues. Une des plus curieuses séries est celle du dieu assis à l'orientale (ce qu'on nomme l'attitude bouddhique) et cornu [3]. Dans un coin de cette salle, figurent en moulage les principales inscriptions gauloises de la France et de la Haute-Italie. — 3° Alesia forme une section à part avec des objets trouvés à Alise-Sainte-Reine [2] et un plan en relief de la colline et des travaux du siège entrepris par César. — 4° Poteries rouges et blanches. La curieuse collection des poteries blanches de l'Allier décrites par Tudot dans son grand ouvrage *Les Figurines gauloises* y figure presque entière avec les moules originaux de ses potiers.

Le second étage est consacré à ce qu'on appelle l'archéologie préhistorique : 1° salle des cavernes ; 2° salle des dolmens : de grandes cartes murales en indiquent la distribution et l'importance dans les différentes régions de la Gaule. Les vitrines contiennent les objets provenant de ces civilisations anonymes, y compris ces os de renne travaillés au trait qui décèlent une grande habileté de main et un sentiment artistique très délicat. L'homme de cette époque pouvait vivre dans des cavernes et défendre péniblement sa vie contre les animaux et l'implacable nature ; mais il avait dans sa pensée l'aspiration de l'art. — Des plans en relief de dolmens, d'allées couvertes, des alignements de Carnac (avec une grande peinture murale qui en rend très bien l'aspect), du tumulus de Gavr-Inis (avec le moulage de ses énigmatiques pierres) complètent cet ensemble. Nous regrettons de ne pas y voir figurer aussi, par manière de comparaison,

1. Le musée est ouvert au public les dimanche, mardi et jeudi de onze heures et demie à quatre heures (cinq heures en été ; les mercredi, vendredi et samedi aux personnes munies d'une carte d'étude. Saint-Germain-en-Laye est à une heure de Paris (gare Saint-Lazare).

2. Sur l'arc d'Orange, voir un article de M. de Saulcy dans le *Journal des Savants* du mois de janvier 1880, p. 43, et E. Desjardins, *Géographie de la Gaule romaine*, t. III, p. 272 et suiv.

3. M. Al. Bertrand a groupé et étudié les représentations de ce dieu dans un important mémoire : *L'autel de Saintes et les Triades gauloises* (avec cinq planches et seize bois dans le texte). Paris, Didier, 1880. — Des découvertes postérieures ont fourni à M. Bertrand l'occasion de plusieurs articles supplémentaires publiés depuis dans la *Revue archéologique*.

4. A ce propos rappelons qu'il existe à Alise-Sainte-Reine même un petit musée d'objets trouvés dans les grandes fouilles entreprises par ordre de l'empereur. Le célèbre plateau d'Alise, où Napoléon III a fait élever une statue à Vercingétorix, mérite aussi une visite. Nous recommandons cette visite aux celtistes et aux archéologues qui passent par la ligne de Paris à Dijon. On voit la statue de Vercingétorix du wagon. Alise est à trente minutes de la station des Laumes et on peut faire ce pèlerinage entre deux trains. La station des Laumes a un buffet fort bien servi (du moins le jour où nous nous y sommes arrêté).

des plans en relief des cercles de Stonehenge et de l'allée d'Abury, ni des monuments analogues d'Irlande, d'Ecosse et des Orcades. Mais des photographies de ces monuments sont déposées à la Bibliothèque du musée et reliées en album, à la disposition des travailleurs. — Plus loin une grande salle contient des objets de comparaison de tous les pays du monde, y compris des objets contemporains qui montrent la persistance et la survivance d'anciens types.

Avec les salles du troisième étage nous rentrons dans la Gaule historique : elles sont consacrées aux instruments, aux armes, aux monnaies et aux bijoux de l'époque gauloise. La sépulture d'un chef gaulois sur son char y a été transportée tout entière de La Gorge-Meillet (Marne).

Les objets originaux ne sont qu'en nombre restreint; mais M. Bertrand, voulant former des séries complètes pour l'étude, et non un ramassis de curiosités, a fait prendre des moulages de tous les objets conservés ailleurs qui ont leur place marquée dans un musée de nos antiquités nationales. C'est là l'originalité du musée de Saint-Germain, ce qui lui donne une valeur scientifique. Ce que nos musées de province renferment d'important y est représenté par d'excellents moulages. Le musée de Mayence même y a envoyé toute une série de moulages de stèles funéraires importantes pour l'histoire des légions romaines cantonnées en Gaule.

Une Bibliothèque spéciale renfermant les principales Revues et ouvrages en opuscules, articles de journaux, tirages à part, etc., relatifs aux époques représentées au Musée est annexée aux salles des collections. — On est admis à y travailler sur une demande adressée au Directeur.

Dans ces quelques lignes nous ne pouvons qu'indiquer l'intérêt du musée dont M. Al. Bertrand a su faire une œuvre si importante pour l'étude de la Gaule. Pour plus de détails, nous renvoyons les lecteurs à un excellent article de la *Revue des Deux-Mondes* (15 août 1881, p 721-749) où M. Boissier, à l'occasion de ce musée, a fait revivre tout le passé que ces collections recèlent[1]. Mais nous recommandons surtout une visite au musée lui même. Hors de France, il ne paraît pas connu des savants, et nous nous trouvons souvent apprendre son existence aux étrangers dont nous recevons de temps à autre la visite. Et si nous avons écrit cet article, qui n'apprendra rien à nos lecteurs français, c'est pour dire à nos lecteurs étrangers qu'aucun celtiste, aucun archéologue ne doit traverser Paris sans faire une visite au musée de Saint-Germain. Il y a des guides pour les Anglais intitulés *Paris en quatre jours :* le musée de Saint-Germain pourrait s'appeler : *La Gaule en un jour.* H. G.

MOTS GALLOIS DÉRIVÉS DU LATIN.

Pour achever de remplir cette page, nous donnons une liste de quelques mots gallois dérivés du latin, par manière de complément à l'étude de M. Rhys,

1. M. Boissier a oublié seulement de raconter l'histoire de la fondation du musée.

Welsh Words borrowed from Latin, Greek and Hebrew, dans l'*Archæologia Cambrensis*, de 1873-74-75.

aml « fréquent », d'*amplus*.

camp « jeu, exploit », de *campus*. Cf. le Cid *Campeador*.

cuan « hibou », du bas-latin *cauannus* (ou inversement ?). (Wh. Stokes, *Rev. Celt.*, IV, 345). Peut-être notre *chat-huant* est-il déformé par fausse analogie et vient-il de *cauannus* modifié par l'étymologie populaire.

cwmwl « nuage » de *cumulus*.

cyfaint « couvent », en moyen gallois *kyven Venuy* « conventus Meneviæ ». Black Book of Carmarthen, XXIII, 18.

cysgu « dormir », du bas-latin *qiscere* (pour *quiescere*) connu par les inscriptions.

elusen « aumône », en moyen gallois *al6issen*, d'*eleemosyna; m* est devenu *w*, puis *u*.

grawys « carême », en moyen gallois *amser e garawys* « tempus jejunii », Préface des Lois, cité dans Z², p. 218, de *quadragesima*. De même origine sont le breton *koraiz* et l'irlandais *corgas* (même sens). Foley (*Engl. Irish Dict.*) donne comme « vernacular » la forme *coraigeas*.

melyn « jaune » de *melinus*.

mynu « chercher, demander, désirer », en moyen gallois *mynnu*, de *mandare*.

ostruth « autruche », d'*avis-strathio* (W. Stokes, *Rev. Celt.*, IV, 345).

poc « baiser », de *pacem*. Cf. *Rev. Celt.*, t. V, p. 143.

pwll « mare, étang », du bas latin *padulus*, par métathèse de *palus, -udis*.

tynu « tirer », en moyen gallois *tynnu*, de *tendere*.

ystarn « seller », de *sternere*. H. G.

LA PRIÈRE DU CHAT.

On dit à Trévérec (Côtes-du-Nord), quand le chat fait *ron-ron : Mañ ar c'haz 'laret i bater*, « le chat dit sa prière » (le mot *pater* a ce sens général).

La prière du chat s'interprète ainsi :

Me a bed da gentan
Wid a' re 'ro d'in dē brejan;
Wit o kerent ha mē ré,
A ré dē ré, a red e hé.

« Je prie d'abord pour ceux qui me donnent à manger ; pour vos parents et les miens, de génération en génération, et il le faut. »

Comparez la formule de Lanrodec, également en pays trécorois :

A ré dē ré,
Mē zad se laer a me zo ye.

« De génération en génération, mon père est voleur et je le suis aussi. »

Emile ERNAULT.

Le Gérant : F. VIEWEG.

Chartres. — Imprimerie DURAND.

581462
P
LaCelt
R
Revue Celtique.
t.6(1883-85)

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED